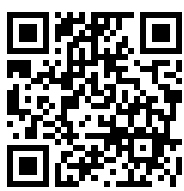
This is a reproduction of a library book that was digitized by Google as part of an ongoing effort to preserve the information in books and make it universally accessible.

Google books

https://books.google.com



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

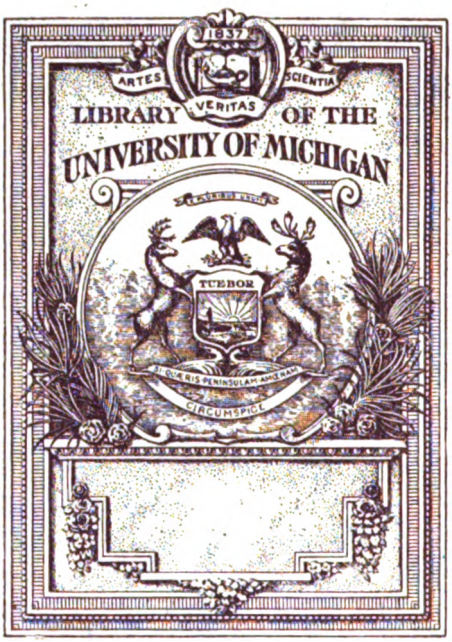
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

B 1,197,345

Digitized by Google



Digitized by Google

H
1
.R6

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

GENERAL LIBRARY
OCT 5 1920
UNIV. OF MICH.

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
MEMBRE DE L'INSTITUT

CHR. PFISTER
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
MEMBRE DE L'INSTITUT

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

45e ANNÉE. — TOME CXXXIV.

I. — Mai-Juin 1920.

SOMMAIRE.

	Pages
Roger Doucet. Pierre Du Chastel, grand aumônier de France; *suite et fin*	1
Louis Halphen. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. VI. Le couronnement impérial de l'an 800	58
Bulletin historique. Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT.	78
Comptes-rendus critiques. (*Pour le détail, voir au verso*).	105
Notes bibliographiques.	121
Recueils périodiques et sociétés savantes	161
Chronique.	182

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN
108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108
PARIS, 6e

266

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Les demandes de tirages à part d'articles doivent être adressées au secrétaire de la Revue en même temps que les premières épreuves.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS DE LA PRÉSENTE LIVRAISON.

Pages

Les Psaumes, traduction nouvelle **(Ch. Guignebert)** 105

Emmanuele Ciaceri. Studi sulla storia politica et sulla tradizione letteraria della Republica e del l'Impero **(Ch. Lécrivain)** 108

Charles Henry Cunningham. The Audiencia in the spanish colonies, as illustrated by the Audiencia of Manila, 1583-1800 **(G. Desdevises du Dezert)** 110

Captain John Knox. An historical Journal of the campaigns in North America 1757-1760 **(R. de Kerallain)** 112

Pierre Louis-Lucas. Volonté et cause **(F. Joüon des Longrais)** 119

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Marc Bloch. Serf de la glèbe. Histoire d'une expression toute faite.

P. Boissonnade. Le mouvement commercial entre la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande au XVI^e^ siècle.

Charles Bost. Les « Prophètes du Languedoc » en 1701 et 1702. Le prédicant-prophète Astruc-Mandagout.

André Boudier. Charles Desmarets, corsaire dieppois. Documents inédits de 1445.

Fr. Brœsch. La pétition du 17 juillet 1791.

Louis Bréhier. Le régime des monastères de l'Athos et les fondations des princes de Serbie au XIV^e^ siècle.

Colonna de Cesari Rocca. Les sources de l'*Histoire de la Corse* de Filippini et de la *Cronica corsesca* de Giovanni Della Grossa.

Joseph Combet. Les fêtes à Nice sous le premier Empire.

Eugène Déprez. La bataille de Najera (3 avril 1367). Le communiqué du Prince noir.

François-L. Ganshof. Étude sur l'administration et la justice dans la région bourguignonne de la fin du X^e^ siècle au début du XIII^e^.

Septime Gorceix. Les sources de Voltaire et la Chronique moldave pour le récit de la capture de Charles XII à Bender.

Louis Halphen. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne.

Léon Homo. Les privilèges administratifs du Sénat romain sous l'Empire et leur disparition graduelle au cours du III^e^ siècle.

Pierre de Labriolle. Le « mariage spirituel » dans l'antiquité chrétienne.

J. Ledeuil d'Enquin. Captivité en France de Georges d'Autriche, grand-oncle de Charles-Quint (1541).

Inna Lubimenko. Les marchands anglais en Russie au XVII^e^ siècle.

Frank Puaux. Napoléon et les protestants français.

Lucien Romier. La littérature historique et les témoignages sur les guerres de religion.

Ch. Terlinden. La politique économique de Guillaume I^er^, roi des Pays-Bas, 1815-1830.

George Nestler Tricoche. Batailles oubliées : les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807.

N.-B. — *La Direction de la Revue historique n'est pas responsable des manuscrits non insérés.*

REVUE HISTORIQUE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS PAR FASCICULES DE 12 A 13 FEUILLES ET FORMANT TROIS VOLUMES DE 400 PAGES ENVIRON PAR AN.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

A partir de 1920, les prix seront ainsi modifiés :

Un an, France : 40 fr. — Étranger : 42 fr.

Le numéro : 7 fr. 50

Les années écoulées se vendent également aux nouveaux prix.

Digitized by Google

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CHARLES BÉMONT ET CHRISTIAN PFISTER.

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

QUARANTE-CINQUIÈME ANNÉE.

TOME CENT TRENTE-QUATRIÈME

Mai-Août 1920.

PARIS

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN

1920

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

HISTORIQUE

Digitized by Google

Digitized by Google

PIERRE DU CHASTEL

GRAND AUMÔNIER DE FRANCE

(Suite et fin[1]*)*

Cette décision mécontenta ceux qui voulaient sincèrement perdre Dolet et qui étaient inquiets de l'influence acquise par Pierre Du Chastel. Le cardinal de Tournon reprocha un jour à celui-ci d'abandonner le parti des bons catholiques pour protéger des athées, pires que des luthériens, et de manquer ainsi à tous ses devoirs d'évêque. Du Chastel, fort ému, retourna contre lui cette accusation : il s'était conduit en évêque et le cardinal en bourreau. Ce n'était pas excuser les crimes de Dolet que de montrer son repentir et de garantir qu'il changerait de conduite. Du Chastel exprima ses idées sur les devoirs du clergé qui devait essayer de ramener les pécheurs au bien, alors que certains poussaient le roi à user de sévérité envers eux et à recourir aux supplices barbares. Du Chastel était assez sûr de la confiance du roi pour être franc et pour s'engager ainsi contre le parti des rigoristes[2].

Au même moment, d'ailleurs, Du Chastel agissait pour maintenir le roi dans l'union avec l'Église romaine. Henri VIII avait envoyé à François Ier un mémoire pour expliquer le schisme d'Angleterre et pour l'engager à suivre cet exemple. Il y était question notamment de la sécularisation des biens d'Église dont les avantages pouvaient déterminer la décision du roi. Celui-ci était hésitant : certaines opinions exprimées dans le mémoire lui semblaient exagérées, mais d'autre part il entrevoyait une opération fructueuse et conforme à la raison. Il considérait comme un crime de laisser à la disposition d'un clergé paresseux des biens qui, entre les mains du souverain, pouvaient être employés

1. Voy. *Rev. histor.*, t. CXXXIII, p. 212-257.
2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXXIX.

Digitized by Google

à soulager le peuple, à secourir les pauvres, à encourager la religion et la science et à garantir la sécurité de tout le royaume. François Ier exprimait ces idées à Du Chastel, très gêné pour répondre sur un point où les sentiments et les opinions du roi étaient bien arrêtés et où il risquait de les heurter inutilement. De plus, il allait être amené lui-même à critiquer la politique royale, audace dont il redoutait les conséquences.

Les souverains, en effet, lui semblaient responsables de cette décadence du clergé. Si les évêques et les abbés étaient indignes, la faute en était au roi qui les avait choisis. Sans attaquer précisément le principe des nominations ecclésiastiques, sans critiquer ouvertement le Concordat, Du Chastel laissait entrevoir son blâme. Le remède n'était pas dans la confusion du pouvoir laïque avec le pouvoir religieux qui s'accomplissait en Angleterre, ni dans une extension des domaines royaux aux dépens de l'Église. Les sécularisations seraient contraires à la volonté de ceux qui lui avaient légué leurs biens; la raison et le droit les réprouvaient. Cette injustice serait en outre inutile, car l'État ne retirerait pas plus de profit de ces biens une fois sécularisés qu'il n'en recevait dans la situation présente. Les rois devaient se borner à surveiller scrupuleusement la discipline du clergé. François Ier avait écouté Du Chastel avec bienveillance et Galland ajoute qu'il prit ensuite la parole pour blâmer la politique de Henri VIII et ses imaginations singulières[1].

En 1545, on voyait approcher le moment attendu depuis dix ans où pourrait se réunir le Concile qui rétablirait l'unité de l'Église. La France était en paix avec l'Empire et on espérait encore que les protestants accepteraient d'y participer. Ces circonstances étaient favorables à Du Chastel qui pensait faire partie de l'ambassade chargée de représenter la France au Concile. C'était une occasion d'agir en vue de cette réforme pacifique dont il était partisan, et de s'attribuer ainsi un rôle éminent, agréable à son ambition. Il suggéra au roi l'idée de convoquer une assemblée préparatoire composée de théologiens français. Le Concile devait avoir de graves conséquences pour l'avenir de la religion et du royaume. La mission française qui s'y rendrait aurait affaire à des savants rompus depuis vingt-cinq années aux études religieuses et inébranlables dans leurs convictions. Il faudrait employer contre eux non pas la scolastique aux méthodes

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XLII.

Digitized by Google

désuètes, mais des raisonnements tirés d'une étude approfondie de l'Écriture sainte. Une documentation exacte sur l'histoire des origines religieuses serait nécessaire, appuyée sur une connaissance des langues anciennes suffisante pour l'intelligence et la critique des textes.

Du Chastel, dont la clairvoyance fut justifiée par les événements, se défiait d'ailleurs des intentions du pape qui n'était point favorable aux privilèges du roi dans l'Église gallicane et qui pouvait s'accorder avec Charles-Quint pour les menacer. Ces droits devraient être étudiés spécialement pour permettre d'en soutenir à l'occasion la légitimité. Cette assemblée préparatoire permettrait ainsi aux théologiens de se préparer aux discussions du Concile et de choisir ceux d'entre eux qui, par leur souplesse et leur rectitude de jugement, seraient les plus aptes à cette mission. Son plus grand avantage consisterait surtout à établir entre tous les représentants du clergé français l'unité de doctrine sur les questions controversées. Cette cohésion était en effet indispensable pour assurer l'autorité des envoyés du roi et pour faire prévaloir cette opinion moyenne qui était celle de Pierre Du Chastel. Mais un tel accord, obtenu par l'élimination des éléments protestants, devait empêcher les réformateurs de soutenir leurs opinions dans le Concile et de reconnaître par suite son autorité. D'autre part, quand bien même les protestants auraient accepté la discussion, il était assez naïf de croire qu'on pût reprendre l'étude de la théologie à ses sources et trouver dans des textes rebattus depuis trente années des arguments irréfutables. C'était mal connaître les caractères et la portée de la Réforme. Cette méthode, excellente pour le succès de la politique française et de la théologie officielle, très profitable aux ambitions personnelles de Pierre Du Chastel, méritait beaucoup moins d'éloges au point de vue du rétablissement de l'unité catholique, si toutefois on pouvait conserver l'illusion d'y parvenir[1].

Les intentions de Du Chastel donnèrent lieu à des suppositions défavorables : Beaucaire, dans ses *Rerum Gallicarum Commentarii*, nous dit qu'il espérait être choisi par le roi comme chef de l'ambassade française. Comme ses connaissances en théologie étaient assez courtes, il aurait fait réunir l'assemblée de Melun pour s'éclairer lui-même sur les questions qui seraient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LII.

Digitized by Google

débattues à Trente[1]. Cette opinion était du moins celle qui avait cours dans l'entourage du cardinal de Lorraine, représentant de la France au Concile.

Les théologiens s'assemblèrent donc à Melun, assistés de linguistes versés dans la connaissance du grec et de l'hébreu. Ils se partagèrent l'étude de toutes les sources du dogme et de l'histoire religieuse, textes de l'Écriture sainte et des Pères de l'Église, textes historiques relatifs à l'Église primitive. Rien n'était plus simple que de trouver, dans ces documents dont l'autorité était hors de cause, les fondements des vérités chrétiennes. D'après Galland, les textes sur lesquels devait s'appuyer la doctrine orthodoxe auraient été discutés dans l'assemblée pour en découvrir le sens véritable. Beaucaire nous parle seulement de mémoires rédigés par chaque membre sur les points controversés. Les deux méthodes ne s'excluent pas et il est probable que des mémoires furent rédigés et discutés par les théologiens. Du Chastel résuma lui-même nettement les opinions sur lesquelles l'accord s'était ainsi fait, et il rédigea un exposé sommaire des vérités chrétiennes en quarante et un chapitres.

Cet exposé, dont nous connaissons simplement les titres de chapitres, passe en revue tous les points sur lesquels avaient porté les discussions depuis le début de la Réforme : il insiste particulièrement sur le péché originel et la justification, sur les œuvres et les sacrements. Nous ne pouvons que faire des suppositions sur la doctrine contenue dans cet ouvrage : ces titres de chapitres laissent toutefois supposer que le point de vue romain y était adopté, que tous les sacrements, la messe et toutes les pratiques catholiques s'y trouvaient justifiés. Deux chapitres intitulés : *De antiquorum auctoritate et conciliorum* et *De primario Petri et successorum loco*, devaient exprimer sur ces questions des opinions plus indépendantes que Du Chastel partageait d'ailleurs avec la plupart du clergé français. Mais, en général, cet exposé reprenait au fond les idées contenues dans les décisions publiées en 1543 par la Faculté de théologie contre la doctrine luthérienne[2].

Beaucaire reproche à Du Chastel de ne pas avoir publié les mémoires qui lui avaient été remis et de s'en être servi pour

1. Belcarius, *Rerum Gallicarum Commentarii*, l. 24.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LIII. Cet exposé doctrinal avait été publié dans un édit royal du 20 septembre 1543.

Digitized by Google

réaliser ses projets ambitieux en les remplaçant par une œuvre dépourvue d'originalité. Mais il n'est pas prouvé que ces mémoires aient contenu des pensées neuves et remarquables, puisque leurs auteurs étaient pour la plupart ces théologiens de Sorbonne dont la doctrine était bien connue.

Ce travail, après avoir été remis au roi, devait être étudié et discuté par Du Chastel en commun avec les représentants de la France au Concile[1].

Le premier effet fut une protestation du pape qui suspectait ces assemblées des clergés nationaux et les déclarait inutiles à la papauté comme au succès du Concile, alors qu'il était peut-être surtout mécontent des principes gallicans exprimés dans le travail de Pierre Du Chastel.

C'est ce dernier qui, au nom du roi, rédigea la réponse. Il y démontrait que cette procédure, loin de nuire au Concile ou au pape, était nécessaire pour délimiter les questions litigieuses, pour rendre efficaces les efforts du clergé catholique contre les réformateurs, dont il faudrait combattre la science qui était grande et l'entêtement qui était extrême. On pouvait assurément compter sur l'assistance de Dieu et du Saint-Esprit qui nous est promise dans l'Évangile, mais les souillures de notre existence, la décadence des mœurs et de l'antique discipline de l'Église nous rendaient indignes de cette protection à laquelle il fallait suppléer par une préparation plus savante[2].

Dans cette affaire du Concile, Du Chastel fut donc réellement l'inspirateur et l'interprète de la politique royale. Mais nous observons chez lui un sentiment très net de ses ambitions personnelles et une intelligence trop courte de la réforme protestante. Si jamais la reconstitution de l'unité chrétienne avait été possible, cette politique mesquine et chicanière y aurait mis obstacle. Elle aurait même empêché la restauration de l'église catholique dont il se déclarait partisan.

Les derniers mois du règne de François Ier ont vu commencer l'affaire que suscita la publication de la Bible imprimée en 1545 par Robert Estienne[3]. Du Chastel agit en faveur de l'éditeur

1. On ne sait pourquoi Du Chastel ne fit pas partie de la délégation française envoyée au Concile. Cette délégation se composait de Claude d'Urfé, Pierre Danès et Jacques Ligneri.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LIV.

3. *Biblia sacra latina, juxta veterem et vulgatam editionem : cui nova ex Hebraeo columnatim respondet : ad cujus margines annotantur variae lec-*

Digitized by Google

tant qu'il se sentit sûr d'être en accord avec le roi. Nous verrons comment il l'abandonna sous Henri II et quelles malédictions lui valut ce changement d'attitude[1].

A la vérité, Du Chastel ne pouvait pas ignorer les opinions religieuses de Robert Estienne. Mais il pouvait fermer les yeux sur des tendances qui ne s'étaient jamais exprimées par des manifestations scandaleuses, et il estimait que la plus grande indulgence était due à un homme qui s'était acquis par ses travaux de semblables mérites.

Quant à la Bible elle-même, il reconnaissait que certains passages en étaient blâmables et que, si la plupart étaient critiqués à tort, « il y en a d'autres qui méritent d'être condamnés plus rigoureusement ». Dans ce nombre il en cite plusieurs « d'une folle témérité ». Mais ces taches ne devaient pas entraîner la condamnation d'une œuvre aussi estimable par ailleurs. « Qui donc ignore, » écrivait-il, « que les Bibles d'Estienne sont enrichies, sur d'innombrables points, de notes, d'explications et d'autres additions utiles; que cette dernière édition, surtout, se recommande au jugement de tous les travailleurs et des savants par un talent, un soin et une habileté merveilleuse[2]? »

C'étaient précisément ces annotations qui avaient ému les théologiens.

Les premières critiques avaient été formulées par ceux de Louvain, puisque les docteurs de la Faculté de Paris leur répondaient en ces termes, dès le 25 avril 1545 : « Quant à la sainte Bible, annotée par Robert Estienne, nous la condamnons comme erronée et, si nous l'avions eue avant vous entre les mains, nous l'aurions, sans hésitation, condamnée[3]. »

tiones et expositiones ex doctissimis Hebraeorum commentariis, quibus explicantur obscuriores loci. Paris, 1545, in-8°, 2 vol.

1. Cette affaire provoqua une vive émotion chez les réformateurs qui nous ont laissé des récits plus ou moins détaillés. Le principal intéressé, Robert Estienne, en a fait un opuscule intitulé : *les Censures des théologiens de Paris* (Paris, 1552, in-8°). Ce récit, intéressant pour l'abondance et la précision des détails, n'est pas toujoura exact et manque parfois de clarté, par faute de suivre rigoureusement l'ordre chronologique des faits. L'*Histoire ecclésiastique* de Th. de Bèze et Henri Estienne, dans l'*Apologie pour Hérodote*, s'en occupent également. Galland ne parle de cette affaire que brièvement. Les documents originaux qui se trouvent aux Archives nationales (M 71) sont du plus grand intérêt et permettent de critiquer les autres sources.

2. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

3. Lettre des docteurs de la Faculté de théologie de Paris à la Faculté de

Digitized by Google

Pendant une année, l'affaire semble être demeurée dans le domaine des imprimeurs et des théologiens. Finalement, Estienne, par crainte que la vente de la Bible ne fût interdite, se rendit à la cour où il était sûr en pareil cas de trouver un appui et particulièrement celui de Pierre Du Chastel. Celui-ci partagea ses sentiments; il craignait toutefois de s'aventurer en soutenant trop complètement Robert Estienne qui le trouva « par trop timide en une si bonne cause ». Il finit par approuver un compromis dont Estienne lui fit la proposition : on ajouterait au volume le texte des censures de la Sorbonne qui suffiraient pour avertir le lecteur. Ce compromis était encore audacieux, puisqu'il consistait à signaler le danger sans le supprimer, et à mettre sur un même plan l'opinion des théologiens et les erreurs qu'ils avaient condamnées[1].

Cette solution fut discutée devant le roi dans une nombreuse assemblée où se trouvait un représentant des théologiens. Celui-ci avait remontré qu'il suffit d'un grain pour corrompre toute la masse. Du Chastel répondit que cette maxime, applicable aux relations des hommes entre eux, était sans valeur dès qu'il s'agissait de livres, où une opinion fausse ne fait aucun tort au bon sens qui remplit les autres pages. Il n'est point nécessaire de rien supprimer, mais il suffit de signaler les passages critiquables par un signe convenu qui mette le lecteur en garde lorsqu'il est nécessaire, sans lui interdire la lecture du reste. Puis, critiquant directement la conduite des théologiens, Du Chastel ajoutait qu'un esprit large et modéré, désireux de redresser les erreurs plutôt que de les punir, ne devait rien condamner sans en donner les motifs, et il les accusait, par suite de leur ignorance, de mal interpréter les textes. Il proposa finalement de publier en appendice aux Bibles les passages suspects, suivis des observations de la Faculté de théologie.

Cet avis plut au roi qui prescrivit à Du Chastel de transmettre cette décision à la Sorbonne[2].

théologie de Louvain, du 25 août 1545 (Arch. nat., M 71). Robert Estienne se trompe donc lorsqu'il attribue l'initiative des censures à la Sorbonne qui aurait essayé d'en rejeter la responsabilité sur l'Université de Louvain. Il montre ses adversaires plus hypocrites qu'ils ne le furent réellement.

1. R. Estienne, *les Censures des théologiens;* Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. L.

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. L. Galland arrête là son récit de l'affaire, ajoutant seulement que Du Chastel fut soupçonné d'hérésie pour avoir exposé trop librement son opinion aux théologiens.

Digitized by Google

Du Chastel écrivit donc aux théologiens qui, bien loin d'entrer dans ses vues, lui répondirent, le 16 octobre 1546, en attaquant la Bible d'Estienne dont « l'indice est vicieux, que par nécessité ne se peult tollérer ». Quant au corps de l'ouvrage, il est tellement « farci » d'hérésies, « tant ès gloses, quotations marginalles et sommaires, que aultres choses, que, à bien prandre et dire vérité, la chose est pitoiable, digne la toutalité d'estre estaincte et exterminée ». Ils joignaient à leur lettre quelques propositions choisies à titre d'exemples parmi les nombreux passages réprouvés[1]. Du Chastel fut grandement déçu par cette réponse qu'il interpréta comme un refus[2].

Estienne, il est vrai, y voit un acte de soumission apparente et une manœuvre pour temporiser, tandis que ses ennemis négociaient avec les théologiens de Louvain pour qu'ils ajoutassent sa Bible au catalogue des livres condamnés par eux. Mais le jugement ou plutôt le mémoire d'Estienne est ici en défaut, car il ne peut y avoir aucun doute sur le sens de la réponse faite par les théologiens, et nous savons d'autre part que l'initiative de la condamnation appartient à la Faculté de Louvain.

D'ailleurs, François Ier riposta aussitôt par des lettres patentes du 26 octobre, suivies le lendemain d'une lettre close adressée à la Faculté de théologie. Il interdisait la publication du catalogue des livres condamnés à Louvain et ordonnait à nouveau d'examiner la Bible pour en extraire les passages suspects d'après la méthode qui leur avait été prescrite[3].

C'est à la suite de cette mise en demeure qu'ils essayèrent de ruser et, plusieurs mois après, Du Chastel dut reprendre les négociations par l'intermédiaire du chancelier de Ganay, auquel les théologiens déclaraient avoir commencé l'examen de la Bible

1. Lettre des doyen et docteurs de la Faculté de théologie à Du Chastel, du 16 octobre 1546 (Arch. nat., M 71).

2. « Vestrarum quidem literarum superiores illae omnem mihi expectationem judicii nostri praeciderunt, et autoritatis, ad id, quod rex christianissimus tantopere desiderat, quodque ego tam vehementer saepius hortatus sum. » Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

3. La lettre de François Ier aux docteurs de la Faculté de théologie, du 27 octobre 1546, est conservée au musée des Archives nationales. Les lettres patentes du 26 octobre ne figurent pas dans le *Catalogue des actes de François Ier*. Elles sont simplement mentionnées par Robert Estienne dans les *Censures des théologiens*. Les deux passages relatifs à ces lettres des 26 et 27 octobre sont d'ailleurs peu clairs : il est possible qu'Estienne ait commis une erreur et qu'il y ait en réalité une seule lettre royale.

Digitized by Google

d'après les instructions reçues. Ces affirmations satisfaisaient difficilement Du Chastel, qui leur écrivit une lettre destinée moins à les féliciter qu'à signaler ses inquiétudes; au milieu de compliments de toutes sortes, il leur rappelait en effet les demandes du roi et les engagements qu'il avait pris lui-même en leur nom, ne leur cachant pas les doutes que leur réponse écrite avait fait naître touchant la réalisation de ces promesses. Il n'avait fait qu'en douter, car « jamais, » disait-il, « je n'ai cru que vous pussiez ainsi abandonner la cause de l'humanité et refuser votre concours à une affaire juste, à l'autorité du Roi Très Chrétien et aux avis de votre plus intime ami. Ce concours, j'ai promis au roi, et cela de toutes mes forces, qu'il lui serait toujours acquis[1] ».

Comme les théologiens tardaient à répondre, Du Chastel leur adressa une troisième lettre où les compliments faisaient place à des remontrances. Il rappelait la confiance qu'il avait eue jusque-là dans leurs promesses : « J'ay estimé, » disait-il, « qu'il ne vous en fauldroit point parler davantage. Mesme le Roy estoit persuadé par moy que, quand les faultes de la table et des argumens seroyent corrigées et qu'on auroit marqué ès annotations ce qui peut offenser, aussi touché le reste où il y peut avoir quelque cachette de malice ou incommode suspicion, que le reste se pourroit tellement expedier, que les livres pourroyent estre publiquement receuz, tant soubs l'asseurance du Roy que soubs vostre censure. Mais maintenant je ne diray point l'intermission du temps. C'est plus tost une longueur, dont vous usez à donner vostre jugement, et comme une délation de bailler vos opinions, et puis ce qui est entrevenu par la censure des théologiens de Louvain a faict soupçonner aucuns et craindre que vous ne vouliez rejetter le vieil Conseil, c'est-à-dire du Roy, pour user de quelque nouveau moyen en une chose ja envieillie[2]. »

Les théologiens firent semblant de céder devant une telle insistance : ils envoyèrent vingt extraits à Du Chastel qui les examina avec Ganay et les leur renvoya le 26 janvier 1547

1. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 19 janvier 1547 (Arch. nat., M 71). Cette lettre a été publiée dans le *Musée des Archives nationales*.

2. Cette lettre ne nous est connue que par l'extrait que nous donne R. Estienne, *les Censures des théologiens*. Elle fut écrite entre le 19 et le 26 janvier, ainsi que cela ressort du témoignage de R. Estienne et de la lettre suivante de Du Chastel.

Digitized by Google

avec une longue lettre latine dans laquelle il exprimait son opinion sur toute l'affaire. Il accusait les théologiens de se laisser égarer par leur parti pris. Il était déraisonnable de condamner un ouvrage aussi précieux pour quelques passages suspects qu'on pouvait corriger et sur lesquels Estienne acceptait leur décision. « A qui donc, Dieu immortel, démontrerez-vous que ces Bibles sont tellement corrompues, dans tous leurs détails, que, les erreurs une fois supprimées, il ne demeurerait plus rien d'intact ni de sain? » Dès la première réponse des théologiens du 16 octobre précédent, il a été déçu par une telle intransigeance. Le roi ne le sera pas moins et leur attitude est une bravade envers lui comme pour l'opinion publique en général, qui ne pourrait souscrire à leur décision et accueillerait par ses gémissements unanimes cette nouvelle perte déplorable pour la science. Du Chastel tenta un nouvel effort pour arriver à une solution modérée : parmi tous les passages condamnables, vingt seulement lui avaient été signalés qui ne méritaient pas tous d'être également critiqués. « Il s'en trouve dans le nombre qui seraient complètement à rejeter et à condamner pour les réformer sévèrement dans le sens de la croyance catholique et de la doctrine de l'Église. » Du Chastel en cite cinq de ce genre, susceptibles de détruire l'autorité du clergé en matière de dogme et la croyance à l'utilité de la foi. Quant au reste, tout pourrait s'arranger avec une censure plus modérée encore. Du Chastel, tout en se défendant de vouloir empiéter sur les droits de la Faculté de théologie, exposait cependant sa résolution, qui était celle du roi, d'empêcher que le tout ne fût enveloppé dans une même condamnation faite à la manière des théologiens de Louvain[1].

Cette lettre, dont le ton était assez sévère, fut très appréciée par Estienne, mais moins bien accueillie par les théologiens : « Il y avoit en la dicte épistre beaucoup de choses de l'utilité des annotations, comme je scay, qui les faschoyent et les pressoyent fort[2]. »

Aussi tardèrent-ils à répondre et l'affaire en était à ce point lorsque François Ier mourut. Peut-être le roi et Du Chastel n'avaient-ils pas montré autant de complaisance pour Estienne que celui-ci en aurait désiré, mais il était difficile, à moins de

1. Lettre de Du Chastel aux docteurs de la Faculté de théologie, du 26 janvier 1547 (Arch. nat., M 71).

2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

Digitized by Google

se déclarer tout à fait partisan de la Réforme, de protéger davantage ses intérêts et de traiter plus rudement ses adversaires.

Ces interventions de Du Chastel dans les affaires religieuses nous montrent bien l'accord qui existait entre le roi et lui dans ces dernières années du règne pour pratiquer une politique orthodoxe et catholique, mais favorable aux réformes et indulgente aux réformateurs.

*
* *

Par ses fonctions de lecteur et de bibliothécaire, par ses relations intimes avec le roi, Du Chastel devait nécessairement exercer une influence sur l'érudition contemporaine. Après la disparition de Colin et de Budé, il resta l'unique pourvoyeur intellectuel de François Ier. Les lectures dont le choix lui appartenait, les commentaires qu'il y ajoutait, les conversations dans lesquelles il étalait son savoir encyclopédique fournissaient à celui-ci les aliments nécessaires à sa curiosité d'esprit. Avec son prestige inattaquable, Du Chastel disposait des réputations; il était l'intermédiaire et le protecteur attitré des savants et le conseiller qui discutait tous les projets, toutes les idées du roi sur ces matières. Il proposait à son admiration cet idéal de monarchie humaniste auquel il avait été lui-même conduit par l'étude des lettres antiques. Comme beaucoup de ses contemporains, il méprisait le peuple dépourvu de l'élégance d'esprit et des qualités d'âme nécessaires pour rendre la démocratie aimable. La royauté était bien préférable, même si le souverain était un personnage médiocre, pourvu qu'il eût le culte de l'érudition et le respect des savants. Du Chastel se plaisait à faire l'éloge de ce système où les honneurs et l'autorité seraient attribués aux érudits et où il se réservait une place éminente. Ce règne des lettres serait en même temps celui des vertus dont l'antiquité avait elle aussi offert l'exemple. Cette société idéale, vertueuse et lettrée, Du Chastel affirmait qu'elle avait existé à Sparte, qu'il jugeait d'après les descriptions évidemment exagérées de Xénophon[1].

Le rôle que s'attribuait Du Chastel exigeait, en plus de talents

1. Ces idées sont développées par Du Chastel dans le dialogue de R. Breton, *De optimo statu reipublicae*.

Digitized by Google

littéraires, les qualités d'un homme d'action et surtout de l'entêtement pour faire aboutir à des résultats pratiques les volontés fugitives de François Ier. Celui-ci avait assurément le goût des choses de l'esprit et recherchait la conversation des lettrés dont il savait, par ses complaisances, s'attirer les éloges. Il ne les dédaignait pas, car il savait que ce sont les dispensateurs de la gloire la plus durable; mais tout cela restait subordonné aux intérêts politiques : ses magnificences littéraires passaient après l'entretien de ses armées et de ses ambassadeurs. Elles ne devaient consister qu'en des velléités aussitôt interrompues par les guerres qui vidaient le trésor. Aussi la troupe des écrivains ne devait guère compter que sur de grands projets et de belles paroles et elle lui semblait singulièrement importune lorsqu'elle ne se satisfaisait pas à si bon compte. Pendant tout le règne, ceux-ci n'ont cessé de solliciter le roi qui se dérobait toujours ou n'accordait que peu de chose[1]. On comprend combien, dans ces conditions, le patronage de Pierre Du Chastel pouvait leur être avantageux. Il prenait au sérieux son rôle de chef d'armée dans cette guerre des bonnes lettres contre la barbarie et collectionnait les manuscrits avec le même zèle qu'il aurait déployé à réunir des armes pour la défense du royaume[2].

Comme bibliothécaire, il rêvait d'effacer la réputation des collections les plus riches de l'antiquité, de Pergame et d'Alexandrie. Aussi continua-t-il la chasse aux manuscrits les plus variés en Italie, en Grèce et jusqu'en Asie[3]. Pour éviter le désordre, pour assurer la protection de ces richesses, il obtint l'établissement de gardiens et de bibliothécaires salariés par le roi.

Du Chastel était un singulier bibliothécaire qui n'aimait pas les livres par passion de collectionneur, mais pour les services qu'ils étaient appelés à rendre au public. En dehors de cela, disait-il, tout n'était que vaine ostentation. Galland nous dit que, pour répandre la lecture de ces textes, il fit créer l'Imprimerie royale, pour laquelle furent fondues des collections de caractères et dont les ouvriers étaient payés par le roi. Cette imprimerie était spécialement destinée à reproduire les livres rares de la

1. A Lefranc, *Histoire du Collège de France.*

2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXXIII.

3. Nous trouvons dans le *Catalogue des actes de François Ier* l'indication d'achats de manuscrits; mais la plupart, antérieurs à 1540, ont été faits alors que Budé était bibliothécaire du roi.

Digitized by Google

Bibliothèque royale[1]. Mais Galland fait erreur en attribuant à Du Chastel la création d'une Imprimerie royale qui n'a jamais existé sous François Ier. Il se peut qu'un projet ait été fait, mais il est certain que, comme tant d'autres, il ne fut point exécuté. Ce que nous voyons à ce moment, ce sont des imprimeurs qui, comme Robert Estienne, reçoivent le titre d'imprimeurs royaux, mais encore ce titre se rencontre-t-il avant l'arrivée de Pierre Du Chastel à la cour. Nous pouvons donc tout au plus lui reconnaître le mérite d'avoit fait fabriquer les fameux caractères grecs dont se servait Estienne, et pour l'usage desquels il avait un privilège du roi.

L'intervention de Pierre Du Chastel semble avoir été plus efficace dans la création du Collège de France. On ne saurait, il est vrai, lui en attribuer l'idée première qui date des débuts du règne de François Ier. Celui-ci, dès 1517, avait fait des projets qui se transformèrent par la suite, suivant ses fantaisies et les nécessités financières. Ceux du début manquaient de précision : établissement de haute culture ou simple collège de jeunes Grecs, à l'imitation de Léon X, on hésitait entre les deux, et ces hésitations, accrues de celles d'Érasme, n'avaient abouti à rien. Puis, vers 1519, le collège de jeunes Grecs avait failli se réaliser, mais les guerres avaient tout arrêté et on avait attendu dix ans; il avait fallu toute l'activité des humanistes, Budé, Poncher, Jacques Colin, du Bellay, pour aboutir en 1530 au modeste établissement de quelques lecteurs royaux. Cette institution était apparue furtivement, sans constitution formelle, sans organisation, et, qui pis est, sans ressources. Les promoteurs, ne reconnaissant pas leur projet, continuaient d'en demander la réalisation et se décourageaient parfois à constater l'inutilité de leurs efforts et l'indifférence du roi, duquel ils ne pouvaient pas même obtenir les gages des lecteurs en fonctions.

Le choix des lecteurs et la haute surveillance de leurs travaux avaient été confiés à Jacques Colin. Aussi Du Chastel en hérita-t-il et l'autorité qu'il possédait auprès du roi, jointe à son amour de l'érudition, exerça-t-elle une heureuse influence sur les progrès de l'institution.

Du Chastel arrivait à un moment favorable : la paix laissait quelques ressources disponibles. Il en profita pour reprendre le

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXXIII.

Digitized by Google

projet d'un collège de jeunes gens, projet qui était celui de tous les érudits et qui transformerait l'institution des professeurs royaux en assurant ses effets pratiques. On espérait, par la diffusion des méthodes et des sciences nouvelles, faire une concurrence sérieuse à l'Université, toujours entêtée de scolastique. Ce projet était grandiose; le collège recevrait le nom de *Collège des trois langues*. On prévoyait au bord de la Seine, sur l'emplacement de l'hôtel de Nesle, la construction « d'un beau et grant colleige..., accompaigné d'une belle et somptueuse église, avec aultres édiffices et bastimens ». Les professeurs royaux, assistés d'autres savants, y enseigneraient toutes les langues et toutes les sciences à plus de six cents jeunes gens choisis parmi les mieux doués. Du Chastel avait arrêté tout le programme d'un enseignement qui ne laisserait de côté aucune partie du savoir humain et réglé tous les détails, jusqu'à déterminer le temps qui serait consacré à chaque spécialité. Les études complètes dureraient quatorze années. Le collège posséderait même un clergé, ce qui lui donnait le caractère d'un couvent et d'un vaste établissement de culture humaine. Une dotation de 100,000 francs serait nécessaire pour l'entretien de cette fondation, sans compter les frais de premier établissement.

Le roi semblait disposé à faire exécuter ce projet. On avait délimité le terrain réservé aux constructions dont le plan était fait. Par lettres du 19 décembre 1539, on chargeait Nicolas de Villeroy et Jean Grollier de passer les marchés pour l'exécution des travaux et Audebert Catin de faire les payements, ainsi que de rendre compte des sommes qui y seraient consacrées[1].

L'entreprise devait en rester là et le Collège des trois langues, qu'on attribue généreusement à François Ier, ne reçut pas d'autre réalisation. Galland impute à Poyet la responsabilité de cet arrêt. Celui-ci, par méchanceté, aurait retardé les travaux; puis, la guerre étant survenue contre l'Angleterre et l'Empire, il aurait invoqué le manque d'argent pour faire tout abandonner. Nous hésitons cependant à considérer Poyet comme le plus grand coupable : les dispositions du roi n'avaient jamais été très favorables et il était tout prêt à trouver bonnes les raisons de Poyet, raisons fondées sur l'absence de ressources et qui n'étaient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXXII. Lettres patentes, du 19 décembre 1539, publiées par Baluze dans les notes jointes à l'ouvrage précédent.

Digitized by Google

que trop justifiées. La preuve en est que la disgrâce de Poyet n'entraîna jamais la reprise du projet[1].

A défaut de cette fondation qui était dispendieuse et incertaine, Du Chastel s'efforçait dans des tâches plus modestes : il aurait voulu faire enseigner un plus grand nombre de sciences et de langues et multiplier les professeurs. Il réussit du moins à obtenir la création d'un cours de philosophie grecque pour lequel il fit désigner Vimercati[2]. Son intervention pour le choix de G. Postel comme professeur de mathématiques est reconnue par son protégé lui-même, qui partage sa reconnaissance entre François Ier, la reine de Navarre et Pierre Du Chastel[3]. Mais la situation des professeurs était précaire et, pour empêcher la ruine complète de l'institution, il fallait avant tout assurer leur existence en faisant payer régulièrement leurs gages comme ceux des autres officiers du roi, sans qu'ils eussent à suivre la cour pour obtenir une assignation dont les effets étaient toujours aléatoires. Du Chastel s'efforça de leur faire fixer des gages convenables et il obtint leur inscription parmi les officiers de la maison du roi, ce qui devait avoir pour résultat de leur faire payer ces gages par quartiers, à peu près régulièrement, et du moins sans ces dérangements qui interrompaient constamment les leçons. Le roi se laissa facilement convaincre. Il en fut autrement des trésoriers qui pouvaient arrêter l'effet de toutes ces promesses. L'existence des professeurs royaux resta précaire comme par le passé.

Aussi était-ce un devoir que s'imposait Du Chastel d'intervenir sans cesse en leur faveur. Il les protégeait avec la même obstination que les pauvres et les hérétiques. Comme supplément de salaire, il leur faisait conférer des bénéfices « pour les entretenir et donner occasion de mieux et plus continuellement entendre au fait de leur charge ».

1. Il serait injuste, en effet, de se représenter Poyet comme hostile aux savants ou méprisant les choses de l'esprit. L'impression que nous laisse la lecture de Galland est à corriger par les lettres de Sadolet (liv. XIII de sa correspondance).

2. Vimercati, en témoignage de reconnaissance, lui dédie un commentaire sur Aristote et une dissertation publiés sous le titre suivant : *Commentarii in tertium librum Aristotelis de anima... Ejusdem de anima rationali peripatetica disceptatio.* Paris, 1543, in-8.

3. G. Postel, *Quatuor librorum de orbis terrae concordia primus* (1541), in-8°.

Digitized by Google

Au mois de mars 1545, Du Chastel leur faisait obtenir des lettres patentes leur accordant le privilège de *committimus :* tous leurs procès seraient jugés aux Requêtes du Palais, à Paris, ou dans les chambres des requêtes des autres parlements, pour leur permettre de se livrer sans interruption à « cette tant bonne et tant sainte entreprise de connaissance de langues et de tout bon savoir ». Ces lettres donnaient à l'institution une consistance plus grande et comme une sorte de personnalité morale, en étendant cette disposition à tous les successeurs des professeurs alors en exercice[1].

Du Chastel aimait d'ailleurs la science sous toutes ses formes et avec toutes ses libertés. Il en donna la preuve dans la querelle qui mit aux prises en 1543 Ramus et les universitaires. Ramus, qui aimait le paradoxe et ne reculait pas devant le scandale, s'était attiré par ses diatribes contre Aristote des haines dont Galland, qui cependant n'était pas un conservateur obstiné, nous donne la mesure. Ses ennemis, et peut-être Galland lui-même, auraient souhaité de l'envoyer aux galères. C'est sans doute exagérer que d'attribuer les mêmes intentions à François Ier. En tout cas, il aurait pu céder aux conseils de rigueur, si Du Chastel ne l'avait apaisé en ramenant l'affaire avec finesse à ses véritables proportions : Ramus était un mauvais plaisant et un pauvre philosophe; mais de tels crimes ne méritaient pas la mort. Il suffisait de le mettre en présence d'érudits compétents qui se chargeraient de le ramener à la raison. Du Chastel suggéra ainsi la solution qui fut réalisée par les lettres patentes du 30 mai 1543[2].

Du Chastel, dans l'oraison funèbre de François Ier, le glorifie d'avoir honoré magnifiquement les lettres, de les avoir « édifiées et plantées en son peuple par sa largesse et libéralité, tant latines, grecques qu'hébraïques », d'avoir « entretenu et rémunéré excellemment hommes esleuz pour leur doctrine..., remis les aornemens de la Grèce en vie et en vigueur, la poésie, l'histoire, la philosophie en son royaume ». Ces beaux résultats n'étaient dus qu'en partie à l'action personnelle du roi et, dans les dix der-

1. Galland, *Pet. Cast... vita,* ch. XXXI. Lettres patentes du mois de mars 1546, également publiées par Baluze.

2. Du Boulay, *Histor. Universitatis parisiensis...*, t. VI, p. 388.

Digitized by Google

nières années du règne, Du Chastel y avait largement contribué.

*
* *

Du Chastel qui, pendant la fin du règne de François Ier, avait fait partie de son entourage le plus intime, ne le quitta pas durant ses derniers jours. Il nous a laissé un récit détaillé de ces événements, récit assez dépourvu de pittoresque et d'émotion, mais qui révèle en lui de la netteté d'esprit et une certaine fermeté d'âme au milieu de l'émotion générale.

Ce ne fut pas lui qui assista le roi en qualité de confesseur, pas plus qu'il ne l'avait fait jusqu'alors, mais il lui servit de prédicateur et de conseiller spirituel. Depuis le moment où la mort apparut inévitable, il resta jour et nuit auprès de lui, l'encourageant à implorer le secours et la miséricorde de Dieu. Il lui expliquait les mystères de la mort pour lui faire découvrir, sous les apparences effroyables qui s'offrent aux sens, les consolations que la raison fait entrevoir aux âmes pieuses.

Cette mort, il la lui présentait comme un bain délicieux ou comme un banquet. Mais ces récompenses n'étaient accessibles que par le repentir; aussi lui remontrait-il ses fautes passées, en le pressant de recourir au médecin de l'âme et de les expier conformément aux préceptes de l'Église. Le pécheur repentant serait ainsi justifié par le sacrifice de Jésus-Christ et par le mystère de la Rédemption. Comme cette contrition devait s'achever dans l'humilité, il sut détacher le roi des sentiments orgueilleux du passé en lui montrant les misères de ce séjour à côté de la gloire qui l'attendait dans le ciel[1].

Telles étaient les pensées qu'il exprimait avec une gravité de circonstance, mais aussi avec sa douceur habituelle. Servi par sa facilité de parole, il fut d'ailleurs d'une abondance extrême qui semble avoir frappé les assistants : son érudition se déversa dans de vraies dissertations de philosophie dogmatique, étayées de lectures et de citations. Après dix années passées à discourir, il voyait son auditeur lui échapper avant d'avoir achevé ce qu'il avait à dire[2].

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVII.

2. Voir dans le premier sermon funèbre les passages relatifs à la mort de François Ier.

Digitized by Google

Une remarque est nécessaire : François Ier mourut dans l'accomplissement des rites catholiques; mais les idées qui furent exprimées à ce moment, soit par lui soit par Du Chastel, sont des pensées chrétiennes qui n'ont rien de spécialement catholique et qu'un protestant n'aurait pas désavouées. Galland, d'ailleurs, après avoir attesté que François Ier mourut « pieusement, saintement et chrétiennement », en attribue le mérite d'abord « à Dieu, auteur de tous les biens », puis, immédiatement après, à la parole de Pierre Du Chastel qui fut l'instrument employé par Dieu pour mettre la bonté du roi dans la voie du salut. Ce qui semble bien indiquer que les contemporains avaient eu quelques doutes sur la parfaite orthodoxie de François Ier[1].

Le roi était mort le 31 mars et ne devait être enterré que le 24 mai. Ces deux mois, Du Chastel les passa dans le deuil, donnant les marques d'un regret que Galland nous dit sincère. Il était inquiet en même temps, car c'était un moment critique pour tout l'entourage du feu roi qui, voyant arriver une nouvelle cour, s'attendait à des disgrâces. Certains d'entre eux « s'envolaient comme des hirondelles à l'approche de l'hiver », tandis que les autres essayaient de refaire leur situation en s'insinuant auprès de Henri II ou de ses favoris. Du Chastel se tenait à l'écart de ces intrigues, ne recherchant personne et vivant dans la retraite : il semblait se consacrer exclusivement au culte de son ancien maître, préparant les cérémonies funèbres, organisant des prières dans les couvents et distribuant des aumônes pour le salut de son âme. Il pouvait compter sur les flatteries qu'il avait autrefois adressées à ceux qui maintenant étaient au pouvoir : il n'avait qu'à en attendre les résultats[2].

François Ier fut enterré en même temps que ses deux fils, François et Charles, morts en 1536 et 1545, dont les funérailles solennelles avaient été différées. Les cérémonies, cortèges et services religieux durèrent du 21 au 24 mai. Du Chastel était chargé de l'oraison funèbre : il en prononça deux. Le 23 mai, à Notre-Dame de Paris, en présence du légat et de la cour, il fit « la partie déplorative » consistant dans la « commémoration de la vie et mort de feu roi ». Le lendemain, à Saint-Denis, devant la même assistance, il continua par « la partie consolatrice »,

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVII.
2. Id., *Ibid.*, ch. LVIII.

Digitized by Google

dans laquelle il montrait les destinées de l'âme après la mort[1]. Ces sermons firent grande impression sur l'auditoire. Le chevalier Casal écrivait le lendemain au pape que « l'évesque de Mascon a fait l'oraison funèbre fort doctement et bien à propos, sauf qu'il n'a pas esté bien escouté, à cause de la grande plainte et pleurs esmeus par les paroles mesmes dudit évesque[2] ». Nous reviendrons sur ces deux sermons pour en examiner le fond et la valeur littéraire.

Ces cérémonies achevées, Du Chastel, feignant toujours de considérer comme terminée sa carrière d'homme de cour, fit connaître ses projets d'avenir : il avait résolu de vivre dans la retraite en se consacrant à l'accomplissement de ses fonctions épiscopales[3].

III.

Du Chastel à la cour de Henri II.

Après les obsèques de François Ier, Du Chastel semblait décidé à la retraite, mais il était vraisemblable que ses amis combattraient cette résolution. C'est ce qui se produisit. Ils lui représentèrent que sa présence était nécessaire auprès de la princesse Marguerite, accablée de chagrin, que le nouveau roi n'était pas moins bien disposé à son égard que l'était son père et que son mérite lui réservait encore d'autres récompenses. Du Chastel résistait, en invoquant sa propre douleur et toutes sortes d'autres prétextes : assurément, la princesse Marguerite pouvait toujours compter sur lui, sur sa correspondance lorsqu'ils seraient séparés, sur sa présence lorsque ses devoirs épiscopaux le permettraient. Quant au roi, il appréciait sa bienveillance, mais ils n'étaient point du même âge et leurs goûts devaient différer. Aussi valait-il mieux songer à la retraite en se consacrant au salut du troupeau qui lui était confié. Des dignités, il en avait eu au delà de son attente et ne désirait plus rien. La satiété des richesses était affaire de raison et ne dépendait pas de leur

1. Voir le *Trespas, obsèques et enterrement...* et les deux sermons funèbres, dont les éditions sont indiquées au début de cette étude.

2. Lettre du chevalier Casal à Paul III, du 25 mai 1547. Publiée dans le recueil intitulé : *Épîtres des princes*, recueillies par Rucelli et traduites par Belleforest, fol. 151.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

Digitized by Google

abondance : il possédait du reste le nécessaire puisqu'il avait de quoi obliger ses amis et récompenser ses serviteurs[1].

Ces propos étaient pleins de sagesse. Mais le passé de Pierre Du Chastel comme la suite de sa vie nous font encore douter de sa sincérité.

Il commença par se rendre à la cour pour prendre congé du roi, de la reine et de la princesse Marguerite. C'était le moment critique, mais les larmes de celle-ci et les prières de la reine, les ordres du roi triomphèrent de sa résolution. Il demeura donc, en affirmant que ce séjour ne serait que provisoire.

Le roi désirait lui confier l'éducation du dauphin François. Du Chastel refusa cette fonction qui fut attribuée à Pierre Danès et il continua, comme par le passé, de suivre la cour dans ses déplacements[2].

Du Chastel jouissait donc toujours de la faveur royale comme sous François Ier. Henri II le lui fit bien voir à l'occasion de cette retraite simulée, puis plus tard encore en lui conférant dignités et bénéfices. Galland l'atteste aussi dans sa préface de l'édition de Quintilien : « Tu possèdes aujourd'hui, » lui dit-il, « auprès d'un roi très avide de science, plus d'autorité et de faveur que nul autre. » Vimercati le répète et renchérit encore : « Le roi Henri a voulu te donner une autorité plus grande encore que celle dont tu jouissais auprès de son père François Ier[3]. »

Assurément, Henri II éprouvait de la sympathie et peut-être même de l'admiration pour Du Chastel, mais c'en était fini de cette intimité qui avait existé au temps du feu roi. Henri II, quoi qu'en dise Galland, n'aimait guère les bonnes lettres et n'avait ni cette avidité de savoir ni ce goût de la conversation si développés chez son père. Du Chastel était toujours lecteur du roi, mais c'était un lecteur qui ne lisait plus et qui ne parlait guère. Il avait du coup perdu le prestige qui s'attachait autrefois à son érudition ainsi qu'au charme de sa parole. S'il assistait encore le plus souvent au déjeuner du roi, nous n'y voyons jamais ces petites assemblées dans lesquelles il aimait à tenir la première place, et l'occasion n'existait plus de ces entretiens du

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LIX.

3. Épître dédicatoire de Vimercati à Du Chastel en tête d'une édition d'Aristote : *F. Vicomercati... in octo libros Aristotelis de naturali auscultatione commentarii.* Paris, 1550, in-fol.

Digitized by Google

soir où l'évêque pouvait donner librement son avis sur toutes choses.

Aussi, lorsque Du Chastel manifestait son désir de retraite, peut-être était-il déterminé par l'idée de ce désaccord, par le désir d'éviter cette sorte de déchéance : « Car leurs âges et leurs goûts étaient differents. » De tous les prétextes invoqués, celui-là seul aurait été valable[1].

Par contre, Du Chastel semblait toujours assidu auprès des autres membres de la famille royale : presque chaque jour il se rendait auprès de la princesse Marguerite et de la reine pour s'entretenir avec elles de questions d'art et de littérature[2].

Il continuait aussi d'exercer cette sorte de régence littéraire qui le faisait comparer par Galland à Apollon, maître du chœur des muses. Sa tâche consistait toujours à surveiller les professeurs royaux et à choisir ceux qui seraient chargés de ces enseignements. Il s'intéressait même plus directement à leurs travaux : il procurait à Jacques Goupyl un manuscrit d'Alexandre de Tralles et l'engageait à en donner une édition[3].

Une fois, en 1548, il intervint directement en faveur des professeurs royaux, lorsque les troubles universitaires du Pré-aux-Clercs fournirent à leurs ennemis un prétexte pour demander la ruine de l'institution[4]. Tous les adversaires des professeurs royaux, tous ceux qui se défiaient de cet enseignement donné en dehors de l'Université et contraire aux traditions, les accusaient d'avoir détruit la religion et les bonnes mœurs en conseillant au roi de leur retirer cette indépendance qui était la condition de leurs succès ; ils proposaient de leur interdire l'enseignement ou, ce qui revenait au même, de les faire professer dans des collèges fidèles à l'ancienne discipline. C'eût été un désastre auquel Du Chastel s'opposa résolument : il dénonça la méchan-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LVIII.

2. Id., *Ibid.*, ch. LXXII.

3. *Alexandri Tralliani, medici, libri XII... Jacobi Goupyli in eosdem castigationes...* Paris, 1548, in-fol. C'est Goupyl lui-même qui nous donne ces renseignements dans l'épître dédicatoire de cet ouvrage.

4. On trouve sur ces événements les détails les plus précis dans les *Croniques et annales de France...* par N. Gilles. Édition de 1562-1566, t. II, fol. 162-163, et dans l'*Histoire de Paris* de Dom Félibien, t. IV, p. 1025. Galland était d'autant mieux informé de cette affaire qu'il y était intervenu dès le mois de juillet 1548 ; son intervention n'eut d'ailleurs pas grand succès, puisque l'agitation persistait six mois plus tard ; mais elle prouve que les professeurs royaux s'en étaient inquiétés et se croyaient intéressés à rétablir le calme.

Digitized by Google

ceté qui inspirait ces tentatives, l'exagération avec laquelle on rendait une institution excellente responsable des fautes de quelques-uns. Car les élèves des professeurs royaux amis des bonnes sciences n'étaient certainement point au nombre des mutins. Or, il serait contraire à la dignité comme aux intérêts des professeurs de les confondre avec ceux des collèges universitaires, de les exiler ainsi, eux et leurs auditeurs, dans des établissements privés destinés aux enfants. Ce serait du même coup le bouleversement de ces collèges, de leur enseignement et de leurs vénérables habitudes. Le roi se laissa convaincre par l'éloquence et l'habileté de la plaidoirie qui faisait argument de l'intérêt même des plaignants, et les professeurs royaux continuèrent d'enseigner comme par le passé[1].

Il semble que Du Chastel n'avait pas non plus renoncé à l'idée de renouveler les méthodes d'enseignement par la création d'un collège ou de quelque établissement magnifique. Dans l'édition de Quintilien qu'il lui dédie, Galland fait allusion à un projet consistant à restaurer les disciplines antiques et à un mémoire remis par lui au roi sur ce sujet en 1548. Cet écrit, remarquable par sa pénétration, et auquel le roi avait donné toute son approbation, ne provoqua aucune résolution pratique, et la perte de ce document nous laisse ignorer les détails relatifs à cette tentative encore une fois inefficace[2].

Il s'accommodait d'ailleurs aux circonstances nouvelles en se ménageant un rôle nouveau. Comme il avait été des familiers de François Ier, il resta le représentant des traditions de l'ancienne cour et le protecteur attitré de ceux qui l'avaient fréquentée. Il sollicitait pour eux avec plus d'âpreté que pour les pauvres et les faibles dont il n'avait jamais abandonné le soin. Ce zèle finit par provoquer des plaintes de personnages influents, mécontents de cette concurrence et de voir accaparer ainsi toutes les faveurs. Du Chastel fut habile à se défendre : il demanda si jamais on l'avait vu solliciter pour son frère, pour sa famille ou ses serviteurs, si jamais on avait lu une requête tendant à l'enrichir lui ou les siens. Comme personne ne répondait pour l'accuser, il reconnut avoir souvent imploré pour des malheureux

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXXIV.

2. Épître dédicatoire adressée par Galland à Du Chastel en tête de son édition de Quintilien : *M. F. Quintiliani... libri XII... argumentisque... Petri Gallandii... elucidati.* Paris, 1549, in-fol.

Digitized by Google

dignes d'intérêt et surtout en faveur des serviteurs du feu roi, mais jamais pour son avantage personnel. Il était de son devoir d'agir ainsi. Il aurait fallu que le roi appréciât autrement les choses et qu'il se montrât importuné de ces procédés pour qu'il se résignât à y renoncer. Le roi avait écouté ce discours avec bienveillance : il approuva même expressément la conduite de Du Chastel, en attestant son honnêteté et son désintéressement qui l'empêcheraient de faire quoi que ce fût de contraire à l'intérêt public[1].

La religion semblait être en plus grande révérence et surtout plus étroitement pratiquée que jamais à la cour de Henri II. Du Chastel devait subir cette influence, soit qu'il fût arrivé à l'âge où ces redoublements de foi sont fréquents, soit qu'il jugeât ces habitudes conformes aux fonctions dont il était investi.

Lui qui, auparavant, semblait s'être acquitté sans excès de zèle de ses devoirs sacerdotaux, il se livra désormais assidûment aux divers exercices pieux. Il est vrai que la célébration de la messe était la tâche quotidienne du grand aumônier, mais il ne manquait jamais de réciter ses heures. A la recherche de manuscrits profanes avait succédé celle des reliques, et, s'il réussissait à en découvrir une qui eût été rapportée d'Orient, aussitôt il la vénérait avec la plus grande dévotion et conseillait au roi de l'acquérir. En 1551, Du Chastel et le cardinal de Lorraine firent payer mille écus d'or à un marchand grec pour un portrait de la Vierge peint sur un morceau de la vraie croix. Cette peinture, qu'on prétendait avoir été faite au temps de l'empereur Constantin, était, nous dit-on, extrêmement vivante. Assurément, il estimait que l'espérance et la foi du chrétien n'ont pas besoin d'images, et que le mystère de la Rédemption suffit à justifier leur confiance. Mais toutes les représentations matérielles qui expriment à nos yeux la vérité contenue dans un saint mystère et qui ont été l'objet d'un culte très ancien doivent être recherchées avec zèle et traitées avec vénération[2].

Autrefois, il protégeait surtout les humanistes. Sa sollicitude s'étendait maintenant sur les pèlerins et les captifs. En souvenir de son propre pèlerinage, il portait intérêt à tous ceux qui allaient visiter les lieux saints, aux moines qui y demeuraient pour assu-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXII.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXVII.

Digitized by Google

rer l'exercice du culte et qu'il fallait protéger contre les violences des Turcs. Il leur faisait donner de grosses sommes par le roi, au grand scandale des gens de finance. Il accueillait tous les chrétiens d'Orient venant implorer secours pour racheter ceux des leurs qui avaient été faits prisonniers. Quant aux Turcs eux-mêmes, s'il lui arrivait d'en rencontrer, il n'avait de repos qu'il ne les eût convertis et instruits dans la foi chrétienne; après quoi, il ne cessait de les surveiller et leur faisait attribuer régulièrement des secours. Pendant la guerre, il allait dans les camps visiter malades et blessés, se prodiguait en paroles, en soins de toutes sortes, faisait l'aumône, distribuant argent et consolations[1].

Il vivait au milieu des bénédictions, tandis que le roi et toute la cour s'émerveillaient devant les manifestations de cette charité. C'était en effet un beau spectacle que de voir Du Chastel accomplir ainsi toutes les œuvres de miséricorde.

Telle était l'existence qu'il menait habituellement. Au moins une fois, il l'interrompit pour se rendre dans son diocèse qu'il n'avait pas encore visité.

Le 27 mai 1548, jour de la Trinité, il faisait à Mâcon son entrée solennelle. A la porte de la ville, il prêta le serment traditionnel, puis passa par les rues ornées de tapis, précédé par les bourgeois marchant en procession, jusqu'à la cathédrale, à la porte de laquelle il s'arrêta de nouveau, pour revêtir les insignes épiscopaux[2].

De Mâcon, il se rendit à Évaux, où, le 12 juin, il faisait son entrée. Il s'était arrêté dans le faubourg Saint-Bonnet, où le clergé de la paroisse Notre-Dame et les religieux de l'abbaye de Saint-Pierre, dont il était prévôt, vinrent à sa rencontre. Du Chastel se rendit à Saint-Pierre, où il fit le serment devant l'église, sur les reliques de saint Marien[3].

Peu après, il était de retour à Mâcon, où le dauphin Fran-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXVII.

2. J. Severt, *Chronologia... archiantistitum Lugdunensium...*, ch. LXX. La *Gallia Christiana* reproduit, parfois textuellement, les renseignements donnés par Severt.

3. P. de Cessac, *Liste des prévôts du monastère d'Évaux*. Publiée dans le *Bulletin de la Société des sciences archéologiques de la Creuse*, 2e bulletin, 1888. Nous y trouvons des détails empruntés au *Reg. de cath. de la paroisse d'Évaux*.

Digitized by Google

çois et Marie Stuart faisaient leur entrée le 22 juillet. Du Chastel les reçut à la porte de la cathédrale où il prêcha le lendemain en présence de la Dauphine[1].

Il ne s'attarda guère dans son diocèse, où il ne devait plus revenir. Nous le retrouvons bientôt à la cour où de nouvelles dignités l'attendaient : le 25 novembre, il était nommé grand aumônier de France en remplacement de Philibert de Cossé, évêque de Coutances. Henri II, bien qu'il ne lui eût fait aucune promesse en 1543, réalisait ainsi les espérances qu'il avait alors provoquées[2].

Du Chastel fit des objections : cette charge allait le détourner de ses études littéraires. Mais le roi, n'en tenant aucun compte, le contraignit d'accepter[3]. On peut douter de cette modestie et supposer que ce refus n'était que de pure forme. Il en eut toutefois le mérite auprès de ses contemporains, puisque Vimercati le complimente d'avoir reçu cette dignité « non ambiente, imo vero renuente[4] ».

Du Chastel s'appliqua, en effet, à remplir exactement tous les devoirs de sa charge, d'après des principes qu'il avait conçus et auxquels il avait décidé de conformer sa conduite. Nous verrons plus tard comment il y parvint.

Il déclarait cependant que sa conscience était troublée, car si sa charge d'aumônier l'attachait à la personne du roi, il avait dans son diocèse d'autres devoirs qu'il lui fallait négliger. Il implorait en vain la permission de s'y rendre et souhaitait, pour être délivré de ses angoisses, qu'une réforme de la discipline ecclésiastique contraignît les évêques à la résidence ; le roi serait ainsi obligé d'entretenir à ses frais ceux dont il exigerait les services, au lieu de leur attribuer le bien des pauvres dont ils jouissaient indûment. Émery Du Chastel et Galland s'entendirent pour lui suggérer une solution : c'était d'abandonner le

1. J. Severt, *Chronologia...*, ch. LXX.

2. Philibert de Cossé mourut le 24 novembre. La date exacte de la nomination de Du Chastel est indiquée dans le registre des bénéfices à la collation du grand aumônier, registre dont nous reparlerons plus loin et dont le titre est reproduit par Du Peyrat, *Hist. ecclés. de la cour*. Paris, 1645, in-fol. p. 382-384. De Thou commet donc une erreur en disant que Du Chastel fut pourvu par François I[er] de la dignité de grand aumônier.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LX.

4. Épître dédicatoire de Vimercati dans son édition d'Aristote.

Digitized by Google

siège de Mâcon contre un évêché situé dans le voisinage des résidences royales, ce qui lui permettrait de satisfaire en même temps à ses différentes obligations[1].

Entre temps, l'abbaye d'Auberive, de l'ordre de Clairvaux, sise au diocèse de Langres, c'est-à-dire dans la région où Du Chastel avait des intérêts, était vacante depuis le 25 avril 1550. Elle lui fut conférée sans doute vers la fin de cette même année[2].

Un an plus tard, François de Faucon, l'ancien compétiteur de Du Chastel à Mâcon, qui, en 1550, était devenu évêque d'Orléans, semblait disposé à résigner son nouveau siège. Cette résidence ne retiendrait pas Du Chastel trop éloigné de la cour et, ce qui ne gâtait rien, le siège était honorable. Par leurs instances, les amis de Du Chastel le décidèrent à négocier un échange, dans lequel on dut surtout tenir compte des revenus des bénéfices : il recevait l'évêché d'Orléans contre celui de Mâcon et l'abbaye de Belleperche[3].

Nous ignorons la date exacte de ce transfert : le 12 décembre 1551, il était encore évêque de Mâcon, où son vicaire général conférait en son nom une cure[4]. D'autre part, après avoir obtenu sa bulle de nomination à Orléans, il eut encore le temps de séjourner pendant environ trois semaines dans son diocèse avant sa mort, survenue le 3 février 1552. On doit donc rapporter sa nomination au mois de décembre 1551.

Il lui fut d'ailleurs malaisé de se faire délivrer cette bulle : l'édit de Fontainebleau, du 9 septembre 1551, interdisait de sortir les métaux précieux du royaume, et cela précisément pour empêcher les payements faits au trésor pontifical. Mais Du Chastel se faisait scrupule d'être investi seulement par l'autorité laïque. Il obtint du roi, par faveur exceptionnelle, l'autorisation de solliciter régulièrement la bulle pontificale, qui lui fut octroyée moyennant 4,000 écus d'or environ, et l'arrivée de cette somme remplit de joie les banquiers en cour de Rome ainsi que tous les cardinaux qui voyaient dans cet événement l'indice d'un changement dans la politique royale[5].

Du Chastel était ainsi bien pourvu de dignités et de bénéfices

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXV.
2. *Gallia Christiana*, t. IV, p. 836.
3. *Ibid.*, t. VIII.
4. Le texte de l'acte de collation est cité par J. Severt, *Chronologia...*, ch. LXX.
5. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVI.

Digitized by Google

sur la fin de sa carrière : la charge de grand aumônier de France, un évêché, celui d'Orléans, trois abbayes : Auberive, Hautvillers et Évaux, et peut-être encore un canonicat de la Sainte-Chapelle. Il avait, dit-on, d'autres ambitions : les réformateurs et Robert Estienne, en particulier, lui supposaient l' « espérance de gaigner ung chappeau de cardinal[1] ». Galland accuse de malveillance ceux qui interprétaient ainsi la conduite de son ami et ses complaisances envers l'Eglise romaine. Il est pourtant certain que la mort arrêta prématurément Du Chastel sur la route qui le conduisait au cardinalat.

Ce cumul de bénéfices était parfois sévèrement apprécié. Il arriva un jour à Du Chastel d'être pris à partie devant une nombreuse assistance par François de La Rochepot, frère du connétable de Montmorency. Celui-ci l'accusait de reprocher aux autres ce cumul qu'il pratiquait lui-même contrairement au devoir, et de ne point abandonner ses bénéfices, s'en réservant un seul qu'il administrerait en personne. Du Chastel se justifia avec abondance et non sans présence d'esprit. Il avouait qu'il serait plus régulier que tous les dignitaires de l'Église accomplissent les fonctions attachées à leurs bénéfices. Mais le cumul, dont la pratique de la commende était la conséquence, n'était ni interdit par le pape, ni contraire à l'esprit de la religion. Dès lors, le commendataire n'était coupable que s'il donnait vicariat à un incapable, s'il détournait les revenus de leur usage légitime ou s'il profitait de cette tolérance pour satisfaire ses vices. Mais encore, était-ce une affaire de conscience dont Dieu seul pourrait lui demander compte. Les hommes d'Église ont le devoir de consacrer à des aumônes une bonne part de leurs revenus, mais aucune puissance humaine ne pourrait les contraindre à restituer les sommes mal employées, car l'intention des fondateurs avait été de leur confier l'exercice du culte, sans soumettre leur administration à aucun contrôle. S'il convenait d'appliquer d'autres principes, il faudrait commencer par les hôpitaux, dont la condition était toute différente, car leurs ressources étaient destinées aux pauvres et aux malades. Rien ne devait en revenir aux administrateurs eux-mêmes, et ceux qui les détournent de leur emploi peuvent être contraints à les restituer et privés de leur administration. Ces fonctions doivent être temporaires et soumises à des redditions de comptes. Pour sa part, Du Chastel

1. R. Estienne, *les Censures des théologiens.*

Digitized by Google

souhaitait que le cumul des bénéfices et l'usage de la commende fussent interdits. Il se soumettrait volontiers lui-même à cette décision.

Il paraît que le seigneur de La Rochepot, convaincu par cette argumentation, fit des excuses à Du Chastel[1].

Nous n'avons pas à porter de jugement sur la conduite de Du Chastel. Il suffit d'en rechercher et d'en examiner les motifs. Or, si nous examinons ses actes, nous sommes souvent amenés à douter de la sincérité des sentiments qu'il manifestait. Était-il sincère, en 1547, dans ses projets de retraite, lui qui, jusqu'alors, avait agi en vue de se ménager sa situation auprès du nouveau roi? L'était-il davantage en refusant la charge de grand aumônier, sur laquelle il pouvait compter depuis cinq ans et qu'il finit du reste par accepter? L'était-il encore, lorsque, pour obtenir un nouvel évêché, il invoquait ses scrupules de conscience, alors que depuis dix années il s'était si peu soucié de ses fonctions épiscopales? Il serait peut-être imprudent de tirer une conclusion de ces rapprochements, qu'il était cependant indispensable de faire.

*
* *

Avec le nouveau règne, Du Chastel changea d'attitude dans les questions religieuses. Alors que, sous François Ier, il avait témoigné une réelle indulgence aux réformateurs, sans rien abandonner toutefois de son orthodoxie, il devint par la suite rigoureusement conservateur.

Galland s'efforce bien de nous montrer la parfaite unité de sa conduite, mais sans jamais discuter les griefs précis que ses adversaires formulaient contre lui. Il ne parle pas même des affaires qui ont motivé ces accusations, comme s'il trouvait plus facile de s'en tenir aux généralités que de discuter ces accusations en détail pour mieux justifier Du Chastel.

Ces adversaires n'hésitent pas à l'accuser. L'*Histoire ecclésiastique* de Théodore de Bèze et Robert Estienne nous le montrent persécutant ceux qu'il excusait auparavant. Henri Estienne, avec plus de pittoresque, nous dit qu' « il retourna sa robbe au règne du roy Henri deuxième de ce nom (pour tant qu'il voyoit que ceux qui faisoyent profession de l'Évangile

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXX.

Digitized by Google

n'avoyent pas du bon alors en la cour), voire la retourna tellement qu'on n'y recongnoissoit plus rien[1] ».

Il est vrai que ces témoignages sont influencés par l'affaire de Robert Estienne et que la rancune peut provoquer ici quelque exagération, mais aussi le changement d'attitude de Du Chastel fut assez net pour entraîner notre conviction.

Il lui était d'ailleurs bien difficile de maintenir les principes de conduite qu'il avait adoptés sous François Ier, alors que la politique royale s'affirmait par la création de la Chambre Ardente et par l'édit de Châteaubriant. Henri II n'avait pas non plus pour les réformateurs ces indulgences personnelles capables de faire fléchir les principes. Cette politique était voulue par des personnages plus puissants que Du Chastel, et celui-ci, pour conserver quelque apparence d'autorité, ne pouvait faire autrement que de s'y conformer.

A l'avènement de Henri II, l'affaire de Robert Estienne n'avait pas reçu de solution. La Sorbonne, opposée au compromis qu'on voulait lui imposer, ne communiquait pas le texte de ses censures et laissait sans réponse la dernière lettre de Du Chastel.

Ce dernier cessa d'ailleurs d'être l'unique interprète de la volonté royale. Ce rôle échut à Montmorency, si bien que Du Chastel n'intervint plus que d'une façon discrète. C'était pour lui un avertissement qui l'incitait à la prudence.

Henri II, tout d'abord, voulut imposer la solution à laquelle s'était arrêté François Ier : dans les lettres patentes du 16 août 1547, il constatait que les docteurs n'avaient pas « tenu grand compte », sur le moment, des ordres de François Ier, et « encores moins en auroyent tenu compte depuis le trespas de celui-ci ». Un huissier irait leur ordonner d'achever sans délai l'examen de la Bible et de remettre à Estienne « leurs notes, censures ou corrections pour les imprimer en leur nom, mettre en devant ou derrière desdictes Bibles », et il devait, en cas de refus ou délai, les ajourner à comparaître devant le Conseil privé.

Les théologiens, qui n'avaient pas coutume de résister franchement, promirent qu'ils remettraient à la Toussaint le texte de leurs censures[2].

Le 14 octobre, Montmorency leur écrivait encore pour les presser, en leur rappelant la volonté du roi qui avait hâte d'en

1. H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. XXVI.
2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

Digitized by Google

finir et son intention de soumettre leurs censures à « certains personnages[1] ». Mais, au jour dit, ils présentèrent seulement une requête pour faire interdire la vente des Bibles, qui étaient entachées d'hérésie et sacramentaires.

Estienne démontra au roi et à Du Chastel la fausseté de cette accusation[2].

Le roi, comprenant que le mauvais vouloir des théologiens l'empêcherait d'aboutir, décida de se passer d'eux et se contenta d'en faire comparaître dix, en même temps que Robert Estienne, devant le Conseil étroit, auquel assistaient le connétable de Montmorency, le chancelier, ainsi que tous les évêques et cardinaux présents à la cour. Les théologiens firent un exposé motivé des erreurs contenues dans la Bible. Estienne y répondit, et le Conseil, sans juger la question au fond, se contenta d'émettre une décision de principe : le droit de censure appartenait exclusivement aux évêques et défense était faite à la Faculté de théologie de se l'arroger[3].

Les évêques auxquels furent remis les textes censurés estimèrent, conformément à l'opinion déjà exprimée par Du Chastel, que tous étaient orthodoxes, sauf cinq ou six qui paraissaient douteux. Les théologiens objectèrent alors qu'il existait d'autres propositions suspectes en plus de celles qu'ils avaient déjà signalées au Conseil privé.

Là-dessus, le roi leur ordonna d'indiquer cette nouvelle série d'erreurs et donna commission au Conseil pour se faire rendre compte du résultat[4].

Mais le roi se défiait fortement de son imprimeur. Les théologiens insistaient de leur côté pour obtenir contre lui des mesures de rigueur. Ils voulaient lui faire intenter un procès d'hérésie en le déférant à la Chambre Ardente. Il semble bien que le roi

1. Lettre de Montmorency aux docteurs de la Faculté de théologie, du 14 octobre 1547 (Arch. nat., M 71).

2. R. Estienne, *les Censures des théologiens*.

3. R. Estienne, *les Censures des théologiens*. Cette décision est d'ailleurs contredite par l'édit de Fontainebleau du 11 décembre 1547 qui interdit l'impression et la vente de tous les livres concernant l'Écriture sainte qui n'auraient pas été examinés par la Faculté de théologie de Paris. Le récit fait par Estienne est-il inexact? Ou bien le roi a-t-il tranché la question contrairement à l'avis exprimé au Conseil? Dans les deux cas, nous concluons que la décision prise par Henri II donnait gain de cause aux théologiens.

4. Commission du roi à « Messieurs de son Conseil », du 3 mai 1548 (Arch. nat., M 71).

Digitized by Google

fut près de céder : il aurait même écrit aux conseillers de cette Chambre pour leur prescrire d'entendre les représentants de la Faculté, puisque ceux-ci rendent compte à Montmorency des difficultés soulevées au Parlement, en le priant de faire donner aux juges les pouvoirs nécessaires[1].

La suite de l'affaire nous échappe, et nous ignorons les causes pour lesquelles la Chambre Ardente ne la poursuivit point. Elle n'en était pas moins perdue pour Estienne dans l'esprit de Henri II qui, le 25 novembre 1548, écrivait à la Faculté de théologie qu'il acceptait la décision de l'assemblée des docteurs et qu'on devrait inscrire la Bible parmi les ouvrages réprouvés si quelque erreur y était découverte par eux[2].

Estienne, considérant sa cause comme perdue, se rendit à Lyon auprès de Henri II pour voir Du Chastel et lui demander de s'enquérir des intentions du roi, tout en laissant comprendre qu'il se verrait sans doute contraint de sortir du royaume[3].

Du Chastel se chargea sans plaisir de cette mission. Le roi lui déclara qu'Estienne était plus dangereux qu'aucun autre hérétique et qu'il avait, pour cette raison, consenti à la suppression des Bibles. Du Chastel lui fit part des appréhensions d'Estienne et de l'animosité des théologiens qui poursuivaient leurs victimes jusqu'à la mort. Le roi répondit qu'Estienne aurait tort de s'exiler, parce qu'il lui suffirait de se montrer prudent à l'avenir.

Peut-être le roi s'était-il laissé influencer par Du Chastel. Toujours est-il que l'interdiction de la Bible ne fut pas publiée

1. R. Estienne nous dit que les théologiens veulent le faire juger par la Chambre Ardente. Cela semblerait ressortir également d'une correspondance pleine de sous-entendus échangée entre Montmorency et les théologiens : Montmorency avait reçu un envoyé de la Sorbonne, Estienne Ruffy, chargé d'une mission mystérieuse. Le roi, consulté, avait donné son assentiment (lettre de Montmorency à la Faculté de théologie, du 2 mai 1548. Arch. nat., M 71). Les théologiens, dans leur réponse, parlent très nettement d'une décision du roi qui aurait renvoyé l'affaire devant la Chambre Ardente (lettre de la Faculté de théologie à Montmorency, du 11 mai 1548. Arch. nat., M 71), et cela au moment même où le roi donnait commission à son Conseil. Henri II et Montmorency semblent avoir voulu perdre Estiennne, mais sans agir franchement contre lui.

2. Lettre du roi à la Faculté de théologie, du 25 novembre 1548 (Arch. nat., M 72).

3. La fin de cette affaire nous est contée par R. Estienne : *les Censures des théologiens.*

Digitized by Google

et qu'Estienne obtint des lettres interdisant de l'inquiéter à ce sujet, en réservant au roi toute décision dans cette affaire.

Tout semblait ainsi terminé, et les théologiens, nous dit Estienne, « devindrent plus muets que poissons ».

Mais Estienne, négligeant les conseils de prudence, profita de sa victoire pour imprimer le texte grec du Nouveau Testament. Cette fois, Du Chastel, qui connaissait les sentiments du roi, n'était plus disposé à le soutenir. Le jour où Estienne lui apporta son édition, il « le tansa aigrement » de ne point l'avoir soumise à l'examen de la Faculté, et l'accusa d'être un orgueilleux. Estienne répliqua que les théologiens ignoraient le grec et qu'ils avaient déjà voulu lui faire changer un passage de saint Paul. Mais Du Chastel le blâma de nouveau, car il y avait diversité de lecture sur ce dernier passage, et c'est en vain qu'Estienne répondit que son texte était conforme à tous les autres.

Dès lors, Du Chastel abandonna complètement Estienne, si nous nous en rapportons au témoignage de celui-ci : « Comme estant agité de je ne sais quelle fureur, il baille en proye aux théologiens celui qu'il avoit maintenu contre telles furies par une instinction de Dieu, plustôt que d'affection pure et syncère. C'estoit en espérance de gaigner ung chappeau de cardinal qu'il s'addonnoit ainsi servilement à eulx et sans raison, car il les hayoit fort. » Il aurait même chargé « son Gallandius » de leur dire qu'il s'était trompé sur le compte d'Estienne, en les priant d'aviser sur ce qu'il convenait de faire pour ce Nouveau Testament[1].

Galland, qui était lié avec Estienne, l'en avisa, lui conseillant d'aller s'entendre avec les théologiens. Estienne leur présenta un exemplaire du Nouveau Testament qui fut remis à l'un d'entre eux pour être examiné. Puis la Faculté s'assembla pour entendre son rapport en présence de l'imprimeur. Le doyen Le Clerc, après avoir exposé les griefs de la Faculté, conclut qu'elle ne devait rien approuver de ses œuvres, et en particulier ce Nouveau Testament imprimé sans autorisation. La Faculté décida d'en empêcher la vente, mais sans vouloir communiquer le texte de sa sentence.

1. Cette intervention de Galland montre bien que, s'il insiste peu sur l'affaire d'Estienne, ce n'est pas faute de s'y être intéressé, mais plutôt à cause de la difficulté de justifier pleinement Du Chastel.

Digitized by Google

Le lendemain, Estienne se rendait à la cour pour offrir au roi son Nouveau Testament en présence des cardinaux et des princes. Du Chastel, « ayant appaisé la chaleur de son ire, fut addoulci, d'aultant qu'il luy estoit grief que je fusse ainsi opprimé par la venimeuse cruaulté de ces gens-ci et que je pensoye d'abandonner le païs ». Estienne discuta cinq points où les théologiens avaient fait erreur. Du Chastel exposa ensuite au roi les décisions de la Faculté qui scandalisèrent les assistants.

Estienne mit donc en vente son Nouveau Testament, malgré la mauvaise humeur des théologiens ; mais il avait pris la résolution de ne rien publier à l'avenir sans le leur avoir communiqué. D'ailleurs, il jugea plus prudent de quitter Paris, parce, dit-il, « qu'ils bayoyent de grand appétit après mon sang ».

Du Chastel, dans tout cela, ne fut peut-être pas aussi gravement coupable que nous le dit Estienne qui lui en voulait fort. Mais il est évident que, si une brouille était survenue entre eux, c'est que Du Chastel avait cessé de protéger Estienne, c'est qu'il avait renoncé à la politique de conciliation qui était celle de François Ier.

Un autre événement nous montre Du Chastel participant à l'œuvre de persécution violente contre les réformés, et désormais inaccessible à ces sentiments pitoyables qu'il professait autrefois à l'égard des humbles. En 1549, Henri II voulut entendre la profession de foi d'un hérétique. Le cardinal de Lorraine choisit parmi les prisonniers pour cause de religion un pauvre couturier sans instruction. Ce fut Du Chastel qui l'interrogea devant le roi en cherchant à le confondre. Mais l'*Histoire ecclésiastique* nous apprend que le prisonnier répondit si justement « que chascun en demeuroit estonné ». Diane de Poitiers elle-même, qui voulait assister à cette discussion, s'attira cette apostrophe : « Madame, contentés vous d'avoir infecté la France, et ne meslés votre ordure parmy chose si sacrée qu'est la vérité de Dieu. » Le roi, irrité de cet outrage, voulut assister au supplice de cet homme qui fut exécuté avec trois autres le 4 juillet dans la rue Saint-Antoine, à l'issue d'une procession solennelle[1].

1. *Hist. ecclés.* de Théod. de Bèze, l. 1. Les trois autres victimes auraient été des prêtres du clergé parisien. Des détails sur cette exécution sont donnés par Dom Félibien, *Hist. de Paris*, t. IV, p. 745-746, et dans le *Registre du bureau de la ville de Paris*, t. III, p. 184. Ces deux ouvrages diffèrent d'ailleurs l'un de l'autre, notamment sur le lieu où les condamnés furent exécutés.

Digitized by Google

Du Chastel, qui avait continué de s'intéresser à cette affaire, publia des considérations sur cet événement[1].

Il fit preuve dans une autre circonstance de sentiments plus humains. C'était en 1550 : il s'agissait d'un enfant de douze ans, fils d'un avocat de Paris. Cet enfant était élevé dans un collège où il avait reçu les leçons d'un maître acquis aux idées nouvelles; fanatisé par lui, il avait brisé pendant la nuit les statues qui ornaient l'extérieur de la chapelle et répandu dans la cour des libelles scandaleux. Ces mutilations de statues étaient fréquentes de la part des protestants qui désiraient émouvoir l'opinion par quelque attentat. Leur but était toujours atteint; mais, si le scandale était énorme, les châtiments étaient d'une extrême rigueur. Cette fois-là, le coupable avait été pris sur le fait; il fut condamné à être conduit, les mains liées et la corde au cou, dans la cour du collège et sur les places de la ville pour y être rigoureusement fustigé. Après que le châtiment aurait été répété trois fois, le coupable serait emprisonné dans une cellule jusqu'à la fin de ses jours. Du Chastel, au courant de toute l'affaire, s'en fut trouver l'enfant qu'il jugea plus léger que coupable et tout prêt à se repentir. Il blâma énergiquement la cruauté de ceux qui infligent à un enfant un supplice aussi barbare et intervint auprès du roi, qui fit grâce à condition que l'enfant adopterait la vie monastique[2].

Les sentiments intimes de Du Chastel s'étaient ainsi accommodés à la volonté royale dans les affaires d'hérésie. En revanche, il n'eut pas à faire de concessions pour soutenir la politique du roi à l'égard de la papauté, car Henri II se trouva aux prises avec le pape dès les premières années de son règne. Le Concile de Trente avait toujours été considéré avec une défiance inavouée par le clergé de France et par le gouvernement. L'affaire de Parme où le roi s'était prononcé en faveur d'Octave Farnèse, attaqué par Jules III et Charles-Quint, était une occasion pour manifester cette défiance sans avoir l'apparence d'entraver l'œuvre du Concile. Mais c'était bien en réalité contre lui qu'était dirigée cette opposition, puisque le roi se montrait disposé à ne pas le reconnaître et à ne pas s'y faire représenter.

Lorsque le Concile fut sur le point de reprendre ses sessions en 1551, le roi envoya deux protestations successives. Le 7 juil-

1. Voir l'indication de cette brochure dans la note bibliographique.
2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XL.

Digitized by Google

let, son ambassadeur Paul de Thermes transmettait la première à Rome dans un consistoire secret. Il s'agissait seulement dans celle-ci de l'affaire de Parme. Le 1er août, Thermes signifiait la seconde à Rome, devant le pape et le collège des cardinaux; puis le 1er septembre, à Trente, Jacques Amyot la notifiait au Concile assemblé. Cette protestation traitait à la fois la question de Parme et celle du Concile, en exposant les motifs pour lesquels le clergé français refusait de s'y rendre. D'après les indications données par Galland, elle était l'œuvre de Pierre Du Chastel[1].

Dans ce mémoire qu'il rédigea au nom du roi et du clergé, il déclarait tenir le Concile de Trente pour une œuvre de parti, dont la réunion n'était ni légitime ni inspirée par le Saint-Esprit. C'était sans doute à cette idée que se rattachait le passage relatif à l'affaire de Parme. Puis Du Chastel reprenait son projet favori d'assemblées préparatoires. Pour que les évêques pussent se rendre au concile, il fallait d'abord pendant six mois faire dans chaque diocèse une enquête sur les réformes nécessaires, puis en discuter les résultats dans une assemblée du clergé français.

Cette fois, le pape se plaignit du ton de ce mémoire et reprocha aux évêques leur manque de déférence envers le représentant de Dieu sur la terre.

Ce fut encore Du Chastel qui rédigea la réponse, trouvant là l'occasion d'exposer ses idées sur le pouvoir pontifical. C'était le pape, disait-il, qui méconnaissait la dignité épiscopale et non les évêques qui lui manquaient de respect. Il avait sur eux un droit de juridiction, mais non une supériorité de rang. Cette égalité entre tous les successeurs des apôtres était démontrée à grand renfort de textes tirés des Évangiles et d'arguments empruntés aux Pères de l'Eglise. Saint Pierre n'avait jamais exercé sur ses collègues un pouvoir de contrôle et ne mettait point d'entraves à leur action. Il ne décidait rien de sa propre autorité en dehors de l'assemblée de l'Eglise. Cette tradition devait être continuée par les papes, auxquels les autres évêques, dans une intention de

1. Galland, toujours imprécis dans sa chronologie, semble présenter cette intervention de Du Chastel comme ayant suivi de près l'assemblée de Melun. Il faut rapprocher de l'histoire du Concile lui-même l'analyse très détaillée qu'il nous donne de ces protestations pour nous convaincre qu'elles doivent être datées de 1551.

Digitized by Google

concorde et pour accroître les forces de l'Église, ont volontiers accordé une primauté, mais qui ne doivent pas s'en servir pour diminuer le pouvoir ni la dignité de ceux-ci. Les papes doivent se rappeler qu'il y a au-dessus d'eux l'autorité de Dieu et la parole du Christ qui sont au-dessus de toute créature humaine, comme les lois sont au-dessus des magistrats. Au-dessus d'eux encore, il y a l'autorité souveraine des conciles à laquelle ils doivent se soumettre. Après cet exposé de principes, Du Chastel attaquait la politique de la papauté comme contraire aux traditions. Il était honteux, en même temps que contraire aux décisions des conciles, de confier la charge des églises à des ignorants, des criminels, des incapables et de les imposer au clergé malgré sa résistance. Les papes, qui les dispensaient de se conformer à la discipline, ruinaient l'antique constitution de l'Église. Le pouvoir pontifical devait au contraire laisser intact celui des évêques dans leur diocèse. Quant à ces assemblées particulières des clergés nationaux, précédées par des enquêtes portant sur la foi et les mœurs des populations, elles étaient indispensables pour préparer la réunion du concile universel et l'œuvre de réformation nécessaire. Du Chastel terminait par quelques phrases menaçantes sur le pouvoir de correction des rois, qui peut aller jusqu'à déposer les évêques et les papes indignes[1].

Nous retrouvons là Du Chastel toujours attaché aux principes du gallicanisme et esquissant une fois de plus ses anciennes rancunes contre la papauté.

*
* *

Soit qu'il eût voulu se consoler des mécomptes qu'il avait éprouvés à la cour de Henri II, soit par scrupule de conscience, Du Chastel, pendant les trois dernières années de sa vie, consacra le meilleur de son activité à sa charge de grand aumônier, que ses prédécesseurs avaient considérée comme un titre honorifique et comme leur imposant tout au plus un service personnel auprès du roi.

Il commença par une enquête sur les droits et les devoirs du grand aumônier, enquête pour laquelle il fit dépouiller les archives du Parlement, afin d'y retrouver les actes concernant cette charge. Il consulta les maîtres des cérémonies, les présidents

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LV.

Digitized by Google

des procureurs et des avocats au Parlement, des auditeurs et des maîtres des comptes. Il apprit ainsi que c'était la principale des charges ecclésiastiques du royaume. Le grand aumônier était en quelque façon l'évêque de la cour : il était chaque matin parmi les premiers qui venaient saluer le roi à son réveil pour convenir avec lui du lieu et du moment auquel il entendrait la messe. Lui seul administrait au roi les sacrements. Il gouvernait la chapelle royale, les prêtres et les chanteurs qui y étaient attachés. Le soin de distribuer les aumônes et toute la charge des pauvres le concernaient, et à chaque entrée du roi dans une ville c'était lui, le dispensateur des grâces, qui libérait les prisonniers. Mais ses attributions s'étendaient sur tout le royaume. Il avait la surveillance de tous les établissements charitables : hospices, hôpitaux et léproseries. C'est à lui qu'il appartenait de nommer et de révoquer les administrateurs, de vérifier s'ils se conformaient aux intentions des fondateurs, de réprimer tous les abus en veillant à ce que chaque établissement possédât toujours le nombre de malades qui lui était assigné, en se faisant rendre des comptes et en réprimant les malversations. Le grand aumônier disposait également de tous les bénéfices à la nomination du roi, exception faite des évêchés et des abbayes. C'était dans le royaume une sorte de ministre de la religion et de la charité[1].

Du Chastel se fit une idée de ses devoirs en rapport avec la grandeur de ses fonctions. Il voulut exercer lui-même une surveillance minutieuse et continuelle. Sa rigueur poursuivait les coupables sans tenir compte de leur rang, de même qu'il attribuait les charges dont il disposait d'après des principes arrêtés, sans subir l'influence d'aucune recommandation. Ces principes étaient très larges, comme nous le verrons, pour l'attribution des bénéfices aux gens de cour. Mais, pour autant, cette sorte de rigidité provoquait des rancunes : on discutait ses ordres et on les blâmait secrètement. A Galland qui l'avertissait il répondait que, dans le relâchement général, l'application stricte de la règle était d'abord pénible, mais que les réformes, une fois réalisées, étaient approuvées par tous. D'ailleurs, la conscience des gens de bien était indifférente à l'opinion des égoïstes, aux critiques et aux haines. Pour le reste il savait que le roi, dont le jugement lui importait seul, approuverait toujours son œuvre[2].

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXI.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXII.

Digitized by Google

Il communiquait son sentiment du devoir à tout son entourage de secrétaires, ainsi qu'aux vicaires délégués pour des missions spéciales. Ceux-ci n'acceptaient aucune récompense des intéressés pour les lettres qu'ils rédigeaient : tous les actes d'administration faits au nom du grand aumônier l'étaient gratuitement[1].

A la cour, Du Chastel s'acquitta de ses fonctions sans négligence : nous n'avons pas connaissance qu'il se soit absenté depuis l'été de 1548 jusqu'en 1552. Il s'occupait des pauvres dans toutes les résidences royales où il était d'usage de pratiquer largement la charité, tandis qu'on restait indifférent aux misères plus lointaines. Aussi cette méthode attirait-elle des foules de mendiants qui se déplaçaient avec la cour et, à chaque arrêt, venaient assiéger la demeure du grand aumônier. Du Chastel rompit avec les usages. Il estimait que rien n'est plus dangereux pour l'État que de tolérer ces mendiants, auxquels leurs forces permettraient de se rendre utiles, mais qui préfèrent vivre en paresseux et finissent par se livrer au vol, au brigandage et à toutes sortes de débauches. C'était surtout le spectacle de Paris qui l'indignait, avec ses hôpitaux où les malades manquaient de soins. Il blâmait sévèrement les administrateurs, sans admettre leurs excuses, lorsqu'ils déclaraient impossible de faire le nécessaire pour une telle affluence. Ses critiques portaient également sur la façon dont était levée la taxe des pauvres, qui était obligatoire comme un impôt royal, contrairement à l'esprit de cette institution. Il était partisan d'une réforme radicale. A la vérité, son plan n'était pas original, mais se rapprochait des projets examinés précédemment sans que leurs auteurs eussent réussi à former la tradition. Voici en quoi il consistait : on devait choisir un certain nombre d'hommes désignés par leur sérieux et leur honnêteté, auxquels les magistrats donneraient des pouvoirs déterminés : ils devraient interdire la mendicité aux professionnels, faire fustiger et emprisonner ceux qui persisteraient. Quant aux autres, ils seraient contraints à des travaux d'utilité publique. Les malades, les infirmes, les vieillards affaiblis, tous ceux qui seraient incapables de gagner leur vie ou chargés d'une famille trop nombreuse recevraient un secours. On ne souffrirait pas le séjour des étrangers dans une ville sans un juste motif. Les ressources nécessaires seraient

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXIII.

Digitized by Google

trouvées de la façon suivante : les contrôleurs des pauvres iraient tous les trois mois demander à chacun la somme qu'il destinait aux aumônes pour le trimestre suivant. Les ressources une fois connues, on arrêterait le nombre des pauvres à secourir et on fixerait la somme qui reviendrait à chacun. En faisant ainsi appel à la charité sans contrainte, et en réservant aux vrais pauvres les sommes recueillies, on stimulerait la générosité des donateurs. A ces ressources s'ajouteraient encore tous les revenus des établissements charitables qui ne seraient pas employés à l'entretien des pauvres, d'après les intentions des fondateurs[1].

Rien de tout cela ne devait aboutir : les documents ultérieurs nous montrent le fléau de la mendicité toujours permanent, le recours aux mêmes remèdes que Du Chastel avait empruntés à ses prédécesseurs et l'échec répété de ces tentatives. La société de l'ancien régime devait jusqu'au bout se montrer impuissante à faire disparaître cette véritable calamité. Pour sa part, Du Chastel se contenta de quelques réformes de détail.

Dans chaque ville, il réunissait les membres de la municipalité, le clergé et les officiers royaux, s'informant auprès d'eux des besoins de chacun, et répartissait les sommes destinées aux aumônes entre les malades et les pauvres dont la misère était discrète. Il dotait des jeunes filles, payait les créanciers de ceux qui étaient retenus en prison pour dettes. Lorsque les besoins dépassaient les sommes prévues, il demandait de nouveaux crédits au roi, il sollicitait tout le monde de la cour, les cardinaux et les évêques, employait aussi ses propres revenus, ce qui le forçait à emprunter lui-même de quoi entretenir sa maison. Ces paiements de dettes étaient plus particulièrement coûteux. Lors de l'entrée solennelle du roi à Paris, il réunit 800 écus d'or en deux jours pour satisfaire à tous les besoins, s'entendit avec les geôliers et les créanciers en leur payant une partie de la dette, à condition de renoncer au reste ou d'accepter des délais de remboursement; il obtint ainsi la libération des prisonniers[2].

La surveillance et la réforme des établissements charitables était une tâche plus laborieuse. Le désordre y était général et datait de longtemps, comme dans la plupart des ordres religieux. Les tentatives de restauration avaient été nombreuses, surtout

1. Galland, *Pet. Castl... vita*, ch. LXIII et LXVIII.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXIII.

Digitized by Google

depuis le commencement du siècle, mais celles qui n'échouaient pas dès le début, par suite du mauvais vouloir des intéressés, étaient éphémères, et les abus reparaissaient aussitôt après la disparition des réformateurs.

Du Chastel remarquait que fréquemment le bien des pauvres était détourné de sa juste destination. Des évêques, des chanoines, les patrons des établissements se les appropriaient, les abandonnaient à leurs cuisiniers ou à des serviteurs inavouables. Même sans tenir compte de ces scandales, il ne pouvait admettre que, dans une maison où tout devait appartenir aux malades et aux pauvres, une bonne part des revenus allât au clergé, chargé seulement de chanter des psaumes. C'était confondre mal à propos, et au détriment des malheureux, l'exercice du culte avec celui de la charité. Du Chastel était persuadé que, si on supprimait ces abus, tous les hommes pieux, en arrêtant leurs dernières dispositions, au lieu de consacrer leurs biens à des couvents, les destineraient plutôt à ces œuvres charitables[1].

Les administrateurs étaient attentivement surveillés. Du Chastel avait adopté le principe de désigner pour ces fonctions des hommes offrant les plus grandes garanties : ils devaient résider dans le pays, y posséder un domaine, être recommandés par leurs voisins et présenter des répondants lorsqu'ils s'engageaient à rendre des comptes. Le sentiment du devoir devait les conduire ; on leur demandait un désintéressement absolu. Aussi, pour les soustraire aux mauvaises tentations qui pourraient à la longue les inciter à des malversations, avait-il décidé de ne pas les laisser en fonctions plus de trois ans.

Comme les enquêtes auxquelles il procédait lui révélaient l'existence d'un grand nombre d'abus, Du Chastel provoqua un édit royal destiné à en faire disparaître quelques-uns. Il avait constaté que souvent les patrons et les administrateurs laissaient les bâtiments tomber en ruine et s'appropriaient peu à peu la plupart des terres et des revenus ; on créait des enquêteurs chargés de poursuivre la restitution de tous les biens détournés, d'estimer les dommages dont chacun était responsable et de récupérer sur ses biens l'équivalent de ce qui avait été détourné[2].

Certaines dispositions des fondateurs avaient engendré des

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXVIII.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXI.

Digitized by Google

abus, notamment lorsqu'il était prescrit que les hospices et les léproseries seraient réservés aux habitants d'un pays déterminé, car il pouvait alors arriver que certains établissements fussent vides alors que d'autres ne suffisaient pas à soulager toutes les misères. Le même édit qui avait créé les enquêteurs atténua cette rigidité en prescrivant qu'à défaut d'hospitalisés répondant aux conditions imposées d'autres seraient admis, originaires des pays les plus voisins, dans la mesure où les ressources de la maison le permettraient. Si les nouveaux venus n'étaient pas encore assez nombreux, les vicaires du grand aumônier avaient le pouvoir d'attribuer l'excédent des revenus à d'autres œuvres charitables[1].

Les malversations de toutes sortes avaient généralisé cet usage déplorable consistant à laisser les lépreux vivre de mendicité et à les établir chacun dans une cabane qu'on brûlait après leur mort en même temps que leur cadavre. Il fut prescrit de restaurer les léproseries et d'y interner les malades, à qui la mendicité serait désormais interdite[2].

Pour réaliser ces réformes, Du Chastel, retenu à la cour auprès de la personne du roi, devait le plus souvent déléguer ses pouvoirs à des vicaires. Nous avons conservé le texte d'une de ces lettres de vicariat datée du 13 mars 1549, par laquelle il donne pouvoir au grand archidiacre de Troyes Maurice de Gyé, au doyen Nicolas Guillermet, à l'archidiacre Jean Brion, au chanoine Pierre Choignot et au lieutenant du bailli Noël Coesfart, pour visiter tous les établissements hospitaliers du bailliage de Troyes, toutes les fondations, églises et collèges, placés sous la surveillance du grand aumônier, pour faire rendre leurs comptes aux administrateurs, les destituer et nommer leurs successeurs[3].

Chaque fois qu'il en avait le loisir, Du Chastel se rendait lui-même dans les établissements charitables. Il s'informait avec soin des remèdes, des aliments destinés aux pauvres et aux malades. Il inspectait en personne la pharmacie, les caves et les cuisines, goûtait à tout, critiquait la nourriture destinée aux malades qu'il trouvait toujours mauvaise ou mal préparée et qu'on leur donnait sans précautions comme à des gens bien

1. Galland, *Pet. Castl... vita*, ch. LXI.
2. Id., *Ibid.*
3. Publiées par Du Peyrat, *Hist. ecclés. de la cour*, p. 430.

Digitized by Google

portants. Il ne manquait point d'interroger les hospitalisés, d'écouter leurs plaintes et de les confronter avec les administrateurs pour démêler la vérité. Ceux-ci devaient indiquer les ressources de la maison et justifier leur emploi. Il rétablissait la paix, soit par un accord, soit en expulsant les mécontents. Il ne partait pas sans avoir adressé quelques paroles à tous ces misérables pour leur conseiller la résignation, les réconforter par l'espérance du bonheur céleste et leur dépeindre les châtiments de l'enfer. Ces discours tiraient des larmes aux auditeurs qui restaient ainsi plus résignés à la souffrance et enflammés d'une plus grande ardeur pour les exercices de la religion[1].

Du Chastel, qui avait l'éloquence facile, se plaisait à tenir ainsi des discours variés dans toutes les maisons qu'il visitait. Il savait adapter ses pensées aux circonstances et à la condition de son auditoire, cherchant toujours à rappeler que les œuvres auxquelles chacun se consacrait étaient recommandées par l'Écriture et agréables à Dieu.

S'adressait-il à des vierges authentiques, il leur faisait l'éloge de la virginité comme d'un état qui les rapprochait des esprits bienheureux. Devant les filles repenties, après avoir condamné en termes énergiques les hontes de l'amour, il parlait de pénitence, en rappelant de si touchants exemples de conversion empruntés aux saintes Écritures, qu'après s'être abîmées dans le désespoir, les chevelures dénouées, se frappant la poitrine à grands coups de poing, se déchirant le visage avec leurs ongles au milieu de grands cris, elles se reprenaient, tendaient les mains vers le ciel en réitérant leur résolution de rester dans le droit chemin. Dans un couvent de femmes veuves, il faisait l'éloge du veuvage pour leur persuader que, si aucun genre de vie n'était méprisable, leur condition était cependant la plus abondante en mérites de toutes sortes[2].

Nous trouvons là une preuve du zèle avec lequel Du Chastel accomplissait son œuvre de réforme. Son intervention dans les affaires de l'hôpital de Pontoise nous montre qu'il savait à l'occasion faire preuve d'énergie. L'hôpital, qui possédait des revenus importants, était tombé dans une complète décadence par la faute de celle qui en avait l'administration, une femme de noble origine, alliée au seigneur de La Rochepot et qui était abbesse de deux monastères. Des plaintes avaient été adressées au roi qui

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXVIII.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXIII et LXXI.

Digitized by Google

prescrivit une réforme. Des personnages influents profitèrent de cette décision pour demander que l'abbesse fût remplacée par une autre qu'ils recommandaient fort. Du Chastel, sans se laisser toucher par ces instances, sans céder à aucune animosité personnelle, prit une décision modérée qui offrait en outre l'avantage de ménager la famille de La Rochepot, dont le ressentiment, comme nous le verrons, était à redouter. L'abbesse ne fut donc pas déposée, mais Du Chastel lui fixa un délai de deux ans pour rendre ses comptes, délai pendant lequel elle serait privée des revenus de sa charge. Puis il établit une règle pour elle comme pour les autres religieuses : la vie en commun serait obligatoire, il serait interdit à l'abbesse de recevoir dans le logis situé en dehors de la clôture les amis qui s'y rendaient lorsque la cour résidait à Saint-Germain. Il lui retira même l'administration des revenus de la maison, lui laissant seulement le soin de la discipline et la surveillance des malades. Les comptes seraient tenus par l'économe qui les produirait au grand aumônier, à ses vicaires et à une commission de trois personnes déléguées par lui. Avant de quitter l'hôpital, Du Chastel réunit les religieuses auxquelles il adressa, avec son éloquence abondante, un sermon plein de graves pensées et orné de citations. Il leur rappelait leurs devoirs de vierges consacrées aux œuvres charitables et le mépris du monde. Sa force persuasive fut telle que toutes se jetaient à terre avec de grands cris, promettant d'accomplir leur devoir à l'avenir tout autrement qu'elles l'avaient fait jusqu'alors.

Du Chastel avait consacré deux mois à cette réforme, et il y fit, tant pour l'entretien de ses collaborateurs que pour les pauvres eux-mêmes, des dépenses considérables dont il ne demanda le remboursement ni sur les revenus de l'hôpital ni sur le trésor royal[1].

Malgré toute sa modération, Du Chastel avait provoqué des colères; c'est à propos de cette affaire que le seigneur de La Rochepot le prit à partie devant une assistance nombreuse, lui reprochant la rigidité dont il faisait preuve envers les autres, alors qu'il pratiquait lui-même le cumul des bénéfices. Nous avons vu par quelles subtilités Du Chastel sut justifier sa conduite[2]. Son adversaire, nous dit Galland, se déclara satisfait, rejetant sur sa femme la responsabilité de son intervention et remer-

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXIX à LXXI.
2. Cf. *supra*, p. 27.

Digitized by Google

ciant Du Chastel, avec toutes sortes d'excuses, de l'avoir instruit sur un point qu'il ignorait.

Du Chastel s'intéressait beaucoup à l'hospice des Quinze-Vingts de Paris. Il voulait le faire doter par le roi de revenus suffisants pour venir en aide plus largement aux aveugles qui, en plus du malheur provenant de leur infirmité, étaient encore réduits à mendier pour vivre [1].

La sollicitude et les libéralités de Du Chastel s'étendaient aussi à ces orphelinats fondés à Paris et dotés de revenus consacrés à l'entretien d'orphelins pauvres qui faisaient là leur instruction en même temps que l'apprentissage d'un métier. Mais il employa surtout ses efforts pour protéger l'œuvre des filles repenties. Les revenus nécessaires à leur entretien ayant disparu, force était pour elles d'aller mendier sur la voie publique où l'occasion ne manquait pas de réveiller les mauvais penchants. Du Chastel, après avoir étudié la situation, commença par obtenir, non sans peine, qu'après être entrées au couvent elles n'en sortissent plus. Il demanda au roi de quoi payer les dettes et s'efforça d'entretenir l'œuvre provisoirement par des quêtes et par des largesses faites sur le produit des amendes et autres revenus casuels du roi. Pour l'avenir, il prit des mesures destinées à assurer l'existence de la communauté : des travaux de couture devaient y subvenir pour une part et le reste serait fourni tant par le roi que par d'autres établissements dont les ressources dépassaient les besoins [2].

Mais cette entreprise rencontrait bien des obstacles : les financiers reprochaient toujours à Du Chastel de vider le trésor, tandis que d'autres lui contestaient le droit de retirer à une œuvre les revenus qui lui étaient affectés. Du Chastel, ainsi contrarié, faisait de vains efforts pour aboutir. Il fut interrompu par la mort avant d'avoir rien fait de définitif.

Lorsque son activité se détournait des œuvres charitables, Du Chastel avait à s'occuper de la collation des bénéfices royaux. Il en tenait un registre et Du Peyrat, qui l'eut entre les mains, nous en a laissé le titre : « Registre de Pierre Du Chastel, évesque de Mascon et grand aumosnier de France, des bénéfices qui ont été expédiés, soit par mort, soit par permutation, soit par collation faite par vacation, depuis le 25e jour de novembre mil cinq

1. Galland, *Pet. Castl... vita*, ch. LXV.
2. Id., *Ibid.*, ch. LXIV et LXVI.

Digitized by Google

cens quarante huict, qui fut le jour mesme que ledit de Mascon eut l'estat de grand aumosnier de France[1]. » C'était, en définitive, sous ses apparences de religion, une œuvre d'assistance, mais d'autant plus délicate que les bénéficiaires étaient plus exigeants et mieux placés pour faire valoir leurs revendications. Du Chastel, nous dit Galland, fit preuve dans ces attributions d'une extrême rigidité de principes. Il n'en donna aucun à ses familiers ni à ses serviteurs. Les bénéfices qui n'étaient soumis à aucune charge, il les réservait aux clercs de l'hôtel. Quant à ceux qui étaient grevés d'une obligation charitable et soumis à une reddition de comptes, il se conformait toujours aux règles d'après lesquelles il choisissait les administrateurs de ces sortes d'établissements[2].

Il est certain que Du Chastel s'était consacré à ses fonctions de grand aumônier avec cette exubérante activité qu'il déployait en toutes choses. Ce dévouement, inusité chez ses prédécesseurs, lui valut un témoignage de reconnaissance posthume : Henri II attendit presque une année avant de lui donner un successeur, voulant ainsi marquer combien il était difficile de trouver quelqu'un qui l'égalât en talents et en vertus.

* * *

La mort interrompit prématurément cette existence féconde. Du Chastel, lorsqu'il eut obtenu l'évêché d'Orléans, désirait en prendre possession et séjourner dans son diocèse pour en connaître la population, se rendre compte de sa foi et la faire avancer dans les voies de la perfection. C'était au moment de la guerre contre l'Empire et Henri II quittait Amboise pour aller vers les frontières. Du Chastel lui demanda deux mois de liberté et le suivit seulement jusque dans son diocèse, où il demeura.

Alors, il se donna tout entier à cette œuvre qu'il voulut commencer par la réforme du clergé. Il y trouva une foule de prêtres ignorants, vivant dans le désordre et sans domicile fixe, guettant l'occasion de dire une messe ou de recevoir une aumône. Du Chastel les expulsa du diocèse après une longue enquête[3]. Il ne s'interrompait pas pour cela de réformer, d'écrire et de prê-

1. Du Peyrat, *Hist. ecclés.*, p. 382.
2. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXII.
3. Id., *Ibid.*, ch. LXXVI.

Digitized by Google

cher, sans se soucier de ses forces qu'il épuisait par les veilles et les privations[1].

Du Chastel n'avait pas encore fait à Orléans son entrée solennelle qui devait avoir lieu le 8 février 1552. Suivant une tradition minutieusement observée, il s'était établi un peu à l'avance au monastère de Saint-Euverte, où devaient s'accomplir les premières cérémonies[2].

Le 2 février, fête de la purification de la Vierge, il était allé prêcher à l'église Saint-Laurent d'Orgères, située dans un faubourg en dehors de la ville. Des témoignages protestants nous disent qu'il y attaqua vivement la Réforme : « Il desgorgeoit de blasphèmes contre la vraye religion et contre sa conscience[3] » et menaçait « très asprement ceux qu'on appelloit hérétiques[4] », lorsqu'il fut frappé d'apoplexie.

Henri Estienne, trop porté à dramatiser les événements, nous parle d'une maladie mystérieuse aux symptômes effrayants qui brûlait une moitié de son corps, tandis que l'autre était de glace, et qui lui arrachait des « cris et gémissemens épouvantables ». Le récit de Galland, moins extraordinaire, est en même temps plus vraisemblable. Le côté gauche fut d'abord paralysé; bientôt après il en fut de même du droit; puis, tout en conservant sa connaissance, il perdit l'usage de la parole. Trois médecins arrivèrent qui ne prescrivirent ni les vigoureux clystères, ni les saignées, ni les frictions qui, d'après Galland, auraient pu le sauver. Ils lui firent prendre seulement des pilules et le laissèrent manger et dormir[5].

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVIII.

2. Les circonstances relatives à cette mort sont difficiles à déterminer : Galland ne donne aucun détail précis : « Dum ad populum concionaretur », dit-il simplement. H. Estienne, qui nous fait un récit dramatique, se contente de dire qu'il fut frappé à Orléans, « en un presche ». D'après Th. de Bèze, l'événement aurait eu lieu à Saint-Euverte. Saint-Laurent d'Orgères est indiqué par La Saussaye, par Du Peyrat et, à la suite de ceux-ci, par la *Gallia Christiana*. La Saussaye, qui avait entre les mains les documents relatifs à l'histoire d'Orléans et qui pouvait avoir connu les témoins de cette mort, mérite le plus de créance. Si Th. de Bèze nous parle de Saint-Euverte, c'est que Du Chastel, conformément au cérémonial imposé aux évêques d'Orléans pour leur entrée, devait y résider et qu'il y fut sans doute transporté pendant les dernières heures de son existence.

3. H. Estienne, *Apologie pour Hérodote*, ch. XXVI.

4. *Hist. ecclés.* de Th. de Bèze, l. 1.

5. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXVII.

Digitized by Google

Ses serviteurs s'étaient assemblés autour de son lit : par des signes il fit comprendre à Lopin, son secrétaire, qu'il le chargeait de leur protection et du soin de les recommander au roi ainsi qu'à la famille royale. Lopin fit les promesses nécessaires et lui recommanda de ne plus songer qu'au salut de son âme. Dès lors, il resta jusqu'à la fin les yeux dirigés vers le ciel, les doigts levés, manifestant, avec de grands soupirs, et sa résignation et son regret d'interrompre ainsi son œuvre d'évangélisation[1].

Il mourut le 3 février à deux heures du matin, sans doute à Saint-Euverte, où l'on avait dû le transporter. Il fut enterré dans la cathédrale Sainte-Croix, où les ravages accomplis pendant les guerres de religion n'ont laissé aucune trace de son tombeau.

Cette mort provoqua des jugements contradictoires : les protestants la considèrent comme un châtiment de l'apostasie qu'ils lui reprochaient. Henri Estienne voit dans cette mort, survenant juste au milieu d'un sermon dirigé contre la religion réformée, dans les circonstances dramatiques dont son imagination l'entourait, « un exemple notable du jugement de Dieu ». Par contre, les amis de Pierre Du Chastel n'y trouvèrent qu'une occasion de s'apitoyer sur cette disparition subite et d'exalter les mérites de celui qui succombait en accomplissant ses devoirs de pasteur. C'est cette idée qu'exprime Michel de l'Hospital dans l'épitaphe latine qu'il composa pour lui[2].

La douleur fut grande à la cour. La princesse Marguerite, qui s'était attachée à Du Chastel, le pleura pendant plusieurs jours. Le cardinal de Lorraine, qui comptait sur lui pour réformer l'Église, exprimait singulièrement son désespoir en disant qu'il aurait volontiers sacrifié une bonne part de ses revenus d'une année pour conserver Du Chastel. Quant au roi, en témoignage de son estime et de ses regrets, il voulut non seulement surseoir à la désignation de son successeur, mais, à la requête de la reine de Navarre, il attribua l'abbaye d'Hautvillers à son neveu, Bernard Du Chastel[3].

1. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXIX.
2. Cette épitaphe est publiée par Baluze à la suite de la *Vie* de Du Chastel et dans la *Gallia Christiana*.
3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. LXXXI.

Digitized by Google

IV.

L'œuvre littéraire de Du Chastel.

A une époque où les talents étaient nombreux, Du Chastel se fit apprécier de ses contemporains qui tous vantent les qualités de son éloquence et l'étendue de son érudition.

Depuis Érasme, dont les paroles sont d'autant plus sincères qu'elles s'adressaient à un jeune homme encore obscur, les témoignages d'admiration se répètent chez tous ceux qui parlent de Pierre Du Chastel.

C'est Turnèbe qui fait son éloge dans l'oraison funèbre de J. Toussain, Rabelais qui le considère comme le « plus docte et fidèle Anagnoste de ce royaulme[1] ». Denys Faucher ne fait pas moins de cas de sa *summa eruditio* que de son honnêteté et de sa conscience. C'est dans les mêmes termes que Vimercati lui dédie une édition d'Aristote. Dans un style précieux et à l'aide d'un jeu de mots qu'il développe longuement, Michel de l'Hospital le compare au châtelain qui gouverne la forteresse des Muses et les a sauvées de la barbarie :

> Et jam, barbaries longe lateque tenebat
> Omnia, jam sese Musae suaque arma parabant
> Dedere, praesidio nisi, Castellane, fuisses.

Nous retrouvons sans surprise les mêmes expressions chez Galland, dans l'édition de Quintilien dédiée par lui à Du Chastel qui, cette fois, est comparé à Apollon, chef du chœur des Muses, et dont les mérites dépassent de beaucoup les hommages que tous les savants viennent lui apporter. Plus encore que son érudition universelle, Galland admire en lui une éloquence incomparable. L'*Histoire ecclésiastique* de Théodore de Bèze atteste de même que Du Chastel « estoit homme de gentil esprit, bien disant en latin » ; quelque réservé qu'il soit, ce témoignage d'un de ses ennemis a pour nous plus de valeur que les éloges hyperboliques de ses admirateurs. Aussi, bien que son œuvre littéraire soit des moins abondantes et qu'il ne soit pas parvenu, parmi les écrivains ses contemporains, à ce rang éminent, à ce *principatus litterarum* qu'il ambitionnait, nous voyons que

1. Rabelais, épître au cardinal de Châtillon, en tête du IV[e] livre de *Pantagruel*.

Digitized by Google

ses talents justifiaient l'autorité dont il jouissait et cette sorte de surintendance des choses de l'esprit dont ses maîtres l'avaient chargé.

Il était doué assurément d'une remarquable faculté d'assimilation. Nous l'avons déjà vu l'appliquer à toutes les sciences connues dans l'antiquité et à l'étude des origines chrétiennes. En outre des œuvres purement littéraires, grecques et latines, il possédait les philosophes, ce qui le faisait particulièrement admirer de Vimercati[1]. Il aurait été plus faible en théologie : Beaucaire, qui avait recueilli des témoignages contemporains, le déclare « in litteris humanioribus satis versatus, in theologicis rudis[2] ». Du Chastel semble cependant s'être particulièrement préoccupé des questions théologiques, et il serait surprenant que dans cette partie ses efforts soient restés infructueux.

Les langues anciennes l'attiraient d'ailleurs plus encore. Dès sa jeunesse, il s'appliquait à l'étude du grec et, lors de son séjour à Bâle, il relevait les erreurs de traduction d'Érasme. Trois ans plus tard, son zèle ne s'était pas affaibli et sa correspondance s'émaillait de citations grecques, ce dont Érasme le félicite. Aussi bien ne doutons-nous point des témoignages de Galland qui fait des allusions répétées à ses talents d'helléniste. L'hébreu ne lui était pas moins nécessaire que le grec pour ses études de théologie : il l'avait appris à Bâle, sous la direction de Platter, et il semble s'être perfectionné auprès de rabbins juifs au cours de son voyage en Orient. D'après le témoignage sans doute exagéré de Platter, Du Chastel, au retour, aurait prétendu « que l'hébreu et, d'une manière générale, toutes les langues lui étaient devenues aussi familières que la sienne propre », ce qui achevait de le rendre suspect aux catholiques intransigeants, disposés à accuser de luthéranisme les savants qui étudiaient de trop près les textes sacrés. Ses contemporains s'accordent en effet pour admirer son érudition et sa connaissance de l'hébreu comme celle des trois langues anciennes en général. « Lingua hebraïca peritissimus », dit Alain Restaud de Caligny, professeur royal chargé de l'enseignement de l'hébreu[3]. « Trium linguarum facile

1. « Tu vero... quippe qui... summa in philosophia eruditione mihi dissimilis non es, quanquam longo intervallo », dit Vimercati, qui ne se pique pas de modestie.

2. Belcarius, *Rerum Gallicarun Commentarii*, l. 24.

3. Préface des *Institutions hébraïques*.

Digitized by Google

princeps », ajoute J. Chéradame[1]. Du Chastel possédait-il d'autres langues orientales? Nous pouvons seulement le supposer d'après le récit de ses voyages, mais ses contemporains n'y font aucune allusion, et sa réputation d'orientaliste semble lui avoir été plutôt attribuée par les générations suivantes[2].

Bien que porté par ses goûts d'humaniste vers l'étude des langues anciennes, Du Chastel ne négligeait pas pour cela celle du français. Michel de l'Hospital, non sans quelque injustice envers d'illustres prédécesseurs, le félicite de l'avoir enrichi tout en accoutumant les Muses à son usage :

> Quinetiam nostris insuetas vocibus ante,
> Et Graeco tantum, Romanoque ore loquentes
> Musas, Francorum docuisti effingere verba
> Princeps, antiquis nova tradens nomina rebus.

Les jugements de Pierre Du Chastel en matière littéraire indiquent d'ailleurs un goût large où le sentiment de l'art se mêlait à une juste appréciation des idées. Entre tous les Pères de l'Église, il préférait saint Jérôme pour son éloquence et pour sa connaissance des arts libéraux, tandis que saint Augustin, malgré la profondeur de sa pensée, lui semblait posséder insuffisamment les langues anciennes et tombait en erreur dans l'explication des textes sacrés. Il ne critiquait pas moins son style pénible et sans élégance qui rendait sa lecture insupportable aux lettrés[3]. Il est regrettable que la plupart des jugements exprimés ainsi par Du Chastel au cours de conversations familières ne nous aient pas été conservés. Nous connaissons mal son goût en matière littéraire, et les œuvres que nous possédons de lui sont insuffisantes pour nous en donner une idée exacte.

Du Chastel, s'étant consacré tout entier à ses fonctions de lecteur et de grand aumônier, n'a laissé aucun ouvrage important, mais seulement quelques brochures de dimensions modestes et, de toute sa correspondance, quatre lettres seulement, dont deux, très intéressantes, nous sont conservées.

C'est peu, assurément, pour nous permettre d'apprécier son talent. Comme écrivain, nous ne saurions juger ses œuvres fran-

1. Préface du *Lexicopator etymon... per Joan. Chaeradamum... congestum.* Paris, 1543, in-fol.

2. Notamment par Moréri qui n'a fait que recueillir sur Du Chastel des traditions banales ou suspectes.

3. Galland, *Pet. Cast... vita*, ch. XXVII.

Digitized by Google

çaises d'après le *Trespas, obsèques et enterrement* de François Ier. Ce n'est qu'un compte-rendu très sec des cérémonies qui ont eu lieu à cette occasion, avec la liste des assistants et l'indication des rangs qu'ils occupaient. Nous y trouvons beaucoup de précision, à défaut de pittoresque et d'originalité, comme si l'auteur s'était seulement proposé de laisser un document sur le cérémonial et de noter les usages observés en matière de préséances. Il n'y a rien de plus que dans les innombrables récits du même genre que nous a laissés le XVIe siècle, rien qui sorte de la banalité habituelle à ce genre d'écrits.

Les lettres de Pierre Du Chastel donnent de lui une impression plus favorable. A vrai dire, celles qu'il écrivait à Érasme au début de sa carrière devaient être, si nous nous en rapportons à celui-ci, passablement prétentieuses, avec des expressions recherchées et un étalage d'érudition qui se traduisait par un mélange de grec et de latin. Avec le temps, et par une familiarité continue avec les meilleurs auteurs, son goût se forma. Les lettres qui nous sont parvenues sont écrites dans un latin très classique, sans néologismes. L'allure de la phrase est variée, sans recherche ; ici, tout est clair et logiquement ordonné, et si Du Chastel risque parfois une période un peu plus large, il la compense aussitôt par quelques phrases plus alertes qui reposent l'attention. Il excelle dans ce genre familier, avec un tour quelque peu enjoué dont nous trouvons un exemple dans la lettre à D. Lambin. Du Chastel semble s'être proposé d'imiter Cicéron et cette imitation, si elle ne nous donne pas l'illusion complète, n'est cependant pas dépourvue d'agrément.

Marguerite de Navarre retrouvait elle aussi les mêmes qualités dans les lettres du prélat, où il lui semblait « voir et ouïr » ce que « Monsieur de Tulle... a si bien mis par escript[1] ».

C'est principalement comme orateur que nous aurons à considérer Du Chastel. Son éloquence, en effet, plus qu'aucun autre de ses talents, semble avoir été admirée de ses contemporains. Cette admiration est exprimée, et par Galland qui revient à plusieurs reprises sur ce sujet, et par J. Chéradame, plus impartial, mais non moins affirmatif[2]. Leurs témoignages concordent pour reconnaître deux qualités principales dans l'éloquence de Pierre Du Chastel : l'ampleur du développement qui tenait à la

1. Lettre de Marguerite de Navarre à François Ier, de janvier 1542.

2. Épître dédicatoire du *Lexicopator etymon... per Joan. Chaeradamum... congestum*. Paris, 1543, in-fol.

Digitized by Google

fertilité de la pensée, servie par une abondance d'expressions toujours égale, et, d'autre part, une douceur, un charme qui résidaient aussi bien dans la physionomie et dans la voix de l'orateur que dans le choix des termes, toujours élégants, et dans l'harmonie de sa phrase. Voilà comment, dans l'opinion de Chéradame, il surpassait Platon lui-même, dont l'éloquence semblait digne de Jupiter. Ces qualités, Du Chastel les possédait peut-être plus dans la causerie, dans l'improvisation facile, que dans l'éloquence apprêtée. Il brillait dans ces petites réunions d'hommes de cour, dans ces visites qu'il aimait à faire aux pauvres et aux religieux, aux humbles auditoires de fidèles, devant lesquels il parlait intarissablement, jamais dépourvu d'anecdotes ni d'arguments. Sans subtilité d'aucun genre, sans affectation d'esprit et sans éclats de voix, il retenait l'attention générale, imposant la conviction par les ressources infinies de son raisonnement, par la clarté qu'il mettait dans la discussion et par le charme que sa parole répandait sur toutes choses. Combien de fois l'avons-nous vu, en des circonstances difficiles, triompher dans de mauvaises causes ou du moins dans des causes déjà condamnées par ses interlocuteurs. Le plus méritoire de ses succès n'est-il pas de s'être imposé pendant dix années à l'esprit toujours mobile de François Ier?

Pour juger par nous-mêmes de cette éloquence, nous possédons seulement les deux sermons funèbres, morceaux d'apparat, assurément bien différents de ses improvisations quotidiennes.

L'éloge funèbre de François Ier comprend deux sermons : Du Chastel a traité séparément ce qu'il appelle la partie déplorative et la partie consolatrice du sujet. La partie déplorative, c'est l'éloge proprement dit du défunt, qu'on regrette d'autant plus que ses vertus étaient plus grandes, tandis que, dans la partie consolatrice, on considère la destinée de l'âme et les justes motifs qui peuvent faire succéder l'espérance à la douleur.

Le premier sermon est lui-même divisé en trois parties : éloge des vertus de François Ier, histoire politique et militaire de son règne et récit de ses derniers moments.

Du Chastel part de l'idée de la déchéance humaine dans le règne du péché. Il montre, comme une preuve de cette fragilité, « le spectacle et pitoyable exemple, que vous voyez présenté en ceste église, du corps d'un si grand roi accompagné de deux

Digitized by Google

siens fils ». Il rappelle alors toutes les qualités de François Ier, depuis sa beauté physique et ses dons naturels développés par l'éducation ; il dépeint sa douceur de caractère, l'absence de passions violentes dont la raison avait libéré son cœur, son goût pour les choses de l'esprit, qui l'avait poussé à établir les lecteurs royaux et lui avait fait concevoir la création d'un collège royal, son sentiment de la justice tel qu'il donnait lui-même l'exemple de la soumission aux lois. Il avait une conception élevée des devoirs qui s'imposaient au souverain, de l'influence moralisatrice qu'il devait exercer sur son peuple. C'était surtout un roi chrétien aux croyances solides, ferme contre les hérétiques et fidèle à la tradition de ses prédécesseurs. Dans cette longue énumération, Du Chastel répète chaque fois, non sans quelque banalité, que personne ne l'a jamais égalé.

L'histoire du règne de François Ier est un résumé aux développements inégaux, suivant qu'il s'agit d'un succès ou d'un échec de sa politique. La victoire de Marignan surpasse celle de Chéronée et tous les exploits d'Alexandre. Quant aux guerres contre Charles-Quint, Du Chastel, loin d'en apercevoir les causes ni l'importance politique, les présente comme une « contention d'honneur de deux si grans capitaines et vertueux princes », suscitée par Dieu « pour les pechez et punition de toute la chrestienté ». Après une allusion à l'affaire du connétable de Bourbon et à la défaite de Pavie, où le roi se perdit par excès de courage, Du Chastel insiste sur le traité de Madrid pour célébrer les vertus du roi, supérieur à sa mauvaise fortune, et les mérites d'une politique par laquelle il assure, sans aucun sacrifice, son salut et celui du royaume. Les dernières années du règne, moins remplies d'événements glorieux ou dramatiques, sont racontées sommairement, avec l'intention de prouver que François Ier avait surpassé tous les héros de l'antiquité. Mais, inspiré par une pensée vraiment chrétienne, Du Chastel réserve son jugement définitif jusqu'au moment où la mort permet de reconnaître ce que l'âme humaine possède de vertus réelles.

Il fait un récit précis et édifiant de cette mort, rapporte les propos par lesquels s'expriment la piété et la contrition du roi, sa confiance dans la rédemption et les mérites du Christ. Il achève en demandant au peuple et aux esprits célestes de prier pour le repos de son âme.

Dans le second sermon, Du Chastel expose une question de

Digitized by Google

doctrine religieuse à l'aide de raisonnements et de nombreuses citations. Pour atténuer les regrets provoqués par son premier sermon, il se propose de démontrer qu'à l'âme du juste sont réservées les récompenses célestes et que cette assurance doit effacer en nous le chagrin provoqué par les sentiments purement humains.

L'exorde est une affirmation de confiance dans la grâce, qui substitue au règne de la mort, établi par Adam, celui de la vie, « qui comprend tous les fidèles ayant foi vifve en Jésus-Christ ». Cette espérance convertit la douleur en joie ; le deuil est indiscret et la réflexion, qui nous en fait démêler les causes, prouve en même temps qu'il n'est pas justifié.

La douleur que nous ressentons peut être causée par l'idée des souffrances imposées aux morts. Mais nous devons considérer la misère de l'existence humaine, dont toutes les jouissances nous laissent « une langueur et abjection de cueur terrible ». Les véritables biens sont donc ceux que la mort nous procure, et le roi, après avoir possédé en ce monde tous les dons de la fortune, n'a trouvé le bonheur qu'après en être sorti.

La douleur peut résulter de notre propre souffrance ; mais nous devons trouver notre réconfort dans la croyance au royaume du Christ. Alors, l'esprit, « réuni à sa cause, est reformé, selon la mesure de la grâce et de sa capacité, à la semblance de son autheur, l'esperit de Dieu ». Le roi avait éprouvé cette régénération, ce qui fait espérer qu'il jouit de la béatitude parfaite. Cette régénération, dont le Christ est l'auteur, nous appelle à partager la gloire de Dieu. Aussi, rien ne doit nous rattacher davantage à la vie. Du Chastel, alors, nous expose les biens dont le roi doit jouir après sa résurrection. Il cite les textes qui promettent cette résurrection et qui nous font entrevoir ce bonheur éternel : la vision de Dieu et, par une sorte d'identification du sujet avec ce qu'il contemple, l'union intime avec Dieu lui-même.

Enfin, ce n'est pas un devoir qui nous force à déplorer la perte de François Ier. Du Chastel considère successivement les différentes formes du devoir, qu'il nous oblige envers Dieu, envers nous-mêmes ou envers le prochain. Or, ce serait une impiété que de plaindre celui auquel Dieu vient de donner sa gloire, ce serait un sentiment honteux pour nous-mêmes et que ne saurait excuser une apparence de charité envers le prochain, puisque chacun doit se réjouir de cet événement.

Digitized by Google

D'ailleurs, pour consolation, tous les sujets du roi défunt n'ont-ils pas le bonheur de retrouver dans son fils l'image fidèle de celui qu'ils regrettent?

Nous ne rencontrons dans ces deux sermons aucune idée remarquable par son originalité ni par sa profondeur. Dans le premier, c'est un éloge banal et continu, une revue souvent trop sèche et monotone de la politique royale. L'orateur énumère les ordonnances sur la justice, contre les blasphémateurs, l'institution des lecteurs royaux et bien d'autres choses encore, sans trouver l'occasion d'exprimer une pensée personnelle. Toujours l'éloge consiste à affirmer qu'aucun autre héros ne fut comparable au défunt, et nous voyons ainsi Ajax et Patrocle, Fabius, Marcellus, Pyrrhus, Démétrius, Séleucus et Antigone et toute l'antiquité appelés pour faire cortège à François Ier, afin de rehausser davantage son prestige. L'exagération dans l'éloge ne laisse aucune place au jugement. C'est à peine si, sur certains points plus délicats, lorsqu'il parle de la clémence du roi, de sa douceur de caractère et de son sentiment de la justice, on sent qu'un peu de gêne empêche l'orateur de préciser et que l'hésitation de sa pensée se dissimule sous l'imprécision de sa parole. Non, ce n'est pas Du Chastel qui se croit autorisé à examiner la conduite des rois après leur mort ni à rappeler que tous les hommes sont également soumis au jugement de Dieu.

Aussi, le tableau qu'il nous donne du gouvernement royal ressemble-t-il à une idylle plus qu'à la réalité : un bon roi, entouré de bons serviteurs, règne sur des sujets pleins de mérites. De loyaux adversaires semblent intervenir, moins pour troubler cette harmonie touchante que pour donner aux uns et aux autres l'occasion de montrer davantage de vertus. Il transformera d'ailleurs de la même façon le passé lointain où les rois francs, avant même leur conversion au christianisme, avaient établi des lois bien supérieures à celles de Platon et de n'importe quel philosophe.

A défaut de fortes pensées, nous voudrions trouver plus d'émotion dans une matière qui devait toucher l'orateur par tant de souvenirs personnels. C'est à peine si nous en rencontrons quelques manifestations dans le récit des adieux de François Ier à sa fille, et lorsqu'il évoque le souvenir des entretiens auxquels participait le roi. « Je ne viendray jamais », dit-il, « en lieu où il ait conversé longuement, qu'il ne me semble que le lieu mesme, les murailles et les parois regrettent et désirent cest

Digitized by Google

entendement, ceste voix, ceste grâce et parolle divine. » Mais la froideur et l'indifférence dominent lorsqu'il se contente, en nous rapportant un des incidents les plus pathétiques de la mort du roi, d'affirmer que c'était « chose très pitoyable à voir, comme vous pouvez penser, vu qu'elle est à présent très pitoyable à ouïr ».

A plus forte raison, ne trouvons-nous guère d'idées originales ni de sentiments personnels dans le sermon où Du Chastel se contente d'exposer la doctrine catholique sur les destinées de l'âme. Sa pensée s'efface constamment derrière les citations de textes sacrés qu'il se contente souvent de mettre bout à bout. C'est une sorte de centon à travers lequel nous suivons péniblement l'idée, et cette idée même, si profondément chrétienne qu'elle soit, nous est présentée sans atténuation. N'est-ce pas heurter les sentiments les plus naturels que de blâmer la douleur ressentie en présence de la mort et d'affirmer qu'il est raisonnable d'en éprouver plutôt de la joie?

La lecture des deux sermons ne nous donne aucune idée nette sur la méthode de développement familière à Du Chastel. Tandis que le premier se déroule régulièrement, divisé en trois points clairement conçus et dont les transitions sont indiquées avec netteté, le second n'offre qu'une harmonie factice. La division en trois parties dépend d'un artifice de langage plutôt que de la pensée elle-même. En effet, la différence n'est pas facile à apercevoir entre la tristesse causée par le mal que l'on suppose aux morts et la tristesse qui vient du mal ressenti par ceux qui s'en affligent. Il n'y a, sous ces deux formules, qu'une seule idée, et Du Chastel, malgré ses efforts, revient sans cesse sur lui-même pour n'aboutir qu'à des redites. Tout cela est confus et pénible, rendu plus obscur encore par les textes qui encombrent cette argumentation à la façon d'un exercice d'école.

Si nous pénétrons plus encore dans le détail, nous conservons cette impression d'irrégularité. Tantôt la phrase bien ordonnée prend une ampleur qui rappelle les meilleures traditions de l'éloquence latine, tantôt la phrase, en s'étendant, perd son agencement logique et devient simplement compliquée. Elle s'encombre d'énumérations interminables, comme dans le récit des entreprises militaires de Francois Ier où Du Chastel met bout à bout de brèves mentions sur chacune d'elles pendant plus d'une page de texte. Parfois, elle s'arrête brusquement, comme si

Digitized by Google

l'orateur avait soudain perdu le souffle. Cet embarras est surtout sensible dans le deuxième sermon, à l'argumentation pénible duquel correspond une expression plus pénible encore.

S'il y a quelque uniformité dans cette éloquence, elle consiste dans la froideur, dans l'absence de couleur et de pittoresque, qui est générale. La recherche de l'élégance, un désir évident de n'employer que des termes nobles, aboutit souvent à l'usage d'une langue abstraite, sans pour cela éviter toujours la trivialité. Du Chastel nous déclare crûment que François Ier est mort d' « une apostume » et ne recule pas devant certains réalismes qui rappellent l'éloquence des prédicateurs populaires de son temps.

Du Chastel, en raison peut-être de sa connaissance exacte de la littérature antique, avait quelques pressentiments des qualités classiques qui furent en honneur au siècle suivant. Il recherchait l'ordre, la clarté de la composition, la noblesse et la propriété des termes. Mais ses efforts restent souvent vains et, s'il participe aux défauts de ses contemporains, il ne les compense guère par la couleur et la vie qui font le charme des auteurs du XVIe siècle.

Il serait d'ailleurs injuste de juger absolument le talent de Pierre Du Chastel d'après ces deux sermons. Il semble mal à l'aise dans cette éloquence d'apparat qui ne lui était pas habituelle. Il est probable que, si nous avions conservé quelques-uns des discours ou des sermons qu'il aimait à improviser, nous en aurions conçu une impression plus favorable, peut-être même une admiration égale à celle que témoignaient ses contemporains.

Roger DOUCET.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

ÉTUDES CRITIQUES
SUR
L'HISTOIRE DE CHARLEMAGNE[1]

VI.

Le couronnement impérial de l'an 800.

La cérémonie dont Rome fut le théâtre à la Noël de l'an 800 et qui fit de Charlemagne un empereur a été interprétée de bien des manières[2]; mais la plupart des historiens[3] s'accordent à admettre qu'elle fut le résultat d'un coup monté par le pape à l'insu du roi franc et qui prit ce dernier au dépourvu. Cette thèse a pour elle l'autorité d'Einhard qui, dans un passage célèbre[4], sur lequel nous aurons à revenir, déclare que Charles ne serait pas entré à Saint-Pierre le jour du couronnement s'il avait su ce qui s'y préparait.

Or nous avons vu dans une étude antérieure[5] que l'autorité d'Einhard est sujette à caution et que ses dires ne peuvent jamais être acceptés que sous bénéfice d'inventaire. Y a-t-il lieu sur ce

1. Suite des études parues dans la *Revue historique*, t. CXXIV, p. 52-64; t. CXXV, p. 287-330; t. CXXVI, p. 271-314; t. CXXVIII, p. 260-298; t. CXXX, p. 252-278; t. CXXXII, p. 257-304.

2. On trouvera indiquées les principales publications concernant le couronnement de l'an 800 dans le répertoire de Dahlmann-Waitz, *Quellenkunde der deutschen Geschichte*, 8e éd. (1912), notamment nos 4303-4305. Quelques-unes des plus importantes seront citées au cours de cet article.

3. Il y a d'heureuses exceptions. Citons Fustel de Coulanges, *Histoire des institutions politiques de l'ancienne France. Les transformations de la royauté pendant l'époque carolingienne* (1892), p. 310; Paul Viollet, *Histoire des institutions politiques et administratives de la France*, t. I (1890), p. 264.

4. *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, p. 32.

5. *Einhard, historien de Charlemagne*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXVI, p. 271 et suiv.

Digitized by Google

point de lui faire confiance? — On l'a cru généralement, et l'on s'est ingénié à trouver dans les autres textes du temps des raisons propres à justifier cette confiance et à rendre vraisemblable une version pourtant assez déconcertante tout d'abord. On a cherché parfois aussi à expliquer comment l'entourage même de Charlemagne ou le peuple de Rome avait pu être en partie responsable de la surprise — plus ou moins agréable — faite par le souverain pontife au roi franc.

Notre intention n'est pas de passer en revue toutes les théories formulées à ce propos. Il suffira, espérons-nous, d'examiner les principales, de replacer à leur date quelques-uns des documents allégués, de lire les autres sans idées préconçues et d'éprouver les allégations d'Einhard au contact des faits pour simplifier le problème et en faciliter la solution.

* * *

Les traits généraux de la situation à la fin du VIII^e^ siècle sont connus.

Jamais le roi franc n'avait paru si puissant, jamais sa force n'avait paru plus redoutable. La farouche résistance des Saxons pouvait être considérée comme irrémédiablement brisée, quoiqu'il restât encore d'énergiques mesures à prendre pour assurer la pacification du pays. Les Avares, qui, depuis le milieu du VII^e^ siècle au moins, avaient constitué pour l'Europe occidentale un danger permanent, avaient fini par trouver leur maître : la prise, en 795, de leur *ring*, avec les trésors qu'ils y avaient entassés et dont l'imagination populaire sans doute grossissait encore la valeur, avait été saluée partout comme un immense succès[1].

A Rome, au fier et peu malléable pontife qu'était Adrien I^er^, venait de succéder un pape humble d'origine, humble d'allure[2], le pape Léon III, avec lequel le roi Charles l'avait tout de suite pris de haut, lui rappelant — comme il l'aurait pu faire pour un simple évêque de son royaume — ses devoirs de fidélité et ses devoirs religieux, dans l'accomplissement desquels il l'invitait sans ambages à se confiner strictement[3].

1. Les textes essentiels sont rassemblés dans Abel et Simson, *Jahrbücher des fränkischen Reiches unter Karl dem Grossen*, t. II (1883), p. 102-104.

2. Cf. C. Bayet, *l'Élection de Léon III. La révolte des Romains en 799 et ses conséquences*, dans l'*Annuaire de la Faculté des lettres de Lyon*, 1^re^ année (1883), fascicule 1, p. 173-197, et notamment p. 174 et 179.

3. Voir le texte des instructions donné à l'abbé Angilbert lors de sa mission à Rome, au lendemain de l'avènement de Léon III, et la lettre de félicitations

Digitized by Google

Les événements d'ailleurs s'étaient chargés de mettre le malheureux pape à l'entière merci du roi franc. Le 25 avril 799, alors qu'il se rendait, au milieu d'une procession, à l'église San Lorenzo in Lucina, il avait été assailli par une bande de conjurés, à la tête desquels se trouvaient deux des plus hauts fonctionnaires de sa cour, dont l'un était même le neveu de son prédécesseur. On l'avait jeté à terre, roué de coups, puis, après avoir tenté de lui arracher la langue et de lui crever les yeux, on ne l'avait relevé, à demi mort et baignant dans son sang, que pour le jeter au fond d'une cellule du monastère de Saint-Érasme. Il n'avait dû son salut, en fin de compte, qu'à l'intervention de deux *missi* francs, grâce auxquels il avait pu courir se réfugier et se soigner à Spolète — pour aller de là jusqu'en pleine Saxe, à Paderborn, implorer le secours de Charlemagne lui-même[1].

Profonde avait été l'impression produite par cette scène : l'arrivée du pape fugitif, malheureux, à peine remis de ses blessures, venant demander son salut au souverain victorieux, au maître de l'Europe[2].

Que penser de la suite? — Le pape n'était pas seulement une victime; c'était aussi un accusé. On le traitait d'adultère, de parjure[3]. Le roi franc était de part et d'autre invité à tirer l'affaire au clair. Ce n'était donc plus seulement en triomphateur, c'était en arbitre de la chrétienté qu'il reprenait, l'année d'après (800), le chemin de Rome, où, depuis plusieurs mois déjà, il avait, sous bonne escorte, renvoyé ce pape, dont il tenait le sort entre ses mains[4].

Quel autre souverain, à cette date, eût pu se prétendre son égal? — A coup sûr, ce n'était point celui de Constantinople.

Sur les rives du Bosphore, tout était trouble et confusion. Le jeune empereur Constantin VI, fils et successeur de Léon IV, avait été renversé en 797 par sa propre mère, l'impératrice Irène, qui

de Charlemagne au nouveau pape, dans la correspondance d'Alcuin, édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 135, n° 92, et p. 136, n° 93 (cf. Böhmer-Mühlbacher, *Die Regesten des Kaiserreichs unter den Karolingern*, t. I, 2e éd. [1908], nos 329 et 330).

1. Cf. Bayet, *loc. cit.*, et les *Jahrbücher* d'Abel et Simson, t. II, p. 163-187.

2. Le témoignage le plus concluant de la forte impression produite par les événements est l'important fragment qui nous a été conservé d'un poème de grande envergure écrit au lendemain de l'entrevue de Paderborn par l'abbé Angilbert. La dernière édition de ce poème est celle de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini aevi carolini*, t. I, p. 366-379.

3. Au témoignage d'Alcuin, dans sa correspondance, édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 297, n° 179 (lettre à Arn, évêque de Salzbourg, août 799).

4. Cf. Bayet, *loc. cit.*, et les *Jahrbücher* d'Abel et Simson, t. II, p. 186-187 et 204-206.

Digitized by Google

s'était débarrassée de lui en le faisant, lui aussi, aveugler et en l'emprisonnant. Mais le pouvoir d'Irène, à son tour, était chancelant : contre cette femme qui — fait inouï — osait garder pour elle seule la couronne impériale, les compétiteurs, qui jamais ne manquaient à Byzance, redoublaient d'activité; mais aucun n'avait de titres sérieux à produire, aucun ne s'imposait ni par la force ni par l'audace[1].

On le savait en Occident. On y était même porté, semble-t-il, à s'exagérer la gravité de cette situation et à la croire plus inextricable qu'elle ne l'était réellement. Dans une lettre fameuse, qu'on peut dater du mois de juin 799[2] et adressée à Charlemagne, Alcuin insiste sur ce fait que les deux « dignités » suprêmes », la papauté et l'empire, traversent une crise redoutable. La papauté vient d'être ébranlée en la personne du pape Léon. Quant à la dignité impériale, celui qui en était revêtu en a été dépouillé. Seule la « dignité royale » du prince franc reste debout[3] pour maintenir l'honneur et le salut « des églises du Christ ». En bref et pour parler clair, le trône impérial étant vacant, Charlemagne était invité, sans se préoccuper d'un empereur, à pourvoir, à lui seul, à la défense de la papauté et de la chrétienté tout entière : « C'est toi », disait Alcuin au roi Charles en manière de conclusion, « c'est toi qui es maintenant le vengeur des crimes, le guide des égarés, le consolateur des affligés, c'est à toi qu'incombe la tâche d'exalter les bons... »

Charlemagne, on le sait, ne se déroba pas à cet appel. Mais il partit à son heure. Il se mit en route à l'automne de l'année 800, gagnant Rome par Ravenne et Ancône. Son voyage prit des allures de triomphe. Le pape, sur qui pesait encore le poids des lourdes accusations dont ses ennemis l'avaient chargé, vint à sa rencontre jusqu'à Mentana, à une vingtaine de kilomètres de la Ville, où il

1. Cf. Bury, *A history of the later Roman empire from Arcadius to Irene*, t. II (1892), et *A history of the Eastern Roman empire from the fall of Irene to the accession of Basil I* (1912), p. 2 et suiv.

2. Voir les notes marginales de l'édition Dümmler, *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 287-289, n° 174.

3. « Nam tres personae in mundo altissimae hucusque fuerunt, id est apostolica sublimitas, quae beati Petri principis apostolorum sedem vicario munere regere solet; quid vero in eo actum sit, qui rector praefatae sedis fuerat, mihi veneranda bonitas vestra innotescere curavit. Alia est imperialis dignitas et secundae Romae saecularis potentia; quam impie gubernator imperii illius depositus sit, non ab alienis, sed a propriis et concivibus, ubique fama narrante crebrescit. Tertia est regalis dignitas, in qua vos domini nostri Iesu Christi dispensatio rectorem populi christiani disposuit, ceteris praefatis dignitatibus potentia excellentiorem, sapientia clariorem, regni dignitate sublimiorem. Ecce in te solo tota salus ecclesiarum Christi inclinata recumbit. »

Digitized by Google

retourna ensuite en hâte préparer une réception digne de son illustre visiteur. Le lendemain (24 novembre 800), il accueillait le roi franc en grande pompe du haut des degrés de Saint-Pierre, entouré de tout son clergé et au milieu d'un concert d'actions de grâces.

Une semaine plus tard (1er décembre), Charlemagne présidait, à Saint-Pierre même, une grande assemblée, composée à la fois de prélats, de simples clercs et de dignitaires laïques, à l'examen desquels il soumettait les plaintes formulées contre le pape; celui-ci était invité à s'en défendre sous la foi du serment — suprême humiliation qu'Alcuin eût voulu lui éviter[1], mais à laquelle il dut néanmoins finir par se plier après un nouveau délai de trois semaines.

Ceci se passait le 23 décembre[2]. Le surlendemain avait lieu le couronnement.

* * *

Dans l'exposé qui précède, nous nous sommes volontairement tenus aux seuls faits sur lesquels aucune contestation n'est possible, à ceux que tous les historiens considèrent aujourd'hui comme acquis. Ils sont tels cependant que, de toutes les hypothèses qu'on peut formuler touchant le couronnement même, celle d'une surprise dont Charlemagne aurait été la victime de la part de Léon III est, à première vue, la plus extraordinaire.

Où donc le pape qui, le 23 décembre, comparaissait encore, humble et tremblant, devant un tribunal présidé par le roi franc, aurait-il pris l'audace d'introduire de sa propre initiative dans le protocole de la cérémonie religieuse de Noël une nouveauté aussi considérable que celle d'un couronnement impérial?

Einhard ne s'est pas embarrassé de cette contradiction et, puisque c'est derrière son « témoignage » que les historiens modernes se retranchent, son texte mérite d'être cité tout au long : « Un des motifs, » dit-il, « du dernier voyage que Charles fit à Rome fut que les habitants, ayant accablé le pape Léon de leurs violences et lui ayant crevé les yeux et coupé la langue, le contraignirent à implorer l'assistance du roi. Aussi, venant à Rome pour rétablir la situation de l'Église, qui était fortement ébranlée, il y passa tout l'hiver. A cette époque il reçut le titre d'empereur et d'auguste, ce qui lui déplut d'abord à tel point qu'il affirmait que, malgré l'importance

1. Voir la lettre d'Alcuin n° 179 du recueil de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 297.

2. Sur tous ces événements bien connus, voir Bayet, *loc. cit.*; Abel et Simson, *Jahrbücher*, t. II, p. 218-231; Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd. (1908), nos 369a à 370a.

Digitized by Google

de la fête, il ne serait pas entré ce jour-là à l'église s'il avait pu connaître d'avance le dessein du pontife[1]. »

Admettons un instant qu'Einhard a dit vrai. Comment faut-il se représenter l'enchaînement des faits? — Le pape, personnellement, n'a pu que placer sur la tête du souverain un diadème que rien ne désignait aux regards comme un diadème « impérial ». En sorte que c'est seulement dans le titre même dont on le salua au moment où le pape lui posait la couronne sur la tête, que Charlemagne put reconnaître son élévation à un rang supérieur.

En effet les deux récits qui, par leur provenance, peuvent le mieux suppléer à l'absence d'un procès-verbal officiel, les *Annales royales* et le *Liber pontificalis*[2], rapportent presque dans les mêmes termes qu'au signal donné par le geste du pape, « tout le peuple romain » répondit en poussant cette acclamation : « A Charles, auguste, couronné par Dieu grand et pacifique empereur, vie et victoire! » — Il faut croire que le secret pontifical n'était point tel qu'une partie au moins des fidèles, qui se pressaient ce jour-là dans l'église, ne fût dans la confidence, prêts à remplir le rôle qui leur avait été assigné.

La cérémonie acheva d'ailleurs de se dérouler conformément à un scénario, dont il est difficile d'imaginer que les détails n'eussent pas été arrêtés d'avance : se prosternant devant le souverain, le pontife l' « adora »[3] comme le voulait l'antique protocole impérial inauguré au temps de Dioclétien et de Maximien[4]. Puis, aussitôt après (*illico*, dit le biographe pontifical), Léon III procéda au sacre et au couronnement royal du fils aîné du nouvel empereur, nommé Charles comme lui. Enfin, une fois la messe terminée, les deux princes francs allèrent pieusement déposer de riches offrandes sur l'autel de saint Pierre.

1. « Ultimi adventus sui non solum hae fuere causae, verum etiam quod Romani Leonem pontificem multis affectum injuriis, erutis scilicet oculis linguaque amputata, fidem regis implorare compulerunt. Idcirco Romam veniens propter reparandum, qui nimis conturbatus erat, ecclesiae statum, ibi totum hiemis tempus extraxit. Quo tempore imperatoris et augusti nomen accepit. Quod primo in tantum aversatus est, ut adfirmaret se eo die, quamvis praecipua festivitas esset, ecclesiam non intraturum, si pontificis consilium praescire potuisset » (Einhard, *Vita Karoli*, 28, éd. Holder-Egger, dans la collection des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*, p. 32).

2. Nous reviendrons plus loin sur ces deux textes et les citerons tout au long.

3. « Et post laudes ab apostolico, more antiquorum principum, adoratus est » (*Annales regni Francorum*, éd. Kurze, p. 112).

4. Cf. E.-Ch. Babut, *l'Adoration des empereurs et les origines de la persécution de Dioclétien*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXIII (1916), p. 230.

Digitized by Google

Voilà une cérémonie dont toutes les parties se tiennent, s'enchaînent et où apparaît clairement la volonté d'un organisateur[1].

Or, si cet organisateur n'a pas été Charlemagne, comment expliquer que, loin de manifester son étonnement, ce dernier se soit laissé docilement faire jusqu'au bout? Rien que l'imposition d'une couronne, cérémonie nouvelle dans l'État franc, où elle avait peut-être lieu pour la première fois[2], eût difficilement été admise par lui si elle n'avait pas été prévue. Nous le connaissons assez pour savoir que cette passivité n'était pas dans son caractère, et son intervention se marque au moins dans un détail : le couronnement de son fils, qui suivit le sien propre, n'eut lieu, comme l'attestait Alcuin quelques semaines seulement plus tard[3], qu'avec son consentement exprès.

Qu'à cela ne tienne. Un érudit allemand, M. Wilhelm Ohr[4], s'est chargé de tourner la difficulté, et voici sa solution :

Une seule cérémonie, celle du couronnement du jeune Charles, fils de Charlemagne, était prévue pour le 25 décembre 800. Mais le pape, sans songer le moins du monde à conférer l'empire au souverain franc, voulut profiter de l'occasion pour lui marquer sa reconnaissance infinie et lui ménager la surprise d'une « pompeuse », d'une « théâtrale apothéose ». Dans les acclamations dont les Romains avaient coutume de saluer les hôtes de marque, il fit substituer le titre d' « empereur » à celui de « patrice », pensant ainsi lui décerner non point une dignité nouvelle, mais seulement un titre honorifique plus beau et, si l'on peut dire, plus reluisant; et lorsque, par un geste spontané, prenant le diadème préparé sur l'autel en vue du couronnement du jeune Charles, il le posa sur la tête de Charlemagne lui-même, lorsque, se prosternant devant lui, il l' « adora » avec respect, l'idée de l'empire, à laquelle nul ne songeait à Rome, était loin de son esprit. Charlemagne, sauveur et

1. Tel n'est pourtant pas, nous devons le dire, l'avis d'un érudit belge, M. Leclère, qui, après avoir lu les documents, n'hésite pas à écrire cette phrase stupéfiante : « Toute l'affaire eut l'aspect d'une improvisation » (L. Leclère, *A propos du couronnement de l'an 800*, dans les *Mélanges Paul Fredericq* [1904], p. 182. — Le mémoire de M. Leclère occupe les pages 181-187 desdits *Mélanges*).

2. Cf. H. Brunner, *Deutsche Rechtsgeschichte*, t. II, p. 20.

3. Lettre n° 217 du recueil de Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 360 : « Audivi per domnum apostolicum regium nomen, *domino excellentissimo David consentiente*, cum corona regiae dignitatis vobis impositum » (lettre adressée au jeune Charles au printemps de l'année 801).

4. Wilhelm Ohr, *Die Kaiserkrönung Karls des Grossen; eine kritische Studie* (Tübingen et Leipzig, 1904, in-8°, XII-155 p.).

Digitized by Google

bienfaiteur de la papauté, devait être remercié et fêté : là se bornaient les intentions du pape. Quant à Charlemagne, s'il se montra médiocrement flatté, s'il manifesta même de la contrariété, ce fut tout simplement parce que les grandes pompes romaines n'étaient pas de son goût...

Est-il besoin de réfuter ce petit roman, qui fait honneur, sinon à la fermeté de jugement, du moins à la fertilité d'imagination de celui qui l'a improvisé? Pas un texte ne peut être allégué à l'appui de ces fantaisies, longuement déduites en un volume de plus de cent cinquante pages, et dont nous n'aurions même rien dit si on ne les avait prises au sérieux outre-Rhin.

Décidément, on a beau tourner et retourner le texte d'Einhard, on n'y découvre que des impossibilités.

* * *

La surprise, a-t-on dit encore, vint du pape, mais ne vint pas de lui seul. Tout un petit complot, inspiré des meilleures intentions, se trama entre Léon III et quelques membres du haut clergé dévoués à Charlemagne, au premier rang desquels il convient de placer Alcuin.

Du fond de son abbaye de Tours, où il vivait retiré depuis 796, ce dernier aurait tenu entre ses mains les fils de l'intrigue. Trois hommes, tous trois ses amis intimes, tous trois « très au courant des choses italiennes », auraient dès l'origine été de connivence avec lui : l'abbé de Saint-Riquier Angilbert, celui-là même que Charlemagne avait choisi comme ambassadeur auprès du nouveau pape après le décès d'Adrien Ier, le patriarche d'Aquilée Paulin et l'évêque de Salzbourg Arn, lequel « était au nombre des dix *missi* envoyés pour accompagner Léon III » à son retour de Paderborn[1].

De là une « activité épistolaire » extrême « parmi les familiers de Charles à la veille du départ du roi des Francs pour la Ville éternelle »[2]; de là aussi parmi eux une activité poétique redoublée, qui se traduit en des œuvres où les projets d'avenir commencent à percer. Déjà au lendemain de l'entrevue de Paderborn, Angilbert exalte en un long poème les mérites de son maître. « Il considère Charles comme le roi des rois, dont la puissance brille dans le monde entier, le père de l'Europe, l'arbitre unique, le juge et le souverain pacifique; il l'appelle enfin auguste, le grand auguste, et

1. A. Kleinclausz, *l'Empire carolingien; ses origines et ses transformations* (Paris, 1902, in-8°), p. 184-185.
2. *Ibid.*, p. 188.

Digitized by Google

lui dit qu'il dépasse les autres rois de toute la hauteur de son empire[1]. » Peu après, « Théodulphe et Alcuin prennent le mode lyrique pour annoncer le grand événement qui se prépare, et leurs poèmes doivent être regardés comme deux chants de triomphe en l'honneur du futur empereur »[2].

Ainsi, peu à peu les desseins d'Alcuin et de ses amis commençaient à transparaître; mais Charlemagne y restait étranger. « La timidité avec laquelle ses plus fidèles conseillers, Alcuin entre autres, font allusion à l'empire, ne le nommant jamais, se demandant toujours avec angoisse si le moment est venu d'en parler, suffit pour montrer qu'il répugnait à envisager l'avenir[3]. »

Bref, c'est le pape qui a couronné Charlemagne, mais c'est Alcuin et ses amis qui ont « préparé l'empire »[4].

Cette thèse, habilement soutenue par M. Kleinclausz dans son volume sur l'*Empire carolingien*, peut recéler une part de vérité; mais il est bien difficile de découvrir dans les lettres et les poésies du temps tout ce que M. Kleinclausz a cru y voir. D'une lecture suivie de la correspondance d'Alcuin, une impression toute contraire se dégage.

Durant les mois décisifs qui précédèrent la Noël de l'an 800, seules ou presque seules les questions qui touchent à la religion, à l'avenir de l'Église et à celui du pape semblent préoccuper l'abbé de Saint-Martin de Tours. La lettre, que nous rappelions plus haut, sur les trois « dignités » suprêmes — papauté, empire, royauté franque — ne fait pas exception à la règle : en l'écrivant, Alcuin n'a pas, en principe, d'autre but que de tracer à Charles le devoir qui lui incombe de prendre la défense du pape, en l'absence de tout autre protecteur qualifié. Voilà à ses yeux l'essentiel. Aussi, dès qu'il a reçu la nouvelle du couronnement, son premier souci est-il de savoir ce qu'il est advenu du souverain pontife : « Je serais tout à la joie de la prospérité et de l'exaltation » de l'empereur et de son fils, mande-t-il en substance à Arn de Salzbourg, « s'il n'y avait dans ta lettre deux points obscurs : tu ne me dis rien de notre père, le seigneur pape, et de la façon dont a été terminé le long conflit qui mettait aux prises le pasteur et son peuple; tu ne me dis rien non plus de l'affaire de Bénévent[5]. »

1. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 188.
2. *Ibid.*, p. 189.
3. *Ibid.*, p. 191.
4. *Ibid.*, p. 197.
5. Lettre du printemps de l'année 801, n° 218 de l'édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 361. Voici le début de cette lettre : « Gaudens gaudebo de fide et caritate beatitudinis vestrae, de prospe-

Digitized by Google

Encore y a-t-il lieu d'observer que cette lettre est presque la seule où Alcuin fasse allusion à l'événement et au plaisir qu'il lui cause. Il n'y revient plus qu'une fois, et sans y insister davantage, au milieu d'une longue lettre, qui roule sur de tout autres questions et qui est adressée à l'une des sœurs et à l'une des filles du nouvel empereur : « Je remercie Dieu de l'exaltation de mon très excellent seigneur David » (ce surnom désignait Charlemagne), dit-il simplement; puis il passe à un autre sujet[1]. A Charlemagne lui-même, avec lequel il entretint une active correspondance, il n'en dit rien, pas plus d'ailleurs qu'à Angilbert ni à Paulin d'Aquilée, ses deux prétendus collaborateurs. Cette attitude eût-elle été la sienne si l'idée du couronnement impérial était venue de lui? Vraiment, sa discrétion et son effacement auraient dépassé les bornes.

Que penser aussi de son manque d'empressement à se rendre à Rome pour assister sur place à la réalisation d'un programme dont on veut qu'il ait été le principal auteur? Car non seulement Alcuin ne parut pas en Italie à la fin de l'année 800, mais, invité à y venir par Charlemagne en personne, il se déroba en prétextant l'état de sa santé[2].

« L'activité épistolaire » déployée par Alcuin et ses amis, « le ton élevé que prirent quelques-unes de leurs lettres », n'en écrit pas moins M. Kleinclausz, « ne s'expliqueraient pas s'il s'était simplement agi de remettre les Romains dans le devoir ou de combattre l'hérésie de Félix d'Urgel[3]. » — Pourtant le fait est là : le sort de la papauté et la lutte contre l'hérésie constituent bien le fond de toute cette correspondance, où la politique, au contraire, ne tient vers ce temps presque aucune place.

Quant aux poésies de la fin du VIII^e^ siècle, qu'on a coutume d'alléguer, elles ne sauraient en aucun cas prouver l'existence d'un accord secret, dans l'ignorance duquel le principal intéressé aurait

ritate, salute et exaltatione pii principis triumphatoris magni et gloriosi imperatoris et nobilissimae prolis illius fideliumque omnium ejus incolumitate, nisi duo defuerunt in litteris vestris : de domno apostolico, patre nostro, qualiter longa certatio pastoris et populi terminata esset et de Beneventana controversia... » — L'affaire de Bénévent, à laquelle Alcuin fait ici allusion et sur laquelle il revient souvent dans ses lettres à cette époque, est un projet d'expédition contre le duc lombard Grimoald, qui devait avoir lieu dans le courant de l'année 801. Cf. Abel et Simson, *Jahrbücher*, t. II, p. 221-222.

1. Lettre du début de l'année 801, n° 214 de l'édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae*, *Epistolae*, t. IV, p. 358 : « Litteras vero quas direxisti[s] mihi, benigne suscepi, gratias Deo agens de exaltatione excellentissimi domini mei David et de prosperitate apostolici viri... »

2. Lettre de l'été 799, à Charlemagne, n° 177 de l'édition Dümmler, *loc. cit.*

3. A. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 188.

Digitized by Google

été tenu, puisque leurs auteurs les publièrent avant l'an 800 et que deux d'entre elles sont même explicitement adressées à Charlemagne. Trahissent-elles même avec la netteté qu'on leur prête le dessein arrêté d'obtenir pour ce dernier la couronne impériale? Il est permis d'en douter.

Le poème d'Angilbert sur l'entrevue de Paderborn[1] se tient dans les généralités. Il renferme un éloge dithyrambique du roi franc, que le poète écrase sous un amas quelque peu ridicule d'épithètes flatteuses :

Fulget in orbe potens, prudens gnarusque, modestus,
Inluster, facilis, doctus, bonus, aptus, honestus,
Mitis, praecipuus, justus, pius, inclitus heros,
Rex, rector, venerandus apex, augustus, opimus,
Arbiter insignis, judex, miserator egenum,
Pacificus, largus, solers hilarisque, venustus, etc.
. . . . . .
Quis poterit tanti praeconia promere regis,
Quisve putat sermone rudi se principis acta
Posse referre, senes cum vincant omnia vates?
Exsuperatque meum ingenium justissimus actis
Rex Karolus, caput orbis, amor populique decusque,
Europae venerandus apex, pater optimus, heros,
Augustus, etc....

Ce n'est pas parce que, dans ce ramassis d'épithètes à la grosse, figure le qualificatif *augustus*, ce n'est même pas parce que, en un endroit, le mot *imperium* est prononcé dans le sens vague de pouvoir souverain[2], qu'on doit prêter à Angilbert l'idée que Charlemagne est prédestiné à l'empire.

Un poème envoyé par Théodulphe au roi peu après la rentrée de Léon III dans Rome (29 novembre 799)[3] n'offre rien non plus, quoi qu'on en dise, de « significatif »[4]. Il ne renferme que des compliments à l'adresse du souverain qui vient de sauver la papauté et

1. Édition Dümmler, dans les *Monumenta Germaniae, Poetae latini aevi carolini*, t. I, p. 366-379.

2. *Ibid.*, p. 368, vers 84 et suiv. :

« Omnia solus enim meruit pius ille talenta
Suscipere et cunctis praefertur in arte magistris :
Scilicet imperii ut quantum rex culmine reges
Excellit, tantum cunctis praeponitur arte. »

3. *Ibid.*, p. 523-524, n° 32.

4. « Voir encore, *Poetae latini*, t. I, p. 523-524, deux autres poèmes, de Théodulphe à Charles, avant le couronnement impérial, également très significatifs » (A. Kleinclausz, *op. cit.*, p. 190, note). Les « deux poèmes » signalés par M. Kleinclausz n'en font, en réalité, qu'un seul.

Digitized by Google

de rétablir le pontife sur son trône[1]. On n'y découvre pas la moindre allusion à l'empire, et il faut beaucoup de bonne volonté pour attribuer une portée supérieure aux élégants distiques[2] par lesquels Alcuin lui-même salue le départ de son maître pour Rome, en l'invitant à y panser au plus vite les plaies que la révolte contre le pape y a laissées béantes.

* * *

Mais si le pape n'a pas été sollicité par Alcuin et ses amis, ne peut-on imaginer, pour rendre compte de la surprise provoquée par son geste, qu'il n'a agi que sous la poussée de l'enthousiasme populaire, pour faire droit aux acclamations de la foule, réclamant spontanément un empereur? — On l'a dit aussi, et M. Kleinclausz a même, pour sa part, tenté de combiner les deux explications[3].

1. Voici quelques échantillons de ce poème louangeur. On y retrouvera — mais replacés dans l'ensemble et avec leur valeur véritable — quelques-uns des vers qu'on cite le plus souvent isolés et détournés de leur sens :

« Arma es pontificum, spes et defensio cleri,
Per te pontifices jura sacrata tenent.
Mentior, expertus si non Leo praesul id ipse est,
Quod recinet modulo fistula nostra brevi.
Quem male dejecit sua gens urbe atque cathedra,
Quem leto potius quam tibi, vita, parat.
Quem bene suscepit tua, rex, miseratio clemens,
Solatur, mulcet, perfovet, ornat, alit.
. . . . . .
Nam salvare Petrus cum posset in urbe Quirina,
Hostibus ex atris insidiisque feris,
Hunc tibi salvandum, rex clementissime, misit,
Teque sua voluit fungier ille vice.
Per se reddit ei membrorum damna pavenda
Et per te sedis officiique decus.
Caeli habet hic claves, proprias te jussit habere,
Tu regis ecclesiae, nam regit ille poli.
Tu regis ejus opes, clerum populumque gubernas,
Hic te caelicolas ducet ad usque choros.
. . . . . .
Te pater alithronus, rex, salvet tempore longo,
Et tibi det vitam sive salutis opem.
. . . . . »

2. Recueil cité de Dümmler, p. 257-258, n° 45. — Ici encore il faut se défier des vers qu'on cite en les isolant du contexte et auxquels il est facile, par suite, d'attribuer une portée qu'ils n'ont pas, notamment le fameux vers 63 :

« Ipsa caput mundi spectat te Roma patronum »,

qui vise uniquement la mission de justicier et de pacificateur que Charlemagne va remplir à Rome.

3. « Léon III ... ne s'est décidé qu'au dernier moment, sur les instances des

Digitized by Google

Cependant il est manifeste que cette nouvelle hypothèse, qui a le tort grave de ne s'appuyer sur aucun texte, se heurte à presque toutes les mêmes objections que les précédentes et en soulève quelques autres en plus. La principale est que, sans avoir été préalablement stylé, le « peuple romain » n'eût guère pu concevoir à lui seul l'idée de faire de Charles un empereur, puisque pareil événement ne s'était plus produit en Occident depuis bien des siècles déjà.

Sans doute, le *Liber pontificalis* rapporte que la publication de l'édit de Léon l'Isaurien contre le culte des images, en 727, avait provoqué un mouvement de révolte dans cette fraction, encore considérable alors, de l'Italie qui était restée fidèle aux princes byzantins et que — comme on le fit effectivement dans d'autres parties de l'empire — on y avait songé à pourvoir au remplacement du tyran[1]. Mais en 800 les circonstances étaient toutes différentes. La domination byzantine ne se maintenait plus que péniblement en quelques points de la péninsule, et les Romains, habitués désormais à tourner leurs regards du côté de la Gaule, n'avaient aucune raison de se soulever contre l'impératrice Irène et de lui opposer un rival.

On peut ajouter que la forme même qu'aurait prise cette « révolution » de l'an 800 serait bien faite pour surprendre : toute une foule substituant *spontanément* le titre d'empereur à celui de roi dans la formule des acclamations qu'on devait légitimement attendre d'elle si le couronnement impérial n'était pas prévu, voilà certes une façon originale de bouleverser un régime. Sans compter que le geste du pape plaçant une couronne sur la tête du roi franc devrait nécessairement, dans cette hypothèse, être reporté après les acclamations de l'assistance, ce qui est contraire à ce que nous apprennent tous les textes dont nous disposons.

Que si l'on renonce à attribuer un caractère de spontanéité à la manifestation faite par les fidèles dans l'église, à qui donc alors reconnaîtra-t-on le mérite de l'avoir inspirée? — Au pape? A

Romains et de tout le peuple qui le pressaient d'agir au double titre de représentant de Dieu sur la terre et de premier citoyen de Rome... » (Kleinclausz, *op. cit.*, p. 199).

1. « Cognita vero imperatoris nequitia, omnis Italia consilium iniit ut sibi eligerent imperatorem et ducerent Constantinopolim; sed compescuit tale consilium pontifex, sperans conversionem principis » (*Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. I, p. 404-405). M. Kleinclausz, qui cite ce passage (*op. cit.*, p. 107), en donne la traduction suivante : « Toute l'Italie, édifiée sur la méchanceté de l'empereur, résolut d'élire un empereur *qui serait à elle* et qu'elle conduirait à Constantinople. » C'est forcer singulièrement le sens des mots *sibi eligerent*.

Digitized by Google

Alcuin et à ses amis? Nous avons déjà vu l'impossibilité de pareilles réponses. A Charlemagne lui-même? Mais alors ne parlons plus de surprise et reconnaissons que le nouvel empereur n'a rien ignoré de la cérémonie qui devait se dérouler dans Saint-Pierre.

* * *

Au surplus, toutes ces conjectures sont-elles donc utiles? Nous ne le croyons pas et nous pensons que la lecture des documents, si on prend la précaution de les replacer dans leur milieu et à leur date, permet de dégager beaucoup plus sûrement le détail et l'enchaînement des faits essentiels. Reprenons donc ces textes et lisons-les une fois encore en les classant méthodiquement.

Le premier en date est sans conteste celui des *Annales royales* primitives, lequel n'est sans doute postérieur que de quelques mois au couronnement[1]. Étant donné le caractère général de ces annales, il a presque, ainsi qu'il a été dit plus haut, la valeur d'un communiqué officiel de la cour franque. Or voici ce qu'on y lit :

Charles, étant arrivé à Rome le 24 novembre, « révéla huit jours après, dans une assemblée convoquée à cet effet, les raisons de son voyage et s'employa ensuite quotidiennement à régler les affaires pour lesquelles il était venu »[2]. Quelles étaient ces mystérieuses affaires qui devaient si longuement occuper les loisirs du roi franc? L'annaliste nous dit qu'elles comprenaient avant tout la réhabilitation du pape, et nous avons vu que Charles s'y employa durant trois bonnes semaines (du 1er au 23 décembre).

C'était, affirme l'annaliste, la tâche « la plus considérable et la plus difficile »[3]. Mais il y en avait d'autres. L'annaliste ne précise pas lesquelles et se contente de signaler, à la date du 23 décembre aussi, l'arrivée à Rome de deux moines, venus de Jérusalem pour apporter à Charles de la part du patriarche une bannière et des clefs du saint Sépulcre, du Calvaire et de la Ville sainte elle-même[4]. —

1. On s'accorde à le dater de 801. Cf. G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, p. 125, et l'étude sur les *Annales royales* que nous avons publiée dans la *Rev. histor.*, t. CXXIV, p. 63. Il est incontestable, en tout cas, qu'après 801 les annales sont formées de notes contemporaines des événements.

2. *Annales regni Francorum*, ann. 800, éd. Kurze (collection des *Scriptores rerum germanicarum in usum scholarum*), p. 112 : « Post VII vero dies rex, contione vocata, cur Romam venisset omnibus patefecit et exinde cotidie ad ea quae venerat facienda operam dedit. »

3. *Ibid.* : « Inter quae vel maximum vel difficillimum erat, quod primum inchoatum est, de discutiendis, quae pontifici objecta sunt, criminibus. »

4. *Ibid.* : « Eadem die Zacharias cum duobus monachis, uno de monte Oli-

Digitized by Google

Cette scène était bien faite pour rehausser encore, à la veille de la solennité de Noël, le prestige d'un souverain auquel tous, comme sur un mot d'ordre, donnaient déjà à l'envi le titre et le rang de chef de la chrétienté[1].

Enfin, tout étant prêt, « le saint jour de Noël, au moment où, après avoir, durant la messe, prié à genoux devant la confession de saint Pierre, le roi se relevait[2], le pape Léon lui plaça sur la tête une couronne, et tout le peuple romain l'acclama en ces termes : A Charles, auguste couronné par Dieu, grand et pacifique empereur des Romains, vie et victoire! Après ces acclamations[3], il fut adoré par le pontife suivant l'usage des princes d'autrefois et, au lieu du titre de patrice, on lui donna désormais celui d'empereur et d'auguste »[4].

Rien dans ce récit officieux de la première heure ne trahit la surprise ou le mécontentement de la cour franque. L'événement est même présenté d'une façon si simple — on pourrait dire si discrète — que le souci principal de l'annaliste semble avoir été d'en réduire l'importance. La tâche ardue (*difficilimum*) était la réhabilitation du pape : le reste allait de soi, et la seule idée que la lecture des *Annales royales* puisse suggérer est que la cérémonie se déroula sans obstacles suivant le programme qui avait dû être élaboré pendant les trois semaines précédentes.

La version officieuse de la curie romaine, insérée quelques années après[5] au *Liber pontificalis*, concorde pour l'essentiel avec celle de l'annaliste franc. Après avoir parlé de l'assemblée réunie le

veti, altero de sancto Saba, de Oriente reversus Romam venit; quos patriarcha Hierosolimitanus cum Zacharia ad regem misit, qui benedictionis causa claves sepulchri dominici ac loci calvariae, claves etiam civitatis et montis cum vexillo detulerunt. »

1. Voir, notamment, les poésies citées plus haut.

2. Telle est la traduction littérale du texte des *Annales royales* primitives. Elles n'autorisent nullement la version courante, que M. Kleinclausz fait encore sienne (*op. cit.*, p. 192), suivant laquelle le pape aurait profité du moment où Charles était en prières, pieusement incliné devant l'autel, pour lui placer sur la tête la couronne par surprise.

3. Nous supposons que le mot *laudes* n'a pas ici d'autre sens. Cf. ci-dessous le texte du *Liber pontificalis*.

4. *Annales royales*, ann. 801, éd. Kurze, p. 112 : « Ipsa die sacratissima natalis Domini, cum rex ad missam ante confessionem beati Petri apostoli ab oratione surgeret, Leo papa coronam capiti ejus imposuit, et a cuncto Romanorum populo adclamatum est : *Carolo, augusto a Deo coronato magno et pacifico imperatori Romanorum, vita et victoria!* Et post laudes ab apostolico more antiquorum principum adoratus est atque ablato patricii nomine imperator et augustus est appellatus. »

5. Probablement très peu de temps après la mort de Léon III († 816).

Digitized by Google

1er décembre sous la présidence du roi pour examiner les griefs formulés contre le pape et du serment prononcé par celui-ci, le 23, pour confondre ses accusateurs, le biographe pontifical continue : « Puis, le jour de la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ, tous se réunirent à nouveau dans la basilique de l'apôtre saint Pierre. Alors le bon et vénérable prélat, de ses propres mains, couronna Charles d'une très précieuse couronne. A ce moment, voyant combien étaient grands son dévouement[1] et son amour pour la sainte Église romaine et son vicaire, unanimement et à pleine voix, du consentement de Dieu et de saint Pierre, qui tient les clefs du royaume des cieux, tous les fidèles romains s'écrièrent : A Charles, très pieux auguste couronné par Dieu, grand et pacifique empereur, vie et victoire! Devant la confession sacrée de l'apôtre saint Pierre, invoquant plusieurs saints, ils répétèrent trois fois cette acclamation, et par tous il fut institué empereur des Romains. Aussitôt, le très saint prélat et pontife oignit de l'huile sainte son très excellent fils le roi Charles ce même jour de la Nativité de Notre Seigneur Jésus Christ. Après la messe, quand l'office fut terminé, l'empereur sérénissime fit don d'une table d'argent massif, etc.[2]. »

Inutile d'aller plus loin, car la suite du texte n'est plus qu'un long et minutieux inventaire des riches offrandes faites par Charlemagne comme dons de joyeux avènement. Nous n'avons pas les mêmes raisons que le biographe pontifical de nous y intéresser.

Ce qu'il faut relever, c'est que, pas plus sous sa plume que sous celle de l'annaliste franc, le couronnement impérial n'est présenté comme un fait extraordinaire. Aucun indice non plus de surprise ni de la part du roi (dont, il est vrai, le narrateur aurait pu vouloir taire le mécontentement), ni de la part du pape, ni de la part de la

1. Littéralement, sa protection (*defensio*).

2. *Liber pontificalis*, éd. L. Duchesne, t. II, p. 7 (vie de Léon III, ch. 23) : « Post haec, adveniente die natalis domini nostri Jesu Christi, in jam dicta basilica beati Petri apostoli, omnes iterum congregati sunt. Et tunc venerabilis et almificus praesul manibus suis propriis pretiosissima corona coronavit eum. Tunc universi fideles Romani videntes tantam defensionem et dilectionem quam erga sanctam Romanam ecclesiam et ejus vicarium habuit, unanimiter altisona voce, Dei nutu atque beati Petri clavigeri regni coelorum, exclamaverunt : *Karolo, piissimo, augusto, a Deo coronato, magno et pacifico imperatori, vita et victoria!* Ante sacram confessionem beati Petri apostoli, plures sanctos invocantes, ter dictum est et ab omnibus constitutus est imperator Romanorum. Illico sanctissimus antistes et pontifex unxit oleo sancto Karolum, excellentissimum filium ejus, regem in ipso die natalis domini nostri Jesu Christi. Et missa peracta, post celebrationem missarum, obtulit ipse serenissimus domnus imperator mensa argentea, etc... »

Digitized by Google

foule. Toujours cette même impression d'une cérémonie qui se déroule suivant un programme complet et sans rien qui sente l'improvisation.

* * *

Mais si le couronnement impérial n'a pas été improvisé, il est probable du moins que ni Charlemagne ni ses conseillers n'en avaient exactement pesé les conséquences et qu'ils furent surpris de voir se dresser tout à coup en face d'eux la violente hostilité des Byzantins, après avoir sans doute escompté leur résignation. Comme nul n'avait alors dans l'esprit cette idée qu'il pût y avoir côte à côte deux empires romains[1], on affecta, à Constantinople, de traiter le roi franc en vulgaire usurpateur : ainsi que l'a fort à propos rappelé Gasquet[2], ce n'était pas le premier qu'Irène rencontrât sur sa route. Brusquement la situation parut si tendue que le bruit courut en Grèce d'un prochain débarquement des Francs sur les côtes de Sicile[3]. On négocia. Les annalistes occidentaux et orientaux sont d'accord pour signaler en 801 et 802 les allées et venues des plénipotentiaires des deux parties[4], et l'un de ces annalistes (Théophane) parle même d'un projet de mariage ébauché alors entre l'empereur franc et l'impératrice byzantine : moyen ingénieux, qui eût permis à Charlemagne de sortir de l'impasse où il s'était engagé.

1. Gasquet a insisté là-dessus avec raison dans son livre sur l'*Empire byzantin et la monarchie franque*, notamment p. 284-285, 289 et 301-302.

2. *Op. cit.*, p. 285.

3. Théophane, *Chronographia*, éd. Classen, avec traduction latine, dans la *Byzantine* de Bonn (1839), t. I, p. 736, et éd. de Boor (texte grec seul), t. I (1883), p. 475.

4. Théophane, éd. Classen, t. I, p. 737 et 742; éd. de Boor, t. I, p. 475 et 478; *Annales royales*, ann. 802, 803, éd. Kurze, p. 117 et 118. — L'annaliste franc attribue à Irène l'initiative des négociations, tandis que l'annaliste byzantin fait de Charlemagne le solliciteur. Auquel donner raison? La réponse à cette question n'a pas une importance décisive : la situation d'Irène était assez instable pour que, interprétant l'acte de Charlemagne et les menaces d'invasion en Sicile comme une déclaration de guerre, elle ait pu songer d'elle-même à tenter un accord. La suite des faits n'en prouve pas moins — et c'est l'essentiel — que ni Charlemagne ni ses conseillers n'avaient dû faire entrer en ligne de compte l'hypothèse d'une résistance énergique des Byzantins. — Parmi les plus récentes études où ce point spécial a été abordé, nous citerons celle de M. Karl Brandi, lequel soutient, avec une assurance qu'il est permis de trouver excessive, que l'attitude adoptée antérieurement par Charlemagne dans ses relations avec la cour byzantine exclut la possibilité d'une avance de sa part au lendemain de son couronnement impérial (K. Brandi, *Der byzantinische Kaiserbrief aus St. Denis*, dans l'*Archiv für Urkundenforschung*, t. I, 1907, p. 58). Nous éviterons, pour notre part, d'être aussi affirmatif.

Digitized by Google

On sait comment ce projet avorta et comment, en outre, au lendemain de l'échec de ces laborieuses négociations, Irène fut renversée à Constantinople même par un nouveau rival nommé Nicéphore, qui réussit à se maintenir au pouvoir. L'embarras de Charles et des siens dut redoubler; et c'est alors — en l'année 803 ou très peu de temps après — que le rédacteur des *Annales Laureshamenses*, qui écrivait sous l'influence de la cour carolingienne[1], répandit cette nouvelle version très tendancieuse de la fameuse cérémonie :

« Comme dans le pays des Grecs il n'y avait plus d'empereur et qu'ils étaient sous l'empire d'une femme, il parut au pape Léon et à tous les Pères qui siégeaient au concile, ainsi qu'à tout le peuple chrétien, qu'ils devaient donner le nom d'empereur au roi des Francs Charles, qui occupait Rome, où toujours les Césars avaient eu l'habitude de résider, et les autres lieux d'Italie, de Gaule et de Germanie. Le Dieu tout-puissant ayant consenti à placer tous ces lieux sous son autorité, il leur semblait juste que, conformément à la demande de tout le peuple chrétien, il portât, lui aussi, le titre impérial. Cette demande, le roi Charles ne voulut point la rejeter, mais, se soumettant en toute humilité à Dieu et au désir exprimé par les prêtres et tout le peuple chrétien, il reçut ce titre avec la consécration du pape Léon[2]. »

Cette page a toutes les apparences d'un mémoire justificatif. La cour carolingienne, à l'en croire, n'a rien à se reprocher : 1° Irène, l'odieuse Irène, dont Nicéphore depuis a fait justice, n'était pas en état de régner. Le trône impérial était donc vacant. 2° Charlemagne a eu la main forcée. L'idée de faire de lui un empereur est venue

1. Cf. G. Monod, *Études critiques sur les sources de l'histoire carolingienne*, p. 85.

2. *Annales Laureshamenses*, éd. Pertz, *Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. I, p. 38; éd. Katz, p. 44 : « Et quia jam tunc cessabat a parte Graecorum nomen imperatoris et femineum imperium apud se habebant, tunc visum est et ipsi apostolico Leoni et universis sanctis patribus qui in ipso consilio aderant seu reliquo christiano populo ut ipsum Carolum regem Francorum imperatorem nominare debuissent, qui ipsam Romam tenebat, ubi semper caesares sedere soliti erant, seu reliquas sedes, quas ipse per Italiam seu Galliam necnon et Germaniam tenebat; quia Deus omnipotens has omnes sedes in potestate ejus concessit, ideo justum eis esse videbatur ut ipse et universo christiano populo petente ipsum nomen haberet. Quorum petitionem ipse rex Karolus denegare noluit, sed cum omni humilitate subjectus Deo et petitione sacerdotum et universi christiani populi ipsum nomen imperatoris cum consecratione Leonis papae suscepit. » On sait qu'il n'y a rien à tirer d'un passage, souvent cité à ce propos, de la Vie de saint Willehad, chap. 5 (*Monumenta Germaniae*, *Scriptores*, t. II, p. 381), le biographe s'étant borné à transcrire, en le modifiant légèrement, le texte même des *Annales Laureshamenses*. Voir notre étude sur la conquête de la Saxe, *Rev. histor.*, t. CXXXII, p. 301.

Digitized by Google

du pape, du clergé, de la foule; il n'a pu se soustraire à leurs désirs. — On dirait une note diplomatique destinée à la cour byzantine, et c'est là que, pour la première fois, on voit poindre, indécise encore, la version de la surprise du roi franc.

Laissons passer quelques années et nous verrons l'idée prendre corps.

A une période d'extrême tension entre les deux empereurs, suivie elle-même bientôt d'une rupture complète et d'opérations militaires, avait fini par succéder une nouvelle période de négociations actives en vue d'arriver à une entente amiable (810-811)[1]. Nous savons par des témoignages irréfutables qu'au cours de ces négociations Charlemagne dut consentir à bien des sacrifices d'amour-propre afin d'obtenir de celui qui pouvait se dire le seul empereur romain authentique la reconnaissance de son titre impérial[2]. Ne nous étonnons donc pas si, en l'année 811[3] — c'est-à-dire à l'époque même où Charlemagne, pour tenter de fléchir l'irréductible intransigeance de l'empereur byzantin, lui adressait la lettre la plus pressante et la moins fière de toutes celles que nous ayons conservées de lui[4] — nous voyons un nouvel annaliste franc, l'auteur des *Annales Maximiniani*, tout en reproduisant pour l'essentiel le texte des *Annales royales* primitives, qu'il avait sous les yeux, poursuivre, toujours dans le même sens, l'œuvre de déformation des événements entamée par l'annaliste de Lorsch, et lâcher enfin le mot : « C'est à son insu » que Charles a été couronné empereur par le pape[5].

Voilà pour la première fois énoncée, d'une façon toute sèche et encore sommaire, cette version dont Einhard nous a laissé dans son œuvre l'exposé complet et définitif[6]. Il n'est que trop évident que

1. Sur tous ces événements, consulter surtout les *Annales royales*, ann. 806, 807, 809, 810, 811, éd. Kurze, p. 122, 124, 127, 130, 132-133.

2. Cf. Gasquet, *op. cit.*, p. 304.

3. Ou immédiatement après.

4. *Monumenta Germaniae, Epistolae*, t. IV, p. 547 (Böhmer-Mühlbacher, *Regesten*, t. I, 2e éd., n° 459). Gasquet (p. 304) donne une traduction partielle de cette lettre.

5. *Annales Maximiniani*, ann. 801, dans les *Monumenta Germaniae, Scriptores*, t. XIII, p. 23 : « Die sancto natalis Domini, *nesciente domno Carolo*, cum ante missam ad confessionem sancti Petri ab oratione surrexit, Leo papa coronam capiti ejus imposuit et a cuncto Romano populo adclamatum est : Karolo, augusto a Deo coronato, magno, pacifico imperatori, vita et victoria! Et post laudes ab apostolico more antiquorum principum adoratus est atque ablato patricii nomine augustus et imperator appellatus est. » — Sur ces annales, voir notre étude sur les *Petites annales*, dans la *Rev. histor.*, t. CXXV, p. 315 et suiv.

6. Voir plus haut, p. 62-63.

Digitized by Google

le but visé par ceux qui l'ont répandue était d'amadouer la cour byzantine : tâche difficile et à laquelle les ministres de Louis le Pieux continueront à travailler par la suite lorsque les souverains de Constantinople lui contesteront, à lui aussi, le droit de se parer du titre impérial[1], et c'est ce qui explique sans doute l'insistance apportée en cette matière par Einhard longtemps après l'événement.

*
* *

Nous pouvons nous arrêter là, car les modifications de détail opérées ultérieurement au récit de la cérémonie dans des textes qui par ailleurs sont copiés les uns sur les autres ne sont déjà plus à aucun degré de l'histoire : ils relèvent de l'imagination et de la légende.

Il n'en est pas ainsi de ceux que nous avons passés en revue, et les pages qui précèdent suffisent, espérons-nous, à montrer comment les faits eux-mêmes réagirent durant quelques années sur la rédaction des premiers comptes-rendus. Ceux-ci, si nous ne nous abusons, représentent — la vie du pape Léon exceptée — les diverses étapes d'une version d'allure officielle progressivement altérée au gré des intérêts de la monarchie franque.

Il serait vain, par suite, de vouloir, comme on l'a fait trop souvent, les considérer tous en bloc et de s'efforcer d'en concilier les données. Mais à l'aide du plus ancien — celui des *Annales royales* — rapproché de celui du *Liber pontificalis*, il est possible de restituer à la cérémonie sa physionomie primitive. Nous nous y sommes essayé ; et nous avons vu qu'elle ne répond guère à ce que la plupart des historiens, suivant avec une confiance aveugle les tendancieuses affirmations d'Einhard, ont cru devoir en dire.

Reconnaissons donc une fois de plus qu'Einhard est un médiocre garant et rejetons délibérément la version de la surprise, qu'il a si malencontreusement accréditée.

Louis HALPHEN.

1. Cf. Gasquet, *op. cit.*, p. 313-314.

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

I. La Littérature et les sources. — A qui voudrait s'initier rapidement à la connaissance du grec néo-testamentaire, on ne saurait trop recommander l'excellent petit livre de M. Nunn[1], très méthodique, très pratique et qui conduit le lecteur, en trente-six leçons, de l'alphabet à des textes assez difficiles. Des tables et des *indices* très bien compris ajoutent à la commodité de l'ouvrage, et une *Clef*, publiée à part, permet presque de se passer de maître. — De la collection de textes destinés à l'enseignement entreprise par la *Society for promoting christian Knowledge*, j'ai sous les yeux cinq fascicules : l'un comprend des extraits de Josèphe, de Tacite, de Suétone, de Dion Cassius relatifs au christianisme du 1er siècle; un autre donne *in extenso* la *I Clementis*, un autre encore les *Épîtres d'Ignace*, un autre est un recueil d'inscriptions chrétiennes[2] et le dernier contient un choix de textes de la *Vulgate*. Introductions très simples, bibliographie sommaire, appareil critique très réduit ou totalement laissé de côté : tous les caractères d'une publication scolaire. Dans les limites qu'elle s'est fixées à elle-même, elle pourra rendre d'appréciables services, sous la direction d'un maître expérimenté. — C'est encore un livre d'enseignement élémentaire que celui de M. Goodspeed sur l'*Histoire du Nouveau Testament*[3]. Il se compose d'une série de courtes études sur chacun des livres du Nouveau Testament; quelques pages

1. H. P. V. Nunn, *The Elements of New Testament Greek*. Cambridge, University Press, 1918, x-204 p. in-12. — *Key to the Elements of New Testament Greek*, 1915, 28 p. in-12.

2. *Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius...*, arranged by H. J. White. Londres, 1918, 16 p. in-12. — *The Epistle of St Clement of Rome*. 1919, ix-46 p. — *The Epistles of St. Ignatius*. 1919, xi-64 p. — *Christian inscriptions*, by H. P. V. Nunn. 1920, viii-48 p. — *Selections from the Vulgate*, arranged by H. J. White. 1919, xi-60 p.

3. E. J. Goodspeed, *The Story of the New Testament*. The University of Chicago Press, s. d. [1918], x-145 p. in-8°.

Digitized by Google

d'introduction précisent leur caractère d'écrits de circonstance et quelques pages de conclusion laissent entrevoir comment leur collection s'est formée. Chaque chapitre est suivi d'un certain nombre de renvois aux textes qui incitent le lecteur à essayer une petite recherche personnelle; c'est une heureuse idée. L'auteur est conservateur, mais non point d'esprit étroit, et il fait, chemin faisant, à la critique des concessions appréciables. — L'étude du Rév. M. Jones sur le *Nouveau Testament au XX^e siècle* a plus de portée [1]. Elle est copieuse et très bien informée. Son auteur, pour si bon chrétien qu'il soit et si désireux de conserver le plus possible de ce que le critique a ébranlé ou renversé, ne cherche pas à dissimuler les difficultés qui contrarient ses désirs; il sait même résister aux tentations dangereuses que n'ont pas souvent su éviter nombre de ses compatriotes, tels Sanday, Stanton, Ramsay, etc. Son idée de derrière la tête c'est, si je puis dire, de *désolidariser* le christianisme des textes que la critique moderne a déconsidérés; c'est pourquoi il se réjouit qu'aujourd'hui la religion elle-même retienne beaucoup plus l'intérêt — des croyants, bien sûr — que les textes et documents; et c'est pourquoi aussi il affirme que, si l'étude comparative des religions a montré comment le christianisme prend place dans l'histoire religieuse du monde, cela a été « sans préjudice de son origine divine et de sa spiritualité unique ». Voilà le fil conducteur du livre. On ne s'étonnera donc pas de la tendresse de M. Jones pour le IV^e évangile, attendu qu'il est, dit-il, « d'une valeur incomparable en vue des efforts modernes tentant de dissocier les idéals et l'esprit du christianisme du Christ vivant et historique » (p. 402). L'exégète n'en trouvera pas moins grand profit à suivre la discussion honnête et approfondie des thèses les plus récentes touchant l'interprétation protestante libérale du christianisme, la christologie, le rapport de Paul à Jésus et leur rôle réciproque dans l'établissement de la religion nouvelle, la relation de Paul et des Mystères, la langue du Nouveau Testament; puis — c'est la seconde partie de l'ouvrage — en onze chapitres nourris, l'ensemble des problèmes que posent les divers livres du Nouveau Testament. La critique de l'auteur me paraît souvent timide, et sa prudence l'arrête en deçà de ce que je crois les résultats acquis de la science, sur plus d'un point. Il ne faudrait pourtant point confondre son ouvrage avec un traité d'apologétique. En somme, c'est bien d'une *histoire* de la critique la plus moderne du Nouveau Testament qu'il s'agit, et le livre justifie pleinement son titre. — M. Trench s'est appliqué, avec beaucoup

1. Maurice Jones, *The New Testament in the twentieth Century*. Londres, Macmillan, 1914, xxiv-467 p. in-8°.

Digitized by Google

moins de liberté d'esprit, à l'étude du IV^e^ évangile[1]. Du moins ne cherche-t-il pas à tromper son lecteur sur ses intentions : « Dans les pages qui suivent », lisons-nous tout d'abord, « je comprends que l'auteur du IV^e^ évangile est Jean l'Apôtre, fils de Zébédée et de Salomé. Telle est la tradition de l'Église à travers les siècles, et les défenseurs de cette attribution traditionnelle ont, à mon avis, établi et tenu leur position imprenable contre toutes les attaques. Jean est petit-cousin de Notre-Seigneur par leurs mères, et petit-cousin, aussi par leurs mères, de Jean-Baptiste. » Les 450 pages qui suivent répondent parfaitement à cet heureux début. Il ne faudra pas oublier qu'elles existent lorsqu'on aura besoin d'exemples frappants d'inintelligence historique ou d'affirmations ahurissantes. Le plus fâcheux c'est que M. Trench a certainement pris de la peine pour arriver à ce résultat et qu'il le juge excellent. — C'est encore du IV^e^ évangile que nous entretient M. Jackson[2], et ce n'est point dans une intention révolutionnaire, il s'en faut du tout; mais son livre, singulier mélange de hardiesse critique — ou plutôt moderniste — et de timidité traditionaliste, n'est pas sans intérêt ni, somme toute, sans utilité. Il s'apparente à celui de M. Jones dont nous venons de parler. Lui aussi est bien informé et il joue *fair play;* il ne cherche pas à esquiver les objections et il sent leur force; il est même capable de leur céder à l'occasion et il démêle parfaitement les sophismes qui donnent une apparence de solidité à la pseudo-démonstration de l'exégèse orthodoxe. Il admet qu'en passant des synoptiques à *Jn.* on entre dans un monde tout différent (p. 82) et il concède que le IV^e^ évangile n'est pas complètement étranger au mouvement gnostique (p. 91) ; il doute de l'unicité d'auteur (p. 103) et juge l'attribution à Jean l'Apôtre « improbable à l'extrême » (p. 106) ; il reste pourtant indulgent à sa valeur historique et conclut que, si l'on ne doit en appeler à lui qu'avec des réserves prudentes, il ne s'impose pas de le rejeter en entier comme source de la vie de Jésus (p. 133). Les divers aspects du problème posé sont considérés avec soin et, au total, on aura profit à lire le livre. — Le petit volume de M. Ferrar sur l'ancienne littérature chrétienne[3] entend présenter, touchant chacun des anciens écrivains chrétiens, de Clément Romain à Tatien, un résumé des opinions « les plus autori-

1. G. H. Trench, *A Study of St John's Gospel.* Londres, J. Murray, 1918, xxxi-453 p.

2. H. Latimer Jackson, *The Problem of the Fourth Gospel.* Londres, Cambridge University Press, 1918, ix-170 p. in-8°.

3. W. H. Ferrar, *The Early Christian Books.* Londres, *Soc. for promoting christian Knowledge*, 1919, xix-108 p. in-12.

Digitized by Google

sées ». A la vérité, son but n'est pas seulement de répandre la science des origines chrétiennes dans le grand public; c'est encore plus d'y combattre le scepticisme. Cette seconde préoccupation nuit parfois à l'autre : par exemple traduire παῖς par *fils* dans la prière de la *Didaché* constitue un contresens tendancieux (p. 32) et parler du *pape Pie Ier* est un anachronisme qui fait sourire. Il est aussi bien imprudent d'opposer le désordre et les excès légendaires des Apocryphes à l'inspiration providentielle des Évangiles canoniques. La sécheresse du livre risquera de rebuter le profane et elle ne retiendra pas l'étudiant spécialisé; on y pourrait chercher un aide-mémoire à l'usage des débutants. — Le *Précis de patrologie* de M. Tixeront est appelé à rendre de tout autres services aux étudiants[1]. Une introduction expose l'objet du livre, définit la patrologie et indique les grandes collections patrologiques. La matière est répartie en trois périodes : *les Trois premiers siècles* (p. 14-180); *l'Apogée de la littérature patristique*, de 313 à 461 (p. 181-374); *Décadence et fin de la littérature patristique*, de 461 à 750 (p. 375 à 498). On entend bien qu'il s'agit d'un manuel et qui ne prétend pas à l'originalité; on sait également que l'auteur est catholique, et cela se voit quelquefois trop; mais, comme il est aussi consciencieux et bien informé, les concessions confessionnelles obligatoires ne sont pas très gênantes et ne touchent pas d'ordinaire au fond des choses[2]. Le manuel, très clairement disposé, très plein et généralement très sage, constitue un bon guide pour quiconque n'a point les moyens de se servir couramment de Bardenhever, de Harnack, de Krüger ou de Jordan. Les indications bibliographiques restent sobres, mais visent à donner l'essentiel et y réussissent le plus souvent, en insistant, comme on peut s'y attendre, sur les ouvrages catholiques ou conservateurs; en tous cas, elles suffisent pour commencer une étude sérieuse.

II. Le monde juif. — M. Barton a écrit sur l'archéologie orientale et la Bible[3] un livre très bien présenté et abondamment illustré de 114 planches. Il se divise en deux parties : la première traite des terres bibliques (Égypte, Mésopotamie, Empire des Hittites et Pales-

1. J. Tixeront, *Précis de patrologie*. Paris, J. Gabalda, 1918, IX-514 p.

2. On fera tout naturellement les réserves convenables en lisant, par exemple, ce que M. Tixeront dit de Nestorius, pour lequel il accepte sans la moindre restriction la légende cyrillienne, ou en lisant ce qu'il dit de Cyrille lui-même, pour lequel il est toute indulgence.

3. G. Barton, *Archeology and the Bible*. Philadelphie, American Sunday-School Union, 1916, XV-459 p. in-8°.

Digitized by Google

tine), de leur exploration et de la lumière qu'elle projette sur la Bible et l'histoire d'Israël ; la seconde apporte en complément la traduction d'une série de documents antiques confirmant et illustrant la Bible. L'auteur entend *archéologie* au sens large. Il annonce dès l'abord qu'il gardera une attitude neutre sur les points controversés et il tient autant que possible parole. Encore que foncièrement conservateur, il expose assez loyalement les arguments de ses adversaires et affirme assez prudemment pour son propre compte, pour que le lecteur conserve sans peine la pleine liberté de son jugement. Le livre abonde en faits de première utilité, dont il constitue un compendium très commode. Maintenant, est-ce que l'antiquité historique de la Bible sort grandie de l'enquête de M. Barton? C'est évidemment ce qu'il souhaite, mais, outre que beaucoup des textes qu'il avance sont trop mutilés ou trop obscurs pour fonder une certitude, la plupart n'affermissent que des détails tout extérieurs. Que tirer, par exemple, de la présence sur une tablette égyptienne ou babylonienne du nom d'un roi, d'un peuple ou d'une ville cité dans le livre, sinon la preuve que les auteurs bibliques n'ont pas inventé leurs noms propres, ni leur cadre géographique? M. Barton est obligé de convenir que, lorsque c'est le récit d'un événement biblique qu'on retrouve dans un document étranger, il ne s'accorde pas d'ordinaire avec le récit sacré. « Points de vue différents », concède-t-il (p. 364 et suiv.); sans doute, mais quel est le véridique? Une impression bien plus forte et plus juste ressort du livre de M. Barton, comme de toutes ces études du monde oriental antique, c'est celle de la ressemblance foncière de tous ces peuples sémitiques qui se heurtent : même esprit, même état social, mêmes mœurs, mêmes tendances religieuses à des nuances près; Jahwé lui-même ne fait pas toujours la meilleure figure parmi ses puissants voisins, et il leur emprunte plus souvent qu'à son tour. Au fond, l'intérêt principal de l'ouvrage c'est de nous montrer ce que la Bible nous cache soigneusement : l'influence des grands groupes sémites sur Israël, dont l'histoire redevient humaine et vivante au lieu de se cristalliser dans le miracle. — Nous ne changeons pas de sujet en ouvrant le livre de M. King sur les *Légendes de Babylone et d'Égypte en relation avec la tradition hébraïque*[1]. L'auteur se propose de mettre au point les résultats antérieurement acquis, en tenant compte des découvertes récentes et des documents nouveaux publiés

1. L. W. King, *Legends of Babylon and Egypt in relation to Hebrew Tradition*. Londres, Oxford University Press, 1918, IX-155 p. in-8° (conférences Schweich de 1916, données sous les auspices de l'Académie britannique et publiées par ses soins).

Digitized by Google

en Amérique depuis le début de la guerre. Il s'agit surtout de textes du IIIe millésime avant Jésus-Christ; ils représentent les traditions primitives des Sumériens, qui dominèrent la Babylonie avant les Sémites. On s'aperçoit que ceux de ces textes qui se rapportent à la création, à l'histoire antédiluvienne, au déluge ressemblent aux traditions hébraïques bien plus que les versions babyloniennes-sémitiques des mêmes événements. Leur ressemblance est plus frappante encore avec les fragments qui nous restent de l'histoire de Bérose. Les deux appendices du livre illustrent clairement cette constatation en dressant des tableaux comparatifs des divers récits. Il est spécialement intéressant de se rendre compte des *réalisations* particulières des mêmes mythes opérées par des races différentes, mais en relations entre elles; c'est pourquoi M. King considère également les récits égyptiens. La comparaison des raisonnements de M. King et de ceux de M. Barton, et de leurs conclusions, ne laisse pas d'accroître l'inquiétude que j'exprimais tout à l'heure sur l'insécurité de l'étude de documents si mutilés et si obscurs[1]. Qui comparera les traductions de la tablette de Nippur (reconstituée en 1912), donnée par nos deux auteurs, partagera sans nul doute mon impression! J'avoue pourtant que c'est d'ordinaire à M. King que va mon assentiment. — La matière du livre se répartit en trois chapitres, l'un très général, où l'Égypte, la Babylonie et la Palestine sont comparées du point de vue des traditions relatives aux origines de leur civilisation; l'autre consacré aux récits du déluge; le troisième aux mythes de la création et du serpent; le problème des parallèles babyloniens de la tradition hébraïque y est examiné. La méthode de discussion est excellente, l'esprit rigoureusement scientifique, l'exposition toujours intéressante et souvent entraînante. Sa conclusion c'est que les légendes hébraïques examinées sont d'origine sumérienne et que les Hébreux les ont connues par l'intermédiaire de la Babylone sémitique, dès le temps de leur établissement en Canaan, entre 1200 et 1000. Il n'y a pas lieu de tenir compte d'une influence égyptienne.

III. HISTOIRE GÉNÉRALE. — Le but de M. LEGGE, en entreprenant son ouvrage considérable sur les *Avant-coureurs et rivaux du christianisme*[2], a été « de mettre le public en présence de cer-

1. M. King n'a pas lu le livre de M. Barton.

2. F. Legge, *Forerunners and Rivals of christianity, being studies in religious history from 330 B. C. to 330 A. D.*... Londres, Cambridge University Press, 1915, 2 vol., VII-202 et IX-425 p. in-8°. Table chronologique, copieuse bibliographie, comprenant surtout des ouvrages accessibles aux non-spécialistes, et index très complet.

Digitized by Google

tains documents de grande importance pour faire comprendre la croissance et le développement de la religion chrétienne. » Ces documents sont dispersés : les rapprocher c'est les éclairer ; ils sont aussi difficiles à entendre pour qui n'est pas un savant : un commentaire précis et neutre peut aider un homme réfléchi à se faire une opinion sur eux. De fait, le livre est intéressant et clair, malgré la complication de plusieurs des sujets qu'il aborde — tels les systèmes gnostiques — et il reste très objectif. Avec juste raison, l'auteur part des conquêtes d'Alexandre, qui ont déterminé la formation de la culture hellénistique et favorisé la constitution des religions universalistes, dont le syncrétisme constitué par les Lagides autour de Sérapis donne un excellent modèle. M. Legge étudie donc les divinités d'Alexandrie, puis les origines du gnosticisme, de la science révélée du monde et des dieux qui, avant la levée de Jésus, engendre en Orient plusieurs combinaisons importantes (Orphiques, Esséniens, Simoniens) ; elles sont examinées l'une après l'autre. Ensuite se place l'étude des gnoses postérieures au christianisme et qui cherchent à l'absorber (Ophites, Basilidiens, Valentiniens, Bardesaniens, Marcionites) ; un chapitre spécial est consacré à la *Pistis Sophia* et aux textes qui s'y apparentent, et le livre se clôt sur un exposé du mithracisme et du manichéisme. M. Legge aurait bien fait d'y ajouter le néo-platonisme qui, au IV^e^ siècle, est véritablement constitué en religion rivale du christianisme et a exercé sur lui une influence profonde et durable. La conclusion est très sage et les quelques précautions dont l'auteur enveloppe ses constatations essentielles sont trop de style en pays anglais pour en restreindre la portée : le christianisme s'est nourri de la substance de ses avant-coureurs et de ses rivaux ; il n'avait pas besoin de miracles pour grandir et, s'il a vaincu tous ses adversaires, c'est qu' « il était mieux adapté aux besoins du monde qu'aucun de ses prédécesseurs ou contemporains. » J'ajoute qu'il était cela parce qu'il avait été le plus souple des syncrétismes et le plus complètement dirigé par la foi vivante. Le livre de M. Legge doit être vivement recommandé à quiconque veut comprendre le christianisme considéré comme grand phénomène historique et marquer sa vraie place dans la vie religieuse du monde antique. — M. CASE s'est appliqué à l'étude d'un problème voisin de celui qui a retenu M. Legge, mais il l'a pris en partant du christianisme lui-même et il ne l'a pas considéré durant une aussi vaste période[1]. C'est plutôt à l'installation de la religion nou-

1. S. J. Case, *the Evolution of early Christianity. A genetic study of first century Christianity in relation to its religious environment.* Chicago, the University of Chicago Press, s. d. [1914], VII-385 p. in-8°.

Digitized by Google

velle dans le monde qu'à son évolution proprement dite que l'essentiel du livre se rapporte; il s'y agit surtout, dans l'intention de l'auteur, d'analyser et d'évaluer les forces ambiantes qui ont stimulé, alimenté, dirigé la croissance du christianisme. Nous avons tendance à ne regarder l'enfance de la religion nouvelle qu'à travers le Nouveau Testament, en oubliant qu'il n'est pas un phénomène de la première heure et que des actions se sont exercées avant la sienne dans et sur les communautés primitives. La question fondamentale est, selon M. Case, de savoir si dans le christianisme il y a une *essence* (*das Wesen* de Harnack) qui reste fondamentale et immuable sous des apparences successives et diverses, ou si le corps entier de la religion chrétienne est comparable à un organisme qui évolue. En réalité, l'*essence* en cause n'est qu'une conception de protestant libéral, et une religion n'a de valeur et de sens qu'autant qu'elle est fonction de la vie du temps et du milieu qui se l'est donnée. M. Case montre bien qu'il est indispensable, pour comprendre les origines chrétiennes, d'être au fait de l'ambiance où elles se placent, du sentiment religieux qui s'y développe et qui *fait* à la fois le Christ, en le conformant à ses besoins, et la religion dérivée de l'initiative de Jésus. Il étudie successivement le monde méditerranéen au temps où se constitue le Nouveau Testament, les liens qui unissent les premiers chrétiens au judaïsme, la rupture entre eux et lui, le premier contact des chrétiens avec les religions païennes, la signification religieuse du culte des empereurs, la signification religieuse de la spéculation philosophique et les religions hellénistiques du salut. Nous voyons comment chacune des affirmations premières de la foi — au moins considérée à son stade paulinien — devient une sorte de noyau de cristallisation autour duquel s'organisent les emprunts qui enrichissent la religion chrétienne, et d'où viennent ces emprunts spontanés et inconscients. Le dernier chapitre étudie les causes qui ont assuré le triomphe de l'*organisation* chrétienne sur les autres religions qui, dans le même temps, s'inspiraient de tendances analogues. Dans son ensemble, le livre est très sage, très modéré, mais aussi bien informé et pénétrant. Sur plus d'un point, j'irais plus loin qu'il ne va dans le sens de l'influence des Mystères, mais je le considère comme une des meilleures enquêtes qui existent sur le problème dont il traite. — Quelques spécialistes anglais se sont unis pour composer un volume d'essais sur l'histoire de l'Église primitive et spécialement celle du ministère sacré; le regretté H. B. SWETE[1] (mort le 10 mai 1917) s'était chargé de l'éditer et n'a

1. *Essays on the early history of the Church and the Ministry*, by various writers, edited by H. B. Swete. Londres, Macmillan, 1918, xx-446 p. L'ouvrage est

Digitized by Google

pu y mettre la dernière main ; il en a toutefois écrit la préface qui en résume les conclusions. Il se compose de six études : *Conceptions de l'Église aux temps primitifs*, par A. J. Mason ; *le Ministère chrétien dans les périodes apostolique et postapostolique*, par J. Armitage-Robinson ; *la Succession apostolique*, par C. H. Turner ; *la Doctrine du ministère chez Cyprien*, par J. H. Bernard ; *les Formes primitives de l'ordination*, par W. H. Frere ; *les Conditions de communion et l'administration des sacrements aux temps primitifs*, par F. E. Brightman. Il s'agit en somme d'une exploration nouvelle d'un terrain connu depuis longtemps, exploration d'intention purement historique et détachée de toute préoccupation du parti que les autorités ecclésiastiques pourront tirer d'elle. En fait, elles en pourront tirer quelque chose, et l'extrême circonspection critique des auteurs n'est pas pour leur déplaire ; mais les historiens en tireront plus encore et il n'est aucun de ces six essais qui ne semble digne de leur attention. Ils sont des modèles d'érudition, de conscience et de soin. Leur analyse m'entraînerait trop loin, car ils devraient être examinés jusque dans leur détail, mais chacun d'eux est précédé d'un sommaire analytique qui permet de se rendre rapidement compte de son contenu. Dans leur ensemble, ils constituent une importante contribution à l'histoire du sacerdoce et des fonctions sacerdotales aux premiers âges de l'Église.

IV. Jésus ; l'age apostolique. — M. Robertson n'a pas été convaincu par les adversaires de sa « théorie mythique » de Jésus ; il la reprend et la condense dans un livre nouveau, en même temps qu'il fait front avec une énergie rajeunie contre l'exégèse « non critique » ; pour l'instant, c'est à M. Loisy qu'il s'en prend particulièrement[1]. Il continue d'avoir raison sur les points qu'aucun critique libéral ne lui conteste et il met une ardeur amusante à pourchasser les « défaillances » ou les concessions « traditionnelles » des exégètes, selon leurs « convictions », sans toujours, à vrai dire, les distinguer suffisamment ; mais il n'a pas fait avancer d'un pas, dans son sens, la solution de la question fondamentale. Et même, ayant entrepris derechef de tirer la paille de notre œil, il ne s'aperçoit pas qu'il enfonce davantage la poutre dans le sien ; j'entends que, reprochant à autrui de mal raisonner, il « sophistique » avec abondance lui-même. Il ne s'agit pas de savoir si on peut restaurer le Jésus

suivi d'un triple index des références (Écriture ; autorités anciennes ; autorités modernes), d'un index des noms propres et d'un index analytique des matières.

1. J. M. Robertson, *The Historical Jesus. A survey of positions*. Londres, Watt and C°, 1916, x-221 p. in-8°.

Digitized by Google

historique — qui y songe sérieusement en dehors des gens qui ne doutent de rien? — mais bien de dire s'il a ou non existé. M. Robertson dit *non* et je persiste à dire *oui*. On étonnerait sans doute M. Robertson si on lui disait qu'il pose le problème sur une base trop étroite et que la solution n'est pas qu'affaire de critique « locale »; c'est pourtant la vérité. — C'est pour mieux comprendre quelques-unes des charges portées contre Verrès que M. Husband a eu l'idée d'étudier le procès de Jésus[1], qui « fut », dit-il, « rapporté plus complètement par les écrivains anciens que ne le fut aucune autre affaire provinciale ». Il voit d'ailleurs très bien, et doit en être loué, que le vrai procès s'engage et se déroule devant Pilate et qu'on ne saurait parler de procès, au sens propre, devant le Sanhédrin. Le travail repose sur des lectures étendues, dont témoigne la copieuse bibliographie qui le suit, mais la critique des textes décèle une inexpérience fâcheuse; le bon sens ne suffit pas pour la traiter diligemment. Un spécialiste ne voit pas sans étonnement M. Husband « pêcher » *indifféremment dans les quatre Évangiles* les traits du procès romain qu'il cherche à reconstituer et les combiner sans tenir compte de leur cohérence avec les pires singularités. Il ne comprend pas le sens et la portée des difficultés qu'il rencontre. Il cherche à rester « logique et raisonnable »; ce n'est pas avec cela tout seul qu'on fait de la bonne exégèse et, trop visiblement, notre auteur ne prend point souci de l'exégèse; dédain que personne n'a jamais professé impunément. Elle conduit M. Husband à se perdre, c'est-à-dire à combiner les textes les plus disparates (bon exemple p. 216 et suiv.), à préférer, en somme, l'exposé johannique aux autres et à glisser jusqu'aux *Actes de Pilate!* Sans compter quelques déclarations, à elles seules suffisantes pour déconsidérer un historien, même amateur (cf. p. 186). Le résultat, c'est que les conclusions du livre ne peuvent inspirer confiance à personne et que l'auteur s'est donné beaucoup de mal pour rien. — M. Hatch s'est proposé « d'examiner en détail l'idée paulinienne de la foi[2], qui était fondamentale dans la conception du christianisme que se faisait l'apôtre », et en quoi cette idée était reliée à la confiance en Jahwé, « élément prééminent » de la piété juive, au jugement de l'auteur. Il a voulu également rechercher si la foi de Paul n'avait pas d'analogies « dans la pensée religieuse du monde gréco-romain ou dans les

1. R. W. Husband, *The Prosecution of Jesus, its Date, History and Legality*. Princeton, University Press, 1916, VII-302 p. in-8°.

2. W. H. Paine Hatch, *The Pauline Idea of Faith, in its relation to Jewish and hellenistic Religion*. Cambridge, Harvard University Press, 1917, II-92 p. in-8°.

Digitized by Google

cultes orientaux à mystères ». L'étude de la naissance et de l'enracinement de la notion de foi-confiance en Israël et chez Jésus et de son glissement vers la foi-croyance, dans la première communauté chrétienne, est très bien conduite. C'est pourtant aller plus loin que les textes et que la vraisemblance que de dire (p. 28) : « La foi des chrétiens de Palestine eut pour centre Jésus comme Seigneur et Messie et fut d'abord de caractère intellectuel. » *Act.* 3, 16; 94, 2, et 11, 17, autant que *Mt.* 18, 6, allégués par M. Hatch, me semblent témoigner contre lui et supposent d'abord foi-confiance. L'analyse de l'idée de foi chez Paul est pénétrante et pleine d'intérêt et autant sa comparaison avec les idées religieuses de l'ambiance païenne. En somme, M. Hatch constate la parenté du paulinisme avec les religions à mystères. La principale différence serait dans la prédominance de la foi sur le sacrement chez Paul, tandis que la souveraineté du sacramentalisme s'impose dans les Mystères; une autre différence serait à marquer dans ce fait que Paul recule devant l'assimilation complète du chrétien au Christ. Mais M. Hatch sent bien que ce ne sont là que des nuances, qui tiennent les unes au mysticisme personnel de Paul, les autres aux origines juives de sa religion, et qu'entre *Gal.* 2, 20 : ζῶ δὲ οὐχετι ἐγώ, ζῇ δὲ ἐν ἐμοὶ Χριστός, et les textes hermétiques qu'il rappelle lui-même (p. 74, n. 3) : σὺ γὰρ εἶ ἐγὼ καὶ ἐγὼ συ, ou : τὸ σὸν ὄνομα ἐμὸν καὶ τὸ ἐμὸν σόν · ἐγὼ γὰρ εἰμι τὸ εἴδωλον σου, il n'y a plus guère de distance. Il qualifie la foi chrétienne (p. 65) par trois mots : *belief, trust and loyalty*, et la foi du myste (p. 73) par trois mots également : *belief, trust and confidence*; cela se ressemble et il importe assez peu, quant au résultat, que la foi du myste sorte du sacrement et que la foi du chrétien lui soit antérieure; d'autant plus que M. Hatch nous a expliqué que, pour Paul, la foi et le baptême — donc le sacrement — « constituent un seul acte, dont la foi est le côté subjectif et le baptême le côté objectif ». C'est pourquoi je fais quelques réserves sur cette conclusion : le christianisme paulinien est « une religion de la foi appartenant à la sphère de la psychologie et de la morale plutôt qu'à celle du mystère et de la magie ». Le livre n'en est pas moins du plus haut intérêt, infiniment plus « historique » que les constructions du protestantisme libéral (Harnack) sur Paul, et digne de prendre place parmi les meilleures études consacrées à l'apôtre. — Nous demeurons sur le même terrain en abordant le dernier ouvrage de M. Loisy[1]; il le présente modestement comme un essai, peut-être un peu prématuré, pour établir la parenté du christianisme

1. A. Loisy, *Les Mystères païens et le mystère chrétien*. Paris, E. Nourry, 1919, 368 p. in-8°.

Digitized by Google

primitif avec les religions à mystères. Ce qui pouvait paraître prématuré en 1914, au moment où l'auteur rédigeait son livre et où la question, posée devant le grand public savant par Reitzenstein, Bousset, Lietzmann et d'autres, provoquait encore plus les protestations que les enquêtes, est actuellement admis de quiconque a pris la peine de regarder les choses de près. Une étude approfondie des grandes épitres pauliniennes, menée depuis cinq années à la Sorbonne, m'a conduit, pour ma part, à des conclusions analogues à celles de M. Loisy. Les ouvrages de M. Case et de M. Hatch, dont je viens de parler, montrent assez quelle place l'idée nouvelle a prise dans l'esprit des christianisants; la résistance des conservateurs n'est pas pour lui nuire, au contraire. Dix chapitres : *Religions nationales et cultes de mystères; — Dionysos et Orphée; — les Mystères d'Éleusis; — Cybèle et Attis; — Isis et Osiris; — Mithra; — l'Évangile de Jésus et le Jésus ressuscité; — l'Évangile de Paul; — l'Initiation chrétienne; — la Conversion de Paul et la naissance du christianisme.* Les cinq premiers n'apportent pas grand'chose de nouveau; l'auteur, avec sa clarté habituelle et son art des formules bien frappées, y rassemble et y organise, en vue des cinq autres, des faits connus et des résultats acquis. On ne saurait actuellement rien lire de meilleur et de mieux au point sur ces religions préchrétiennes du salut, sortes de « compagnies d'assurance sur la vie future », comme l'auteur est tenté de les appeler. Religions fort antiques pour la plupart, mais qui se sont transposées et adaptées à des besoins nouveaux en s'universalisant, en s'individualisant aussi, surtout en organisant en elles une sorte de théologie de l'immortalité qui interprète une mythologie et s'appuie sur des rites efficaces. Le christianisme premier, mouvement messianique juif, ne leur ressemblait pas; il a dû sa fortune dans le monde grec à ce qu'il s'est conformé plus ou moins sur leur modèle, sans le dire, sans le savoir, et parce qu'il s'est transporté sur le terrain où elles étaient souveraines. Il y a entre elles des différences de constitution, et c'est pourquoi M. Loisy passe en revue les principales. Il reste dans ses explications une part d'hypothèses et d'impressions personnelles sur laquelle on peut discuter; il importe assez peu. Plus graves sont les doutes d'ordre chronologique que soulèvent, non sans quelque apparence de raison, les adversaires de la thèse de M. Loisy; est-il bien certain que tous les traits dont il fait état soient attestés dans le temps qui précède le christianisme? Est-ce que, si nombre d'entre eux ne s'affirment qu'au II^e^ ou III^e^ siècle, l'hypothèse d'une contamination chrétienne n'est pas à envisager? A vrai dire, je ne partage sérieusement cette

Digitized by Google

inquiétude qu'au regard de Mithra, qui n'a connu sa grande fortune dans l'Empire qu'après la naissance du christianisme; et devrait-on abandonner quelques traits des autres Mystères qu'il en resterait bien assez pour que soit solidement fondée l'affirmation centrale de M. Loisy, savoir que « ce n'est pas l'Évangile de Jésus, ce n'est pas même la foi du Messie ressuscité qui a conquis le monde méditerranéen, c'est un mystère de salut dont la personne de Jésus, la personne du Christ, était le centre et l'objet » (p. 205). C'est dans le paulinisme qu'apparaît ce mystère, dont l'évangile de Paul développe les thèmes, étant du reste entendu que l'apôtre est plutôt le héraut que l'auteur de cet évangile-là, constitué dans le milieu syncrétiste de la *Diaspora* et sans doute, plus précisément, à Antioche. Les chapitres VIII, IX et X, qu'on aura grand intérêt à comparer au livre de Hatch dont nous venons de parler, enferment les idées décisives de l'ouvrage. Je les crois, dans leur ensemble, parfaitement fondées. Tout au plus ferais-je quelques réserves sur le processus de la conversion de Paul, en insistant plus que n'a fait M. Loisy sur l'influence de Tarse et d'Antioche subie par le futur apôtre et en lui faisant davantage confiance sur ce qu'il nous dit en *Romains* de ses inquiétudes quand il vivait « sous la Loi ». Je ne sais pas où M. Loisy a pris que Paul, avant son aventure du chemin de Damas et son apostolat antichrétien, devait faire de la propagande pour le judaïsme légal auprès des Gentils et qu'il s'y est rendu compte que ce judaïsme-là ne touchait que les Juifs, premier pas inconscient dans la voie de sa conversion (p. 325 et suiv.)! Du reste, M. Loisy n'attribue pas à un seul homme la transformation de l'Évangile de Jésus en Mystère universaliste du salut, ni même à une seule génération de croyants, ni à un seul effort continu et logique autour d'une seule idée. Apollos, l'auteur de l'*Épître aux Hébreux*, celui du *IV^e évangile* soutiennent des *gnoses* qui ne se confondent pas avec celle de Paul, tout en tendant au même but et en s'inspirant des mêmes principes essentiels, dont le gnosticisme proprement dit s'écartera. L'auteur n'admet pas que le christianisme soit un syncrétisme (p. 350); il faut entendre que ce ne fut pas un syncrétisme du même genre que ceux qui chercheront à renouveler le paganisme au III^e siècle; il absorbe et assimile plus qu'il ne superpose ou combine. Son intransigeance juive fondamentale et son intolérance précoce l'ont gardé des compromissions dangereuses et ont assuré son originalité. Je la trouve plus extérieure que ne fait M. Loisy, mais c'est un détail, et je souscris pleinement à sa conclusion : « Quoi que l'on fasse, il restera toujours, en dernière analyse, que, si le christianisme des premiers temps n'a rien copié, rien emprunté littérale-

Digitized by Google

ment, il s'est essentiellement conformé aux mystères, tout en les dépassant. » Livre très riche d'idées et qui marque un palier dans la science des origines chrétiennes.

V. Exégèse. — Signalons d'abord l'excellente traduction du Nouveau Testament donnée par M. Moffatt[1] ; pour un lecteur averti, elle vaut un commentaire, et pour tous les autres, ceux surtout qui ne peuvent se reporter au grec, elle donne l'interprétation la plus claire que je connaisse, la plus personnelle aussi et qui s'appuie sur le plus consciencieux examen de toutes les difficultés de l'original. L'auteur prend nettement position sur tous les points discutés et n'hésite pas à gloser quelque peu le texte pour se faire exactement comprendre et demeurer lisible. Quiconque sait l'anglais fera bien d'avoir cette traduction sous la main. — La publication des *Testimonies* de M. R. Harris[2] a causé quelque émoi parmi les exégètes, parce que l'ouvrage ne tend à rien moins qu'à enlever aux *Logia* (source Q de Harnack) l'unique garantie externe que nous leur connaissions, celle de Papias. Au dire de l'auteur, Papias aurait voulu parler d'un receuil d'oracles, de prophéties de l'Ancien Testament et non pas de *sentences* du Seigneur Jésus. L'ouvrage est très intéressant, mais il appelle les plus expresses réserves, tant du point de vue de la méthode que de celui de la solidité de la démonstration. La thèse c'est qu'il a existé dans les communautés chrétiennes primitives un recueil de *Testimonia*, une sorte de *chaîne* de textes bibliques, prophétiques et messianiques, destinés à la polémique contre les Juifs et, plus généralement, à l'apologétique et à la catéchèse. Ce recueil plus ou moins accru, en tous cas adapté aux nécessités particulières des âges successifs de l'Église, serait demeuré foncièrement le même tout au long de l'antiquité chrétienne ; on le retrouverait jusqu'au plein moyen âge, où il se serait finalement adapté à la polémique contre les musulmans. Un manuscrit de l'Athos, rapporté au XVI^e^ siècle par Lambros, le reproduirait encore, en l'attribuant au « moine Matthieu », personnage inconnu. Or, Victorin de Pettau, plagiaire ordinaire de Papias (?), attribue à Matthieu une citation d'Isaïe qui n'est pas dans notre premier Évangile. Il s'agit donc d'un emprunt qu'il a fait aux *Exegeseis* de Papias, d'où il suit que ce livre ne devait pas porter sur les sentences de Jésus, mais sur les *Testimonia* en cause, et que ce sont ces *Testimonia*

1. J. Moffatt, *The New Testament, a new translation*. Seconde édition revue. New-York, Hodder and Stoughton, s. d. [1918], VII-395 p. in-12.

2. Rendel Harris, *Testimonies*, part. I. Londres, Cambridge University Press, 1916, 138 p. in-8°.

Digitized by Google

eux-mêmes que Papias rapportait à Matthieu. Le moine Matthieu de l'Athos et Matthieu l'Évangéliste — ou réputé tel — sont donc à confondre en un seul personnage. — Or, M. R. Harris n'a pas prouvé cela le moins du monde. Qu'il y ait eu un ou plutôt des recueils de *Testimonia* dans l'Église ancienne, je n'en doute pas; la manie du manuel a sévi chez les Pères; mais aussi celle de l'emprunt, et la concordance des erreurs d'un écrivain chrétien à l'autre s'explique souvent aussi bien par la seconde que par la première. Surtout on ne pourrait accepter les conclusions de l'auteur que si la démonstration tenait pour ce qui regarde Papias, c'est-à-dire que si le mot *Logia* voulait nécessairement dire *oracles* ou *prophéties* et si Eusèbe, qui avait les *Exegeseis* sous les yeux, s'était grossièrement trompé sur leur contenu. Or, il est parfaitement assuré que *Logia* veut souvent dire *sentences* (cf. Polycarpe, *Phil.* 7, 1; Justin, *Dial.* 18, 1, οὐκ ἄτοπον νομίζω πεποιηκέναι καὶ βραχέατῶν ἐκείνου (= τοῦ σωτῆρος ἡμῶν) λογία πρὸς τοῖς προφητικοῖς ἐπιμνησθείς, où l'opposition entre les λογία du Seigneur et ceux des prophètes pose les deux sens côte à côte; *I Clem.* 62, 3); et il suffit de lire Eusèbe, *H. E.*, III, 39, pour s'assurer que l'hypothèse de son erreur ne tient pas un instant. Alors le système de M. R. Harris perd sa base et il se résout en remarques ingénieuses et parfois suggestives, que l'auteur n'a pu lier comme il l'a fait qu'en confondant trop souvent *possibilité*, *probabilité* et *certitude*. C'est ce que j'entends quand je parle de méthode contestable, et cela est grave. — M. Lévesque[1], professeur d'Écriture sainte au séminaire Saint-Sulpice, a risqué une nouvelle tentative pour harmoniser les quatre récits évangéliques, sans abandonner la foi en leur authenticité totale. Elle ne pouvait pas mieux réussir que les autres, qui ont échoué, paraît-il, parce qu'on ne s'était pas rendu compte d'abord du plan des trois premiers évangiles et qu'on n'avait pas vu qu'un des buts du IV^e^ évangile est de nous apprendre à lire les synoptiques! L'ouvrage est curieux par l'effort qu'il décèle pour moderniser les vieux arguments de l'exégèse traditionnelle; il nous offre d'ailleurs ce singulier mélange d'hypothèses de « vraisemblance » sans appui dans les textes et d'explications extérieures, qui est devenu une des caractéristiques de l'apologétique catholique. L'idée fondamentale, c'est que les synoptiques ont été dominés par un plan stylisé de catéchèse élémentaire, qui les a obligés à ne pas raconter exactement la vie publique de Jésus; l'intervention de *Jn.* permet la restauration exacte en narration et en doctrine, encore qu'il ait aussi abrégé

1. E. Lévesque, *Nos quatre Évangiles, leur composition et leur position respective*. Paris, Beauchesne, 1917, VIII-352 p. in-12.

Digitized by Google

son « témoignage ». Au vrai, les combinaisons de M. Lévesque sont absolument arbitraires, comme celles de tous ses devanciers, et telle ou telle de ses « explications » fait sourire (cf. l'omission par *Lc.* du paralytique de Bethsaida (p. 128); celle par les synoptiques de la résurrection de Lazare (p. 146); celle par *Mc.* et *Lc.* du second aveugle de Jéricho (p. 148), etc.). Il s'est montré aussi adroit que les conditions où le plaçait son sujet lui permettaient de l'être, mais il n'a rien prouvé du tout. Ceux-là seuls s'en étonneront qui ignorent tout du problème. — J'ai naguère signalé ici même le début de la grande publication de M. Abbott sur le *Quadruple évangile*[1] et dit mes inquiétudes à son sujet; elle est présentement achevée et elle se montre bien telle que je la redoutais. Il convient d'abord de rendre hommage à l'admirable effort dont elle témoigne; c'est toute une vie active de recherches et de réflexions qui se condense dans ses 2,650 pages. Il faut dire ensuite que, quelle que soit la portée des réserves ou des critiques que sa méthode et ses conclusions me semblent réclamer, elle constitue une mine très riche de faits, de suggestions et, du moins dans le détail, d'éclaircissements variés. M. Abbott ne s'occupe que des faits évangéliques attestés par *les quatre témoins*, mais il entend le mot *attesté* au sens large, puisque certaines omissions (telle l'absence de la Cène en *Jn.*) lui semblent équivaloir à une attestation. C'est *Mc.* qu'il prend pour base de son parallèle et il considère *Jn.*, par rapport aux synoptiques, ainsi qu'il faut considérer les *Chroniques* par rapport aux *Rois*, comme une suite organisée de *Paraleipomena*. Il est d'ailleurs malaisé de donner une idée des innombrables détours d'un raisonnement souvent ingénieux, parfois aussi subtil et obscur; c'est seulement après avoir longuement pratiqué le livre par consultations répétées qu'on peut se rendre compte exactement de son contenu. On voit mieux tout de suite son esprit, qui ne cherche pas ses appuis que dans la science désintéressée, et l'effort tenté pour rétablir *Jn.* en posture d'histoire : les conservateurs tireront surtout satisfaction, sinon avantage de ce coup de barre à droite, que M. Abbott avoue lui-même et qui l'a entraîné hors des voies droites de la critique; les libéraux le déploreront. Qui lira avec soin le premier volume, tout simplement, en sera convaincu. Ce n'est pas que l'auteur nie les difficultés de son système d'harmonisation, ni même qu'il croie les

1. E. A. Abbott, *The Fourfold Gospel*. Londres, Cambridge University Press, 5 vol. : *Introduction*, 1913, xv-177 p. in-8°; *The Beginning*, 1914, xxiii-456 p.; *The Proclamation of the New Kingdom*, 1915, xv-544 p.; *The Law of the New Kingdom*, 1916, xxiv-569 p.; *The Founding of the New Kingdom*, 1917, xxii-796 p. Le dernier volume est suivi d'un triple index : Écriture, matières, mots grecs.

Digitized by Google

lever toutes, mais il juge qu'il en a levé assez — à coup d'hypothèses, de suppositions, de possibilités, voire de considérations mystiques, d'interprétations arbitraires et, si j'ose dire, de tours de prestidigitation critique (cf. les 30 premières pages de IV) — pour que le système paraisse tenir. Il ne craint pas à l'occasion de « lire entre les lignes » pour découvrir dans le texte ce qui ne s'y trouve pas expressément (t. I, p. 149)! Il marche vers cette conclusion que, si les synoptiques sont peut-être plus près que *Jn.* de la *lettre* des paroles de Jésus, ils en rendent moins bien l'esprit (t. I, p. 152)! L'ouvrage est singulièrement allongé par les digressions de l'auteur sur le sens des mots caractéristiques qu'il rencontre et, à vrai dire, c'est dans ces dissertations érudites qu'on trouvera le plus à glaner d'aperçus utiles. Ailleurs, je confesse que le livre me donne une impression de malaise assez pénible, en me montrant tant d'efforts aboutir à des raisonnements si boiteux et à des conciliations si chancelantes, à des contradictions et à ces interprétations « spirituelles » qui sont la grande ressource des conservateurs les plus abandonnés de l'esprit scientifique. La principale différence, au fond, entre M. Abbott et eux, c'est qu'il dispose pour justifier sa foi d'une érudition plus étendue que ne l'est habituellement la leur et peut donner plus longtemps des illusions au lecteur candide. Sous les dehors de l'exégèse et avec la volonté sincère de servir la science, ce vaste ouvrage est une œuvre d'apologétique et réconforte la tradition; si on le prend d'ensemble et du point de vue des *idées* qu'il cherche à fonder, il ne fera pas avancer d'un pas la connaissance du problème évangélique. Il est digne de remarquer que son interprétation des Évangiles ne fait état que de l'Ancien Testament et que la méthode comparative n'existe pas pour lui. Ne demandons donc rien d'autre à ce livre que des clartés de détails et ne le manions pas sans précautions. — Voici un nouveau et fort copieux commentaire de *Mt.;* il a pour auteur M. M' Neile[1]. Introduction brève et sage; on y lit des déclarations toujours bonnes à rappeler : « Les Évangiles ne sont pas des biographies; il est impossible d'écrire une vie du Christ; » itinéraire impossible à fixer, chronologie désespérée. L'auteur incline à pousser jusqu'à environ deux ans la durée du « ministère public » de Jésus. C'est beaucoup. A son avis, « le fait de la résurrection du Seigneur » est indépendant « des difficultés exégétiques ». J'ai peur que non. Beaucoup de miracles sont psychologiquement et médicalement explicables, d'autres non, et

1. A. H. M' Neile, *The Gospel according to St. Matthew. The greek text with introduction, notes and indices.* Londres, Macmillan, 1915, xxxvi-448 p. in-8°.

Digitized by Google

M. M' Neile, tout en acceptant qu'il y en a peut-être dans le total quelques-uns de légendaires, réserve son jugement sur les autres; il y tient (cf. p. 217 la fin de la note sur la multiplication des pains). Donc commentaire d'esprit conservateur, mais pas étroit et bien informé, mélange parfois singulier de concessions très raisonnables à la critique et de *reprises* selon la tradition, de *repentirs* assez déconcertants. On lui demandera secours pour l'interprétation de détail de l'Évangile et il y sera fort utile; pour le reste, il ne servira guère qu'à montrer comment se comportent à l'heure actuelle les traditionalistes instruits sur les questions où s'obstine nécessairement leur foi sur les vieilles positions (cf., par exemple, le commentaire de *Mt.* 16, 17-19; la remarque de la page 356 sur l'authenticité de l'expression *le Fils* dans la bouche de Jésus; la note sur l'Eucharistie, p. 383 et suiv.). On placera ce livre entre le commentaire de Plummer et les publications de Sanday. — C'est une attaque contre la théorie, généralement acceptée aujourd'hui, des deux sources synoptiques que conduit M. Lummis[1]. Sa thèse est que la supposition du document Q est inutile; les rapports évidents entre *Mt.* et *Lc.* sur des points que ne touche pas *Mc.* s'expliquent par le fait que *Lc.* a connu et utilisé *Mt.* et ne sauraient s'expliquer autrement. C'est là une des variantes déjà connues de l'hypothèse de la dépendance mutuelle, dont Spitta, sous une autre forme, restait le plus tenace partisan; M. Lummis lui fera pendant. Son effort principal s'attache à ruiner l'argument : les divergences touchant *l'ordre* dans lequel *Mt.* et *Lc.* emploient leur matière commune prouvent que cette matière est extrinsèque aux deux. Je conviens que cet argument n'est pas irrésistible en soi et que *Lc.* aurait tout aussi bien pu arranger à sa façon des emprunts faits à *Mt.* que des emprunts faits à Q. En somme, après une comparaison minutieuse de *l'ordre* des matières suivi par chaque évangéliste, c'est à une étude des procédés de rédaction de *Lc.* que nous nous trouvons ramenés. De ce point de vue, le travail de M. Lummis, très personnel et très poussé, aura son utilité, mais il ne m'a pas convaincu et, tout considéré, l'hypothèse de Q me paraît encore plus satisfaisante et mieux attestée que la sienne. — M. Loisy et le P. Lagrange se sont également appliqués à éclaircir l'*Épître aux Galates*[2]. On n'accusera pas M. Loisy de s'être laissé berner par Paul; son introduction

1. E. W. Lummis, *How Luke was written*. Londres, Cambridge University Press, 1915, VII-141 p. in-12.

2. A. Loisy, *l'Épître aux Galates*. Paris, E. Nourry, 1916, 204 p. in-12. — M.-J. Lagrange, *Saint Paul. Épître aux Galates*. Paris, J. Gabalda, 1918, LXXXIV-175 p. in-8°.

Digitized by Google

constitue contre l'apôtre le réquisitoire le plus rude qui soit. L'Épître lui apparait comme « le plaidoyer d'un enthousiaste, d'un visionnaire, qui sait fort bien ce qu'il dit, mais qui est parfaitement incapable de critiquer les évolutions de son esprit. Il n'est pas une ligne de ses assertions qui ne soulève un problème auquel lui-même n'a pas songé, ou qu'il lui a plu d'écarter » (p. 37). Comment a-t-il pu s'imaginer que sa vocation ne devait rien à personne et que son Évangile demeurait indépendant de celui des apôtres, tout en étant le même? Et qu'un partage de l'apostolat, que d'ailleurs ni Pierre ni Jacques ne semblent soupçonner, lui créait un domaine propre et incontestable? Et Barnabé qu'en faisait-il? *Illusion rétrospective*, *fiction oratoire*, *demi-vérité* en tout cela, pense M. Loisy. La seconde partie de l'Épitre : exposition de la justification par la foi sans la Loi, n'échappe pas davantage à sa sévérité. Paul croit prouver son système « en utilisant diverses comparaisons et des arguments qu'il tire de l'Écriture, si toutefois on peut appeler arguments les interprétations les plus arbitraires et des fantaisies telles qu'on se demande comment elles se sont imposées à un esprit lucide pour être présentées comme des preuves péremptoires d'une doctrine qui, d'ailleurs, ne comportait pas de démonstrations » (p. 41). Il est difficile de contredire ce jugement. M. Loisy insiste fortement sur la qualité de *visionnaire* de l'apôtre et montre bien comment elle détermine invinciblement son interprétation proprement insensée de l'Écriture : « Il a poussé jusqu'aux dernières limites possibles le génie du contresens. » — Le commentaire proprement dit se présente comme un discours sur le texte dont la traduction court au-dessus. Avec un écrit qui soulève tant de problèmes de tout ordre, je ne trouve pas cette disposition très heureuse; le lecteur désirerait, en supplément, des notes critiques assez abondantes. Je concevrais le texte et les notes sur la page de gauche et le discours sur celle de droite; mais M. Loisy avait évidemment ses raisons pour procéder autrement, et il tenait à donner à son commentaire le caractère qu'il a. Je me trouve généralement d'accord avec lui sur le détail. Je suis de plus en plus assuré que Paul n'a pas été l'élève de Gamaliel, qu'il s'est formé dans le milieu syncrétiste d'Antioche, qu'il *savait* ce qu'on disait de Jésus dans la première communauté antiochienne avant de *réaliser* cette connaissance en vision de foi sur le chemin de Damas et de l'organiser en gnose, en fonction de son éducation, des influences de son milieu et de ses expériences personnelles. Je suis persuadé que la vision était son moteur essentiel et que son cas releverait aujourd'hui de la psychiatrie; mais je crois aussi que bien des écarts de raison chez lui

Digitized by Google

s'expliquent par les influences qu'il a subies autant que par son tempérament; c'est la déraison d'un milieu qu'il nous étale autant que la sienne propre, et cela spécialement au regard de son interprétation des textes (cf. Lagrange, p. 73 et suiv., sur ce dernier point). — On pourrait discuter quelques affirmations de M. Loisy, et naturellement le P. Lagrange n'y a pas manqué; je ne trouve pas qu'il ait toujours tort, mais il l'a le plus souvent. Son introduction est copieuse et elle l'aurait sans doute été moins si celle de M. Loisy ne lui avait causé du souci et du travail; il donne ensuite le texte (à gauche), la traduction (à droite) et un commentaire où se mêlent d'assez fatigante manière le menu détail de l'exégèse et les explications générales. L'appareil bibliographique et critique est très développé. Le livre est donc riche de faits et d'idées; il met en œuvre quantité d'observations de toute provenance; son utilité est incontestable. La grande préoccupation de l'introduction c'est de séparer Jacques — saint Jacques, le premier évêque de Jérusalem! — des judaïsants, si mal traités par l'apôtre, alors que M. Loisy les confond. J'avoue que je ne me passionne pas pour cette question, comme il est naturel que le fasse un dominicain et que, n'ayant pas été absolument convaincu par l'argumentation de M. Loisy, je ne le suis pas non plus par celle de son adversaire. Pourtant, et malgré ses efforts désespérés pour se débarrasser du πρὸ τοῦ γὰρ ἐλθεῖν τινας ἀπὸ Ἰακώβου de *Gal.* 2, 12, ce texte m'inquiète beaucoup pour lui; et l'hypothèse qu' « il y avait des judéo-chrétiens bien plus zélés pour la loi que le groupe dirigeant de Jérusalem », soit premiers gnostiques judaïsants, soit anciens pharisiens, ne me paraît pas s'appuyer sur grand'chose, tandis que je me remémore le portrait que Hégésippe nous trace du « frère du Seigneur » (Eusèbe, *H. E.*, 2, 23, 4). Et j'ai de me méfier des *Actes* des raisons que le P. Lagrange ne *peut pas* partager. Il est amusant et significatif, pour une fois, en passant, qu'il se trouve d'accord avec M. Loisy, de le voir lui faire compliment sur sa clarté d'esprit bien française (p. LXXIII)! M. Loisy a écarté du cas de Paul « l'expérience religieuse », si chère aux protestants et que le P. Lagrange a en horreur (en quoi je trouve, ma foi, qu'il n'a pas tort, car ce mot *expérience*, employé à tort et à travers, ne peut guère que créer des équivoques); si grande est sa joie qu'il ne veut pas se plaindre que M. Loisy traite Paul de visionnaire : il est entendu que la critique et la psychiatrie ont leurs errements, mais l'essentiel est de bien convenir que le point décisif de la conversion de Paul c'est « ou révélation divine, ou hallucination ». C'est ainsi que Paul lui-même a compris son cas et là est la vérité, puisque aussi bien le choix du

Digitized by Google

chrétien est tout fait entre les deux termes. Le P. Lagrange, qui réprouve les mots dont se sert M. Loisy pour caractériser « le génie du contresens », arrive à un résultat tout à fait voisin du sien en ne se servant que de vocables choisis, en disant *voyant* au lieu de *visionnaire* : « C'est un voyant si on veut, mais un voyant qui a bien vu » (p. LXXVI)! Et scrutez cette phrase : « La foi chrétienne ne s'appuie pas sur une argumentation arrachant au texte plus qu'il ne peut donner. C'est au contraire cette foi qui enrichit les anciens récits de l'histoire » (p. LXXVII). Est-ce qu'au fond M. Loisy a dit autre chose? — Le commentaire, toujours très nourri, est généralement habile; quand la difficulté devient trop redoutable, il se dérobe (exemple p. 13, où on attendrait une discussion de la thèse de Loisy sur la fantaisie du récit des *Actes*). Des affirmations positivement énormes sont d'ailleurs avancées avec une sérénité qui laisse le lecteur bouche bée. Par exemple, à propos des rapports de *Gal.* 1, 18-20, et d'*Act.* 9, 26 : « La physionomie des deux récits n'est pas la même, parce que les narrateurs avaient des buts différents, mais les faits concordent » (p. 18)! Voyez encore l'identification des voyages de Paul à Jérusalem, selon *Gal.* et selon *Act.* (p. 23), et la déclaration suivante : « Il faut se garder de mettre Paul en contradiction avec les *Actes*, mais on doit l'expliquer par lui-même avant de recourir aux *Actes*, dont le point de vue est différent » (p. 26)! Après cela, le P. Lagrange est mal venu à retourner contre les « savantes notes » de Loisy ce que ce dernier dit des paroles de Paul (en 4, 25), qu' « elles n'ont rien à envier, quant à l'enfantillage de leurs combinaisons, aux fantaisies des hommes incultes » (p. 127). — Est-ce parce que, n'ayant point d'adversaire instant à réfuter, le P. Lagrange n'a pas été entraîné hors des chemins qu'il s'était lui-même tracés, en étudiant l'*Épître aux Romains*, et n'est point tombé dans les chausse-trapes où je viens de le laisser empêtré autour des *Galates*? Toujours est-il que ce second commentaire[1], paru du reste le premier, me plaît beaucoup plus que l'autre. Évidemment, la hantise de « montrer dans l'exégèse indépendante un retour vers l'exégèse catholique sur les débris de l'exégèse luthérienne » n'abandonne guère l'auteur, et il serait difficile de soutenir qu'elle soit essentiellement scientifique. Il arrive aussi que ses convictions personnelles troublent sa critique (cf. p. XXV, où tout ce qu'il dit de l'*Ambrosiaster* se trouve vicié par l'affirmation que les premiers chrétiens n'ont pas pu ne pas croire à la divinité du Christ). Le détail n'est exempt ni de confusion ni de

1. P. M. Lagrange, *Saint Paul. Épître aux Romains*. Paris, J. Gabalda, 1916, LXXII-394 p. in-8°.

Digitized by Google

subtilité un peu pédantesque (exemple p. 57 : « Peut-être Paul a-t-il choisi le mot ἔπαινος, *louange*, à cause du sens étymologique du nom du patriarche Juda ». *Jehouda* veut, en effet, dire *louange!*). Enfin, plus d'une interprétation reste contestable et s'attarde trop à des considérations qui n'ont d'intérêt que dans l'École, et encore! Malgré ces réserves, le livre me paraît remarquable, bien informé — il doit beaucoup à Sanday et Headlam — et le plus souvent aussi objectif qu'on peut le souhaiter d'un catholique. On notera particulièrement la large et légitime part qui y est faite à l'influence de la diatribe cynico-stoïcienne sur les procédés de rédaction de Paul. — Je signale en passant une petite étude de M. Bruston[1] sur les *trois* Épîtres de Paul aux Corinthiens; on devine qu'il s'agit spécialement du problème de l'intégrité de 2 *Cor.* et d'une tentative pour y retrouver deux lettres. L'idée n'est pas neuve; on en comparera avec quelque profit l'exécution avec celle de J. Weiss. J'ai peur qu'il n'y ait dans l'affaire une vérité qui gagne à n'être pas serrée de trop près. Je crois que 2 *Cor.* 6, 14-7, 1, n'est pas à sa place là où notre texte le met; je crois aussi que 2 *Cor.* 10-13 constitue une lettre différente du reste de l'épître et qu'elle lui est postérieure; je n'irai pas volontiers plus loin pour le moment et le désaccord de ceux qui s'y risquent n'est pas pour me faire regretter ma prudence. — M. Plummer, qui a déjà donné ses soins à l'exégèse de plusieurs des livres du Nouveau Testament, les applique cette fois à la redoutable *Épître aux Philippiens*[2]; on sait que c'est un conservateur intrépide; il l'est peut-être avec moins d'éclat dans son nouvel ouvrage que dans certains des autres; sans doute parce que, généralement, le texte y prête moins que celui de *Mt.*, par exemple. C'est un livre documenté, consciencieux, prudent, au point même qu'à force de s'abriter derrière les opinions et citations de ses devanciers l'auteur nous cache parfois sa propre pensée; un critique libéral et averti lui reprochera de manquer d'indépendance et de personnalité. Il ne faut attendre de lui aucune lumière nouvelle sur le fameux 2, 5-11 (la *Kénose*); cela est uniformément gris et pas un mot sur la valeur mystique du terme κύριος! La paraphrase de Massillon, qui paraît en note, ne supplée pas à cette lacune grave. Pourtant, il est probable que les orthodoxes relèveront de-ci et de-là quelques concessions « regrettables ». Chaque péricope est traduite deux fois; d'abord littéralement, puis, pour ainsi dire, *explicativement*, et

1. Ch. Bruston, *Les Trois Épîtres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Église*. Paris, Fischbacher, 1917, 37 p. in-8°.

2. A. Plummer, *A Commentary on St. Paul's epistle to the Philippians*. Londres, R. Scott, 1919, XXIII-115 p. in-8°.

Digitized by Google

chaque verset est étudié à part, dans sa lettre et son fonds. On ne peut espérer beaucoup d'imprévu, mais il y a pourtant à glaner en suivant les détours de cette trop circonspecte exégèse.

VI. L'ÉGLISE; DOGMES, HÉRÉSIES, RITES. — Nous n'avons rien reçu touchant la constitution générale de l'Église ou la dogmatique; à la liturgie se rapportent deux intéressants livres de Mgr BATIFFOL; l'un a trait à la messe[1] et l'autre rassemble neuf articles relatifs à la liturgie ou à l'archéologie[2]. Le premier de ces ouvrages est un recueil de dix conférences données à l'Institut catholique de Paris en 1916 : « On y trouvera une histoire et une explication détaillée de la messe romaine », dont les origines remontent proprement à la Cène, qui fut la première messe! Mgr Batiffol ne pouvait pas dire autre chose et on aurait tort de se laisser émouvoir par cette proclamation qui éclate en tête de l'avant-propos, ou par quelques autres phrases « de style » jetées de-ci et de-là; le livre est fait de main d'ouvrier et forme un digne pendant de l'*Histoire du bréviaire romain*, nul doute qu'il n'obtienne le même légitime succès. Très pratiquement, Mgr Batiffol part du missel romain, dont il trie les éléments d'après leur âge; puis il établit le cadre de la messe romaine antique, cadre liturgique et cadre extérieur; les diverses *formes* de la messe et la disposition des basiliques et de leur mobilier cultuel. Après quoi il décrit la messe papale du VIII^e^ siècle, puis la messe des catéchumènes et l'offertoire. Il peut alors essayer d'interpréter les traits essentiels de la messe en les expliquant du point de vue de la doctrine qu'ils enferment. Deux chapitres sont ensuite consacrés à l'étude historique et liturgique du canon romain et un à celle de la communion, point culminant de la messe, et aux oraisons qui la suivent avant l'*Ite missa est*. L'épilogue sera très apprécié des catholiques; il contient une série de conseils pratiques pour bien suivre la messe. Un profane y remarquera du moins un sens profond de la valeur de la communion et de la beauté propre de la liturgie. Les études réunies dans le second volume portent sur les points suivants : *Introduction au pontifical romain*, intéressante surtout par ce qu'on y apprend du Pontifical de Durand de Mende, dont Piccolomini a fait la base de la première édition romaine de 1485; — *le Costume liturgique romain*, qui sort du vestiaire civil du V^e^ siècle, peu à peu stylisé : d'abord de celui des

1. P. Batiffol, *Leçons sur la messe*. Paris, J. Gabalda, 1919, XI-330 p. in-12.

2. P. Batiffol, *Études de liturgie et d'archéologie chrétienne*. Paris, J. Gabalda et A. Picard, 1919, VI-327 p. in-12.

Digitized by Google

honestiores, puis, pour quelques détails et plus tard, de celui des *humiliores*, par l'intermédiaire des moines (le *cingulum* et l'*amict* par exemple); il n'est question de symbolisme qu'ensuite; — *les Origines du règlement des conciles :* le protocole conciliaire a été emprunté aux assemblées délibérantes romaines; très neuf et très bien présenté; — *les Présents de Cyrille à la cour de Constantinople :* Cyrille, bien que Mgr Batiffol plaide pour lui les circonstances atténuantes, n'en fait pas moins figure d'un évêque qui endette son Église pour corrompre des fonctionnaires impériaux; — *Un souvenir du royaume wisigoth de Toulouse dans un manuscrit mozarabe :* il s'agit une messe pour le *natale* de saint Saturnin qui contient des allusions à l'intolérance arienne des rois wisigoths et à une tentative qu'ils font pour s'emparer de la protection de Saturnin, c'est-à-dire de sa basilique et de ses reliques; — *la Chandeleur :* ce serait une fête de Jérusalem implantée à Rome au VII^e^ siècle et qui ne dériverait nullement, comme on l'a dit (Baronius autrefois, Wissowa aujourd'hui), des Lupercales. Je ne suis pas tout à fait convaincu que la fête païenne n'ait joué aucun rôle dans l'affaire (cf. Thalhofer, *Hdb. d. Kathol. Liturgie*, t. I, p. 687); — *l'Église cathédrale de Paris au VI^e^ siècle*, son emplacement, son nom, sa construction; — *l'* « *Expositio liturgiae gallicanae* » *attribuée à saint Germain de Paris* s'adresse surtout aux liturgistes de profession et *le Bréviaire parisien de 1736 et le pape Clément XII* ferait un bon appendice à l'*Histoire du bréviaire romain*. Tout cela est solide, instructif et d'une excellente langue. — Du livre de M. Clerc sur le *Culte des images chez les auteurs grecs du second siècle*[1], nous n'avons à retenir ici qu'un chapitre qui traite de la polémique chrétienne contre les images païennes. Dans une première partie, on nous a rapporté ce que les écrivains grecs ont dit, en ce temps-là, des images; dans une seconde partie, on nous donne une idée de l'attaque menée contre elles par certains philosophes, par les Juifs et par les chrétiens; dans une troisième partie, on nous décrira la défense. Du côté chrétien, « c'est la guerre sans merci : c'est l'esprit contre la *matière inerte* et c'est encore l'esprit contre *les esprits*, Dieu contre les démons » (p. 125). On ne saurait mieux dire. Sur ce point, les fidèles prennent la suite des Juifs; c'est un héritage. M. Clerc n'apporte rien de bien nouveau sur la question qui nous regarde en propre, mais il y dit clairement des choses justes, appuyées sur une étude diligente des textes

1. Ch. Clerc, *Les Théories relatives au culte des images chez les auteurs grecs du II^e^ siècle après J.-C.* Paris, Fontemoing, s. d. [1915], XV-664 p. in-8°. — Pas d'index et table insuffisante.

Digitized by Google

et des meilleurs livres. — Sur les *Écritures manichéennes*, M. P. Alfaric nous a donné deux volumes de grande importance[1]. Ils partent de ce principe que, pour comprendre le manichéisme, c'est aux manichéens d'abord qu'il faut s'adresser et non à leurs adversaires, qui ne les ont étudiés que pour les critiquer. L'abondante littérature sacrée de la secte n'existe plus, mais nous possédons les œuvres d'auteurs qui l'ont connue et résumée; on peut rassembler les citations, les fragments et les analyses actuellement très dispersés et en tirer les conclusions qui s'imposent. C'est le travail que M. Alfaric a entrepris et mené à bien, suivant l'économie que voici : dans une première section, nous étudions la constitution des Écritures manichéennes, leur origine chez Mani et chez ses disciples, et aussi leurs caractères généraux, leur enseignement et leur forme littéraire. Une seconde section a trait à leur histoire, divisée en trois points : leur propagation dans la chrétienté et hors d'elle, leur disparition dans la chrétienté et hors d'elle, leur survivance chez les écrivains chrétiens et chez les orientaux non chrétiens. Un chapitre spécial est consacré aux manuscrits de Tourfan et de Touen houang, qui sont venus si inopinément nous donner un moyen de contrôler et de compléter nos autres sources d'information, sous certaines conditions de prudence et de circonspection que M. Alfaric a grandement raison de souligner. L'*Étude analytique* comporte deux grandes sections : Écritures proprement manichéennes; Écritures adoptées par les manichéens. Dans la première sont étudiés les écrits de Mani et ceux des manichéens, rangés d'après leur genre; dans la seconde sont passés en revue les écrits juifs, les chrétiens et les païens, grecs, mazdéens et bouddhiques que la secte a adoptés et adaptés à ses fins. Cet inventaire, le plus complet et le plus solide qui existe, établit un point de départ vraiment scientifique à toute enquête sur le manichéisme; il renouvelle la question en la posant sur des bases plus larges et plus fermes que celles dont disposaient jusqu'ici les chercheurs.

VII. Patristique. — C'est encore un livre de M. Alfaric que j'ai à signaler ici et un livre du plus haut intérêt : la première partie d'une forte étude sur l'*Évolution intellectuelle de saint Augustin*[2]. Il serait difficile de la pousser plus avant. Elle repose sur une patiente et minutieuse classification chronologique des trai-

1. P. Alfaric, *Les Écritures manichéennes*. I : *Leur constitution, leur histoire;* II : *Étude analytique*. Paris, E. Nourry, 1918, III-154 et 235 p. in-8°.

2. P. Alfaric, *L'Évolution intellectuelle de saint Augustin. Du manichéisme au néo-platonisme*. Paris, E. Nourry, 1918, IX-556 p. in-8°.

Digitized by Google

tés d'Augustin et des idées qu'ils enferment, grâce à quoi M. Alfaric a pu fixer des distinctions et des nuances fort importantes, jusqu'ici insoupçonnées ou négligées, et suivre presque pas à pas la formation intellectuelle et religieuse du grand docteur. L'ouvrage porte sur la partie la plus captivante de sa vie, celle où sa pensée cherche vainement à se stabiliser et où il passe d'un système à l'autre sans trouver dans aucun les certitudes qu'il poursuit. Toute cette agitation d'esprit, qui le conduit au christianisme ou plutôt à une sorte de syncrétisme inconscient dont la foi chrétienne lui fournit le cadre plus que la substance unique, nous est décrite, d'après lui-même, avec une précision qui ne laisse rien à désirer; et c'est une représentation véritablement nouvelle de la personnalité d'Augustin qui se dégage de cette pénétrante analyse. Trop communément on l'a construite en disposant arbitrairement des textes empruntés à des époques différentes d'une vie toujours en mouvement ou en se contentant de croire Augustin sur parole, après une lecture des *Confessions*, de la *Cité de Dieu*, des *Rétractations* et des *Lettres*; le travail de M. Alfaric est d'autre sorte, et c'est pourquoi il renouvelle le sujet. — Son information est aussi abondante que possible; elle l'est au point qu'on a parfois envie de lui reprocher un excès de scrupule. La méthode critique de l'auteur est de la plus complète « objectivité » et l'indépendance de son jugement parfaite; il cherche la vérité de l'histoire et il a su — rare mérite — n'être jamais la dupe de son personnage. Si j'avais à lui faire un reproche, ce serait de s'être trop effacé derrière lui, de lui avoir trop exclusivement laissé la parole, qu'il a diserte, mais parfois un peu abondante. Au demeurant, par la richesse et la sûreté des faits et des idées qu'il dégage et organise, ce livre fait grand honneur à l'érudition française.

Avec le cinquième volume de son *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne*[1], M. Monceaux ne sort pas encore du donatisme, auquel il avait déjà consacré le volume précédent et dont, au surplus, il s'est fait une spécialité. Le livre est, pour les deux tiers (248 p. sur 346), consacré à des écrits donatistes qui n'ont souvent que de lointains rapports avec ce qu'on nomme d'ordinaire *la littérature*; ils n'en demeurent pas moins intéressants pour l'histoire. Ce sont d'abord des discours, des pamphlets et des lettres, qui prennent place dans le premier quart du IVe siècle et représentent les débuts de la littérature donatiste (chap. I); ce sont, en second

1. P. Monceaux, *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe.* T. V : *Saint Optat et les premiers écrivains donatistes.* Paris, éditions Ernest Leroux, 346 p. in-8°.

Digitized by Google

lieu, des documents hagiographiques, d'autant plus importants que les donatistes se considèrent volontiers comme « l'Église des martyrs » et entourent la mémoire de leurs confesseurs d'une vénération particulière (chap. II). M. Monceaux s'arrête ensuite à la personne et à l'œuvre du grand homme, du véritable patriarche de la secte, Donat de Carthage, qu'il croit devoir identifier à Donat des Cases-Noires (chap. III); puis il étudie l'école de Donat, qui n'est pas à considérer seulement en Afrique, mais aussi à Rome, où il y eut des évêques donatistes, à partir de 320 environ, tout au long du IVe siècle; et de ces évêques deux au moins ont écrit : Macrobius et Claudianus, lequel paraît n'avoir point manqué au moins d'opiniâtreté et de vigueur (chap. IV). Un chapitre copieux sur Tyconius, qui ne fut jamais, au vrai, qu'un demi-donatiste et ne resta pas dans la secte, mais qui exerça une sérieuse influence sur saint Augustin et s'acquit, par son talent et sa science d'exégète, une réputation étendue et durable en Occident (chap. V), et un autre sur Parmenianus de Carthage, adversaire de Tyconius et grand théoricien du donatisme (chap. VI), achèvent la description de la littérature schismatique. Le dernier chapitre est consacré à Optat de Milev — telle est l'orthographe adoptée par M. Monceaux — et on ne l'accusera pas de malveillance! En appendice, on trouvera la restitution de trois écrits ou groupes d'écrits donatistes : le pamphlet de Petilianus contre l'Église catholique, les lettres de Gaudentius au tribun Dulcitius et le traité de Fulgentius sur le baptême. — En somme, avec ce que nous avons lu au t. IV touchant les documents en quelque sorte officiels qui nous restent sur le donatisme, les *Actes* des conciles qui se sont occupés de lui, pour ou contre, et les inscriptions de la secte, nous avons l'analyse complète de toutes les sources qui précèdent, alimentent et déterminent la grande polémique augustinienne; nous connaissons le dossier du donatisme ancien. M. Monceaux a mis beaucoup de soin à l'établir et, quand cela a été nécessaire, beaucoup de patience et d'ingéniosité à le rétablir. Il doit en être loué et remercié. Son livre intéressera surtout les érudits; ceux d'entre eux qui l'utiliseront auront à se faire une opinion personnelle sur plus d'un point où celle de l'auteur peut paraître contestable; il gardera le mérite, dans tous les cas, d'avoir bien posé les questions et d'avoir diligemment rassemblé les éléments de leur discussion et de leur solution.

Ch. GUIGNEBERT.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

Les Psaumes. Traduction nouvelle d'après les meilleurs textes, avec introductions et notes. Paris, Société biblique, 1920. In-8°, 187 pages. (Extrait de la *Bible du centenaire*.)

Cette traduction nouvelle du Psautier fait partie de la *Bible du centenaire*, dont nous avons étudié naguère les premiers fascicules. Les éditeurs ont très justement pensé que l'importance des Psaumes dans la vie chrétienne du passé et du présent justifiait et même réclamait un tirage à part, de format plus commode et de prix plus accessible que l'imposant et somptueux volume que sera leur Bible complète. Sans doute le papier du livre que j'ai sous les yeux paraît un peu gris et son grain n'est pas sans défauts, mais il reste au total très honorable, et l'impression qui le couvre est nette. Elle est aussi correcte, et cela vaut d'être loué aujourd'hui.

Une note nous apprend que la traduction a été préparée par MM. Ch. Mercier, P. Humbert, L. Randon et A. B. Henry, que l'ensemble du travail a été revisé par M. Ad. Lods et que le texte en a été définitivement arrêté par la *Commission de l'Ancien Testament* de la Société biblique de Paris. L'unité de l'ouvrage n'a point souffert de ces collaborations multiples, où les éditeurs n'ont cherché qu'un surcroît de garanties touchant l'exactitude de la version. Moins de scrupules auraient sans doute plu davantage au commun des lecteurs, qui, ne demandant d'ordinaire à la lecture du Psautier autre chose que l'édification, se plaindra peut-être d'abord que cette traduction nouvelle change ses habitudes et trouble sa sécurité. Du point de vue scientifique, nous n'avons qu'à nous en féliciter. J'ai eu la curiosité de comparer notre version à celle d'Osterwald, encore si répandue dans les milieux protestants, et à celle de l'abbé Crampon, qui jouit d'une réputation méritée parmi les érudits; le progrès sur la première est énorme et sur la seconde il est encore considérable. Un exemple fera comprendre dans quel sens il s'affirme. Au verset 12 du *Psaume* 2, le texte hébreu, probablement altéré, offre une difficulté sérieuse; on y lit les deux mots *našŝeqou bar* (= *baisez pur*) qui semblent inintelligibles. Depuis longtemps, on a cherché à sortir d'embarras en interprétant *bar* par *fils* et même *Fils*, ce qui présente, du point de vue dogmatique, des avantages faciles à voir, mais aussi ce qui confond l'hébreu et l'araméen fort mal à propos : *fils*, en hébreu, c'est *bên* et non *bar*, et le mot paraît au verset 7 du même Psaume. Or, Osterwald n'hésite pas et il écrit bravement : *Rendez hommage au*

Digitized by Google

Fils; du reste, il intitule le Psaume : *Prophétie du complot des Juifs contre Jésus-Christ et de la gloire où il a été élevé par son Père.* Crampon ne tombe point si ingénument dans pareille niaiserie et il intitule le Psaume : *les Triomphes de l'Oint du Seigneur;* mais il traduit, lui aussi, *naššeqou bar* par *Baisez le Fils* et nous avertit en note qu'il s'agit d'un acte d'hommage. J'entends bien que *le Fils* ce n'est pas nécessairement Jésus-Christ et que l'Oint peut être un roi juif; mais Crampon ne le dit pas; il dit même expressément le contraire dans une note au verset 2 : *ici, l'Oint par excellence de Jéhovah, le Roi-Messie!* Notre traduction, en laissant en blanc le passage inintelligible et en donnant en note la raison de son abstention, a substitué un scrupule scientifique à une tendance confessionnelle. C'est par ce trait — qu'on retrouve en face de tous les passages incertains — que se marque surtout le progrès dont je viens de parler : loin de chercher à nous dissimuler les difficultés ou de nous donner l'impression qu'elles sont résolues, on nous les signale et on les circonscrit avec soin. Qu'on lise le *Psaume* 22 (celui-là même qui a exercé une telle influence sur ce que l'on pourrait appeler l'affabulation du récit évangélique de la Passion), dans Osterwald, dans Crampon et dans la version nouvelle, et l'on jugera des conséquences pratiques de la différence que je marque. Elles sont capitales, et c'est avoir rendu un grand service aux travailleurs étrangers à la langue hébraïque que de leur avoir donné une si fidèle image du texte. Évidemment, elle leur fera perdre quelque chose de la belle assurance et de la confiance qu'ils pouvaient puiser aux versions antérieures, mais elle leur permettra de se rendre exactement compte de la réalité philologique.

Le texte suivi me paraît ressembler beaucoup à celui de la dernière édition de la *Biblia hebraïca* de Kittel; on y tient compte du Targum et des versions anciennes, antérieures à l'établissement du texte massorétique; les notes critiques donnent les principales leçons sur chaque verset incertain et on n'y néglige pas non plus les *consilia ad emendandum textum*, les suggestions de la critique conjecturale, qui sont trop souvent notre dernière ressource. A vrai dire, l'avertissement sur le texte placé en tête du volume reste très élémentaire et n'apprendra rien à qui se trouve tant soit peu au courant de la question, mais il est destiné au grand public, qui en ignore tout. Je regrette que cet avertissement, tout technique, ne soit pas accompagné d'une introduction générale, analogue à celle de Kautzsch (t. II, p. 105 et suiv.), où on nous aurait donné quelques précisions sur la poésie, la rythmique et la prosodie du Psautier, sujet obscur encore sur bien des points; sur la composition du recueil; sur la portée religieuse de ces chants et leur utilisation cultuelle; sur l'entrée des Psaumes au canon; enfin sur l'ensemble des questions qui intéressent la localisation de ces petits poèmes et leur étude critique. Plusieurs de ces questions sont posées dans une note qui clôt le livre, mais elles n'y sont vraiment pas traitées assez à fond et surtout les indications intéressantes

Digitized by Google

et utiles que cette note renferme n'y sont pas assez systématisées. Je regrette particulièrement l'absence d'un essai de classification chronologique et d'une étude d'ensemble sur les auteurs présumés.

A mon sens, ce double complément était d'autant plus nécessaire que les indications que chaque Psaume nous apporte sur son origine sont plus obscures et plus difficiles à interpréter, puisque la mention *de David* ou *de Salomon* désigne le plus souvent un recueil et non un auteur. On aurait pu, dans une certaine mesure, compenser cette introduction générale, dont je regrette l'absence, en faisant précéder chaque poème d'une courte notice, ainsi que l'a fait Kautzsch; on n'a cru pareil éclaircissement nécessaire que dans les cas qui le réclamaient évidemment; je crois qu'on aurait bien fait de le donner dans tous les cas et de ne pas chercher à le trop abréger. Les notes sur l'exécution musicale des Psaumes sont utiles, mais là encore j'aurais souhaité qu'on en tirât une doctrine; je crois, pour ma part, qu'il n'est pour ainsi dire pas une seule des indications musicales qui accompagnent les Psaumes que nous puissions interpréter sûrement. Il est un peu inquiétant, par exemple, de voir que la prudence réduit à un point d'interrogation l'interprétation du mot *sela* qui se rencontre soixante et onze fois en trente-neuf Psaumes; que *higgayôn* peut vouloir dire *à grand orchestre* ou *à mi-voix;* ou que *avec les flûtes* (*Ps.* 5) est peut-être à entendre *sur l'héritière*, c'est-à-dire probablement sur un air connu, ou que *sur la guittit* (*Ps.* 8) parle d'un instrument, d'un mode ou d'un air connu; etc., etc.

Quelques détails de la traduction, ou plutôt de l'interprétation, peuvent être contestés : en *Ps.* 2, 9 : *tu les paîtras avec une houlette de fer*, sens admis par la Septante, la Peschitto et la Vulgate, ne paraît tout de même pas préférable au *tu les briseras avec une massue de fer* que semble réclamer l'hébreu; en *Ps.* 3, 8ª : *Lève-toi Yahvé, délivre-moi, mon Dieu*, est considéré comme une glose, parce que la strophe finale se trouve trop longue; c'est possible, et même cette interprétation est plus vraisemblable que celle de Kautzsch, qui préfère mettre à part le dernier verset en l'assimilant à une de ces doxologies qui terminent si souvent les Psaumes pour laisser le lecteur sur une bonne impression; mais, en *Ps.* 4, 9, il serait utile de dire pourquoi on considère comme une glose les mots *en sécurité;* il en va de même des mots *le mortel tiré de la terre* en *Ps.* 10, 18; etc. C'est bien peu de chose que cette critique, je n'en doute pas.

La traduction se lit aisément; elle est d'une langue facile et elle a eu soin de se garder du jargon pseudo-oriental où d'autres ont trouvé l'illusion de l'exactitude et de la couleur locale. Elle cherche, par sa disposition typographique, à donner une idée de la variété des rythmes, grâce à quoi sans doute se trouvait atténuée la terrible monotonie de cette poésie réputée sublime. Il n'y a point de lyrisme, ni d'enthousiasme sacré qui parvienne à nous faire illusion sur la répétition implacable des mêmes thèmes et sur l'inévitable retour non seulement des mêmes sentiments, mais aussi des mêmes procédés. C'est plus

Digitized by Google

par leur relation avec la vie religieuse d'Israël et par leur influence sur la liturgie et la mystique du christianisme que par leur valeur lyrique ou leur intérêt littéraire que ces poèmes méritent encore l'attention des chercheurs.

Ceux-là sauront gré à M. Lods et à ses collaborateurs d'avoir facilité et assuré leurs enquêtes dans le Psautier et ils se réjouiront que cette traduction nouvelle étende à un public très large le bénéfice des résultats de la science biblique, qu'un Français non spécialiste ne pouvait guère atteindre jusqu'ici qu'à travers l'allemand ou l'anglais.

Ch. GUIGNEBERT.

Emmanuele CIACERI. **Processi politici e relazioni internazionali. Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e del l'Impero.** Rome, Nardecchia, 1918. Gr. in-8°, XI-435 pages. (Ricerche sulla storia e sul diritto romano, pubblicate da Ettore Pais e da F. Stella-Maranca. II.)

M. Emmanuel Ciaceri a publié sous ce titre dix articles de valeur inégale, généralement trop prolixes, mais qui révèlent tous un esprit sage et judicieux et une critique sûre et pénétrante. Le premier est consacré aux relations entre Rome et l'Égypte à l'époque des Lagides (p. 1-54). La thèse de M. Ciaceri, souvent contraire aux théories de Lehmann, de Bouché-Leclercq, de Colin, et qui paraît juste, est la suivante : Rome n'a pas pratiqué une politique de mauvaise foi à l'égard de l'Égypte; la pensée de l'annexion n'est venue que du parti démocratique à l'époque de César; les Lagides, simplement amis de Rome jusqu'en 168 et même jusqu'en 80, n'ont été ses alliés officiels qu'en 59; leurs rapports avec la Grèce doivent être ramenés à de justes proportions. — L'article II, « Rome et les guerres d'esclaves en Sicile » (p. 55-121), comprend l'étude des sources et l'exposition des faits. Nos sources, insuffisantes, ont été jusqu'ici mal étudiées; il faut distinguer dans Diodore, notre source essentielle, deux courants, un défavorable aux esclaves, issu sans doute de Posidonios, l'autre favorable, d'un auteur inconnu, peut-être Caecilius de Calacté; l'histoire de la première guerre est calquée sur celle de la seconde. La première paraît avoir duré non pas huit à neuf ans, mais quatre au plus. La tradition a considérablement grossi le nombre des esclaves révoltés, des villes détruites. Signalons de bonnes remarques, en particulier sur la complicité du prolétariat agricole, sur le rôle du culte des Paliques, protecteurs des esclaves. — Dans l'article III, « La conspiration de Catilina et le noyau historique de la tradition ancienne » (p. 123-168), provoqué par le livre de Boissier, nous trouvons les thèses suivantes : Salluste, certainement apologiste et courtisan de César, historien négligent, partial et maladroit, a voulu donner à la conspiration un sens aristocratique quoique sa narration prouve jusqu'à l'évidence que

Digitized by Google

la masse des conjurés et de l'armée de Manlius se composait de prolétaires de Rome et de la campagne, de vétérans, de Marianistes et qu'ils servaient le parti démocratique. La complicité au moins morale de César et de Crassus est indéniable, quoique personne n'ait alors voulu faire la lumière sur leur compte. C'est Cicéron qui, dans ses Catilinaires publiées seulement trois ans après avec de nombreux remaniements et dans l'Histoire de son consulat, utilisée par Plutarque, a systématiquement exagéré l'importance de la conspiration pour se défendre contre l'opinion publique et rejeter sur le Sénat la responsabilité de la condamnation. La première conspiration a été l'œuvre non de Catilina, mais d'Autronius et de Sylla, soutenus par César et Crassus. Dans la seconde, le noyau historique est la lutte personnelle entre Catilina et Cicéron ; les projets d'incendie et de carnage sont absurdes et imputables tout au plus à Lentulus et à Céthégus ; Catilina ne voulait que le consulat. Sa conspiration n'a été qu'un mince épisode de la lutte entre les conservateurs et les démocrates. Ces jugements nous paraissent absolument justes. — Dans l'article IV, « Le procès pour *perduellio* de C. Rabirius » (p. 169-195), M. Ciaceri revient avec raison, contre Niebuhr, Mommsen, Strachan-Davidson et autres critiques, à l'opinion traditionnelle. Il n'y a eu qu'un procès, pour *perduellio*, où le préteur a pu légalement choisir seul, sans plébiscite, les deux *duoviri*, où le tribun Labienus, agent de César, a pu être l'accusateur et non le président ; la phrase de Cicéron sur un procès tendant à une amende peut faire allusion à un procès ultérieur pour *plagium*. — Dans l'article V, « A. Gabinius et C. Rabirius Postumus dans les procès de 54 av. J.-C. » (p. 197-247), M. Ciaceri cherche à élucider ces procès aussi obscurs pour nous que le précédent. Rabirius paraît avoir été acquitté. Gabinius, condamné dans le procès, *repetundarum*, était probablement innocent, alors que dans le premier procès, *majestatis*, il avait été acquitté quoique coupable en droit. C'est qu'en réalité ces procès sont un autre épisode de la lutte des deux partis, conservateur et démocrate. Gabinius, instrument de César, de Crassus et de Pompée, avait été sauvé dans le premier procès par Pompée qui, dans le second, pendant l'absence de César, ne put le soustraire à la haine des conservateurs. — L'article VI, « L'empereur Tibère et les procès de lèse-majesté » (p. 249-308), est le meilleur de tous. L'auteur y démontre excellemment, contre la majorité des historiens et des jurisconsultes, que Tibère n'a fait aucune innovation dans les procès de lèse-majesté, qu'il n'y a jamais fait sentir son action personnelle, qu'en appliquant rigoureusement la loi il n'a fait qu'obéir à l'esprit et au texte des institutions d'Auguste. La *lex Julia majestatis* d'Auguste (et non de César) avait déjà réuni tous les cas anciens et nouveaux. Tibère n'y a pas introduit de peine nouvelle. La transformation de l'*interdictio aquae et ignis* en relégation et en déportation, que Mommsen lui attribue à tort, remontait à Auguste. La *quaestio majestatis* ne fonctionne plus après Auguste ; Tibère ne réserve aucun de ces procès, sauf quelques cas obscurs et suspects, à son tribunal, mais

Digitized by Google

les renvoie tous au Sénat qu'il modère souvent plutôt qu'il ne le pousse. La seule innovation qu'il ait introduite dans la procédure, l'intervalle de dix jours entre la sentence et l'exécution, est excellente. Il a arrêté nombre de procès pour magie, offenses et injures au prince. Beaucoup de condamnations ont été prononcées en réalité pour adultère ou *repetundae*. Les quatre-vingt-trois cas prouvés de lèse-majesté n'autorisent pas à parler de massacres. L'accord de Tacite, de Suétone et de Dion Cassius contre Tibère ne prouve rien, puisqu'ils reproduisent une tradition déjà fixée; Tacite est systématiquement hostile à Tibère. La démonstration de M. Ciaceri est une véritable et convaincante réhabilitation de Tibère. — Dans l'article VII, « Relation schématique entre Tacite, Suétone et Dion Cassius » (p. 309-317), M. Ciaceri essaie d'expliquer cette division absurde des règnes de Tibère, de Caligula, de Claude et de Néron en deux périodes, une bonne et une mauvaise : c'est la lutte entre deux traditions, une favorable et une défavorable, qui aurait fait admettre un changement de caractère, chez Tibère, après la mort de Germanicus qui avait été l'espoir de l'aristocratie. — L'article VIII, « Agrippa I^er^ et la politique de Rome à l'égard de la Judée » (p. 319-362), est une dissertation intéressante, mais qui n'apporte rien de nouveau sur les règnes d'Hérode le Grand et d'Agrippa I^er^ et les causes de la révolte des Juifs. — Dans l'article IX, « Le complot de Pison contre Néron » (p. 363-386), M. Ciaceri combat l'opinion courante qui n'y voit qu'une tentative de Pison pour monter sur le trône et laisse Sénèque en dehors du complot. Il admet deux éléments, un monarchique qui veut substituer un bon empereur, Pison, à un mauvais, et un républicain qui représente un parti encore très nombreux et la philosophie stoïcienne avec Sénèque, ses frères et Lucain. — C'est en partie la même idée que développe l'article X, « Claude et Néron dans les Histoires de Pline » (p. 386-434). Le trait essentiel de cette œuvre, écrite sans doute entre 68 et 71, aurait été l'hostilité contre Agrippine et Sénèque et la sympathie pour Claude. Cette hypothèse est assez vraisemblable.

Ch. LÉCRIVAIN.

Charles Henry CUNNINGHAM. **The Audiencia in the spanish colonies as illustrated by the audiencia of Manila 1583-1800.**

M. Charles Henry Cunningham, professeur adjoint d'histoire à l'Université du Texas, a séjourné plusieurs années aux Philippines et a recherché des documents relatifs à l'histoire de l'Audience de Manille dans les grands dépôts de la ville : bibliothèque des Philippines, archives des Philippines, archives de l'Audience. Trois années passées en Espagne, aux archives des Indes à Séville, aux archives historiques de Madrid, aux archives de Simancas, ont complété sa riche documentation.

Digitized by Google

La bibliographie est très abondante et disposée à l'allemande, tout en bloc, par grandes charges massives de collections en 113, en 180 volumes. Il eût mieux valu une bibliographie moins nombreuse et plus méthodique, où l'auteur aurait marqué nettement l'importance de chaque ouvrage et le degré de crédit qui peut lui être accordé. Une bibliographie bien faite ne doit pas être une simple liste d'ouvrages ayant des rapports plus ou moins étroits avec le sujet, mais une liste raisonnée et une étude critique permettant de savoir en quel état se trouvait la question avant le travail de l'auteur et ce qu'il a ajouté à ce que l'on connaissait avant lui. L'*Histoire d'Espagne* de M. Altamira est, à coup sûr, un excellent livre, mais les détails que M. Cunningham y a rencontrés sur l'Audience de Manille doivent être assez succincts, et il en est de même de beaucoup d'autres ouvrages cités par lui. Les lecteurs français ne manqueront pas de remarquer avec quelle ardeur passionnée les Américains ont fouillé depuis vingt-cinq ans l'histoire et la géographie des Philippines. Les cinquante-cinq volumes de la collection Blair-Emma Helen donnent une idée très avantageuse de l'activité scientifique américaine; nous aimerions avoir quelques détails sur cette collection et savoir quelles parties, quels volumes M. Cunningham a consultés de préférence. Nous ne trouvons nulle part dans cette bibliographie si copieuse la *Bibliographie hispanique* de M. Foulché Delbon. Aucune mention n'est faite de sa *Revue hispanique*, organe de la Société hispanique américaine. Puisque M. Cunningham nous fait l'honneur de nous citer, il aurait trouvé dans le tome XXX de cette collection une étude sur l'Inquisition aux Indes au XVIII[e] siècle qui aurait pu l'intéresser. Ces légères critiques n'ôtent évidemment rien au mérite du travail de M. Cunningham; il nous a paru qu'elles pouvaient lui être présentées et attirer utilement son attention sur un mode différent de conduire ses études bibliographiques.

M. Cunningham nous donne un ouvrage d'ensemble sur l'Audience de Manille. Il consacre un premier chapitre à l'institution des Audiences dans les colonies espagnoles, puis il passe à l'établissement de l'Audience de Manille à la fin du règne de Philippe II (1583-1598). Il étudie successivement les fonctions judiciaires du haut tribunal, il le montre recevant les comptes des fonctionnaires, exerçant des attributions administratives. Il examine ses relations avec le gouverneur, avec la juridiction militaire, les conflits incessants entre les deux pouvoirs, l'autorité de l'Audience en cas de vacance du gouvernement. Il termine par l'exposé des attributions de l'Audience relativement au patronage royal et au contrôle de la juridiction ecclésiastique. Nous avons ainsi un tableau général et complet d'une grande institution judiciaire coloniale qui fonctionna pendant environ deux siècles et demi. L'auteur connaît le milieu où elle s'est développée, il a lu tout ce qu'elle a laissé derrière elle, son livre constitue une contribution intéressante à l'histoire du droit colonial espagnol et nous renseigne à la fois sur la structure de l'institution et sur la manière dont elle fonctionnait; nous

Digitized by Google

voyons tous les rouages de la machine et nous pouvons constater quel fut son rendement. Le livre est fait suivant les règles de la saine critique et de main d'ouvrier, mais l'auteur est peut-être resté plus juriste qu'historien dans sa méthode générale; l'image qu'il nous donne de l'Audience ressemble à un tracé géométrique et garde l'aspect schématique si fréquent dans les travaux de ce genre; on ne voit guère les hommes à travers les grandes lignes du sujet, la vie reste presque absente de ce vaste ensemble.

Si stables qu'aient été les institutions espagnoles, il est certain que les auditeurs de 1583 n'auraient pas reconnu l'Audience de 1783 et se seraient trouvés dépaysés au milieu de leurs confrères du temps de Charles III. Même dans les milieux les plus somnolents, tout change, tout évolue; si la physionomie légale d'une institution reste sensiblement la même, l'esprit qui l'anime change, et étudier son histoire comme si cet esprit ne changeait point est un procédé très juridique mais peu conforme à l'histoire.

Les îles Philippines, situées à des mois entiers de navigation de la métropole, peuplées presque en totalité par des populations indigènes, constituaient un petit monde tout à fait à part, d'une physionomie très différente des Antilles, du Mexique et du Pérou. Il ne semble pas que M. Cunningham s'en soit beaucoup préoccupé et son livre y a perdu, sinon de sa valeur, du moins de son intérêt. Il a cru, en légiste, que les textes sont tout, et il a un peu oublié que la vie est bien quelque chose. Nous eussions aimé savoir tout ce que le milieu philippin a ajouté de particulier, de spécial à la physionomie de l'Audience de Manille, et nous apercevons presque exclusivement un tribunal d'un type défini accomplissant dans un milieu inconnu une besogne immuable avec une régularité presque mathématique. Il y a dans cette conception une part de vérité; ce n'est pas la vérité tout entière, ni surtout la vérité vivante, mais il n'est que juste d'ajouter que presque toutes les études relatives aux institutions sont entendues de cette manière, et l'optique générale étant ainsi déterminée, M. Cunningham a bien vu.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

Captain John KNOX. **An Historical Journal of the Campaigns in North America, for the years 1757, 1758, 1759 and 1760.** Edited with Introduction, Appendix and Index, by Arthur G. DOUGHTY. Torento, the Champlain Society. T. I, 1914, 1 vol. in-8°, xxiij-520 pages; — t. II, 1914, 617 pages; — t. III, 1916, 587 pages, avec cartes et gravures.

Ce n'était pas un personnage de premier plan que le capitaine Knox; mais il eut l'heureuse fortune, dans une vie d'ailleurs peu chanceuse, d'écrire un livre dont ne peuvent se passer les historiens qui racontent

Digitized by Google

les événements auxquels il assista. Par surcroît de hasard favorable, l'ouvrage ne fut tiré probablement qu'à fort petit nombre d'exemplaires, celui des souscripteurs, 250 environ, ce qui le rend d'une extrême rareté. La Société Champlain a naturellement pris le soin de le rééditer avec tout l'appareil d'érudition dont dispose l'actif et savant directeur des archives du Dominion canadien, M. Arthur G. Doughty. Mais, comme elle ne tire, elle aussi, ses publications qu'à nombre restreint d'exemplaires, pour le chiffre limité de ses membres (550 exemplaires, dont 500 pour les sociétaires), le Journal de Knox continuera d'être plus célèbre que réellement connu. Du travail de M. Doughty nous dirons simplement que par ses notes, abondantes et minutieuses, il a presque fait un Dictionnaire biographique de la guerre canadienne pour les quatre dernières années de campagne, 1757-1760. Cette réédition de la Société Champlain sera désormais indispensable, même aux historiens qui pourraient encore consulter la vieille édition publiée par l'auteur, il y a plus de 150 ans (1769).

Knox est le type du bon officier de carrière, attaché passionnément à son métier, foncièrement respectueux de ses chefs qu'il se permet à peine de critiquer, excellent Hanovrien, cela va de soi, en un temps où le Jacobitisme mal éteint jetait encore des étincelles, au point que beaucoup ne s'inquiétaient guère de savoir dans quel camp servaient les Highlanders[1]. « Mme Pitt », comme on disait en France, ne posait-elle point pour la première Jacobite de Londres, d'autant que Pitt lui-même descendait de Jacques V, le père de Marie Stuart? L'honnête Knox ne crut mieux affirmer son loyalisme qu'en dédiant son livre au vainqueur nominal de la guerre, le lieutenant général Sir Jeffrey Amherst, colonel des 3e et 60e régiments d'infanterie. Cette dédicace ne lui valut d'ailleurs pas grande protection et le pauvre officier, par la suite, n'en trouva pas son ministre, Lord Barrington, plus accommodant.

Knox s'était, du reste, institué l'historiographe de la campagne, autant que mémorialiste pour son compte. Ce n'est pas sans raison qu'il put inscrire en tête de son œuvre l'épigraphe cicéronienne dont la *Revue historique* a fait sa devise. Il avait des amis dans les différentes colonnes qui convergeaient vers Montréal, le cœur du Canada[2].

1. « Le Highlander d'alors, comme l'Irlandais, rencontrait plus d'avantages à l'étranger que dans son pays. » Lorsque, au moment décisif, dans la nuit du 13 septembre 1759, les barques anglaises, chargées de troupes, allaient atterrir au pied des hauteurs d'Abraham, un officier highlander, qui avait appris excellemment notre langue au service de la Hollande, se chargea de répondre au *Qui-vive?* du factionnaire français et trompa sa surveillance en détournant ses appréhensions (Wrong, *A Canadian Manor*. Toronto, Bryant, 1908, p. 28-30).

2. Plusieurs personnages importants, dont Amherst lui-même, l'aidèrent dans son travail (t. I, p. 7). Amherst devait sa fortune au général Ligonier, le célèbre réfugié huguenot, sous les ordres duquel il servit à Dettingen, Fontenoy et Raucoux. Au début de 1758, il se trouvait dans la situation où Wolfe devait se trouver l'année suivante, avec le grade de colonel, détaché comme major géné-

Digitized by Google

Il recueillait non seulement les nouvelles, mais les documents, les ordres du jour, qu'il insère au milieu de son texte en si grand nombre qu'on y apprend le ménage de l'armée anglaise dans les temps difficiles. Ce sont de ces détails, souvent négligés pour les grandes opérations de guerre, qui attirent l'attention du militaire et ne laissent pas de lui être encore instructifs, surtout si l'on considère qu'une garnison, perdue dans un poste de l'Amérique du Nord, ressemblait alors beaucoup à nos garnisons isolées dans le Centre-Afrique ou sur nos confins d'Indo-Chine.

Le 2 février 1758, le 43e régiment d'infanterie recevait à Galway l'ordre de se rendre à Cork afin de s'y embarquer pour l'Amérique. Knox, fils d'un marchand de Sligo, avait servi comme volontaire pendant la guerre de la Succession d'Autriche et mérité d'être remarqué par le duc de Cumberland ; puis il s'était marié, mais la fortune de sa femme avait sombré entre les mains d'agents infidèles. Il partait donc, sans grandes ressources personnelles, avec le grade de lieutenant. Le gouvernement fournissait des moyens de transport pour les bagages, mais sans subvenir à l'entretien des chevaux dont la vente au port d'embarquement devait couvrir la dépense. Le 8 mai, le convoi mit à la voile, et le 2 juillet on débarquait à Halifax. Une gravure du temps nous montre la petite ville entourée d'une enceinte de pieux, partagée par des rues en damier; et, sur la grève, en guise de porte municipale, la potence, avec ses montants rigides et la traverse rectiligne.

Mais, dès la fin d'août, Knox avait été expédié à Annapolis Royale, dans la baie de Fundy. Ce fut dans ce district, pays désert à ses yeux, que s'écoulèrent pour lui et ses compagnons vingt-deux mois « d'exil inglorieux » (p. 308), aux prises avec un hiver qui leur paraissait invraisemblable et dans un confinement auquel on n'échappait que par des expéditions dangereuses, où, de part et d'autre, les vaincus payaient la défaite de leur chevelure, car les *rangers* anglais ne se montraient guère plus pitoyables que les Indiens au service de la France[1]. Au milieu de cette nature sauvage, Knox se distrayait par la chasse et des observations d'histoire naturelle dont les spécialistes

ral dans l'Amérique du Nord. Ce fut en cette qualité qu'il fit le siège de Louisbourg, où Wolfe se distingua brillamment; son succès lui valut le commandement en chef pour la campagne suivante (cf. Laurence Shaw Mayo, *Jeffrey Amherst*. Londres, Longmans, 1916). Le supplément littéraire du *Times* (19 mai 1916, p. 233) note que la grande énigme de sa vie fut qu'il parut oublié à moins de cinquante ans d'âge et qu'il n'exerça plus de commandement militaire, même pendant la guerre d'Amérique, jusqu'à sa mort, en 1797.

1. Pour des scalpes d'enfants, voir t. I, p. 409-410, et t. II, p. 231-232. Il convient de rappeler que le *Journal* de Frazer blâme énergiquement les *rangers* qui avaient sacrifié deux garçonnets pour se débarrasser de leurs cris. Le second cas est celui d'une chevelure d'enfant en *papillottes*, levée par nos sauvages et reprise par les Anglais, souvenir d'effroyables drames, dont la plupart ne laissèrent aucune trace.

Digitized by Google

apprécient encore la justesse. On était sevré de nouvelles; le gouvernement se désintéressait de la poste.

Huit mois plus tard, le 24 mai 1759, Knox débarquait à son tour au pied de la forteresse, « le fameux Dunkerque de l'Amérique du Nord », qui venait d'être cette fois définitivement perdu pour la France. Il n'avait cessé de recueillir des détails sur les incidents du siège, aussitôt la communication rétablie. Voici un passage de son Journal qui ne laisse pas d'offrir quelque invraisemblance : « Les volontaires étrangers qui faisaient partie de la garnison avaient été levés à l'origine pour le service du roi de Prusse; mais, ayant été trahis et vendus au roi de France, ils étaient arrivés à Louisbourg peu de temps avant notre invasion de l'île; beaucoup de simples soldats, sur leur demande, font ménage avec nos hommes et ont promis de nous servir fidèlement contre les Français, pour lesquels ils témoignent une aversion naturelle et inaltérable » (I, 267[1]). Maintenant, l'armée anglaise se préparait à la grande attaque de Québec. Le jeune général Wolfe, qui avait donné à tous une haute idée de ses mérites, passait les troupes en revue; et lorsque, par manière d'excuse, on faisait valoir que, dans leurs garnisons de province, toutes n'avaient pas eu le temps d'apprendre les nouveaux règlements — « Poh! Poh! » répondait-il, « nouveaux règlements, nouvelles balivernes. Pourvu que les hommes soient disciplinés et se battent bien, c'est tout ce qu'on leur demande ».

Les 4 et 5 juin, la flotte mit enfin à la voile. Sur la remontée du Saint-Laurent et sur le siège même, le Journal de Knox a été si souvent mis à contribution par les historiens qu'il ne nous offre guère d'incidents gardant encore la saveur de l'inédit.

Le siège traîna d'ailleurs en longueur. On avait reconnu l'impossibilité d'enlever la place d'assaut et l'on s'en tint à une énorme dépense d'artillerie, d'où vint l'idée de payer les soldats anglais pour la récolte des projectiles (II, 30). Les pièces françaises obtinrent peu d'effet matériel. Elles avaient ouvert le feu le 2 juillet; le 9 août seulement un projectile français, pour la première fois, tua un homme et en blessa grièvement trois autres dans une batterie anglaise. Pendant toute la durée de ce premier siège, il n'y eut que trente-six hommes tués ou blessés du côté de l'assaillant, dans les batteries proprement dites (II, 133[2]). En revanche, la basse ville était toute en ruines et ses

1. Un autre trait curieux, que M. Doughty rappelle d'après le chevalier Johnston, est que l'on avait établi une poudrière à l'épreuve de la bombe, en la recouvrant de plusieurs tonnes de tabac enlevées aux Anglais par les corsaires de France (t. I, p. 246-247).

2. Le lieutenant-colonel Wood, dans son excellent ouvrage sur la marine anglaise au siège de Québec, reproduit les chiffres officiels pour les pertes de cette marine pendant toute la guerre de Sept ans, jusqu'en 1763 :

Tués à la guerre ou par accident.	1,512
Malades et manquants	133,708
Restant immatriculés.	49,673
Marins et infanterie de marine	184,893

(*The Logs of the Conquest of Canada*, p. 43, Société Champlain, 1909).

Digitized by Google

rues infranchissables à raison des décombres amoncelés par le feu des Anglais.

La partie la plus intéressante, ce nous semble, du Journal de Knox est encore le tableau de la vie militaire à Québec pendant l'hiver qui suivit la capitulation[1]; non pas que les rigueurs de la saison fussent exceptionnelles, mais elles dépassaient de beaucoup les habitudes et les forces du tempérament anglais, sans parler des privations qui réduisaient la garnison à une véritable détresse. Lorsque les rues n'étaient plus qu'une nappe de glace, Knox trouvait plus judicieux, pour aller occuper son poste de la basse ville, de se laisser glisser avec ses hommes sur leur séant (II, 255, 317). On ne s'étonnera pas que la garnison, mal logée, mal couchée, mal vêtue[2], dépourvue de provisions fraîches, encombrât les hôpitaux. Mais le risque alors devenait autre : les bonnes religieuses entretenaient une atmosphère tellement surchauffée, pour leurs malades, qu'il fallait garder ensuite les convalescents rentrés au corps en observation médicale pendant quinze jours, afin de leur éviter une transition trop brusque (II, 256, 269). On manquait de fonds; à l'arrivée de Wolfe devant Québec, il n'y avait pas un *farthing* en caisse, non pas même le moyen d'acheter des chaudières pour l'armée. Par la suite, le gouverneur Murray se vit obligé d'emprunter à la troupe ce qu'elle pouvait encore posséder, pour le lui restituer sous forme de prêt, avec un intérêt stipulé à 5 °/₀ lors du remboursement final : il réunit ainsi 8,000 livres sterling, dont 2,000 offertes par les sous-officiers et soldats d'un seul régiment (II, 253, 290). Les Anglais possédaient des vivres, surtout des salaisons, qu'ils échangeaient parfois, ainsi que du gros sel, trouvé dans les anciens magasins du gouvernement français, contre les provisions fraîches des gens de la campagne; mais ils appréciaient moins les éternelles anguilles du Saint-Laurent qui jouaient un si grand rôle dans l'alimentation canadienne[3], et le général veillait jusqu'aux mesures culinaires

1. Le seul ouvrage où l'on ait largement utilisé les souvenirs de Knox, sur ce terrain, est celui du professeur George Wrong, *The Fall of Canada*. Oxford, Clarendon Press, 1914.

2. Sans doute, rappelle M. Doughty, « l'armée n'était absolument pas préparée pour un hivernage; mais elle devait se trouver en meilleure passe que les troupes américaines d'Arnold, qui arrivèrent sous Québec en 1775, au mois de décembre, avec les étoffes légères que l'on porte en été (t. II, p. 294). On sait que les religieuses de Québec, beaucoup par charité, sans doute un peu par décence, s'ingénièrent à tricoter des caleçons pour les Highlanders, que les femmes du pays, qui avaient quelquefois à s'en plaindre, appelaient « les gens sans culottes » (Wrong, p. 75; Knox, t. II, p. 153).

3. T. II, p. 245, 484. Dans ce dernier passage, il faudrait une virgule après le mot *salt*. « Bref », écrira Knox le 15 août de l'année suivante, « malgré tout ce que l'on raconte de l'immense détresse et de la condition famélique des Canadiens, je ne vois pas qu'il y ait de besoins réels, sauf pour les provisions de luxe, c'est-à-dire les conserves de porc ou de bœuf, le sucre, le sel, le poivre, le gingembre, le savon, le tabac, les liqueurs spiritueuses et le vin.

Digitized by Google

à prendre pour éviter le scorbut. Le vin et le rhum, auquel les soldats eussent préféré, ce semble, notre eau-de-vie, comme faisaient les sauvages, ne manquaient point; mais on les rationnait sévèrement, et deux femmes furent fouettées en pleine rue pour avoir contrevenu aux ordonnances qui interdisaient la vente du rhum[1]. D'ailleurs, la discipline était rude; par exemple, on avait introduit un double éclairage nocturne, urbain et individuel, afin d'éviter le trouble en cas d'alerte — deux habitants furent fouettés aussi pour être sortis le soir sans lanterne. Ces rudesses de la discipline anglaise devaient déplaire d'autant plus aux Canadiens qu'ils ne regardaient les Anglais comme installés à Québec que par l'effet accidentel de la capitulation (II, 300).

Knox avait dû commander, pendant une semaine au mois d'octobre, le poste de service à l'hôpital général; et c'est peut-être le passage du Journal qui se grave le mieux dans le souvenir des lecteurs français. Il admira fort l'organisation et le zèle des religieuses. Il s'y trouvait prendre ses repas, « à la table du roi de France », avec des officiers français, des directeurs, des commissaires et leurs femmes, gens de gaie humeur, qui, seulement, lorsqu'on faisait allusion à la situation présente de la colonie, se recueillaient un instant, avec un profond soupir : *O mon Dieu!* Chacun apportait son vin et se servait de son couteau de poche, ce qui n'était point de l'habitude anglaise, mais seulement de l'usage écossais, comme le notait Johnson aux Hébrides. La supérieure, M^me^ de Saint-Claude[2], voulut aussi se montrer accueil-

Le menu peuple boit de l'eau; la classe au-dessus, de la bière de sapinette, édulcorée de sucre d'érable au lieu de mélasse; quant à leurs supérieurs, ils boivent de l'eau-de-vie, avec un petit vin rouge de France, dont ils n'ont pas cependant en grande quantité » (t. II, p. 497).

1. L'administration militaire surveillait surtout à ce point de vue les femmes attachées au service de l'armée, en principe cuisinières, souvent cantinières, occasionnellement infirmières. Elles étaient assez nombreuses, en moyenne une par vingt-cinq hommes (trois par compagnie de soixante-dix hommes; quatre par compagnie de cent hommes); et le rôle de février 1760 en indique 539 pour la garnison de Québec. On leur allouait des rations et parfois on les commandait de service pour accompagner les détachements (t. I, p. 355; t. II, p. 302, 338). Pour le service d'infirmières, voir t. II, p. 39, 365-366, 399, 403, 408, 410.

2. M^me^ de Saint-Claude, née Marie-Charlotte de Ramezay de Saint-Claude de la Croix, était sœur du chevalier de Ramezay, commandant de Québec, qui dut signer la capitulation de la ville. Le dévouement et les bons offices de M^me^ de Saint-Claude, à l'hôpital général, lui valurent la considération et l'appui des Anglais en toute occasion. « Elle était, ce semble », ajoute M. Doughty, « une femme cultivée » (t. II, p. 367). Ceci est une autre question, qui ne touche point à ses mérites conventuels; mais sa correspondance dépasse quelque peu les limites ordinaires de l'indépendance admise à l'époque en matière d'orthographe.

Pour le chevalier de Ramezay, il est assez curieux que le consciencieux Knox, reproduisant le texte et la traduction des articles de capitulation, commette exactement la fameuse faute qui faillit mettre aux prises la France et les États-Unis sous la présidence d'Andrew Jackson : « M. de Ramsay demands

Digitized by Google

lante et offrit à Knox du thé, boisson qu'elle n'aimait pas et qu'elle considérait comme une médecine. Elle le fit si fort que Knox refusa d'absorber une décoction noire comme de l'encre où l'on avait fait généreusement bouillir autant de feuilles que l'on en pouvait trouver (II, 233, 238).

Le 14 juillet 1760, les troupes de Québec se remirent en route pour atteindre Montréal, le dernier réduit de la Nouvelle-France, où devaient se rejoindre toutes les colonnes anglaises. Cette montée du haut fleuve est assez généralement négligée des historiens, le drame perdant de son intérêt dès lors que la conclusion apparaît trop certaine. Mais Knox y prit une occasion nouvelle d'admirer la richesse et la beauté du pays; il s'élève jusqu'à l'enthousiasme poétique quand il décrit les rives boisées du fleuve, couvertes de fleurs et de fruits, peuplées d'oiseaux chanteurs, « qui se rapprochaient au point qu'une personne alerte aurait pu sauter d'un transport, à son gré, sur l'un ou l'autre bord » (492-493). Toutefois, sur les derniers moments de la colonie, il ne rapporte plus d'incidents notables.

Après la chute de Montréal, Knox devint capitaine d'une compagnie de pied indépendante, origine du 99e régiment d'infanterie. La récompense de ses services n'alla guère au delà. La paix signée, en 1763, son régiment fut démobilisé et lui-même fut mis en demi-solde. Il essaya vainement d'acheter une commission de capitaine en titre et même de devenir major avec l'appui de la comtesse de Shelburne; Barrington refusa de s'y prêter. En 1775 seulement, il obtint le commandement d'une compagnie d'invalides à Berwick; mais, deux ans plus tard, une crise survint qui l'acheva. Sous ce régime anglais, si indulgent pour les fonctionnaires de haut vol, si impitoyablement sévère pour les menus infracteurs, il fut accusé, en novembre 1777, d'avoir dispensé de service une demi-douzaine de ses invalides, moyennant six pence par tête, chaque semaine, applicables à l'hôpital militaire. Devant la réprimande de Barrington, qui le menaçait d'enquête, le malheureux homme prit peur et se laissa mourir (8 février 1778). Sa veuve demeurait avec un mince revenu de vingt-six livres sterling. Elle sollicita une pension du ministère de la Guerre; il lui fut répondu que l'administration réservait ses fonds de charité aux veuves et aux orphelins d'officiers totalement dénués de ressources.

Le troisième volume de cette réédition appartient tout entier à M. Doughty qui a su y réunir une trentaine de documents, parmi lesquels des journaux d'Amherst et de Murray, qui sont une excellente confirmation du texte. On ne saurait d'ailleurs trop louer la parfaite

(*sic*) les honneurs de la guerre pour la garnison... », etc., traduit en anglais par : *M. de Ramsay demands the honneurs of war for his garnison...*, etc. (t. II, p. 127). Si la capitulation avait été rédigée en anglais sous cette forme, Townshend et Saunders l'auraient aussitôt rejetée ou corrigée : *To demand* signifiant *exiger* (cf. Boutmy, *Études constitutionnelles*. Paris, Plon, 1885, p. 88-89).

Digitized by Google

impartialité dont il a fait preuve au cours de sa tâche, tenant toujours la balance exacte dans les rectifications qu'il apporte aux petites erreurs dont les plus consciencieux témoins sont capables sous l'impression du moment. Le difficile pour un historien n'est peut-être pas de se montrer impartial, mais de faire accepter qu'il le soit; c'est à quoi M. Doughty réussit admirablement[1].

René DE KÉRALLAIN.

Pierre LOUIS-LUCAS, docteur en droit. **Volonté et cause.** *Étude sur le rôle respectif des éléments générateurs du lien obligatoire en droit privé.* Paris, librairie de la Société du « Recueil Sirey », 1918. In-8°, 314 pages. Prix : 10 fr.

Ce livre vient à nouveau nous apporter une analyse minutieuse du fondement de l'obligation. Trois éléments constitutifs s'en dégagent et dominent l'œuvre entière : cause, volonté, ordre public.

Celui qui reçoit une valeur quelconque doit fournir une compensation égale à celui qui s'en dessaisit; c'est la notion de cause. Celui qui manifeste son consentement doit accomplir le fait auquel il s'en-

1. Par distraction, sans doute, M. Doughty a négligé de nous donner la date de la mort de Ligonier (t. I, p. 301). T. II, p. 150, *criautes* est imprimé pour *criantes*. Dans la traduction de ce mandement épiscopal, dont il donne aussi le texte original, Knox a su rendre fort exactement un passage défiguré par l'abbé Casgrain. « Dans tous les états, la contagion est presque générale », *in almost all ranks the contagion is nearly universal* (p. 154) et non pas dans les « États ». — P. 224, la duchesse d'Aiguillon, dont on oublie généralement de rappeler qu'elle était nièce du duc de Luynes par son mariage, était née Marie de Vignerod du Pont de Courlay et se trouvait marquise de Combalet, mais non *Cambalet*, comme on l'imprime deux fois dans la note, la seconde fois avec une seconde faute : *Cambelet*. Pour l'orthographe du nom de Vignerod, nous suivons de préférence celle de M. Hanotaux (*Histoire du cardinal de Richelieu*, t. I, p. 133). Fléchier, qui prononça l'oraison funèbre de la duchesse, n'était pas un prédicateur jésuite, mais un « prêtre de la doctrine chrétienne », plus tard évêque de Nîmes, comme on sait. Il avait cru devoir prendre pour texte de son panégyrique le précepte de saint Paul aux Corinthiens (I, VII, 31), qu'il faut user de ce monde comme si l'on n'en était pas, car la figure des choses mondaines est passagère. Mais l'Hôtel-Dieu de Québec, qui entretient au Canada la mémoire de la duchesse, montre que les fondations charitables, tout au moins, ne sont pas nécessairement éphémères; elle aura donc eu raison de croire, comme son oncle le cardinal, qu'il ne faut pas « ramener les œuvres des hommes à la mesure de leur courte vie » (Hanotaux, t. I, p. VIII). Enfin, p. 309, on aurait pu rectifier l'erreur de Knox à la date du 16 décembre 1759 : « Nous sommes informés que M. de Bougainville est retourné en Europe, dans l'escadre qui est passée récemment sous le canon de la ville, pour rappeler aux ministres la situation désespérée du Canada. » Bougainville ne rentra en France qu'après la capitulation.

Digitized by Google

gage; c'est la notion de volonté. Cause et volonté se mélangent intimement dans le lien obligatoire, mais l'obligation ne naît viable qu'autant qu'elle se conforme aux règles du moment; c'est la notion d'ordre public.

La première partie du livre est consacrée à la recherche historique de ces trois éléments. L'obligation naît, fort probablement, dans l'activité illicite : le délit, où triomphe la notion réaliste de cause; dans le domaine de l'activité licite, le crédit, né de la confiance, va répandre en sens inverse la notion intellectuelle de volonté.

La notion de cause s'élabore avec le type quasi contractuel d'obligation : le déplacement économique de valeur entre deux patrimoines se métamorphose en une force juridique irrésistible qui impose le rétablissement de l'équilibre rompu. Cette force, entrant dans le cadre du droit, devient la cause. Cette notion s'individualise avec le contrat réel où la « res » fixe d'abord son étendue, puis la cause se détache de l'objet, avec difficulté dans le contrat unilatéral, de toute évidence dans le contrat synallagmatique. Cette évolution de la cause trouve enfin sa limite au point où il devient nécessaire qu'intervienne la volonté. Nous voyons, en résumé, la cause agir comme un ressort tendu faisant effort pour revenir à son point de départ; l'auteur la définit : « La nécessité incluse dans la prestation ou le fait d'une certaine consistance qui, émanant du créancier, fonde objectivement et quantitativement l'obligation du débiteur. »

L'idée de volonté s'élabore dans le type contractuel d'obligation : l'effort intellectuel des parties revêt d'abord une force spirituelle presque magique, l'on renforce le lien obligatoire naissant d'une sorte de terreur religieuse, qui se traduit en formules de menaces ou d'anathème. L'on semble avoir peur du vouloir, de sa mobilité, de son incertitude, et, inconsciemment, ses formes religieuses se figent; actes, paroles prennent la valeur magique d'un rite, le formalisme apparaît donnant clarté et sécurité. Sa solennité n'engendre d'ailleurs qu'une immobilité de façade, derrière laquelle l'évolution continue sa marche; la forme enferme l'idée dans un acte, dans un mot, bientôt dans un simple acte écrit. La forme finit par tomber comme une gaine vide laissant la volonté achever son évolution. L'auteur aboutit à cette définition de la volonté, « l'expression d'une volition saine qui, émanant du débiteur, fonde subjectivement et qualitativement son obligation ».

Le lien obligatoire, né de la cause et de la volonté, va s'adapter à chaque époque et subir les règles du milieu. Ces influences religieuses, morales, puis sociales aboutiront à la notion d'ordre public, que l'auteur définit ainsi : « La délimitation du minimum de convenance sociale, au-dessous duquel l'obligation, née d'un fait licite, ne peut pratiquement être maintenue en tant qu'obligation juridiquement valable. »

Dans une deuxième partie, l'auteur reprend, en vue d'une analyse

Digitized by Google

juridique serrée, les définitions dégagées de son examen historique. — La volonté est l'expression d'une volition; déterminer la volonté juridique, c'est considérer le moment précis où une donnée de la philosophie devient une donnée de droit, l'instant de la déclaration de volonté. Le vouloir doit être sain, son énergie créatrice dépendra de sa qualité. Enfin la volonté fonde subjectivement et qualitativement l'obligation : c'est dire qu'elle la délimite dans la déclaration et l'engagement. — La cause est la nécessité de compenser une prestation ou un fait; déterminer cet élément économique, c'est fixer le moment précis où il pénètre dans le droit et de simple valeur matérielle devient cause juridique. L'énergie créatrice de la cause sera évaluée d'après l'importance de la valeur déplacée. Son rôle est étroitement délimité par ce double caractère objectif et quantitatif; la cause pourra être insuffisante ou inexistante, elle n'est pas fausse ou illicite. — L'ordre public, au contraire, résume les idées et de licéité et de solidarité; son action plutôt négative s'impose comme un « minimum de socialité. »

La troisième partie de l'ouvrage réalise une synthèse des éléments générateurs du lien obligatoire, examinés dans les principaux types d'obligation. L'on suivra avec intérêt l'auteur dans l'analyse des cas spéciaux qu'il échelonne le long d'une courbe, partant du point où la volonté fait presque entièrement défaut pour atteindre cet autre extrême où disparaît à peu près la notion d'enrichissement. Énumérons simplement : l'enrichissement indu où la cause est tout, le paiement de l'indu où un fait est déjà voulu, la gestion d'affaires où l'obligation apparaît voulue, le contrat à titre onéreux où la volonté s'affirme de plus en plus forte, enfin le contrat à titre gratuit où le vouloir finit par émerger seul.

L'auteur conclut logiquement l'harmonieuse construction juridique qu'il nous présente, en prenant position à égale distance de l'individualisme, du positivisme, du socialisme. Le parfait accord des trois nécessités qui créent le lien obligatoire : volonté, cause et ordre public, lui semble une base assez large pour fonder une classification générale des obligations.

F. JOÜON DES LONGRAIS.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire générale.

— *Universitatum et eminentium scholarum Index generalis.* Annuaire général des universités. The Yearbook of the Universities. Publié sous la direction de R. de Montessus de Ballore, professeur à l'Université catholique de Lille. Année 1919 (Paris, Gauthier-Villars, 1919, in-8°, 768 p.; prix : 18 fr.). — Ce répertoire est destiné à prendre la place de *Minerva*. Disons tout d'abord que, se rapportant à l'année 1919, avant la signature ou la ratification des traités de paix, il ne pouvait pas comprendre les pays avec lesquels nous avions été en guerre. L'Allemagne et l'Autriche-Hongrie n'y sont donc pas représentées; mais les États de l'Entente y figurent presque tous et, pour 1920, on ajoutera ce qui se rapporte aux États nouvellement créés, délivrés ou agrandis, tels que la Pologne, la Roumanie, la Russie, la Tchéco-Slovaquie. Espérons que la Yougoslavie saura s'y faire très prochainement sa place à son tour.

Dans ce cadre limité, mais élastique, le directeur de l'entreprise a pris soin de donner les renseignements les plus récents et les plus sûrs; des signes conventionnels indiquent s'ils ont été fournis par les secrétaires et les directeurs des universités et écoles supérieures; si, au contraire, on a dû se contenter des documents plus anciens se rapportant soit à l'année 1918-1919, soit même à l'année 1917-1918.

L'ouvrage se divise naturellement en autant de sections qu'il y a de pays admis à figurer dans l'Annuaire, et ces pays appartiennent à toutes les parties du monde. Pour donner une idée du contenu de chacune, prenons la France par exemple. D'abord un bref aperçu de l'organisation de l'enseignement et des universités, avec indication des dispenses (de baccalauréat) accordées aux étudiants français, aux équivalences (de baccalauréat) accordées aux étudiants français ayant fait leurs études à l'étranger et aux étudiants étrangers. Puis, pour chacune de nos Facultés, on indique les diplômes qu'elles confèrent, les conditions d'inscription, la durée des études, les droits à acquitter. Vient ensuite le tableau du personnel administratif et enseignant des académies, des universités et des écoles supérieures. Sous ce titre sont désignées non seulement des écoles telles que l'École polytechnique, l'École normale supérieure, l'École des chartes, etc., mais encore les classes supérieures de nos grands lycées (mathématiques spéciales et rhétorique supérieure). Les Facultés de l'Institut catho-

Digitized by Google

lique, les collèges et écoles libres sont placés à leur rang alphabétique, côte à côte avec les institutions de l'État. L'Université française de Strasbourg ne pouvait pas encore trouver place dans le volume. Après les établissements de la France continentale viennent ceux de nos colonies (Université d'Alger, École coloniale d'agriculture à Tunis, Université musulmane de El Karouiyine de Fez, École supérieure de langue arabe et de dialectes berbères de Rabat, etc.). — Défilent alors la Belgique, le Danemark, l'Empire britannique avec ses Dominions (rédaction en anglais), l'Espagne (rédaction en espagnol), la Grèce, la Hollande, l'Italie (rédaction en italien), la Norvège, le Portugal (rédaction en portugais), la Suède, la Suisse (rédaction en allemand et en français). Pour l'Amérique, nous avons d'abord les États latins : République argentine, Brésil, Chili, République de Cuba, Équateur (la notice de ces cinq États est rédigée soit en portugais, soit en espagnol). Puis, les États-Unis, qui occupent une place éminente avec une centaine d'établissements d'instruction publique; enfin l'Australie. Pour la Chine et le Japon, les renseignements sont très incomplets.

Le volume se termine par une « liste d'échanges », où sont inscrits les savants désirant échanger avec leurs confrères les mémoires originaux qu'ils ont publiés, et une table alphabétique des noms du personnel enseignant. Disons enfin que l'ouvrage a été très bien imprimé, sur papier fin et solide, en caractères neufs et très lisibles. C'est un beau spécimen de ce que peut produire l'édition française quand elle veut bien prendre soin de son juste renom. Ch. B.

— Benjamin KIDD. *La science de puissance.* Traduit de l'anglais par Henry DE VARIGNY (Paris, Payot, 1919, in-18, 318 p.; prix : 6 fr.). — Deux éléments sont constamment en lutte dans l'histoire de la civilisation : la force brutale et l'intelligence créatrice. Le premier, nous l'avons vu triompher dans la suite des temps; au XIX^e^ siècle, il a trouvé son expression la plus scientifique dans la théorie de Darwin sur la concurrence vitale et l'évolution; de là procède la doctrine allemande de la force organisée qu'on a vue à l'œuvre dans la dernière guerre. A cette force purement matérielle et matérialiste, prolongation du paganisme primitif, s'oppose la puissance, née du christianisme, puissance de vie et d'énergie que la société doit développer en suivant les principes de la raison. « La raison est la plus haute forme de la somme des émotions se rapportant à soi. C'est la principale expression de cette capacité mentale par laquelle l'individu se rend compte des conséquences par où la puissance est reliée à la force. C'est le principal organe humain de la science de force. » Nous sommes ici, on le voit, en plein domaine sociologique où l'on parle une langue trop souvent abstraite et parfois obscure. Dans le présent ouvrage, la pensée de l'auteur n'est pas toujours rendue aussi claire qu'on le souhaiterait dans un ouvrage qui s'adresse au grand public; la traduction paraît avoir été faite vite; c'est un mot à mot qui n'aide pas à saisir

Digitized by Google

nettement la pensée de l'auteur. L'essai vaut néanmoins la peine d'être lu. Il fait penser. Ch. B.

— Nous avons reçu du ministère des Affaires étrangères : 1° le texte du *Traité de paix entre les puissances alliées et associées et la Bulgarie et Protocole, signés à Neuilly-sur-Seine le 27 novembre 1919* (textes français, anglais et italien), et 2° un Livre jaune sur les *Accords franco-italiens de 1900-1902;* ce sont onze pièces concernant le Maroc et la Tripolitaine et aboutissant à reconnaître « qu'il ne subsiste plus aucune divergence entre les deux pays au sujet de leurs intérêts rétrospectifs dans la Méditerranée ». Ch. B.

La Guerre.

— Georges Batault. *La guerre absolue. Essai de philosophie de l'histoire* (Paris, Payot, 1919, 279 p.; prix : 4 fr. 50). — C'est bien un essai de philosophie de l'histoire et même de divination, puisque la connaissance des lois de l'histoire doit nous permettre de prévoir. P. 22, l'auteur a lui-même défini la tâche qu'il s'est fixée et qui est « d'examiner le phénomène social de la guerre dans son développement et dans son extension; après avoir cherché à déterminer le sens de l'évolution des sociétés contemporaines », il a « cru pouvoir conclure que, la direction restant la même, la guerre ne tend pas à disparaître ou à rétrograder, mais au contraire à étendre son domaine, à s'aggraver dans toutes ses manifestations, à devenir de plus en plus *absolue.* » De là le titre, quelque peu obscur à première vue. Ce n'est donc pas un avenir réjouissant que M. Batault nous révèle, et nos poius n'auraient fait que continuer la série des illusions successives qui guident la marche de l'humanité en croyant combattre pour que leurs fils ne voient plus la guerre. Sans doute, l'auteur ne prétend pas que l'avenir soit dès toujours inscrit au livre du destin et que la volonté de l'homme ne soit qu'illusions; mais « ... il y a un jeu de mots qui en dit long sur ce point, à qui sait comprendre; lorsque l'homme veut s'affirmer, il proclame : *je suis*, mais cela doit s'entendre du verbe *être* et non, comme c'est généralement le cas, du verbe *suivre.* » Conlusion : « L'humanité est engagée dans une voie où, de catastrophes en catastrophes, elle risque de choir dans la barbarie, à moins qu'elle ne s'enfonce doucement dans l'ombre d'une sorte de moyen âge des machines. »

Cependant, le dernier mot du livre est : espoir. En effet, l'expérience nous proclame que toutes les prévisions humaines sont caduques et que l'avenir n'est à personne, comme dit le poète. Toutefois, la voie où nous sommes engagés est bien celle qu'indique M. Batault, et le pectacle auquel nous assistons depuis l'armistice semble confirm er avec éclat ses prédictions sinistres : « Il est impossible de rien distinguer nettement, sinon une humanité frénétique, aveuglée par ses passions, éblouie par ses rêves et prenant les dernières lueurs d'un cré-

Digitized by Google

puscule pour une aube qui marche dans le sang et s'enfonce, en clamant à l'universel bonheur, vers les abîmes de la nuit. »

Beaucoup de passages mériteraient une mention. Contentons-nous de celle de la p. 111 : « Du moment où il devient évident que la victoire (l'économique aussi!) appartient fatalement au nombre organisé, le problème de la population prend une importance primordiale et ne peut se résoudre que dans le sens d'un effort vers la surpopulation. » Quelle figure faisons-nous à cet égard? Th. SCH.

— Pierre DAUZET. *Gloria. Histoire illustrée de la guerre, 1914-1918* (Paris, Hachette, in-8°, 1920, 444 p.). — Résumé clair et complet, à l'usage du grand public, de l'immense bataille qui embrasa le monde entier. Beaucoup de cartes et de croquis généralement nets et instructifs; par ailleurs, l'illustration, très abondante, laisse à désirer. Il était sans doute difficile de faire mieux actuellement. L'auteur se contente d'exposer les faits sans chercher à discuter les opérations militaires ni à peser ou à comparer les mérites et les responsabilités des grands chefs; il demeure à dessein impersonnel, sans sécheresse; mais des tableaux d'ensemble viennent de temps en temps reposer l'esprit et rafraîchir la mémoire. On s'étonne à la fin de s'être intéressé à tant de choses que l'on croyait bien savoir et de n'avoir pas l'impression d'en être rassasié. Ch. B.

— Victor GIRAUD. *Histoire de la Grande Guerre.* 4e partie (Paris, Hachette, 1920, p. 449-591; prix : 4 fr.). — C'est, pour les Alliés, la plus terrible année de la guerre : celle des stériles offensives du printemps, du « suicide russe », de la défaite italienne (1917); mais elle est comme encadrée par deux faits qui devaient exercer une influence prépondérante sur la suite des événements : l'intervention américaine et la dictature de Clemenceau. Plan harmonieux, que M. Giraud a su développer avec un réel talent littéraire. Ch. B.

— Louis MADELIN. *Verdun* (Paris, Félix Alcan, in-32, 156 p. avec une carte et six planches; prix : 2 fr. 75; collection « la France dévastée »). — Émouvant et par endroits admirable récit des combats qui furent livrés de 1914 à 1918 autour de Verdun. L'auteur, qui s'est révélé un historien militaire de haut vol, parle de choses qu'il a vues; il a passé de longs mois dans la ville menacée; il a vu de près les grands chefs qui ont participé à la défense, puis à la délivrance de la place; il en trace de rapides crayons qui animent son récit, un peu touffu parfois, mais toujours vivant et instructif. Ch. B.

— Georges LECOMTE. *Jours de bataille et de victoire* (Paris, Bloud et Gay, 1920, in-8° écu, 317 p.; prix : 6 fr.). — Ce sont des notes — probablement des articles de journaux, on ne le dit pas — qui nous font revivre les émotions de la guerre. Elles sont précédées d'une préface, datée du 15 juillet 1919, et qui résume habilement les péripéties du drame. Mais le tout est écrit d'un ton dithyrambique qui, à distance des événements, paraît déjà un peu fané. En outre, le désir de

Digitized by Google

plaire se manifeste aussi trop. A l'heure qu'il est, nous avons plus besoin de vérité que de compliments, et l'optimisme officiel n'est plus de saison. Les récits de guerre vieillissent bien vite et ce livre s'en ressent. Ne dureront que ceux qui ont su se mettre au-dessus des conventions et des modes éphémères, et celui-ci n'en est pas. L'auteur est un romancier; son style n'est pas celui de l'histoire.

Th. SCH.

— Général THEVENET, ancien gouverneur de Belfort. *La place de Belfort et la pénétration française dans le sud de l'Alsace en 1914* (Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-18, VI-134 p., une carte hors texte; prix : 4 fr.). — Ce petit livre est le modèle des ouvrages relatifs à la guerre qui sont à recommander aux historiens : on voudrait que les généraux d'armée, de corps d'armée, tous ceux qui ont eu à commander des unités ou à prendre des responsabilités se missent à retracer l'œuvre qu'ils accomplirent ou voulurent accomplir avec la même impartialité historique et la même sobriété de détails que le général Thevenet.

Cet officier général fut gouverneur de Belfort de 1913 à 1915, jusqu'au moment où le G. Q. G. supprima les gouverneurs de toutes les places fortes. A la mobilisation, la place de Belfort était d'une valeur défensive très discutable; à côté de quelques fortifications modernes, elle comprenait des ouvrages archaïques sans aucune valeur. Le général Thevenet voulut la mettre en état d'arrêter, le cas échéant, l'invasion allemande et de résister à l'artillerie ennemie. Pour arriver à ce résultat, il comprit qu'il fallait donner de l'air à l'organisation du système défensif de Belfort, c'est-à-dire pousser le plus loin possible les défenses avancées de la ville pour diminuer la zone d'action de l'artillerie lourde allemande. Le général Thevenet réussit cette entreprise dans des conditions particulièrement difficiles puisque, par deux fois, l'évacuation de Mulhouse par nos troupes sembla menacer directement Belfort, puisque le G. Q. G. ne laissa jamais à sa disposition qu'une majorité de territoriaux et de réservistes peu aguerris, puisque les généraux commandant les armées voisines (Ire armée, VIIe armée, détachement d'armée des Vosges) furent toujours autorisés à prélever sur la place de Belfort du personnel, du matériel et des munitions. On se rend compte ainsi de la valeur particulière de l'œuvre accomplie : elle n'échappera point à ceux qui, durant la guerre, visitèrent Belfort et ses environs.

Non content de défendre Belfort, le général Thevenet s'appliqua, méthodiquement et sans grosses opérations, à progresser dans le Sundgau jusqu'au mois de janvier 1915. Ce fut sous sa direction que nos troupes conquirent en Haute-Alsace le territoire de Dannemarie qui, avec Massevaux occupé sans combat depuis le 7 août 1914, demeura, jusqu'à la fin de la guerre, une des parcelles françaises de la nouvelle Alsace.

Digitized by Google

Toutes ces besognes diverses, mais également méritoires, furent exécutées sans bruyants communiqués. Le général Thevenet les retrace avec modestie, sans chercher à les grossir ni à souligner les difficultés auxquelles trop de circulaires du G. Q. G. l'exposèrent. La valeur de ce petit livre est dans la bonne foi de son auteur qui, après avoir été un ouvrier, volontairement effacé, de la défense nationale, a voulu apporter une contribution sincère à l'histoire générale de la guerre. G. H.

— Dr Gaston Top. *Avec le Ier corps d'armée. Un groupe de 75 (1er août 1914-13 mai 1915). Journal d'un médecin aide-major du 27e d'artillerie* (Paris, Plon-Nourrit, 1919, in-18, III-370 p., une carte; prix : 5 fr.). — Carnet de route sincère et émouvant qui abonde en renseignements utiles sur le 27e régiment d'artillerie et le Ier corps d'armée. Au point de vue de l'histoire générale de la guerre, il convient de noter dans ce livre deux indications intéressantes sur la belle conduite du maréchal Pétain, alors colonel, à Dinant (p. 58), et sur le sang-froid du général Franchet d'Esperey (p. 62) : pendant la retraite désordonnée de son corps d'armée, le général Franchet d'Esperey, assis au seuil de la mairie d'Aubenton, lisait paisiblement un roman pour rassurer ses hommes par sa tranquillité. G. H.

— Commandant A. Grasset. *Vingt jours de guerre aux temps héroïques* (Paris, Berger-Levrault, in-16, 280 p.; prix : 4 fr. 50). — C'est l'évocation des premiers jours de l'épopée qui devait rendre à la France la place qu'elle occupait jadis dans le monde. La lecture de ces pages captivantes explique à elle seule le « miracle de la Marne », qui n'aurait pu se produire si la campagne de Belgique s'était chiffrée par un désastre. Il eut lieu parce qu'après Charleroi l'armée de Joffre sut « reculer en manœuvrant ». M. Grasset, qui a pris part à ces débuts de la campagne comme capitaine à la 5e compagnie du 103e d'infanterie, raconte ce qu'il a vu dans des pages captivantes : Paris, la mobilisation, l'entrée en Belgique, la bataille d'Ethe. L'historien minutieux de la *Guerre d'Espagne* a pu recueillir les témoignages les plus accablants sur la hideuse conduite de l'armée allemande au cours du combat et le lendemain. Contrôleur sévère et inexorable, il nous présente une synthèse éloquente, mais impartiale, qui constitue contre les soldats du Kaiser des charges nouvelles et écrasantes. Ch. D.

— Général F. de Dartein. *La 56e division au feu. Souvenirs de son commandant* (Nancy-Paris-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-8°, 204 p.; prix : 4 fr.). — Nous suivons la 56e division à partir de Bar-le-Duc, où une de ses brigades avait été mobilisée, dans la Woëvre, où elle participe à des opérations secondaires vers le 25 août, puis dans la région de l'Ourcq, où elle vint renforcer la VIe armée au moment où l'ennemi atteignait la Marne et la région parisienne. Avec cette armée, elle poursuivit l'ennemi en retraite jusque sur l'Aisne.

Digitized by Google

Ces « souvenirs » sont plutôt un journal de route où les impressions personnelles manquent totalement. R. D.

— Charles LE GOFFIC. *Les trois maréchaux* (Paris et Barcelone, Bloud et Gay, 1919, in-32, 238 p.). — Recueil de courts articles répartis en trois chapitres : 1° les trois maréchaux, où l'on trouvera seulement estompée la figure de Joffre; quelques détails sur Foch, notamment un récit en partie nouveau sur l'entrevue qu'il eut avec French à Vlamertinghe; une esquisse de Pétain sous un double aspect, le chef précis, qu'on appelait « Pétain le Sec », et l'auteur de la « Lettre aux soldats ». 2° Portraits largement brossés de Grossetti, l'Invulnérable, du commandant Alfred Droin, le poète de la plus grande France, le sous-lieutenant Julien Lemordant, l'enseigne de vaisseau Langlet et son hydravion, le quartier-maître Luc Platt, un des héros de l'Yser, etc. 3° Un court article sur l' « Agonie de Dixmude », à propos de l'ouvrage publié sous ce titre par M. Léon Bocquet, de Lille, et M. Ernest Hosten, archiviste de la malheureuse cité; un dithyrambe en l'honneur de l'héroïsme breton, de cette race « qui combat partout la dernière »; enfin une conférence faite à Rennes, le 24 mai 1918, sur l'effort gallois et Lloyd George. Des épisodes de la dernière guerre abondent dans ce petit volume; ils sont brefs, bien choisis et brillamment contés. Ch. B.

— M. DUTRÈB et P.-A. DE GRANIER DE CASSAGNAC. *Mangin* (Paris, Payot, 1920, in-12, 252 p.; prix : 7 fr. 50). — Biographie alerte, vibrante, du grand chef; apologie qui se termine en apothéose. Les auteurs auraient pu écourter les citations empruntées à leurs devanciers; mais, comme ils n'oublient jamais de citer leurs auteurs, on profite quand même de ce bien commun. Ils avaient à expliquer la disgrâce qui écarta du front pendant plusieurs mois l'homme aux rudes coups de boutoir qui avait repris Douaumont et Vaux; ils le font, par une contre-offensive, en attaquant Painlevé et le parti socialiste qui avait poussé ce savant éminent à la présidence du Conseil. Quand Mangin, rappelé par Clemenceau, est mis à la tête de la X^e^ armée, il rencontre encore certaines hostilités, même parmi ses supérieurs, qui redoutent son ardeur téméraire, et c'est à Pétain que les auteurs s'en prennent. Dans le chapitre VIII, ils tracent un intéressant tableau de la politique à la fois ferme, modérée et humaine, de Mangin pendant le temps trop court où ce Lorrain, cet enfant de Sarrebourg, a commandé l'armée d'occupation du Rhin, et on leur sait bon gré de nous montrer, dans le général « aux mâchoires carrées », un homme courtois, bienveillant, heureux père de huit enfants, par qui il consent parfois à se laisser manœuvrer. Ch. B.

— Auguste TRÉVIS. *De Marseille à Tananarive (avril-juin 1917)* (Tananarive, impr. F. F. M. A., Faravohitra, 1919, in-16, 81 p.). — Un voyage pendant la guerre, à bord du *Natal*, le vieux courrier des *Messageries maritimes*, qui sombra quelques mois plus tard à

Digitized by Google

quelque distance de Marseille, la marche en zig-zag à cause des torpillages, une surveillance incessante de l'horizon, l'asile donné en cours de route aux naufragés du *Gange*, les récits des rescapés, l'escorte aux transports vers Salonique par les contre-torpilleurs et les canonnières : intéressants paysages de guerre notés par un écrivain et par un artiste. R. L.-G.

— *War service of a siege battery 1916-1918.* — Brochure de 32 p. in-8° qui a été imprimée à Londres, mais qui a paru sans indication d'éditeur. Elle est anonyme et non mise dans le commerce; elle a été distribuée comme souvenir à tous les hommes qui composèrent la 133e batterie lourde de l'armée britannique et rappelle les actions auxquelles cette batterie prit part depuis sa formation, en mai 1916; cette part fut considérable si l'on en juge par le nombre des tués et des blessés dont on nous donne le tableau. Une carte la montre établie autour d'Arras, près d'Ypres, à Oost-Dunkerque, devant le mont Kemmel, à Wailly, pour finir en avant de Cambrai, à Ruesnes, où elle tira son dernier coup le 4 novembre 1918. Joliment illustrée, bien imprimée, cette brochure ne devra pas être oubliée par les historiens de la Grande Guerre. L'auteur est un archiviste au P. Record Office qui a fait la guerre en qualité de capitaine d'artillerie. — Ch. B.

— Capitaine de frégate DE PERCEVAL. *La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916* (Paris, Payot, 1919, in-18, 190 p.). — La bataille navale du Jutland, livrée par les amiraux Beatty et Jellicoë à la flotte de haute mer allemande, le 31 mai 1916, devait faire l'objet d'une étude officielle de l'Amirauté anglaise. Cette étude a été ajournée, à la suite de diverses aventures, dont la disparition d'un livre de signaux de l'*Iron Duke*, qui portait précisément le pavillon de l'amiral Jellicoë (*The naval and military record*, 10 décembre 1919, p. 788). Le livre de M. de Perceval paraît, à mon sens, un peu tôt; son auteur aurait dû attendre l'apparition des rapports officiels anglais ou allemands et compulser les travaux spéciaux qui ont déjà paru, tels que *A description of the battle of Jutland* du commandant Frost (*United States naval Institute proceedings*, novembre 1919, p. 1829 et suiv.), le rapport du médecin en chef Hill, dont une analyse a figuré dans *The naval and military record* (19 novembre 1919), un article enfin, fort bien informé, de M. Bywater (*Through german eyes*, dans *The naval and military record*, 24 décembre 1919, p. 822). M. de Perceval, toutefois, a le mérite d'exposer, dans une langue qui n'est pas trop abstruse, les conditions générales et les circonstances particulières d'un événement militaire de grande importance pour le développement ultérieur de la guerre maritime. S'il n'est pas parvenu à savoir pourquoi est sortie la flotte allemande, il analyse avec précision les phases diverses du combat, ne cache aucune des erreurs commises par nos alliés, aucune des vertus militaires de nos ennemis. Il estime, avec les défenseurs de l'Amirauté et de l'ami-

Digitized by Google

ral Jellicoë, que la flotte anglaise ne pouvait détruire la flotte allemande, mais il pénètre très bien la psychologie des amiraux anglais, qui, en surestimant la valeur des torpilles, ont manifesté une sorte de timidité qui a pu sauver la flotte allemande; il souligne également la dangereuse hétérogénéité de la division Beatty et énumère un certain nombre de constatations qui, dès maintenant, ont été utilisées par les techniciens navals des divers États pour modifier leurs programmes primitifs, particulièrement aux États-Unis. En somme, c'est un livre qui, avec les réserves que nous énumérons, fait honneur à la marine française, et l'on regrettera, sans doute, qu'il ne porte pas l'estampille de la Section historique récemment créée. G. Bn.

— Le tome V des *Fausses nouvelles de la Grande Guerre*, de M. le Dr Lucien-Graux (Paris, l'Édition française illustrée, 1919, in-16, 417 p.; prix : 7 fr. 50), offre le même genre d'intérêt, les mêmes qualités et les mêmes défauts que les précédents; mais il est plus que les précédents affreusement superficiel et dépourvu de plan. L'auteur y étudie le moral des différents belligérants avec des sources si disparates, si peu critiquées, que l'historien aura bien peu à y glaner. Un chapitre est consacré aux « inventeurs, devins et fétichistes ». Mais les inventeurs seuls méritaient un livre, et qui sait si M. Ginisty ne leur en consacrera pas un, analogue à celui qu'il écrivit naguère sur les inventeurs de 1870? Une chronologie des « scandales » de la guerre rendra seule, hélas! quelques services. G. Bn.

— *L'hommage français*. Publications du Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés ». Conférences de MM. Paul Adam, Georges Leygues, Daniel Vincent, Lucien Millevoye, Edmond Haraucourt, André Michel, etc... (Paris-Barcelone, Bloud et Gay, 1918; prix : 0 fr. 50 le fascicule). — Pendant les derniers mois de la guerre, le Comité « l'Effort de la France et de ses Alliés » avait organisé une série de conférences destinées à faire connaître l'activité et les sacrifices des peuples associés contre l'Allemagne. Ces conférences, publiées depuis, forment une série de brochures qui traitent des sujets les plus divers : *l'Effort charitable de l'Amérique latine*, *le Brésil*, *la Pologne*, *la Protestation des peuples martyrs*, *l'Effort de l'aviation et de nos aviateurs*, *Nos villes martyres*, *l'Effort moral de nos pays envahis*. Les orateurs avaient surtout en vue de toucher un auditoire nombreux et varié; aussi ne faudrait-il pas chercher dans ces publications des documents inédits, ni même un exposé original des grands problèmes qui y sont effleurés, et nous ne pouvons que signaler leur intérêt rétrospectif. R. D.

Histoire de l'antiquité.

— W. M. Flinders Petrie. *Some Sources of human history* (Londres, Society for promoting christian knowledge, 1919, in-12, 126 p.; prix : 5 sh.). — L'objet de M. Petrie, dans ce petit volume, est

Digitized by Google

d'appeler l'attention sur les catégories de faits et de documents si nombreux que l'histoire, telle qu'on la conçoit communément, laisse de côté. « Regardons deux cents volumes d'histoire dans un catalogue d'éditeur anglais quelconque, que trouverons-nous? Quantité de volumes sur l'Angleterre, pas mal sur l'Irlande ou l'Écosse, quelques-uns sur l'Europe moderne, l'Inde ou l'Australie, quelques-uns sur la Grèce et Rome. Rien sur la plus grande partie du monde et de l'histoire. Donc nos à-côté recouvrent la majeure partie de tout ce qui serait à connaître, et notre enseignement historique usuel peut être appelé une anthologie historique, rien de plus » (p. 47). M. Petrie consacre donc un chapitre aux documents que nous avons sur les immenses périodes antérieures à l'histoire écrite, un chapitre aux sources nombreuses qu'on néglige communément en pleine période d'histoire écrite, enfin un chapitre aux enseignements qu'on peut tirer de la coutume, qu'elle soit ou non imprimée dans des codes écrits.

Sans bouder contre le plaisir réel que procure la lecture de ce petit livre, il sera permis d'indiquer quelques réserves. M. Petrie nous dit (p. 16 et suiv.) qu'au troisième millénaire av. J.-C., seulement, la Grande-Bretagne a été séparée du continent. Quand on se rappelle le récit de l'expédition de César, on ne peut penser que le phénomène en question ait eu, dans les deux mille ans qui ont précédé César, une allure tellement plus rapide que dans les deux mille ans qui l'ont suivi. Il faudrait que les spécialistes, dans l'espèce les géologues, disposassent de preuves écrasantes pour nous empêcher d'ajouter mentalement quelques millénaires à la date donnée ici.

M. Petrie, par contre, donne généreusement neuf mille ans d'antiquité à la civilisation élamite (p. 23); même en laissant Naramsin en 3750 av. J.-C., cela paraît énorme. Il n'est pas besoin de dire que, pour l'Égypte, l'auteur est partisan de la « chronologie longue » (p. 49) : il ajoute 1460 ans aux dates d'Ed. Meyer, de R. Weill et de Borchardt. En tout ceci, il semble qu'il soit guidé, peut-être à son insu, par le désir de rattacher les plus anciennes couches de l'art susien ou égyptien à l'époque magdalénienne, ce qui, même avec ces excès, ne se laisse pas réaliser aisément. Il n'est pas assez tenu compte par lui des possibilités de régressions locales et même générales; cependant, le fait même de l'art magdalénien paraît être un avertissement très net en ce sens.

A propos de l'influence que le système métrologique des Babyloniens a pu exercer dans l'Étrurie comme dans l'Extrême-Orient (p. 78), l'auteur n'indique pas clairement à quelle date reculée il la fait remonter dans le temps; il semble bien que le commerce phénicien et grec, d'une part, l'empire achéménide, d'autre part, la rendent moins mystérieuse, à condition de ne pas l'antidater.

Enfin, M. Petrie n'eût pas dû réveiller les quatre cent mille esclaves d'Athènes (p. 117) : M. Beloch a expliqué l'origine de cette monstrueuse exagération. E. C.

Digitized by Google

— P. Cloché. *La politique thébaine de 404 à 396 av. J.-C.* (extrait de la *Revue des Études grecques*, 1918, p. 315-343). — L'auteur cherche à analyser le changement qui s'est produit dans la politique extérieure de Thèbes entre 404, époque où cet État est encore ennemi acharné d'Athènes, et 396, époque où il devient ennemi non moins décidé de Sparte. Aperçus intéressants sur les divisions intestines des dirigeants béotiens et leurs répercussions. L'auteur me paraît ne pas attacher assez d'importance aux inquiétudes soulevées en Béotie par les interventions de Sparte en Thessalie (p. 333). Pourquoi dit-il (p. 338, note) qu'il y avait vingt-deux béotarques? — E. C.

— Richard Orlando Jolliffe. *Phases of corruption in Roman administration in the last half-century of the Roman Republic* (Wisconsin, Collegiate Press, George Banta, Menasha, 1918, in-8°, XI-109 p.). — Cette thèse de doctorat étudie les principales variétés de corruption dans l'administration romaine pendant la seconde moitié du dernier siècle de la République. Par ce terme général de corruption, l'auteur a entendu les concussions, les pillages, les vols, les trafics et les bénéfices illicites de tout genre. Dans ce sujet rebattu, il ne pouvait évidemment pas aspirer à l'originalité, mais il a su du moins réunir, interpréter, mettre en lumière les principaux textes, surtout naturellement ceux de Cicéron, et composer un tableau intéressant. Les deux premiers chapitres énumèrent les profits que pouvaient procurer à un chef d'une armée ou d'une flotte les contributions des provinciaux, les réquisitions, le butin, les guerres illégales, les ventes d'exemptions, de congés. Le troisième chapitre est consacré aux cadeaux plus ou moins volontaires des princes, clients et vassaux; le quatrième aux profits retirés de la *legatio libera*, des ambassades et des diverses députations. Ch. L.

— Donald Mac-Fayden. *The History of the Title « Imperator » under the Roman Empire* (Chicago, University of Chicago Press, 1920, in-8°, 67 p.). — Cette étude, sur le titre d'*Imperator* sous l'Empire romain, expose d'abord sommairement l'emploi du mot sous la République et développe ensuite la thèse suivante : *Imperator* n'est ni pour César la désignation de l'*imperium* proconsulaire à vie, ni pour Auguste un nom propre. Les théories de Mommsen sur ce point sont fausses et contradictoires; les textes de Suétone et de Dion Cassius sont des anachronismes. Après 45 av. J.-C., César a laissé au mot *imperator* son sens primitif; Auguste ne l'emploie que d'une façon très irrégulière de 43 à 40 ou 38 av. J.-C.; il le prend ensuite comme prénom, mais son vrai titre jusqu'à la fin de son règne est *Caesar, Caesar Augustus*, et son appellation préférée *princeps*. Théoriquement, ce prénom d'*imperator* ne représente toujours qu'une distinction militaire et non un titre de compétence; c'est peu à peu seulement qu'il prend un caractère monarchique, surtout sous l'influence d'Agrippa, des provinciaux et particulièrement des Orientaux. M. Mac-

Digitized by Google

Fayden continue ensuite l'histoire de ce titre jusqu'à la fin de l'Empire. Tibère, Caligula et Claude cessent de l'employer comme prénom et le réservent pour les salutations militaires, en préférant pour l'usage civil le mot *princeps*. Néron n'emploie que rarement *imperator* prénom, sauf sur les monnaies ; à partir de Vespasien, il redevient définitivement prénom jusqu'au Bas-Empire, où il finit par être remplacé par *dominus noster* jusqu'à sa reprise par Charlemagne. Depuis Vespasien, le caractère de plus en plus militaire de l'Empire développe dans le langage courant l'emploi du mot *imperator* à côté du mot *princeps*, qui cependant reste le plus usuel en Occident. Les résultats obtenus par l'auteur paraissent concluants. Ils reposent sur une étude minutieuse et très clairvoyante des textes littéraires, épigraphiques et numismatiques ; ils constituent une excellente dissertation. Ch. L.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— *Prussianos de Hontem e Alemães de Hoje (1790-1914). As impressões de un diplomata português na côrte de Berlim. Correspondência oficial de D. Alexandre de Sousa e Holstein, primeiro ministro de Portugal na côrte da Prussia, no tempo de Frederico-Guilherme II (1789-1790)*, con prefácio, introdução e notas por António FERRÃO (Coimbra, Impressa da Universidade, in-8°, CXXXIX-213 p.). — Alexandre de Sousa et Holstein était fils d'un Portugais, ayant résidé à Vienne, et d'une princesse de Holstein. Il juge avec une vraie finesse, que lui donnait sa connaissance des mœurs allemandes, des intrigues de la cour de Berlin. Les quarante-sept rapports que publie M. Ferrão sont d'un véritable intérêt et nous devons le louer de nous les avoir fait connaître. L'éternelle Allemagne !

— H. VON KUHL, General der Infanterie. *Der deutsche Generalstab in Vorbereitung und Durchführung des Weltkrieges* (Berlin, Mittler ; prix : 27 m.). — L'auteur, qui a servi pendant plus de vingt ans au grand État-major, était en situation de donner les renseignements les plus utiles et les plus certains sur la préparation de l'armée allemande à la guerre. Sur ce point, son livre rendra de réels services. Par ailleurs, le général von Kuhl est tellement aveuglé par ses préjugés qu'il nie l'existence d'un puissant parti militaire en Allemagne, qu'il attribue à la Russie et à la France des intentions d'offensive telles que la pacifique Allemagne fut bien obligée de s'armer jusques aux dents pour repousser leur attaque, que l'initiative de la mobilisation en 1914 a été prise par la France, etc. Il est affligeant de constater chez le même homme à la fois tant de conscience et une aussi complète absence d'esprit critique. Ch. B.

— Dr Ludwig DEPPE. *Mit Lettow-Vorbeck durch Afrika* (Berlin, Scherl ; prix : 24 m.). — Le Dr Deppe était directeur de l'hôpital de

Digitized by Google

Tanga, dans l'Est africain allemand, quand le général de Lettow-Vorbeck commença les opérations militaires pour la défense de cette belle colonie en 1914; il resta auprès de lui jusqu'en novembre 1918. Pendant ces quatre années, il tint un journal, qu'il publie aujourd'hui; il y ajoute de nombreuses photographies. Ce journal nous fait connaître comment le corps expéditionnaire put s'approvisionner en vivres et en munitions pendant cette longue et dure campagne. A la fin, il ne restait plus auprès du général que 155 blancs, et la famine creusait chaque jour de nouveaux vides dans cette poignée d'hommes résolus. Ch. B.

Histoire de Belgique.

— Léon Van der Essen. *A short history of Belgium*. Seconde édition (Chicago, Illinois, the University of Chicago Press, 1920, in-8°, 198 p.; prix : 1 dol. 50 c.). — H. Van der Linden. *Belgium. The making of a nation*, translated by Sybil Jane (Oxford, at the Clarendon Press, 1920, in-8°, 356 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — M. Van der Essen est professeur d'histoire à l'Université de Louvain; M. Van der Linden à celle de Liége, tous deux disciples de Pirenne et particulièrement qualifiés pour présenter au grand public le complet développement de leur petite patrie depuis les plus anciens temps jusqu'à la dernière guerre. Le résumé de M. Van der Essen avait paru pour la première fois aux États-Unis en 1916; il est réédité aujourd'hui avec un chapitre nouveau sur la Belgique pendant la guerre. Quelques bonnes photographies, deux cartes lithographiées, une bibliographie trop sommaire et un index ajoutent de l'agrément et de l'utilité à ce bon manuel. — Le travail de M. Van der Linden est une traduction d'un volume qui avait déjà paru à Paris en 1918 sous le titre de *Vue générale de l'histoire de Belgique;* mais l'auteur a récrit spécialement pour l'édition anglaise les chapitres sur la Belgique depuis 1831. Cinq bonnes cartes et un index, pas de bibliographie. — Il est touchant de voir qu'en pleine guerre Liége et Louvain ont travaillé parallèlement à rappeler le passé si agité, parfois si confus, du peuple belge et à montrer comment de cette poussière d'états est sortie une nation capable de faire tête au puissant empire germanique et, dans un élan d'héroïsme, d'en ralentir la marche foudroyante. Honneur à ces vaillants! Ch. B.

— *Université de Liége. Ouverture solennelle des cours, le 11 novembre 1919* (Liége, impr. Poncelet, 1919, in-8°, 128 p.). — Dans le discours prononcé par le recteur, M. Eugène Hubert, on trouvera un rapide aperçu de la correspondance adressée à Louis XVI par les ministres qu'il entretint auprès de la cour de Bruxelles. Cette correspondance doit être publiée prochainement sous les auspices de la Commission royale d'histoire. Ch. B.

Digitized by Google

HISTOIRE D'EXTRÊME-ORIENT.

— Narendra Nath LAW. *Studies in ancient Hindu Polity.* Vol. I (Londres, Longmans, 1914, in-8°, XLV-203 p.). — Une phalange d'Hindous contemporains, qui cherchent dans l'histoire des justifications de leur patriotisme, s'est donné à tâche de révéler à l'Occident que la production intellectuelle de l'Inde, à travers sa longue évolution, ne s'est pas bornée, comme nous le supposons trop souvent, à élaborer des œuvres d'inspiration religieuse. De fait, nous savions dès longtemps que les Aryens d'Asie ont possédé une littérature juridique; mais notre attention n'avait guère été attirée sur les doctrines politico-économiques contenues dans les *nîtiçâstras*. Ce domaine comporte cependant une littérature fort étendue, dont les principaux monuments sont imputables à Kauṭilya, à Kâmandaka, à Çukra, à Abu'l Fazl. M. N. N. Law s'attache ici à nous donner une idée du contenu de l'*Arthaçâstra* de Kauṭilya, la plus ancienne autorité en la matière. Le lecteur y trouvera mention de toutes sortes de dispositions que doit prendre le souverain pour régir l'économie de son royaume dans l'intérêt (artha) de l'État, qui est d'ailleurs celui du peuple : surveillance des mines et des irrigations, de l'élevage, des chasses, des voies de communication, terrestres, fluviales ou maritimes, enfin de la santé publique. Quatre-vingts pages sont consacrées à décrire une organisation pratique de la justice qu'il y aurait lieu de comparer aux conceptions théoriques des *dharmaçâstras*.

L'ouvrage est précédé d'une substantielle introduction par M. Radhakumud Mookerji, auteur d'une précieuse histoire de la navigation indienne (*Indian Shipping*). Ce dernier s'attache à démontrer, par la considération intrinsèque de l'*Arthaçâstra*, que Kauṭilya, son auteur, ne fait qu'un avec Cânakya, ministre de Candragupta. L'œuvre appartiendrait donc, comme l'enseigne la tradition indigène, au IV^e^ siècle av. J.-C., et elle procéderait non d'une école de théoriciens anonymes, mais du ministre même des finances du grand empereur de la dynastie Maurya. On ne discute point la question de savoir si l'œuvre, attribuée à une date aussi reculée, n'a pas été l'objet de remaniements ou d'additions ultérieures. On note du moins certaines correspondances significatives entre l'*Arthaçâstra* et l'ouvrage de Mégasthène, qui fournit un point de repère chronologique.

P. M.-O.

— RADHAKUMUD MOOKERJI. *The fundamental unity of India, from hindu sources* (Londres, Longmans, Green et C^ie^, 1914, in-16, XX-140 p. et une carte; prix : 0 sh. 6 d.). — Véritable plaidoyer *pro domo* du patriotisme hindou, cet ouvrage intéressera au même degré historiens et géographes. Il proteste contre le préjugé qui, sous prétexte d'objectivité, incline la plupart des indianistes contemporains à

Digitized by Google

ne voir dans l'Inde qu'un chaos de races sur un territoire qui serait plutôt un continent qu'un pays délimité par des frontières naturelles. Le double bassin de l'Indus et du Gange, avec ou sans la péninsule du Dekkan, constitue une contrée qu'au nord les plus hautes montagnes du globe séparent de la façon la plus nette du reste de l'Asie. L'aryanisation de ce double bassin (âryavarta), complétée par l'aryanisation partielle et subséquente de l'immense plateau méridional (Dâkṣinâpatha), unifie devant l'histoire un pays dont la nature même a fait un bloc cohérent. Peu importe donc que les plus vieux noms de l'Inde, l'antique Bhâratavarṣa ou le Jambudvîpa, dont Açoka se proclamait roi, ne constituent pas la totalité des territoires asiatiques aujourd'hui soumis à la « Pax Britannica »; les frontières ont varié à travers les siècles, mais à toute époque elles englobent toutes les contrées où vivent des hommes qui se déclarent issus de Bharata, comme les Romains de Romulus, vénèrent les sept rivières, les sept montagnes, les sept villes sacrées et communient dans les mêmes croyances hindouistes, fond commun de l'orthodoxie brâhmanique, de l'hérésie bouddhique ou jaina, ainsi que des cultes sectaires. La formidable masse humaine, qui trouve dans la *Mahâbhârata* son épopée nationale, honore la mémoire d'antiques monarques légendaires, dont l'énumération est entourée du même respect qu'accordent leurs fidèles à la liste des Bouddhas ou des Jinas d'autrefois. Elle fut brassée, par intermittences, en une même unité politique, par l'action conquérante de souverains qui appartiennent à l'histoire : un Açoka, un Candragupta, un Harṣavardhana. Aujourd'hui même, en une imposante cohésion, elle aspire à tenir sa place dans l'assemblée des nations pour y préconiser le culte de l'esprit, qui doit défendre l'humanité contre les risques de retour à la barbarie.

Cette argumentation en faveur de l'unité de l'Inde s'appuie sur un grand nombre de textes; elle démontre, sans contestation possible, que les peuples hindous se reconnaissent des traditions communes. Elle omet, par contre, de signaler ce qui a manqué à la civilisation indienne pour constituer un patriotisme effectif en face de tant d'invasions étrangères, scythes, grecques, musulmanes, mongoles. Elle se garde d'indiquer les concessions que la culture hindoue doit faire à l'Islam dans la détermination de l'idéal indien actuel et futur. Toutefois, elle a le rare mérite de mettre en évidence qu'une même théorie de la souveraineté se rencontre dans les brâhmaṇas, dans les épopées, dans les purâṇas, et que cette théorie coïncide avec celle qui consacre la domination universelle d'un Illuminé, sauveur du monde. L'empereur Açoka, véritable *cakravartin*, met en mouvement la roue de la loi (dharma), tout comme le Bouddha, ascète prestigieux et dieu solaire. Pour chacun des souverains mythiques, dont l'existence est rejetée dans le plus lointain passé, la mémoire indienne conserve le nom du « chapelain » qui était son maître religieux : ces couples indissolubles de noms prouvent que le trône reposait sur les mêmes

Digitized by Google

bases que l'autel. L'Inde fut possédée, à vrai dire, d'un rêve perpétuel d'impérialisme, mais cet impérialisme est d'ordre tout spirituel. Bien que la *Bhagavad Gîtâ* paraisse quelquefois identifier le déchaînement de la force brutale à la réalisation du devoir, l'ambition indienne vise à conquérir non des provinces volées aux peuples voisins, mais des terres mystiques (bhûmis) qu'il faut maîtriser pour parvenir au salut. Les unificateurs du pays furent donc moins ses rois que ses héros religieux, historiques ou légendaires. Sa victoire universelle (digvijaya) assure à Caṃkara un empire sur les esprits plus sûr que la consécration des souverains par le sacrifice du cheval (açvamedha). Dirons-nous que la « catholicité » hindoue n'est pas de ce monde? Elle en fait partie, à coup sûr, par son apostolat de la compassion et, M. R. Mookerji le proclame en toute justice, par son culte de la spiritualité. P. M.-O.

— Charles B.-MAYBON. *Histoire moderne du pays d'Annam, 1592-1820* (Paris, Plon-Nourrit, 1920, in-8°, XIV-419 p.; prix : 30 fr.). — L'Annam, étudié dans ses croyances et ses mœurs indigènes par le P. Cadière, dans son histoire ancienne par M. H. Maspero, a trouvé en M. Charles B.-Maybon un narrateur de son histoire « moderne » et, à bref délai, espérons-le, de son histoire « contemporaine ». La période considérée ici s'étend depuis la restauration des Lê (1592), dynastie fondée au XV^e^ siècle, lors de l'élimination de la domination chinoise, mais en partie éclipsée par l'usurpation de la famille des Mac, jusqu'à la mort de Gia-long (Nguyen-anh) en 1820, premier souverain annamite protégé par la France, en vertu du traité de Versailles (1787). Ce laps de temps comprend d'une part l'activité de la famille des Trinh au Tonkin, de celle des Nguyen en Cochinchine, puis la révolte des Tay-son; de l'autre l'action des missions jésuites et autres, ainsi que des entreprises commerciales européennes. Les deux facteurs, qui, jusque-là, demeuraient dans une certaine mesure étrangers l'un à l'autre, en viennent à s'associer à partir d'un épisode non moins significatif que dramatiquement saisissant : l'assistance accordée par Pigneau de Behaine au dernier rejeton des seigneurs de Cochinchine, traqué par les rebelles victorieux. La seconde moitié du livre se trouve ainsi consacrée à l'étude du concours que ces deux personnages se prêtèrent l'un à l'autre, en une collaboration qui aboutit à cette ère dite de Gia-long, où s'inaugure une dynastie impériale, où s'organise une grande œuvre administrative, où s'exerce, sous les auspices d'un monarque indigène supérieurement doué, l'influence de la France. Pour la première fois, cette histoire se trouve écrite par un érudit également apte à tirer parti de nos documents officiels et des chroniques annamites, des archives des missions ou des compagnies commerciales ou des récits de voyageurs, bref de toutes les sources dont l'énumération compose la *Bibliotheca Indosinica* de M. H. Cordier, que tout désignait pour préfacer le présent ouvrage. De telles publications consacrent à distance et sur un autre plan l'œuvre de l'évêque d'Adran

Digitized by Google

et de Francis Garnier : il est heureux que les Français n'aient pas laissé à d'autres le mérite de conquérir à la science historique la connaissance d'un pays qu'ils ont assumé la tâche de guider dans la poursuite de ses destinées. P. M.-O.

— F. S. COUVREUR. *Géographie ancienne et moderne de la Chine* (Hien-hien, impr. de la Mission catholique, 1917, in-8°, 425 p.). — Le présent ouvrage est la dernière publication du P. Couvreur, qui l'avait préparé de longue date et y mit la dernière main à quatre-vingt-deux ans, avant de s'éteindre deux années plus tard, en 1919. L'infatigable travailleur, auquel nous devons, entre autres travaux, un excellent dictionnaire chinois-français et de sûres traductions des classiques (les *Quatre Livres*, le *Cheu King*, le *Chou king*, le *Li ki*, le *I li*, le *Tch'ounn ts'iou* et le *Tso tchouan*), a fait, cette fois encore, œuvre de grande utilité en compilant ce répertoire des noms des provinces et des villes chinoises sous les différentes dynasties. On sait combien ont varié, à travers les vicissitudes d'une histoire agitée, souvent confuse, les désignations géographiques de l'Empire du Milieu et des régions avoisinantes, tantôt soumises, tantôt soustraites à son influence. En dressant des tables destinées à fixer des précisions, l'auteur a rendu un service des plus signalés. Ces tables sont obtenues : la première (p. 1 à 222) par le dépouillement du *Ta ts'ing i t'oung tcheu*, édité sous K'ien loung, réédité sous Kouang siu ; — la seconde (p. 223 à 227) par l'énumération des neuf provinces du grand Yu (cf. le chap. du *Chou king* intitulé *Tribut de Yu*) ; — la troisième (p. 229 à 266) par la consignation des noms géographiques du *Tch'ounn ts'iou* et du *Tso tchouan*. Un index alphabétique collige les noms qui figurent dans la première de ces tables, malheureusement sans établir les correspondances avec les deux autres. Des cartes exposent topographiquement le contenu de ces diverses tables.

Cette analyse montre ce qu'il faut et ce qu'il ne faut pas demander à ce volume. Le lecteur n'y trouvera pas un mot de description de nature à faire connaître la terre chinoise ou ses habitants. Il importe qu'à cet égard le titre ne fasse point illusion. Le livre apporte un répertoire de noms, les uns fort anciens, les autres relativement modernes, mais rien de plus ; il n'a que le titre de commun avec la *Géographie de l'Empire de Chine*, par le P. L. Richard (Changhaï, impr. de la Mission catholique, 1905), qui énumère, sous leurs noms modernes, les préfectures, sous-préfectures et villes notables et fournit d'abondants renseignements sur les contrées, ainsi que sur les hommes. L'ouvrage du P. Couvreur est donc un travail non de géographie, mais d'érudition littéraire. Cependant, on se méprendrait d'une autre façon encore si l'on supposait qu'il exprime un effort de critique. Il consiste en un répertoire que s'est construit, pour son propre usage, le traducteur des chroniques de Lou et du *Chou king*. Mais il ne renferme aucune bibliographie, soit chinoise, soit européenne, et n'apporte aucun renseignement sur l'état actuel de la cri-

Digitized by Google

tique historique en ces matières. Quiconque voudra utiliser ce volume devra au préalable s'initier à l'histoire de la géographie chinoise en prenant connaissance de la décisive étude de Chavannes, *les Deux plus anciens spécimens de la cartographie chinoise* (*Bulletin de l'École française d'Extrême-Orient*, 1903, t. III, p. 214-247). Il complétera cette initiation par le dépouillement des travaux parus depuis lors sous les auspices de notre École d'Extrême-Orient et trouvera quelques indications dans un bref article de G. Vacca (*Note sulla storia della cartografia cinese; Riv. geografica italiana*, t. XVIII, fasc. 3, 1911). On se mettra ainsi en mesure d'apprécier le degré exact de valeur et d'utilité d'un travail qui, malgré sa publication toute récente, doit trouver place dans l'intervalle entre le *Dictionnaire historique des villes de la Chine*, composé par Ed. Biot en 1842, et les recherches de la sinologie contemporaine. En situant l'ouvrage dans la série des œuvres de sinologie, nous ne prétendons nullement le présenter comme périmé dès son apparition : ce livre restera toujours à sa façon définitif, puisqu'il constitue un index géographique complet des classiques. Aussi bien l'entrée dans l'histoire ne consacre-t-elle pas une vie de savant telle que celle qui vient de finir après avoir grandement honoré la science française? — P. M.-O.

— Dr Attilio Focherini. *L'aurore d'un droit de la guerre chez les anciens Chinois* (Lausanne, Dupuis, 1918, in-8°, 38 p.). — Juriste adonné à l'étude du droit international, M. A. Focherini ne fait pas dans cet opuscule œuvre de sinologue. Il a relevé, dans un petit nombre de sources de seconde main, ou pour mieux dire presque exclusivement chez le P. de Mailla, des citations disparates relatives à la conception que se faisaient de la guerre les anciens Chinois; et il a conclu bien vite, de quelques déclarations antibelliqueuses ou humanitaires, que l'Empire du Milieu, dès les temps les plus anciens, « enseignait et pratiquait » certains « principes du droit de la guerre ».

L'exposé est vivant, et les textes cités doivent en effet être pris en considération, mais ils expriment un idéal dont la pratique est imputée à des souverains, pour une grande part légendaires, bien plutôt qu'un droit positif régissant les mœurs réelles. Les faits que M. A. Focherini eût été vraiment fondé à invoquer à l'appui de sa thèse, il les trouvera dans un récent ouvrage du Dr S. Tcheou-Wei, *Essai sur l'organisation juridique de la Société internationale* (Genève, Átar, et Paris, Crès, 1919) : ouvrage dont il appert que, pendant la longue anarchie qui sévit en Chine entre le Ve et le IIe siècle av. J.-C., différents conflits entre des royaumes rivaux furent conjurés par des arbitrages, dont une certaine procédure commençait à s'instituer. Le même livre rappelle aussi qu'au moyen âge il existait à Pékin une cour permanente de justice internationale, la « Haute-Cour extérieure », qui statua en mainte circonstance sur des différends entre des États vassaux de la Chine.

Digitized by Google

Une connaissance un peu plus étendue de l'histoire ou de la littérature des Célestes eût révélé à M. Focherini une contre-partie de l'humanitarisme, dont l'expression l'a séduit. A cette époque, dite des royaumes combattants, dont nous venons de faire mention, Wei-yang, dans son *Chang-tseu*, préconise le militarisme, qui faisait la force du royaume de Ts'in, la Sparte chinoise. Quoique taoïste, Lu-pou Wei s'exprime en citoyen de cette nation militaire : la guerre, dit-il, même offensive, est légitime si elle tend à châtier un prince en révolte contre son suzerain ou devenu le tyran de son peuple. Cette conception « punitive » de la guerre, qui suppose au-dessus des États confédérés ou vassaux un fils du ciel, arbitre du monde, fut toujours la doctrine classique : elle justifiait la possession permanente d'une armée qui, comme celle de Rome, s'absorba dans une lutte toujours renouvelée contre les « barbares » menaçants, aux confins de l'Empire. Aussi, quoique la guerre ait été maudite par Lao-tseu et abhorrée par Confucius, le dieu de la guerre, Kouan-koung, n'a pas cessé d'occuper une place importante dans le panthéon chinois. — P. M.-O.

— Feng-Hua HUANG. *Public debts in China* (New-York, Columbia University; Londres, Longmans, 1919, in-8°, 105 p.; « Studies in history, economics and public law », t. LXXXV, n° 2). — En décrivant sous ce titre l'histoire financière de la Chine contemporaine, M. Huang s'est efforcé de fournir une base positive à la politique économique de son pays, entravé dans son développement par l'obligation de verser à l'étranger des indemnités et des intérêts considérables, dont il se trouve grevé par la conclusion de nombreux emprunts à l'extérieur. La question financière paraît en effet devoir décider de l'avenir de la Chine, car la dépendance à l'égard de l'argent étranger risque de faire du pays une éternelle victime de compétitions internationales. La situation serait moins inquiétante pour un patriote, non pas, sans doute, car les exigences de la vie moderne s'y opposent, si l'État avait pu, comme avant 1842, n'avoir aucune dette publique, mais s'il avait réussi à emprunter principalement à l'intérieur de ses frontières. Malheureusement, la liquidation des frais de la guerre avec le Japon contraignit à des tractations avec les divers groupements politiques de l'Europe; la construction des chemins de fer fut l'occasion de solliciter l'Amérique, et le Japon devient chaque jour plus gros créancier de la nouvelle République. Le livre n'intéressera pas que les Chinois. Il constitue un chapitre d'histoire économique qui ne pouvait être rédigé avec plus de compétence et de précise objectivité. Ajoutons que le lecteur français d'aujourd'hui y pourra puiser des renseignements sur les emprunts consentis au gouvernement chinois tant par la France que par les puissances centrales de l'Europe et trouver matière à réflexions sur la situation d'un peuple que la force des choses a mis, pour un temps au moins, dans la vassalité financière à l'égard d'autres nations. P. M.-O.

Digitized by Google

— A. GÉRARD. *L'Extrême-Orient et la paix* (Paris, Payot, 1919, in-16, 223 p.). — Ce volume constitue une suite de l'ouvrage antérieur : *Nos alliés d'Extrême-Orient* (1918), où M. A. Gérard traitait de la participation du Japon et de la Chine à la guerre mondiale en 1917 et 1918. Il expose, vus de haut, avec la double sérénité de l'historien moraliste et du diplomate, les événements que retrace, dans leur complexité touffue, le chapitre XIV de l'ouvrage de G. Maspero (*la Chine*, 2e éd., Paris, Delagrave, 1918), et dont M. J. Rodes, dans ses *Dix ans de politique chinoise* (Paris, Félix Alcan; l'avant-dernier volume, la *Fin des Mandchous*, parut en 1919), a scruté les origines. L'optimisme officiel et la réserve qui accompagnent inévitablement un exposé fait par celui qui fut tour à tour ministre de France à Pékin et ambassadeur à Tokio ne font point tort à la perspicacité de l'auteur, mais le dissuadent de critiquer, aussi vivement que le peuvent faire d'autres historiens, les événements et les hommes. Mais le lecteur s'en trouve dédommagé quand il rencontre dans l'ouvrage de fines analyses de l'esprit chinois (ch. III) et des études sur les hommes d'État de la Chine et du Japon modernes (IV et V). En ce qui regarde le présent et l'avenir immédiat, M. A. Gérard ne paraît pas très inquiet des différends sino-japonais; il estime que l'influence de l'Empire du Soleil Levant, de plus en plus prépondérante, n'empêchera pas la Chine de poursuivre ses destinées propres, de même, dirait-il volontiers, que l'hégémonie mongole ou mandchoue n'a pas entravé l'évolution de l'Empire du Milieu. Il se plaît à saluer dans la culture chinoise un idéal jusqu'à un certain point comparable à celui du monde gréco-romain (p. 92 et suiv.), et à fonder sur cette secrète affinité l'espoir de futures collaborations toujours plus intimes entre l'Orient et l'Occident. P. M.-O.

HISTOIRE DE DANEMARK.

— Johannes STEENSTRUP. *Le Slesvig*. Hommage du peuple danois aux armées alliées offert par l'Alliance française de Copenhague (Copenhague, Vilhelm Tryde, 1920, in-8°, 38 p.). — Plaquette tout à fait charmante qui contient le cri de reconnaissance d'un Danois envers les peuples qui ont libéré la partie danoise du Slesvig. On nous y raconte l'histoire de la région au nord de l'Eider, on nous y montre comment la partie méridionale en a été envahie peu à peu par l'élément allemand; mais, au nord, la langue danoise a toujours été parlée; la civilisation qui s'est développée dans le pays est une civilisation danoise; des habitants du Slesvig ont contribué à la gloire du Danemark, ainsi le peintre C.-V. Eckersberg, le sculpteur H.-V. Bissen, le journaliste Jens Jessen. Les Prussiens, depuis 1866, n'ont pas réussi à se rendre maîtres de ce pays. Le paysan du Slesvig a continué à cultiver la terre de ses aïeux, en a développé les richesses et, malgré les menaces allemandes, en est resté le maître. De jolies illustrations

Digitized by Google

ajoutent encore à la valeur de ces pages, écrites par l'historien des invasions normandes en France, qui connaît bien notre pays et éprouve pour lui une grande amitié. C. PF.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

— Sociedad de Estudios Históricos Castellanos. *Crónicas de antaño tocantes a la M. N. y M. L. villa — ciudad después — de Medina de Rioseco*, sacadas del archivo municipal por Mancio DE PRADO, y publicadas por Valencia CASTAÑEDA (Valladolid, 1915, in-8°, XII-238 p.). — *Don Alvaro de Luna, según testimonios inéditos de la época* por León DE CORRAL (Valladolid, 1915, in-8°, 122 p.). — *Documentos de la Iglesia Colegial de Santa Maria la Mayor (hoy Metropolitana) de Valladolid. Siglos XI y XII*, transcriptos por Don Manuel Mañueco VILLALOBOS y anotados por Don José Zurita NIETO (Valladolid, 1917, in-8°, X-393 p.). — *Apuntes documentados sobre el año de la muerte del Conde Don Pedro Assurez y acerca de su sepultura, epitafio y aniversario en la S. I. M. de Valladolid*, por José Zurita NIETO (Valladolid, 1918, in-8°, V-121 p.). — Le premier volume de la Société des Études historiques de Castille est consacré à Medina del Campo, la ville des célèbres foires du nord de l'Espagne. Il s'agit, non d'une étude accompagnée de documents, mais de mémoires tirés des archives municipales, sans notes et sans références. On y apprend tout de même pas mal de choses. Comme le volume s'arrête au commencement du XVII^e siècle, l'auteur a voulu compléter les gouverneurs de Medina del Campo, en donnant sur les derniers almirantes de Castille quelques renseignements intéressants. Je ne vois pas qu'il ait eu connaissance du mémoire publié dans les *Memorias de la Academia de la Historia*, t. XII, par D. Césareo Fernández Duro. — Le second traite du fameux connétable Don Alvaro de Luna, décapité par D. Juan II de Castille. Un document, trouvé à Valladolid, du XVI^e siècle et se rapportant au marquis de Villena, cite un nombre important de témoignages concernant les diverses péripéties de la mort d'Alvaro de Luna. Naturellement, il en est de négligeables; mais l'ensemble a cependant une certaine valeur. — Les documents du XI^e et du XII^e siècle de Sainte-Marie-la-Grande ont une véritable importance; il en est d'écriture visigothique et d'écriture française. Ils ont été bien commentés par D. José Zurita Nieto. Le fac-similé de la charte de 1129 par le comte Rodrigo Martínez Osorio est très curieux. — Nous devons au même D. José Zurita Nieto une note sur la sépulture du comte Don Pedro Assurez, publiée le jour du huitième centenaire de sa mort. M. Nieto y discute l'opinion des anciens érudits espagnols et conclut à l'existence de la sépulture et de l'épitaphe dans l'église de Sainte-Marie-la-Mayor de Valladolid.

A. M.-F.

— *Origen y vicisitudes de los titulos profesionales en Europa*,

Digitized by Google

especialmente en España. Discurso leido ante la Real Academia de la Historia, por D. Eduardo IBARRA Y RODRIGUEZ (Madrid, 1920, in-4°, 132 p.). — M. Ibarra a entrepris une étude sur les guilds (titre industriel) et les grades universitaires (titre universitaire), dans son ensemble et plus particulièrement en Espagne. Il montre une très sérieuse compétence pour les pays étrangers à l'Espagne et une plus grande encore pour son pays propre, dont il critique les derniers décrets relatifs à l'instruction publique. Une nécrologie de D. Eduardo de Hinojosa y Naveros, correspondant de l'Institut de France, né à Alhama (Grenade), le 25 novembre 1852, que remplace M. Ibarra, donne encore plus de prix à son discours. A. M.-F.

— *Biblioteca de la Excma Diputación de Viscaya*. Ensayo de un Catálogo de la Sección Vascongada por Darío de Aretio con un prólogo de Don Carmelo DE ECHEGARAY. Autores (Bilbao, 1919, in-8°, 455 p.). — C'est un essai d'une bibliographie basque, formée par noms d'auteurs. A l'énoncé du titre, font suite le nombre de pages, le format, les mentions dans d'autres catalogues, par exemple Vinson, Allende Salazar, Sorarrain, etc. Les ouvrages, comme la *Biblioteca basconcada*, qui contiennent cinquante-deux fascicules, ont été détaillés. Il faut louer la Diputación de Viscaya du soin qu'elle a mis de former cette bibliographie. A. M.-F.

— Luis CARRETERO. *La cuestión regional de Castilla la Vieja. El regionalismo Castellano* (Segovia, Ant. San-Martin, 1918, in-8°, XI-446 p.; prix : 5 pesetas). — Le mouvement régionaliste ne se limite pas en Espagne à la Catalogne et aux provinces basques; il y a aussi un régionalisme castillan. La vieille Castille, notamment, désirerait reconstituer sur une base nouvelle son ancienne autonomie. M. Carretero recherche dans son livre quelles sont les contrées qui se rattachent à la vieille Castille; il décrit les traits caractéristiques des habitants, les coutumes et les institutions, l'état économique et financier de la région. Les aspirations des vieux Castillans sont plus modérées que celles des Catalans; elles n'aboutissent ni au nationalisme ni au séparatisme. Elles réclament une plus grande décentralisation au profit de la commune, du district, de la province et de la région. Enclavé entre la Biscaye et les Asturies, Santander est le port naturel de la Castille. Ce n'est pas une ville basque ni asturienne, mais castillane. Les « hidalgos » de la montagne de Santander (le romancier José de Pereda par exemple) exagèrent le particularisme local en distinguant la Cantabrie ou la Numancie de la vieille Castille. En somme, les mêmes provinces qui constituèrent autrefois le royaume de vieille Castille doivent se fédérer aujourd'hui pour former la région du même nom; mais, tout en observant les lois de l'histoire et de la géographie, il convient de respecter dans le groupement qui se prépare la volonté des populations participantes. J. R.

— José M. DE PEREDA. *Dans la montagne* (*Peñas arriba*). Tra-

Digitized by Google

duction de MM. H. COLLET et M. PERRIN. Préface de M. René BAZIN (Paris, Delagrave, 1918, in-16, 337 p.; prix : 4 fr. 55). — Ce roman mérite d'être signalé aux lecteurs de cette revue, car c'est une peinture fidèle du gentilhomme campagnard d'Espagne dans la seconde moitié du XIXe siècle. L'auteur est un régionaliste convaincu ; pour lui, centralisation est presque synonyme de corruption ; les petits bourgs de la montagne sont d'après lui la partie la plus saine du pays. L'aristocratie montagnarde de la province de Santander et des sources de l'Ébre a conscience de sa mission : rester à sa maison des champs pour s'occuper du bien-être des paysans et pratiquer à leur égard une charité intelligente. L'historien de la société castillane puisera dans le livre de M. de Pereda une foule de détails curieux sur la vie pastorale dans la sierra cantabrique, le plan uniforme des maisons, la vigueur de la race, son attachement au terroir, sur les cabanes des bergers ou hivernals bloquées par les neiges, sur la chasse à l'ours, sur les repas funéraires, véritables banquets ouverts à tous les amis du défunt. Dans les mœurs patriarcales de la gentilhommière, la veillée quotidienne joue un rôle capital. Cultivateurs de maïs et fabricants de sabots, les paysans se réunissent chaque soir dans la cuisine du seigneur de la vallée; pendant que la conversation va son train, chacun occupe ses mains à une petite industrie : décoration de sabots, fabrication de colliers de bois, d'étuis de pierre à aiguiser, de seaux à lait également en bois. Les veillées des femmes ont lieu à part ; le travail du bois y est remplacé par le filage au rouet. A noter un trait d'analogie entre ces montagnards et les paysans de France. Pour ces Cantabres, tout château fort est l'œuvre des Maures ; nos paysans disent des Sarrasins. En somme, la seigneurie dépeinte par Don José laisse l'impression d'une petite république patriarcale où le seigneur est moins le maître que le père. Cette organisation rappelle d'assez près celle qui a été décrite par M. le marquis de Vogüé dans son livre si remarquable sur « Une famille vivaroise ». J. R.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

— Robert Underwood JOHNSON. *Collected poems, 1881-1919* (New-Haven, Mass., Yale University Press; Londres, Oxford University Press, 1920, in-8°, XIV-529 p.; prix : 4 dollars). — Ce recueil de poèmes devra être noté par les historiens de la Grande Guerre. D'abord il fait connaître et apprécier un patriote serbe, le plus grand peut-être des poètes serbes au XIXe siècle, Iovan Iovanovitch Zmai. Ensuite on y trouve des poèmes sur la guerre elle-même, sur Joffre et la Marne, sur la venue des Américains en France et l'enthousiaste réception qui leur fut faite à Paris; sur l'Italie après Caporetto, etc. A verser au dossier déjà si volumineux de l'amitié franco-américaine. Les volumes d'où sont tirés ces poèmes étant épuisés, c'est comme une nouvelle édition que nous en apporte le présent recueil. Ch. B.

Digitized by Google

— C. R. Fish et W. Notenstein. *Short bibliography of american history* (Londres, « The historical Association », fasc. 48, janvier 1920, in-8°, 9 p.). — On lit dans l'introduction : « Cette bibliographie s'adresse aux étudiants anglais qui abordent l'histoire d'Amérique en Angleterre, ainsi qu'aux lecteurs anglais. Les renvois sont faits, en conséquence, uniquement aux sources accessibles en Angleterre, ainsi qu'aux ouvrages les plus récents et les plus utiles. » Les étudiants et les lecteurs français en retireront un égal fruit. Pour une plus ample information, on devrait recourir au *Guide to the study and reading of american history* publié en 1912 par MM. Channing, Hart et Turner. Ch. B.

Histoire de France.

— Wacyf Boutros-Ghali. *La tradition chevaleresque des Arabes* (Paris, Plon, 1919, in-8°, 300 p.). — Les mœurs des chevaliers français ont subi sans doute l'influence des Arabes, avec lesquels ils ont vécu en contact pendant les croisades et en Sicile. Mais il y a loin de là à affirmer que la chevalerie arabe a contribué à la formation de la chevalerie française. Il faudrait d'abord démontrer l'existence d'une institution de ce genre chez les Arabes ; l'auteur nous parle sans doute de mœurs chevaleresques communes à « tout un peuple », mais il ne nous apporte pas la démonstration precise que nous attendons. La documentation est elle-même insuffisante et ne repose guère que sur des ouvrages vieillis ou sans valeur comme ceux de Barthélemy Saint-Hilaire, d'Ampère ou de Chateaubriand ! Ce livre ne mériterait donc pas de retenir notre attention, si son auteur, par sa connaissance approfondie de l'Orient, ne nous donnait pas par ailleurs une étude très documentée sur la civilisation morale des Arabes. R. D.

— H. F. Stewart. *La sainteté de Pascal* (Paris, Bloud, 1919, in-16, xix-213 p.). — Un pasteur anglican du xviii^e^ siècle, John Hulse, « personnage singulier, mélomane et atrabilaire », ayant rompu avec sa famille, légua toute sa fortune à l'Université de Cambridge, avec charge d'organiser annuellement dans l'église universitaire un système de conférences destinées à montrer la vérité et l'excellence du christianisme et confiées à « quelque clergyman savant et ingénieux » que devait désigner un comité social. L'ingénieux et savant clergyman a été en 1915 H. F. Stewart, un pascalisant de vieille date, qui n'a cru pouvoir mieux répondre aux intentions du fondateur qu'en parlant sur saint Pascal et en exposant tour à tour sa biographie, ses polémiques, son système doctrinal et sa religion personnelle. Ses conférences, publiées par lui avec des notes et plusieurs appendices, viennent d'être traduites en français par M. Georges Roth et présentées au public par un avant-propos de M. Émile Boutroux qui les déclare « profondes et édifiantes » et qui explique qu'un homme qui prend la vie au sérieux « ne saurait se contenter de considérer Pascal en érudit..., mais doit

Digitized by Google

s'offrir docilement à l'influence bienfaisante de cette grande âme qui approcha de la sainteté ».

L'exposé est à la fois documenté et vivant. Il aura sans doute du succès. Il n'en appelle pas moins de sérieuses réserves. Qu'on dise, si l'on veut, que Pascal fut un saint janséniste. Rien ne sera plus juste, car il a excellemment réalisé l'idéal de Jansénius et, s'il s'est trouvé en conflit sur la fin de sa vie avec les Messieurs de Port-Royal, comme M. H. F. Stewart le note avec insistance pour conclure qu'il ne pensait plus comme eux, c'est tout simplement parce qu'il leur reprochait de ne point rester fidèles à leur programme et d'abandonner la cause de l'*Augustinus* en souscrivant le formulaire qui condamnait la pensée même de son auteur. Mais cette sainteté, qu'il est de mode aujourd'hui d'admirer, n'est point celle de l'Église. On s'en apercevrait si l'on s'avisait d'introduire un procès en bonne et due forme devant la cour de Rome. Les miracles des conversions récentes ne suffiraient point à faire oublier les vieilles dissidences. Pascal s'accorde moins encore avec l'esprit moderne. On a vraiment trop dit qu'il a su harmoniser en lui les trois vies des sens, de l'esprit et du cœur. En réalité, il les a systématiquement comprimées. Il faisait si peu de cas de la première qu'il portait à nu sur sa chair une ceinture de fer garnie de pointes à l'intérieur, sur laquelle il donnait, de temps en temps, des coups de coude pour en redoubler les piqûres. Il s'est tellement détaché de la seconde qu'il en est arrivé à ne plus apprécier les sciences pour elles-mêmes et à écrire que les mathématiques ne valent pas une heure de peine. Il n'a pas agi autrement pour la troisième, car il s'est dépris à Port-Royal de ses plus chères affections. Il a protesté contre l'attachement qu'on lui témoignait et, consulté sur le mariage de sa nièce, il a répondu, après avoir pris l'avis de « ces Messieurs », que l'engager dans cette voie serait commettre « une espèce d'homicide et comme un déicide ». Les grandes intelligences sont capables de grandes erreurs. Pascal l'a bien montré. Chez lui, la « nature », dont il a tant médit, s'était montrée prodigue de ses dons; la « grâce » janséniste a tout vicié. P. A.

— F. Martin-Ginouvrier. *Piarron de Chamousset, fondateur de la « Poste de ville » sous Louis XV* (Paris, Champion, 1920, in-8°, 32 p.). — Agréable brochure, joliment illustrée, où l'on nous parle de Chamousset non seulement comme l'homme pratique qui, en 1758, obtint des lettres patentes l'autorisant à établir une « petite poste » à Paris — opération qui réussit au point qu'en 1761 le gouvernement lui retira son privilège — mais comme l'homme de bien qui fut autorisé par Choiseul à réorganiser les hôpitaux de campagne, qui préconisa une sorte de Croix-Rouge, ouvrit des crèches pour les nourrissons, imagina une « maison d'association » pour les malades. Belle figure de philanthrope au siècle qui vit introduire le mot « bienfaisance » dans la langue française. Ch. B.

Digitized by Google

— R. P. Duclos. *Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis* (Paris, Fischbacher, [1919], 2 vol. in-8°, 394 et 338 p.; prix : 12 fr.). — Fidèles aux conseils de Coligny et après quelques tentatives infructueuses, des huguenots, originaires de la Normandie, s'établissent en Amérique sous le règne de Henri IV. Quoique privés de rapports avec leurs coreligionnaires de la métropole, malgré les effets de la Contre-Réformation et en dépit des persécutions dont ils sont l'objet après la révocation de l'Édit de Nantes, ces « religionnaires » subsistent, se multiplient, et après 1834 prennent un essor nouveau. L'auteur, qui a été associé à cette résurrection, décrit longuement comment, sous les auspices de la « Société des missions de Lausanne », des pasteurs, des professeurs, des conférenciers ont pu rétablir les églises de langue française, ruinées au XVIII[e] siècle par les Jésuites, fonder des écoles, créer des collèges, entretenir des chaires dans l'Université et organiser une multitude d'œuvres philanthropiques. Le chapitre consacré au Père Chuquet et aux admirables résultats de sa campagne antialcoolique est particulièrement instructif. Une légion de photographies illustre les deux volumes. On aurait seulement aimé que le R. P. Duclos mît un peu plus d'ordre dans les détails qu'il nous donne, ce qui aurait accru l'intérêt de son travail si compact et par trop touffu. Ch. D.

— Dans le Bulletin de l'*Association franco-écossaise* pour les années 1918 et 1919 (Cahors, impr. Couestant, 1919, in-8°, 64 p.), on pourra lire un certain nombre de détails sur la garde écossaise en France, soit dans le rapport de M. le pasteur J. Pannier (où est reproduite une miniature de J. Fouquet vers l'an 1452), soit dans le discours prononcé par M. Raymond Poincaré quand il fut installé comme recteur d'université à Glasgow, le 13 novembre 1909, soit dans plusieurs documents donnés en appendice. Deux lettres de Sir Thomas Edmonds, ambassadeur en France, datées de 1612 et 1613, sont publiées ici pour la première fois. Ch. B.

— Henri Welschinger. *L'alliance franco-russe; les origines et les résultats* (Paris, Félix Alcan, 1919, in-12, 298 p.; prix : 5 fr., plus 20 °/₀ de majoration temporaire). — Ce livre est le dernier ouvrage de M. Welschinger; il venait d'en corriger les épreuves quand la mort l'a frappé. La publication du *Livre jaune* sur l'alliance franco-russe avait provoqué, le 26 septembre 1918, à la Chambre, une discussion où cette alliance avait été vivement attaquée et un rapport de M. Margaine.

M. Welschinger a consacré une partie de son livre à l'analyse et à la publication des documents contenus dans le *Livre jaune*. Il s'attache à démontrer que l'alliance franco-russe a été surtout une alliance pacifique, qu'elle écartait cette guerre subite et meurtrière que d'autres n'ont pas craint de déchaîner, que la Double-Entente n'avait, à aucun degré, les défauts évidents de la Triple-Alliance.

La première partie de l'ouvrage comprend l'historique de l'alliance

Digitized by Google

et des négociations qui la précédèrent et examine ce qu'il faut penser de ce que des renseignements récents nous ont révélé sur le traité de Bjoerkoe, signé secrètement entre Nicolas II et Guillaume II. La deuxième partie, consacrée à la reproduction des documents diplomatiques et papiers secrets russes compris dans le *Livre jaune* de 1918, est un commode instrument de travail. L'ouvrage se termine par divers appendices utiles, relatifs à la divulgation des papiers secrets russes, au rapport de M. Margaine, etc.

A la bibliographie qui clôt le volume il conviendra d'ajouter les articles publiés par M. Izvolski dans la *Revue des Deux Mondes* en 1919 (1er juin, 1er juillet, 1er novembre), en 1920 (1er janvier). — E. D.

— M. Henri ARAGON, à qui l'on doit de savants ouvrages sur les fouilles de Castel-Roussillon, a fondé en juin 1919, sous le titre de « Bulletin historique des Pyrénées-Orientales », une revue mensuelle dans laquelle chaque étude reçoit une pagination spéciale, de manière à former au bout d'un certain temps une brochure indépendante et complète. Nous signalerons quelques-unes de ces études qui sont toutes l'œuvre de l'actif directeur : *le Jeu du ballon chez les anciens* (Perpignan, impr. catalane de J. Comet, 1919, in-8°, 16 p.). Citations d'auteurs grecs et latins touchant l'emplacement, l'aménagement des locaux, les règlements, le capitaine, l'arbitre. *Une rue de Perpignan en 1807* (Ibid., 8 p.). La rue Saint-Christophe n'était qu'un coupe-gorge et un cloaque infect, ce qui obligea les gens du quartier à la faire fermer par une porte vers 1760. *Organisation de la compagnie des pompiers de Perpignan* (Ibid., 30 p.). Les premiers règlements sont du 30 mars 1791 ; mais la création de la compagnie est du 3 décembre 1793. *Projet de monument à Robespierre sur le pic du Canigou* (Ibid., 12 p.). Un proscrit du 2 décembre 1851 proposa l'érection d'une tour ronde destinée à recevoir les noms de Robespierre et des montagnards. « Ce monument sera le phare du Midi révolutionnaire. » *M. Héron de Villefosse et les fouilles de Ruscino* (Ibid., 8 p.). L'éminent conservateur du Louvre s'était particulièrement intéressé à ces fouilles. C'est grâce aux subventions qu'il leur fit allouer que les recherches ont pu continuer. *Saint-Jean-Pla-de-Corts historique et pittoresque* (Perpignan, J. Comet, 1920, in-8°, 47 p.). C'est un village de la vallée du Tech dont le château fut résidence royale. Renseignements sur la guerre de Catalogne (1674), Schomberg et les miquelets, le four banal, la culture du chanvre, la corvée, la constitution de la municipalité sous la Révolution, la garde nationale. Il serait souhaitable que, malgré la crise actuelle, M. Aragon pût continuer ses intéressantes publications. J. R.

— Jean RÉGNÉ. *Les Autrichiens dans l'Ardèche en 1814 et 1815* (Privas, chez l'auteur, 22, cours du Temple, 1919, in-8°, 80 p.). — Au cours des événements qui marquèrent la chute définitive de l'Empire, le département de l'Ardèche fut occupé à deux reprises par les troupes

Digitized by Google

autrichiennes : d'abord en mars-avril 1814, puis du 25 août à la mi-octobre 1815. Ce séjour a laissé une impression profonde dans l'âme populaire, comme en témoignent tant de récits romanesques qui circulent encore aujourd'hui dans le pays et qui relatent les excès, les rapines et les violences exercés par les alliés et les vengeances, parfois sanglantes, que les habitants surent en tirer. Mais la réalité ne fut point si cruelle et M. Jean Régné nous le montre excellemment dans cette brève et précise étude où il met en œuvre des documents officiels, des annales contemporaines et des journaux intimes. Sans doute, il y eut des réquisitions nombreuses et souvent vexatoires (les soldats autrichiens mangeaient énormément et se gavaient surtout de lard); il y eut des déprédations (par exemple le cambriolage du château de Perraud, où des officiers, mêlés aux soldats, pillèrent la cave et vidèrent les armoires, emportant treize chemises fines et huit robes en soie). En 1815, les vols semblent plus fréquents, le ressentiment des habitants est plus vif : au Cheylard, le voiturier Bonnet assomme un militaire autrichien qui l'a provoqué. Mais de pareils épisodes sont exceptionnels et dans l'ensemble l'envahisseur n'a commis aucune de ces atrocités qui, en d'autres régions, soulevèrent les paysans contre les Prussiens et les Cosaques. Au surplus, l'occupation de l'Ardèche fut courte; elle se borna, en 1814, à la partie septentrionale du département et, en 1815, laissa de côté presque tout l'arrondissement de Largentière. D'autre part, elle fut adoucie par l'attitude ferme et digne des administrateurs et notamment du préfet d'Indy (un ancêtre du célèbre compositeur) qui, refusant au commandant autrichien de Viviers de loger les troupes au séminaire, sut affirmer hautement que « la force ne légitime pas toujours le droit ».

En appendice, M. Jean Régné nous donne : 1° une liste alphabétique des communes de l'Ardèche qui subirent en 1815 le passage ou les réquisitions des troupes autrichiennes; 2° le texte de vingt-quatre documents particulièrement intéressants empruntés aux archives départementales (séries M et R). L. V.

— René Fage. *De la forme primitive du nom de Tulle* (Brive, impr. de « la République », 1919, in-8°, 24 p.). — De nombreux témoignages attestent que, du x^e^ siècle au xiii^e^, la forme de ce nom fut, ainsi que l'avait dit Baluze, *Tutela;* c'est seulement à partir de 1180 que l'on constate et que finit par prévaloir celle de *Tutella.* En langue vulgaire, ce nom se présente indifféremment sous les deux formes *Tuela* et *Tuella*, d'où le français *Tuele* et *Tuelle;* puis, dans la seconde moitié du xv^e^ siècle, *Tule* ou *Tulle.* Aux philologues d'expliquer le passage de la forme latine et classique à la moderne.

Ch. B.

— C. Piton. *Le château de La Couharde* (Paris, Gautherin, imprimeur-typographe, 1919, in-8°, 71 p.). — Documents sur l'histoire de la seigneurie de La Couharde depuis le xvi^e^ siècle, possédée aujour-

Digitized by Google

d'hui par M. Ernest May, et notice historique sur le territoire du village situé sur la lisière de la forêt d'Yveline, dans la juridiction des seigneurs de Montfort-l'Amaury. En appendice, vingt et une pièces justificatives allant de 1635 à 1890. Comme dans la plupart des travaux publiés par l'auteur, qui se plaisait à ces études minutieuses d'histoire locale et dont le persistant labeur a souvent été récompensé par de jolies trouvailles, les faits sont présentés un peu pêle-mêle; mais on y peut toujours faire quelque butin; *erat quod tollere velles.*

Ch. B.

Histoire de Grande-Bretagne.

— R. B. Mowat. *A new history of Great Britain.* Part I : From the roman conquest to the death of Queen Elizabeth (Oxford, University Press, 1920, in-18, 299 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Résumé de l'histoire d'Angleterre agréable à lire, illustré avec une intelligente sobriété, bien imprimé sur bon papier (ce qui, chez nous, commence à devenir honteusement rare), œuvre d'un historien de profession qui connaît bien les sources et la bibliographie, mais qui ne montre pas son érudition. A l'index, aux noms propres auraient dû être joints les noms de choses; dans les précis qu'on leur met entre les mains, les écoliers doivent pouvoir retrouver les endroits où les institutions leur sont enseignées; les hommes et les batailles ne sont qu'une partie de l'histoire.

Ch. B.

— P. Studer. *The Study of Anglo-Norman*, inaugural Lecture delivered before the University of Oxford on 6 February 1920 (Oxford, Clarendon Press, 1920, in-8°, 28 p.). — Cette leçon d'ouverture du jeune et actif titulaire d'une chaire nouvellement créée est plus substantielle que ne le sont souvent les morceaux de ce genre. M. Studer montre d'abord qu'il n'y a pas de raison pour renoncer, pour le français importé en Angleterre, à la traditionnelle appellation en faveur d'une autre (anglo-français par exemple); il soutient ensuite, en se fondant sur les travaux les plus récents, que l'anglo-normand était non un jargon, mais une langue d'une relative régularité (peut-être y avait-il lieu d'ajouter que la décadence en fut très rapide et que, à partir du milieu du XIV^e^ siècle, la correction avec laquelle il est écrit, dans les milieux où on s'y attache par tradition ou snobisme, est étroitement liée à la culture de l'auteur); il proclame la dette immense de la littérature du moyen-anglais vis-à-vis de la littérature anglo-normande et il termine par un chaleureux appel aux travailleurs anglais qui ont trop négligé un champ d'études fécond et présentant pour eux un intérêt vraiment national.

A. J.

— Isobel D. Thornley. *England under the Yorkists, 1460-1485*, illustrated from contemporary sources (Londres, Longmans, Green et C^ie^, 1920, in-8°, VIII-280 p.; prix : 7 sh. 6 d.). — Nous avons déjà signalé le volume de Miss Dorothy Hughes qui, dans la collection

Digitized by Google

dirigée par M. Pollard, a traité de l'Angleterre au temps de Chaucer (*Rev. histor.*, t. CXXIX, p. 352). Ici, le plan est le même : les extraits des sources contemporaines sont répartis en quatre livres pour l'histoire politique, constitutionnelle, ecclésiastique, économique et sociale, un cinquième livre étant consacré à l'Irlande. Les extraits, bien choisis, sont traduits quand l'original est en latin ou en français; ceux qui sont rédigés en anglais sont conservés dans leur forme ancienne. L'introduction est un guide nécessairement sommaire mais instructif, notamment en ce qui concerne les principaux fonds du P. Record Office. Quand on fait des emprunts aux *Fœdera* de Rymer, il faut toujours se défier de la graphie des noms de lieux qui ont été parfois mal lus. Picquigny, ville où fut conclu le traité de 1475, a été toujours imprimé *Pequigny*, forme inconnue de la toponomastique française. Le présent travail est très méritoire. Ch. B.

— Percy H. Osmond. *The mystical poets of the English church* (Londres, S. P. C. K., 1919, in-8°, xi-436 p.; prix : 12 sh. 6 d.). — Ceci n'est pas une étude sur les poètes mystiques et leurs œuvres qui aurait pu mettre en lumière soit la nature propre du mysticisme, soit son influence sur la vie sociale et religieuse, c'est une anthologie des poètes mystiques de l'Angleterre depuis le XI^e^ siècle jusqu'à nos jours. La période médiévale est expédiée en un bref chapitre de seize pages où quelques fragments de poésies anglo-saxonnes, anglaises ou latines sont traduits en anglais moderne. Avec le chapitre II nous arrivons tout de suite à Edmond Spenser, l'auteur de *The faerie Queene*, et l'ouvrage se termine sur le nom de Miss Evelyn Underhill, dont le *Book of verses* est de 1916. Les notices sur chacun des poètes dont on fait connaître les œuvres sont réduites à la plus simple expression. C'est surtout un livre d'édification; mais il se termine par une bibliographie et un index. Ch. B.

— J. R. Tanner. *Samuel Pepys and the royal navy* (Cambridge, at the University Press, 1920, in-8°, 83 p.; prix : 6 sh. 6 d.). — En 1903, M. Tanner a publié pour la « Navy Records Society » le catalogue des manuscrits provenant de S. Pepys à qui revient, comme on sait, l'honneur d'avoir réorganisé la marine royale d'Angleterre après la restauration des Stuarts. En 1919, il fut chargé d'un cours libre (comme nous dirions, mais cours non gratuit) sur l'histoire militaire et navale. La connaissance approfondie des choses de la marine qu'il avait puisée dans la masse aussi intéressante que variée des papiers recueillis par Pepys, soit pendant sa longue administration, soit pour les travaux qu'il composa ou qu'il se proposait de publier sur l'histoire de la marine, lui a permis d'écrire sur l'organisation de cet important service, les finances, l'approvisionnement de navire en vivres, canons et projectiles, quatre chapitres des plus instructifs. Il a fourni la preuve que Pepys, depuis longtemps connu par son « Journal » des années 1659-1669, si plein de détails piquants sur la cour

Digitized by Google

de Saint-James, fut, dans son département officiel, un très utile serviteur de son pays. Ch. B.

— J. Holland ROSE. *Naval history and national history* (Cambridge, at the University Press, 1919, in-8°, 46 p.; prix : 4 sh. 6 d.). — M. Rose, l'éminent historien de l'époque napoléonienne, ayant été nommé professeur d'histoire navale à l'Université de Cambridge, a fait sa leçon d'ouverture à Cambridge le jour anniversaire de Trafalgar en 1919. C'est cette leçon, imprimée en beaux caractères sur beau papier, que nous annonçons. M. Rose y montre le grand défaut de la plupart des livres anglais consacrés à l'histoire de la marine : ils se sont trop exclusivement renfermés dans l'étude des faits relatifs soit à la technique, soit aux opérations navales, sans montrer le lien nécessaire qui rattache l'histoire navale à l'histoire générale de l'Angleterre; étudier l'une sans avoir constamment l'attention fixée sur l'autre, expose l'historien aux plus grandes erreurs. Il y a tout lieu de croire que le nouvel enseignement confié à M. Rose sera heureusement fécondé par la connaissance approfondie qu'il possède de l'histoire diplomatique et militaire des derniers siècles. Ch. B.

— Cardinal GASQUET. *Great Britain and the Holy See, 1792-1806* (Rome, Desclée, 1919, in-8°, 59 p.). — Comme l'indique le sous-titre, cette brochure est un chapitre de l'histoire des relations diplomatiques entre l'Angleterre et Rome de 1792 à 1806; plus exactement c'est une analyse de la correspondance échangée entre le cardinal Erskine, envoyé du pape à la cour de Georges III, avec Sir John Hippisley, agent du gouvernement anglais auprès du Saint-Siège, correspondance qui a été récemment retrouvée dans les archives du Vatican. L'historien devra tenir grand compte de ces documents, qui intéressent aussi indirectement la France. Le lecteur français ne se laissera pas arrêter par certains passages de l'introduction pareils à celui-ci : « La République française fut proclamée le 2 septembre 1792; immédiatement après, la Convention nationale donna sa sanction au massacre de centaines de personnes à Paris et ailleurs... Le 8 février 1793, commença la grande guerre qui était destinée à durer jusqu'au 7 juillet 1815. » Il y a dans ces quelques lignes à peu près autant d'erreurs que de mots; mais c'est le corps même de la brochure qui intéresse l'historien. Ch. B.

— Viscount HALDANE. *Before the war* (Londres, Cassel; prix : 7 sh. 6 d.). — Livre à lire : Lord Haldane a été vilipendé comme germanophile et il est vrai qu'avant la guerre il avait la plus grande admiration pour l'Allemagne; mais il en appelle d'une condamnation prononcée contre lui par des publicistes incomplètement informés. Ses actes et ses paroles prouvent au contraire qu'il eut pleine conscience des dangers que faisait courir à la paix du monde l'orgueil militarisme de l'Allemagne; quand il raconte ses deux visites à Berlin en 1906 et en 1912, et qu'il rapporte ses conversations avec le

Digitized by Google

Kaiser à Windsor en 1907, il nous livre des documents humains de première importance. Ch. B.

— H. F. WESTLAKE. *Westminster; a historical sketch* (Londres, Society for promoting christian knowledge. « The story of the english towns », 1919, in-12, 124 p.; prix : 3 sh. 6 d.). — Esquisse rapide et substantielle, du moins en ce qui concerne la topographie de la ville et ses institutions. Comme le rappelle à propos l'auteur, « Londres était la cité du commerce, Westminster celle de la cour »; aussi un chapitre tout entier (le quatrième) est-il consacré au séjour des rois; mais à côté du roi siégeait aussi le Parlement et cette autre colonne de l'État anglais paraît à peine dans le livre de l'érudit chanoine. Des illustrations bien choisies et surtout trois plans, dont un représentant l'enclos de l'abbaye, permettent de suivre l'histoire de cette ville aujourd'hui englobée dans la « plus grande » Londres. Ch. B.

— William FOSTER. *A guide to the India office record, 1600-1658* (Londres, Eyre et Spottiswoode; prix : ? sh.). — Manuel indispensable pour guider les recherches dans l'étude des rapports entre l'Angleterre et le futur empire des Indes.

— *Bibliography of English economic history* (fasc. 33, publié par « The historical Association », mai 1920, 5 p.). — Nouvelle édition, revue et qui rendra des services. Elle contient presque uniquement des ouvrages écrits en anglais; quelques allemands, un seul français : la *Révolution industrielle au XVIII^e siècle*, par Paul MANTOUX Pour chaque ouvrage, on indique l'éditeur et le prix, jamais l'année.

— Dans la collection « Helps for students of history », publiée par la S. P. C. K., ont paru les brochures suivantes : n° 22 : R. A. ROBERTS : *The reports of the historical manuscripts Commission* (91 p.; prix : 2 sh. 6 d.), très utile bibliographie des 156 volumes dont se compose actuellement cette importante collection, si pleine de documents variés, précédée d'une rapide histoire de la Commission depuis ses origines en 1870 et terminée par un Index. — N° 24 : John William ADAMSON : *A guide to the history of education* (47 p.; prix : 8 d.), histoire très sommaire de l'instruction publique, surtout en Angleterre, avec une bibliographie d'un caractère plus éclectique. — N° 25 : W. F. REDDAWAY : *Introduction to the study of prussian history* (32 p.; prix : 6 d.), histoire, langue et littérature.

Dans la collection « Texts for students », ont paru les n^os 15 : *The code of Hammurabi*, par Percy HANDCOCK (46 p.; prix : 1 sh.), et 16 : A. WEINER : *Select passages illustrating commercial and diplomatic relations between England and Russia* (76 p.; prix : 1 sh. 6 d.); la bibliographie ne contient que des ouvrages en anglais. Ch. B.

— *Oxford University Press. General Catalogue, 1920* (Londres,

Digitized by Google

Humphrey Milford, 479 et 112 p.). — Nous avons signalé, t. CXXV, p. 393, la première édition de ce Catalogue général; la seconde, annoncée aujourd'hui, contient tous les livres mis en vente par le célèbre établissement jusqu'au 31 décembre 1919. La table alphabétique, paginée à part, peut être vendue séparément. Ch. B.

Histoire de Hongrie.

— J.-V. Papp et J. Erdélyi. *Les Magyars peints par eux-mêmes.* Préface de Pertinax, rédacteur à l'*Écho de Paris* (Paris, Berger-Levrault, 1919, xiv-141 p.; prix : 2 fr.). — L'auteur veut prouver que la Hongrie ne fut point l'innocente victime de l'Allemagne, qu'imaginaient beaucoup de Français et même d'Anglais et qu'imaginent encore quelques idéalistes, puisque, « l'internationale socialiste aidant, des voix se sont élevées dans tous les pays de l'Entente pour réclamer au bénéfice de Budapest une paix de conciliation ». Ce sont des extraits de la presse hongroise qu'on trouvera traduits ici et classés selon qu'ils se rapportent à l'Entente en général, à la France, à l'Angleterre, aux États-Unis, à l'Italie et même à la Belgique (deux passages seulement : portrait des Belges et Vandervelde). Chaque allié reçoit sa part d'injures, mais l'Angleterre « plus abondamment que tout autre ». Il y a des pages amusantes par leur exagération aveugle ou calculée; elles montrent jusqu'où peut aller un jugement faussé par la haine et le parti pris. Exemple : « Il n'existe pas de peuple plus égoïste, plus passionné pour le gain, plus avare que le peuple français » (p. 45), et « c'est l'alliance avec les peuples noirs qui a rendu les Français aussi civilisés que les Niams-Niams » (p. 13). Les portraits de MM. Clemenceau, Poincaré, Kitchener, Churchill, Lloyd George, Wilson, etc., feront sourire; l'humoriste Bonar Law (voir *Revue des Deux Mondes* du 1er février 1920) devient, « sans conteste, l'homme d'État le plus répugnant du monde entier » (p. 94).

Th. Sch.

Histoire d'Italie.

— B. C. *Les dessous de l'affaire de Fiume. Quelques documents* (Paris, impr. Lahure, in-8°, 34 p.). — Ces documents sont : 1° le rapport de la Commission d'enquête au Conseil national de Fiume sur le pillage des marchandises; 2° une réclamation contre les élections ordonnées par G. d'Annunzio dans Fiume déclarée place forte le 16 octobre 1919 et soumise en conséquence à toutes les rigueurs de l'état de siège; 3° quelques questions à l'adresse du Dr Antonio Grossich, président « vénéré » du Conseil national. On nous dépeint par ailleurs ce Grossich comme un des plus fidèles serviteurs de l'ancien régime hongrois; 4° un décret de G. d'Annunzio du 26 novembre 1919 menaçant d'une peine de dix ans et d'une amende de 10,000 l.

Digitized by Google

toute personne coupable d'un « acte qui peut déprimer l'esprit public ou diminuer de quelque autre façon la résistance du territoire occupé par ses troupes »; 5° appel des socialistes fiumains aux ouvriers du monde entier contre « le tyran fou et ses *bravi* ». Ch. B.

Histoire de Pologne.

— Alexandre Grabianski. *La Pologne et la Lithuanie* (Recueil des actes diplomatiques, traités et documents concernant la Pologne, t. III, fasc. 1. Paris, Section d'études et de publications politiques du Comité national polonais, 1919, in-fol., XXIV-105 et X p.). — Dans son introduction, M. Grabianski traite de l'Europe orientale à la fin du XIV^e^ siècle et de l'Union de la Pologne à la Lithuanie en 1569; puis, laissant de côté la question des partages et des traités de Vienne en 1815, il expose brièvement les luttes engagées par la Pologne pour reconquérir son indépendance, de 1794 à 1863; il termine en indiquant le rôle civilisateur et national de l'Union. Ses conclusions concordent avec celles de M. O. Halecki au tome CXXXIII, p. 258 de la *Revue historique*. Les documents, au nombre de quarante-cinq, s'étendent de 1385 à 1863. Ils sont tous donnés en traduction française; mais, dans les Notes qui suivent la partie réservée aux textes, on indique les ouvrages où ces textes ont été publiés pour la première fois et d'après quelles sources. Une carte représente la République polonaise après l'Union de Lublin; elle est empruntée au *Handatlas* de Spruner-Mencke (3^e^ édit., 1888); on y peut constater que les frontières de la Lithuanie au XII^e^ siècle suivent presque exactement le tracé de la Lithuanie ethnographique. Un Index des noms de personnes termine ce très beau fascicule. Ch. B.

Histoire de Portugal.

— *Os Arquivos da Historia de Portugal no Estrangeiro, da necessidade de estudar e inventoriar nas bibliotecas e arquivos estrangeiros os documentos relativos à historia de Portugal*, por Antonio Ferrão, da Academia das sciencias de Portugal (Coimbra, 1916, 44 p.). — Le même. *Da importância dos documentos diplomáticos em História. Estudo sucinto de alguns arquivos diplomáticos estrangeiros e nacionais* (Ibid., 1917, 69 p.). — Le même. *O povo na historia de Portugal. A restauracão de 1640*. Como se perdeu e se reconquistou a independencia (1580-1668), Discurso, seguido de notas justificativas (Lisboa, 1919, 39 p.). — La première de ces dissertations appelle l'attention du gouvernement de la République portugaise sur l'importance d'étudier et d'inventorier, dans les archives étrangères, les documents relatifs à l'histoire du Portugal. Naturellement, les renseignements fournis par M. Antonio Ferrão nous intéressent surtout en ce qui touche les documents portugais conservés

Digitized by Google

dans les bibliothèques de Portugal, et le résultat n'est pas brillant. Ni à la Torre do Tombo, ni à la Bibliothèque nationale de Lisbonne, ni à celle d'Ajuda, on n'a rien fait jusqu'ici que des inventaires médiocres et incomplets, et c'est l'Académie des sciences de Lisbonne qui a pris sur elle d'inventorier les documents qu'elle publiait. M. Antonio Ferrão se montre très renseigné sur les archives d'Europe et l'on ne peut que s'associer aux vœux qu'il forme pour mettre le gouvernement portugais à la hauteur des autres. La seconde dissertation traite des archives diplomatiques; l'auteur décrit les archives déjà mentionnées, auxquelles il réunit les archives historiques du ministère des Affaires étrangères, et l'on doit approuver ce qu'il dit : réorganiser ce ministère et livrer au public tous les documents jusqu'en 1858, inventorier les fonds, publier les instructions de 1640 jusqu'en 1851 et la correspondance des envoyés portugais du XVII^e^ siècle jusqu'à la première moitié du XIX^e^. Le discours que M. Antonio Ferrão a joint à ces brochures décrit la « restauration » du Portugal à partir de 1640. On s'aperçoit que le Portugal est en république et que le « peuple » a droit à tous les hommages. Parmi les notes justificatives, je remarque que M. Ferrão n'a pas mentionné les tomes consacrés, dans les *Documentos inéditos*, aux nombreux documents extraits de Simancas et autres bibliothèques espagnoles pour les années 1580. Je note aussi qu'il prend M. Jean Brunhes, professeur au Collège de France, pour un Suisse. A. M.-F.

— *Portugueses ilustres. Gomes Freire na Russia. Cartas inéditas de Gomes Freire de Andrade e outros documentos autógrafos acerca dêsse ilustre português quando combateu no esército russo, precedidos dum estudo sobre a politica esterna de Catarina II*, por António FERRÃO (Coimbra, Impresa da Universidade, 1918, in-8°, 7 et 382 p.). — M. Ferrão a voulu célébrer le centenaire de Gomes Freire de Andrade, mort le 18 octobre 1817, et qui représentait le libéralisme contre la tyrannie anglaise. Il relate ses campagnes contre les Turcs (1788-1789) et contre les Suédois (1790), ce qui lui valut d'être nommé lieutenant-colonel et commandeur de l'ordre de Saint-Georges. Dix-neuf lettres de Gomes Freire, publiées par M. Ferrão, nous renseignent sur le siège d'Oczakow, et des rapports secrets de plusieurs diplomates portugais ouvrent des jours intéressants sur les négociations entre les Russes, les Suédois, les Prussiens, les Polonais, les Turcs et les Autrichiens pendant cette période. L'ouvrage est dédié aux soldats portugais qui moururent au cours de la dernière guerre, et aux vivants M. Ferrão cite le bel exemple de Gomes Freire.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

— N. JORGA et Septime GORCEIX. *Anthologie de la littérature roumaine, des origines au XX^e^ siècle* (Paris, Delagrave, 1920, in-12,

Digitized by Google

XXXI-311 p.; collection Pallas). — Une place à part doit être faite à cette *Anthologie*, qui nous découvre une littérature d'une richesse et d'une variété qu'on n'était point chez nous en état de soupçonner. Les extraits des principaux poètes et prosateurs qui s'y trouvent sont, non seulement traduits en français, mais munis d'une introduction historique et de notices qui font de ce petit livre une sorte de manuel bibliographique. Ajoutons que les extraits poétiques, où fleurit la poésie populaire, ont été transposés par M. Gorceix en vers français d'une jolie langue. M. Gorceix nous apprend lui-même que, fait prisonnier à Verdun en 1916, il réussit, après deux vaines tentatives d'évasion, à gagner la partie de la Roumanie non occupée par les Allemands, qu'il fut guidé à travers les patrouilles allemandes par les paysans roumains, dont il ignorait la langue, et qu'il reçut en Moldavie l'accueil le plus fraternel. Remercions-le d'avoir, par la part de collaboration qui lui revient dans ce charmant petit volume, contribué à resserrer les liens qui, depuis si longtemps, unissent la Roumanie à la France. Ch. B.

— Mircea Djuvara. *La guerre roumaine, 1916-1918.* Préface de M. Émile Boutroux (Paris-Nancy-Strasbourg, Berger-Levrault, 1919, in-8°, XV-335 p.; prix : 10 fr.). — Le titre de ce livre n'en détache pas suffisamment l'importance. M. Djuvara n'a pas pas écrit un ouvrage d'histoire militaire, mais il a composé, avec une objectivité particulièrement estimable, un manuel d'ensemble sur la Roumanie dans la guerre. La méthode et la clarté de ce livre, où des renseignements géographiques et économiques sont condensés en tableaux utiles, lui assigneront une place dans toutes bibliothèques d'histoire de la guerre, car c'est le premier ouvrage d'ensemble qui soit mis à la disposition des historiens de la Roumanie et des Balkans. Demeuré en Roumanie durant l'occupation allemande, M. Djuvara a été le témoin des souffrances roumaines, après avoir connu de brillantes mais trop éphémères espérances. D'une correction absolue à l'égard des Alliés, M. Djuvara admet que l'écrasement roumain soit entièrement imputable à la défection russe. Mais si nous élevons le débat, il y a pour les historiens français, anglais ou italiens un problème important à résoudre : étant donné la situation de la Russie à partir de 1916, étant donné l'hostilité des Russes à l'égard des Roumains aux plus mauvais jours de l'armée roumaine — dès 1916 on savait au G. Q. G. français que les Russes arrêtaient le matériel de guerre destiné à la Roumanie — étant donné que l'action de l'armée roumaine était forcément liée aux progrès de l'armée russe, étant donné enfin la faiblesse permanente des effectifs de notre armée d'Orient, quels hommes d'État et quels chefs militaires de l'alliance osèrent jeter ainsi la Roumanie dans le gouffre? A qui incombent les responsabilités de cette débâcle roumaine?

M. Djuvara, qui, encore une fois, n'incrimine les Alliés en aucune façon, établit les responsabilités russes et retrace les efforts remar-

Digitized by Google

quables de son pays. Aux spécialistes français, anglais ou italiens des questions extérieures à établir maintenant les responsabilités réciproques de leurs propres gouvernements. G. H.

Histoire de Russie.

— Général A.-A. Noskoff (Jason). *Nicolas II inconnu, commandant suprême, allié, chef d'État*, suivi de *Au delà du trait rouge* (Paris, Plon-Nourrit [1920], in-18, 298 p., croquis; prix : 5 fr.). — Le général Noskoff fut chargé au G. Q. G. russe (la Stavka) du service de presse et de la rédaction du communiqué quotidien. Ses fonctions le mirent donc en contact fréquent avec le tsar, le tsarevitch et les hauts dignitaires de la cour impériale, d'où la valeur historique de ce *Nicolas II inconnu*. A vrai dire, le général Noskoff, au lieu d'écrire une histoire d'ensemble de l'ancien tsar, a plutôt recueilli une suite d'anecdotes intéressantes sur Nicolas II et sur son fils. Parmi ces anecdotes, quelques-unes ont déjà fait le tour de la presse française, comme celle qui met aux prises, dans un déjeuner au G. Q. G., Nicolas II et M. Albert Thomas. D'autres, sur les sentiments ardemment gallophiles du tsar, sur l'intérêt qu'il prit à notre bataille de Verdun, sur la médiocrité de son entourage, sur la détestable éducation du tsarevitch, méritent également la lecture et le commentaire. Il ressort du livre du général Noskoff que Nicolas II était bon, aimable, bien intentionné, mais d'une inconcevable faiblesse de caractère : le parallèle entre lui et Louis XVI s'impose. Comme Louis XVI, en maintes circonstances Nicolas II n'osa pas prononcer les paroles décisives qui eussent mis son pays à l'abri de la guerre civile. Mais Nicolas II fut encore plus faible que Louis XVI, car, quoi qu'on ait pu dire sur la décadence morale de notre monarchie agonisante, un Raspoutine n'opéra jamais dans la famille royale.

G. H.

Histoire de Suède.

— F. Vaucher. *La réforme constitutionnelle et l'avènement des partis démocratiques en Suède* (Paris, Félix Alcan, 1919. Extrait de la « Revue des sciences politiques », t. XLII, p. 216-233). — Cet article présente un intérêt tout actuel : les élections de 1919 ont été favorables aux socialistes ; mais ces socialistes eux-mêmes sont divisés à l'égard du bolchevisme; ceux de droite s'associeront-ils à ceux de gauche ou continueront-ils de réprouver les principes de Lénine? Quoi qu'il en soit de l'avenir, la chute des conservateurs oblige la Suède à orienter sa politique extérieure dans une direction nouvelle. « Le péril russe a disparu; l'Allemagne, en tant que soutien de l'ordre, appartient désormais au passé. Souhaitons que la France, si mal connue et qui s'est aussi laissé si longtemps ignorer,

Digitized by Google

sache profiter de l'occasion pour reprendre des relations plus étroites avec son ancienne alliée. » Ch. B.

HISTOIRE DE SUISSE.

— G. DE REYNOLD. *Comment se forme une nation : la Suisse, sa terre et son histoire* (Londres, Oxford University Press, in-8°, 8 p. Extrait des « Proceedings of the British Academy, vol. VIII »). — Conférence faite à Londres, le 7 octobre 1918; l'auteur est professeur à l'Université de Berne; il s'est proposé de prouver aux Anglais « que l'indépendance de la Suisse est, dans cette cathédrale [qu'on appelle] l'Europe nouvelle, la Société des Nations, une clef de voûte ». C'est toujours l'esprit du « Convenant » de Sempach en 1386 qui inspire les Confédérés alémans et qui les distingue des Germains. « Nous avons bâti des cathédrales, nous n'en n'avons jamais détruites (*sic*) ». Ch. B.

HISTOIRE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE.

— *Guide du visiteur des collections conservées dans le Musée ethnographique de Prague* (Prague, imprimerie « Unie », petit in-8°, 97 p.). — L'auteur fait connaître quels étaient, à la veille de la Grande Guerre, les rites et coutumes des pays tchèques, la petite industrie rustique, la musique et la danse, la céramique, les costumes et broderies, les occupations du peuple; chaque chapitre est accompagné d'une bibliographie. Ch. B.

HISTOIRE DE TURQUIE.

— *La Turquie moderne* (Genève, imprimerie du Commerce, 1919, in-8°, 74 p.; prix : 2 fr.). — Dans leur note du 25 juin 1919, les Alliés ont dit : « Le Turc n'a fait qu'apporter la destruction partout où il a vaincu; jamais il ne s'est montré capable de développer dans la paix ce qu'il avait gagné par la guerre. Ce n'est pas dans ce sens que ses talents s'exercent... » Pure calomnie, répond l'auteur de la brochure, et il énumère tout ce qui s'est fait en Turquie pour réformer l'administration, la justice, les finances, l'instruction publique, faire prospérer la littérature, les arts, l'agriculture, le service militaire. Mais a-t-on prouvé que derrière cette façade le gouvernement a réellement évolué dans le sens des idées européennes? La conduite des Turcs dans la dernière guerre est-elle de nature à leur conquérir l'estime des autres nations? Ces questions n'ont pas même été posées. — Ch. B.

— Docteur NIHAD-RECHAD. *Les Grecs à Smyrne. Nouveaux témoignages sur leurs atrocités. Un document officiel probant* (Paris, impr. Kossutt, 1920, in-8°, 63 p.). — Ce « document probant »

Digitized by Google

est le rapport de la « Commission interalliée d'enquête sur l'occupation grecque de Smyrne et territoires adjacents » du 12 octobre 1919. Il constate que « la cause initiale des événements doit être recherchée dans les haines de religion. Les Grecs n'ont rien fait pour en empêcher les manifestations; leur occupation, loin de se présenter comme l'exécution d'une mission civilisatrice, a pris immédiatement l'aspect d'une conquête et d'une croisade ». Suit un recueil de témoignagnes étrangers et de récits indigènes d'atrocités commises par les Grecs dans les régions de Smyrne, de Pergame, d'Aïdin, de Ménémen, de Magnésie, etc. En appendice, un « graphique comparatif de la population du villayet d'Aïdin et des sandjaks de Karassi et de Menteche »; la population turque y est représentée comme de beaucoup plus nombreuse que celle des autres confessions, sauf à Smyrne où elle est à peu près de la moitié. Ch. B.

Histoire de la musique.

— Paul Landormy. *Brahms* (Paris, Félix Alcan, 1920, in-16, 213 p.; de la collection « les Maîtres de la musique »; prix : 4 fr. 90). — L'auteur de ce livre est à la fois un historien de sens droit et un homme de goût : étudiant l'œuvre d'un musicien que ses compatriotes n'ont pas hésité à mettre en parallèle avec les plus grands et que d'autres ont rabaissé souvent à l'excès, M. Landormy a cherché à lui assigner en toute équité la place qui lui revient. Il a excellemment fait ressortir ce qui fut la vraie originalité de Brahms : médiocre dès qu'il veut se hausser au grand art et rivaliser avec un Beethoven, il est tout à fait personnel et séduisant quand il se tient dans les demi-teintes et qu'il exprime simplement les sentiments moyens, mais délicats, qui étaient en lui. M. Landormy a, en outre, retracé en des pages suggestives et très finement nuancées la vie du musicien, une des plus instructives qui soient pour la connaissance des milieux artistiques en Allemagne au siècle dernier. L. H.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales de géographie. 1920, 15 janvier. — E. DE MARTONNE. Le traité de Saint-Germain et le démembrement de l'Autriche (avec une carte). — A. DEMANGEON. Le développement des moyens de transport dans l'Angleterre moderne (d'après l'ouvrage de Jackman, déjà signalé dans la *Revue historique*).

2. — Annales révolutionnaires. 1919, octobre-décembre. — Ce fascicule contient la table des dix premières années des *Annales révolutionnaires*. = 1920, janvier-février. Edmond LENIENT. Les généraux du Directoire (critique acerbe des jugements portés par le capitaine Colin sur les chefs des armées de la Révolution en 1793 et 1794. La méthode napoléonienne a été inventée par Hoche. Le vrai génie militaire c'est Hoche; Napoléon l'a démarqué, comme Foch a démarqué Bonnal. L'auteur déclare d'ailleurs qu'il ne mêle pas la politique au débat). — Albert MATHIEZ. Robespierre et Aigoin (publie plusieurs lettres de François-Victor Aigoin, un des principaux négociants de Montpellier, à Robespierre, qu'il aimait et admirait. Aigoin renia Robespierre à la fin, mais résista à la réaction après le 9 thermidor). = C.-rendus : *Émile Lesueur*. La franc-maçonnerie artésienne au XVIII[e] siècle. — *Id.* Livres d'architecture de la loge La Fidélité à l'Or . ·. d'Hesdin (deux bonnes thèses). — *M. Marion*. Histoire financière de la France depuis 1715; t. II : 1789-1792 (œuvre remarquable, mais où l'on peut regretter un parti pris hostile à la Révolution). — *Ch. Porée*. Sources manuscrites de l'histoire de la Révolution dans l'Yonne; t. I (excellent). — *L. Pingaud*. La jeunesse de Charles Nodier. Les Philadelphes (très intéressant; mais il faut se méfier de tout ce que Nodier a dit sur lui-même).

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1920, janvier-mars. — Jules FABRE. Les processions et les protestants sous la Restauration (un arrêt de la Cour de cassation du 29 novembre 1818 déclara que les protestants n'étaient pas obligés de tapisser leurs maisons sur le passage des processions). — Hippolyte AUBERT. L'opinion de Farel sur Servet (reproduit d'abord la lettre connue dans laquelle Farel raconte à Blaurer la mort de Servet; puis publie pour la première fois une note de Farel écrite sur la couverture du volume de Servet : « De Trinitatis erroribus », qui nous livre la

Digitized by Google

pensée de Farel sur l'ensemble de la question de Servet). — F. PUAUX. Révocation de consentement donné au mariage d'Alexandre Marze avec Suzanne Puaux (15 juillet 1774; les parents de Marze retirent leur consentement parce que le mariage a été célébré par un ministre de la R. P. R.). — Une lettre inédite de Rabaut-Saint-Étienne sur son voyage à Paris et l'ouverture des États généraux (du 9 mai 1789) et autres documents le concernant. — Un nouveau document sur le massacre de l'assemblée du moulin de l'Agau, 1er avril 1703 (lettre de l'abbé Gillet Begault, chanoine de Nîmes, à Mme de Caumartin). = C.-rendus : *L.-Alex. Barbet.* Notice sur les trois frères Barbet (cf. *Rev. histor.*, t. CXXIII, p. 345). — Mlle *Hélène Harwitt.* Eustorg de Beaulieu. A disciple of Marot, 1495-1552 (rectifie la « France protestante »). — *James J. Good.* History of the swiss reformed church since the Reformation (bon résumé). — *Jan Reinier Jansma.* Louis de Bils en de Anatomie van sijn Tijd (protestant qui s'établit quelques années à Rouen; ses travaux d'anatomie). — *Alfred Leroux.* Les religionnaires de Bordeaux de 1685 à 1802 (on annonce la publication de cet ouvrage, qui comprendra au moins 350 pages; appel aux souscripteurs).

4. — Bulletin hispanique. 1920, janviers-mars. — René COSTES. Pedro Mexía, chroniste de Charles-Quint (René Costes, tué le 23 octobre 1917, voulait éditer tout entière l'Histoire de Charles-Quint par Pedro Mexía; cette histoire a été publiée depuis, mais sans aucune note critique, par J. Deloffre, dans la « Revue hispanique », nos 105 et 106, octobre-décembre 1918; M. G. Cirot fait paraître ici l'introduction préparée par R. Costes, étude sur la valeur historique et littéraire de l'œuvre de Mexía, sur les historiens qui y ont puisé, sur les manuscrits). — A. BERTRAND. Voyageurs allemands en Espagne (fin du XVIIIe, début du XIXe siècle; Kaufhold, Ch.-A. Fischer, Guillaume de Humboldt et sa femme, le baron de Vincke, Rist). = C.-rendus : *H. C. Henton.* The Gloria d'Amor of Fra Rocaberti (excellente édition de ce poème catalan du XVe siècle, médiocrement publié en 1893 par Carlo del Balzo). — *Hugo A. Rennert.* Bibliography of the dramatic works of Lope de Vega Carpio based upon the Catalogue of John Rutter Chorley (le catalogue de Chorley a été terminé en 1864; en le publiant, Rennert a rendu un service signalé). — *Audrenio.* Soldados y paysajes de Italia (voyage d'un écrivain espagnol, E. Gómez de Baquero, sur le front italien, automne 1916). — *Américo Castro.* El movimiento cientifico en la España actual (intéressant; conclusions optimistes très justifiées). — Spanien. Zeitschrift für Auslandskunde (organe de l'Institut ibéro-américain qui s'est fondé à Hambourg. Revue allemande et revue de guerre).

5. — Le Moyen âge. 2e série, t. XXI, janvier-juin 1919. — L. MIROT. Lettres closes de Charles VI conservées aux archives de Reims et de Tournai; fin (lettres des années 1383-1422). — Th. FERRÉ.

Digitized by Google

L'idée de patrie en France de Clovis à Charlemagne (extrait d'une vie de saint Sulpice, archevêque de Bourges au VII[e] siècle. Essaie de montrer comment s'est peu à peu formé le sentiment national chez les Francs). — L. BRÉHIER. La situation des chrétiens de Palestine à la fin du VIII[e] siècle et l'établissement du protectorat de Charlemagne (des textes hagiographiques orientaux permettent de comprendre pourquoi les chrétiens de Palestine ont été amenés à faire appel à Charlemagne). — A. FLICHE. Hildebrand (par une analyse minutieuse des documents, essaie de montrer qu'on a considérablement surfait le rôle joué par Grégoire VII avant son pontificat; suite au fascicule de juillet). = C.-rendus : *H. Boyer*. Histoire des corporations et confréries d'arts et métiers de Bourges (important surtout pour l'époque moderne). — *Duine*. Mémento des sources hagiographiques de l'histoire de Bretagne (quelques lacunes dans la bibliographie). — *A. Longnon*. Documents relatifs au comté de Champagne et de Brie; t. III (un assez grand nombre d'identifications de noms de lieux sont à corriger). = Juillet-août. G. HUET. Ami et Amile. Les origines de la légende (étude de folklore).

6. — Polybiblion. 1920, janvier. — Louis MAISONNEUVE. Ouvrages récents sur la philosophie. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *Francis Chevassu*. Remarques sur la dernière invasion des barbares (chroniques parues dans le *Figaro* et dont l'auteur est mort); *Alphonse Séché*. Les noirs (services qu'ils ont rendus pendant la guerre); *Jules Froelich*. Der Hans im Schnokeloch und was er von den Schwowe denkt (spirituelle diatribe contre les Allemands en dialecte alsacien); D[r] *Richard Grelling*. Documents belges (l'auteur de « J'accuse » montre que ces documents publiés par l'Allemagne se tournent contre elle); *Charles Dufayard*. L'Asie Mineure et l'hellénisme (trop partial pour les Grecs); *Louis Le Fur*. Guerre juste et juste paix (soutient qu'il y a des guerres justes et que, dans certains cas, le droit de conquête est légitime). — Denis ROCHE. Publications relatives à la Russie et à la révolution russe (Ernest Daudet, Serge Persky, P.-N. Milioukov, Claude Anet, S. Grumbach, etc.). — E.-A. CHAPUIS. Dernières publications illustrées. — *E. Cuq*. Les nouveaux fragments du code de Hammourabi sur le prêt à intérêt et les sociétés (remarquable). — *Ernest Daudet*. La France et l'Allemagne après le Congrès de Berlin. II. La mission du baron de Courcel (plein d'intéressantes précisions). = Février-mars. Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *Pierre Dauzet*. Gloria. Histoire illustrée de la guerre 1914-1918 (passe en revue les fronts terrestres et la guerre sur mer); *L. Brossolette*. Histoire de la Grande Guerre (s'occupe surtout du front occidental); *O. Nippold*. Deutschland und das Völkerrecht (le juriste suisse met en lumière les violations du droit commises par l'Allemagne); *Georges Pierredon*. L'esprit de Clemenceau (très amusant). — Henri FROIDEVAUX. Récentes

Digitized by Google

publications concernant la Pologne (l'encyclopédie polonaise ; ouvrages de Joachim de Bartoszewicz, du général du Moriez, de François Bujak, Simon Askenazy, I. Panenko, etc.). — *J. Tixeront.* Précis de patrologie (excellent). — *Fernand Baldensperger.* L'avant-guerre dans la littérature française (rapides esquisses). — *Jean Revel.* Histoire des Normands (livre d'un admirateur de la Normandie qui en célèbre toutes les gloires, plutôt que d'un historien). — Comte *Maurice de Pange.* Les Lorrains et la France au moyen âge (série d'articles parus à diverses époques). — *André Beaunier.* Joseph Joubert et la Révolution (beaucoup de digressions). — *Pierre Lhande.* Notre sœur latine d'Espagne (intéressantes considérations). — *Louis Rouzic.* Le renouveau catholique. Les jeunes avant la guerre (a montré le retour de la jeunesse à la foi).

7. — La Révolution de 1848. 1919, mars-mai. — Compte-rendu de l'assemblée générale annuelle (23 février). — Victor FLEURY. Les précurseurs de la République allemande : la conversion de Freiligrath et les faits de l'histoire contemporaine dans ses poésies (de 1843 à 1848). — F. DUTACQ. L'évêque de Marseille et les élections législatives en 1857 (recommande les candidats officiels Canaple et Rigaud, qui furent réélus). — ID. Les Lyonnais et la constitution de 1848 (réserves et critiques avec lesquelles fut accueillie cette constitution à Lyon). — Dr E. LADOIRE. Souvenirs ; suite (le séjour à Prinkipio en 1855). = C.-rendus : *Anders Grade.* Le prince héritier Oscar de Suède, vice-roi de Norvège en 1824 (article de l'*Historisck Tidskrift*). — *F. Uzureau.* Andegaviana. 20e série. = Juin-août. SCHALK DE LA FAVERIE. Un républicain allemand : Robert Blum (député au Parlement de Francfort, fusillé à Vienne le 9 novembre 1848). — Gabriel VAUTHIER. Gustave Chaudey et la commission mixte de la Haute-Savoie en 1852 (il fut condamné à être banni du territoire pour douze ans ; documents sur cette condamnation). — Paul RAPHAËL. Le coup d'État du 2 décembre et le conseil supérieur de l'instruction publique (procès-verbal de la séance de ce jour). = C.-rendus : *J. Cornillon.* Le Bourbonnais sous la seconde Restauration. La Terreur blanche (très documenté). — *A. Cuvillier.* Un journal d'ouvriers : *l'Atelier*, 1840-1850 (intéressant). = Septembre-novembre. Victor FLEURY. Les précurseurs de la République allemande : Frœbel (analyse de ses idées, surtout d'après la « Nouvelle Politique » parue en 1846). — E. DESPRÉAUX. Les réfugiés politiques russes à Paris et la Révolution de 1848 : Hertzen (récit qu'il a fait des journées de Juin). — F. UZUREAU. Une ville de province sous la monarchie de Juillet (Angers en 1835 ; rapport du maire, M. Augustin Giraud). — Gabriel VAUTHIER. Deux documents relatifs au coup d'État et aux élections de 1852 (circulaire du préfet de la Loire pour demander aux maires d'adhérer au coup d'État, 4 décembre 1851 ; profession de foi du maire de Saint-Bonnet-le-Château, candidat aux élections de 1852). — ID. Un complot contre Napoléon III en 1855 (un pharmacien de la Charente, agent secret, dénonce une

Digitized by Google

société, « la Militante »). = Novembre-décembre 1919-janvier-février 1920. Pierre BRAUN. Le département de la Meurthe à la fin de la monarchie de Juillet (la situation politique en 1847; la crise économique de 1846-1847; très important. Extrait d'un travail d'ensemble sur le département de la Meurthe pendant la seconde République). — Gabriel VAUTHIER. Les testaments de Thiers (de 1850 à 1875; hommages rendus à Thiers en 1875 et 1876). — F. UZUREAU. La journée du 6 juin 1830 à Angers (manifestation en l'honneur de deux des députés de Maine-et-Loire qui avaient signé l'adresse des 221, MM. Guilhem et d'Andigné). — Pétition adressée au gouvernement provisoire de 1848 par « l'Association ouvrière pour la fabrication des livres ».

8. — **Revue critique d'histoire et de littérature.** 1920, 15 janvier. — *P. Laurand.* Manuel des études grecques et latines. Fasc. 7 : Métrique, sciences auxiliaires (ces sciences auxiliaires comprennent la critique des textes, la paléographie, l'épigraphie, la numismatique, l'archéologie, l'histoire de la philologie, la bibliographie, des notions sur le travail philologique. Le tout excellent). — American Journal of archæology, t. XXIII, 1919. — *Lord Manning.* The people's faith in the time of Wyclif (ouvrage plein de promesses d'un débutant). — Ouvrages sur les États-Unis et la guerre. — *D. H. Carnahan.* The « Ad te, Deum, vadit » of Jean Gerson (bonne édition d'un des meilleurs sermons prononcés par Jean Gerson). — *K. Waliszewski.* Polonais et Russes; visions du passé, perspectives d'avenir (ouvrage très médiocre, mal informé et quelque peu louche). — *C. Butler.* Benedictine monachism (œuvre de mérite construite sur un plan défectueux). — *H. M. Wiener.* The religion of Moses (hypothèse insoutenable sur l'origine du monothéisme chez les Juifs). = 1er février. *N. Micklem.* The open light. An enquiry into Faith and Reality (essai intelligent, mais très fragile, pour expliquer l'origine rationnelle de la religion). — *F. Foucart.* Le culte des héros chez les Grecs (remarquable). — *Joh. Janssen.* C. Suetonii Tranquilli Vita Domitiani (important commentaire historique du texte de Suétone). — *Albert De Meyer.* Les premières controverses jansénistes en France, 1640-1649 (bon). — Mémoires de Louis-Henri de Loménie, comte de Brienne, dit le jeune Brienne; publ. par *Paul Bonnefon*, t. VII (fin de cette très utile publication). — *H. Berr.* Le germanisme contre l'esprit français. Essai de psychologie historique (remarquable). — *Robert de La Sizeranne.* L'art pendant la guerre, 1914-1918 (intéressant). — *Olof Höijer.* Le scandinavisme dans le passé et dans le présent (montre que l'union des trois royaumes scandinaves est actuellement impraticable). — *Jules Hélot.* L'occupation allemande à Cambrai et dans le Cambrésis. Cinquante mois sous le joug allemand (livre d'une lecture à la fois pénible et réconfortante). = 15 février. *B. W. Bacon.* Is Mark a roman Gospel? (étude pénétrante, mais non convaincante, dit A. Loisy, sur un problème fondamental dans l'histoire du christianisme primitif). — *Julien Mauveaux.* Le fonds

Digitized by Google

Beurnier aux archives communales de Montbéliard (utile). — *Jean Mélia*. La France et l'Algérie (beaucoup de citations intéressantes et d'idées éparses). — *O. Nippold*. Deutschland und das Völkerrecht. I. Die Grundsætze der deutschen Kriegführung (très remarquable). — *Irvin S. Cobb*. The glory of the coming (recueil de lettres adressées par l'auteur à des journaux américains pendant le printemps et l'été de 1918; instructif). — Capitaine *Morabini*. Les Garibaldiens de l'Argonne, trad. par *G. Reybaz* (bon; on nous apprend qu'au moment où les premiers volontaires italiens arrivaient en France, la presse germanophile d'Italie n'avait pas pour eux assez d'injures et que le gouvernement lui-même rappelait l'article du code pénal frappant tout Italien qui s'enrôlait dans une armée étrangère, compromettant ainsi la sécurité de son propre pays). — *A. Séché*. Les Noirs (hommage mérité rendu aux Sénégalais et aux services éminents qu'ils nous ont rendus pendant la guerre. L'auteur de l'article, Félix Bertrand, ajoute des précisions et des noms glorieux). — *P. Bareilles*. Le rapport secret sur le Congrès de Berlin adressé à la Sublime Porte par Carathéodory Pacha (instructif). = 1er mars. *E. Sandys*. Latin epigraphy (remarquable). — *K. E. H. De Jong*. Das antike Mysterienwesen (nouvelle édition très améliorée). — *Alf. Rufer*. Der Völkerbundsgedanke und Philipp Albert Stapfer (remarquable). — *V. Dédétchek*. La Tchécoslovaquie et les Tchécoslovaques (instructif). — *Th. von Bethmann-Hollweg*. Betrachtungen zum Weltkriege. I. Vor dem Kriege (l'impression laissée par la lecture de ce plaidoyer est la même qu'a laissée toute la politique de Bethmann-Hollweg, celle d'une passivité résignée à l'intérieur comme au dehors, celle d'un homme au fond sans ferme volonté). = 15 mars. *J. Clark Hoppin*. A handbook of attic redfigured vases. Vol. II (précieux manuel). — *G. Dottin*. La langue gauloise (manuel rédigé avec grand soin). — *L. Hourticq*. La jeunesse de Titien (curieux et original). — *S. Rocheblave*. J.-B. Pigalle (bon). — *J. Ursu*. Pourquoi la Roumanie a fait la guerre (remarquable). — *Ch. Stiénon*. Le mystère roumain et la défection russe (bon). — *L. Maccas*. L'hellénisme de l'Asie Mineure (bon). — *Joh. Lepsius*. Rapport secret sur les massacres d'Arménie, trad. fr. par *René Pinon* (accablant pour la politique allemande; l'Allemagne est responsable, au premier chef, des massacres arméniens). = 1er avril. Baron *Borris Nolde*. Le règne de Lénine (instructif). — *Erich Ludendorff*. Meine Kriegserinnerungen, 1914-1918 (rien ne montre mieux que ce livre l'énorme pouvoir du parti militaire, son aveuglement et ses prétentions. La traduction française de ces souvenirs est exacte et sûre). — *Léon Bourgeois*. Le traité de paix de Versailles. — *J. Mont*. L'Allemagne et la paix (d'après l'auteur, c'est l'action des organisations internationales aux ordres de la social-démocratie allemande qui s'est efforcée de nous frustrer des fruits de la victoire). — *Jean de Jaurgain*. Deux comtes de Comminges béarnais au xve siècle : Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet

Digitized by Google

d'Aydie, seigneur de Lescun (utilise de nombreux documents inédits, mais n'a pas assez exploré les sources dauphinoises). — *Jos. Grente.* Les martyrs de septembre 1792 à Paris (ce livre ne relève pas de l'histoire, mais de l'apologétique). = 15 avril. *E. Ritter.* L'Église chrétienne (insignifiant). — Dom *E. Darley.* Les Actes du Sauveur, la Lettre de Pilate, les Missions de Volusien, de Nathan, la Vindicte; leurs origines et leurs transformations (sans valeur). — *J. Hillemacher.* Les Germains devant l'histoire (compilation de textes faite sans esprit critique). — *J.-M. Tourneur-Aumont.* Études de cartographie historique sur l'Alémanie (très suggestif, beaucoup d'hypothèses qui ne seront sans doute jamais vérifiées). — *Robert de Rougé.* Notes et souvenirs de 1870-1871 (intéressant). — *F. Darde.* Souvenirs de chasse aux sous-marins allemands (bon). — *Charles Le Goffic.* Saint-Georges et Nieuport (fin de l'admirable histoire des fusiliers marins dans les batailles de Flandre).

9. — **Revue de l'histoire des colonies françaises.** III[e] trimestre. — A. MARTINEAU. Quatre ans de l'histoire de l'Inde (1726-1730). — Charles DE LA RONCIÈRE. Une histoire du Bornou au XVII[e] siècle, par un chirurgien français captif à Tripoli. — A. CABATON. Les publications de la Linschoten Vereenigung et les études d'histoire coloniale. = C.-rendu : *Claude Faure.* Histoire de la presqu'île du Cap-Vert et des origines de Dakar (bon). — Notes bibliographiques. = IV[e] trimestre. Henri FROIDEVAUX. Un plan de colonisation du Sénégal en 1802 (ce plan a été publié au t. I des « Mémoires du Comité d'études de l'Afrique occidentale française »; on prouve que ce mémoire est de l'année 1802 et que l'auteur est Pierre-Fr. Page; il devait être publié au t. III du Traité d'économie politique de cet auteur). — Victor DEMONTÈS. Lettre de Bugeaud à Soult, 26 novembre 1841, en réponse aux instructions ministérielles du 13 août (sur les divers modes de colonisation de l'Algérie). — François ROUSSEAU. La Colombie du XVIII[e] siècle à la mort de Bolivar (cette mort est du 17 décembre 1830; la *Revue* a bien fait d'accueillir cette étude sur l'émancipation d'une colonie espagnole, bien qu'elle ne rentre pas dans son cadre ordinaire). = C.-rendus : *Ch. de La Roncière.* Un grand ministre de la Marine : Colbert (1619-1683) (heureuse manière de célébrer le tricentenaire du grand ministre). — Abbé *Chabot.* Édesse pendant la première croisade (intéressant). — *Georges Yver.* Enfantin et l'émigration étrangère en Algérie (publie un mémoire adressé à Soult en 1845). — *Georges Hardy.* L'affaire Duranton (ses voyages au Sénégal ont donné un mince résultat, mais son œuvre n'a pas été tout à fait inutile). — *Henri Dehérain.* Le cap de Bonne-Espérance au XVII[e] siècle (comment les huguenots français du Cap conservèrent longtemps leur individualité). — Bibliotheca phillipica (on signale dans le catalogue de cette bibliothèque de Sir Thomas Philipps les manuscrits se rapportant à l'histoire des colonies françaises d'Amérique).

Digitized by Google

10. — Revue de l'histoire des religions. 1919, novembre-décembre. — A. VAN GENNEPP. L'état actuel du problème totémique; V (fin de cette très curieuse étude, qui sera, selon toute apparence, publiée à part et à laquelle la *Revue historique* consacrera un article spécial). — R. BASSET. Bulletin des périodiques de l'Islam (1914-1918; les périodiques sont rangés par ordre alphabétique). = C.-rendus : *B. Faddegon.* The Vaiçesika system (modèle de travail consciencieux). — *Leon Wieger*, S. J. Histoire des croyances religieuses et des opinions philosophiques en Chine (œuvre de missionnaire plutôt qu'œuvre de science). — The heritage of India (série d'études destinées à révéler aux Indiens les trésors de leur propre civilisation; ont paru dans la collection : *A. Berriedale Keith.* The samkhya system; *Percy Brown.* Indian Painting (deux ouvrages excellents). — *Heinrich Zimmern.* Akkadische Fremdwörter als Beweis für Babylonischen Kultureinfluss (l'auteur substitue le terme acadien à celui d'assyrien; la thèse, du reste, semble contestable). — *Carlo de Landberg.* Langue des Bédouins Anazeh (remarquable).

11. — Revue des études historiques. 1919, mars-juin. — Vicomte DE REISET. Le mariage du comte d'Artois (en 1773, avec la princesse Marie-Thérèse de Savoie; rôle effacé de la princesse). — Max LAUTH. Le magistrat de la ville de Strasbourg (mécanisme de la constitution de Strasbourg de 1482 à 1749; longue citation de Piton sur le renouvellement du magistrat en janvier). — François ROUSSEAU. D. Carlos et les sociétés secrètes royalistes (jusqu'à la mort de Ferdinand VII en 1833; à ce moment, le prince se posa nettement en prétendant). — Félix BRUN. Jeanne d'Arc est-elle passée par le chemin des Dames? (en juillet 1429, après le sacre de Reims, quand elle se rendit de Corbeny à Vailly; tout ce qu'on peut dire, c'est qu'elle a passé dans cette région). — C. LEROUX-CESBRON. Un acteur et son théâtre pendant la Révolution (le théâtre s'élevait face au Palais de justice, à l'emplacement actuel du Tribunal de commerce; l'acteur est Beaulieu, de son vrai nom François de Brémond de La Rochénard). = C.-rendus : *J.-W. Jeudwine.* Les fondements de la société : la terre (sorte de récapitulation des systèmes sociaux au moyen âge en Grande-Bretagne; intéressant, mais contestable). — *D. Pasquet.* Essai sur les origines de la Chambre des communes (bon). — *E. Duvernoy.* Catalogue des actes des ducs de Lorraine de 1048 à 1139 et de 1176 à 1220 (œuvre de bénédictin). — *André Monnier.* Les faits et la doctrine économique en Espagne sous Philippe V (important et solide). — *Hippolyte Boyer.* Histoire des corporations et confréries d'arts et métiers dans la ville de Bourges (n'a pas assez suivi l'ordre chronologique). — *Alfred Marquiset.* Le marquis de Marigny, 1727-1781 (tentative de réhabilitation). — *Massereau.* Recueil des cahiers de doléances des bailliages de Tours et de Loches et cahier général du bailliage de Chinon; *Id.* Recueil de documents inédits d'ordre économique contenus dans les registres de délibération de la

Digitized by Google

ville et des communes rurales du canton d'Amboise (des renseignements intéressants et utiles). — *A.-C. Sabatié.* Les tribunaux révolutionnaires de province; *Id.* La déportation révolutionnaire du clergé français (deux ouvrages passionnés). — *Th. Lascaris.* Capodistrias avant la révolution grecque (excellent). — *E. Daudet.* La mission du comte de Saint-Vallier (intéressant). — *Jean Larmeroux.* La politique extérieure de l'Autriche-Hongrie (deux gros volumes conçus avec méthode et écrits avec art). — *Jacques Bainville.* Histoire de deux peuples : la France et l'Empire allemand (large fresque, colorée sans demi-teintes). — *D. Halévy.* Le président Wilson (intéressant). — *Raymond Ronze.* La question d'Afrique (clair et net). — *Henri Malo.* Le drame des Flandres; *Id.* La zone de l'avant (deux ouvrages remarquables). = Juillet-octobre. Marcel Fosseyeux. Le budget de la charité à Paris au XVIII[e] siècle (hôpitaux de la ville, grand bureau des pauvres, charités paroissiales, loges maçonniques). — Portrait inédit de Louis XIV par le chevalier de Lagrange-Chancel, 1678-1745; publié par A. Dujarric-Descombes (vertus et vices du roi, ses maîtresses, ses bâtards). — Commandant Weil. La princesse de Beïra et la police autrichienne (comment cette princesse, sœur de don Miguel du Portugal, quitte en octobre 1838 Salzbourg pour venir épouser en Espagne don Carlos). — Émile Couvreu. Woodrow Wilson et son Histoire du peuple américain (l'œuvre projette une vive lumière sur son auteur). = C.-rendus : *St. Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord; t. III (critique du plan). — Capitaine *André Dussauge.* Études sur la guerre de Sept ans. Le ministère de Belle-Isle (insiste sur les réformes accomplies par le maréchal). — *J. Munier-Jolain.* Le cardinal Collier (fuit les sentiers battus). — *Jean-E. Godefroy.* Les Bénédictins de Saint-Vanne et la Révolution (documentation minutieuse). — *Ernest Babelon.* Sarrelouis et Sarrebrück (remarquable). — Baron *Marc de Villiers.* Les 5 et 6 octobre 1789 (examine surtout comment s'est formée la légende de Reine Audu). — *C. Douin.* La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux îles Ioniennes (très vivant). — Chanoine *Porée.* Un évêque constitutionnel de l'Eure, Charles-Robert Lamy, 1747-1814 (excellente histoire du diocèse de 1798 à 1801). — *Gaston Bouniols.* Les précurseurs. Histoire de la Révolution de 1848 (étude très objective). — *Jovan Cvijic.* La péninsule balkanique (excellent). — Ouvrages sur la guerre que nous avons signalés. — *Claude Anet.* La Révolution russe (ne croit pas à la durée du régime bolcheviste. A-t-il vu juste?). = Octobre-décembre. Pierre Rain. Les centenaires de la Restauration. Chronique de 1819 (jour par jour). — Marquis *de Montmorillon.* Une querelle d'Allemands sous Charles X : l'affaire Cousin (Cousin fut arrêté le 24 octobre 1824 à Dresde par le gouvernement saxon sous prétexte qu'il avait des relations avec les sociétés secrètes; il ne fut remis en liberté qu'en mai 1825; correspondance diplomatique échangée à ce sujet). — Henri Stein. L'arc de triomphe de l'Étoile (histoire

Digitized by Google

de sa construction; l'inauguration le 29 juillet 1836). — J. DEPOIN. Le secret d'une énigme : interprète ou auteur (compare deux autographes du sixième comte de Derby et cinq signatures de Shakespeare; les autographes sont d'un homme supérieur, les signatures d'un individu menteur, paresseux; donc la thèse d'Abel Lefranc est fondée). — A. NICOL. Nicolas Fouquet et le port de Vannes (Fouquet acheta la terre de Kaer en Vannes, en 1661, pour s'établir fortement en Bretagne). — J. LORTEL. Un projet de république prussienne en l'an IV (intrigues à Bâle d'un émigré, Pierre-Claude de Poteratz). = C.-rendus : *L. Laurand.* Manuel des études grecques et latines (série de bons volumes). — *P. Alfaric.* Les écritures manichéennes; *Id.* L'évolution intellectuelle de saint Augustin (deux ouvrages remarquables). — *G. Mollat.* Études critiques sur les « Vitae paparum Avenionensium » d'Étienne Baluze (critique excellente; la nouvelle édition que donne M. Mollat est bien supérieure à l'ancienne). — *Ch. de La Roncière.* Un tricentenaire. Un grand ministre de la Marine, Colbert (remarquable). — *Jean Cavalier.* Mémoires sur la guerre des Cévennes; traduit de l'anglais par *Frank Puaux* (intéressant). — *L.-M. Labande.* Inventaire du palais de Monaco, 1604-1731 (étude complète sur les transformations successives du château). — *G. Lenôtre.* Gens de vieille France (les écoles, les voyages en France avant 1789). — *A. Denys-Buirette.* Les questions religieuses dans les cahiers de 1789 (bon). — *Frédéric Masson.* Napoléon et sa famille; t. XII et XIII (fin de la magistrale histoire des napoléonides). — *A. Cuvillier.* Un journal d'ouvriers : *l'Atelier*, 1840-1850 (intéressant). — *G. Weill.* Histoire des États-Unis de 1787 à 1917 (riche en vues générales). — *E. d'Eichthal.* Quelques âmes d'élite (fait bien comprendre Gustave d'Eichthal, Gaston Paris, Sully-Prudhomme, Gabriel Monod, Émile Boutmy, Anatole Leroy-Beaulieu). — Ouvrages sur la guerre que nous avons signalés.

12. — Revue générale du droit. 1919, mai-juin. — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite. — E.-H. PERREAU. Le droit civil italien. = Juillet-octobre. J.. LEFORT. Un avocat aux conseils du roi au XVIII[e] siècle : Danton (il acheta la charge de M[e] Huet de Paisy et fut inscrit au tableau le 15 juin 1787; il est permis de penser que les traits propres de son éloquence, la clarté, la concision dans l'expression, la sobriété dans les développements sont dus en bonne partie à l'exercice de la profession d'avocat aux conseils). — E.-H. PERREAU. La libre interprétation du droit de 1899 à 1919 (à propos de la seconde édition du livre de Gény). — Edgard BLUM. Les us et coutumes de France du XIII[e] au XV[e] siècle (examine les textes qui citent la « consuetudo Franciae »; le mot désigne tantôt une coutume générale du royaume, tantôt une coutume générale aux pays coutumiers, tantôt une coutume particulière des fiefs). — J. BONNECASE. L'école de l'exégèse en droit civil; suite et fin (« il était réservé à l'École scientifique

Digitized by Google

moderne du droit civil de franchir hardiment les limites de la science après en avoir posé les assises et de pénétrer, par tous les modes d'investigation en son pouvoir, dans les profondeurs de la philosophie du droit. De cette union de la science et de la philosophie, le droit civil ne peut que sortir régénéré »). — P. PIC. L'œuvre juridique d'Edmond Thaller. = C.-rendus : *Edmond Lambert.* L'enseignement du droit comparé, sa coopération au rapprochement entre la jurisprudence française et la jurisprudence anglo-américaine (intéressant). — *André Isore.* La guerre et la condition privée de la femme (étudié avec soin). — *René Fage.* La propriété rurale en Bas-Limousin pendant le moyen âge (œuvre remarquable). = Novembre-décembre. A. PEREIRA. La préparation des lois (d'après le livre de Joseph-Barthélemy; nécessité de donner dans cette préparation une place plus grande aux techniciens). = C.-rendus : *Georges Renard.* Les répercussions économiques de la guerre actuelle sur la France, 1er août 1914-15 mai 1917 (remarquable). — *A. Denys-Buirette.* Les questions religieuses dans les cahiers de 1789 (excellent). — *Antoine de Tarlé.* La préparation de la lutte économique par l'Allemagne (renseignements précis). — *Charles Gide* et *Charles Rist.* Histoire des doctrines économiques depuis les physiocrates jusqu'à nos jours; 3e édition (indispensable). — *Take Jonesko.* Souvenirs (solide préface aux « Mémoires sur les origines et les événements de la guerre » qu'il promet). — *X.-S. Combothecra.* La Grèce loyale, Grèce libre, Grèce enchaînée (protestation contre le rôle de l'Entente dans les affaires grecques).

13. — Le Correspondant. 1920, 25 mars. — Mgr TOUCHET. Les dernières manœuvres contre Jeanne d'Arc : les « Admonestations charitables » et le « Prêchement de Saint-Ouen » (redit par quelle duplicité fut obtenue de Jeanne ce qu'on appelle « l'abjuration de Saint-Ouen »). — LIBER. Hommes du jour. M. Motta, président de la Confédération helvétique. — ***. Dans la Turquie d'hier. Le retour des Jeunes Turcs au pouvoir en 1913. — Gabriel DE MUN. Sur la tombe d'un ami : Claude Cochin, 1883-1918. — Comte Jean DE PANGE. Les préliminaires de l'armistice et les quatorze articles du president Wilson, d'après des documents allemands (reprend, après l'*Écho de Paris* du 10 février 1920, le récit de la scène du 3 novembre 1918, où fut posée la question de savoir si les Alliés accepteraient comme base de négociations pour l'armistice les quatorze articles du 8 janvier. Lloyd George fit sur deux articles des réserves qui furent admises; Clemenceau laissa passer le tout en bloc, ce qui permit ensuite aux Allemands de s'abriter derrière les quatorze articles pour échapper aux trop justes réclamations du gouvernement français concernant la sécurité de sa frontière occidentale). — Paul GRUYER. L'Atlantide du « Prêtre Jean » (réédite en partie la lettre qui parvint à la fin du XVe siècle au navigateur portugais Pedro de Covilham et

Digitized by Google

qui décrit le royaume imaginaire sur lequel régnait ce prêtre apocryphe. La légende du « Prêtre Jean » date sans doute de 1141, année où le sultan Sindjar fut défait par les Turcs, en qui les Croisés virent des alliés). = 10 avril. Augustin COCHIN. Le gouvernement révolutionnaire (avant-propos aux Actes de ce gouvernement, que publie la Société d'histoire contemporaine; l'auteur étudie successivement : le peuple, le pouvoir et le prince, c'est-à-dire le Comité de Salut public). — Fernand ROCHES. La crise du livre et ses remèdes possibles. — Robert DE LABUSQUETTE. Béatrice; la femme et le symbole (nouveau commentaire sur Dante). = 25 avril. Abbé Augustin SICARD. Les servitudes d'une Église nationale. I. Servitudes politiques (il s'agit de l'Église constitutionnelle sous la Révolution). — Jacques DE COUSSANGE. A Prague et en Slovaquie. Quelques impressions de Prague, la Slovaquie, l'art populaire. — A. DE LAPRADELLE. L'avenir du traité de paix (étude sur l'ouvrage de John Maynard Keynes : « The economic consequences of the peace », qui est une offensive passionnée contre le traité de paix; mais « des maux économiques dont nous souffrons, ce n'est pas le traité, c'est la guerre qui est le principal responsable; le traité serait déchiré que tout ne rentrerait pas dans l'ordre, et c'est aux vainqueurs qu'il faut rendre confiance; faire exécuter le traité sans violence et sans haine, mais sans faiblesse, tel est le devoir des Alliés pour qui fermeté doit signifier justice, justice humaine, sans duperie »). — Claudius GRILLET. Le « Voyage en Orient » de Lamartine et sa « Marseillaise de la paix ». — Max TURMAN. Un document officiel sur l'internement en Suisse (à propos du tome III et dernier du rapport de M. Édouard Favre, chef du service historique de l'Internement). = 10 mai. M. WILMOTTE. Sur la critique des textes (prudence avec laquelle cette critique doit s'exercer; exemples empruntés surtout aux textes littéraires du moyen âge; excès où se sont laissé entraîner certains érudits allemands qui veulent à tout prix reconstituer le texte original des vieux auteurs). — ***. L'esprit public et la situation aux États-Unis au début de la campagne présidentielle. — Abbé Augustin SICARD. Les servitudes d'une Église nationale; fin (montre à quel point la Constitution civile du clergé asservit l'Église à l'État). — Émile LUCE. L'affaire d'Athènes, 1er décembre 1916 (raconte, d'après les souvenirs d'un témoin oculaire, le guet-apens dont les Français furent victimes et dont le grand responsable est le roi Constantin lui-même. Carte). — S. EVRY. A travers les livres étrangers. Entre Plava et Globna, Haut-Isonzo, 1915 (analyse les lettres de Giulio Passerini, qui ont été récemment publiées en Italie. Passerini était lieutenant dans le régiment d'Arezzo quand il fut blessé mortellement à l'attaque du hameau de Globna, le 21 octobre 1916).

14. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1920, 5 avril. — Michel D'HERBIGNY. La formation d'un clergé

Digitized by Google

catholique pour la Russie. Idées et expériences du XX^e siècle (la Russie est, au point de vue catholique, le pays le plus abandonné de l'univers : moyens d'y former un clergé catholique; ce qui a été fait jusqu'à présent; ce qu'il faudrait faire). — Henri TOURAINE. Cultores martyrum (nouvelle société qui s'est formée pour la publication des actes des martyrs et des confesseurs de la foi durant la Révolution). = C.-rendus : P. *Antonio Astrain.* Historia de la Compañia de Jesus en la Asistencea de España; V (le t. V va de 1615 à 1659 et comprend les trois généralats de Vitelleschi, Caraffa et Piccolomini; intéressant surtout pour l'histoire des missions d'Amérique et des Philippines). — *Louis Barthou.* La bataille du Maroc (éloquent). = 20 avril. Léonce DE GRANDMAISON. Georges Longhaye. Son œuvre et sa vie (de la S. J., 1839-1920; son rôle de professeur; son théâtre de collège; ses études sur l'histoire de la littérature française). — Louis JALABERT. A la veille de la paix turque (exprime le désir que la France fasse rentrer dans sa sphère d'influence la Palestine avec la Cilicie, le nord de la Mésopotamie et la Syrie). — Joseph DE TONQUÉDEC. G.-K. Chesterton; suite le 5 mai (sa philosophie, son humour, sa manière de prendre la vie; il n'a pas fait sa soumission à l'Église catholique; mais il s'exprime comme un fidèle catholique). = C.-rendus : R. P. *Joseph Burnichon.* La Compagnie de Jésus en France. Histoire d'un siècle, 1814-1914; t. III (de 1845 à 1860; ouvrage de grande envergure). — La Provincia de Toledo de la Compañia de Jesus, 1880-1914 (progrès réalisés par cette province, détachée en 1880 de celle de Castille). = 5 mai. Alexandre BROU. Sur une réédition de Bourdaloue (celle de l'abbé Griselle; histoire du texte de Bourdaloue; les éditions clandestines). — Aloys STAUDER. Les Cent Jours du bolchevisme en Hongrie (du 21 mars au 1^er août 1919; d'après le récit du D^r Hans Eisele, journaliste allemand qui s'était risqué en Hongrie). = C.-rendus : *Georges Dottin.* La langue gauloise (excellent). — *Ernest Sellière.* M^me Guyon et Fénelon précurseurs de J.-J. Rousseau (analyse pénétrante). — *Victor Giraud.* Histoire de la Grande Guerre; 5 fascicules (jusqu'à la rupture diplomatique entre les États-Unis d'Amérique et l'Allemagne, février 1917; très solide).

15. — La Grande Revue. 1920, janvier. — Paul-Hyacinthe LOYSON. Autour de la mort de Littré. L'abbé Huvelin et le Père Hyacinthe (extraits des notes journalières tenues par le P. Hyacinthe. A la date du 20 décembre 1897, on y lit : « Visité l'excellent abbé Huvelin... Il a absous Littré, qui n'était point baptisé, voyant, à n'en pas douter, l'action et la présence de Dieu en lui. Littré a été baptisé, au dernier moment, par sa fille Sophie, mais il ne croyait pas au Dieu personnel et vivant. » Le P. Hyacinthe resta un des plus chers amis de l'abbé Huvelin jusqu'à la mort de celui-ci, le 28 novembre 1910). — VICTOROV-POPOROV. La véritable alliance franco-russe (est celle que la démocratie française doit former avec la naissante démocratie russe;

Digitized by Google

« rapprochement réciproque, sincère et de plus en plus étroit, et travail en commun »). — Georges GUY-GRAND. Les conditions de la paix religieuse; suite. — Marie SCHŒLL. Comment l'Amérique lance un emprunt. = Février. CHARBONNIER, ingénieur général de l'artillerie navale. Sur l'organisation technique de la nation armée. — Georges GUY-GRAND. Les conditions de la paix religieuse; fin. — Léon DUCHEMIN. L'élection de Spen-Valley et l'action socialiste en Grande-Bretagne (l'élection de Tom Myers, membre actif de l' « Independent Labour party », marque une date dans l'histoire sociale de l'Angleterre. Il faut prévoir l'arrivée prochaine au pouvoir du parti socialiste et internationaliste; ce parti possède-t-il actuellement les compétences nécessaires pour diriger l'immense machine et si compliquée qu'est devenu le gouvernement de la Grande-Bretagne?). — M. HOLLEBECQUE. La maison des nations. = Mars. Gaston DOUMERGUE. Une analyse de la situation politique et sociale. — G. URBAIN. Essai de discipline scientifique. — Gustave RODRIGUES. L'Allemagne jugée par un des siens : Henri Heine. — J. GAYRAL. L'inapplication de l'impôt sur le revenu (insuffisance de la loi votée le 15 juillet 1914 et heureusement corrigée par celle du 31 juillet 1917; il appartient à l'administration des finances d'organiser ses divers services de manière à rendre cet impôt aussi productif qu'il est juste et nécessaire). — L. DUCHEMIN. Un essai de pédagogie communiste (d'après « Le nouvel évangile social » de Z. Kunfi). = Avril. Albert MATHIEZ. Robespierre et la reconstruction nationale (la République nouvelle est toute prête; « c'est cette démocratie vivante et organisée, juste et fraternelle, dont Robespierre et Saint-Just ont tracé la figure radieuse, cette cité d'égalité pour laquelle ils sont morts, cette cité de liberté pour laquelle tant de milliers d'obscurs héros viennent de verser à flots leur sang généreux »). — Paul VIMEREU. Le nouveau Contrat social de la Cité de demain. — Louis PROAL. Les causes de la dépopulation et ses remèdes, d'après J.-J. Rousseau. — José GERMAIN. La Confédération générale des travailleurs intellectuels. — Léon ARENSOUR. La crise de l'empire anglais : à l'extérieur. — Léon DUCHEMIN. La crise de l'empire anglais : à l'intérieur.

16. — Mercure de France. 1920, 15 janvier. — SAINT-SIXTE. Esquisses américaines (curieuses notations). = 1er février. Henri GHÉON. Un coin de la bataille sur l'Aisne, 16 avril 1917. Notes d'un spectateur (ce spectateur appartenait à la Ve armée, général Mazel; son corps d'armée, le 32e, se trouvait en ligne à droite du plateau de Craonne, devant la trouée de la Miette, la cote 108 et le mont Sapigneul. 1er-18 avril 1917). — Arthur TOUPINE. La tragédie sibérienne. — Maurice BARBET. Encore un plagiat de Stendhal : les « Mémoires d'un touriste » (Stendhal a copié, sans le dire, plusieurs passages dans le « Voyage dans le Midi » de Millin; ainsi le pittoresque tableau de la foire de Beaucaire est du Millin tout pur). = 15 février. Raoul LABRY. Notre politique en Russie. Les méthodes, les hommes; I

Digitized by Google

(expose comment sont administrées les affaires de Russie au ministère des Affaires étrangères). — Alexandra DAVID. En Asie. L'Inde avec les Anglais. = 1er mars. Georges BATAULT. Le déséquilibre européen (c'est le président Wilson et M. Lloyd George qui en sont responsables). — J. CAZES. Voltaire inventeur des tanks (parce qu'il avait eu l'idée de faire revivre les chars de guerre de l'antiquité). = 15 mars. Louis NARQUET. La continuité de la vie sociale (la vie sociale ne doit pas être arrêtée par les intérêts, si respectables qu'ils soient, d'une corporation ou d'un syndicat; en raison même des tendances nouvelles du socialisme révolutionnaire, il importe de réglementer l'exercice du droit de grève). — Raoul LABRY. Comment nous avons été renseignés sur la Russie (le service de renseignements fut d'abord tout à fait insuffisant; Albert Thomas vint à point pour l'organiser. Après lui, le désordre reparut, l'ambassade et les militaires étant en état de constante jalousie et rivalité. Conséquence : notre gouvernement n'a rien compris ni à la question de l'Ukraine, ni à la Révolution russe, ni au bolchevisme. Lénine et Trotski ont réussi parce que leur doctrine répondait aux aspirations confuses des masses paysannes; mais nous ignorions tout du vrai peuple russe). — Antoine SCHEIKEVITCH. Quelques souvenirs de Salonique. Les effets d'un bombardement aérien (très amusants récits; l'auteur n'est pas tendre pour les Grecs). = 1er avril. Raoul LABRY. Un Comité consultatif des affaires russes (œuvre incohérente de ce Comité, qui n'a pas su nous renseigner exactement sur les choses russes. Au lieu d'être un bureau d'informations sûres, il a fait de la diplomatie). — Lieutenant-colonel Émile MAYER. L'industrialisation de l'armée. = 15 avril. Thérèse LAVAUDEN. Le problème régionaliste. — Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy, de l'Académie française. — UN ARTILLEUR DE FORTERESSE. La reddition de Maubeuge (« tous ceux qui ont participé à la défense de Maubeuge sont unanimes à dire qu'elle a été conduite avec énergie et habileté »). = 1er mai. Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy; suite (il devient la comtesse des Barres; ses petits maris et ses maîtresses, etc.). — Louis COURTHION. Lamartine en Suisse; son mariage à Genève (mariage mixte célébré le 6 juin 1820 par le curé Favre dans la chapelle du château à Chambéry, et le 8 juin par le chapelain anglican Geo. Rooke dans la chapelle de l'hôpital de Genève). — Dr René CRUCHET. Paris, foyer de décentralisation universitaire. — Paul-Hyacinthe LOYSON. Un professeur allemand à l'Université de Genève : G.-F. Nicolaï, de l'Université de Berlin (il s'agit de ce professeur de Berlin, médecin de Guillaume II, qui fut persécuté en Prusse à cause de ses opinions pacifistes. Ces opinions, il leur a donné une forme des plus déplaisantes, même au point de vue scientifique, dans son livre : la Biologie de la guerre, qui a paru à Zurich en 1919. Il y justifie la guerre et sa nécessaire cruauté). = 15 mai. Jean MÉLIA. L'étrange existence de l'abbé de Choisy; fin (sa mission en Siam; le seul fruit

Digitized by Google

qu'il en retire c'est la résolution qu'il prend de se faire ordonner prêtre, décembre 1685; à son retour, il est entraîné dans la disgrâce du cardinal de Bouillon; mais il sait flatter si bien Louis XIV qu'il est élu membre de l'Académie française, le 25 août 1687. Il meurt le 2 octobre 1724 à quatre-vingt-un ans). — J.-G. PROD'HOMME. Les derniers électeurs de Cologne (au XVIII[e] siècle). = 1[er] juin. Louis NARQUET. Confrontations psychologiques (montre les erreurs psychologiques où tombent les collectivistes qui rêvent de reconstruire d'un coup la société sur une base aussi incertaine que la théorie de la valeur formulée par Karl Marx). — Alexandra DAVID. En Asie. La question du Thibet (l'Angleterre réussira-t-elle à s'entendre avec la Chine pour mettre le Thibet sous sa dépendance?). — Edme TASSY. La recherche scientifique en Provence.

17. — La Revue de Paris. 1920, 1[er] avril. — Paul ADAM. L'éloquence de la guerre. — ***. Le plan XVII; suite et fin (si le plan de guerre offensive tracé par l'État-major français a échoué en août 1914, cela tient à une estimation inexacte de la valeur de notre ennemi et des moyens dont il disposait, à l'insuffisance de notre service de renseignements, à l'instruction défectueuse de nos troupes et des officiers, au flottement des ordres que les Alliés ne surent pas coordonner, à la timidité du général commandant notre aile gauche, celle sur laquelle allait précisément fondre l'effort de l'ennemi). — A. CHUQUET. Le départ de l'île d'Elbe; suite et fin (raisons qui décident Napoléon à partir; comment il réussit à échapper à la surveillance, assez molle d'ailleurs, des Anglais et des Français). — Jean MÉLIA. Stendhal journaliste. — Auguste DUPOUY. Brest port de commerce. — Charlotte CHABRIER-RIEDER. L'enfance malheureuse. Angleterre. — Charles RIST. La situation financière de l'Allemagne. = 15 avril. D[r] Emmanuel LABAT. Un beau moment de l'âme française (c'est le spectacle qu'elle donna en août 1914, contemplé dans un coin de la Gascogne). — ***. La restauration des régions libérées et le paiement par l'Allemagne. — Vladimir ZENZINOFF. La carrière d'un révolutionnaire russe (autobiographie; l'auteur achevait ses études secondaires en 1899; son activité révolutionnaire commença en 1904, au retour de cinq années passées en Allemagne. Attentats auxquels il participa dans l' « Organisation de combat » en 1906). = 1[er] mai. Ernest LAVISSE. Sentiments à l'égard de l'Allemagne (raisons pour lesquelles il ne nous plaît pas de reprendre les relations personnelles avec les intellectuels d'Allemagne. « A de très rares exceptions près, ces hommes sont les pires ennemis de la France »). — Capitaine Charles DELVERT. L'offensive du 16 avril 1917; déposition d'un témoin (au printemps de 1917, « ni par ses effectifs, ni par son instruction, l'armée française n'était en mesure de mener à bien la manœuvre ambitieuse » où le général Nivelle allait l'engager; aussi la plupart des grands chefs qui connaissaient bien le terrain étaient-ils opposés à l'entreprise. Ils savaient en outre que l'ennemi, parfaitement au cou-

Digitized by Google

rant de nos intentions, ne cessait de renforcer ses lignes. L'auteur publie le carnet où, heure par heure, il a noté les renseignements qui parvenaient du front à l'État-major. « L'offensive, à peine lancée, fut arrêtée non par l'intervention de parlementaires affolés ou du ministre de la Guerre, mais, le 16 avril même, par les mitrailleuses, les canons et les contre-attaques boches », avant même qu'on eût pu atteindre la seconde ligne ennemie). — Vicomte DE REISET. Le dernier roi de France, à propos de l'article de M. Léonce Pingaud (apporte quelques éclaircissements et d'utiles retouches à cet article. Témoignage fort intéressant d'un homme très bien informé. Quant aux traités d'Utrecht, le comte de Chambord reconnaissait comme valables les formelles et solennelles renonciations de Philippe V à la couronne de France; il ne s'attribuait donc aucun droit de désigner son successeur et, par conséquent, il n'eût pas songé à opposer un Bourbon d'Espagne au chef de la maison d'Orléans). — Yann M. GOBLET. L'évolution politique irlandaise de 1914 à 1920. = 15 mai. Amiral DEGOUY. Ludendorff et la marine (fait ressortir le puissant intérêt des mémoires du général allemand, même en ce qui touche aux choses de la marine). — Henri GOY. Lucien Poincaré et son œuvre d'expansion nationale à l'Université de Paris. — Commandant H. BOUVARD. Un problème de guerre : la coordination dans la bataille. — Vladimir ZENZINOFF. La carrière d'un révolutionnaire russe; suite (été de 1906; arrêté, puis déporté en Sibérie, il s'échappe d'Irkoutsk, se rend à Okhotsk et de là, par mer, au Japon. En 1910, il rentre en Russie, où il est arrêté de nouveau; il est renvoyé en Sibérie, mais, cette fois, pour être déporté à Rousskoié-Oustié, l'agglomération la plus septentrionale du monde entier; elle ne compte d'ailleurs que sept maisons. Il y reste quatre années, où il a le temps de voir bien des choses intéressantes et de subir de cruelles épreuves. Libéré à la fin de son temps, il rentre en Russie et prend une part très active à la révolution de 1917). — Marcel DUNAN. La nouvelle Autriche (« l'Autriche peut, avec le concours allié et les accords danubiens nécessaires, vivre indépendante comme la Confédération helvétique, dont elle est le prolongement naturel »).

18. — Revue des Deux Mondes. 1920, 1er avril. — Général MANGIN. Comment finit la guerre (le général dit d'abord comment elle a commencé; il expose en effet le plan allemand et le plan français; puis il résume les opérations du mois d'août 1914, la bataille de la Marne et la course à la mer; enfin, il fait la critique des décisions essentielles prises tant par les Allemands que par les Alliés). — André BELLESSORT. Pour le sixième centenaire de Dante. Dante et Mahomet (expose la thèse de Miguel Asin Palacios, qui trouve dans le Coran et dans les légendes musulmanes quelques-unes des sources de la Divine Comédie; peut-être l'érudit espagnol abuse-t-il de l'hypothèse, mais la sienne se présente avec beaucoup de science et de talent). — Paul HAZARD. La langue française et la guerre. I. La

Digitized by Google

figure des mots. — H. DE BALZAC. Lettres à l'étrangère; nouvelle série (à Mme Hanska, d'octobre à décembre 1846). — Hélène ISVOLSKY. Le duel et la mort de Pouchkine. — André BEAUNIER. La vie d'un romantique : H. Berlioz. = 15 avril. Général MANGIN. Comment finit la guerre. II. 1916. Verdun et la Somme (à noter le jugement porté sur le rôle du généralissime aux plus mauvais jours de l'attaque allemande sur Verdun : « L'acteur principal, dont le rôle est trop peu connu..., c'est le général Joffre. » Le général Mangin expose ensuite avec précision par quelles mesures il a pu rentrer dans Douaumont et dans Vaux; ce morceau, où l'auteur paraît s'effacer lui-même, tout comme César, est d'un puissant intérêt). — René PINON. L'offensive de l'Asie (danger du pantouranisme allié au bolchevisme). — Georges GOYAU. Les étapes d'une gloire religieuse. Jeanne d'Arc. I. L'Église au XVe siècle et la mission de Jeanne (Jeanne, condamnée et réhabilitée). — René LABRUYÈRE. Le trésor des Pharaons (c'est le Nil; l'auteur indique comment les procédés d'exploitation actuels du sol se relient aux pratiques anciennes de culture et laisse pressentir le brillant avenir qui attend le pays des Pharaons). — Louis GILLET. Villari et l' « idée italienne ». = 1er mai. Général DEBENEY. Hier et demain. L'officier (comment a grossi le corps d'officiers pendant la guerre; comment il y a peu à peu appris son métier; ce que doit être l'officier de l'armée future, quand enfin nous aurons pu démobiliser sans craindre une nouvelle agression de l'Allemagne). — Général DUPONT. Une mission en Allemagne. Le rapatriement des prisonniers (ce rapatriement fut terminé le 1er février 1920; il avait fallu quatorze mois pour ramener en France, au milieu de difficultés inouïes, tous nos officiers et soldats. Pour les Russes, l'opération fut encore plus lente et elle fut très meurtrière). — Georges GOYAU. Les étapes d'une gloire religieuse. Jeanne d'Arc. II. De Sainte-Croix d'Orléans à Saint-Pierre de Rome (montre comment, avec quelle fidélité fut fêtée, depuis le XVe siècle, la délivrance d'Orléans. C'est cette persistance du sentiment de reconnaissance nationale qui a forcé les résistances et conduit à la canonisation de Jeanne). — Louis GILLET. Le Bureau allemand de la presse; souvenirs d'un fonctionnaire de l'Empire (ce fonctionnaire s'appelle Otto Hammann et son livre est intitulé : « Der neue Kurs; zur Vorgeschichte des Weltkriegs »; curieux et instructif). = 15 mai. Général MANGIN. Comment finit la guerre. III. 1917 (blâme le conseil de guerre extraordinaire du 6 avril convoqué à la demande du général Messimy; il eut pour conséquence de tuer la confiance entre le général en chef et ses subordonnés. L'offensive du 16 avril; pourquoi elle échoua : en partie par l'intervention maladroite du ministre de la Guerre; « les décisions prises pour la conduite des armées françaises étaient le résultat de compromis médiocres entre des volontés divergentes; elles n'étaient plus commandées ». Cependant, l'auteur estime que « l'arrêt de l'offensive est sans excuse », car on ne tenait aucun compte des terribles pertes

Digitized by Google

éprouvées par l'armée allemande; il pense qu'en la poussant à fond en 1917, la guerre, « menée par un commandement qui aurait profité des récentes expériences, se terminait un an plus tôt en épargnant à l'Entente les sanglants revers de mars et de mai 1918 »). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. Une aberration : le livre de M. Keynes (ce livre : « Les conséquences économiques de la paix », est une critique violente du traité de paix imposé à l'Allemagne. Les modifications que M. Keynes propose de lui apporter auraient ce résultat que les charges économiques retomberaient finalement sur les Alliés et que les Allemands, vaincus dans une guerre déclarée par eux, en retireraient le plus d'avantages). — FIDUS. Silhouettes contemporaines : M. Henry Bordeaux (son rôle pendant la guerre à la « Section d'information », où le romancier se fit historien). — G. LENÔTRE. Le roi Louis XVII. VII. A l'aventure (suit la trace de plusieurs enfants mystérieux, où l'on a cru reconnaître le fils de Louis XVI). = 1er juin. Général MANGIN. Comment finit la guerre. IV. 1918 (offensive allemande des 21 mars, 9 avril, 27 mai, 9 juin et 15 juillet. Le général suit d'assez près le récit qu'en a donné Ludendorff; il insiste naturellement sur le rôle de la Xe armée, qu'il commandait alors, mais dans un style impersonnel et dans un esprit de haute impartialité. Détails sur l'attaque en Lorraine, qui devait se déclancher le 14 novembre et couper la retraite des armées allemandes battues sur tous les points du front. Les conditions de l'armistice du 11 novembre prouvent que l'ennemi se savait définitivement vaincu). — Paul HAZARD. La langue française et la guerre. II. Le rôle international du français (regrette que le français n'ait pas été maintenu comme l'unique langue diplomatique pendant les négociations de la paix. L'instrument même du traité de paix n'est, par endroits, qu'une traduction pénible et peu claire de l'anglais). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. II. Le traité de Versailles au point de vue économique (les clauses économiques du traité imposent à l'Allemagne des conditions lourdes, mais en rapport avec les responsabilités qui lui incombent et sa puissance de paiement. Le livre de M. Keynes « a desservi les Alliés d'une façon qui lui vaudra la reconnaissance de leurs ennemis ». C'est le *Times* qui parle ainsi). — Guglielmo FERRERO. La ruine de la civilisation antique. III. Dioclétien et la réforme de l'Empire. — G. LENÔTRE. Le roi Louis XVII. VIII. Enquêtes (après le retour des Bourbons. Enquête sur Charles de Navarre, qui prétendait être le fils de Louis XVI. D'ailleurs, la mort du Dauphin ne fut jamais formellement reconnue par Louis XVIII; on exhuma les restes de Louis XVI et de Marie-Antoinette; on ne fit aucune recherche au cimetière Sainte-Marguerite, où avait été enseveli le prétendu Dauphin. Quand ses ossements furent examinés en 1846 et en 1894, les experts constatèrent qu'ils appartenaient à deux sujets différents, dont l'un d'un garçon rachitique, qui pouvait avoir atteint une douzaine d'années, et dont l'autre était de seize à dix-huit ans, peut-être davantage, et avait atteint la taille de 1m60).

Digitized by Google

19. — Académie des inscriptions et belles-lettres. 1919, mars-avril. — CLERMONT-GANNEAU. La mosaïque juive de ʿAin-Doûq (c'est une localité au débouché de la vallée du Jourdain, vers la mer Morte, non loin de Jéricho; il faut l'identifier avec l'antique Noeros; la mosaïque contient une inscription en caractères hébraïques du type carré; elle date sans doute du IVe siècle de notre ère). — Le R. P. DELEHEYE. Μιερεύς. Note sur un terme hagiographique (l'origine du mot serait μὴ ἱερεύς, le non-prêtre, le faux prêtre des idoles). — Adrien BLANCHET. Thurinus, surnom de l'empereur Auguste (ses ancêtres étaient originaires de Thurium; son père, peu après sa naissance, fit une campagne heureuse contre des rebelles dans le pays de Thurium; la ville de Thurium sur ses monnaies faisait graver un taureau cornupète — βοῦς θούριος — et ce type du taureau est fréquent sur les monnaies d'Auguste). — Paul MONCEAUX. Un vétéran chrétien de Madaure (inscription inédite trouvée en mai 1918 à Mdaourouch, Algérie, par M. Joly). — Prince Michel SOUTZO. Notice sur les origines et les rapports de quelques poids assyro-chaldéens. — Th. HOMOLLE. Rapport sur les travaux des Écoles françaises d'Athènes et de Rome pendant l'année 1917-1918. — Lieutenant-colonel DIEULAFOY. Baltasar et Darius le Mède (Darius le Mède doit être identifié avec Darius, fils d'Hystapès; Baltasar s'identifie avec le Nadintarbel des inscriptions cunéiformes). = Mai-juin. J. LOTH. La langue des Hittites d'après un travail récent (d'un professeur de Christiana, M. Carl-J.-S. Marstrander; cet auteur, qui écrit en français, conclut que le hittite appartient au même groupe que le germanique, l'italo-celtique et le grec; mais qu'il forme un dialecte indo-européen entièrement autonome). — J.-B. CHABOT. Rapport sur une mission épigraphique dans l'Afrique du Nord (150 inscriptions sur des stèles votives, 10 inscriptions funéraires du musée Saint-Louis de Carthage sont encore inédites; autres inscriptions découvertes; M. Chabot a réuni aussi les premiers éléments d'un recueil des inscriptions libyques). — Paul MONCEAUX. Florentia (ne désigne pas un plant de vigne, comme on l'a supposé d'après un passage altéré de Pline l'Ancien; le mot n'apparaît qu'en 412 dans un sermon d'Augustin et signifie couronne de fleur). — E. BABELON. Le Congrès français de la Syrie : les travaux de la Section d'archéologie et d'histoire (importance de ces travaux; les droits français en Syrie). — Pierre ROUSSEL. Un édit de Ptolémée Philopator relatif au culte de Dionysos (retrouvé sur un papyrus; Philopator voulait assurer à Dionysos une place au moins égale à celle des grandes divinités de l'Égypte; le culte de Dionysos fut sans doute uni à celui de Sarapis). — Gustave SCHLUMBERGER. Les fouilles de Jean Maspero à Baouit en 1913. — Paul MONCEAUX. Une inscription chrétienne d'Algérie (trouvée en 1917 à Ksiba, à l'est de Souk Ahras; épitaphe d'un clerc nommé Rogatianus). — Franz CUMONT. Les « Cistiferi » de Bellone (complète et corrige l'inscription de Madaure qu'il a publiée précédemment; au lieu de hastiferi il faut lire cistiferi; les cistiferi portaient dans les proces-

Digitized by Google

sions la ciste mystique). — Édouard CUQ. Une tablette à la cire du musée de Leeuwarden (c'est une convention relative à la vente d'un bœuf; la cire a disparu; mais le stylet ayant pénétré dans le bois, les lettres sont pour la plupart reconnaissables et le texte a pu être reconstitué). — Jules MAURICE. La politique religieuse de Constantin le Grand (double mission de Constantin, empereur romain et grand pontife d'une part et serviteur du Dieu des chrétiens d'autre part). — Rapport du secrétaire perpétuel sur la situation des publications de l'Académie pendant le premier semestre 1919 (annonce surtout la reprise des travaux interrompus).

20. — Académie des sciences morales et politiques. Compte-rendu des séances. 1919, novembre-décembre. — M. MARION. Le retour aux prix normaux sous la Révolution après la disparition du papier-monnaie (prix formidables payés en assignats l'an IV : la livre de pain 150 fr.; le café et le sucre 1,600 fr.; la vie devenue impossible à qui ne vendait pas des denrées et des services; mais à ce moment les prix en numéraire n'étaient pas exagérés; il y eut même une baisse sur les objets de luxe, les grains et les bestiaux). — Albert WADDINGTON. Le roi de Prusse Frédéric-Guillaume Ier. Son éducation, son tempérament, son caractère (haute idée qu'il se fait de son autorité; sa tyrannie; sa piété). — E. CAVAIGNAC. Notule sur la population de l'Espagne vers 1500 (à propos de l'ouvrage de Merriman; pense qu'il y avait alors en Espagne dix à douze millions d'âmes). — Paul VIGNON. La philosophie de l'Académie dans ses rapports avec la science actuelle. = 1920, janvier. Séance publique annuelle du 20 décembre 1919. Discours de M. MORIZOT-THIEBAULT, président; Ch. LYON-CAEN. Notice sur la vie et les travaux de Louis Renault, 1843-1918. — Henri JAVAL. Les variations de cours des rentes françaises de 1798 à 1918 (les variations ont été extrêmes dans la période moderne; mais elles n'ont pas été toujours justifiées ni toujours à la mesure des événements).

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — M. Jean DE JAURGAIN est mort le 18 mars 1920 à Ciboure. Son activité scientifique a été tout entière consacrée à l'étude de la Gascogne et de la Navarre française; en particulier à la généalogie et à l'histoire des familles nobles. En 1877, il débuta par une *Histoire et généalogie de la maison d'Ezpeleta;* puis il publia le t. I du *Nobiliaire de Béarn* (1879), auquel vint se joindre plus tard l'*Armorial de Béarn, 1679-1701*, extrait de l'Armorial dressé par ordre de Louis XIV, t. I (1889, en collaboration avec A. de Dufau de Maluquer). Ajoutons : *Arnaud d'Oihénart et sa famille* (1885), le *Cartulaire de Saint-Mont* (Archives historiques de la Gascogne, 1906); *Corisande d'Andoins, comtesse de Guiche et dame de Gramont* (1907); *Épisodes de la guerre civile de Navarre, d'après un compte de Pedro-Periz de Jassa, bailli de Saint-Jean et receveur des deniers royaux en Basse-Navarre, 1450-1455* (1908); *Journal de Pierris de Casalivetery, notaire royal de Mauléon de Soule*, texte gascon de 1539-1546 (1908); *Troisvilles, d'Artagnan et les trois Mousquetaires* (1910); *la Maison de Caumont-Laforce; généalogie de ses diverses branches, du XV^e^ siècle à nos jours* (1912); *l'Évêché de Bayonne et les légendes de saint Léon* (1917); *Deux comtes de Comminges béarnais au XV^e^ siècle : Jean de Lescun, bâtard d'Armagnac, et Odet d'Aydie, seigneur de Lescun* (1919). Mais son œuvre capitale est *La Vasconie* en deux volumes (1898-1902), utile répertoire de noms et de faits pour l'histoire de la Gascogne du X^e^ au XIII^e^ siècle.

— M. Bernard DE MANDROT est mort en avril 1920 à l'âge de soixante et onze ans; il était né au Havre le 7 novembre 1848. Ancien élève de l'École des chartes (promotion de 1872), il obtint le diplôme d'archiviste-paléographe avec une thèse remarquée : *les Relations de Charles VII et de Louis XI, rois de France, avec les cantons suisses*, qui, après avoir été insérée dans le « Jahrbuch für Schweizer. Geschichte », parut en deux volumes (1882) et, depuis, il se confina dans l'histoire du XV^e^ siècle qui lui doit plusieurs travaux très distingués et de remarquables éditions de textes : *Ymbert de Batarnay, seigneur du Bouchage, conseiller des rois Louis XI, Charles VIII et Louis XII, 1438-1523* (1886); une édition de la *Chronique scandaleuse* qui, il l'a prouvé, n'est autre que le *Journal de Jean de Roye* (1893); une édition des *Mémoires de Philippe de Commynes*, pour laquelle il eut la bonne fortune d'utiliser un manuscrit resté jusqu'alors inconnu et qui provient la famille même de l'histo-

Digitized by Google

rien ; la fin des *Lettres de Louis XI* publiées par Vaesen (t. X et XI, ce dernier contenant la préface, l'itinéraire du roi et les tables, 1909) ; la fin des *Lettres de Charles VIII* publiées par Pélicier (t. V et dernier, 1907, avec deux suppléments publiés dans l'Annuaire de la Société de l'histoire de France) ; *Dépêches des ambassadeurs milanais en France sous Louis XI et François Sforza*, t. I, 1461-1463 (1916). A la *Bibliothèque de l'École des chartes*, il donna un *Projet de partage du Milanais en 1446* (t. XLIX) et à la *Revue historique* des études appréciées sur *Louis XI, Jean d'Armagnac et le drame de Lectoure* (t. XXXVIII) ; *Jean d'Armagnac, duc de Nemours, 1433-1477* (t. XLIV) ; *l'Autorité historique de Philippe de Commynes* (t. LXXIII) ; *le Meurtre de Jean de Berry, secrétaire de Jean, duc de Bourbon* (t. LXXXVII) ; *Jean de Bourgogne, duc de Brabant, comte de Nevers, et le procès de sa succession, 1485-1525* (t. XCIII).

— L'Académie des inscriptions et belles-lettres a renouvelé, cette année, les attributions du prix Gobert qu'elle avait votées l'an dernier, à savoir le premier à M. F. Lot : *Étude sur le Lancelot en prose*, et le second à M. Barrey pour son *Étude sur la colonisation française aux Antilles*. — Sur le prix Louis Fould, elle a récompensé l'ouvrage de M. Gabriel Millet sur l'*Ancien art serbe : les églises*. — Elle a attribué le prix Prost à M. Louis Schaudel : *les Comtes de Salm et l'abbaye de Senones aux XII^e^ et XIII^e^ siècles*.

— M. Joseph Bédier a été élu membre de l'Académie française le 3 juin 1920 ; M. Christian Pfister, doyen de la Faculté des lettres à l'Université de Strasbourg et directeur de la *Revue historique*, a été élu membre de l'Académie des sciences morales et politiques le 5 juin.

— Le *Rapport au ministre de l'Instruction publique sur le service des Archives*, du 1^er^ mai 1919 au 1^er^ mai 1920, par le directeur, M. Ch.-V. Langlois, a paru au *Journal officiel* du 28 mai. On y trouve des renseignements fort intéressants en ce qui concerne notamment les archives de la Sûreté générale depuis 1830. On a constaté que, de 1830 à 1870, elles ont été dilapidées et n'existent plus ; mais on a retrouvé beaucoup de pièces utiles pour la période postérieure à 1870. 239 articles ont été transférés aux Archives nationales. Dans le riche dépôt de l'hôtel Soubise même, une recherche méthodique des « résidus » a permis de retrouver un bon nombre de documents dont la trace avait été perdue : « des chartes originales du XII^e^ et du XIV^e^ siècle relatives à la famille de La Tour et à l'abbaye de Bonnefont en Comminges ; le cartulaire de Harnes, possession artésienne de l'abbaye Saint-Pierre de Gand (XV^e^ siècle, avec des pièces remontant à l'époque carolingienne) ; deux cartulaires de Saint-Germain-des-Prés (pitancerie et rivière de Seine, XV^e^ siècle) ; quelques registres de notaires du XV^e^ et du XVI^e^ siècle ; des documents relatifs à Monluc et à sa famille ; des registres paroissiaux de vingt-sept localités différentes ; le manuscrit autographe, pièce à conviction d'un des procès les plus retentissants du XVIII^e^ siècle, de

Digitized by Google

l'ouvrage intitulé *De la philosophie de la nature* par J.-B. Delisle de Sales; les pièces du procès soutenu devant le sénéchal de Draguignan par la marquise de Cabris, sœur de Mirabeau, contre son mari, etc ».

— Un Comité vient de se fonder, sous la présidence d'honneur du maréchal Foch et effective de M. É. Driault, directeur de la *Revue des Études napoléoniennes*, pour commémorer, le 5 mai 1921, le centenaire de la mort de Napoléon Ier.

— La bibliothèque de l'Arsenal vient de s'enrichir d'environ 95,000 pièces de théâtre, imprimées ou en manuscrit, catalogues, albums ou dossiers sur l'histoire du théâtre français, provenant de la collection de M. Georges Douay.

— Les photographies et films pris, au cours de la guerre, par la Section photographique et cinématographique de l'armée, constituent désormais une importante collection centralisée à la Direction des Beaux-Arts, classée régionalement et par catégories et répertoriée au moyen de fiches. Il est question d'organiser, sur le même type, l'inventaire général photographique des richesses d'art de la France.

— En attendant qu'une revision de programme soit réalisée, le ministre de l'Instruction publique a prescrit de faire une place dans le cours d'histoire contemporaine aux grands événements de ces dernières années : formation de la Triple-Alliance, de l'alliance franco-russe, des ententes de 1902-1914; question d'Orient jusqu'en 1913. La guerre de 1914-1818 est exclue, mais les stipulations des traités qui l'ont terminée seront étudiées dans le cours de géographie.

— La Ligue des droits de l'homme, dans sa séance du 28 avril 1920, a demandé au Parlement d'instituer une grande enquête nationale, dirigée selon les principes de la méthode historique, sur les origines et la conduite de la guerre.

— La librairie Plon annonce une *Histoire de la nation française des origines préhistoriques jusqu'à nos jours (1920)*, qui doit paraître en 15 volumes in-4° illustrés. L'ouvrage comprendra les divisions suivantes : *Introduction générale*, par M. Gabriel Hanotaux; *Géographie humaine de la France*, en 2 volumes, par M. J. Brunhes; *Histoire politique*, t. I : des origines à 1515, par M. Pierre Imbart de La Tour; t. II : de 1515 à 1800, par M. Louis Madelin; t. III : de 1800 à 1920, par M. Gabriel Hanotaux; *Histoire militaire*, t. I : des origines à la Révolution, par le général Colin et le colonel Frédéric Reboul, et t. II : de la Révolution à la fin de la guerre de 1914-1918, par un officier général de la Grande Guerre; *Histoire diplomatique*, par M. René Pinon; *Histoire religieuse*, par M. Georges Goyau; *Histoire économique et sociale*, par M. Henri Moysset; *Histoire des arts*, par M. Louis Gillet; *Histoire des lettres*, t. I : la Littérature française en langue latine, par M. François Picavet; les Chansons de geste, par M. Joseph Bédier; la Littérature de langue

Digitized by Google

française : des origines à Ronsard, par M. Alfred JEANROY; t. II : de Ronsard à nos jours, par M. Fortunat STROWSKI; *Histoire des sciences*, t. I : *Histoire des mathématiques et de la mécanique*, par M. Pierre BOUTROUX; *Histoire de la chimie*, par M. COLSON; *Histoire de la physique*, par M. Charles FABRY; t. II : *Histoire des sciences biologiques*, par M. Maurice CAULLERY; *Synthèse de la scolastique et des méthodes scientifiques du moyen âge*, par M. Émile BOUTROUX; *Histoire de la philosophie française et de la philosophie des sciences*, par M. René LOTTE. L'*Introduction générale* vient de paraître.

Allemagne. — Le professeur Julius VON PFLUGK-HARTTUNG est mort à Berlin le 5 novembre 1919 à l'âge de soixante et onze ans. Il était né le 6 novembre 1848. Professeur aux Universités de Tubingue, puis de Bâle, il se consacra d'abord aux études médiévales et publia plusieurs ouvrages sur l'empereur Conrad II, des mémoires sur la Norvège et les villes allemandes de la Baltique (1877); sur l'ordre de Saint-Jean en Allemagne, sur les élections pontificales et l'Empire (1908); enfin des études et des textes diplomatiques : *Acta pontificum romanorum* (1879-1888); *Urkunden der pæpstlichen Kanzlei* (1882); *Specimina chartarum pontificum romanorum* (1885); *Iter italicum* (1883-1884); *Die Bullen der Pæpste bis zum Ende des XII Jahrhunderts* (1901). Cependant il était devenu « geheimer Archivrat » aux archives de l'État à Berlin et désormais c'est l'histoire militaire des temps modernes qu'il étudia de préférence : *Die Heere und Flotten der Gegenwart* (1896); *Napoléon I, Republik und Kaisertum* (1900); *Das Erwachen der Völker* (1901); *Vorgeschichte der Schlacht bei Belle-Alliance* (1902); *Das preussische Heer und die norddeutschen Bundestruppen unter General von Kleist 1815* (1911); *Illustrierte Geschichte der Befreiungskriege* (1912); *Briefe des Generals Neidhardt von Gneisenau* (1913); *Das Befreiungsjahr 1813* (1913).

— A propos du Manifeste des 93, M. Lujo BRENTANO, professeur à l'Université de Munich, a écrit à M. Charles Gide une lettre où il explique comment et pourquoi il a été amené à mettre sa signature au bas de ce document désormais immortel. Cette lettre a été publiée dans *La Paix par le droit*, livraison de mars-avril 1920, p. 77-79. M. Brentano explique qu'étant à Florence en septembre 1914, il crut nécessaire de protester, avant toute enquête, contre les atrocités dont on accusait alors les armées allemandes; il écrivit donc à son collègue de Berlin, M. de Schmoller, qui lui annonça la prochaine apparition du Manifeste, en le priant de l'autoriser à joindre son nom à la liste des signataires. « Dans la ferme conviction que la discipline si connue de l'armée allemande excluait la possibilité que les terribles accusations portées contre celle-ci fussent exactes, je consentis. » En janvier 1916, M. Brentano apprit, de personnes « absolument dignes de confiance », « que certains actes avaient été commis

Digitized by Google

par des troupes allemandes au début de la guerre »; il comprit alors qu'il avait été trompé et s'en excusa publiquement. « Depuis lors, le *Berliner Tageblatt*, toutes les fois qu'il mentionna le Manifeste des 93, n'a pas manqué de remarquer que M. Ehrlich, M. Auguste de Wassermann et moi avions consenti à ce que l'on signât le Manifeste de nos noms sans en connaître le texte ». — Enregistrons cette déclaration, qui honore son auteur, mais qui néanmoins ne saurait justifier l'absence d'esprit critique dont il fit preuve, avec tant d'autres intellectuels, à ce moment.

Belgique. — Paul FREDERICQ est mort inopinément à Gand, le 31 mars 1920, âgé de près de soixante-dix ans. Avec lui disparaît l'un des historiens belges les plus distingués, l'un des principaux artisans de la rénovation qui s'est accomplie dans le domaine des études historiques en Belgique pendant le dernier quart du XIX^e^ siècle. Contemporain de Kurth et de Vanderkindere, il appartient à cette lignée d'universitaires dont l'activité s'étendit bien en dehors du cercle de leurs élèves et qui s'attachèrent, d'une part, à introduire les méthodes scientifiques dans l'érudition; d'autre part, à exercer une action dans la vie publique par la diffusion de la connaissance du passé national. Chez Fredericq, cette dernière tendance a été d'autant plus marquée qu'il se montra de bonne heure un vrai philanthrope et qu'il était issu d'une élite bourgeoise, consciente de ses obligations sociales. Le devoir civique, tel qu'il lui apparaissait, lui dictait en quelque sorte son objectif intellectuel. Il ne concevait sa tâche d'historien qu'en fonction de celle de citoyen, mais jamais il n'oublia les exigences du travail scientifique : probité absolue et souci constant d'impartialité.

Né à Gand le 12 août 1850, il entra à l'École normale des humanités à Liège en 1867; il en sortit quatre ans après avec le diplôme de professeur agrégé pour les humanités. Les connaissances qu'il y acquit fortifièrent son goût pour la littérature plutôt que pour l'histoire, qui n'occupait dans le programme de l'École qu'un rang secondaire. Mais les relations qu'il noua avec quelques professeurs, notamment avec J. Stecher et E. de Laveleye, anciens amis de sa famille, lui permirent de développer sa matière de prédilection. Il professa au Collège communal de Malines (1871) et aux athénées d'Arlon (1872) et de Gand (1875). A force d'énergie et de travail, il put mener de front les obligations de l'enseignement avec des recherches sur le rôle politique et social des ducs de Bourgogne. En 1875, il achevait un livre sur ce sujet et le présentait à la Faculté de philosophie et lettres de l'Université de Gand. Il obtint à l'unanimité le titre de docteur spécial en sciences historiques. En 1879, il était nommé professeur à l'Université de Liège; il y enseigna d'abord la littérature néerlandaise, puis aussi (1880) l'histoire contemporaine et l'histoire de Belgique. A l'exemple de son collègue Kurth, entré peu avant lui à cette Université, il y fonda un cours pratique. Il associa ses élèves à ses travaux sur l'histoire du XVI^e^ siècle, époque qui l'attirait particulièrement depuis que la question de la liberté de conscience faisait l'objet de polémiques

Digitized by Google

passionnées. On venait de fêter à Gand (1876) le 300e anniversaire de la Pacification de Gand.

Si les problèmes de la politique d'alors déterminèrent le choix de son sujet, l'âpreté des discussions qu'ils provoquaient n'influa d'aucune façon sur la méthode que Fredericq s'attacha à enseigner. Il sut inculquer à ses disciples ce sens de la réalité historique, cette largeur de vues, cette probité scientifique qui le caractérisaient lui-même à un si haut degré. Nature essentiellement bonne et généreuse, esprit ouvert et tolérant, il exerçait une grande influence par l'exemple de ses fortes qualités morales. En outre, par sa spirituelle bonhomie, il avait le don de susciter autour de lui une chaude sympathie, une vraie cordialité qui se transformait en camaraderie. Ses anciens élèves, parmi lesquels il compta entre autres H. Pirenne et E. Hubert, ont conservé un souvenir reconnaissant de celui qui, par le simple rayonnement de l'être moral, stimulait les vocations et encourageait les efforts des débutants.

En 1883, il quitta Liège pour occuper à Gand la chaire de littérature néerlandaise. Il y ouvrit aussi, dès l'année suivante, un cours pratique d'histoire de Belgique. Entre temps, il avait été chargé par le gouvernement d'aller étudier l'enseignement de l'histoire dans les principales universités allemandes, hollandaises et anglaises et à Paris.

Flamand de cœur et d'âme, il se consacra surtout à l'étude du passé de la Flandre et publia désormais la plupart de ses travaux en néerlandais. Il visait au relèvement intellectuel et moral de la population flamande, et, à cet effet, il voulait lui faire utiliser avant tout sa propre langue, mais jamais il ne désira réaliser l'autonomie linguistique du pays flamand que dans la mesure où elle était compatible avec l'unité belge. Il se voua surtout à l'étude des facteurs moraux de l'évolution nationale et poursuivit ses recherches sur l'époque de la Réforme. L'histoire de l'Inquisition dans les Pays-Bas l'intéressa tout particulièrement, et il se mit à en rassembler les sources imprimées et manuscrites, non seulement pour le XVIe siècle, mais pour tout le moyen âge. Dès 1889, il commençait la publication d'un vaste *Corpus documentorum Inquisitionis hereticae pravitatis Neerlandicae*. Les cinq premiers volumes se succédèrent rapidement jusqu'en 1906. Le sixième était en préparation lorsqu'il fut emmené en Allemagne. Cette œuvre lui valut en 1911 le prix quinquennal d'histoire nationale; elle marquera certainement dans les annales de l'historiographie belge. Mais les travaux de Fredericq qui seront peut-être appréciés davantage encore sont ceux sur la chanson historique au moyen âge et au XVIe siècle et sur les pamphlets, tous ces documents où palpite réellement l'âme du peuple. Il put appliquer dans les livres qu'il leur consacra à la fois son savoir encyclopédique et ses qualités de style.

Il collabora à un grand nombre de revues et journaux, entre autres à la *Revue historique*, où il rédigea le bulletin belge en 1876, 1878, 1879, 1881 et 1887. Il fut longtemps la cheville ouvrière de la « Société pour le progrès des études philologiques et historiques », dont il fut le

Digitized by Google

secrétaire général de 1879 à 1909; il écrivit quantité d'articles et de mémoires dans les publications de l'Académie royale de Belgique, qui l'accueillit comme membre correspondant dès 1891 et comme membre effectif en 1894. Il envoya également des travaux à l'Académie des sciences d'Amsterdam, dont il devint membre en 1892. Sa débordante activité d'érudit et de professeur ne l'empêcha pas de s'occuper constamment de politique et d'œuvres sociales. Durant de longues années, il fut conseiller communal de la ville de Gand.

On se rappelle sa noble et courageuse attitude en face du pangermanisme. Il déconcerta l'ennemi par sa finesse narquoise et sa crânerie : lorsque le gouverneur allemand lança la circulaire insidieuse demandant aux professeurs de l'Université de Gand s'ils « pouvaient » enseigner en flamand, Fredericq y répondit fièrement : « Je pourrais le faire, mais je ne le veux pas. » Les trente et un mois de son exil (mars 1916-novembre 1918) n'altérèrent pas son énergie morale; il garda les apparences de la santé. En réalité, le choc fut trop rude, et, à son retour, ses amis furent peinés de constater son état précaire. Il dut abandonner, après quelques mois, le rectorat qui lui avait été confié. Malgré tout, il continua ses études favorites : il avait entrepris en Allemagne une histoire de la littérature néerlandaise en français, qu'il comptait achever bientôt. Il tenait un journal, où il notait depuis de longues années ses impressions et les incidents de la vie politique et littéraire. Ce sera, sans aucun doute, une source précieuse pour les historiens de l'avenir.

Il ne cessa de travailler que le jour où il fut terrassé par une attaque d'apoplexie (23 mars). Constamment, il resta fidèle à la devise : *Repos ailleurs*, qui était celle de l'un de ses héros de prédilection, Marnix de Sainte-Aldegonde, une des gloires à la fois de la littérature française et de la littérature néerlandaise. H. VAN DER LINDEN.

— L'Académie royale de Belgique a repris en 1919 ses publications interrompues par la guerre. Outre ses Bulletins, dont on trouvera ailleurs le dépouillement, elle a fait paraître : 1° les *Tables générales des Bulletins de la classe des lettres et des sciences morales et politiques et de la classe des beaux-arts*, 4e série, années 1899 à 1910, par MM. LEURIDANT et PERRÉE (Bruxelles, Hayez, 1919, in-8°, 158 p.), et 5e série, années 1911-1914, par M. LEURIDANT (Ibid., 35 p.); 2° le *Catalogue onomastique des accroissements de la bibliothèque*. Lettres et sciences morales et politiques, 1887-1914 (Ibid., in-8°, VII-379 p.), et beaux-arts, 1890-1914 (Ibid., 56 p.), par MM. LEURIDANT et PERRÉE.

Canada. — Une *Canadian historical Review* a commencé de paraître en mars 1920 sous la direction du prof. W. S. WALLACE; elle continue la *Review of historical publications relating to Canada*, qui date de 1896.

— Au mois d'avril 1920 fut célébré par de grandes fêtes à Winniperg le 250e anniversaire de la Compagnie de la baie d'Hudson, fondée en

Digitized by Google

1670 en vertu d'une « charte d'incorporation » concédée par Charles II au prince Rupert et à dix-sept autres personnages considérables sous le titre de « Governor and Company of adventurers of England travelling into Hudson's Bay ». Cette Compagnie est la seule survivante des compagnies de commerce fondées au XVII[e] siècle. Espérons qu'après les processions historiques (pageants) quelques bonnes publications viendront aider à perpétuer le souvenir de ces solennités.

États-Unis. — On annonce la mort de M. Isaac SHARPLESS (16 janvier 1920, à l'âge de soixante et onze ans), auteur de bons ouvrages sur les Quakers : *Two centuries of Pennsylvania history* (1900); *Quakerism and politics* (1906); *Political leaders of provincial Pennsylvania;* — de M. Robert M. JOHNSTON, professeur d'histoire moderne à Harvard (28 janvier, à l'âge de cinquante-deux ans), auquel on doit : *The napoleonic empire in Southern Italy* (1904) et la publication d'un *Mémoire de Marie-Caroline, reine de Naples* (1912); — de M. George L. BEER (15 mars, à l'âge de quarante-sept ans), auteur de très bons livres sur les colonies anglaises de l'Amérique du Nord : *British colonial policy, 1754-1765* (1907); *The origins of the British colonial system, 1578-1660* (1908); *The old colonial system, 1660-1754* (1912).

— Parmi les organisations chargées de poursuivre l'étude de la guerre, signalons un service historique créé au bureau du médecin en chef de l'armée américaine (cf. *Army and Navy Journal*, 13 décembre 1915, p. 449).

Grande-Bretagne. — M. Vincent SMITH, dont nous avons récemment annoncé le beau livre : *Akbar, the great Mogul*, vient de mourir à l'âge de soixante et onze ans. Il était un des maîtres de l'histoire de l'Inde anglaise, ancienne et moderne. Son *Oxford history of India* n'a pas eu moins de sept éditions.

— L'Université de Londres, par la bouche de Lord Rosebery, chancelier de cette Université, et du Lord maire, M. Cooper, sollicite des fonds pour la création d'un « Centre pour les études supérieures d'histoire », à l'effet d'exploiter les richesses documentaires du British Museum, du Public Record Office et des autres dépôts d'archives de la capitale anglaise. Une somme de 20,000 l. st. suffirait pour installer matériellement ce centre (voir le *Times* du 29 avril).

— M. YAHUDA, professeur, de nationalité anglaise, à l'Université de Madrid, s'efforce de faire créer à celle-ci une « Chaire Shakespeare » d'études anglaises, correspondant à la « Chaire Cervantès » récemment créée au King's College.

— Une douzième édition de l'*Encyclopaedia britannica*, dont la dernière, en vingt-huit volumes, a paru en 1911, est en préparation par les soins de M. Chisholm.

— Une traduction anglaise des mémoires de l'amiral allemand von

Digitized by Google

Scheer, dont les allégations sur la bataille du Jutland avaient si fort intéressé les Anglais, vient de paraître sous le titre de *Germany's High Sea Fleet in the World War* (London, Cassell and C°; 25 sh.).

— Une Société s'est fondée à Cape-Town pour la publication de documents historiques : « Van Riebeeck Society for the publication of South African historical documents ». Le président est M. J. F. X. Merriman. Le travail de recherches sera facilité par un bon *Guide to the various classes of documents* dans les archives du Cap par l'archiviste M. C. Graham Boltra.

— *Notes and queries*, la revue anglaise bien connue de tous les curieux de la littérature et de l'histoire, vient de subir une transformation intéressante. Créée en 1849 comme supplément de l'*Athenæum*, elle parut tout d'abord par livraisons hebdomadaires; puis, atteinte par la guerre comme tant d'autres publications d'un caractère très spécial, elle devint mensuelle. Elle vient d'être rachetée par le *Times* qui, depuis le mois d'avril 1920, rétablit l'ancien service hebdomadaire et en abaisse le prix : 6 d. au lieu de 10 d. le numéro. L'abonnement annuel est de 28 sh. 2 d.

— Le major général W. D. Bird a publié une étude intéressante, dans *The Journal of the Royal United service Institution* (février 1920, p. 119-126), sur la situation comparée des Dardanelles en 1807 et 1915. Dans le même périodique, le vice-amiral Ballard étudie le « Développement de Malte comme base navale de première classe depuis son incorporation à l'empire britannique » (p. 127-140), et M. D. Ogg, lecteur à l'Université d'Oxford, a intelligemment étudié la propagande navale allemande au cours de la Grande Guerre (février 1920, p. 1-22). G. Bn.

Italie. — On publie à Trente, depuis le début de l'année, les *Studî trentini, Rivista trimestriale della Società per gli studî trentini*, organe dans lequel viennent, en quelque sorte, se fondre les six revues qui, avant la guerre, se publiaient à Trente et à Rovereto. La même Société s'est engagée à publier, à intervalles indéterminés, les *Monumenta Tridentina*.

— Deux nouveaux organes bibliographiques italiens méritent d'être signalés : le *Bulletino mensile* [*dell'*] *Istituto bibliografico italiano* (28 p. in-8°), publié à Rome, et *Il Raccoglitore*, dont le premier numéro a paru le 1er janvier 1920 à Florence.

— M. Alberto Lumbroso vient de faire paraître le premier volume de sa *Bibliografia ragionata della guerra della nazioni* (Rome et Florence, Ariani, 1920, in-8°, xxxii-259 p.; 30 l.); il comprend les mille premiers articles des écrits antérieurs au 1er mars 1916.

— Le « Musée garibaldien », constitué à Milan par M. Emilio Curátolo et qui contient plusieurs objets de grande valeur, comme le por-

Digitized by Google

trait d'Anisa, et des documents intéressants, va être prochainement réuni au musée du Risorgimento de Milan.

— Il est question d'instituer au Collège de France une chaire en faveur de M. F. Flamini, l'un des spécialistes les plus connus des études dantesques en Italie, en conformité du plan d'échanges intellectuels entre la France et l'Italie, dont la nomination de M. Maurice Mignon à l'Université de Rome a été la première réalisation. Nous sommes heureux de signaler cette nouvelle au moment où, précisément, vient de paraître la cinquième édition de l'*Avviamento allo studio della Divina Commedia* (Livorno, Giusti, 1920, in-16, VIII-126 p.) de M. Flamini. Signalons que les Yougoslaves tiennent à s'associer à la célébration du sixième centenaire de la mort de Dante, dont l'œuvre a été trois fois traduite en serbo-croate et qui, insiste plaisamment M. Louis de Voïnovitch dans la *Renaissance yougoslave*, a fixé les limites de l'Italie au Quarnero. G. Bn.

Pays-Bas. — La librairie Tjeenk Willink, à Haarlem, publie depuis l'année passée une revue trimestrielle pour l'histoire du droit (*Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*). La rédaction se compose de MM. les professeurs De Blécourt, Van Kan et Meyers, professeurs à Leyde, et de M. Van Kuyk, avocat à La Haye. Le tome I est complet; il contient plusieurs bons articles. Signalons en premier lieu celui de M. Meyers sur l'Université d'Orléans au XIII^e^ siècle, une étude approfondie sur l'enseignement du droit qui fut, comme on sait, la gloire de l'Université. On y trouvera encore les articles suivants : *Levend Volksrecht*, par M. Van Kuyk; *De verwachting des Volks in 1789 ten aanzien van de codificatie*, par M. Van Kan; *Heredium en Hortus in de Twaalf Tafelen*, par M. Nap, etc. N. J.

Russie. — La période troublée que la Russie traverse depuis quelques années a particulièrement éprouvé l'Université de Kiev. Nous apprenons aujourd'hui la mort tragique du professeur Timothée-Dmitrievitch Florinsky, un des représentants les plus distingués des études slaves en Russie. Il était né le 28 octobre 1854 à Petrograd où son père remplissait des fonctions ecclésiastiques. A l'Université de cette ville, il étudia l'histoire et la philologie slaves sous la direction de deux maîtres distingués, Sreznevsky et Lamansky. Il reçut la médaille d'or pour un mémoire sur les *Témoignages de Constantin Porphyrogénète relativement aux peuples slaves* et prit successivement les titres de candidat et de « magister » en philologie slave. En 1882, il entreprit un voyage d'études chez les Slaves méridionaux, et j'eus l'occasion de le rencontrer à Sofia. Il venait de publier un important travail sur les *Yougoslaves et Byzance dans la première moitié du XIV^e^ siècle*. Le titre de candidat est, en Russie, une première étape vers celui de docteur, que Florinsky prit en 1888 avec une thèse intitulée : *l'Œuvre législative de Douchan, tsar des Serbes et des Grecs*. On lui doit, en outre, des leçons sur la philologie slave (deux

Digitized by Google

volumes, Kiev, 1894-1897) et un travail très important sur la *Race slave* (Kiev, 1907), dont j'ai résumé les données statistiques dans la préface à ma traduction du livre tchèque de M. Niederle sur le même sujet (2e édition, Paris, Félix Alcan, 1916). Au courant du mois de mai 1919, il fut dénoncé, arrêté et conduit devant le tribunal révolutionnaire de Kiev. Durant son interrogatoire, il fut tué d'un coup de revolver par une femme nommée Rosa Schwarz. Sa veuve fut autorisée à racheter son corps moyennant le paiement de 25,000 roubles.

Le professeur Vladimir-Stepanovitch IKONNIKOV était né à Kiev en 1841; il y avait fait ses études et avait été quelque temps professeur d'histoire russe à Kharkov et à Odessa. En 1865, un travail considérable sur le théologien Maxime le Grec lui valut le titre de « magister ». Ce travail a été réimprimé en 1913 et j'en ai rendu compte dans notre *Journal des Savants*. En 1868, l'auteur fut nommé docteur avec un mémoire sur l'*Influence de Byzance sur la civilisation russe* et, l'année suivante, professeur d'histoire russe à l'Université de Kiev. J'avais eu l'occasion de le rencontrer lors de ma première visite à Kiev en 1872. Nous renouvelâmes connaissance au cours du séjour qu'il fit à Paris l'année suivante et durant le Congrès archéologique qui se tint à Kiev sous la présidence du comte Ouvarov durant l'été de l'année 1874. Au cours de l'année 1873, il avait publié un volume sur le célèbre homme d'État russe : le *Comte Mordvinov*. Très dévoué à son Université, il a publié, en 1884, un *Dictionnaire biographique* des professeurs de cette Université. Son œuvre principale est un *Essai sur l'historiographie russe*, dont le premier volume a paru en 1892. Il a en outre collaboré à un grand nombre de recueils scientifiques.

Loutchisky, Florinsky, Ikonnikov auront probablement été à Kiev les derniers représentants de l'idée russe dans l'esprit de l'unité que symbolisaient les empereurs disparus. Encore Loutchisky dénonçait-il dans sa conversation particulière et dans quelques-unes de ses publications cet esprit d'indépendance régionale qui paraît devoir aboutir à la constitution de l'État ukrainien. Louis LEGER.

ERRATUM.

C'est par erreur que nous avons reproché à M. Rodocanachi (t. CXXXIII, p. 339) de n'avoir pas mentionné l'ouvrage de l'abbé Thédenat sur le *Forum romain*. Il l'a noté à la page 39 de ses *Monuments antiques de Rome*.

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

GENERAL LIBRARY
JAN 5 1921
UNIV. OF MICH.

REVUE HISTORIQUE

FONDÉE EN 1876 PAR GABRIEL MONOD

DIRECTEURS :

CH. BÉMONT
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE DES CHARTES
DIRECTEUR A L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES-ÉTUDES
MEMBRE DE L'INSTITUT

CHR. PFISTER
ANCIEN ÉLÈVE DE L'ÉCOLE NORMALE SUPÉRIEURE
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DES LETTRES
DE L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG
MEMBRE DE L'INSTITUT

Ne quid falsi audeat, ne quid veri non audeat historia.
CICÉRON, *de Orat.*, II, 15.

45e ANNÉE. — TOME CXXXIV.

II. — Juillet-Août 1920.

SOMMAIRE.

Pages

P. Boissonnade. Le mouvement commercial entre la France et les îles Britanniques au XVIe siècle 193

George Nestler Tricoche. Batailles oubliées. Les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807 229

Bulletin historique. Histoire d'Italie. Période du Risorgimento, 1789-1920, par Georges BOURGIN. 249

Comptes-rendus critiques. (*Pour le détail, voir au verso*). 289

Notes bibliographiques 308

Recueils périodiques et sociétés savantes 331

Chronique 366

Index bibliographique 368

LIBRAIRIE FÉLIX ALCAN

108, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 108

PARIS, 6e

267

Digitized by Google

AVIS IMPORTANT.

Les demandes de tirages à part d'articles doivent être adressées au secrétaire de la Revue en même temps que les premières épreuves.

OUVRAGES ANALYSÉS DANS LES COMPTES-RENDUS DE LA PRÉSENTE LIVRAISON.

	Pages
René Millet. Socrate et la pensée moderne **(G. Glotz)**	289
J. Carcopino. Virgile et les origines d'Ostie **(A. Piganiol)**	290
Francesco Guicciardini. La Storia d'Italia, éditée par Alessandro Gherardi **(J. Alazard)**	293
The Letters of Saint Teresa **(Alf. Morel-Fatio)**	295
P.-J. Blok. Willem de eerste, Prins van Oranje, I **(Albert Waddington)**	297
Dr Hoogewerff. De twee reizen van Cosimo de Medici, Prins van Toscane, door de Nederlanden, 1667-1669 **(Id.)**	300
Baron Hennet de Goutel. Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813 **(Alf. Morel-Fatio)**	301
Ed. Van der Smissen. Léopold II et Beernaert, 1884-1894 **(Eug. Hubert)**	302
Karl Kautsky. Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch **(Emile Laloy)**	304
— Wie der Weltkrieg entstand **(Id.)**	304

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Louis Batiffol. Richelieu et la question de l'Alsace.
Marc Bloch. Serf de la glèbe. Histoire d'une expression toute faite.
P. Boissonnade. Le mouvement commercial entre la France, la Grande-Bretagne et l'Irlande au XVIe siècle.
Charles Bost. Les « Prophètes du Languedoc » en 1701 et 1702. Le prédicant-prophète Astruc-Mandagout.
André Boudier. Charles Desmarets, corsaire dieppois. Documents inédits de 1445.
Fr. Brœsch. La pétition du 17 juillet 1791.
Louis Bréhier. Le régime des monastères de l'Athos et les fondations des princes de Serbie au XIVe siècle.
Colonna de Cesari Rocca. Les sources de l'*Histoire de la Corse* de Filippini et de la *Cronica corsesca* de Giovanni Della Grossa.
Joseph Combet. Les fêtes à Nice sous le premier Empire.
Eugène Déprez. La bataille de Najera (3 avril 1367). Le communiqué du Prince noir.
François-L. Ganshof. Étude sur l'administration et la justice dans la région bourguignonne de la fin du Xe siècle au début du XIIIe.
Septime Gorceix. Les sources de Voltaire et la Chronique moldave pour le récit de la capture de Charles XII à Bender.
Louis Halphen. Études critiques sur l'histoire de Charlemagne.
Léon Homo. Les privilèges administratifs du Sénat romain sous l'Empire et leur disparition graduelle au cours du IIIe siècle.
Pierre de Labriolle. Le « mariage spirituel » dans l'antiquité chrétienne.
J. Ledeuil d'Enquin. Captivité en France de Georges d'Autriche, grand-oncle de Charles-Quint (1541).
Inna Lubimenko. Les marchands anglais en Russie au XVIIe siècle.
Frank Puaux. Napoléon et les protestants français.
Lucien Romier. La littérature historique et les témoignages sur les guerres de religion.
Henri Sée. Bossuet et la doctrine de l'autorité souveraine.
Ch. Terlinden. La politique économique de Guillaume Ier, roi des Pays-Bas, 1815-1830.
Pierre Waltz. Les artisans et leur vie en Grèce, des temps héroïques à l'époque classique. I. Les corps de métier.

N.-B. — *La Direction de la Revue historique n'est pas responsable des manuscrits non insérés.*

REVUE HISTORIQUE

PARAISSANT TOUS LES DEUX MOIS PAR FASCICULES DE 12 A 13 FEUILLES ET FORMANT TROIS VOLUMES DE 400 PAGES ENVIRON PAR AN.

CONDITIONS DE LA SOUSCRIPTION :

A partir de 1921, les prix seront ainsi modifiés :

Un an, France : 45 fr. — Étranger : 47 fr.

Le numéro : 8 fr. 50

Les années écoulées se vendent également aux nouveaux prix.

Digitized by Google

LE

MOUVEMENT COMMERCIAL

ENTRE LA FRANCE ET LES ILES BRITANNIQUES

AU XVI[e] SIÈCLE

Depuis la fin de la guerre de Cent ans (1453) jusqu'au triomphe des idées protectionnistes qui suit l'acte de navigation de Cromwell et même jusqu'à l'avènement de Guillaume d'Orange, une période de plus de deux siècles s'est écoulée pendant laquelle le mouvement commercial entre la France et les îles Britanniques n'a cessé de se développer avec une ampleur croissante. C'est surtout à l'époque des Tudors, qui prépare à cet égard l'ère des Stuarts, que le commerce franco-britannique a grandi, par suite de l'amélioration des relations politiques, sociales et économiques entre la France et les pays de l'archipel voisin, l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse.

Déjà rapprochées un moment à l'époque de Louis XI, à la trêve de Picquigny (1475), les deux couronnes d'Angleterre et de France, après une série de ruptures que provoquent les ambitions françaises sur l'Italie, se rapprochent devant le danger commun dont les menacent les plans de la maison d'Autriche. L'entente cordiale franco-britannique, conclue par François I[er] et Henri VIII, se consolide à l'époque d'Élisabeth, notamment au traité de Blois en 1572, et aboutira au traité de 1606 entre Jacques I[er] Stuart et Henri IV, pour se prolonger, avec de courtes interruptions, jusqu'à la révolution d'Angleterre de 1688. Avec l'Écosse, une alliance traditionnelle, constamment renouvelée depuis la fin du XIII[e] siècle, maintient les relations les plus étroites. D'autre part, à la faveur de la paix intérieure qui subsiste en France, depuis la fin du règne de Louis XI jusqu'aux guerres de religion et, en Angleterre, depuis la fin de la guerre des Deux-

Digitized by Google

Roses jusqu'à la guerre civile de 1642-1649, une ère de stabilité sociale et de progrès intellectuel a favorisé la pénétration réciproque des deux civilisations française et britannique. Enfin, dans les deux pays, l'essor économique a été prodigieux entre 1453 et 1600, interrompu seulement en France à l'époque des luttes civiles, et limité dans les îles Britanniques à l'Angleterre. L'Ecosse et l'Irlande constituent en effet, à côté de celle-ci, deux régions plus arriérées. Le souvenir de l'ancienne et longue rivalité franco-anglaise s'est atténué, sinon entre les peuples, du moins entre les gouvernements. Une série de traités de commerce et de navigation était venue attester la solidarité des intérêts économiques entre les deux pays. Ils facilitaient les échanges entre la Grande-Bretagne et la France, que l'étroit sillon argenté de la Manche réunit plus qu'elle ne les sépare. A cette époque, l'âpre rivalité des intérêts matériels, qui devait plus tard donner au duel des deux nations une violence si grande, n'existait pas ou se trouvait très limitée. On considérait, au contraire, alors que le commerce de chacun des deux peuples suppléait aux lacunes de leur production. Les produits dominants de leur sol et de leur industrie n'entraient pas en concurrence, sinon dans une très faible mesure. Leur degré de développement économique assez différent diminuait les motifs de conflit entre les deux marchés, qui se complétaient au lieu de rivaliser. C'est ce qui explique la faveur avec laquelle les économistes français du XVI^e^ siècle considèrent le maintien et le progrès des relations commerciales avec les îles Britanniques, tandis que, à l'exception de quelques publicistes du temps d'Élisabeth, la plupart des Britanniques regardent le commerce de France comme un élément essentiel de la vie matérielle de leur archipel. Ainsi s'explique la longue durée de l'entente économique franco-britannique, dont l'apogée coïncide avec le XVI^e^ siècle et la première moitié du XVII^e^.

I.

Inégal développement économique de l'Ecosse, de l'Irlande et de l'Angleterre au XVI^e^ siècle.

Dans cette entente, l'Écosse n'a qu'une place secondaire. Elle est encore, comme au moyen âge, réputée pour sa pauvreté. A l'exception des « basses terres », où la population est dense et le pays fertile, elle n'a qu'une population clairsemée, à

Digitized by Google

demi sauvage, « dénuée de ports et de bonnes villes », n'ayant que des éléments de trafic restreints [1]. La majeure part de l'Irlande est dans le même cas ; celle qu'habitent les Celtes, « ces pauvres Irois sauvaiges », dont parlent les contemporains, n'est guère qu'un pays d'agriculture pastorale[2]. En revanche, l'Angleterre, à l'exception du Galles et de la zone occidentale, voisine du canal d'Irlande, est déjà parvenue depuis longtemps à un haut degré de prospérité, qu'attestent les enthousiastes descriptions du grand historien d'Élisabeth, Camden, et de son émule Harrison, aussi bien que celles du romancier Lily (1580) et que les relations des ambassadeurs vénitiens. La découverte du Nouveau Monde a fait de ce pays agricole un des grands marchés du commerce universel, et Londres va hériter, à côté d'Amsterdam, de la fortune des grandes cités méditerranéennes, Gênes et Venise. L'Angleterre peut dès lors être aussi fière de sa situation insulaire, sur les grandes routes commerciales du monde, qu'elle l'est de la fertilité de son sol. C'est ce que Shakespeare exprimera en poète[3] et Camden en géographe[4].

Bien que l'archipel britannique, avec ses 5 à 6,000,000 d'âmes (1541-1600), dont 2,500,000 pour l'Angleterre et le Galles[5], fût alors trois fois moins peuplé que la France des Valois et neuf à dix fois moins que le Royaume-Uni actuel, il devait à l'essor de son agriculture, à la naissance de la grande industrie drapière et au développement de la production minérale, ainsi qu'au progrès de la marine marchande, une puissance économique bien supérieure au chiffre de sa population. Ainsi s'étaient accrus à la fois le pouvoir de vente et le pouvoir

1. Paul Jove, *Histoire de son temps*, trad. fr. par Denis Sauvage (1577), livre XI, t. I, p. 194; livre XLII, t. II, p. 558; André Thevet, *le Grand Insulaire et description de l'Écosse*, fol. 90. Mêmes traits dans la *Cosmographie* de Sébastien Münster et dans celle de Belleforest.

2. *Le Débat des hérauts d'armes de France et d'Angleterre*, publ. par L. Pannier et Paul Meyer (Société des Anciens textes français, 1877). Le *Débat* a été composé vers 1456.

3. Shakespeare appelle l'Angleterre un « autre Éden, demi-paradis, pierre précieuse enchâssée dans l'argent des eaux ».

4. L. Camden, *Britannia seu Angliae, Scotiae, Hiberniae geographica descriptio*, édit. 1607, in-fol., p. 1 : « Patentibus gremiis universi orbis, commercio opportuna et tanquam ad mortales avide in mare omni ex parte se projiciens. »

5. Th. Rogers, *Interprétation économique de l'histoire*, p. 143; Traill, *Social England*, t. III (1543), p. 129; en 1588, elle était de trois millions et demi.

Digitized by Google

d'achat des Britanniques. Les exportations des produits de la pêche et du sol, des matières premières et même d'un certain nombre d'articles manufacturés ne cessèrent de grandir au cours du XVI^e^ siècle et l'Angleterre de croître en richesse, surtout vers la fin, grâce à son agriculture, grâce à la production des premières grandes fabriques, grâce au commerce. « Le principal revenu des seigneurs et gentilshommes », observe notre ambassadeur La Mothe-Fénelon en 1568, « est en choses qui se transportent dehors, et celle du peuple en manufactures et « trafficqs »[1]. C'est le moment où les grands marchands, tels que Thomas Gresham[2], deviennent, à côté et même au-dessus des grands propriétaires fonciers, la classe avec laquelle le gouvernement britannique devra le plus compter. Aux anciennes associations marchandes, telles que celles des « Merchant Adventurers » et de la Compagnie de l'Étape, s'ajoutent les nouvelles Compagnies par actions, fondées avec privilège de la couronne (« joint stock Companies »), qui travaillent à ouvrir au trafic britannique les marchés de la Baltique et du Nord, de la Moscovie, du Levant, de l'Afrique, de l'Amérique et des Indes orientales[3].

L'Angleterre s'émancipe de l'onéreuse tutelle des intermédiaires hanséates, flamands et italiens. Elle se crée une marine marchande qui compte, avec ses 50,920 tonneaux et avec près de 14,000 matelots, dès 1572[4], parmi les premières d'Europe. Bien que ce chiffre semble infime en regard des 11,698,000 tonnes qui constituent en 1911 la force navale commerciale anglaise, il n'en représentait pas moins un effectif imposant au XVI^e^ siècle[5], en un temps où les bateaux de 500 et de 800 tonneaux[6] passaient

1. La Mothe-Fénelon au roi, décembre 1568, *Correspondance diplomatique*, t. I, p. 70; Montchrestien, *Économie politique*, p. 139.

2. La Mothe-Fénelon l'appelle « le principal marchand de Londres », 6 septembre 1569, t. II, p. 228.

3. W. R. Scott, *The constitution of joint stock Companies, 1553-1720*. Cambridge, 1911, in-8°.

4. J. A. Froude, *History of England from the fall of Wolsey*, t. IX, p. 336.

5. C'est ce que remarquent Perlin, en 1558, dans son *Voyage d'Angleterre*, ainsi que les ambassadeurs vénitiens.

6. Le premier navire de 800 tonneaux ne fut construit qu'en 1597, d'après Anderson-Macpherson, *Annals of Commerce*, t. I, p. 213. Vers 1550, l'Angleterre n'a encore que huit navires de 500 tonneaux, *Correspondance Castillon-Marillac*, publ. par Kaulek, p. 227. En 1587, sur un total de 1,755 vaisseaux,

Digitized by Google

pour des géants, analogues à nos grands transatlantiques de 30,000 tonneaux. « Si vous confesse que vous avez de beaux navires et largement », avoue le héraut de France dans le célèbre *Débat* composé vers 1456, et il est bien obligé d'avouer que, grâce à la situation insulaire des îles Britanniques, « il y a (en Angleterre) grand nombre et puissance de navires, comme au temps d'Edouard III[1] ». Peu s'en faut qu'il n'adhère aux fières paroles du héraut d'Angleterre qui revendiquent pour les Anglais la *royauté de la mer*[2]. C'est pourquoi, dans ce pays encore en grande partie rural, commence dès lors la croissance des villes maritimes, tandis que les villes industrielles sont encore peu peuplées et la plupart des centres urbains limités au rôle de gros marchés agricoles. Dès ce moment, Bristol, qui fut bien avant Liverpool le grand port de l'Atlantique, éclipse de beaucoup la métropole ancienne de l'industrie anglaise, Norwich[3]. Londres surtout a grandi au point de devenir en population la rivale de Paris, « l'une des plus grandes, belles et riches (villes) de tout le monde », dit Perlin en 1558[4], plus riche et plus populeuse même que la capitale de la France, assure l'Anglais Dallington en 1598, non sans exagération[5]. Avec sa population mâle adulte de 50 à 60,000 hommes[6], et ses 180,000 âmes, elle a déjà éclipsé Anvers. Elle émerveille les envoyés vénitiens au spectacle du mouvement incessant de ses docks, du cortège ininterrompu des navires qui remontent la Tamise avec la marée de six en six heures, et qui apportent déjà les marchandises de tous les pays de l'univers[7] à ce centre privilégié.

De cette quadruple source de richesse, les pêcheries, le sol, les fabriques, le commerce, l'Angleterre tire sa fortune naissante. Elle se classe dès lors parmi les États les plus riches du monde. C'est au XVI[e] siècle que commence à se constituer la fortune de

elle possède 1,392 bateaux inférieurs à 80 tonneaux et 182 seulement au-dessus de 100 tonneaux (*Social England*, t. III, p. 475). En 1911, le Royaume-Uni avait une flotte marchande de 21,072 navires au-dessus de 100 tonneaux.

1. *Débat des hérauts d'armes*, p. 25, 102.
2. *Ibid.*, p. 102, 103.
3. Ashley, *Histoire des doctrines économiques*, t. II, p. 72.
4. Perlin, *Voyage d'Angleterre*, trad. fr., 1900, p. 11.
5. Dallington, *A view of France*, trad. Émerique, p. 27.
6. Marillac à François I[er], avril 1539, *Correspondance*, publ. par Kaulek, p. 91.
7. Relations de Soranzo (1554) et de Micheli (1557), dans Albéri, t. III, p. 51, 295.

Digitized by Google

l'Angleterre parvenue de nos jours au chiffre de plus de 400,000,000,000 de francs (dont 135 de capitaux mobiliers). Les capitaux se forment même dans les campagnes où Harrison, contemporain d'Élisabeth, note l'existence d'une quantité considérable d'argent monnayé[1]. Le commerce extérieur et les manufactures en provoquent l'afflux dans les centres urbains[2]. En 1598, l'or et l'argent existant en Angleterre atteindront le chiffre considérable pour le temps de 4,000,000 de livres sterling[3]. Le symbole de cette puissance nouvelle du capital est cette Bourse des valeurs (*Stock Exchange*) qui s'élève à Londres, dans Lombard street depuis 1566 par les soins de Sir Th. Gresham[4], et qu'Élisabeth inaugure en grande pompe en 1571[5]. L'aisance est générale dans les hautes classes, dans la bourgeoisie, parmi les propriétaires et les fermiers et même parmi les artisans; le paupérisme ne sévit que chez les journaliers ou les tenanciers évincés. La masse de la nation se présente déjà, du moins en Angleterre, car l'Écosse et l'Irlande sont des pays pauvres, avec les traits qu'elle a gardés et accentués : le goût du bien-être, et même du luxe, est général dans la noblesse, dans l'Église, à la cour, chez les grands marchands. L'Anglais est prodigue et dépensier. L'artisan lui-même, qui gagne beaucoup, aime la taverne, la bonne chère, le jeu; il joue volontiers son écu à la paume. La nation anglaise, à défaut de l'écossaise et de l'irlandaise, forme une clientèle idéale qui sait aussi bien s'enrichir par la vente que profiter de ses gains en multipliant les achats, et dans laquelle l'activité des échanges n'est que la forme naturelle de l'activité intense de la vie[6].

II.

Les exportations britanniques en France.

Les îles Britanniques, malgré le développement de leur marine et l'essor de leurs fabriques, n'ont pas encore toutefois

1. Harrison, *Description of England* (1577); édit. Furnivall, p. 218.
2. Hubert Hall, *Society in Elizabethan age*, p. 41; Joshua Gee, *Considérations sur le commerce*, p. 11.
3. Davenant, *New Dialogues*, *Works*, édit. 1710, t. VIII, p. 93.
4. *Social England*, t. III, p. 571.
5. Camden, *Britannia*, p. 312. La Mothe-Fénelon, 31 janvier 1571, *Correspondance*, t. III, p. 450.
6. Voir à ce sujet, outre l'ouvrage de Hall, ci-dessus cité, les relations des Vénitiens, le voyage de Perlin (1558) et Smiles, dans *Social England*, t. III, p. 370.

Digitized by Google

au XVI^e siècle l'aspect qu'elles présenteront après l'avènement de la grande industrie. La pêche et l'agriculture y sont demeurées les sources essentielles de la puissance économique. Rien encore ne décèle l'Angleterre future, ce prodigieux atelier, ce comptoir affairé, ce dock universel fourmillant de vie et de bruit[1]. La vieille Angleterre rurale, celle des éleveurs et des cultivateurs, n'y est pas alors éclipsée par l'Angleterre naissante, celle des marchands et des industriels. L'« old merry England » occupera même encore la première place pendant près de deux siècles, et c'est elle qui fournit au commerce d'exportation entre les îles Britanniques et la France ses principaux éléments.

Toutefois, depuis le XIV^e siècle, Anglais, Irlandais, Écossais ont appris à mettre mieux en valeur les ressources naturelles que leur offrent les mers voisines ou lointaines. Ils ont transformé partiellement les modes d'exploitation de leur sol, donnant à l'élevage le premier rang et substituant à la culture intensive des céréales la culture pastorale, qui leur donne plus de bénéfices et qui demande aux grands fermiers et aux propriétaires moins de main-d'œuvre salariée. De là le rôle primordial joué dans le mécanisme des échanges franco-britanniques du XVI^e siècle par les produits de la pêche et du bétail. La mer, en effet, non moins productive que la terre pour les Britanniques, leur fournissait des articles d'échanges lucratifs. Si la France l'emportait pour les pêcheries de morue de Terre-Neuve, dans la proportion du triple ou plus encore[2], en revanche les Anglais avaient la prédominance pour celles d'Islande, où ils envoyaient 200 navires en 1563[3], et surtout pour la pêche des mers d'Occident. Rien que sur les côtes des îles Britanniques, en 1603, 20,000 barques ou bateaux avec 4,000 personnes vivaient de l'exploitation de la faune marine[4]. Le poisson qu'on pêchait en abondance était donc une des principales richesses de la Grande-Bretagne et de l'Irlande, entrait pour une large part dans l'alimentation de toutes les classes et s'expédiait, après avoir été salé, en caques ou barils à l'étranger[5]. Une bonne part était dirigée vers les ports français : Bordeaux, La Rochelle, Nantes, Brest,

1. Boutmy, *Psychologie du peuple anglais*, p. 169.
2. Hakluyt, *Voyages* (1578), t. III, p. 134, 150.
3. Macpherson, *Annals* (1577), t. II, p. 159; Cunningham, *Growth of English Industry and Commerce*, t. II, p. 21 et 23.
4. Macpherson, *Annals*, t. II, p. 238, d'après Raleigh.
5. Relations de Barbaro (1551), de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 258, 295.

Digitized by Google

Rouen. Vers le milieu du XVI^e siècle, un document quasi officiel évalue l'importation du poisson salé britannique en France à la somme de 20 à 30,000 livres tournois par an [1], chiffre assez élevé, eu égard à la valeur totale des entrées de produits britanniques. Les Anglais, les Ecossais, les Irlandais participaient également à ce trafic des « saleures [2] », comme on l'appelait, qui avait enrichi à Bordeaux les ancêtres de Montaigne, les Eyquem, et à Paris ceux des Villeroy, les Neufville.

Parmi les poissons importés figuraient surtout les saumons qui provenaient des golfes sinueux d'Écosse (le firth de Solway, le vieil Aberdeen), du Lancashire, de l'Irlande (le lough Sidney [3]), voire même à la fin du XVI^e siècle des pêcheries de Kola en Laponie [4]. C'étaient aussi des merlus, des maquereaux, des merlans, des sardines (*pilchards*), du colac (variété d'esturgeon), du graspois (*haddock*), du *hake* (sorte de morue salée), mais principalement des harengs salés ou fumés, rouges ou blancs, qu'on pêchait sur les côtes du Cornwall, dans la Manche et dans la mer du Nord [5]. Depuis qu'au XIV^e siècle les harengs, désertant la Baltique à la suite des changements de courants et du refoulement de la baleine, leur ennemie, vers les mers arctiques, s'étaient transportés vers les côtes des Pays-Bas et d'Angleterre, les pêcheurs de Yarmouth et de l'Est allaient les capturer en grand nombre à Schonen pour les préparer et les vendre au dehors, notamment sur le marché français. A la fin du XVI^e siècle, les Anglais commencèrent même à expédier en France des morues d'Islande et de Terre-Neuve en

1. État du commerce d'importation de la France (1556), Bibl. nationale, ms. fr. 2085.

2. Francisque Michel, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 412, et t. II, p. 425; Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. II, p. 495; Chambers, *Domestic Annals of Scotland*, t. I, p. 208; du Haillan, *Discours*, dans Édouard Fournier, *Variétés historiques*, t. VII, p. 187; relation de Barbaro (1551), dans Albéri, t. II, p. 258.

3. Camden, *Britannia*, p. 617, 692, 713, 721, 770; Fr. Michel, t. I, p. 402; Fréville, *Histoire du commerce de Rouen*, t. I, p. 294; du Haillan, *Discours*, dans Fournier, t. VII, p. 187.

4. Peuchet, *Dictionnaire de la géographie commerçante* (d'après les documents recueillis par Morellet en Angleterre et d'après Hakluyt), t. II, p. 174.

5. État des importations (1556); du Haillan, *Discours*, t. VII, p. 187; Michel, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 262, 268; t. II, p. 30, 342; Malvezin, *Histoire du commerce de Bordeaux*, t. I, p. 329; Camden, *Britannia*, p. 324, 135; A. Samuel, *The herring; its effect on the history of Britain* (1918).

Digitized by Google

petite quantité, ainsi que quelques produits de la pêche de la baleine, inaugurée par eux vers 1575 en concurrence avec nos pêcheurs[1]. Ils nous apportèrent des ports de Norvège et des Pays-Bas du *stockfish* qu'ils y troquaient contre leurs céréales et leur bière pour le revendre à nos négociants. Pas d'ouvrier, pas de marchand, « aussi chétif qu'il soit », qui ne consomme alors en France, aussi bien que le riche, les jours maigres, ces produits de la pêche ou du commerce britannique, spécialement les saumons, les harengs salés et la morue[2], aussi bien dans les provinces maritimes que dans celles de l'intérieur, où ils sont transportés.

Plus important encore était le commerce des produits du sol britannique. Si la Grande-Bretagne et l'Irlande souffraient de la disparition des forêts et de la pénurie du bois, elles avaient néanmoins de beaux parcs royaux ou seigneuriaux. La chasse était en honneur[3]; le gibier pullulait[4]. Parfois les souverains anglais en envoient à leurs voisins de France, à titre de cadeaux, provenant de leurs réserves. A l'occasion ils échangent entre les deux pays les produits des innombrables garennes et des parcs britanniques, lièvres, lapins, oiseaux de bruyère, cerfs[5]. De là aussi la vogue dont jouissent en France les chiens courants (*grey hounds*), les lévriers et les dogues d'Angleterre, d'Irlande et d'Écosse, de même que les faucons et vautours anglais, irlandais et écossais[6], qu'on voit figurer parmi les présents dignes des rois[7]. Mais c'était surtout le bétail qui entrait pour une part considérable dans les échanges. En première ligne venaient les chevaux. Les Anglais étaient fiers de leurs races chevalines : « Au lieu de vos pauvres mules et ânes », dit le héraut britannique au héraut français vers 1456, « nous avons de grands chevaux (*horse*) et des chevaux hongres (*geldynges*)

1. Peuchet, t. II, p. 172; J. Child, *Discourse on Trade*, p. 222.

2. Relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575. Michel, t. I, p. 262, 268.

3. Th. Rogers, p. 53.

4. Marillac au roi, août 1541, *Correspondance*, p. 333.

5. A. Duchesne, *Histoire d'Angleterre* (1614), ch. I; Tollemer, *Journal du sire de Gouberville* (XVI[e] siècle), p. 136; La Boderie à Puysieulx et à Villars, juillet-août 1607 (*Lettres missives de Henri IV*, t. VII, p. 353).

6. Camden, p. 190, 191, 727; Tollemer, p. 186, 188, 190.

7. Odet de Selve au roi de France, 15 juillet 1546, *Correspondance*, publ. par Lefèvre-Pontalis, p. 16; Bochetet à M. de Castillon, décembre 1537, *Correspondance*, publ. par Kaulek, p. 9; Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, 426.

Digitized by Google

pour le commerce (*warre*), de même que des haquenées (*hakeneys*, *ambelynge*), et abondance de bidets (*hobbies*), et vous n'en avez pas, sauf ceux qui vous viennent d'Angleterre, Irlande, Italie et Flandre[1]. » Camden vante beaucoup les beaux chevaux du Montgommery, incomparables pour la course, les excellents *hobbies* d'Irlande, les chevaux de chasse et de trot des comtés de Lincoln, de Leicester, de Northampton, d'York et du Galles, dont Buffon reconnaît plus tard la vigueur[2]. En France, les gentilshommes et les dames, même les rois et les reines montaient volontiers les haquenées anglaises; celles d'Écosse étaient recherchées des enfants ou des adolescents, tels que le dauphin ou le petit duc de Longueville en 1550. Il en était de même des *guildins* et des petits chevaux, surtout des bidets d'Écosse, dont s'approvisionnent en particulier les marchands de Normandie[3]. Le gouvernement anglais, spécialement en Galles et dans le comté de Nottingham, et tous les grands seigneurs s'étaient, à partir du règne de Henri VIII, appliqués à créer des haras, où ils élevaient le cheval de guerre[4]. La France en acheta dès lors en vue de remonter la cavalerie légère, et ces *guildins* anglais passaient pour rivaliser avec les fameux *genets* d'Espagne et avec les *coursiers* de Naples[5]. Enfin, on recherchait pour les transports les gros chevaux robustes du Galles et du Yorkshire. Au total, il entrait en France, au milieu du XVI^e^ siècle, des chevaux de toute espèce d'origine britannique pour une valeur annuelle de 30 à 40,000 livres tournois, qu'on trouvait exagérée dans nos milieux enclins au protectionnisme[6].

Au contraire, on tirait des îles Britanniques peu ou point de bétail vivant. Le gros bétail y était d'ailleurs de qualité médiocre[7], et au XVI^e^ siècle on préférait à cet élevage spécial celui du menu bétail, notamment de l'espèce ovine. On élevait surtout cette der-

1. *Débat des hérauts d'armes*, p. 118.
2. Camden, p. 524, 727; Peuchet, t. II, p. 142.
3. État des importations (1556); du Haillan, dans Fournier, t. VII, p. 187; Noailles à Montmorency, août 1557 (*Correspondance*, publ. par Vertot, t. V, p. 61); La Mothe-Fénelon au roi, 1571, *Correspondance*, t. II, p. 35; *Journal de Gouberville*, p. 385-386.
4. Marillac au roi, 16 mars 1542, *Correspondance*, p. 307.
5. État des importations (1556); Savary des Bruslons, *Dictionnaire du commerce*, t. II, p. 272, 289.
6. État des importations (1556), ms. précité.
7. Th. Rogers, *op. cit.*, p. 69.

Digitized by Google

nière en vue de la production de la laine. Des lois d'une rigueur extrême prohibaient l'exportation du mouton, de sorte qu'on n'eût pu l'importer en France sans péril de mort. Quant aux bœufs, il fallait une autorisation pour en faire le trafic avec le dehors. On peut cependant relever à cette époque quelques arrivages de bétail vivant à Bordeaux et à Rouen[1], mais ils semblent avoir été assez rares. Les difficultés de transport, si l'on songe au faible tonnage des bateaux et au prix élevé du fret, devaient contribuer à la rareté de ces expéditions, bien que l'archipel britannique disposât d'un tel excédent que la viande y servait à l'alimentation dans de grandes proportions, même en Irlande, et bien qu'elle y fût alors à bas prix[2]. C'était surtout sous forme de viandes conservées et salées, spécialement de viandes de bœuf et de lards (*bacons*), que cet excédent, provenant en particulier d'Irlande, parvenait partiellement en France par nos ports, notamment par La Rochelle et Bordeaux, et qu'il alimentait la consommation de nos populations côtières[3].

A côté des *chairs* salées, suivant le terme alors usuel, le bétail britannique fournissait à la clientèle française des produits fort estimés. C'étaient les beurres, que l'Angleterre contemporaine demande au dehors et qu'elle exportait à cette époque, et encore plus les fromages. Parmi ces derniers, ceux du Cheshire et du Suffolkshire, comparables, assurait-on, pour la couleur et la saveur au parmesan, étaient expédiés, non seulement en Allemagne et en Espagne, mais encore en France[4]. Toutefois, le chiffre des transactions auxquelles donnaient lieu le bétail et les produits d'alimentation qui en provenaient ne semble pas avoir été très élevé, puisque la statistique française de 1556 ne l'indique pas. On ne connaît pas non plus d'une manière précise la valeur des autres articles destinés à l'alimentation que les Britanniques envoyaient en France.

Parmi ces articles figuraient les céréales. Bien que les her-

1. Fr. Michel, t. I, p. 305.

2. Relations de Micheli (1557), d'un anonyme (1553-1559), dans Albéri, t. II, p. 258, 292, 393; *Géographie du héraut Berry* (vers 1450), publ. par Hamy.

3. La Mothe-Fénelon au roi, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270; le même, 5 novembre 1569, *Ibid.*, t. II, p. 321; L. Delisle, *Étude sur les classes agricoles en Normandie*, p. 248-252; *Recueil de fabliaux*, t. II, p. 125.

4. La Mothe-Fénelon, 5 novembre 1569, *Correspondance*, t. II, p. 321; Camden, p. 334; L. Delisle, p. 247; *English foreign trade* (1575), document publ. par Read, *English hist. Review*, 1914, p. 515.

Digitized by Google

bages et les pâturages eussent pris dans l'économie agricole depuis le milieu du XIVe siècle une place grandissante, la culture des grains était loin d'être négligée comme elle l'a été depuis l'abolition des *corn laws*[1]. On récoltait des céréales, non seulement en Irlande et dans la partie la plus fertile de l'Ecosse, spécialement dans ce comté de Murray que la régente Marie de Lorraine, mère de Marie Stuart, appelait « la petite France[2] », mais surtout en Angleterre, dans les comtés du sud-est et du sud, notamment en Hertfordshire, et les envoyés vénitiens signalent l'abondance de cette production[3]. Déjà, vers 1450, le héraut d'armes anglais décrivait son pays « tout labouré, où il n'y a nulle terre déserte ». « Et pour ce », disait-il, « y a largesse de fromens, de seigles et d'avoines...[4] ». Les Britanniques en étaient arrivés ainsi, grâce à la mise en culture du sol, à pouvoir se suffire, dès l'époque d'Élisabeth, en temps normal, et à ne plus recourir que par exception aux blés des pays de la Baltique[5]. Ils fournissaient même à certaines de nos provinces, telles que la Guyenne, la Gascogne, l'Aunis, le Boulonnais, les blés d'Angleterre et d'Écosse ou même d'Irlande ; parfois c'était sous forme de farines[6] que ces céréales parvenaient aux consommateurs français.

Une partie des céréales britanniques, notamment l'orge, était réservée pour la production de la boisson nationale, la bière. On distinguait deux variétés de ce produit : l'*ale*, la plus ancienne, la plus estimée, était celle du Derbyshire, et la *bière* (*beer*) proprement dite, pour laquelle on employait le houblon importé d'Artois au XVIe siècle. Les Britanniques usaient aussi beaucoup des cidres et des poirés. Leur amour-propre vantait l'excellence de ces boissons et décrétait même leur supériorité sur le vin,

1. M. Gras, *The evolution of the english cornmarket, XIII-XVIIIth cent.* (Cambridge, Mass., 1915).

2. A. Mentet de Salmonet, *Histoire des troubles de la Grande-Bretagne* (Paris, 1661, in-fol.), p. 244.

3. Relations de Falier (1531), de Soranzo (1554), d'un anonyme (1553-1559), dans Albéri, t. II, p. 258, 393; t. III, p. 48; Camden, *Britannia*, p. 290; *Annales* (du règne d'Élisabeth, année V).

4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 35.

5. Bacon, *Vita Henrici VII*, citée par Peuchet, t. II, p. 109.

6. Permissions d'exportation (1561-1578), dans *Calendars of State Papers, Scotland*, t. I, p. 599, 588, 168; Chambers, *Domestic Annals of Scotland*, t. I, p. 112; *Correspondance La Mothe-Fénelon* (1575), t. V, p. 374; *Correspondance d'Odet de Selve* (mai 1548), p. 341.

Digitized by Google

réputé par eux moins salubre[1]. Ils en exportaient une certaine quantité aux Pays-Bas, mais fort peu en France, où la Normandie n'était pas encore devenue la grande productrice de cidre qu'elle est depuis 300 ans[2]. En résumé, des importations assez considérables pour le temps de poisson salé ou fumé et de chevaux; plus restreintes de viandes salées, de beurres, de fromages, de blés et de farine; infimes de bières et de cidres et de bétail vivant, tel était au XVI^e^ siècle le bilan du commerce et des produits britanniques destinés à la France, provenant de la pêche, de l'élevage et de la culture. Le total est inconnu; pour deux produits seulement, le poisson et les chevaux, il est évalué à un chiffre global de 60 à 70,000 livres tournois en 1556[3].

Comme les pays neufs de notre époque, tels que l'Australie, l'Argentine et le Cap, les îles Britanniques du XVI^e^ siècle sont à la fois de grands marchés pour les produits agricoles et pour les matières premières nécessaires à l'industrie. Le commerce des matières premières occupe même alors dans l'ensemble des échanges avec l'extérieur en général et avec la France en particulier une place supérieure à celle des produits de la pêche, de l'élevage et de la culture.

En première ligne, la Grande-Bretagne et l'Irlande expédient sur le continent des matières premières d'origine animale. Leurs exportations de produits d'origine végétale sont en effet limitées par le déboisement, bien qu'on puisse signaler quelques expéditions de bois d'Écosse en planches et de douves pour futailles et muids[4]. L'exportation fondamentale autrefois est celle des laines. Bien qu'elle tende à décroître depuis que l'Angleterre s'industrialise, c'est-à-dire depuis le XIV^e^ siècle, elle conserve encore au XVI^e^ siècle une réelle importance. Des milliers de moutons sont élevés dans les grands domaines du sud-est de l'Angleterre, en Somerset, Dorset, Wilts, Hamps, Sussex, Suffolk, Hereford. On en trouve aussi en Irlande et même dans le sud de l'Écosse. Ils donnent, comme aujourd'hui les moutons

1. Relation de Falier (1531), dans Albéri, t. III, p. 112; Penchet, t. II, p. 117.

2. *Calendars of State papers : England* (Foreign series), règne de Marie Tudor, p. 292, n° 584; L. Delisle, p. 475, 483 (bières anglaises en Normandie).

3. Mémoire sur le commerce d'importation (1556), ms. précité.

4. *English foreign trade* (1575), document précité, p. 115-125; Fr. Michel, t. I, p. 402.

Digitized by Google

australiens, les plus fines toisons du monde, supérieures à celles des mérinos d'Espagne[1]. Ces laines admirables, véritables toisons d'or, alimentaient les fabriques de lainages fins des Pays-Bas et de France; une partie passait même en Italie par Lyon et Marseille[2]. Vers la seconde moitié du XIVe siècle, l'exportation totale des laines anglaises avait atteint quarante-cinq à quarante-six millions de livres pesant par an[3]. Mais, aux temps modernes, elle avait sans cesse diminué, à cause des demandes croissantes des manufactures britanniques qui se créaient et de la législation qui prohibait souvent, à l'avantage des ateliers nationaux, la sortie de la matière première, ou qui restreignait, au profit des céréales et du gros bétail, le nombre des bêtes à laine et l'étendue des terrains de parcours[4]. Dès l'époque de Henri VIII, la Compagnie anglaise de l'Étape, qui avait le privilège du transport des laines sur le continent, se plaignait de ce que l'exportation de ce produit à destination de France fût descendue de 2,000 sacs (664,000 livres pesant) à 400, c'est-à-dire à 126,400 livres pesant[5]. Vers le milieu du XVIe siècle, l'exportation globale de ces laines avait d'ailleurs diminué, semble-t-il, des deux tiers. Elle se réduisait, en 1554, à 12,000 sacs, qu'on estimait 500,000 écus[6]. Les Pays-Bas en recevaient la majeure part[7], jusqu'au jour où les grandes guerres religieuses vinrent réduire singulièrement l'importance de ce marché. La France en faisait venir aussi, avec les laines d'Espagne, pour maintenir ses manufactures de draperie fine, malgré les protestations des mercantilistes qui redoutaient ces concurrentes de nos laines indigènes[8]. Le trafic d'autres articles d'origine animale n'avait

1. Ranulphi de Highden, *Polychronicon* (édit. du *Maître des rôles*), t. I, p. LXXXVIII.

2. *England's commercial Policy* (XVe siècle), dans les *Political Poems and Songs*, publ. par Th. Wright, t. II, p. 283, 284; Polydore Virgile, *Historia Angliae*, livre I.

3. Macpherson, *Annals of Commerce*, t. I (années 1352-1400); Peuchet, t. II, p. 92.

4. Macpherson (années 1512-1534).

5. Pétition analysée par Hall, *History of the Customs revenue*, t. I, p. 39.

6. Relations de Soranzo (1554) et d'un anonyme (1553-1558), dans Albéri, t. III, p. 49-50 (1385). D'après Macpherson, l'exportation, au XIVe siècle, aurait été de 45,000,000 de livres pesant (*Annals of Commerce*, t. I).

7. A Bruges, vers 1560, arrivaient encore 1,200 sacs de laine valant 250,000 écus. Guichardin, *Description des Pays-Bas*, citée par Peuchet, t. II, p. 195.

8. Relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 253; édit. de 1542 sur l'imposition foraine, dans Fontanon, *Recueil d'ordonnances*, t. II, p. 459; mémoire de 1556, précité.

Digitized by Google

en revanche nullement fléchi. C'étaient d'abord les suifs (*tallows*) et les « graisses de plusieurs sortes » que les ports de Londres et de Sandwich expédiaient volontiers à Rouen et à Bordeaux[1]. C'étaient surtout les dépouilles d'animaux de toute espèce, peaux de vaches d'Irlande et d'Angleterre, cuirs de bœufs, de veaux, de chèvres, d'agneaux blancs et noirs, surtout de moutons, cuirs verts ou secs. On les achetait, argent comptant, aux Anglais, aux Écossais et aux Irlandais, ou bien on les troquait contre des marchandises de France, pour les revendre ensuite aux corroyeurs, tanneurs et mégissiers sur les marchés de Paris, Rouen, Troyes, Limoges, Lyon, Nantes, La Rochelle et Bordeaux[2]. Une statistique de 1556 évalue le chiffre de cette importation, à laquelle elle joint celle des suifs, des graisses et de la houille, à plus de 150,000 livres tournois par an. Elle porte en outre à 15 ou à 20,000 livres celle des peaux ou pelleteries d'animaux sauvages (*sauvagines*), *connins* et *conils* (lièvres et lapins) noirs ou blancs ou gris, renards, loutres, martres, cerfs, fouines, daims, écureuils[3], destinées à nos pelletiers-fourreurs et à nos chapeliers. Il y faut ajouter enfin les boyaux de bœufs, les crins ou soies d'animaux, les cornes de moutons, de béliers, de cerfs et de bovidés[4].

Les îles Britanniques étaient depuis longtemps renommées pour leurs richesses minérales, dont elles tiraient quelque orgueil. Les produits des carrières et des mines entraient donc pour une large part dans le commerce que la Grande-Bretagne entretenait avec la France. Les marchands britanniques vendaient aux nôtres du salpêtre pour la fabrication de la poudre[5], de l'albâtre du Staffordshire, dont on faisait des objets d'art[6], et surtout des houilles et des métaux bruts ou à demi ouvrés.

Le pays de Galles, le comté de Durham, l'Écosse méridionale

1. État des importations anglaises en France (1556); mémoire précité; La Mothe-Fénelon, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270; *Lettres de rois*, publ. par Champollion, t. I, p. 198-199.

2. Autorisation de Richard II (dans Champollion, *Lettres de rois*, t. I, p. 398-399). État des marchandises sortant des pays d'Angleterre, 1564, dressé par l'ambassadeur de France, dans Pigeonneau, *Histoire du commerce de la France*, t. II, p. 351; liste des articles d'exportation (XVI^e^ siècle), dans Hall, t. II, p. 243-244.

3. État des importations (1556).

4. Hall, p. 243, 244, 268, 273.

5. *Débat des héraults d'armes*, p. 118; La Mothe-Fénelon, 21 mars 1569, *Correspondance*, t. I, p. 270.

6. Camden, p. 441.

Digitized by Google

ont déjà leurs houillères exploitées et la houille est d'un usage général en Angleterre[1]. En France, un préjugé tenace écarte le charbon de terre du chauffage domestique, où l'on préfère le bois, « chose trop plus plaisante », dit-on, « que le charbon de pierre[2] ». Mais on l'utilise pour les petites forges et la maréchalerie, si bien qu'au début du XVII[e] siècle cinquante navires français transportent les houilles de Newcastle dans les ports de Picardie, de Normandie et de Bretagne, ainsi qu'à La Rochelle et à Bordeaux[3].

Bien plus actif et plus indispensable est le commerce des métaux bruts britanniques. Des riches mines d'étain du Cornwall, du Hampshire et du Devonshire, dont on exporte jusqu'à la valeur de 100,000 écus d'or par le grand entrepôt d'Anvers[4], proviennent ces chargements continuels qui s'acheminent vers nos ports français et qui fournissent presque exclusivement nos ateliers de potiers et de pintiers, fabricants de la vaisselle alors usuelle dans toutes les classes aisées[5]. Des comtés de Derby, de Richmond et de Denbigh venait, par Bristol, Plymouth ou Londres, le plomb en saumons, dont la France ne pouvait se passer[6], et dont les expéditions, jointes à celles de l'étain, sur le marché d'Anvers, atteignaient deux millions d'écus d'or[7]. Avec l'Allemagne, qui était notre principal fournisseur, l'Angleterre nous expédiait aussi du cuivre pour nos fonderies et nos chaudronneries[8]. Nous échangions en somme avec les Anglais, à l'exception du minerai de fer, tous les métaux, en plus ou moins grande quantité, et du Haillan énumère encore parmi eux « l'or, l'argent, l'acier, le vif-argent ou mercure, l'alun, le soufre, le vitriol, la couperose et le cinabre[9] ». Les métaux bruts, com-

1. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. II, p. 51; Thevet, *le Grand Insulaire* (Écosse), fol. 90. Pour l'historique des houillères anglaises, voir E. Lozé, *les Charbons britanniques*, t. I.

2. *Débat des hérauts d'armes*, p. 46.

3. État des importations (1556); *Ambassades Noailles*, t. II, p. 331.

4. Relations de Falier (1531), de Soranzo (1554), dans Albéri, t. II, p. 300; t. III, p. 50; Hall, t. II, p. 244.

5. État des importations (1556). Charges et subsides des marchands français en Angleterre (1564), document précité.

6. Relations de Barbaro (1551), de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 259, 292.

7. Relations de Barbaro et autres (1554-1558), dans Albéri, t. II, p. 259, 300; t. III, p. 50.

8. Charges et subsides (1564).

9. Du Haillan, *op. cit.*, dans Fournier, t. VII, p. 186; relation de Soranzo (1558), dans Albéri, t. II, p. 259.

Digitized by Google

muns et précieux, constituent en somme plus des deux tiers des importations britanniques en France, et la valeur qu'ils représentent est supérieure à deux millions de livres tournois.

Bien que les Tudors eussent essayé de fonder en Angleterre, à l'imitation des autres grands États du continent, les établissements industriels les plus variés, manufactures de soieries, de tapisseries, fabriques de toiles, verreries, savonneries, papeteries, usines métallurgiques[1], en réalité la Grande-Bretagne ne possédait alors, en dehors des ateliers de petite industrie, qu'une seule forme vraiment importante d'industrie manufacturière, celle de la draperie, et quelques variétés secondaires, dont elle pût exporter la production surabondante. Ni l'Ecosse ni l'Irlande n'étaient des pays manufacturiers, et l'industrie anglaise elle-même n'occupait qu'une place bien inférieure à celle de l'industrie des Pays-Bas, de l'Italie, de la France et de l'Allemagne du Sud. Cependant, déjà grandissait la fabrication des divers produits, dont les îles Britanniques détenaient en abondance la matière première, la laine. Dès le XIV^e^ siècle, Anglais et Écossais du sud s'étaient mis à utiliser une partie de leurs laines, au lieu de se borner à les exporter intégralement. Ainsi était née la vieille fabrication nationale des lainages (*old drapery*), que la première émigration des tisserands flamands, contemporaine des Artevelde, avait permis de perfectionner, et dans laquelle les Anglais n'avaient pas tardé à exceller. C'étaient de bonnes et solides étoffes destinées aux classes populaires et à la bourgeoisie : gros draps de Kendal, worsted ou ostades du Norfolkshire, draps simples et unis des comtés de Somerset, de Dorset, de Gloucester et surtout de Norwich. Cette dernière ville fut pendant deux siècles la vraie métropole industrielle de l'Angleterre. Outre ces draps, les fabricants anglais et écossais exportaient au XV^e^ et au XVI^e^ siècle bien d'autres variétés, par exemple les étamines du Lincolnshire ou de Stamford, les *kerseys* ou carisés, les frises, les serges de Leicester, les serges d'Écosse et d'Angleterre, dont les plus renommées étaient celles de Limestre (Leominster), recherchées de nos riches bourgeois, les draps fins de couleurs diverses, les sayes, les estamets, les burats, les cordillats et autres lainages communs[2], ces derniers à l'usage du

1. Cunningham, *op. cit.*, t. I; Ashley, *op. cit.*, t. II; Lipton, *Economic history of England* (1917), t. I.

2. *Débat des hérauts d'armes*, p. 116-119; Camden, p. 472, 374, 425, 346,

Digitized by Google

peuple. Ils y joignaient les carpettes et tapis de pied, ainsi que les couvertures de laine, notamment celles du Yorkshire[1]. De 5,000 pièces en 1354, l'exportation d'ensemble s'était élevée jusqu'à 80,000 pièces en 1509[2] et à 120,000 sous Henri VIII; la production avait atteint vers 1550 le chiffre de 250,000 pièces sur un total de 310,000 pièces de toutes sortes[3]. A cette spécialité de la *vieille draperie*, des gros draps et draps larges, l'émigration des ouvriers protestants des Pays-Bas et de France permit d'ajouter une variété qui prit un grand développement et qu'on désigna sous le nom de nouvelle draperie (*new drapery*). C'étaient des lainages fins et légers, dont l'industrie wallonne et flamande avait eu la première idée, et qu'on nommait des sayes, des bayes ou bayettes, des perpétuanes, des arras, des étamines, des crêpes, des serges, dont les centres de fabrication furent établis dans les régions de Colchester, de Norwich, de Sandwich, de Hampton, dans les comtés de Kent et d'Essex.

Les fabriques anglaises s'étaient mises encore à mêler le poil de chèvre à la laine et à produire ainsi des camelots, et même à mélanger les cotons venus du Levant à la laine, spécialement dans les ateliers ruraux du Lancashire et du Galles[4]. Comme ils avaient trouvé le secret d'une teinture applicable aux tissus de coton pur ou mélangé, ils recevaient d'Allemagne, d'Italie, de France et des Pays-Bas les cotonnades appelées futaines et bombasins qu'ils revendaient ensuite teintes avec bénéfice[5]. La plupart de ces tissus d'origine britannique, carisés, serges, bombasins, camelots, bayettes, serges de toute sorte, notamment celles qui étaient dites d'Écosse et de Florence, pannes et burats, frises de Bristol, demi-draps (*dozens*), frisons, ferlins, futaines,

727; relation de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 292; Macpherson, t. I, p. 588; Th. Rogers, p. 89-133, 246-248, 250; Cunningham, t. II, p. 34 et suiv.; Ashley, t. II, p. 219, 240, 286, 290; Toynbee, *Industrial Revolution in England*, p. 46-47; Lipson, *Economic history of England* (1917), t. I.

1. Ashley, t. II, p. 286-290, 273.

2. Schanz, *Englands Handelspolitik am Ende des Mittelalters*, t. II, p. 18, 28.

3. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 50.

4. Camden, p. 610; Montchrestien, p. 70; Macpherson, t. II, p. 145, 191, 250; Cunningham, t. II, p. 35-38; Ashley, t. II, p. 287; *Social England*, t. III, p. 367-368; Toynbee, p. 47.

5. Rapport au Conseil du commerce de France (1604), *Documents historiques inédits*, t. IV, p. 167; Barthélemy de Laffemas, *Recueil présenté au roi;* Ibid., § 23.

Digitized by Google

trouvèrent une clientèle empressée dans presque tous les pays d'Europe où on les expédiait, soit en blanc avant la teinture, soit entièrement apprêtés[1]. En 1582, l'exportation atteignait le chiffre de 200,000 pièces, dont 50,000 à destination de France et des Pays-Bas[2]. En 1556, la draperie britannique importée en France représente déjà une valeur de 200,000 livres tournois, bien dépassée dans la suite, si l'on en juge par les cris d'alarme que poussent au début du XVII[e] siècle Laffemas et Montchrestien.

La fabrique anglaise n'avait pas manqué de tirer partie des laines filées (*estame* ou *estaims*) pour créer et développer l'industrie annexe de la bonneterie. Elle nous envoyait en quantité des bonnets, des chaussons, des bas d'*estame*[3]. Quand les bas de soie venus d'Italie firent leur apparition, elle s'empressa, dans la deuxième moitié du XVI[e] siècle, d'en adopter la fabrication, et elle y excella si bien qu'à côté de la bonneterie de laine la bonneterie anglaise de soie passa pour la meilleure de l'Europe, après celle d'Italie[4]. Bientôt les Britanniques s'appliquèrent à produire également les pièces d'habillement, les chausses ou pantalons pour dames, les chausses plus étroites pour hommes, les jupes et pourpoints pour soldats[5], dont ils approvisionnaient les marchés français dès la seconde moitié du XVI[e] siècle. A la fin de ce siècle, chaque année, plus de mille navires abordent tous les ans aux côtes de France, chargés de ces produits variés, lainages, bonneteries, confections, au grand désespoir de nos protectionnistes.

Enfin, l'ingéniosité des industriels anglais, s'éveillant de proche en proche, commence à s'exercer dans un autre domaine, celui de la mercerie et du travail des peaux. Dans la seconde partie du XVI[e] siècle, les Anglais se mettent à nous expédier en quantité croissante des cuirs tannés, bientôt réputés excellents,

1. Édict du roy (1582), dans Fontanon, t. II, p. 499 et notes ci-dessus.

2. Werdenhagen, historien de la Ligue hanséatique, cité par Peuchet, t. II, p. 201.

3. État des importations en France (1556), précité; Laffemas, *Règlement général* (1597) (collection Leber), t. XIX, p. 543.

4. Laffemas, *Ibid.*, p. 537; Montchrestien, p. 194.

5. *Correspondance d'Odet de Selve* (15 novembre 1546), p. 56; Henri IV au premier président du parlement de Normandie, *Lettres*, publ. par B. de Xivrey (sans date), t. IX, p. 265; *Journal de Gouberville*, p. 93; Laffemas, *Règlement général* (collection Leber), t. XIX, p. 545.

Digitized by Google

des articles de cordonnerie, bottes et souliers, « jusqu'à de vieilles savates qu'il font porter en Picardie et Normandie à pleins vaisseaux », s'exclame Laffemas. L'industrie britannique avait séduit la clientèle française par l'excellence de ses gants cousus, par la solidité et la bonté d'une foule de petits ouvrages, cordons, ceintures, bourses et aiguillettes de cuir, écritoires de corne et autres articles de bimbeloterie[1]. Mais rien ne laissait soupçonner encore la maîtrise qu'elle allait prendre un siècle plus tard dans d'autres domaines plus importants. Sur quelques points seulement, l'exportation des armes, des canons de fer, de la poudre à canon, du blanc de plomb[2], l'Angleterre du XVI^e^ siècle faisait pressentir celle du XVIII^e^.

Ainsi, le trafic que l'Angleterre, l'Ecosse et l'Irlande entretiennent avec leur plus proche voisine présente dès le premier siècle de l'ère moderne une activité remarquable, sans qu'il nous soit possible d'en fixer d'une manière tout à fait précise l'ampleur, sous forme de statistiques d'une exactitude comparable à celles de notre temps. Cependant, on possède quelques données sous forme d'évaluations, tentées à diverses époques, qui permettent d'essayer de se représenter, d'une manière approximative, l'importance du commerce extérieur de l'Angleterre et de déterminer la part qu'y occupaient les échanges avec la France. Un tableau, d'ailleurs sujet à caution, indique pour l'ensemble du trafic britannique au dehors, en 1339, la somme de 333,054 livres sterling, dont 294,184 pour les exportations seulement[3]. D'après une autre évaluation datée de 1354, les exportations de l'Angleterre se sont élevées à 212,338 livres sterling et ses importations à 38,383, soit à un total de 250,721 livres sterling[4]. Mais il est impossible de savoir quelle était dans cet ensemble la part du trafic entretenu avec la France. Un auteur bien informé, Schanz, estime que,

1. *Correspondance de La Mothe-Fénelon* (21 mars 1569), t. I, p. 270; Laffemas, *Ibid.*; *Journal de Gouberville* (1554-1556), p. 104; *le Gant de Jean Godard* (1588), dans Fournier, *Var. hist.*, t. V, p. 184.

2. Camden, p. 134; traité de 1514 entre Henri VIII et Louis XII, dans Rymer, *Fœdera*, t. V; procès-verbaux du Conseil du commerce de France (1603-1604), *Documents historiques inédits*, t. IV, p. 64, 115, 123; Henri IV à Élisabeth, 1^er^ septembre 1599, *Lettres*, t. V, p. 138; arrêt du 31 décembre 1601, dans les *Arrêts du Conseil d'État*, publ. par Noël Valois, n^o^ 6772.

3. Macpherson, t. I (année 1339); Josuah Gee, *Considérations sur le commerce de la Grande-Bretagne*, p. 217.

4. Palgrave, *Diclionary of political economy*, t. I, p. 342.

Digitized by Google

vers la fin du règne de Henri VIII, c'est-à-dire dans le premier quart du XVI^e^ siècle, les exportations totales de l'Angleterre s'élevaient à 427,830 livres sterling et ses importations à 402,092 livres sterling[1], ce qui donne pour la totalité du commerce extérieur la somme de 829,922 livres sterling. Mais les rapides progrès de la puissance économique anglaise se manifestent bientôt par un accroissement plus rapide encore du commerce extérieur que l'on évalue au début du XVII^e^ siècle à 4,626,586 livres sterling, à savoir 2,487,435 livres sterling pour les exportations et 2,141,151 livres sterling pour les importations[2]. C'était un chiffre cinq fois supérieur à celui de 1509, et important pour le temps, bien qu'il paraisse bien faible en regard de la colossale masse de marchandises que le Royaume-Uni a échangée en 1912 pour la valeur totale de 1,345,000,000 de livres sterling, dont 599,000,000 à l'exportation et près de 745 à l'importation[3].

La France n'occupait pas, au point de vue des exportations, le premier rang parmi les tributaires du commerce britannique. D'après Camden, les relations de l'Angleterre avec les Pays-Bas tenaient la première place, et le trafic anglais de ce côté atteignait 12,000,000 de ducats[4]. Les relations des marchands d'Angleterre s'étaient aussi beaucoup accrues avec les pays du nord, Scandinavie et Moscovie, aux dépens des Hanséates, et avec le Levant, au détriment des républiques italiennes et de la France[5]. Le marché français était pourtant un de ceux qui recevaient le plus de marchandises anglaises. Une évaluation précieuse, datée du milieu du XVI^e^ siècle et qui semble fondée, fixe à la somme de 2,500,000 à 3,500,000 livres tournois la valeur des importations d'Angleterre en France. La plus grosse part, deux à trois millions de livres, est représentée par l'achat des métaux bruts usuels et par l'entrée des métaux précieux (or et argent); le reste (un demi-million de livres) par les

1. Schanz, *op. cit.*, t. II, p. 9 et 18.

2. Misselden, *Circle of Commerce* (1613), fol. 121; Palgrave, *op. cit.*, p. 344. La source qu'il ne cite pas est certainement Misselden. La livre sterling vaut alors 12 francs environ.

3. *Statesman's Year book* (1913), p. 73, 74.

4. Camden, *Histoire d'Élisabeth* (année V).

5. Macpherson, t. II, p. 46; Montchrestien, p. 227; *Social England*, t. III, p. 370, 541-542; relation du sieur de Germiny sur sa légation du Levant (1585), *Archives curieuses*, 1^re^ série, t. X, p. 175.

Digitized by Google

produits de la pêche, de l'élevage et de l'agriculture, par les matières premières d'origine végétale et animale et par les articles manufacturés[1]. Il est permis de croire que ces importations s'accrurent d'une manière notable, avec l'essor de la production anglaise, au temps d'Élisabeth. Un document tout à fait sûr, la correspondance de notre ambassadeur La Mothe-Fénelon, estime en effet dès 1568, quinze ans environ après l'évaluation antérieure, que la valeur des ventes anglaises en France atteint 4,600,000 livres (2,000,000 d'écus d'or[2]). Aussi modeste que puisse paraître ce chiffre en regard du milliard de francs d'importations britanniques en France (1,046,000,000) atteint et dépassé en 1913[3], il n'en était pas moins, aux yeux des contemporains des Valois, assez important pour qu'ils y aient signalé l'un des motifs de l'attachement du gouvernement anglais à notre alliance.

Une autre des raisons qui intéressaient les Tudors au développement de ce commerce, c'est qu'il contribuait à soutenir l'essor de leur marine marchande. Les Anglais, cessant de recourir à l'entremise des Flamands, des Hanséates et des Italiens, s'étaient mis à entreprendre eux-mêmes le transport de leurs produits sur le continent[4]. Ils commencent également à faire pour notre compte le cabotage entre nos ports[5]. Le pavillon britannique se montre dans tous nos ports de la Manche et de l'Océan, spécialement à Calais, d'où en cinq heures on peut arriver à Douvres[6], à Dieppe, où il y a de plus une nombreuse colonie de marchands écossais, au Havre, surtout à Rouen, où résident de nombreux négociants anglais, tels que les John Tai-

1. État du commerce d'importation de la France (vers 1556), Bibl. nationale, ms. fr. 2085-2086.

2. La Mothe-Fénelon au roi, 1568, *Correspondance*, t. I, p. 70.

3. *Tableaux du commerce extérieur de la France* (1914), p. 18. Ce chiffre comprend 46,000,000 1/2 de francs de produits de la pêche, de l'élevage et de la culture; 565,000,000 1/2 pour les matières premières, dont 281,000,000 pour la houille, 97,000,000 pour les laines, 16,000,000 pour les peaux, près de 7,000,000 pour l'étain, plus de 3,000,000 pour le plomb. Les produits fabriqués comptent pour 400,000,000, dont près de 36,000,000 pour les lainages et 31,000,000 pour les peaux préparées, près de 13,000,000 pour les pelleteries ouvrées.

4. *Social England*, t. III, p. 204, 207, 370, 541-542; Montchrestien, p. 227; Macpherson, t. II, p. 46; *Débat des hérauts d'armes*, p. 25, 102-103; Oppenheim, *Navy Mercantile in the XVIth century* (dans *Engl. hist. Rev.*, 1891, 3).

5. Mémoire sur le trafic (fin XVI[e] siècle), Bibl. nationale, f. fr. 3653, fol. 67.

6. Beaumont et Fletcher, *Scomfort lady*, acte I, scène I (1609-1610).

Digitized by Google

lor, les Oswell Smith, les John Chapman, les Jack Herby, les Roger Graffart, les Londoniens Hobson, Foyar, Hardings, Starkie, Patriok, Toynbee, Sadley, Brown, Allot, Offley, Fisher, Marshall, Haufort, Campbell, Dent Vuayt, Persons[1]. On en trouve d'autres à Brest, à Saint-Malo, à Nantes, à La Rochelle, par exemple en ce dernier port les John Water et les William Fleming[2]. A Bordeaux, où ils ont des privilèges considérables, Anglais, Écossais, Irlandais forment une vraie colonie de commissionnaires ou négociants résidants, sans compter ceux qui viennent aux foires d'automne au nombre de 7 à 8,000[3]. Dans le grand port de la Gironde, leurs navires, à peine dépassés de moitié par les navires français, forment à eux seuls le quart de la flotte de commerce qui y fréquente et importent annuellement, à la fin du XVI[e] siècle, la valeur de 100,000 à 120,000 livres sterling de marchandises[4]. Ce détail permet de juger de l'importance des transactions britanniques et de l'intensité du courant commercial établi entre la Grande-Bretagne, l'Irlande et le grand royaume voisin. Ce courant suivait depuis la fin des guerres de Cent ans une ascension régulière et à peu près constante, destinée à s'accélérer encore au XVII[e] siècle et à dépasser toutes les prévisions au cours des siècles suivants. Depuis 1453, aucune grande période d'hostilités n'était venue le ralentir et 150 années d'une paix presque ininterrompue avaient scellé les bonnes relations économiques entre les Britanniques et les Français.

III.

Supériorité de la puissance économique de la France au XVI[e] siècle.

Le marché français avait d'ailleurs pour nos voisins une puissance d'attraction irrésistible. Son pouvoir de production

1. *Correspondance Noailles* (1545), t. IV, p. 214; *Correspondance Marillac* (1540-1541), p. 224, 289; *Correspondance La Mothe-Fénelon* (1568-1569); *Arrêts du Conseil d'État* (1595-1606), publ. par Noël Valois, n[os] 2781 et 10127; *Winwood's Memorials*, t. II, p. 49.

2. Jourdan, *Éphémérides de La Rochelle; Arrêts du Conseil d'État* (1605), publ. par Noël Valois, n° 11059.

3. Privilèges de 1495, *Archives historiques de la Gironde*, t. II, p. 373; mémoire sur le trafic, précité, fol. 671.

4. Malvezin, t. II, p. 171.

Digitized by Google

et ses capacités d'achat étaient supérieurs alors à ceux du marché britannique, dont deux zones, l'Irlande et l'Ecosse, pauvres et mal peuplées, n'avaient qu'une valeur commerciale minime. La supériorité de la France du XVIe siècle à cet égard rappelle, toutes proportions gardées, celle du Royaume-Uni contemporain, en regard de notre pays.

Avec ses quatorze ou quinze millions d'habitants[1], avec son sol d'une fertilité et d'une variété de production admirables, dont l'aspect émerveille les Italiens eux-mêmes, avec son industrie active servie par l'ingéniosité toujours en éveil de ses artisans, la France était redevenue, depuis le règne de Charles VII, un des États les plus prospères de l'Europe, à peine inférieur pour la richesse à l'Italie et aux Pays-Bas. Cette prospérité se maintient pendant près de quatre-vingts ans, jusqu'aux guerres de religion, dont les effets dissolvants ne se firent guère sentir qu'à dater de 1568; les dix années du règne réparateur de Henri IV, postérieures à l'Édit de Nantes, devaient partiellement la faire renaître. Les étrangers se montrent aussi enthousiastes que les Français dans les tableaux qu'ils tracent de la France du XVIe siècle. Aux témoignages des géographes, tels que le héraut Berry, Belleforest et Thevet; des économistes, tels que Jean Bodin et du Haillan; voire des poètes, comme Joachim du Bellay et Ronsard, qui pourraient paraître suspects d'exagération patriotique, correspondent entièrement ceux des envoyés vénitiens, dont l'impartialité n'est pas douteuse[2]. « Toutes les nécessités, toutes les commodités de la vie y abondent », observe Michel Suriano, « parce que, étant placée presque au milieu de l'Europe, elle a un climat doux et tempéré... Le pays est beau, riche en rivières...; dans l'intérieur il n'y a guère que des collines et des plaines fertiles et cultivées... Les productions (du sol) y sont en telle abondance, que non seulement elles suffisent à tous les besoins du royaume, mais qu'on en transporte en Angleterre, Écosse et autres pays... Anglais, Flamands, Espagnols ne peuvent se passer des vivres et des marchandises de France[3]. » Sans avoir comme l'Espagne des mines d'or, la France s'en est créé pour ainsi dire grâce à son

1. Levasseur, *la Population française*, t. I, p. 166-191.

2. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38, 43, 48; relations de Michieli (1561), de Suriano (1561), de Correro (1569), de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. I, p. 391, 501; t. II, p. 141, 489, 571.

3. Relation de Michel Suriano (1561), dans Tommaseo, t. I, p. 501.

Digitized by Google

commerce et à la riche variété de produits qui l'alimentent, si bien qu'on pourrait appeler ces marchandises les « mines fécondes du sol français », remarque le Vénitien Correro en 1569[1]. Elle a une telle supériorité sur ce point, que les étrangers sont contraints d'accepter les prix qu'elle leur demande pour ses productions, tellement elles leur sont indispensables[2].

La multitude des artisans et leur ingéniosité frappent aussi les regards, ainsi que le nombre considérable des villes et des districts ruraux industriels. Comme le dit déjà un auteur du XV^e^ siècle, en comparant notre pays à l'Angleterre, il y a en « France grande quantité de peuple mécanique et menu peuple; pour une ville fermée que vous avez », dit-il aux Anglais, « nous en avons plus de douze, bien peuplées, tant de gens mécaniques que autres[3] ». Paris est devenu la plus grande ville d'Europe, et des centres d'industrie de premier ordre, Rouen, Reims, Troyes, Lyon, Amiens, se sont développés à côté d'une foule d'autres moins peuplés[4]. Un clergé et une bourgeoisie riches, une noblesse brillante, éprise de luxe, des classes populaires où l'aisance s'est largement répandue et dont la vie matérielle est confortable[5], y forment autant de milieux qui s'ouvrent peu à peu à la large circulation commerciale, qui s'adaptent à cette économie nationale destinée à remplacer l'ancienne économie régionale de l'époque antérieure. De toutes parts, les producteurs travaillent pour exporter une partie de leurs produits au dehors. L'activité des transactions, accrue par les progrès du crédit, par la formation plus rapide des capitaux mobiliers, par la facilité plus grande des transports terrestres et maritimes, se manifeste principalement dans les rapports avec les États voisins, parmi lesquels l'Angleterre, l'Irlande et l'Écosse occupent une place toute spéciale.

A un bon rang parmi nos exportations se plaçaient alors

1. Relation de Correro (1569), dans Tommaseo, t. II, p. 141. L'Italie, dit-il, est plus belle par ses édifices, ses arts et son industrie; la France la surpasse par ses avantages naturels; elle est plus richement douée; c'est un pays « tutto bello e tutto buono ».

2. Relation de Correro (1569), précitée.

3. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38-43.

4. Outre les relations des Vénitiens, on a le témoignage peu suspect du francophobe Dallington, *A View of France* (1598), p. 24, 27, 10, 11, 12.

5. *Débat des hérauts d'armes*, p. 38-43; relations des Vénitiens, précitées; Dallington, p. 175-197, 154-168. Levasseur, *Histoire des classes ouvrières et de l'industrie en France*, 2^e^ édit., t. II.

Digitized by Google

comme aujourd'hui les produits de notre sol. Ils passaient pour des sources inépuisables de richesse. Avant que Sully, dans ses *Économies royales*, en vînt à résumer cette vérité par sa célèbre maxime *labourage et pâturage sont les mamelles de la France et ses vraies mines du Pérou*, Bodin, du Haillan, Laffemas, les envoyés vénitiens formulent la même observation, presque dans les mêmes termes. Les vins, les blés, le sel, le pastel, le safran, les plantes tinctoriales, les fruits, font de notre pays, suivant l'expression de Michel de Castelnau, « le jardin le plus fertile du monde[1] », et, d'après l'Anglais Dallington, « le grenier de l'Europe[2] ». L'exploitation des eaux, non moins fructueuse pour nous que celle du sol, permettait de faire concurrence à l'Angleterre pour le commerce des produits de la pêche. Si les Britanniques nous vendaient leur poisson salé, les Français expédiaient sur les marchés de Grande-Bretagne le poisson frais, sardines, maquereaux, congres, harengs, merluches, provenant des côtes de Normandie, de Picardie et de Bretagne[3], les aloses et les lamproies de Nantes[4], mais surtout la morue de la grande, de la moyenne et de la petite sorte[5]. Nos armateurs rouennais, malouins, olonnais, rochelais, bordelais, basques régnaient alors en effet sur le grand banc de Terre-Neuve, où ils envoyaient, en 1563, 500 navires avec 15 à 20,000 marins[6], et où ils détenaient encore le premier rang avec près de 400 vaisseaux au début du XVII[e] siècle, au grand désespoir des promoteurs de l'armement anglais. Les Malouins se livraient aussi à l'embouchure du Saint-Laurent à la capture du morse[7] pour en retirer l'ivoire et l'huile, de même que les Olonnais et les Basques allaient harponner la baleine en Amérique du Nord, aux

1. *Mémoires de Castelnau*, livre V, ch. I.
2. Dallington, p. VI.
3. Pour le hareng, *Correspondance La Mothe-Fénelon*, t. V, p. 181 (28 octobre 1572).
4. Le Grand d'Aussy, *Vie privée des Français*, t. II, p. 70, 135, 136.
5. État des droits de douane en Angleterre (1564).
6. *Correspondance de Selve* (19 juillet 1548), p. 419; état des droits de douane en Angleterre (1564), précité; Macpherson, t. II, p. 282 (document de 1615); La Borderie, *les Bretons à Terre-Neuve* (*Annales de Bretagne*, 1894); Musset, *les Rochelais à Terre-Neuve* (in-12, 1899); Gosselin, *Documents sur la marine normande*, p. 13; Arcère, *Histoire de La Rochelle*, t. II, p. 453; *Notes upon the increase of the navy* (1563), dans Froude, t. VIII, p. 13.
7. Macpherson (1593), t. II, p. 204.

Digitized by Google

Orcades et dans les mers du nord de l'Europe, pour en débiter la chair, les huiles, les graisses et les fanons, non seulement en France, mais encore dans les îles Britanniques[1].

La France ne fournissait guère qu'à l'aristocratie écossaise quelques produits de fauconnerie, oiseaux et petits chiens de chasse ou d'appartement[2]. De même, la clientèle anglaise et écossaise nous demandait peu de bétail, à l'exception de quelques chevaux de choix et surtout de mulets de litières, utilisés pour les transports[3]. Tout au plus recevait-elle des ports normands, pour le marché de Londres, une petite quantité de bestiaux, ainsi que des beurres et des suifs de Normandie, tandis qu'elle se procurait quelques lards sur le marché de Rouen et quelques jambons de Gascogne sur celui de Bordeaux[4]. Les Anglais appréciaient principalement le produit de nos ruches d'abeilles. Les miels du Languedoc, du Narbonnais et d'Albigeois, ceux du Médoc prenaient, par Bordeaux, le chemin de l'Angleterre; les tonneaux de cette précieuse denrée étaient fort recherchés à une époque où elle avait, à la place du sucre encore rare et cher, des emplois multiples dans la consommation domestique[5].

Notre production de céréales était bien supérieure à celle des îles Britanniques, et nos blés en particulier, surtout ceux de Picardie, de Normandie, de l'Ile-de-France, de Poitou, de Guyenne et de Languedoc étaient considérés comme une de nos grandes richesses. C'étaient les pays du Midi, notamment l'Espagne, qui nous achetaient ces beaux blés, orgueil de notre agriculture et source de trésors supérieurs à ceux de « tous les Pérous du monde ». Mais il n'était pas rare que la stérile Écosse, en tout temps, et même la plantureuse Angleterre, en temps de

1. Le Grand d'Aussy, t. II, p. 101-102; Noël, *Histoire des pêches* (1815), p. 229-232; relation de Navagero (1528), dans Tommaseo, t. II, p. 13-15.

2. Fr. Michel, *les Écossais en France et les Français en Écosse*, t. I, p. 427; *Correspondance de Marie Stuart* (1574), publ. par Labanoff, t. IV, p. 223-229.

3. Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, p. 436; Henri IV à M. de Beaumont, ambassadeur à Londres, 11 avril 1602, *Lettres*, publ. par Xivrey, t. V, p. 754.

4. État des produits français importés en Angleterre (1563), publ. par Hall, *op. cit.*, t. II, p. 442-464; *Journal de Gouberville*, publ. par Dollemer, p. 481-482; Ch. de Bourgueville, *Recherches et antiquités de Caen*, livre II, p. 25; Fr. Michel, t. I, p. 304.

5. Liste, publ. par Hall, *ibid.*

Digitized by Google

disette, eussent recours à nos froments et à nos farines, concurremment avec ceux du Danemark et des Flandres[1].

C'est à l'exquise et délicate production de nos jardins, de nos vergers et de nos vignobles que les Britanniques recouraient le plus. Les gourmets de l'autre côté de la Manche goûtaient fort nos primeurs et la régente d'Écosse faisait venir jusqu'à des pois blancs et des pois verts en baril[2]. Bien qu'elle cultivât le safran, la Grande-Bretagne préférait pour la cuisine et les assaisonnements nos excellents safrans d'Angoumois, de Gâtinais et d'Albigeois, qu'elle importait, notamment par Bordeaux, en petite quantité[3]. Elle avait des fruits, mais communs. Aussi, sur la table des riches, voyait-on en Angleterre et en Écosse, avant tout, les fruits fins et savoureux de France : « Si nous avons », dit le héraut français en 1456, « toutes manières de fruiz délicieux, tant de fruiz d'esté que de fruiz d'iver, en manière que nous sommes servis tout au long de l'année et que le vieil fruict trouve le nouvel; si n'en avez pas en Angleterre, car vous en avez bien peu... et faut que vous en ayiez par la merci de France, et des choses susdictes on en faict grosses et riches marchandises[4]. » De même qu'aujourd'hui où nos voisins nous achètent pour 27 à 29,000,000 de fr. de fruits par an[5], au XVI^e^ siècle ils comptaient parmi nos meilleurs clients pour la fourniture de leurs desserts. Ils nous achetaient des noix et des nèfles, des poires de bon-chrétien et de bergamote, des pommes reinettes de Normandie, des oranges, des citrons, des figues et surtout des amandes de Provence et de Languedoc. Ils aimaient beaucoup nos abricots et ils avaient une préférence marquée pour nos prunes et nos pruneaux qui avaient supplanté en

1. Relations de Giustiniani (1533) et de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 45, 255; de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48; Champier, *De Re cibaria libri XX* (Francfort, 1600, in-8°), p. 226; *Correspondance de Selve* (1546-1548), p. 64, 310.

2. Relations de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48; de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575, 577; Tollemer, p. 297-302 (*Journal de Gouberville*); Fr. Michel, *les Écossais*, t. I, p. 434.

3. Relation de Giustiniani (1533), dans Tommaseo, t. I, p. 147; le Safran de La Rochefoucauld (1568), réimpression (Angoulême, 1895; *Soc. hist. et arch. de la Charente*, p. 83-93); état des produits importés en Angleterre (1563), dans Hall, précité.

4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 44.

5. *Journal Soc. Stat.* (Paris, 1916).

Digitized by Google

Angleterre les prunes d'Espagne[1]. La Provence, la Touraine leur en fournissaient, mais principalement l'Agenais et l'Albigeois avec le Bas-Rouergue, où le terroir de Cordes et de Saint-Antonin produisait pour 100,000 écus de ce fruit. Toulouse et Bordeaux en faisaient le trafic avec l'Angleterre, et vers 1546 la ferme du droit de douane sur les prunes sèches exportées rapportait seule à l'État français 10,000 écus par an[2].

Mais c'étaient principalement nos vins, nos vinaigres et nos huiles que le commerce britannique recherchait avec le plus d'empressement. La culture de la vigne, stimulée par le développement du commerce des vins, avait pris en France au XVI^e^ siècle une telle extension que du Haillan, qui la trouve excessive, assure qu'une moitié du sol cultivable était dévolue aux vignobles[3]. Les produits de notre viticulture détenaient en effet sur les marchés d'Europe une sorte d'empire incontesté. Nulle part, il n'était mieux assis que dans le Royaume-Uni tout entier[4], où non seulement l'Angleterre et l'Écosse, mais encore l'Irlande, reconnaissaient cette souveraineté économique; il fallut en 1569, dans l'île sœur de la Grande-Bretagne, élever notablement les droits de douane pour essayer de restreindre la consommation des vins de France portée, disait-on, à un trop grand excès[5]. Bien que le Portugal, l'Espagne, les pays rhénans, Chypre, la Grèce, l'Italie fissent concurrence aux vins français auprès des consommateurs britanniques, bien que l'on connût en Angleterre trente variétés de vins étrangers en dehors des nôtres[6], c'étaient ceux-ci qui avaient la faveur de la clientèle anglaise, irlandaise et écossaise. Plus généreux, mais aussi plus légers, plus fins, plus mûrs et plus digestibles que les pro-

1. Harrison, *Description of England*, p. 322-324; état des importations (1563), publ. par Hall; tarif douanier anglais de 1564, précité; relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 574, 575, 577.

2. Tarif douanier anglais (1564), précité; état de 1563, publ. par Hall; relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 257; *Calendars of State Papers; foreign series : Edward VI* (1550), n° 463; J. du Chesne, médecin de Henri IV, *le Pourtraict de santé* (1620, in-8°), p. 389; Catel, *Mémoires sur l'histoire naturelle du Languedoc*, livre I, ch. v, p. 50; Guichardin, *Description des Pays-Bas*, p. 98.

3. Du Haillan, *Discours*, dans Fournier, t. VII, p. 163.

4. Montchrestien, p. 246; Shakespeare, *le Roi Lear* (acte 1, scène I).

5. *Correspondance La Mothe-Fénelon* (8 mars 1569), t. I, p. 240-241.

6. Harrison, *Description of England*, t. I, p. 149.

Digitized by Google

duits des autres pays, « ayant », disait-on, « beaucoup de force et peu de fumée[1] », nos vins allumaient chez les insulaires la gaieté et l'ivresse légère qui dissipaient leur spleen. Les rois et les grands seigneurs[2] les accumulaient soigneusement dans leurs caves. Les marchands les centralisaient dans leurs entrepôts et une corporation spéciale à Londres (les *vineters*) en faisait le trafic[3]. Les bourgeois et les gens du peuple vont en goûter volontiers à la taverne avec leurs femmes[4] et les déguster sans eau. Ils considèrent avec une sorte d'étonnement, dans leurs voyages sur le continent, le baptême que les Français ont l'habitude d'infliger à un produit si savoureux[5]. Les amateurs grossiers en font leurs délices sans discernement, et c'est de vin de France que s'enivre le joyeux compère Falstaff, capable d'engouffrer dans son ventre une cargaison de vin de Bordeaux[6]. Mais les gourmets se flattent de discerner, parmi les cinquante-six sortes de crus des vignobles français que connaît l'Angleterre, les variétés les plus délicates, de manière à ne pas confondre le jus du raisin de la Gascogne avec celui de l'Orléanais[7]. Vers le milieu du XVI[e] siècle nos viticulteurs et nos marchands vendent au dehors pour 3,500,000 livres tournois ou 1,000,000 d'écus[8] de vins.

Bien que les vins de France coûtent plus cher que ceux d'Espagne et de Chypre ; bien qu'en 1554 ils se vendent trente-six, quarante et même cinquante écus le tonneau (de quatre barriques[9]), ce sont nos crus que les Britanniques apprécient le plus. Malgré toutes les satires des gens de lettres, tous les sermons des prédicateurs, toutes les remontrances des économistes[10],

1. Relation de Soranzo, dans Albéri, t. III, p. 48-49; voyage du Tasse en France, cité par Tommaseo, t. II, p. 571.

2. Paget, ambassadeur du roi Henry VIII (1543), dans *Calendars of State Papers*, t. IX, p. 338; *Observations upon a household book of James V of Scotland* (1538), dans *Archaeologia*, t. XX, p. 4; *The Privy purse Expenses of king Henry VIII*, publ. par N. Harris Nicolas (London, 1827, in-8°).

3. Tarif des douanes anglaises (1564), précité; nombreux actes de vente analysés par Fr. Michel, t. I, p. 417-429; t. II, p. 49, 478.

4. *La Réjouissance des femmes sur la défense des cabarets* (1613), dans Fournier, t. X, p. 180; Perlin, *Description d'Angleterre*, fol. 19 v°.

5. Fynes Moryson, *Itinerary* (1617), partie III, p. 135.

6. Shakespeare, *Henry IV* (2[e] partie, acte 2, scène IV).

7. Th. Nashe, *The Unfortunate traveller* (1587), *Works*, édit. Mac Kerrow, t. II, p. 300.

8. Relation de Cavalli (1546), dans Tommaseo, t. I, p. 253.

9. Relation de Soranzo (1554), dans Albéri, t. III, p. 48-49.

10. Par exemple les comédies de Nashe, les observations de Sir Robert Cotton (*Posthuma*, 1609, p. 196).

Digitized by Google

on s'obstine à les importer, et le goût du bien-être croissant ne fait qu'en développer le commerce. Chaque année, de nos ports de l'Atlantique et de l'Océan ou même de la Manche, affluent vers les côtes anglaises les navires marchands français chargés de nos vins; en une seule fois, en décembre 1548, on en compte plus de cent[1]. Mais, en général, c'est à la marine nationale que les rois d'Angleterre et d'Écosse s'efforcent de réserver ces transports si avantageux[2]. Chaque année on voit ainsi arriver en automne à La Rochelle et à Bordeaux les vaisseaux d'Écosse, de Perth, de Leith, de Glasgow, de Dundee, de Dumbarton[3], et surtout ceux d'Irlande et d'Angleterre, provenant de Hull, d'Ipswich, de Londres, d'Exeter, de Dartmouth, de Bristol, de Cork, de Limerick, de Dublin et d'une foule d'autres havres[4]. Ils se rendent à l'embouchure de la Gironde ou sur la côte d'Aunis, organisés en véritables flottes, dites *des vins*, qui comptent, suivant les époques, de 70 à 200 bâtiments[5] et qu'escortent des vaisseaux de guerre. Ils font leur chargement à la fin de novembre ou de décembre pour se hâter de revenir distribuer leur précieuse cargaison en Grande-Bretagne et dans l'île voisine. Au XIV^e^ siècle, de Bordeaux seulement, ils exportent 3 à 4,000 tonneaux, c'est-à-dire 12 à 16,000 barriques[6]; en 1403, jusqu'à 10,000 tonneaux[7]. Dans un seul semestre, en 1515, les registres de la douane anglaise enregistrent l'entrée de 9,500 tonneaux, ce qui suppose pour l'année entière une importation de 19,000 tonneaux en provenance de toute la France[8]. En 1444, les Bordelais seuls ont expédié à Londres 8 à 10,000 tonneaux[9], et entre

1. *Correspondance de Selve* (16 décembre 1548), p. 479.

2. Statut de Henri VIII, 3^e^ année; Macpherson, t. II, p. 87; acte de 1467 en Écosse, *Acts of Parlement of Scotland*, t. II, p. 87, col. 2.

3. De Thou, *Histoire*, t. VII, p. 39; statut de 1467, précité; Fr. Michel, t. I, p. 409-413.

4. Id., t. I, p. 345, 354, 409, 419-420, etc.

5. En 1373, deux cents, d'après Froissart, *Chroniques*, édit. Buchon, t. I, p. 184. Soixante-quinze en 1542, soixante-dix en 1568, deux cents en 1569, *Correspondance Marillac* (1542), p. 464; *de La Mothe-Fénelon* (décembre 1568-janvier 1569), t. I, p. 54, 131.

6. Registre de l'Échiquier de Londres (1350), publ. par Bréquigny, *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, 1^re^ série, t. XXXVII, p. 350; Fr. Michel, t. I, p. 450. Malvezin, t. I, p. 335-336, rectifie avec raison et montre qu'il faut interpréter ce document en comptant non 13,429 tonneaux, mais 13,429 barriques.

7. Ch. de La Roncière, *Histoire de la marine française*, t. II, p. 170.

8. *Calendars of State Papers, Henry VIII*, n° 5233.

9. Fr. Michel, t. II, p. 49, 345-354.

Digitized by Google

1590 et 1600, 4 à 7,000 par an, sur une exportation totale annuelle de 39 à 40,000 tonneaux, tandis que des Charentes (Angoumois, Aunis et Saintonge) on en exportait 6,000[1]. Or, l'importation de Londres était considérée comme égale à la moitié des achats de toute l'Angleterre. On peut donc évaluer d'après ces données la quantité considérable de nos vins que se procuraient les négociants anglais, dont quelques-uns portent des noms connus, tels que les Wallace, les Balfour, les Johnston.

Avant tous les autres, les Britanniques estiment ce qu'ils appellent d'un nom générique les vins de Gascogne, ce que nous appelons les vins de Bordeaux. Sous ce nom, ils comprennent les vins blancs de Graves, les vins légers de couleur rouge claire (ou *clarets*) du Médoc (de Castillon, de Margaux, du Bec d'Ambez), aussi bien que ceux de Blaye, de Talmont, de Saint-Émilion, ces derniers, du moins les blancs, qui ne le cèdent guère, d'après Belleforest, aux vins de Malvoisie. La clientèle britannique préférait ces divers crus du Bordelais, discrets et fins, aux vins ardents et capiteux de l'Espagne et du Levant[2]. A Bordeaux, les navires britanniques venaient aussi enlever les vins de Bergerac, ceux de la Chalosse (Dax) et du Béarn (Oloron), qui s'expédiaient également par Bayonne et Saint-Jean-de-Luz[3]. Une autre catégorie de vins fort goûtés en Angleterre et en Écosse, et qu'on trouvait jusque dans les caves des rois Henri VIII et Jacques V, étaient ceux du Haut-Languedoc, de Moissac et surtout de Gaillac, de Lisle-d'Albi et de Rabastens[4]. Après Bordeaux venait La Rochelle comme grand port d'exportation de nos vins dans les îles Britanniques; les flottes anglaises et écossaises s'y rendaient tous les ans[5] et parfois remontaient jusqu'à Tonnay-Charente pour charger les vins d'Aunis, de Saintonge, d'Angoumois et de Poitou (de la plaine de Niort). Avant d'exporter des eaux-de-vie, ce qui ne commença qu'au XVII[e] siècle, Cognac en particulier envoyait au XVI[e] siècle ses vins sur le marché anglais[6]. A Nantes, les Britanniques embarquaient les

1. Fr. Michel, t. II, p. 49 (d'après un mémoire des marchands de Londres); Malvezin, t. II, p. 229-232, 292.

2. Fr. Michel, t. I, p. 163, 165, 174-180; relation de Navagero (1528), dans Tommaseo, t. I, p. 21, 39.

3. Fr. Michel, t. I, p. 89-90, 107, 420; t. II, p. 456.

4. Id., t. I, p. 170-171; Rossignol, *Monographies communales du Tarn*, t. II, p. 214-215; Navagero (1528).

5. *Correspondance La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 164.

6. Fr. Michel, t. I, p. 37, 38, 336, 338; Froude, t. I, p. 453; t. II, p. 463;

Digitized by Google

vins blancs mousseux de l'Anjou et de la Touraine, ou encore du cru de l'Orléanais, qui prenaient également le chemin du port de Rouen[1]. C'est par la voie de la Seine et de son grand débouché maritime que les Anglais et les Écossais recevaient nos vins de Basse-Bourgogne, de l'Auxerrois et de la Côte-d'Or (Beaune[2]), dont la réputation était depuis longtemps assise, tandis que celle des vins de Champagne n'était pas encore établie.

En 1559, les registres de la douane de Londres indiquaient des achats de vins français pour une valeur de 64,000 livres sterling (soit 768,000 livres tournois[3]). Il n'est guère douteux, si l'on considère la quantité des vins entrés entre 1590 et 1600 par ce seul port, en provenance de Bordeaux et de La Rochelle (13,000 tonneaux), que la valeur de ces entrées ne se soit élevée, à la fin du XVI^e^ siècle, à un total voisin, c'est-à-dire à 650,000 livres tournois au minimum, ce qui représenterait à peu près 1,200,000 livres pour toute l'Angleterre. Peut-être même ce total s'élevait-il davantage, jusqu'à 2,600,000 livres[4].

En dehors des vins, la France exportait des vinaigres à destination d'Angleterre et d'Écosse[5]. Elle y expédiait également ses huiles d'olive de Provence qui faisaient concurrence à celles d'Italie et d'Espagne[6]. La Rochelle envoyait à Londres les sucres de canne, tirés de Lisbonne, alors le grand entrepôt des denrées coloniales[7]. Ainsi, presque tous les produits alimentaires de première nécessité et surtout de luxe pénétraient de France sur le marché britannique, au moment même où triomphaient chez nos voisins, du moins dans les classes riches, notre cuisine et nos cuisiniers,

Jourdan, *Éphémérides de La Rochelle*, p. 227; Corlieu, *Recueil en forme d'histoire (d'Angoumois)*, édit. Michon, p. 2 et 3; Perlin, fol. 35; *Correspondance de Marie Stuart* (1569), publ. par Labanoff, t. II, p. 354.

1. Fr. Michel, t. I, p. 38, 42, 167, 414; Lebeuf, *Histoire du commerce de Nantes*, p. 18.

2. *Letters and Papers illustrative of the reigns of Richard III and Henry VII* (1861), publ. par Gairdner, p. 34.

3. Froude, t. VIII, p. 10, n. 2.

4. En supposant que le prix du tonneau se fût maintenu au taux indiqué par Soranzo en 1554. Mais, en 1573, il était parvenu à 100 livres (Malvezin, t. II, p. 229), ce qui donnerait un total de 1,300,000 livres pour 13,000 tonneaux.

5. Fr. Michel, t. I, p. 417, 431, 478; Hall, t. II, p. 224, 264.

6. Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 575; Catel, *op. cit.*, p. 47; tarif douanier anglais (1564), précité.

7. *Correspondance Castillon-Marillac* (1538), p. 293.

Digitized by Google

notre luxe de la table et nos habitudes de chère délicate et raffinée[1].

Ne sachant bien exploiter, ou même n'ayant pas découvert leurs mines de sel gemme[2], réduits à obtenir par évaporation de l'eau de mer un produit inférieur[3], les Britanniques, de même que les Hanséates et les Scandinaves, avaient besoin du sel de France[4], qu'ils préféraient à tous les autres, car ils n'osaient recourir trop souvent aux sels corrosifs de Portugal et d'Espagne. C'est à la France qu'ils demandaient ce produit indispensable pour les salaisons de viande, dont ils vivaient la moitié de l'année, et pour la conservation du poisson qu'ils consommaient ou exportaient[5]. Aussi le sel était-il considéré, à l'égal du blé, du vin et des plantes tinctoriales, comme une des grandes richesses de notre pays[6]. « L'Europe », écrit du Haillan, « nous apporte or et argent, pour avoir les commoditez que nostre ciel et nostre terre nous apportent et qu'ils n'ont pas, et mesmement le sel[7]. » « L'Anglais, l'Écossais et tout le peuple de Norvège, Suède, Danemark et de la côte baltique, qui ont une infinité de minières », dit de son côté Jean Bodin, « vont chercher les métaux au centre de la terre pour acheter nos vins, nos safrans, nos pruneaux, notre pastel et surtout notre sel qui est une manne spéciale que Dieu nous donne avec peu de labeur[8]. » Montchrestien estime que notre trafic du sel est bien supérieur au commerce des épices[9]. On voyait donc souvent les grands et les petits navires d'Angleterre, jusqu'aux barques, venir, chargés de poisson salé, de froment ou d'autres produits britanniques, voire même sur lest avec des pierres et du sable pour tout chargement, sur nos côtes de l'ouest pour repartir avec leur cargaison de sel[10].

Il y avait annuellement des flottes du sel comme il y avait celles

1. Moryson, *Itinerary*, p. 135; Harrison, t. I, p. 144.
2. On ignorait celles du Cheshire au XVI^e siècle.
3. *Débat des hérauts d'armes*, p. 44 et 117; Ashley, *op. cit.*, t. I, p. 67.
4. *Débat des hérauts d'armes*, p. 29 et 44.
5. Montchrestien, p. 236.
6. Dallington, p. 4; Botero, *op. cit.*, p. 573; relations des envoyés vénitiens, précitées.
7. Du Haillan, *op. cit.*, dans Fournier, t. VII, p. 153.
8. J. Bodin, *Discours sur les monnaies et réponse à Malestroit* (1568-1578).
9. Montchrestien, p. 147.
10. J. Bodin, *la République*, p. 171 et 484.

Digitized by Google

des vins, escortées au besoin de navires de guerre, qui faisaient ce négoce entre les ports français et les ports britanniques[1]. Chaque année, une partie de ces bateaux arrivait dans la baie de Bourgneuf, où ils se rencontraient avec les flottes hanséates, pour acheter les sels gris de Bretagne et de Bas-Poitou, dont l'exportation se faisait depuis le haut moyen âge et surtout depuis le XIII^e^ siècle[2], et qu'on nommait dans les tarifs de douane du nom générique de *sels de la baie* (*saltsbay*[3]). Sous ce terme, on désignait les produits des marais salants de Batz, du Croisic et de Guérande, que cinq à six mille petits bâtiments entreposaient à Nantes, où les marins anglais venaient les échanger contre des produits des îles Britanniques[4]. A Noirmoutier et aux Sables-d'Olonne se faisaient les chargements des sels provenant des marais salants des îles et de la côte du Bas-Poitou[5]; ceux-ci, au milieu du XV^e^ siècle, faisaient vivre 10,000 familles. En une seule fois, quatre-vingts à cent bateaux plats et légers (*hourques*) mouillaient pour ce trafic dans la rade des Sables[6]. Mais la vogue allait surtout au XVI^e^ siècle aux sels d'Aunis et de Saintonge : les premiers étaient embarqués à La Rochelle, où se rendait tous les ans une partie de la flotte, et où, en 1541, abordaient pour ce motif cinquante à soixante vaisseaux anglais[7]. Le commerce des seconds (les sels de Saintonge) fit longtemps le renom et la fortune de Brouage. Dans le traité de 1527 avec François I^er^, Henri VIII avait fait insérer une clause qui lui permettait d'exporter annuellement en franchise de ce port la valeur de 15,000 couronnes et plus de ce sel[8]. On y envoyait jusqu'à cent vaisseaux d'Angleterre, dont le nombre se réduisait à vingt-cinq ou à trente dans les années troublées[9]. Lorsque l'armée royale prit et saccagea Brouage, place d'armes calviniste, en

1. *Correspondance Marillac* (1541), p. 293; *La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 36; t. II, p. 267.

2. Agats, *Der Hansische Baienhandel* (Heidelberg, 1908, in-8°).

3. Liste et tarifs de 1563, dans Hall, t. II, p. 243, 274.

4. Guépin, *Histoire de Nantes*, p. 223, 392; Lebeuf, *le Commerce de Nantes*, p. 40.

5. Requête des populations du Bas-Poitou au roi (1451), dans *Arch. hist. du Poitou*, t. II, p. 258-284.

6. Arcère, *op. cit.*, t. II, p. 459.

7. *Correspondance Marillac* (avril 1541), p. 293; *La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 36; t. II, p. 267, 250, 274, 305.

8. Traité de 1527, dans Rymer, *Fœdera*, t. V, p. 218.

9. *Correspondance La Mothe-Fénelon* (1569), t. I, p. 225, 226; t. II, p. 229.

Digitized by Google

1577, Mayenne put mettre la main sur des cargaisons de sel destinées à l'Angleterre et évaluées 400,000 livres tournois[1]. Ce trafic se transporta à La Rochelle ou à Marennes après la destruction brutale qui accompagna cet épisode de nos guerres civiles[2]. Les Bordelais et les marchands écossais avaient fait aussi de Bordeaux un entrepôt pour la revente des sels de Bretagne, de Poitou, d'Aunis et de Saintonge au commerce britannique[3]. Non seulement la Grande-Bretagne et l'Irlande s'approvisionnaient dans nos pays de l'ouest de sel *gris*, mais encore elles allaient chercher à Cherbourg ou à Rouen les sels *noirs* de la Manche ou de la Normandie et du Cotentin, qu'elles exemptaient de droits d'entrée[4]. Aussi ce trafic, dont l'activité et l'importance économique frappaient les contemporains, éclipsait-il presque entièrement celui des épiceries, bien que ce dernier eût singulièrement grandi au XVI[e] siècle. Les deux pays tiraient l'un et l'autre ces produits exotiques des comptoirs de Venise et de Lisbonne et ils se contentaient à cet égard de faire, par Bordeaux, La Rochelle et Rouen, des échanges réciproques qui se compensaient à peu près[5].

P. BOISSONNADE.

(Sera continué.)

1. Relation de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. II, p. 317.
2. Fr. Michel, *op. cit.*, t. I, p. 409; Malvezin, t. I, p. 310.
3. Relations de Cavalli (1546), de Soranzo (1554), de Lippomano (1577), dans Tommaseo, t. I, p. 261; t. II, p. 321.
4. Relations de Soranzo (1554), de Barbaro (1551), dans Albéri, t. II, p. 258.
5. Relation de Micheli (1557), dans Albéri, t. II, p. 293; Chambers, *Annals of Scotland*, t. I, p. 208; du Haillan, dans les *Variétés*, publ. par Ed. Fournier, t. VII, p. 187.

Digitized by Google

MÉLANGES ET DOCUMENTS

BATAILLES OUBLIÉES

LES ANGLAIS A BUENOS-AYRES

(5-6 JUILLET 1807)

Alors que le souci de sauvegarder la doctrine de Monroe constitue un des facteurs qui ont amené la participation des États-Unis à la « grande guerre », il n'est peut-être pas sans intérêt de rappeler une expédition dont l'influence sur la politique panaméricaine aurait pu être primordiale. Ceci apparaîtra plus clairement dans la conclusion de cette petite étude. Bornons-nous à faire observer que ce sont les intrigues allemandes au Brésil, à Panama, au Mexique, au Vénézuela et en Argentine qui ont contribué à ouvrir les yeux du peuple des États-Unis sur les dangers de la mégalomanie germanique et lui ont fait comprendre que la neutralité, en 1917, n'eût fait que reculer de peu d'années un conflit auquel ne pouvaient se dérober les défenseurs du principe « l'Amérique aux Américains ». Il ne faut pas oublier que, selon toute probabilité, les Allemands n'auraient pas pris l'initiative d'une attaque directe contre la grande république, mais auraient forcé celle-ci à intervenir dans l'Amérique du Sud, ce qui eût été d'abord une politique habile et ensuite un bon mouvement stratégique[1]. C'est précisément parce que sa réussite aurait empêché l'éclosion de la doctrine de Monroe que la tentative de l'Angleterre sur ce qu'on appelait alors la région de la Plata ou les colonies espagnoles de la Plata mérite de sortir de l'ou-

1. Voir sur ce point *the Annals of the American Academy of Political and Social Science* (*A Foreign view of the arguments against preparedness in the United States*, au paragraphe « Germany », juillet 1916).

Digitized by Google

bli où l'ont plongée d'autres événements en apparence plus importants.

Vers 1805, la condition économique de l'Angleterre, on le sait, était profondément affectée par la politique de Napoléon Ier. Les débouchés naturels pour les produits britanniques se fermaient les uns après les autres. Il en résultait, en particulier dans les comtés du Nord, des chômages causant de grandes souffrances à la population ouvrière. Naturellement, l'attention du gouvernement se porta sur les nouveaux marchés que pouvaient offrir l'Asie, mais surtout l'Afrique et le Nouveau-Monde[1]. Cela avait été, depuis longtemps, un des projets favoris de Pitt de profiter du mouvement d'émancipation des colonies espagnoles d'Amérique pour amener l'Angleterre à prendre pied sur ce continent en libératrice et cimenter, avec les nouvelles républiques, des relations commerciales ou industrielles profitables pour elle[2]. Pitt se faisait renseigner sur l'état d'esprit des colons par un ex-jésuite, Juan Pablo Viscardi Guyman.

Bien d'autres Anglais, du reste, employaient toute leur influence à faire de la propagande en faveur de l'ouverture de débouchés dans l'Amérique du Sud; à leur tête étaient plusieurs gros manufacturiers dont les affaires périclitaient. Ils différaient de Pitt en ce qui concerne les moyens d'arriver au but, car il leur importait fort peu que les colons fussent libres ou non, pourvu que le commerce britannique s'établit fortement dans le continent en question. Ils se méfiaient des lenteurs de la diplomatie. Toutefois, pour intervenir d'une façon quelconque, il fallait un prétexte : l'Espagne étant restée neutre, il n'en existait aucun. Mais le cours même des événements devait fournir, à bref délai, l'occasion cherchée. Cette occasion fut le traité secret imposé en quelque sorte à l'Espagne par Napoléon et en vertu duquel ce pays s'engageait à verser à la France, moyennant certaines conditions, une partie des fonds considérables qu'il devait tirer du trésor colonial de Buenos-Ayres[3]. Ce traité parvint à la connaissance du gouvernement de la Grande-Bretagne qui y vit une violation de neutralité de la part de l'Espagne et prit les mesures nécessaires pour intercepter les frégates espagnoles portant l'or américain. Le commodore Moore, chargé de ce soin, réussit dans sa mission, et le trésor prit le chemin de Plymouth au lieu de celui de Cadix. L'Espagne, alors, déclara la guerre.

1. M. W. A. Hirst, *Argentina*, chap. VI.

2. Henry Smith Williams, *Historians' History of the World* (British interference in South America).

3. A. Stuart Bennington, *the Argentine Republic* (the period of the Viceroys).

Digitized by Google

A ce moment, il se trouvait à Cape-Town[1] un officier supérieur de la marine britannique, Sir Home Riggs Popham, homme adroit, ambitieux et entreprenant, qui comprit tout de suite quel parti l'on pourrait tirer, au point de vue de la colonisation, de la nouvelle situation créée par l'état de guerre avec l'Espagne. D'après les renseignements recueillis par lui, les régions de la Plata étaient mal défendues, et il était possible de compter sur l'aide des colons, qui ne demandaient qu'à se débarrasser du joug espagnol[2]. Popham, évidemment, était au courant des idées de Pitt sur la question. Organiser une expédition, sur-le-champ, pour l'Amérique du Sud et s'emparer, par surprise, de Buenos-Ayres lui semblait un trait de génie dont le gouvernement et surtout Pitt ne pourraient que lui être extrêmement reconnaissants. Manquant de temps pour obtenir l'autorisation officielle, il décida de prendre l'entière responsabilité de l'entreprise. En conséquence, il s'aboucha avec Sir David Baird, commandant des forces de terre au Cap[3]. Il fut entendu que Baird resterait à Cape-Town avec une petite garnison et que la majorité des troupes de terre, dont le gros était formé du 71e régiment d'infanterie[4], partiraient pour la Plata sous les ordres de Beresford[5]. La flotte, sous le commandement direct de Popham, comprenait cinq vaisseaux de guerre et cinq transports. Le total des forces montait à 1,635 hommes[6]. Henry Smith Williams, dans sa relation de l'expédition[7], paraît croire que celle-ci fut faite en conformité des instructions de Pitt. Il y a là une erreur ou un malentendu. Tous les autres historiens s'accordent sur le point que Popham agit de son propre mouvement, désobéissant même aux ordres de l'amirauté qui lui enjoignaient d'organiser le Cap défensivement. En réduisant

1. Cape-Town venait d'être enlevée aux Hollandais par les Anglais, presque sans coup férir. Cette expédition aussi avait été tentée dans le dessein d'élargir le champ des marchés britanniques.

2. Il paraît que ces renseignements lui venaient du capitaine d'un navire marchand des États-Unis (Hirst, *loc. cit.*).

3. Baird, né en 1758, avait servi dans l'Inde. Employé en 1800 dans le corps d'occupation d'Égypte, il avait pris ombrage de la promotion de Wellesley à un poste que lui-même ambitionnait et avait demandé son rappel. Revenu en Europe en 1803, il avait été mis, trois ans plus tard, à la tête des troupes de terre de l'expédition du Cap.

4. Lettre de Popham au gouverneur de Sainte-Hélène, 13 avril 1806.

5. William Carr, premier vicomte de Beresford, né en 1770, était le fils naturel du premier marquis de ce nom. Entré dans l'armée en 1785, il était à Toulon en 1793. Plus tard, il servit dans l'Inde sous les ordres de Sir David Baird, avec lequel il fit l'expédition du Cap.

6. Hirst, *loc. cit.*

7. *Loc. cit.*

Digitized by Google

la garnison à une poignée de soldats, il compromettait la sécurité de la nouvelle colonie africaine; toutefois, étant donné les circonstances, cette faute militaire était bien excusable; et, en fait, nul ne songea jamais à la lui reprocher sérieusement. Popham, d'ailleurs, comptait sur l'appui de Pitt; il ne savait pas que ce dernier était mort quand l'expédition quitta Cape-Town le 13 avril 1806. L'eût-il su, il est possible qu'il eût persisté dans sa résolution, et il n'aurait pas eu absolument tort puisque le gouvernement sanctionna le coup de main sur Buenos-Ayres, et ceci malgré le danger qu'il y avait à distraire des forces métropolitaines, pour une expédition lointaine, des troupes très nécessaires en Europe pour la lutte contre Napoléon.

L'escadre arrive, le 10 juin, à l'estuaire de la Plata. Le 25, elle jette l'ancre devant Quilmès, à environ 8 milles en aval de Buenos-Ayres. Popham marcha ensuite contre cette dernière place qui, malgré son importance — elle comptait déjà à cette époque 72,000 habitants — n'avait qu'une faible garnison. Le vice-roi, Sobremonte, était un homme sans aucune énergie, qui ne fit guère qu'un simulacre de résistance. Dès le 27, le drapeau anglais flottait sur la forteresse. En réalité, un patriote créole, don Pueyredon, avec son escadron de hussards, posté à Rio Chuelo, à 3 milles de la ville, fut le seul à faire obstacle à la marche de la colonne anglaise[1]. Beresford prit possession de la cité au nom du roi George III et se proclama lui-même gouverneur général du territoire.

Au début, il semblait que la population, qui n'aimait pas l'Espagne, n'était pas hostile aux vainqueurs[2]. Du reste, Beresford eut le soin de faire paraître un décret qui garantissait aux habitants la liberté des cultes; confirmait les pouvoirs du Cabildo ou assemblée locale; donnait le droit de vote à tous les citoyens et reconnaissait la liberté de la presse. Bennington, dans son ouvrage déjà cité, déclare : « Quoi qu'on puisse penser de l'attaque de Beresford contre Buenos-Ayres, on ne saurait hésiter à reconnaître que Buenos-Ayres n'a jamais possédé... un aussi haut degré de liberté religieuse et civique qu'au temps où ses habitants étaient sujets du roi George III. »

1. Williams, *loc. cit.* — La colonne expéditionnaire, sous les ordres de Beresford, comprenait :

Régiment d'infanterie, n° 71 (lieutenant-colonel Pack). . .	760 hommes
Un bataillon d'infanterie de marine (capitaine King) . . .	425 —
Détachements prélevés à Sainte-Hélène	250 —
Trois compagnies de débarquement de la flotte	200 —
Total	1,635 hommes

(*Historia Argentina*, de L. Dominguez, p. 151).

2. Dawson, *Story of the Nations* (*South American Republics*, vol. I).

Digitized by Google

Le vice-roi espagnol s'enfuit à Cordoba après avoir donné l'ordre de lui envoyer dans cette localité tous les fonds déposés au trésor. Mais il avait compté sans la vigilance de Beresford. Les deux millions de douros en dépôt à Buenos-Ayres prirent le chemin de Londres[1].

Il y avait à ce moment à Missionès, dont il était gouverneur, un Français, Jacques Liniers, au service de l'Espagne depuis trente ans[2]. Cet officier, très énergique, s'indigna de la faiblesse du vice-roi. Il savait d'ailleurs que la milice de Buenos-Ayres s'était ressaisie plus vite que le reste de la population et commençait à s'impatienter de l'occupation anglaise. Il se rendit seul à Montevideo et n'eut pas de peine à créer un mouvement en faveur de la résistance. Les colons, surpris d'abord par la soudaineté de l'invasion anglaise, ne tardèrent pas à comprendre qu'en agissant tout de suite, avant l'arrivée des renforts ennemis, on pourrait avoir raison des troupes si peu nombreuses de Beresford. On ne semble pas d'accord sur l'effectif des forces rassemblées par Liniers. Les uns parlent de 600 hommes[3]; d'autres mentionnent 1,000 réguliers et de l'artillerie[4]. La version argentine, qui est évidemment plus digne de foi, donne la composition suivante :

Grenadiers de Buenos-Ayres.	66
Dragons de Buenos-Ayres.	227
Volontaires de Montevideo.	158
Minones catalans.	140
Artilleurs (une batterie)	100
Marins espagnols.	320
Marins du corsaire *Mordell*	73
Milices coloniales.	60
Total.	1,144[5]

L'artillerie se compose de deux pièces de gros calibre et quatre

1. Bennington, *loc. cit.* — Juan Garcia Al. Deguer, *Historia de la Argentina*, vol. I, p. 174.

2. Liniers Brémont (Don Santiago) était né à Niort vers 1760. Il servit d'abord dans l'escadre de Malte, puis passa dans la marine espagnole. Envoyé comme capitaine de vaisseau en mission auprès du dey d'Alger, il sut plaire à ce dernier, qui lui fit présent de son propre cimeterre. Le succès de cette mission lui en fit confier une plus importante dans l'Amérique du Sud. On le voit chargé, comme contre-amiral, de l'organisation défensive des côtes dans le voisinage de l'estuaire de la Plata. — C'est Hirst, dans son ouvrage, qui le mentionne comme gouverneur de Missionès à l'époque des événements qui nous occupent. Au contraire, Bennington le dit commandant du port d'Enseñada.

3. Michaud, *Biographie universelle*, vol. II.

4. Par exémple, Dawson, *loc. cit.*

5. L. Dominguez, *Historia Argentina.*

Digitized by Google

plus petites[1]. Liniers marcha sur Colonia, fit passer, par bateaux, ses troupes sur l'autre rive du fleuve et gagna Conchas, à 21 milles de Buenos-Ayres. Là, il établit un camp. Nombre de patriotes vinrent l'y rejoindre et grossir son contingent. De son côté, Pueyredon, que nous avons vu plus haut s'opposer à la marche de Beresford, n'était pas resté inactif. Avec ses hussards et des *gauchos*, il avait harcelé les avant-postes anglais auprès de Buenos-Ayres et s'était même emparé d'un canon (affaire de Chacra de Pondriel). Le 10 août, Liniers est devant la ville. Il pénètre sans peine dans un faubourg. Le 11, après avoir sommé le général anglais de se rendre, il commence l'attaque et s'avance, peu à peu, vers la place de la cathédrale qu'il occupe le jour suivant. Il avait formé ses troupes en quatre colonnes et manœuvrait de façon à envelopper Beresford[2]. De ce point, les Espagnols dominent le quartier général britannique. La défense semble avoir été maladroite, car les Anglais sont chassés de toutes les petites rues et se réfugient dans de grands édifices, où l'artillerie de Liniers leur cause des pertes sensibles.

Finalement, se voyant privé de tout secours de la part de la flotte et ayant eu 165 hommes tués ou blessés, Beresford capitule (12 août). Le nombre des prisonniers s'élève à 1,200 officiers et soldats. Parmi eux se trouve ce fameux 71e régiment d'infanterie qui s'était distingué dans la guerre contre les États-Unis et à Saint-Jean d'Acre[3]. Les pertes des Espagnols montent à 600 tués et blessés environ. Parmi les morts est le libraire Valencia, à la maison duquel se réunissaient d'habitude les chefs de la résistance.

Liniers, trop content d'être débarrassé des envahisseurs à aussi bon compte, était disposé à leur accorder des conditions avantageuses[4]. Il désirait les laisser se rembarquer. Mais les autorités espagnoles refusèrent, et les Anglais furent envoyés comme prisonniers de guerre dans l'intérieur du pays. Beresford réussit à s'échapper six mois plus tard[5]. On montre encore dans un musée de

1. Hirst, *loc. cit.*

2. *Beresford se encontro encerrado en un circulo de fuego...* (Al. Deguer, *loc. cit.*).

3. Al. Deguer, *loc. cit.* Trente-cinq canons de campagne, quatre mortiers de forteresse et cinquante-six pièces démontées restèrent aux mains des vainqueurs.

4. Il fut expressément recommandé de bien traiter les prisonniers. On afficha dans les rues : *Pena de la vida al que insulte a las tropas britanicas!* (Al. Deguer, *loc. cit.*).

5. Il gagna Madère, dont un peu plus tard il fut nommé gouverneur. Il servit ensuite en Espagne et au Portugal. Il triompha, plus peut-être par chance que par stratégie, à Albuera. En 1813, on le trouve commandant en second des troupes anglaises sous Wellington. A la paix de 1814, il fut nommé par

Digitized by Google

Buenos-Ayres les drapeaux anglais remis aux Espagnols lors de la capitulation.

Le grave échec de Beresford compromit, dès ce moment, la réussite de l'expédition, parce qu'il enlevait aux Anglais un sérieux point d'appui et que surtout il faisait prendre confiance aux Espagnols et autres habitants de la région. On a reproché au général anglais de ne pas avoir marché sur Montevideo aussitôt après la prise de Buenos-Ayres, parce que la capture de la première de ces cités aurait privé Liniers et les patriotes de leur principale base[1]. Cependant, il est, selon nous, assez explicable qu'avec la faible avant-garde dont il disposait Beresford n'ait pas osé s'aventurer plus loin que Buenos-Ayres. Il attendait évidemment le reste des troupes. L'activité inattendue de Liniers le prit au dépourvu. En tout cas, ce dernier mérite sans conteste le crédit de ce que les Argentins appelèrent la *reconquista*.

Après la reprise de Buenos-Ayres, le vice-roi, Sobremonte, fit savoir qu'il quittait Cordoba avec des renforts. Mais la population, dégoûtée de sa conduite, lui intima l'ordre de se rendre à Montevideo et de s'y tenir tranquille. Par une résolution prise par le Cabildo en séance publique, Sobremonte fut déclaré suspendu de ses fonctions et le pouvoir exécutif confié à la *Royal Audiencia*. Liniers devint, provisoirement, une sorte de dictateur militaire.

Popham, aussitôt après l'occupation de Buenos-Ayres par les troupes anglaises, avait envoyé à l'amirauté, à Londres, un rapport dont on peut s'imaginer l'enthousiasme. Il arriva, alors, ce qui fût arrivé si le fameux *Jameson's raid* avait réussi au Transvaal. Le gouvernement, qui n'avait pas voulu prendre l'initiative du mouvement, ne demandait pas mieux, cela se comprend, que de tirer parti de l'avantage remporté par des sous-ordres agissant à leurs propres risques et, en somme, abstraction faite du facteur personnel inévitable, dans l'intérêt général de la nation. Le rapport de Popham fut publié et provoqua une grande allégresse parmi les négociants britanniques, voyant enfin s'ouvrir un débouché qui offrait des possibilités incalculables. De nombreux marchands s'empressaient de fréter des navires, les remplir de marchandises et les expédier à la Plata.

Sir David Baird, le commandant militaire de Cape-Town, avait, de son côté, envoyé des renforts, mais ceux-ci arrivèrent trop tard.

le roi de Portugal commandant en chef des forces de ce pays. Mais, par suite de désagréments avec la population portugaise, il retourna en Angleterre en 1822. Mort en 1854.

1. Bennington, *loc. cit.*

Digitized by Google

Buenos-Ayres était aux mains de l'ennemi, et ces troupes étaient trop peu nombreuses pour que Popham pût les employer. Les renforts furent débarqués à Maldonado, sur la rive gauche du fleuve. Force était, pour agir, d'attendre les contingents plus importants promis par la mère-patrie. Le 11 octobre 1806, le contre-amiral Sterling quitte l'Angleterre avec 4,350 hommes, sous les ordres directs de Sir Samuel Auchmuty. L'apparente facilité avec laquelle, d'après le rapport de Popham, les opérations contre la Plata avaient réussi enhardit le gouvernement, qui décide aussi d'envoyer des forces à la conquête du Chili. Le général de brigade Robert Craufurd et 4,000 hommes partirent en novembre pour l'entreprendre. Mais, un peu plus tard, arriva à Londres la nouvelle de l'échec de Beresford. Aussitôt un fin voilier fut expédié en toute hâte rejoindre Craufurd et le faire se diriger vers la Plata au lieu des côtes du Chili. Enfin, environ 4,000 hommes de plus quittèrent l'Angleterre avec le général Whitelocke, qui avait reçu le titre de commandant en chef de l'expédition, laquelle, au total, comprenait 12,000 soldats, dix-huit vaisseaux de guerre et quatre-vingts transports. Ces forces étaient plus que suffisantes pour mener l'entreprise à bonne fin, mais à la condition d'être confiées à un chef capable et énergique, ce qui n'était pas le cas[1]. Whitelocke n'avait joué jusqu'alors aucun rôle important. Il avait servi aux Antilles, mais son avancement n'était nullement dû à des talents militaires[2]. On a dit de lui, à l'occasion de son choix comme chef de l'expédition : « Toutes les possibilités que pouvait réserver l'avenir furent compromises et rendues stériles par la désignation du général Whitelocke, homme extrêmement impopulaire, sans titres dus à de précédents services...[3]. »

Il paraît qu'il était vigoureusement protégé par son beau-frère, Matthews Lewis (« Monk » Lewis), sous-secrétaire d'État de la Guerre. Toutefois ce dernier, qui ne semble pas s'être fait beaucoup d'illusions sur la valeur de son parent, ne désirait pas lui confier ce commandement, qu'il préférait voir entre les mains de Sir John Stuart. Mais des personnages influents, dont le duc d'York, insis-

1. John Whitelocke (né en 1757) ne doit pas être confondu avec le célèbre jurisconsulte de ce nom. La plupart des encyclopédies ne lui font même pas l'honneur d'une mention. La meilleure notice biographique de ce général se trouve, semble-t-il, dans le *Dictionary of National Biography* de Sidney Lee, vol. LXI.

2. Hirst, *loc. cit.*

3. J. W. Cole, *Memoirs of British Generals*, t. I, p. 224. — Voir aussi Bryan's, *History of British West Indies*, t. III.

Digitized by Google

tèrent en faveur de Whitelocke[1]. Quoi qu'il en soit, on ne saurait que dire avec Hirst : « Cette nomination ne peut qu'être considérée comme une de ces nombreuses maladresses qui parfois contrecarrèrent la proverbiale bonne chance de l'Angleterre. En espèce, l'effet fut complet! »

A Whitelocke était adjoint, comme commandant en second, le major général John Leveson-Gower, un des hommes auxquels il devait sa nomination.

L'admiral Sterling fut le premier à atteindre la Plata; il arriva le 5 janvier 1807 et trouva, ainsi que nous l'avons vu, les troupes de Baird, venues de Cape-Town, campées à Maldonado, sur ce qui est aujourd'hui le territoire de l'Uruguay. Il n'avait pas assez de renforts avec lui pour passer à l'offensive et il attendit le second contingent, celui de Sir Samuel Auchmuty, qui débarqua peu après. Auchmuty était un de ces Américains qui restèrent fidèles à la mère-patrie, et par suite jouissaient d'une grande considération en Angleterre. C'était un bon officier, très entreprenant. Étonné, mais non découragé par la nouvelle de l'échec de Beresford, qu'il apprit à son débarquement, il décida d'attaquer Montevideo sans délai et avant que Liniers ait pu organiser et entraîner complètement ses troupes. Il fit commencer le bombardement de la ville; en quelques jours, il existait une brèche suffisante dans les remparts. Le vice-roi, Sobremonte, était, nous l'avons dit plus haut, à Montevideo avec les troupes amenées de Cordoba. Mais il fut totalement incapable de s'opposer aux mouvements des Anglais[2]. Dans une reconnaissance, faite par lui au dehors des murs, il plia dès le premier choc, faisant tirer en l'air — on ne voit pas bien pourquoi — trois pièces de campagne qu'il abandonna du reste bientôt après dans sa fuite.

Auchmuty donna l'assaut le 3 février. Quelques troupes espagnoles ou plutôt créoles, à ce moment, firent assez bonne contenance; mais le combat, en somme, fut bref et les Anglais, avec une perte de 600 tués ou blessés, restèrent maîtres de la cité[3].

Ainsi que Beresford l'avait fait à Buenos-Ayres, Auchmuty se

1. Telle est du moins la version donnée par le ministre de la Guerre Windham (*Windham's Diary and Annotations to Diary*). — Il faut ajouter que, d'après Lord Holland, c'est Windham lui-même qui était l'instigateur de la mesure, parce qu'il désirait se débarrasser de Whitelocke, alors inspecteur général du recrutement, lequel faisait de l'opposition à ses projets de réformes pour l'armée.

2. Bennington, *loc. cit.*

3. La garnison perdit 700 hommes. C'est l'escadron des dragons de Buenos-Ayres qui souffrit le plus (*Historia Argentina*, de L. Dominguez, p. 151).

Digitized by Google

montra très désireux d'établir de bons rapports avec la population. Il avait d'ailleurs reçu du ministre de la Guerre, Windham, l'ordre de « décourager parmi les habitants toute espérance d'un autre ordre de choses que l'annexion à la couronne de la Grande-Bretagne[1] ».

Sur ces entrefaites, les navires de commerce frétés par un assez grand nombre de négociants de Londres arrivèrent, débarquèrent leurs marchandises et les mirent en vente dans des locaux de la ville. Comme toujours en pareil cas, il se produisit une hausse de prix générale sur le marché; la vie devint presque soudainement beaucoup plus chère à Montevideo qu'à Buenos-Ayres.

Quant au vice-roi, que sa conduite dans la dernière bataille avait achevé de ruiner dans l'esprit des habitants de la colonie, il fut arrêté à Soriano, ramené à Buenos-Ayres et formellement déposé par le Cabildo. Nous savons qu'il avait été suspendu de ses fonctions en juin de l'année précédente. Cette déposition du plus haut représentant du gouvernement espagnol à la Plata est considérée comme le premier acte de la révolution argentine.

Liniers n'avait rien pu faire pour empêcher la prise de Montevideo; mais il organisait systématiquement ses forces en vue de la défense de Buenos-Ayres, qu'il savait l'objectif principal de l'expédition anglaise. Les principales unités créées ou perfectionnées par lui étaient : 1° les Patriciens, sous les ordres du Dr Cornelio Saavedra; 2° les *Arribeños*, levées de l'intérieur que commandait le Dr Pio de Gaona; 3° les *Pardos* et les *Morenos*, troupes de métis et de noirs, sous un officier du nom de Baudrix; 4° cinq escadrons de hussards. Il y avait aussi, paraît-il, des escadrons composés de créoles et de soi-disant « corps espagnols », mais où l'élément espagnol brillait surtout par son absence, car les soldats étaient principalement, selon des historiens locaux, des « hijos del pais[2] ».

Whitelocke arrive le 10 mai et Craufurd le 15 juin. Le comman-

1. Williams, *loc. cit.*

2. Bennington, *loc. cit.* — D'après l'historien argentin Al. Deguer (*loc. cit.*), les unités nouvellement formées étaient cinq bataillons de créoles, dont quatre composés de natifs de Buenos-Ayres (les « Patriciens »), deux d'*arribeños*, et les troupes consistant en Espagnols d'Europe. Ces dernières formaient cinq corps (*tercios*, un vieux terme espagnol pour « régiment »; c'étaient plutôt de simples bataillons) portant les noms d'*andalous*, *galiciens*, *catalans*, *cantabres*, *montagnards*, suivant les régions d'où les hommes provenaient.

En outre, six escadrons de cavalerie, des grenadiers provinciaux, des bataillons de chasseurs légers et un corps d'artillerie, dans la composition desquels entraient des blancs, des indiens, des noirs et des mulâtres. De son côté, l'assemblée locale (Cabildo) avait organisé un corps d'artillerie appelé « la Union » aux frais des budgets municipaux. Le total se serait élevé à 8,600 hommes et quarante-neuf pièces de quatre à douze livres, plus des canons de 24.

Digitized by Google

dant en chef, laissant à Montevideo une garnison de 1,350 hommes[1], divise ses autres troupes en quatre brigades confiées respectivement à Craufurd, Auchmuty, Lumley et au colonel Mahon. Le mouvement commence le 18. L'état-major est plein d'enthousiasme : en fait, il ne s'agit que d'accomplir, avec 8,000 hommes, ce que Beresford a su faire avec un cinquième de ce nombre. Mais nul ne songe sans doute à la différence profonde qui sépare les deux généraux[2]! Le 28 juin, les troupes débarquent sur la rive gauche du fleuve, à l'Enseñada de Barragon, localité située à environ 45 kilomètres de Buenos-Ayres, et se mettent en marche. Les forces de terre comprennent neuf bataillons d'infanterie, deux régiments et demi de cavalerie (servant à pied à l'exception de 150 hommes) et seize pièces de campagne : un total de 7,822 officiers et soldats[3]. Dès le début, Whitelocke commet une faute grave : le choix d'Enseñada comme point de débarquement est déplorable, car il oblige la colonne à de longues marches à travers des marécages malsains où la route est si défoncée que plusieurs canons et de nombreux fourgons à bagages doivent être abandonnés. Le 1er juillet, les Anglais arrivent à Quilmès ; c'est là qu'ils auraient dû débarquer si Whitelocke avait été suffisamment renseigné sur la topographie locale, ce qui n'était pas bien difficile.

Liniers, cependant, a organisé la défense de Buenos-Ayres. Les habitants se sont joints à la troupe pour fortifier la capitale. Chaque route conduisant à celle-ci est barrée par des ouvrages de terre recouverts de peaux et ayant une épaisseur de quinze à vingt pieds ; de petits canons sont hissés sur les toits plats de certaines maisons ; beaucoup de ces dernières sont barricadées et forment autant de petites forteresses. Le 1er juillet, tous les citoyens valides sont sous les armes ; cette sorte de garde nationale, qui eût été sans valeur

1. Un bataillon d'infanterie ; deux escadrons de dragons et quelques marins.

2. Hirst, *loc. cit.* — Voir aussi, pour les opérations, Craufurd, *Life of Craufurd.*

3. Sydney Lee, *loc. cit.* — Les versions argentines donnent des chiffres différents :

1re *colonne* (Craufurd) : *riflemen ;* compagnies légères de tous les régiments réunis en un corps.

2e *colonne* (Auchmuty) : trois bataillons.

3e *colonne* (général Lumley) : deux bataillons et un régiment de dragons servant à pied.

4e *colonne* (colonel Mahon) : deux bataillons, un régiment de dragons à pied.

Trois brigades d'artillerie. Total : 9,880 hommes.

Les troupes d'infanterie de terre paraissent provenir des régiments suivants : 5e léger, 36e, 37e, 40e, 44e, 87e, 88e de ligne.

Digitized by Google

en rase campagne, peut être facilement utilisée pour un combat des rues.

Le 2, Liniers tente de s'opposer à la marche de Whitelocke, mais ses troupes, peu solides hors de la protection des ouvrages, lâchent pied devant les vétérans de Craufurd[1]. Ce dernier, plus tard, déclarera qu'il eût été possible, selon lui, de s'emparer de Buenos-Ayres ce même jour avec tant soit peu d'audace; mais que Gower, le commandant en second de l'expédition, ne sut pas profiter de l'occasion. Au lieu de poursuivre Liniers l'épée dans les reins et de changer en déroute la retraite des Espagnols, il retint son avant-garde et donna à l'ennemi le temps de se ressaisir[2].

Toujours est-il que la colonne principale des Anglais ne rejoignit l'avant-garde que le 3 : elle avait été, paraît-il, égarée par un guide[3]. D'un autre côté, Whitelocke montrait une mollesse incompréhensible. Il envoya bien à Liniers une sommation de se rendre; mais il le fit évidemment pour la forme, car il semblait découragé d'avance. Il emmena Craufurd faire une reconnaissance sur une éminence d'où l'on voyait bien la ville et exprima l'opinion que l'assaut serait difficile sans une préparation sérieuse par l'artillerie. En cela, il n'avait peut-être pas tort et Craufurd tomba d'accord avec lui. Puisqu'on n'avait pas su profiter de l'avantage de la veille, il était logique de faire un siège en règle. Whitelocke préférait même un simple blocus, comptant sur la disette qui eût amené Buenos-Ayres à se rendre; cela lui semblait une meilleure politique à l'égard de la population de la future colonie qu'un bombardement. Mais il se heurta à l'opposition de Gower qui était persuadé du succès d'une attaque de vive force[4]. Il céda à ce général dont il subissait l'ascendant et divisa ses troupes en huit colonnes d'attaque[5].

Le 5 au matin, celles-ci s'ébranlent; on a défendu de charger les mousquets pour obliger les hommes à précipiter leur marche. C'était là encore une faute, car au moment du premier choc les Anglais ne purent répondre au feu nourri partant des fenêtres et des toits des maisons.

1. Il semble que toute la garnison régulière de Buenos-Ayres, comprenant 6,860 hommes et cinquante-trois (?) canons, s'était portée en avant pour défendre le passage du pont de Barracas. Mais les Anglais franchirent un autre pont. Liniers, avec des troupes légères, se porta rapidement sur le point menacé; toutefois, il était trop tard et il avait trop peu de monde. Il fut battu avec une perte de 150 tués ou blessés et de trois canons.

2. Hirst, *loc. cit.*

3. Sydney Lee, *loc. cit.*

4. Il faut remarquer toutefois que la saison pluvieuse s'avançait et que la colonne expéditionnaire était mal préparée à faire un siège dans ces conditions.

5. Sydney Lee, *loc. cit.*, parle de trois bataillons en treize colonnes.

Digitized by Google

Buenos-Ayres avait une garnison de 6,000 hommes ; mais, comme nous l'avons vu plus haut, une grande proportion de sa population de 70,000 âmes pouvait participer plus ou moins à la défense. La cité, entrecoupée par des rues à angle droit, formait une multitude de carrés séparés les uns des autres par une distance de 130 mètres environ.

Les diverses colonnes avaient pour instructions de se diriger parallèlement les unes aux autres vers le square le plus près du fleuve, et, une fois là, d'occuper des carrés de maisons; elles devaient éviter la partie centrale de la ville et la place principale qui étaient difficiles à emporter d'assaut. Si elles étaient contraintes de diverger de leur direction primitive, cela devait être dans un sens excentrique, non concentrique, pour ne pas affronter le centre[1]. Mais ces ordres étaient trop vagues, car ils laissaient planer le doute sur ce qu'il fallait faire après avoir atteint le voisinage du fleuve[2]. En dépit du feu violent qui part des toits et des fenêtres, Auchmuty, avec la colonne de gauche, force un passage jusqu'au Retiro et à la Plaza de Toros; il s'empare de 600 hommes et trente-deux pièces de canon. Arrivé au Retiro, il s'y établit et attend. Les autres colonnes n'ont pas autant de succès. Celle de droite atteint la Residencia et s'y fortifie; mais elle a été décimée par les projectiles de toutes sortes, balles, pierres, briques, grenades à main, brandons, lancés de toutes parts non seulement par la garnison et la garde nationale, mais aussi par les femmes et les enfants. Craufurd a pu arriver au couvent de San Domingo[3]. Gower, de son côté, a repoussé Liniers; mais il a l'ordre de ne pas dépasser le point dit « Miserere »; et, comme les autres, il s'immobilise, comptant sur des instructions qui ne viennent pas. Aucun des commandants de colonne ne sait où sont Whitelocke et son état-major. Dans l'après-midi du 5, les troupes anglaises sont disséminées au lieu d'être unies, et elles sont assiégées dans leurs respectives positions. C'est Craufurd qui souffre le plus au couvent de San Domingo, car ses forces — le 88e d'infanterie et la brigade légère — sont soumises à un violent feu d'artillerie auquel elles ne peuvent répondre. A 4 heures 30 du soir, il se rend à Liniers. Les colonels Cadogan et Duff, dont les hommes sont aux prises avec des forces décuples, en font autant. Du reste, plusieurs unités anglaises, malgré leurs instructions ou par la force des choses, avaient obliqué vers la place

1. Sydney Lee, *loc. cit.*
2. Hirst, *loc. cit.*; Bennington, *loc. cit.*
3. *An authentic narrative of the proceedings of the expedition under Brig. Gen. S. Craufurd* (London, 1808).

Digitized by Google

centrale, défendue par de formidables barricades, et avaient perdu un tiers de leur effectif[1]. Les pertes des Anglais, dans cette journée du 5, s'élèvent à 70 officiers et 1,130 hommes tués ou blessés, 120 officiers et 1,500 hommes prisonniers.

Le lendemain matin 6, le seul centre de résistance sérieux était l'arène des courses de taureaux, à la Plaza de Toros, défendue par Auchmuty, que Whitelocke avait fini par rejoindre. Mais il est absolument certain que la situation des Anglais à ce moment n'était nullement désespérée. Il restait à Whitelocke la plus grande partie de son effectif, malgré les pertes de la veille. Les forces de mer étaient intactes et constituaient une sérieuse menace pour les Espagnols. Le commandant en chef avait assez de monde pour faire une trouée et sortir de la ville pour entreprendre un siège en règle ou attendre des renforts promis, du reste, par le ministre de la Guerre. Beaucoup d'experts militaires pensent même qu'il eût été possible de sortir de cette position de la Plaza de Toros et continuer la conquête de la cité[2]. Un fait incontestable est que le général avait laissé sans emploi à l'est du Chuelo 1,600 hommes qui ne participèrent pas à l'affaire[3]. Quant à lui, pendant toute la bataille, il fut introuvable; et, le 5 au soir, il s'enferma dans le local où il avait établi son quartier général, dîna copieusement et se mit au lit sans plus s'inquiéter de ce qui se passait.

Dans l'après-midi du 6, Liniers envoya aux Anglais un parlementaire. Il offrait à Whitelocke de rendre tous les prisonniers si les troupes anglaises évacuaient leurs positions de Buenos-Ayres. Il paraît que Liniers comptait voir refuser ces termes, car il savait que les assiégeants pouvaient tenir encore. Un bourgeois de la ville, nommé Alzaga, qui connaissait mieux Whitelocke, dit à Liniers que, non seulement la sommation avait des chances de succès, mais qu'on pouvait fort bien ajouter comme autre condition la reddition de Montevideo. Le commandant espagnol tomba d'accord, car on ne risquait rien, en tout cas, en demandant le plus possible. Au grand étonnement de Liniers, le général anglais montra seulement un peu d'hésitation à accepter les termes. Alors Liniers lui fit savoir qu'il ne répondait pas de la sécurité des prisonniers si l'on était obligé de reprendre le combat. Whitelocke, effrayé, céda. Il fut convenu que Buenos-Ayres serait évacué dans les quarante-huit heures et Montevideo dans le délai de deux mois.

1. Williams, *loc. cit.*

2. Hirst, *loc. cit.* — Aussi les débats du conseil de guerre royal, dans *The Trial at large of General Whitelocke* (London, 1808).

3. Les troupes du régiment n° 40.

Digitized by Google

Le total des pertes, du côté des Anglais, pour les deux journées, s'élève à 2,500 hommes; celui des prisonniers à 1,176.

Whitelocke prit les choses philosophiquement. Il écrivit, un peu plus tard, au roi d'Angleterre qu'il avait été impressionné par l'idée des dangers que pouvaient courir les soldats et officiers prisonniers si les termes de Liniers avaient été rejetés.

Les habitants de Buenos-Ayres, justement fiers de ce succès, célébrèrent celui-ci de diverses manières et principalement par de nouveaux noms donnés à des rues ou des places[1].

Les Anglais évacuèrent Buenos-Ayres le 12 juillet et Montevideo le 9 septembre. Whitelocke eut la maigre satisfaction de recevoir des citoyens une adresse attestant qu'ils avaient été bien traités par les troupes d'occupation. En revanche, il se trouva en butte à de légitimes manifestations d'indignation de la part de ses subordonnés. Sur les murs de Montevideo, on put lire des placards portant ces mots : « Whitelocke est ou un lâche ou un traître. Peut-être les deux[2] ! » Telle était la déconsidération encourue par le général, que le toast suivant devint courant dans l'armée et les clubs : *Success to grey hair but bad luck to white locks*[3]. On dit également que les soldats surnommèrent Whitelocke *Whitefeathers*, plumes blanches (« montrer les plumes blanches » en anglais est l'équivalent de « saigner du nez », la vieille expression française pour « caponner »).

Mais les gens les plus exaspérés furent les négociants qui avaient suivi l'expédition et qui se crurent, tout d'abord, dans une situation précaire. Nous verrons un peu plus loin que tel ne fut pas le cas. Pour en finir avec le côté stratégique de l'entreprise, mentionnons que la Couronne n'entendit pas rester sur cet échec, dû uniquement à l'incapacité d'un officier. L'amirauté prépara une nouvelle expédition dont le commandement devait être confié à Sir Arthur Wellesley, plus tard duc de Wellington. Toutefois, par suite des vicissitudes de la politique européenne, la Grande-Bretagne devint, sur ces entrefaites, l'alliée de l'Espagne et, par suite, l'expédition fut contremandée.

1. La *calle de San Martin* devint « calle de la Victoria »; celle de *Rivadavia* « Reconquista », parce que c'est par cette rue qu'était entrées les troupes qui obligèrent Beresford à se rendre. La *Plaza del Retiro*, où un vif combat avait eu lieu, s'appela désormais « Plaza de la Gloria ».

2. Témoignage d'un officier de l'état-major anglais, cité dans *A Memoir of Sir Samuel Ford Whittingham*, p. 24-25.

3. Il y a là, on le voit, un jeu de mot sur le nom du général Whitelocke = *white locks*, mèches blanches (« succès aux cheveux gris, mais malchance aux mèches blanches »). Sydney Lee, *loc. cit.*

Digitized by Google

Whitelocke arriva en Angleterre le 28 janvier 1808 et fut presque aussitôt traduit devant le conseil de guerre séant à Chelsea. Il fut accusé : 1° d'avoir fait évanouir toute chance d'accommodement avec la population de la colonie espagnole en demandant la livraison de tous les fonctionnaires civils de Buenos-Ayres; 2° de ne pas avoir pris les mesures nécessaires pour assurer le succès des armes; 3° de ne pas avoir assuré la coopération effective des diverses colonnes engagées dans le combat des rues; 4° d'avoir conclu avec l'ennemi une convention qui, sans nécessité et d'une façon honteuse, abandonnait les avantages gagnés chèrement et d'avoir rendu aux Espagnols la forteresse de Montevideo.

Les débats durèrent sept semaines. Le 18 mars, la cour rendit un jugement qui déclarait Whitelocke coupable sur tous les chefs d'accusation[1]. Le général fut condamné à la destitution. Le roi donna son approbation à ce verdict qu'il ordonna de lire à tous les régiments[2].

Il est à remarquer que Popham et les autres instigateurs de l'expédition, non seulement ne furent l'objet d'aucune répression sérieuse, mais furent traités avec une faveur spéciale, ce qui est en somme fort équitable, puisqu'ils avaient agi principalement dans l'intérêt du royaume. Popham fut réprimandé pour la forme parce qu'il avait outrepassé ses pouvoirs, mais il reçut une épée d'honneur de la ville de Londres qui appréciait ses efforts pour ouvrir de nouveaux débouchés commerciaux. Plus tard, on lui donna un commandement important dans une expédition contre Copenhague[3]. Baird, le commandant de place du Cap, qui avait secondé Popham dans les préparatifs, fut rappelé, mais nommé au commandement en chef de cette même expédition du Danemark[4].

Quant à Liniers, le héros de cette petite guerre, si glorieuse pour les patriotes argentins, sa carrière subséquente fut très agitée et sa fin tragique[5].

1. A l'exception de la partie du second chef relatif à l'ordre donné aux troupes de ne pas tirer sous aucun prétexte.

2. Withelocke avait tenté d'invoquer pour sa défense la difficulté de la marche à travers les marais, la fausseté des rapports qui dépeignaient les Argentins comme prêts à bien accueillir les Anglais. Il essaya aussi de rejeter la faute sur ses subordonnés, déclarant qu'aucun officier de l'état-major n'avait soulevé d'objection contre le plan de bataille dressé par le général Gower; que Craufurd aurait dû suivre l'avis du colonel Pack, qui connaissait bien Buenos-Ayres, et se replier sur la Residencia pour y rejoindre les troupes du 45e régiment, etc. Whitelocke se retira à Clifton, où il mourut en 1833.

3. Popham, mis à la retraite en 1814, mourut en 1820. Il était né en 1762.

4. Il y fut blessé deux fois et servit avec distinction jusqu'à sa retraite. Mort en 1829.

5. Il est d'abord récompensé par la cour d'Espagne, qui lui confère le grade

Digitized by Google

Les historiens anglais, en général, n'accordent pas grande place aux mésaventures de Whitelocke et à l'expédition elle-même. Quelques-uns semblent affecter de ne lui donner aucune importance. On peut juger du ton habituel de ces commentaires par l'extrait suivant :

Après la prise du cap de Bonne-Espérance, Sir Home Popham, sans autorisation, mêla le gouvernement à une expédition dans le sud de l'Amérique, qui s'empara de Buenos-Ayres et la perdit bientôt après...[1].

Il saute aux yeux qu'ou bien les historiens dont nous parlons ont cherché à dissimuler un insuccès de la Couronne ou ils ont étrangement manqué de perspicacité en ce qui concerne les conséquences possibles de l'entreprise. On lit ailleurs :

Le prestige de l'Angleterre fut compromis par une expédition futile

de capitaine général du Rio de la Plata. Malheureusement pour lui, il se laisse influencer, en 1808, par les ouvertures que lui fit faire Napoléon. Ce dernier, pensant tirer parti de l'origine française de Liniers, envoie à celui-ci un de ses agents secrets, le sieur Jeassenet, avec mission d'informer le capitaine général de la révolution qui a mis le frère de Napoléon sur le trône d'Espagne et de s'assurer de son concours dans la colonie. Liniers, qui a reçu préalablement l'avis officiel de l'abdication de Charles IV en faveur de Ferdinand II et a déjà témoigné son attachement pour le nouveau monarque, se trouve fort embarrassé. Il est clair que la tournure des événements le prend au dépourvu. Il vient, en effet, d'être choisi comme vice-roi par la junta qui s'est emparée du pouvoir au nom de Ferdinand II. Son attitude devient hésitante et éveille les soupçons des libéraux, lesquels commencent à s'agiter, car ils voient dans les troubles de la métropole des chances de succès pour l'indépendance de la colonie.

Ils considèrent Liniers comme un facteur à éliminer et demandent son bannissement en raison de sa naissance en France.

Liniers, alors, déclare reconnaître que sa qualité de Français est incompatible avec les fonctions de vice-roi; il offre sa démission, qui est acceptée, mais il continue à déplaire aux libéraux en faisant paraître une proclamation par laquelle il exhorte ses nombreux partisans à obéir fidèlement au nouveau vice-roi, Hidalgo de Cisneros.

En même temps, il se déclare ouvertement contre l' « usurpateur » Joseph Bonaparte. Finalement, lorsque la révolution éclate dans la colonie, il prend les armes au nom de Ferdinand II. Arrêté et traduit devant un conseil de guerre, il est condamné à mort. Telle est sa popularité parmi les soldats que le peloton d'exécution ne se décide à tirer que sur la menace des officiers. On le manque; atteint enfin d'une balle, il crie : « Au nom de Dieu, je souffre atrocement; ayez pitié de moi! Approchez-vous et ne me manquez pas! »

Telle fut, le 26 août 1809, la fin de ce brave soldat, qui avait peut-être mérité d'être banni, mais certainement pas d'être fusillé. Il était l'idole de l'armée et des basses classes, et il est possible que ceci ait influencé les juges du conseil de guerre (cf. pour certains détails, Michaud, *Biographie universelle*, vol. XXIV, et les ouvrages argentins déjà cités).

1. *A History of England*, par C. Grant Robertson, p. 424.

Digitized by Google

dans l'Amérique du Sud, entreprise par Popham, sans ordres du gouvernement métropolitain. La cité de Buenos-Ayres fut prise, il est vrai, en juin, par le général Beresford, mais reprise par les Espagnols en août; et des soldats, dont on pouvait mal se passer dans le conflit européen, furent prodigués dans un projet chimérique sur l'autre rive de l'Atlantique...[1].

Ici donc, l'auteur ne voit que deux mauvais côtés à l'affaire : un accroc au prestige national et une déperdition de troupes. L'entreprise est qualifiée de *chimérique* : elle ne l'était pas plus que l'expédition du Cap et elle eût certainement réussi avec un autre chef que Whitelocke.

Le peu de place accordé dans l'histoire anglaise à la tentative sur la Plata[2] est indubitablement la cause de l'oubli dans lequel en Europe cette lutte est tombée. Toutefois, il faut bien reconnaître qu'il y avait, à cette époque, tant d'événements de majeure importance fertiles en conséquences pratiques immédiates que, comme d'ailleurs le fait remarquer Bennington, l'expédition ne fut guère, au point de vue purement abstrait, qu'un simple incident du drame formidable qui se jouait en Europe.

Pour les Argentins, au contraire, elle constitue un fait d'une importance considérable. Les ouvrages locaux lui consacrent des volumes; des polémiques furieuses s'y engagent à l'occasion de détails infimes. La tentative anglaise est presque mise sur le même rang que la guerre de l'Indépendance. Les poètes argentins ont décrit l'invasion dans des termes homériques, en y faisant intervenir les dieux de l'Olympe.

En fait, l'expédition eut une influence incontestable sur la politique et l'économie argentines. Tout d'abord, le succès de la résistance révéla aux créoles que leur force militaire n'était pas une quantité négligeable[3]; et cette considération avait son poids à la veille de la lutte pour l'indépendance. D'un autre côté, de nombreux négociants anglais avaient suivi l'armée et mis leurs marchandises en vente, surtout à Montevideo et ses environs. Si, au début, il

1. *The Political History of England*, par l'honorable G. C. Brodrick, revue par J. K. Fotheringham.

2. Les deux expéditions de Popham-Beresford et de Whitelock ont été racontées avec une grande abondance de détails et de bonnes cartes par Sir J. W. Fortescue dans son excellente *History of the British Army*, t. V (1910), livre XIII, ch. x, xii, xiii. [N. de la R.]

Nota. — Des renseignements de détail se trouvent aussi dans les ouvrages suivants : *Records of the 13th Regiment* (anglais); *Notes and Queries*, 1re série, t. IX, p. 201, 455; 2e série, t. XII, p. 492. Cf. P. Record office : *War Office. Original Correspondence*, n° 43 (1807).

3. Dawson, *loc. cit.*

Digitized by Google

paraît y avoir eu, de la part des Argentins, une sorte de boycott contre les marchandises britanniques[1], il est certain que, bientôt, ces dernières furent fort prisées par les gens du pays. Les articles de provenance anglaise étaient en effet plus variés, mieux confectionnés et bien meilleur marché que les produits indigènes[2]. Les *gauchos* purent se procurer des choses accessibles, jusque-là, aux classes riches seulement.

Lorsque nous envisageons l'expédition dans son ensemble, nous sommes frappé de certaines analogies entre elle et celle des Américains contre Québec en 1813. Dans les deux cas, l'assaillant se méprend sur les dispositions des habitants de la colonie envahie.

En 1806, les Anglais escomptent les velléités d'indépendance de la population de la Plata, comme sept ans plus tard la jeune république des États-Unis est persuadée que les Franco-Canadiens accueilleront ses troupes en libérateurs. Or, dans le premier cas, l'on voit les leaders du libéralisme argentin défendre mieux lès intérêts de la couronne d'Espagne que le vice-roi lui-même. Dans le second, les colonnes américaines sont arrêtées à Châteauguay par les voltigeurs franco-canadiens de Salaberry. En 1806 encore, le commandement de la colonne expéditionnaire est donné à un incapable, Whitelocke, dont le manque de courage facilite singulièrement la tâche de l'ennemi. En 1813, sous un autre général que Hampton, véritable nullité militaire, les soldats américains ne se seraient pas laissé démoraliser par les cris et les trompettes d'un adversaire inférieur en nombre et dépourvu d'artillerie. Enfin, au Canada comme à la Plata, les résultats du succès de l'envahisseur eussent pu devenir considérables[3].

Il nous reste à examiner brièvement les conséquences possibles du succès des Anglais à la Plata.

L'occupation de Montevideo et Buenos-Ayres eût-elle fait avorter dans l'œuf le mouvement d'indépendance des créoles? Ceci est possible, car ce sont plutôt les institutions espagnoles que le principe monarchique qui étaient odieuses au peuple. Les libertés accordées par l'Angleterre à Montevideo pendant la courte occupation de cette ville par Beresford montrent que la politique britannique était ins-

1. Williams, *loc. cit.*, déclare que, même après l'armistice, les habitants refusaient d'acheter aux négociants anglais des articles dont ils avaient cependant grand besoin.

2. Dawson, *loc. cit.* — La hausse de prix qui s'était d'abord produite ne fut que temporaire.

3. On peut consulter, sur l'expédition de 1813, notre article *Batailles oubliées : Châteauguay*, dans le *Spectateur militaire*, livraisons des 1er et 15 septembre 1912 (Paris, Lavauzelle).

Digitized by Google

pirée par des principes réellement démocratiques, absolument comme au Canada. Même si l'on admet la possibilité d'un soulèvement en faveur de l'indépendance, celui-ci, selon certains historiens, aurait été probablement restreint à ce qui est aujourd'hui l'Argentine proprement dite. Montevideo et le territoire actuel de l'Uruguay auraient pu rester, sans grande difficulté, aux mains des Anglais[1]. Il est également possible que ce résultat eût été obtenu par une convention amiable entre l'Angleterre et les révolutionnaires, comme prix du concours accordé par la première à la cause de la liberté[2]. On a fait observer que la fin de la crise napoléonienne et les traités de 1814 auraient amené le retour de la colonie à l'Espagne[3]. Ceci est fort contestable, car lorsque l'Angleterre, en 1806, entreprit la conquête de la Plata, elle avait évidemment l'intention de se créer dans l'Amérique du Sud autre chose que des débouchés commerciaux temporaires; elle voulait sans aucun doute accomplir, là-bas, ce qu'elle avait fait au Cap.

Il y a tout lieu de penser que l'Angleterre aurait conservé cette nouvelle colonie, dans laquelle les immigrants n'auraient pas tardé à affluer[4] et qui, étant donné son climat et ses richesses naturelles, serait devenue une des plus avantageuses possessions de la Couronne.

Personnellement, nous croyons que cette colonie aurait embrassé d'autres territoires que celui de l'Uruguay; mais, même restreinte à celui-ci, elle aurait exercé une influence énorme sur le reste de l'Amérique latine en y faisant pénétrer des méthodes politiques et commerciales empreintes de libéralisme et systématiques.

D'un autre côté, l'existence au sein de l'Amérique du Sud d'une contrée prospère relevant de l'Angleterre aurait rendu impossible la création de la doctrine de Monroe, et il est à penser que le rôle joué à présent dans la politique générale du Nouveau-Monde par les États-Unis aurait été l'apanage de la Grande-Bretagne.

George Nestler TRICOCHE.

1. Voir, par exemple, Hirst, *loc. cit.*
2. Williams, *loc. cit.*, paraît être un peu de cet avis.
3. Bennington, *loc. cit.*
4. Voir Dawson, *loc. cit.*

Digitized by Google

BULLETIN HISTORIQUE

HISTOIRE D'ITALIE

(1912-1920).

PÉRIODE DU RISORGIMENTO, 1789-1920.

Huit ans ont passé depuis notre dernier *Bulletin italien*[1], huit ans remplis d'événements formidables, dont un des bénéfices aura été, sans nul doute, en dépit de quelques nuages passagers, un rapprochement sérieux entre les deux pays que nous associons dans notre sympathie intellectuelle : la France et l'Italie. Pendant ces huit ans, il va sans dire que, dans l'un et l'autre de ces pays, l'effort scientifique s'est ralenti, et nous aurions peu de mal à établir le bilan de leur production en ce qui touche l'histoire du *Risorgimento*, si, d'une part, nous n'avions à solder ici même une sorte d'arriéré d'avant la guerre, à l'égard des auteurs et éditeurs italiens, dont nous avons trop tardé à lire les ouvrages; si, d'autre part, des tâches multiples et diverses, au cours de la guerre, n'avaient amené une accumulation d'ouvrages de toute espèce, parus depuis 1914, sur notre table de travail, trop longtemps délaissée. Qu'ils veuillent bien, les uns et les autres, accepter nos excuses et se contenter des rapides indications bibliographiques contenues dans les pages qui suivent et qu'ils soient sûrs d'être, à l'avenir, mieux traités.

ORGANISATION GÉNÉRALE DU TRAVAIL. — La science italienne contemporaine a été, dans son ensemble, remarquablement analysée, dans son esprit, dans ses procédés et dans ses moyens, par M. H. JOLY[2]. Au point de vue de l'histoire, les moyens essentiels de cette science sont les archives et les bibliothèques. Des archives italiennes, il convient seulement de savoir qu'en vertu d'une circulaire du 30 janvier 1913, on a dû réunir au ministère de l'Intérieur, de qui elles continuent de dépendre, les inventaires existants, et que,

1. Mars-avril 1913, p. 352 et suiv.

2. *Les Universités italiennes*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1914.

Digitized by Google

en décembre 1916, elles sont devenues accessibles aux travailleurs pour la période 1830-1847. Les notices de la publication bien connue de M. G. DEGLI AZZI continuent de fournir des renseignements précis sur de nombreux dépôts italiens[1], et l'*Annuario del R. Archivio di stato di Milano* des indications intéressantes sur la marche des travaux effectués dans cet important dépôt de l'Italie du Nord. Les manuscrits conservés dans les principales bibliothèques continuent d'être répertoriés par M. A. SORBELLI, dont les volumes XXIV et XXV, parus en 1917, sont principalement consacrés aux collections de Pise et Bologne[2]. M. C. BARBAGALLO, dans une étude publiée par la *Rivista d'Italia*[3], a montré toutes les insuffisances de ces bibliothèques, nombreuses sans doute (il y en avait 3,584 en 1915), mais mal distribuées dans le pays, peu dotées, en général mal cataloguées. On trouvera le répertoire de toutes ces institutions dans l'*Annuario degli istituti scientifici italiani* de M. Silvio PISANO, qui rendra de grands services[4]. Des institutions de même nature, mais conçues sur un plan nouveau, parce que issues de la guerre, comme l'*Ufficio storico della mobilitazione*, institué à Rome, ont été étudiées par moi-même dans plusieurs articles[5]. Parmi les bibliographies italiennes récentes, l'une des plus sérieuses et les plus utiles est celle que M. Alessandro MANNO a consacrée à l'histoire du Piémont : je n'en connais que le volume qui correspond aux lettres *La-Mo*, mais je puis témoigner, par l'usage que j'en ai fait, de la valeur des articles consacrés aux localités et aux régions qui s'appellent Ligurie, Marengo, Monaco, Mondovi, Moncalieri, etc.[6].

Mais les institutions scientifiques anciennes ou nouvelles ne « rendront » qu'autant que changera l'esprit de ceux qui, en Italie, se consacrent aux études historiques. M. R. CAGGESE a très justement montré que la période des plaidoyers et des panégyriques devrait être désormais close et qu'il est grand temps d'aborder dans un

1. *Gli archivi della storia d'Italia* (ser. II, vol. III, 7me della Raccolta). Rocca San Casciano, Cappelli, 1913, in-8°, 301 p. La notice la plus importante est celle que M. G. Bonelli a consacrée à l'une des sections des archives de Turin (*Archivio di Corte*), d'où M. Bianchi a tiré les matériaux de ses publications.

2. *Inventari dei manoscritti delle biblioteche d'Italia*. Firenze, Olschki, 1917, in-8°, 177 et 301 p.

3. *Le Biblioteche in Italia*, dans la *Rivista d'Italia*, 15 janvier 1920.

4. Roma, Athenaeum, 1918, in-8°, x-516 p.

5. Georges Bourgin, *l'Antigermanisme et la méthodologie historique en Italie* (*Revue bleue*, 20-27 avril 1918); *Le bureau historiographique de la mobilisation italien* (*Bibliographe moderne*, janvier-juin 1918-1919).

6. *Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia* (*Biblioteca subalpina*, t. IX). Torino, Bocca, 1913, in-4°, 536 p.

Digitized by Google

esprit critique l'histoire de la péninsule[1]. C'est à ces préoccupations nouvelles que répond, en partie, la création d'une nouvelle revue, la *Nuova Rivista storica*, dont M. L. HALPHEN a analysé les tendances[2] et qui continue de vivre très activement, grâce au dévouement des jeunes historiens groupés autour de MM. Rota et Barbagallo. Sans doute, la vie locale est trop intense encore en Italie pour qu'on puisse voir de sitôt s'atténuer la dispersion des efforts scientifiques entre tant d'institutions similaires. M. Albano SORBELLI, pour la Romagne[3], M. Antonio PANELLA, pour la Toscane[4], ont montré quels avaient été les avantages de ce qu'on peut appeler le régionalisme historique; aux savants de la nouvelle école de montrer désormais les avantages du travail organisé et centralisé. Dès maintenant, dans cet esprit, M. Ettore ROTA, l'un des directeurs de la revue précitée, a consacré une intéressante notice à l'un des historiens les plus originaux et les plus avertis de l'Italie contemporaine, M. Gaetano SALVÉMINI, dont, au cours de ce Bulletin, nous aurons l'occasion de citer plusieurs fois le nom[5]. Puissent ces historiens, dont quelques-uns, comme le regretté Savi-Lopez, directeur de l'Institut italien de Paris[6], ont pu collaborer avec quelques Français, être assurés de la sympathie avec laquelle, en notre pays, autour du *Bulletin des études italiennes*[7] organisé par MM. HAUVETTE, JORDAN et BOUVY, de la *Nouvelle Revue d'Italie*[8] réorganisée par MM. É. LÉMONON et M. MIGNON, de l'Institut français de Florence[9], on suivra leurs efforts. Cette sympathie, déjà ancienne, comme le prouve l'intéressante notice que feu M. Charles DEJOB a consacrée à la Société d'études italiennes[10],

1. *Rivista d'Italia*, 15 mars 1920.

2. *A propos d'une nouvelle Revue historique italienne*, dans le *Bulletin italien*, juillet-décembre 1917.

3. *Delle cose operate dalla R. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna dall' anno 1914 al 1910*. Bologna, Emiliano, 1916, in-8°, 22 p.

4. *Gli studi storici in Toscana nel secolo XIX e l'opera cinquantenaria della R. Deputazione toscana di storia patria*. Bologna, Zanichelli, 1916, in-8°, 20 p.

5. *Una pagina di storia contemporanea, Gaetano Salvémini*. Milano, Albrighi-Segati, 1919, in-8° (*Biblioteca della nuova Rivista storica*, n° 1).

6. Sur son œuvre, voir la notice de M. G. Manacorda, dans la *Rivista d'Italia*, juin 1919.

7. Chez E. Leroux. Joindre : général A. di Giorgio, *l'Alliance franco-italienne;* trad. par M. Georges Hervo. Paris, Impr. nationale, 1919, in-8°, 20 p.

8. Chez Félix Alcan en France, chez Formiggini en Italie.

9. Cf. à son sujet l'article de M. J. Alazard, *Revue bleue*, 10 janvier 1914, et la notice non signée de la *Revue hebdomadaire*, 8 février 1915.

10. *Histoire de la Société d'études italiennes*. Paris, de Boccard, 1919, in-8°, 85 p.

Digitized by Google

s'est renforcée, dans ces dernières années, en se dégageant précisément de la rhétorique périlleuse pour la vertu des individus et des peuples et la sûreté de leurs relations[1].

Généralités. — Le recueil des articles écrits de 1884 à 1911 par M. Alessandro d'Ancona se clôt heureusement par un index des noms propres; on y trouve une quantité de notes souvent minuscules sur divers faits ou divers personnages du *Risorgimento* : Stendhal et l'Italie; Vieusseux et la Toscane; la mission d'Aleardi en France en 1848; Montanelli et Guerrazzi; Isaac Artom, le collaborateur de Cavour; Costantino Nigra, poète; la campagne de 1859; l'alliance prusso-italienne de 1866, tels sont les morceaux de résistance du volume, écrits, bien souvent, à propos d'un livre récent ou d'une allusion contemporaine, presque toujours vivants et bienvenus. Dans l'excellente petite collection de la Bibliothèque de l'Université populaire de Milan, le professeur Arrigo Solmi a publié un *Risorgimento italiano* qui est un clair résumé de l'histoire italienne de 1815 à 1920; l'auteur est parvenu, en moins de 200 pages, à mettre en lumière les faits les plus caractéristiques de cette histoire[2]. L'*Italia dal 1870 ad oggi*[3] de M. Conrado Barbagallo constitue un autre travail de vulgarisation intelligente, où l'évolution économique de l'Italie moderne est retracée dans ses faits essentiels et en liaison avec les événements de la politique intérieure et extérieure[4].

Histoire littéraire. — Deux ouvrages de M. Luigi Torrelli mettent en lumière deux aspects essentiels de la vie littéraire en Italie : le théâtre[5] et la critique[6]. Dans le premier, M. Torrelli montre que,

1. Voir, à cet égard, Hauvette, *Les études italiennes*, dans la *Science française* (rédigé pour l'Exposition universelle de San-Francisco). Paris, Larousse, 1915, 2 vol. in-8°, t. II; — J. Luchaire, *Les relations intellectuelles franco-italiennes*, dans la *Revue politique et parlementaire*, 10 avril 1918, et Carlo Pellegrini, *Edgar Quinet e l'Italia*. Pisa, Folchetto, 1919, in-8°, 129 p., que je n'ai pas eu entre les mains.

2. *Biblioteca dell' Università popolare*, série A. Milano, 10, via Pace; 2 l. 50.

3. Milano, Treves, 1918, in-18, 93 p.

4. Cf. Ch. Seignobos, *Le passé et l'avenir de l'Italie*, dans *Scientia*, décembre 1919; — A. Ferrari, *Principi e fasi del Risorgimento italiano*, dans *Nuova Rivista storica*, mai-août 1919.

5. *L'evoluzione del teatro contemporaneo in Italia*. Palermo, Sandron, 1913, in-16, 435 p. On trouvera une bibliographie de l'histoire du théâtre en Italie dans un compte-rendu de M. C. Levi sur le livre de M. A. Chiappelli (*Storia del teatro in Pistoia*), dans *Archivio storico italiano*, 1913, 1er fasc., p. 429.

6. *La critica letteraria italiana negli ultimi cinquant' anni* (*Biblioteca di coltura moderna*). Bari, Laterza, 1914, in-8°, 511 p. Sur le journalisme italien,

Digitized by Google

dégagé de toute influence traditionnelle, le théâtre italien a pu très naturellement passer du romantisme et du naturalisme au vérisme des Giacosa, des Rovetta et des Praga, et souligne le peu de valeur « nationale » des œuvres, souvent remarquables, qui ont été jouées en Italie. Dans le second, il distingue les grands courants de la critique : romantique, avec Francesco de Sanctis; positiviste, avec les philosophes comme Bonghi et Chiappelli; les lettrés comme Carducci, Zumbini, Graf et d'Ovidio; les journalistes comme Morello-Rastignac, Capuana, Scarfoglio; les savants comme Lombroso; enfin esthétique, avec M. B. Croce et la *Critica*. Ces deux livres auraient la valeur de bons instruments de travail si l'on y trouvait les indications bibliographiques et biographiques que paraît comporter l'analyse des œuvres énumérées[1].

HISTOIRE ÉCONOMIQUE. — C'est un des mérites, parmi beaucoup d'autres, de la *Riforma sociale*, la revue « libériste » de Turin, que d'assurer la publication régulière de l'ouvrage considérable, par la taille et par le contenu, que constitue l'*Italia economica* de M. Riccardo BACHI[2]. Ses notices, ses tableaux, ses bibliographies fournissent des matériaux de premier ordre aux économistes et aux historiens. M. Ernest LÉMONON est l'un et l'autre, et on lui saura gré, à plusieurs titres, de son étude sur l'*Italie économique et sociale de 1861 à 1912*[3]; il y montre la remarquable façon dont l'Italie a pu se relever, depuis 1861, et ses progrès véritablement gigantesques entre 1898 et 1907. L'évolution sociale y est moins nettement analysée, et, à cet égard, on se reportera davantage, pour le point de vue moral, aux travaux de M. Henri JOLY[4] ou de M. Anto-

cf. R. Barbiera, *Per la storia del giornalismo italiano : l'alba del « Corriere della sera »*, dans *Rivista d'Italia*, septembre 1919. — Sur certains éléments de la vie intellectuelle à Florence, voir les deux ouvrages, que nous n'avons pas reçus : Gaspero Barbéra, *Lettere di Gaspero Barbéra, tipografo editore (1841-1879)*, avec préface d'A. d'Ancona. Firenze, Barbéra, 1914, in-16, XX-317 p., et P. Prunas, *Il gabinetto scientifico-letterario G.-P. Vieusseux, 1919-1914*. Firenze, Soc. tip. fiorentina, 1914, in-8°, 223 p.

1. Signalons, à propos de F. de Sanctis, ses *Lettere da Zurigo a Diomede Marvasi, 1856-1860*, publiées par Elisabetta Marvasi, avec une préface de B. Croce. Napoli, Ricciardi, 1913, in-16, 146 p., et Benedetto Croce, *Gli scritti di Francesco de Sanctis*. Bari, Laterza, 1917, in-8°, 116 p.

2. *1913*, XVI-313 p.; *1914*, XVI-314 p.; *1915*, XVI-317 p.; *1916*, XVI-394 p.; *1917*, XVI-312 p.; *1918*, XV-352 p.

3. Collection du Musée social. Bibliothèque d'histoire contemporaine, Paris, Félix Alcan, 1913, in-8°, 432 p.

4. *Études sociales sur l'Italie. L'Ombrie*, dans le *Correspondant*, 25 janvier 1913; *le Latium, Rome capitale et la campagne romaine*, Académie des sciences morales et politiques, comptes-rendus, juin 1913.

Digitized by Google

nio GRAZIADEI[1]; pour le point de vue de la législation, au très bon petit livre du député Angiolo CABRINI[2], un des hommes les plus clairvoyants et les plus actifs du Parlement italien. M. Cabrini montre qu'en matière sociale les premières réalisations remontent à l'année 1880; depuis lors, dans la mesure où ses traditions et ses besoins le lui permettaient, l'Italie a imité les grands pays voisins, dotés de tout un système d'assurances et de protection, gardant d'ailleurs sa pleine originalité en ce qui touche les institutions agraires. — M. Cabrini est un des membres du commissariat de l'émigration. A ce phénomène si caractéristique de l'Italie moderne, un grand nombre d'ouvrages ont été consacrés, dont nous ne retiendrons ici que celui de M. Ernest LÉMONON, qui a su très heureusement exposer une question délicate en employant des arguments et en utilisant des faits qui ne peuvent plus, ni en France ni en Italie, donner matière à de fâcheuses interprétations[3]. M. Paulo-G. BRENNA a également étudié l'émigration italienne, qui est, dans la péninsule, un fait ancien[4]; mais ce fait a pris, à partir des environs de l'année 1881, un caractère tout nouveau, avec des répercussions considérables sur l'économie italienne. M. Brenna montre, très justement, l' « adaptabilité » des ouvriers italiens : « soyeux » à Lyon, mineurs en Lorraine, vignerons à Avignon, métallurgistes en Allemagne, confiseurs à New-York. Mais il se contente de décrire et ne propose pas de remède. M. L. BONNEFON-CRAPONNE[5] place le phénomène de l'émigration dans l'ensemble de l'économie italienne, dont il retrace l'évolution aux XIX^e^ et XX^e^ siècles et les principales manifestations actuelles : sériciculture, tissage de la soie, du coton et de la laine, métallurgie et industries dérivées, agriculture, industrie des étrangers, telles sont les principales directions où s'affirme l'activité des Italiens, dont la réussite en matière de construction automobile ou d'hydro-électricité est un gage de leur avenir industriel. L'économie italienne n'a pu, comme toutes les économies, qu'être bouleversée par la grande guerre : on en trouvera des preuves

1. *La questione agraria in Romagna. Mezzadria e bracciatanto* (*Biblioteca della Critica sociale*). Milano, Critica sociale, 1913, in-16, 252 p. Cf. G. Bourgin, *La question agraire en Italie*, dans la *Revue d'Économie politique*, 1912, p. 148 et suiv.

2. *La Legislazione sociale*, dans la collection *l'Italia d'oggi*. Roma, Bontempelli, 1914, in-16, 266 p.

3. *L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France*. Paris, Félix Alcan, 1918, in-18, 90 p.

4. *L'emigrazione italiana nel periodo antebellico*. Firenze, Bemporad, 1918, in-18, VIII-335 p.

5. *L'Italie au travail*. Paris, P. Roger, [1916], in-18, X-282 p.

Digitized by Google

surabondantes dans la collection de M. R. Bachi, déjà signalée, et dans le recueil officiel publié par les soins de M. Giuffrida sous le titre de l'*Effort économique et financier de l'Italie pendant la guerre*[1].

Histoire militaire et navale. — En dehors des ouvrages multiples publiés sur la grande guerre, dont nous citerons plus loin quelques-uns[2], on compte peu de livres consacrés à l'histoire militaire de l'Italie moderne. Le lieutenant-colonel Sante Laria a constitué *I fasti militari dei finanzieri d'Italia*[3]. Le tome premier de cette histoire retrace l'origine de ce corps, qui est sorti d'un corps pontifical créé en 1786 et des « chasseurs verts » de la Cisalpine. Pendant la période française, les *finanzieri* participèrent à plusieurs expéditions contre les brigands des frontières; après 1815, plus d'un d'entre eux fit partie des *carbonari* et joua un rôle dans les insurrections de 1831, 1843, 1848, 1849 et 1859. C'est un aspect spécial de la vie militaire pendant la grande guerre qu'étudie le Dr Francesco Leonetti en commentant les textes qui concernent la *Mobilitazione industriale italiana*, organisée par le décret du 26 juin 1915[4].

La grande guerre a attiré l'attention des Italiens sur le facteur naval, grâce surtout aux productions de l'*Ufficio speciale* du ministère de la Marine[5]. M. Pietro Silva, le distingué professeur à l'Académie navale de Livourne, a exposé les progrès faits par la marine italienne depuis le temps de la défaite de Lissa jusqu'au moment où Rizzo fit sauter en plein port de Trieste le cuirassé autrichien *Wien* et où, le 11 juin 1918, le même Rizzo et

1. Rome, impr. de l'Institut international d'agriculture, 1919, in-4°, 63 p. Cf. mon compte-rendu dans la *Revue du mois*, 10 janvier 1920. Joindre : R.-G. Lévy, *L'Italie économique*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1915, t. LXXXV, p. 28 et suiv.; C. Manducci, *L'essor industriel de l'Italie*, dans la *Science et la vie*, mars 1918, et, pour le commerce, le t. II du *Manuale di storia del commercio*, par A. Segre (Torino, Lattes, 1915, in-8°, 513 p.), p. 268-379. — Nous n'avons pas reçu : Sartorius von Waltershausen, *Die sizilianische Agrarverfassung und ihre Wendlungen, 1786-1912*. Leipzig, 1913, in-8°.

2. Voir p. 283.

3. T. I, *1800-1870*. Milano, Alfieri-Lacroix, 1917, in-8°, xv-376 p.

4. Roma, collection des *Manuali pratici legislativi*, n° 12, tip. della Camera dei deputati, 1916, in-18, 268 p. — A compléter par le *Bolletino del Comitato centrale della mobilitazione industriale*.

5. C'est de cette espèce de propagande que relèvent le livre de M. Maffio Maffei et la luxueuse revue mensuelle *l'Italia sul mare*, brillant succédané de la solide *Rivista marittima*.

Digitized by Google

ses compagnons remportèrent, à Premuda, une véritable victoire navale[1]. Il y montre l'action des grandes individualités, comme Saint-Bon et B. Brin, mais s'efforce de replacer cette action dans le cadre de la vie nationale. Avec M. Mario Sobrero, nous retombons dans la mauvaise littérature de guerre : comme ceux qui, en France, ont prétendu décrire l'œuvre de la marine, M. Sobrero se contente de rappeler, à grand renfort d'épithètes, l'héroïsme silencieux de celle-ci[2]; le moindre récit critique d'une opération ferait mieux notre affaire. Si le livre de M. Archibald Hurd est tendancieux[3], parce qu'il est écrit par un allié sympathique à l'œuvre italienne, il a cependant beaucoup plus de valeur que le livre de M. Sobrero, parce que l'auteur est un spécialiste et qu'il a dessiné avec précision le cadre chronologique où s'est déroulée, pour l'Italie, la guerre maritime et déterminé l'aire d'action de certaines formes offensives ou défensives nouvelles, telles que l'aviation ou la marine marchande. Malheureusement, il ne situe pas suffisamment le rôle politique de l'Italie par rapport aux puissances et aux problèmes méditerranéens. Quant à l'ouvrage du contre-amiral E. Bravetta[4], ce n'est qu'un manuel, pour le grand public sans doute, de la guerre sous-marine : la description du sous-marin, ses moyens défensifs et offensifs, son rôle dans les flottes de combat, la défense active et passive des navires marchands, telles sont les principales divisions où il a réparti une matière déjà riche et dont l'étude détaillée de la guerre ne peut manquer d'augmenter la masse.

Histoire coloniale. — Un bon exposé de l'histoire coloniale de l'Italie, depuis 1852, c'est-à-dire depuis le moment où le Piémont songea à organiser une colonie pénitentiaire dans l'archipel malais, jusqu'à la conquête de la Libye, a été dressé par M. Alberto Botarelli[5];

1. *Da Lissa a Premuda* (coll. *Pagine dell' ora*, n° 48). Milano, Treves, 1918, in-16, 63 p. Cf. O. Guéhéneuc, *la Revanche de Lissa*, dans la *Revue de Paris*, 1er août 1918, et la brochure : *la Politica navale dell' Italia e degli altri stati belligeranti, e dei neutrali nell' ora presente, Quaderni della Rassegna la Vita marittima e commerciale*. Genova, 1918, in-8°, 290-III p.

2. *Sulle navi d'Italia*. Milano, Alfieri-Lacroix, [1917], in-8°, 159 p.

3. *Italian sea power in the great war*. London, Constable and C°, [1918], in-16, 124 p.

4. *L'insidia sottomarina e come fu debellata, con notizie sul recupero delle navi affondate*. Milano, Hœpli, 1919, in-8°, 500 p.

5. *Compendio di storia coloniale italiana* (*Biblioteca del collegio di scienze politiche e coloniali*, I). Roma, tipografia della Camera dei deputati, 1914, in-16, 210 p. — Sur l'Érythrée, cf. A. Omodeo, V. Peglio, Gh. Valenti, *la Colonia Eritrea, condizioni e problemi* (Società italiana per il progresso delle scienze). Rome, Bertero, 1913, in-8°, 226 p.

Digitized by Google

l'auteur montre très justement la liaison très étroite des événements intérieurs et de l'expansion coloniale, mais on ne voit pas suffisamment, en dehors des documents parlementaires, les sources sur lesquelles repose son travail, et il ne replace pas assez l'effort italien dans l'ensemble des efforts coloniaux réalisés par les états européens aux XIX^e^ et XX^e^ siècles. Un autre petit livre de M. Ernest LÉMONON[1], nourri de faits et de citations, oppose avec esprit l'impérialisme de Crispi, qui s'est renouvelé dans le nationalisme de l'*Idea nazionale*, et la prudence de Depretis et de Di Rudini, et poursuit l'étude de la politique coloniale italienne pendant la guerre. A cet égard, on regrettera que M. Lémonon n'ait pas étudié dans le détail les idées très intéressantes de l'Institut colonial; du moins, avec les amis de l'Italie, il pourra se réjouir des réalisations qui ont été récemment enregistrées touchant l'Asie Mineure et la Méditerranée orientale.

Un grand nombre d'ouvrages ont été consacrés à la conquête de la Tripolitaine[2]. Nous ne retiendrons ici que l'ouvrage officiel du capitaine de frégate G. RONCAGLI, qui, dans les archives de la section historique de la marine, aux destinées de laquelle il préside actuellement, a trouvé la matière d'un travail considérable. Le tome premier, récemment paru[3], expose les raisons profondes, économiques, politiques et sentimentales, qui ont amené l'Italie à se préoccuper de la Tripolitaine, étudie le plan général de la campagne, sa préparation, et fait l'historique des opérations en Adriatique, dans la mer Ionienne, dans la Méditerranée centrale, à Tripoli, Tobruk, Derna, Bengasi et Homs, jusqu'au moment où la publication du décret du 5 novembre 1911, établissant la souveraineté italienne dans cette partie de l'Afrique du Nord, clôture la première période de la conquête.

La grosse difficulté que l'Italie devait trouver en Tripolitaine — et qu'elle y a, de fait, trouvée — c'est l'élément fanatique[4]. M. Aldo-

1. *La politique coloniale de l'Italie*. Paris, Félix Alcan, 1919, in-16, IV-75 p.

2. Nous citerons ici : C. Causa, *La guerra italo-turca e la conquista della Tripolitania e della Cirenaica dallo sbarco di Tripoli alla pace di Losanna* (1^re^ éd., 1912). Firenze, Salani, 1913, in-16, 314 p.; B. Labanca, *La guerra italo-turca, considerazioni storiche, politiche, religiose*. Agnone, tip. Sannitica, 1912, in-8°, 106 p.; G. Bordoni, *Storia completa della guerra italo-turca*. Milano, Bietti, 1913, in-8°, 190 p.

3. *Guerra italo-turca (1911-1912). Cronistoria delle operazioni navali*. Milano, Hoepli, 1918, in-8°, XIX-436 p.

4. Sur la Tripolitaine au point de vue économique, cf. *Guida-Annuario della Tripolitania..., 1916-1917*. Genova, Provenzal, 1917, in-8°, 708 p., et

Digitized by Google

brandino MALVEZZI, bien que nationaliste convaincu[1], explique qu'il y a moyen, pour les Italiens, de ne pas s'aliéner cet élément, et qu'il y a lieu, à cet effet, de favoriser les congrégations religieuses indigènes pour contrecarrer l'action politico-religieuse ottomane. Le rôle des Senoussistes tripolitains pendant la grande guerre aura peut-être fait changer M. Malvezzi d'avis sur ce point. Ajoutons que le nationalisme de M. Malvezzi se donne libre carrière touchant... la France, à qui il reproche d'avoir échoué totalement, au point de vue musulman, en Algérie et en Tunisie : l'Italie, sans doute, eût fait mieux.

BIOGRAPHIE. — Une des caractéristiques, et, sans doute, une des erreurs de l'historiographie moderne en Italie, c'est l'importance qu'elle donne aux études biographiques. Nous ne retiendrons, des figures innombrables qui sollicitent l'attention des écrivains, que les essentielles, et, parmi les écrits biographiques, que ceux qui s'efforcent de rattacher l'étude biographique à l'évolution profonde de la nation.

Leopardi a été étudié dans divers travaux : le livre de M. Paul HAZARD[2] fournit une analyse délicate du pessimisme éminemment original du grand écrivain italien. L'*Essai* de M. N. SERBAN ne renouvelle rien en matière leopardienne[3]; on y trouvera une bonne traduction du *Journal d'amour*. M. L. FALCHI a montré les éléments de la pensée civique de Leopardi[4].

Mazzini est l'objet d'études non moins nombreuses. La publication de ses œuvres continue régulièrement[5]. A l'histoire de sa jeunesse,

R. della Volta, *la Tripolitaine*, dans la *Revue économique internationale*, 15-20 octobre 1913.

1. *L'Italia e l'Islam in Libia*. Milano, Treves, 1913, in-18, XXIV-270 p.

2. *Leopardi* (coll. *les Grands écrivains étrangers*). Paris, Bloud, 1913, in-18, 243 p. Cf. G. Finzi, traduction Mme Thiérard-Baudrillard, *Giacomo Leopardi. Sa vie et son œuvre*. Paris, Perrin, 1920, in-16, VIII-280 p.

3. *Leopardi sentimental. Essai de psychologie leopardienne*. Paris, Champion, 1914, in-8°, 247 p. Cf. la traduction anglaise de divers poèmes de 1828-1830, par H. Cloriston, dans *Quarterly Review*, janvier-avril 1913; C. Pascal, *Le scritture filologiche di G. Leopardi*. Catania, Battiato, 1919 (voir *Rivista d'Italia*, juin 1919, p. 274-275).

4. *Nuove osservazioni sul sentimento civile del Leopardi*, dans *Nuova Antologia*, 1er mars 1913. Nous n'avons pas reçu : Antonio Fradeletto, *Giacomo Leopardi*. Milano, Treves, 1919, in-16, XI-50 p. (coll. des *Pagine dell' ora*).

5. Le t. XV de l'*Epistolario* est paru en 1918 (Imola, Galeati, in-8°, VI-281 p.). La fameuse lettre de Mazzini à Charles-Albert a été étudiée, d'après la collection Malvezzi, par M. Albano Sorbelli (*La prima edizione della lettera di Giuseppe Mazzini a Carlo-Alberto*. Bologna, Gamberini-Parmiggiani, 1918, in-8°, 12 p.).

Digitized by Google

M. Alessandro Luzio a consacré un important livre : il a publié un choix de lettres de la mère de Mazzini[1], où l'amour maternel le plus intense s'exprime pour celui que son patriotisme condamne aux périlleuses entreprises et à l'exil amer. Dans son milieu familial, on comprend que Mazzini ait pu puiser cette confiance en soi, qui constitue un des aspects de sa psychologie. M. F.-L. Mannucci a, d'autre part, étudié les origines littéraires de Mazzini[2], en utilisant les notes et extraits sortis de la plume du futur conspirateur entre 1820 et 1829. Extrêmement précoce, Mazzini a beaucoup lu et, sans doute, beaucoup retenu; c'est probablement pour cela que, en dépit de ses exégètes italiens, sa pensée se trouve, sur tant de points, si peu originale. Parmi ces exégètes, deux ont récemment abordé l'étude de la pensée mazzinienne avec un état d'esprit critique assez rare en Italie : l'un est M. E. Bertana, dans un article important de la *Nuova Rivista storica*[3], où il étudie les sources intellectuelles de Mazzini; l'autre est M. Gaetano Salvémini, qui a montré les rapports exacts de la pensée et de l'action chez Mazzini, dans un volume de tous points remarquable faisant partie de la bonne petite collection la *Giovine Europa*[4]. M. Salvémini définit le système mazzinien comme essentiellement théocratico-utopiste; ce système est issu de la philosophie de Rousseau et du socialisme saint-simonien. Si, en matière politique, bien souvent indépendamment de l'action de Mazzini lui-même, ses idées sont parvenues à se réaliser, elles ont échoué en matière religieuse et sociale; sur ce dernier point, elles se sont heurtées au socialisme moderne, prolétarien, destructeur et antinational. MM. F. de Luca[5], Mario Baratta[6] et H. Bergmann[7] ont étudié des aspects particuliers de la pensée ou de l'action mazzinienne en matière politique et sociale[8].

Y a-t-il eu entre Mazzini et Gioberti des rapports intellectuels?

1. Maria Mazzini, *Carteggio inedito del 1834-1839*. Torino, Bocca, 1919, in-16, XII-382 p. Cf. l'étude de G. Gentile, *Rivista d'Italia*, mai 1919, p. 45-58.

2. *Giuseppe Mazzini e la prima fase del suo pensiero letterario*. Milano, Casa editrice Risorgimento, 1919, in-18. Cf. l'étude de P. Silva, dans le *Corriere della sera*, 31 août 1919.

3. Septembre-décembre 1919, p. 497-539.

4. Catania, Battiato, 1915, in-8°, 202 p. Sur les idées sociales de Mazzini, voir le résumé d'une conférence du professeur Colajanni dans le *Corriere della sera*, 7 avril 1919.

5. *Giuseppe Mazzini e le più importanti questioni politico-sociali odierne*. Catania, Giannotta, 1913, in-16, 35 p.

6. *Giuseppe Mazzini ed il confine orientale d'Italia* (*Quaderni geografici*, 7). Novara, Istituto de Agostino, 1919, in-8°, 30 p.

7. *Mazzini et les Slaves*, dans le *Monde slave*, mai 1918.

8. Sur le séjour de Mazzini en Angleterre, voir les *Recollections* de John

Digitized by Google

Telle est la question que s'était posée M. Edmondo Solmi dans un livre posthume, publié par M. Arrigo Solmi[1]. M. Solmi connaît certainement mieux Gioberti que Mazzini, auquel il attribue à tort une grande originalité de pensée; les analogies d'idées qui déterminent les deux patriotes ne permettent pas de conclure à une parenté proprement dite. Au surplus, ces rapports n'ont pu durer bien longtemps, car ils ne sont pas antérieurs à 1833 et ils n'ont pas duré après 1848, date de la rupture entre Gioberti et Mazzini. M. Solmi, en revanche, expose avec beaucoup de précision l'influence du procès de 1833 et de l'exil en France sur la formation des idées de *Il Primato*. La rupture entre Mazzini et Gioberti fut rendue publique lorsque parut l'écrit de Mazzini, quatre jours après la chute du ministère Gioberti[2]. Pour M. Giuseppe Maggiore, il y a une parenté d'idées entre Fichte et Gioberti[3], car le second a été, par ses écrits, l'excitateur de la race latine, comme le premier a été, par ses discours, celui de la nation allemande. Mais, ouvrage de propagande, l'opuscule de M. Maggiore se contente d'affirmations grandiloquentes, qui ne peuvent tenir compte de démonstrations. M. Gustavo Balsamo-Crivelli s'est donné la tâche de publier les grandes œuvres de Gioberti. En 1917 paraissait, par ses soins, l'*Ultima replica ai municipali*[4], dirigée principalement contre Da Bormida et Pinelli, et dont la première édition fut brûlée, par souci d'union nationale et par respect du souvenir de morts récents, le 7 juin 1852; le seul exemplaire subsistant, retrouvé à la Bibliothèque nationale de Rome, a permis à M. Balsamo-Crivelli d'enrichir l'histoire des polémiques patriotiques d'un texte remarquable, où Gioberti fait la critique des théories et, encore plus, du scepticisme des « municipaux » italiens. Le *Primato morale* est antérieur à l'*Ultima*

Morley, publiées à Londres en 1917 (cf. *Rivista d'Italia*, décembre 1919, p. 539-540). — Sur deux amis de Mazzini, voir Alfonso Lazzari, *Lettera di Eleonora Ruffini a E. Benza*. Rome, Lapi, 1916, 90 p. Joindre : général Filareti, *La pensée de Mazzini*, dans la *Nouvelle Revue d'Italie*, avril 1920.

1. *Mazzini e Gioberti* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, VII, 8). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, xx-467 p.

2. Voir Natali, *L'idea del Primato italiano prima di Vincenzo Gioberti*, dans la *Nuova Antologia*, 1er juillet 1917. — Sur l'évolution du néoguelfisme, voir Antonio Anzilotti, *Del neoguelfismo all' idea liberale*. Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1917, in-8°, 69 p.

3. *Gioberti e Fichte* (coll. des *Pagine dell' ora*, 53). Milano, Treves, 1919, in-18, 68 p.

4. *Biblioteca di storia contemporanea*, 9. Torino, Bocca, 1917, in-18, 204 p. Cf. une curieuse application aux événements contemporains par R. Mauro, *Il « disfattismo » nella disfatta di Novara*, dans la *Critica sociale*, 16-31 mars 1918.

Digitized by Google

replica[1]. L'idée première de l'ouvrage a été formulée par Gioberti dès 1842, et il a été écrit avant le mois de mai 1843. Les éditions postérieures diffèrent de la première touchant le passage consacré aux Jésuites, devenu les *Prolegomeni*, dans lesquels Gioberti refuse aux membres de l'ordre la faculté de redevenir véritablement Italiens. Dédié à Silvio Pellico, le *Primato* fait reposer l'avenir de l'Italie sur l'idéal religieux, et cet avenir ne peut être réalisé que par l'éducation de l'opinion publique et par la collaboration de la papauté et du royaume piémontais[2].

Une des familles qui, dans le Mezzogiorno, ont eu le plus d'influence, et la plus méritée est, sans nul doute, celle des Poerio, sur lesquels M. Benedetto Croce fournit un ensemble de renseignements tout à fait intéressants[3]. Le juriste Giuseppe Poerio, tout nourri de J.-J. Rousseau et de Gœthe, a participé au mouvement de 1799 et soutenu le gouvernement français après 1806; au retour des Bourbons, il sera puni par trois années d'exil, mais son esprit modéré n'adoptera pas alors les conclusions révolutionnaires de son frère Raffaele, qui jouera un rôle dans les événements de 1820. De ses deux fils, Carlo est celui qui continue le mieux sa pensée, car c'est lui qui s'efforcera de convertir Naples à la monarchie constitutionnelle. Sa fille Carlotta a été la mère des Imbriani et elle a maintenu la tradition « poerienne parmi ses nombreux enfants[4] ». Quant à Alessandro Poerio, dont M. B. Croce a publié un certain nombre d'œuvres[5], il a fait l'objet d'une courte, substantielle et un

1. *Del primato morale e civile degli Italiani*, t. I (*Collezione dei classici ital.*, XXIV). Torino, Unione tipografica editrice torinese, 1919, in-18, LXVIII-262 p. Le t. II vient de paraître. Cf. l'étude d'Ottolini dans la *Rivista d'Italia*, avril 1919, p. 500-501.

2. Des *opera minora* de Gioberti, à citer : Vittorio Cian, *Lettere di Vincenzo Gioberti e di P.-D. Pinelli, 1833-1849*. Torino, Oliveri, 1913, in-8°, CXIJ-316 p. Je n'ai pas vu G. Saitta, *Il pensiero di Vincenzo Gioberti*. Messina, Principato, 1917, in-8°, 452 p. — De Gioberti, on pourra, à certains égards, rapprocher Rosmini (cf. G.-B. P., *Il Rosmini e gli uomini del suo tempo*. Firenze, Giannini, 1918, in-18, 262 p.; P. Pedrotti, *La missione diplomatica di un filosofo irredento*, dans *Vita italiana*, 15 novembre 1917) et Romagnosi (sur ses rapports avec Hegel, cf. A. Ghisleri, *Metafisica germanica e mentalità italiana*, dans *Rivista d'Italia*, mars 1919, p. 273-284).

3. *Una famiglia di patriotti ed altri saggi storici e critici* (*Scritti di storia letteraria e politica*, XIII). Bari, Laterza, 1919, in-8°, VIII-310 p.

4. D'autres « essais » sont consacrés par M. Croce aux De Angelis, exilés en France en 1821, et dont l'un servira à Michelet pour ses travaux sur Vico, à D. Fiore, expulsé de Naples après 1799, à F.-P. Borzelli et G. de Sivo, deux écrivains napolitains de valeur.

5. *Il viaggio in Germania, il carteggio letterario ed altre prose*. Firenze, Le Monnier, 1917, in-16, 277 p.

Digitized by Google

peu grandiloquente biographie de M. Gilberto SECRÉTANT[1]. Ce Poerio, que son état de santé a condamné aux lettres, a beaucoup voyagé; il s'est familiarisé avec la littérature allemande, tout en s'imprégnant de la poésie de Leopardi et de Tommaséo. Il a cherché à renouveler la poésie italienne en y faisant pénétrer sa foi patriotique; s'il n'a pas complètement réussi comme poète, il a du moins mis d'accord ses convictions et ses actes, car, blessé à la bataille de Mestre, livrée le 27 octobre 1848 pour le salut de Venise, il fut amputé d'une jambe et mourut, en héros, le 3 novembre suivant.

C'est une autre espèce de héros qu'Orsini, sur lequel on trouvera des renseignements dans la biographie compacte et diffuse que lui a consacrée M. Alessandro LUZIO[2]. Il en ressort qu'Orsini, dès sa jeunesse, s'est révélé comme un déséquilibré. Cet état n'a pu être qu'exaspéré par les procédés politiques employés dans les milieux mazziniens, par son arrestation et sa détention de 1855. Quant à l'attentat contre Napoléon III, c'est l'acte d'un isolé subissant non seulement les conditions générales de son pays et de la France, mais l'influence qu'ont pu exercer sur sa psychologie rudimentaire d'autres attentats, ceux de Pianori, en 1855, et de Tibaldi, en 1857.

On sera très reconnaissant à M. D. BATTESTI, professeur au lycée de Nîmes, de la biographie qu'il a écrite sur le grand ministre italien Massimo d'Azeglio[3]. Sans doute, M. Battesti n'a pas dépouillé les sources italiennes dans le détail, et, en particulier, les nombreux *carteggi*, qui contiennent tant de renseignements, mais son livre repose sur des faits bien établis et bien choisis, et il met en pleine lumière l'artiste élégant et distingué, le patriote qui trouve sa voie en comprenant les tares du gouvernement romain, le littérateur lié avec le milieu manzonien, l'agitateur des États romains, entre 1844 et 1849, le ministre libéral de Victor-Emmanuel, vite dépassé par Cavour, qui saura, cependant, se servir de lui en 1859 et 1860, jusqu'au moment où d'Azeglio s'opposera aux enrôlements garibaldiens à Milan. D'Azeglio n'avait pas prévu jusqu'où les événements iraient, et sa vieillesse, toute remplie qu'elle ait été par des préoccupations d'ordre littéraire et artistique, a pu en être parfois assombrie. En mourant, le 15 janvier 1866, il laissait inachevés ses

1. *Alessandro Poerio*. Profili, n° 23. Genova, Formiggini, 1912, in-16, 77 p.

2. *Felice Orsini*. Milano, Cogliati, 1914, in-16, 442 p. Il est extraordinaire que M. Luzio ne se soit pas préoccupé des sources françaises de l'affaire Orsini (Arch. nationales, BB^{30} 440-444).

3. *Un patriote italien : Massimo d'Azeglio. Sa vie, ses écrits, son rôle politique*. Bourges, Sire, 1913, in-8°, 287 p.

Digitized by Google

Ricordi, qu'il avait conçus comme un bréviaire de morale et de patriotisme.

D'Azeglio a été l'adversaire du « garibaldisme ». On aura peu de nouveautés à indiquer ici sur Garibaldi : le petit livre de Mme Anna Errera est écrit pour le grand public, avec un souci méritoire de simplicité dans l'expression[1]. Mme Bice Dobelli n'a rien changé au texte de M. G.-M. Trevelyan[2]. M. G. Castellini a publié le second volume des *Pagine di storia* du garibaldien Abba[3], où sont groupées diverses études sur Garibaldi : la stratégie antimilitariste de Garibaldi, sa retraite de Rome en 1849, la formation du corps des « chasseurs des Alpes » dix ans plus tard, l'organisation diplomatique et militaire de la campagne de 1860, l'opinion politique dans le monde universitaire pisan en 1866, tels sont les sujets de ces études, que l'affection d'Abba pour le « héros » ne rend pas inutilisables pour l'historien. L'attitude de Garibaldi en 1859 a été étudiée par Mme Ida Nazari Micheli[4], à l'occasion de son désaccord avec le colonel Medici touchant la conquête des Marches, désaccord qui aboutit à la démission de Garibaldi. Les documents utilisés, qui proviennent de la Bibliothèque nationale de Rome, nous renseignent en outre sur le rôle de la Ligue militaire fondée par Medici. C'est à un garibaldien français, Paul de Flotte, qu'est consacré le très joli livre de M. Adriano Colocci[5]. Ce marin aventureux, devenu révolutionnaire par réflexion et aussi par fantaisie d'esprit, après avoir joué sa partie dans les événements français de 1848-1850 et tenté de résister au coup d'État de Louis-Napoléon Bonaparte, prit part à l'expédition des « Mille », comme chef d'une petite légion de Français, et fut tué, le 22 août 1860, au combat de Solano. On l'a comparé à Pimodan — à un Pimodan rouge — et il y a de la vérité dans

1. *Garibaldi. Facile biografia.* Firenze, Bemporad, 1919, in-16, IV-254 p.

2. *Garibaldi. La formazione dell' Italia.* Bologne, Zanichelli, [1913], in-18, XIV-468 p. Voir Trevelyan, *Garibaldi e l'arte della guerra rivoluzionaria.* Udine, Moretti-Percotto, 1917, in-8°, 28 p.

3. *Ricordi garibaldini.* Torino, Società tipografica editrice nationale, 1913, in-18, 348 p. Je n'ai pas reçu : Giacomo Curátolo, *Documenti storici e cimeli riguardanti Garibaldi.* Roma, tip. Tiber, 1917, in-8°, 217 p. — Sur Garibaldi et la France en 1871, voir les pages venimeuses de M. H. Dutrait-Crozon, *Gambetta et la Défense nationale.* Paris, 1914, in-8°, p. 350 et suiv.

4. *Fanti, Medici e Garibaldi. Documenti inediti per la storia dell' esercito della Lega nell' Italia centrale, 1859.* Roma, W. Modes, 1914, in-8°, 34 p.

5. *Paolo de Flotte, 1817-1860* (*Biblioteca di storia contemporanea*, 4). Torino, Bocca, 1912, in-18, 287 p. Cf. Georges Bourgin, *Deux garibaldiens français : Paul de Flotte, Édouard Lockroy*, dans *France-Italie*, 1er juillet 1913. Je me suis assuré que les archives de la Marine n'auraient rien fourni à M. Colocci sur son sujet.

Digitized by Google

cette comparaison qui souligne heureusement l'idéalisme de Flotte. M. Colocci a écrit avec amour sa biographie, qui est aussi amusante qu'un roman.

On sait le rôle des femmes italiennes dans l'histoire du Risorgimento[1]. L'une des plus ardentes d'entre elles, la princesse de Belgiososo, méritait d'avoir les honneurs d'une biographie détaillée. M. Raffaello Barbiera, en écrivant celle-ci, a sacrifié trop souvent, à notre avis, au démon de la littérature[2]. Il est vrai que la vie de la princesse s'y prêtait, depuis son mariage avec un des plus grands noms milanais, en 1824, en passant par sa condamnation en 1833, par son salon parisien, où figurent Thiers et Mignet, Tommaséo et Gioberti, Heine et Musset, par ses journaux, la *Gazetta italiana* et *Ausonio*, jusqu'à son rôle en 1848. Elle arrive alors à développer une activité inouïe : organisation de corps de volontaires, publications de toute espèce, soins donnés aux blessés, missions politiques, tout lui est bon pour son ardent enthousiasme, qu'anime une foi de plus en plus profonde pour la démocratie. L'année 1859 la verra tout aussi philanthrope, quoiqu'un peu moins passionnée, et elle mourra, âgée de soixante-trois ans, après une vie vraiment consacrée à l'idéal patriotique.

Périodes préfrançaise et française[3]. — Les Italiens ont pu avoir un avant-goût de ce que leur réserverait la domination française par ce qu'ils ont pu vérifier dans l'ancien comté de Nice et la principauté de Monaco, dont l'organisation en 1793 a été étudiée par M. H. Morris[4].

En Savoie, si les conditions économiques du pays devaient assurer une assimilation relativement rapide, l'état d'esprit des princes

1. Voir, en dernier lieu, M^me^ Giulia Sanson, *Il Risorgimento italiano e la poesia patriottica italiana*, dans *Rassegna nazionale*, 1^er^ et 16 mai 1913. Nous n'avons pas reçu : Giacomo Curàtolo, *Garibaldi e le donne, con documenti inediti*. Roma, l'Universelle, 1913, in-8°, XVI-323 p.

2. *La principessa Belgiojoso da memorie mondane inedite o rare e da archivi segreti di stato*, nouv. éd. Milano, Treves, [1914], in-18, 466 p. Cf. M^me^ Pailleron, *Une princesse ennemie de l'Autriche : la princesse Christine de Belgiojoso*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1915, t. LXXXV.

3. Sur le comte Gorani, un des plus curieux internationalistes italiens du XVIII^e^ siècle, voir les lettres qu'il a adressées à son ami le comte Visconti, dans l'*Archivio storico lombardo*, 1^er^ mars 1913, et l'étude de G. Natali, *Un gentiluomo patriota e cosmopolita del secolo XVIII*, dans *Rivista d'Italia*, janvier 1920, avec une bonne bibliographie.

4. *Organisation du département des Alpes-Maritimes...*, dans *Annales de la Société des lettres, sciences et arts des Alpes-Maritimes*, 1914-1915, t. XXIII.

Digitized by Google

la faisait prévoir bien difficile, si l'on en croit les études du vicomte DE REISET[1] et de M. le commandant H. WEIL[2]. M. DALL' OLIO, qui a écrit une préface pour le livre du général C. DE ANTONIO[3], prétend que ce pays, en constituant, en 1793, le noyau de la résistance contre les Français, a, indirectement, servi la cause de l'unité italienne; je préfère à cette vue contestable l'étude des opérations militaires de l'Authion qui, même après celle du capitaine J. Colin, ne manque pas d'intérêt. Elle est précédée d'un travail sur l'accord austro-piémontais, devenu définitif le 23 septembre 1792. M. De Antonio assure que les Piémontais étaient de bons soldats, mais mal commandés, et donne deux exemples caractéristiques de leur défiance justifiée à l'égard de leurs collaborateurs autrichiens. Il est vraisemblable que la résistance piémontaise eût été plus longue si l'organisation économique et sociale du pays eût été meilleure. De cette situation économique, postérieurement à l'époque étudiée par M. De Antonio, M. G. PRATO a donné incidemment un tableau dans un curieux et savant article de la *Riforma sociale*[4].

En Lombardie, ce sont les paysans, conduits par les prêtres, qui ont mené la lutte contre les Français envahisseurs, ainsi que l'a prouvé, pour une région du moins de ce pays, M. FIORANI[5]. L'organisation de la République cisalpine devait répondre principalement aux vues de la bourgeoisie éclairée de Milan et des villes de la vallée du Pô : les textes publiés par MM. C. MONTALCINI et A. ALBERTI[6], et qui méritent une étude détaillée que nous essaierons sans doute de mettre prochainement sur pied, fournissent des matériaux de premier ordre pour l'histoire de la pensée politique en

1. *Joséphine de Savoie, comtesse de Provence (1753-1813)*, d'après des documents inédits. Paris, Émile-Paul, 1914, in-18. Cf. L. Capelletti, dans la *Rassegna nazionale*, 16 mars 1914, p. 266-271.

2. Deux articles dans la *Revue historique de la Révolution française et de l'Empire*, octobre-décembre 1916, juillet-septembre 1917.

3. *Austria e Piemonte nel 1793*. Bologna, Zanichelli, [1919], in-18, XVI-156 p. — Sur les campagnes françaises en Italie, voir une étude d'ensemble de M. Louis Madelin, *les Armées françaises en Italie*, dans la *Revue hebdomadaire*, 9 mars 1918.

4. *Le fonti storiche della legislazione economica di guerra. Il controllo dei cambi in Piemonte nel 1798*, dans la *Riforma sociale*, septembre-octobre 1918, p. 417-449.

5. *Appunti storici sul territorio, borgo e castello di Mombione*, dans *Miscellanea di storia italiana*, t. XV (1913, in-4°), p. 239-243.

6. *Assemblee della repubblica cisalpina*, vol. I-II, en trois tomes. Bologna, Zanichelli, 1917, in-8°, ccvij, 821 et 846 p. Cf. A. Alberti, *Le Assemblee cisalpine, carte costituzionali italiane*. Selci, tip. Pliniana, 1918, in-8°, 48 p. Cf., sur cette publication, Emanuele Greppi, dans *Nuova Antologia*, 1er juillet 1917.

Digitized by Google

Lombardie. Que Bonaparte ait voulu diriger cette pensée dans le sens favorable à ses desseins, c'est ce qui ressort d'un intéressant travail de M. Luigi Rava sur le *Courrier de l'armée d'Italie*, qui a été proprement le journal de Bonaparte en Italie et dont le premier numéro sortit le 2 thermidor an V (2 juillet 1797)[1]. Une contribution à l'histoire de l'administration de la première Cisalpine a été fournie par M. Alfredo Boudet, étudiant, dans un esprit d'ailleurs assez peu sympathique à la France et à la Révolution, l'histoire de Varese à la fin du XVIII[e] siècle[2]. Il y montre le rôle du curé Lattuada et du duc Serbelloni, qui figureront dans la Congrégation municipale instituée à Milan par Bonaparte, le fonctionnement du cercle constitutionnel et les résultats de certaines mesures révolutionnaires, comme la fermeture des couvents et la nationalisation des biens du clergé : la réaction de l'an V devait fatalement prendre la forme religieuse[3]. La transition naturelle de la Cisalpine au royaume d'Italie a été la République italienne, entièrement conçue par Bonaparte : l'histoire en a été faite, et de façon définitive, on peut le dire, par M. Albert Pingaud[4], qui a, en utilisant des matériaux très nombreux, montré comment les conditions politiques, économiques et géographiques des pays de l'Italie du Nord ont préparé la tentative de Bonaparte.

Le grand-duché de Parme a été administré, avant la Révolution, par un Français, Guillaume du Tillot, dont M. Umberto Benassi a diligemment étudié les tendances réformatrices[5]. M. Benassi a été ainsi amené à mieux comprendre les événements révolutionnaires dans ce duché et, des sources italiennes il a, dans un second ouvrage, tiré une infinité de détails du plus vif intérêt sur les organisations jansénistes et jacobines qui ont salué l'arrivée des Français dans l'Italie septentrionale[6]. L'armistice du 9 mai 1796, la mission

1. *Il giornale di Bonaparte in Italia*. Firenze, éd. des Lincei, 1919, in-8°.

2. *Varese e la prima repubblica cisalpina*. Varese, Macchi, [1913], in-16, 89 p.

3. Sur la seconde Cisalpine, cf. la courte étude d'A. Ottolini, *La seconda repubblica cisalpina (2 giugno 1800-14 febbraio 1802)*, dans *Nuova Rivista storica*, octobre-décembre 1917.

4. *Bonaparte et la République italienne*. Paris, Perrin, 1914, 2 vol. in-8° (thèse principale); *Notices et documents biographiques*. Paris, Champion, 1916, in-8°. Cf. mon étude dans la *Revue des Études napoléoniennes*, septembre-octobre 1918.

5. *Guglielmo du Tillot. Un ministro riformatore del secolo XVIII*. Parma, Regia deputazione di storia patria, 1915 et 1916, in-8°. Sur Lucques au XVIII[e] siècle, voir l'étude de M. Spinelli, dans les *Studi critici*, 1913, t. XXI.

6. *Il generale Bonaparte ed il duca e i giacobini a Parma e Piacenza*. Parma, Regia deputazione di storia patria, 1914, in-8°, 114 p. — Sur l'administration du duché aux mains de Marie-Louise, voir un rapport du baron de

Digitized by Google

Politi auprès de Bonaparte, l'influence révolutionnaire de Gioja, l'incorporation de la partie des états parmesans d'au delà du Pô dans la République cisalpine, tels sont les faits essentiels qui ont retenu l'attention de M. Benassi. Parmi les riches appendices qui ferment son volume, il en est un très curieux sur les persécutions subies par les Jacobins de Parme pendant la réaction de 1799.

Pour la Toscane, nous n'avons guère à indiquer qu'une forte plaquette de Mme Tommasina BALDI[1] sur la nomination de l'évêque de Nancy, Mgr Osmond, à l'archevêché de Florence, après la mort de Mgr Martini, le 30 juin 1809. Mme Baldi étudie l'opposition du clergé toscan contre le nouveau prélat et la répression de cette opposition par Napoléon, qui exila en Corse un certain nombre de prêtres florentins. En février 1814, Mgr Osmond quittait Florence, la réaction s'installait, brutale ou sournoise, et le diocèse ne reprit son calme qu'avec le nouvel archevêque, Mgr Moralo, élu le 15 mars 1815. Il est fâcheux que Mme Baldi ait, comme trop d'historiens italiens de cette période, borné sa documentation aux dépôts italiens.

Pour les états pontificaux, un seul travail mérite d'être signalé : celui sur l'intervention de Bonaparte en 1796-1797, de M. Pierre BODEREAU; il a étudié, d'après des ouvrages surtout de deuxième main, la pointe que fit Bonaparte sur Ancône, après la prise d'armes de la Romagne et du val de Garfagnana, pour forcer le Saint-Siège à exécuter l'armistice de Bologne[2]. Le combat du 2 février 1797 mit les pontificaux en déroute, et Bonaparte put entrer à Ancône dans la nuit du 9 au 10; neuf jours après était signé le traité de Tolentino. A l'histoire de la Rome impériale, M. l'abbé Jacques MOULARD a apporté une intéressante contribution dans sa thèse complémentaire, où sont publiées des lettres du préfet de Rome, le comte de Tournon, lettres extrêmement suggestives, où l'on discerne l'évolution de l'esprit public et celle aussi de la psychologie particulière de l'administration, de 1809 à 1814[3].

Barante publié par M. le commandant H. Weil, dans la *Revue de Paris*, 1er mai 1918.

1. *Un episodio della politica ecclesiastica di Napoleone*. Firenze, Seeber, 1914, in-16, 129 p. Comparer l'étude de M. Paul Marmottan dans la *Revue historique*, t. LXXXVI, p. 58. — Signalons un article de L. Levi sur les *Condizioni familiari degli Ebrei di Firenze nel 1810*, dans la *Rivista italiana di sociologia*, juillet-décembre 1917.

2. *Bonaparte à Ancône* (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1914, in-18, XIII-254 p.

3. *Lettres inédites du comte de Tournon, préfet à Rome (1809-1814)*, 1re partie. Paris, Champion, 1914, in-8°, IX-287 p. On regrettera l'absence d'une table des matières, qui aurait permis d'utiliser plus facilement une matière si dense. Joindre : E. Driault, *Rome et Napoléon*, dans la *Revue des Études napoléoniennes*, janvier-février 1918.

Digitized by Google

L'histoire des Deux-Siciles paraît avoir attiré davantage l'attention des historiens italiens[1]. La *Rivoluzione napoletana del 1799* de M. Benedetto Croce, dont la troisième édition vient de paraître, contient un riche assemblage d'études de détail sur le personnel politique napolitain : la plus importante est consacrée aux rapports des patriotes napolitains avec le Directoire et le Consulat, d'après les papiers de Ciaia, envoyé par la République parthénopéenne à Paris, en 1799. On ne saurait trop regretter que les travaux si divers du grand philosophe de Naples, devenu, entre temps, ministre, l'empêchent de mettre sur pied une histoire complète de l'Italie méridionale à l'extrême fin du XVIII[e] siècle, pour laquelle il est si admirablement préparé[2]. Le patriote milanais Vincenzo Cuoco, qui, en 1801, publia son *Saggio storico sulla rivoluzione napoletana del 1799*, a eu un sens exact des réalités politiques, et les événements auxquels il a assisté l'ont confirmé dans sa foi unitaire et patriotique : on sera donc reconnaissant à M. Fausto Nicolini d'avoir donné une édition nouvelle du *Saggio*, suivie du rapport de Francesco Lomonaco à Carnot[3]. Lomonaco, lui, est un patriote napolitain, à qui M. Giulio Natali n'a pas eu tort de consacrer un ouvrage qui est intéressant[4]. Son rapport précité à Carnot donne également un historique de la catastrophe napolitaine, et, comme Cuoco, Lomonaco aspire à l'unité et à la libération de l'Italie; l'un et l'autre ont cru que ce serait au moins l'une des tâches de Napoléon I[er]! La Sicile est devenue, après l'expulsion des Bourbons de Naples, le séjour des réacteurs napolitains[5]. Mais il serait inexact de croire que l'absolutisme monarchique ait pu s'y exercer sans difficulté : il a, au contraire, rencontré l'opposition de « patriotti » groupés autour du prince de Belmonte

1. Parmi les travaux secondaires, on signalera : R. Palmarocchi, *Francesi e Napoletani nel 1799*, dans *Archivio storico italiano*, 1913, t. II; le texte de la proclamation du 15 mai 1799 publié par Cardona, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1914, p. 190-191; A. Simioni, *Orazio Nelson e le sue incantatrici*, dans *Archivio storico per le provincie napoletane*, octobre-décembre 1913.

2. *Scritti di storia letteraria e politica*, t. II. Bari, Laterza, 1912, in-8°, XXIII-473 p.

3. *Scrittori d'Italia*, 43. Bari, Laterza, 1913, in-8°, 395 p. Cf. P. Momigliano, *Dall' influsso francese alla coscienza italiana*, dans la *Vita Internazionale*, 20 juin 1913.

4. *La Vita e il pensiero di Francesco Lomonaco, 1792-1810*. Napoli, Sangiovanni, 1912, in-8°, 123 p.

5. Voir P. Cardona, *la Sicilia durante la prima e la seconda coalizione contro la Francia*, dans *Archivio storico per la Sicilia orientale*, 1914, t. XI, avec un état des documents siciliens de l'ère révolutionnaire.

Digitized by Google

et dont M. Giuseppe Travali a étudié l'action[1]. L'intervention anglaise finit par avoir raison des résistances de la cour, dont l'échec se solda par le rappel des exilés, l'abolition des mesures fiscales non autorisées par le parlement, l'institution d'un vicariat en faveur du prince héritier, la ratification d'une nouvelle constitution du type britannique. Le Génois Maghella est une des physionomies les plus curieuses du personnel muratien. Originaire de l'Italie du Nord, il servit Bonaparte dès 1800 et, en 1808, accepta le ministère de la Police à Naples. A cette place, il intrigua en faveur d'une alliance franche des Deux-Siciles avec l'Autriche et l'Angleterre, dans l'espoir d'organiser pour Murat l'unité et l'indépendance italiennes. Après la chute de Murat, il fut emprisonné, puis mis sous la surveillance de la haute police, et, après 1831, entra au service du gouvernement sarde. Sa biographie, qu'a écrite son petit-neveu le baron Livio Carranza, méritait d'être publiée par M. le commandant H. Weil, qui l'a annotée au moyen de divers documents des Archives nationales[2]. M. Giustino Fortunato a publié, d'après l'original de la Bibliothèque nationale de Florence, le dernier texte émané de Murat[3] : écrit, le 13 octobre 1815, au moment de quitter la Corse pour la Calabre, Murat y expose le programme qu'il entend réaliser. M. Fortunato a publié ce document avec beaucoup de soin.

La disparition de la République de Venise a fait l'objet de diverses études de détail[4] et d'un livre de M. Ricciotti Bratti, qui ne nous est pas parvenu[5]. La Vénétie trentine et, plus particulièrement, le département du Haut-Adige sont représentés dans la littérature historique par un ouvrage collectif[6], où MM. P. Pedrotti, T. Casini et Delfrancesco ont inséré diverses études sur l'ad-

1. *Vicende che produssero le riforme costituzionali del 1812 in Sicilia.* Roma, Bontempelli, in-8°, 23 p.

2. *Antonio Maghella. Documents biographiques inédits.* Extrait des *Miscellanea di studi storici in onore di A. Manno.* Torino, Officina Opes, 1912, in-4°, 30 p.

3. *L'ultimo autografo politico di re Gioacchino Murat.* Extrait de la *Rassegna nazionale.* Florence, Rassegna nazionale, 1917, in-8°, 15 p.

4. G. Sforza, *La caduta della repubblica di Venezia studiata nei dispacci inediti della diplomazia piemontese*, dans le *Nuovo archivio veneto*, avril-juin et juillet-août 1913; — L.-G. Pélissier, *A la veille des Pâques véronaises*, dans la *Revue historique de la Révolution et de l'Empire*, janvier-mars 1914; — Charles Ferrari, *Inscriptions et souvenirs de l'armée française d'Italie et du général Bonaparte à Vérone, 1796-1797.* Verona, Franchini, 1917, in-8°, 29 p.

5. *La fine della Serenissima.* Milano, Alfieri-Lacroix, 1917, in-8°, 233 p.

6. *La Venezia Tridentina nel regno d'Italia (1810-1814).* Roma, Garroni, 1919, in-8°, 486 p.

Digitized by Google

ministration de cette région après son incorporation dans le royaume d'Italie; le volume se clôt par un essai bibliographique dressé par M. S. Emert. — L'histoire de l'Adriatique est très étroitement liée à celle de la Vénétie. M. le lieutenant de vaisseau G. Douin, dans un travail d'ensemble, qui, sur plusieurs points, renouvelle l'histoire de la marine sous Napoléon Ier, a consacré d'intéressants chapitres à la place que les îles Ioniennes ont tenue dans les préoccupations françaises et russes, et les emprunts qu'il a faits aux archives corfiotes permettent de comprendre l'attitude des populations septinsulaires à l'égard du gouvernement impérial de 1803 à 1806[1].

Quelques Italiens affectent aujourd'hui de ne pas voir les apports faits à la culture de leur pays par la domination française[2] : il n'est pas niable, cependant, qu'au point de vue militaire les Italiens ont beaucoup appris dans les armées napoléoniennes, et c'est ce que reconnaissent les historiens italiens de la campagne de 1812[3]. Parmi ceux-ci, M. G. Cappello est très net[4]. Son livre sur la grande armée n'apporte rien de bien original sur la campagne de Russie, qu'il traite en employant surtout Laugier, le prince Eugène et Ségur; mais, en insistant sur le rôle des éléments italiens de la 15e division du IVe corps et du corps napolitain, il montre que les événements de 1812 ont servi à former l'esprit de l'Italie moderne. M. Agnelli, d'autre part, dans un important travail publié dans *Il Risorgimento italiano*, reconnaît tout ce qui, au point de vue économique, par les procédés domaniaux et fiscaux introduits, par

1. *La Méditerranée de 1803 à 1805. Pirates et corsaires aux îles Ioniennes.* Paris, Plon, 1917, in-16, 283 p. — Sur le rôle des ports dans l'Italie napoléonienne, voir, pour la Spezia, A. Poggioloni, *la Spezia nel periodo napoleonico e della Restaurazione*, dans la *Rassegna nazionale*, 16 novembre 1913; pour Savone, Filippo Noberasco, *Savona durante il dominio napoleonico*. Savona, Bertolotto, 1919, in-18, 41 p., qui signale l'activité remarquable du préfet Chabrol de Volvic. — Pour la Dalmatie sous la domination française, voir Vouk Primorač, *la Question yougoslave*. Paris, 1918, in-8°.

2. Sur l'attitude politique, en 1815, de Napoléon Ier à l'égard de l'Italie, voir, en dernier lieu, A. Chuquet, *le Départ de l'île d'Elbe*, dans la *Revue de Paris*, 1er février 1920.

3. Alfr. Comandini, *Gli Italiani in Russia nel 1812*. Milano, Vallardi, 1913, in-8°, 71 p.; de Laugier, *In Russia nel 1812, memorie (rassunte e pubblicate a cura di C.-G. Pini)*. Livorno, Giusti, 1913, in-16, xx-143 p.; Antonio Corti, *Gli Italiani in Russia*. Milano, Sonzogno, 1917, in-16, 63 p. Cf. L. Madelin, *les Armées françaises en Italie*, dans la *Revue hebdomadaire*, 2 et 9 mars 1918, et sur Bagetti, peintre militaire de Napoléon Ier, Camille Ducray, *les Peintres des victoires de Napoléon*, dans la *Grande Revue*, mai 1918, p. 462-466.

4. *La Grande armata* (*Biblioteca enciclopedica Vallardi. Biblioteca patriottica*, I). Milano, Vallardi, 1914, in-18, 159 p.

Digitized by Google

les brevets d'invention, les expositions, l'unification administrative, a été réalisé en Italie de 1800 à 1814[1]. La pesanteur des années qui suivirent ne doit pas faire oublier ce que la période française a fait surgir d'espoirs et d'enthousiasme dans la péninsule.

Période de 1815-1848. — C'est la période des conspirations et des tentatives révolutionnaires. Les rédacteurs du *Conciliatore*, dont le premier numéro sortit à Milan le 3 septembre 1818, devaient presque tous participer aux unes ou aux autres; M. Andrea Gustarelli a raconté avec esprit l'histoire de cette feuille, qui vécut treize mois et où écrivirent S. Pellico, Porro, Confalonieri, Berchet, Romagnosi, Gioia, F. Ugoni[2]. Dans l'Italie du Sud, la charbonnerie a été la machine de guerre imaginée par les libéraux contre la réaction bourbonnienne : M. Giuseppe de Ninno en a étudié l'action à Altamura, lors du mouvement constitutionnel de 1820-1821[3]. Ce mouvement, d'origine méridionale, devait se répercuter dans le nord de l'Italie. M. Santo Monti a montré, dans un ouvrage fort mal composé, mais intéressant par le détail des faits, comment l'aimable ville de Côme avait été elle-même, à plusieurs reprises, troublée, à partir de 1821, par les machinations des unitaires[4]. M. Monti n'a pas de mal à prouver que de nombreux Comasques ont participé, à la première place, aux troubles de 1848 : on put en voir dans le Tyrol, à Venise, à Rome, et, contre les Autrichiens, les insurrections de Chiavenna, Luino et du Vall' Intelvi ont affirmé l'énergie d'une conviction soutenue.

L'Italie de 1830 et des premières années suivantes mériterait une étude spéciale ; on la trouvera esquissée dans un ouvrage de

1. *Il fattore economico nella formazione dell' unità italiana*, dans *Il Risorgimento italiano*, mars-avril, mai-juin 1913. — Sur la suppression des droits féodaux en Lombardie, voir une note signée A.-G., dans *Archivio storico lombardo*, novembre 1913. Au point de vue du droit, voir Alessandro Visconti, *la Codificazione del processo civile a Milano durante la prima dominazione austriaca (1784-1795)*. Milano, Soc. ed. libr., 1913, in-8°, 48 p., que nous n'avons pas reçu.

2. *Il Conciliatore* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1918, in-18, 58 p. Des extraits du *Conciliatore* ont été présentés au public par M. Pier-Angelo Menzio dans la *Collezione di classici italiani* de G. Balsanno-Crivelli (t. XVIII). Torino, U.-T. editrice, 1919, in-16, 326 p. Nous n'avons pas reçu cet ouvrage.

3. *La Carboneria in Altamura durante il nonimestre costituzionale 1820-1821*. Bari, Pansini, 1917, in-16, 59 p. MM. G. Caso (dans l'*Archivio storico per le provincie napoletane*, 1913 et 1914) et V. Zara (dans *Il Risorgimento italiano*, 1913) ont étudié la charbonnerie en Capitanate et en terre d'Otrante.

4. *Pagine di storia comasca contemporanea (1821-1859)*. Collana storica comense. Como, Nani, 1917, in-16, VIII-266 p. Joindre : F. Caronte, *La vita e le memorie del patriotta comasco F. Caronte*. Lugano, Cœnobium, 1918, in-8°, 43 p.

Digitized by Google

M. Ernest DEJEAN, qui n'a guère connu les documents italiens[1]. Une riche collection de ceux-ci nous est offerte par M. Mario DEGLI ALBERTI, qui a publié la correspondance diplomatique du comte di Sambuy, ministre de Sardaigne à Vienne, de 1835 à 1846[2]. Sambuy est un diplomate qui craint la révolution, mais c'est un Piémontais qui essaie d'affirmer à l'étranger la grandeur virtuelle de sa patrie et toute sa correspondance, admirablement encadrée par l'éditeur de commentaires précis, renseigne, par sa masse même, sur la force des sentiments qui animaient le personnel officiel turinois. Il va sans dire que, hors de ce personnel, c'est par la révolution qu'on pensait libérer la patrie. Mais les révolutionnaires ont été parfois au-dessous de leur tâche, témoin le Ramorino de la tentative savoyarde de 1834, dont l'Allemand Harring, ami de Mazzini, a fait une critique véhémente, heureusement rééditée par M. Mario MENGHINI[3].

Un travail clair et solide a été écrit par M. E. CASTELLANI sur le mouvement insurrectionnel bolonais de septembre 1843[4]. On a longtemps cru qu'il s'était agi d'un mouvement mazzinien; en réalité, c'est un dissident de la *Giovine Italia*, Fabrizi, qui a été le principal meneur et qui a organisé l'affaire d'accord avec le Livournais Cipriani et les Bandiera. On avait compté sur une insurrection synchronique à Naples, et la double tentative de Savigno et d'Imola fut rapidement réprimée par les troupes pontificales.

PÉRIODE DE 1848-1870. — Les efforts sporadiques de la période de 1814 à 1848 ont été dépassés par le grand effort collectif de 1848, qui répond à un programme d'ensemble. M. Raffaele CIASCA a étudié de près la formation de ce programme[5], où l'on trouve des fac-

1. *La Duchesse de Berry et la monarchie européenne*. Paris, Plon, 1913, in-8°, p. 30 et suiv. — Cf. une dépêche du baron de Barante, du 23 janvier 1832, publiée par M. le commandant H. Weil, *Revue de Paris*, 15 décembre 1919.

2. *La politica estera del Piemonte sotto Carlo Alberto* (*Biblioteca di storia recente*). Torino, Bocca, 1914, 1915, 1919, in-4°, XXX-549, 618, 554 p.

3. Paolo Harro Harring, *Memorie sulla « Giovane Italia » e sugli ultimi avvenimenti di Savoia* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Casini et Fiorini, VII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, XVI-348 p.

4. *Il moto di Romagna dell' agosto 1843* (*Biblioteca enciclopedica Vallardi. Biblioteca patriottica*). Milano, Vallardi, 1917, in-18, 172 p.

5. *Le origini del « programma per l'opinione nazionale » del 1847-1848* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Fiorini-Casini, VIII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1916, in-16, VIII-624 p. — Sur l'Italie en 1848, voir l'intéressant groupement d'analyses d'ouvrages fait par M. P. Silva dans la *Rivista d'Italia*, 31 juillet 1919, p. 389-392, et, pour 1848-1849, les lettres de

Digitized by Google

teurs idéologiques, sur lesquels on a trop insisté peut-être, et des facteurs économiques, dont la construction d'un réseau de chemins de fer, l'instauration d'un régime économique uniforme en gros sont les principaux éléments. Emilio Dandolo a pris part aux expéditions faites par les volontaires lombards de 1848 et 1849; il a vu les choses et les hommes de très près, et les impressions qu'il a recueillies, pour les publier, en 1850, en un volume devenu introuvable, sont sévères. Les *Colonne*, en fait, ont renfermé la fleur et la lie de la population, et leur retraite, en août 1848, a été lamentable, par la faute du gouvernement révolutionnaire de Milan, qui n'a rien su organiser. Dandolo est moins dur pour le gouvernement républicain de Rome, encore qu'il apporte quelques critiques contre le système militaire de Garibaldi. Le corps lombard fut dissous après la prise de Rome, le 4 juillet 1849; Emilio Dandolo laissait à Rome le corps de son frère, Enrico, tué le 3 juin. M^me^ la comtesse Luisa Casati a eu l'excellente idée de publier une nouvelle édition de ce volume, âpre et vrai, et dont les considérations valent d'être méditées par les « rhétoriqueurs » de l'histoire moderne[1]. Le journal du comte Luigi Passerini de' Rilli a enregistré les faits principaux de la révolution toscane, du 18 mars 1848 au 24 novembre 1849, avec une lacune, pour la période du 18 juillet au 16 novembre 1848, heureusement comblée par l'excellent éditeur, M. Ferdinando Martini[2]. L'annotation de ce dernier permet au lecteur d'apprécier exactement les allégations de l'auteur, conservateur renforcé, hostile à toutes les innovations révolutionnaires. De plus, le journal renferme un grand nombre de textes officiels, devenus naturellement très rares. L'histoire entière de la révolution romaine a été reprise, en réalité, en dépit de son titre, dans le petit ouvrage de M. C. Cesari[3]. Si M. Cesari n'était pas parfois si grandiloquent, s'il avait eu l'idée de rejeter en note les renseignements biographiques qu'il produit sur divers personnages, il n'aurait mérité que des éloges pour le tableau exact et précis des causes et du déve-

Thiers et du roi Léopold I^er^, publiées par M. de Lanzac de Laborie dans le *Correspondant*, 25 décembre 1916.

1. *I volontari ed i bersaglieri lombardi* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, Fiorino-Casini, VIII, 7). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1917, in-18, VIII-229 p. Cf. Edgardo Gamerra, *La campagna del 1848, il contributo toscano*. Extrait de la *Nuova Antologia*. Roma, Arnani, 1914, in-8°, 11 p.

2. *Il Quarantotto in Toscana. Il diario inedito del Conte Luigi Passerini de' Rilli*. Firenze, Bemporad, [1918], in-8°, XXXVI-592 p. Un second volume est annoncé, qui contiendra des appendices.

3. *La difesa di Roma nel 1848* (*Biblioteca enciclopedica Vallardi. Biblioteca patriottica*). Milano, Vallardi, 1913, in-18, VIII-140 p.

Digitized by Google

loppement de la révolution romaine; la petite bibliographie choisie qui clôt le volume rendra certainement des services. La *Biblioteca storica del Risorgimento*, publiée par MM. Fiorini et Casini, s'est récemment enrichie de diverses rééditions d'ouvrages rares, dont nous avons déjà cité quelques-uns[1]. Nous avons encore à signaler la réédition, par les soins de M. Francesco Torraca, d'un témoignage de grand intérêt sur la révolution napolitaine de 1848, dû à la plume de Ferdinando Petruccelli[2]. Passionné comme un romancier qu'il était, Petruccelli devait écrire des pages colorées sur les événements auxquels il fut mêlé, et, de fait, son témoignage est particulièrement vivant, surtout quand il fait la critique du gouvernement napolitain et du personnel bourbonien; ses allégations, manifestement exagérées, auraient dû être mises au point par M. Torraca. M. Vincenzo Marchesi a nourri son grand travail sur Venise en 1848-1849 de documents italiens et autrichiens[3]. La première partie de l'ouvrage expose les origines de la révolution, la seconde est consacrée à l'année 1848, la troisième à l'année 1849, et, si l'ouvrage eût gagné à être allégé de développements un peu étrangers à son objet exact, il n'en est pas moins certain qu'il constitue une heureuse synthèse historique et comble une lacune de la bibliographie italienne. Vérone marche de pair avec Venise. M. Gaetano Polver raconte comment un gouvernement révolutionnaire, sous l'impulsion du patriote Pietro degli Emily, se constitua à Vérone. Le vice-roi Rainier et l'évêque Multi préparèrent la réaction qu'installèrent, avec quelle brutalité! les généraux d'Aspre et Radetzky. M. Polver a raconté ces faits de façon intéressante, mais dans un désordre déconcertant et avec d'inutiles détails[4].

Malgré le mot fameux, l'Italie ne s'est pas faite, elle ne pouvait pas se faire elle-même. Deux pays l'ont aidée à se créer : l'Angleterre et la France. Le rôle exact de l'Angleterre dans le *Risorgimento* n'a pas été étudié jusqu'ici avec la précision désirable.

1. Voir p. 260, 272.

2. *La rivoluzione di Napoli nel 1848* (*Biblioteca storica del Risorgimento*, Fiorini-Casini, VII, 1). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1912, in-18, XIV-239 p.

3. *Storia documentata della rivoluzione e della difesa di Venezia negli anni 1848-1849*. Venezia, Istit. Veneto di arti grafiche, 1916, in-8°, 562 p. — Sur ces points de détail, voir G. Paladino, *I Napoletani a Venezia nel 1841*, dans *Nuovo Archivio veneto*, juillet-décembre 1919; R. Barbiera, *Poesia veneziana di guerra*, dans *Rivista d'Italia*, mai 1918; D. Montini, *Scene e figure del risorgimento veneto, 1848-1862*. Città di Castello, Lapi, 1913, in-8°.

4. *Radetzky a Verona nel 1848. Cronistoria documentata ed illustrata, con poesie inedite di Cesare Betteloni*. Verona, Cabianca, 1913, in-8°, 447 p.

Digitized by Google

MM. Bonaventura Zumbini[1] et Adolfo Colombo[2] ont du moins apporté sur ce sujet des faits et des idées qui pourront être ultérieurement repris. Le premier rappelle dans quelles conditions Gladstone a écrit les fameuses lettres à Lord Aberdeen sur le gouvernement napolitain; il expose l'évolution ultérieure des idées du grand homme d'État anglais touchant l'Italie, idées souvent heureuses, souvent chimériques, et ainsi il fournit des éléments à l'histoire de la collaboration morale, dont, à l'heure actuelle, on fait encore état, en Italie, de ce pays et de l'Angleterre. M. Colombo, plus court, embrasse une période plus vaste : le libéralisme italophile anglais est antérieur à 1814; le nom de Bentinck suffit à le prouver. L'émigration italienne de 1821, puis le séjour de Mazzini à Londres, enfin certains aspects de la psychologie de Cavour, « milord Camillo », en ont assuré le développement. L'attitude de Gladstone n'est qu'un instant, d'ailleurs essentiel, dans cette évolution. Mais les sentiments de l'Angleterre à l'égard de l'Italie seront sans cesse gênés par ses sentiments à l'égard de la France, dont elle a, à tant de reprises, suspecté les intentions.

Si la réaction napolitaine a déterminé l'attitude de Gladstone, les violences autrichiennes ont eu la plus grande action sur l'attitude des Français qui ont fait la guerre d'Italie[3]. Pour l'histoire des procès de Milan et de Mantoue en 1851 et 1853, M. Alessandro Luzio a pu apporter de nouveaux documents, récupérés par la Commission d'armistice sur l'Autriche[4], et qui permettent à cet historien, malheureusement trop souvent obscur et diffus, d'apporter quelques précisions à son livre sur *I Martiri di Belfiore*. Un appendice curieux est consacré à la polémique qui s'ouvrit en 1884 entre Finzi, député de Pesaro, et Castellazzo, qui a joué un rôle immonde dans l'affaire Tazzoli, mais fut couvert par le parti politique auquel il appartenait. M. Licurgo Cappelletti a montré quelle avait été en Toscane l'influence du gouvernement lombardo-vénitien, coryphée de la réaction en Italie[5]. Cette influence est même antérieure à l'année 1824, à laquelle il fait remonter son étude, et qui marque l'avènement du grand-duc que découronneront les évé-

1. *W.-E. Gladstone nelle sue relazioni con l'Italia* (*Biblioteca di cultura moderna*). Bari, Laterza, 1914, in-8°, XIX-373 p.

2. *L'Inghilterra nel risorgimento italiano*. Milano, Casa ed. Risorgimento, [1917], in-18, VIII-72 p.

3. Voir le résumé populaire intitulé *Le infamie della dominazione austriaca in Italia*. Roma, de Vecchis e Sabatini, 1917, in-16, 48 p.

4. *Sette lustri di storia. Austria e Toscana, 1824-1859* (*Piccola biblioteca di scienze moderne*). Torino, Bocca, 1918, in-18, IX-456 p.

5. *I processi politici di Milano e Mantova, 1851-1853, restituiti dall' Austria*. Milano, Cogliati, 1919, in-16, 111 p.

Digitized by Google

nements de 1859. Il faut se rappeler, en particulier, que la Toscane a été occupée par l'Autriche de 1850 à 1855, et c'est dans cette période, le 6 mai 1852, qu'a été aboli le statut constitutionnel de 1848, qu'en 1853 ont été achevés les procès politiques contre les hommes politiques de la révolution, Guerrazzi et Montanelli. Le mouvement de 1859 balaya le faible monarque qui avait fait du grand-duché un état vassal de l'Autriche : la démonstration est rigoureusement faite par M. Cappelletti. Dans les États pontificaux, la réaction, brutale, s'affirme sous l'égide de la France, déjà bonapartiste, dès 1849. M. Auguste Bonopera en signale un épisode particulièrement odieux, le procès de Girolamo Simoncelli, arrêté et exécuté, le 2 octobre 1852, sous prétexte de s'être associé aux brigands de Sinigaglia, en réalité parce qu'il avait joué un rôle dans le mouvement libéral et antipapalin[1]. Les Légations, entre 1852 et 1856, n'ont cessé d'être agitées par des mouvements souterrains, dont M. A. Dall' Olio a parfaitement expliqué les origines et le sens[2]. Ces mouvements causent une perpétuelle terreur aux gouvernements réactionnaires qui se renseignent les uns les autres, et c'est ainsi que M. Dall' Olio a pu publier les rapports d'un agent du duc de Modène au commissaire extraordinaire du Saint-Siège à Bologne, rapports où sont dénoncés les agents de la révolution menaçante, Mazzini et Louis-Napoléon Bonaparte en tête : documents de police, certes, mais dont précisément la nullité et les considérants révèlent toute une psychologie. Il était bien facile à Cavour d'utiliser, pour réaliser son programme unitaire, toutes les rancœurs et les espoirs de ceux que brimaient les gouvernements de réaction. M. Pietro Orsi n'a pas su exposer cette politique cavourienne, si prudente, si réaliste, et finalement si heureuse[3]; nulle part son livre ne donne l'impression d'une étude approfondie des idées ou de la politique du grand ministre. Nous préférons de beaucoup la substantielle étude de M. Mario degli Alberti sur le sens de la participation du Piémont à la guerre de Crimée, d'après les papiers La Marmora, que nous n'avions pas eus encore sous les yeux[4], et nous attendons avec impatience de pouvoir parler d'une publication,

1. *Sinigaglia nel 1848-1849 ed il processo di Girolamo Simoncelli.* Iesi, Tip. iesina, 1912, in-16, VII-145 et 236 p. (le second volume contient un choix utile de documents).

2. *Cospirazioni e cospiratori. M DCCC LII-LVI.* Bologna, Zanichelli, [1914], in-18, XIX-193 p.

3. *Cavour e la formazione del regno d'Italia.* Torino, Società tipografica editrice nazionale, [1913], in-18, 383 p.

4. Dans la *Biblioteca di storia italiana recente (1800-1870)*, publiée par la *Regia deputazione sovra gli studi di storia patria per le antiche provincie e la Lombardia*, t. IV. Torino, Bocca, 1918, in-4°.

Digitized by Google

qui parait importante, de M. L. Cesare Bolléa[1], sur l'alliance franco-sarde. Déjà, cet auteur avait étudié les conditions dans lesquelles fut prononcé le fameux mot de Victor-Emmanuel sur le « cri de douleur », à la chambre sarde, le 10 janvier 1859[2]. Sur la guerre même de 1859, il y a peu de chose à signaler, en dehors des quelques pages de M. V. Carlier sur le rôle du général Trochu à Magenta et à Solferino[3]; du comte de Maugny, qui a participé à la bataille de San-Martino[4]; du Dr E. Ladoire, qui a accompagné en Italie le 43e régiment d'infanterie[5]; d'un rapport suggestif de Bourée sur l'attitude de la Confédération germanique touchant les affaires italiennes[6]; de vers de Foscarini sur la Venise d'après la paix de Villafranca[7]; d'une courte étude de M. Giovanni Gibellini-Tornielli sur Novare en 1859[8]; d'un jugement sévère de M. Léon de Montesquiou sur la politique italienne de Napoléon III[9].

Cette politique a tout de même abouti à la réunion de Nice et de la Savoie à la France. M. l'abbé J. Trésal a consacré à l'histoire de la réunion de cette dernière province un livre qui est intéressant, mais dont la documentation, nécessairement réduite à des sources imprimées et à quelques archives privées, reste insuffisante et dont les tendances sont nettement hostiles à la politique libérale du royaume piémontais[10]. Sur l'opposition suisse contre la réunion de la Savoie par la France, sur la question des zones, il a écrit des pages utiles, qui pourront, pour le moins, servir de point de départ pour des études ultérieures.

La politique cavourienne a su utiliser les journaux de la péninsule, et le journalisme italien peut être ainsi considéré comme un des facteurs essentiels de l'unité italienne. M. Giuseppe Rondoni a montré le rôle des journaux humoristiques toscans, *Buon*

1. *Silloge di lettere del risorgimento di particolare attinenza all' alleanza franco-italiana.* Torino, Bocca, 1919, in-8°, viij-541 p., avec le compte-rendu de M. Pietro Silva dans le *Corriere della sera*, 7 août 1919.

2. *Ancora il « grido di dolore » del 1859.* Casale, Tip. cooperativa, 1912.

3. *Le général Trochu.* Paris, 1914, in-8°, p. 242 et suiv.

4. *Cinquante ans de souvenirs (1859-1909).* Paris, Plon, 1914, in-18, viii-318 p. Officier sarde, M. de Maugny a opté pour la France en 1860.

5. *Souvenirs d'un médecin major*, dans la *Révolution de 1848*, décembre 1918-février 1919.

6. Publié dans la *Revue de Paris*, 1er août 1915.

7. Publiés, par M. G. Pilot, dans le *Nuovo archivio veneto*, 1912, t. XXIV.

8. *Gli Austriaci a Novara nel 1859.* Novara, Tip. novarese, 1913, in-8°, 50 p.

9. *1870. Les causes politiques du désastre.* Paris, Nouvelle librairie nationale, 1914, in-18, chap. xv et xvi.

10. *L'Annexion de la Savoie à la France (1848-1860).* Paris, Plon, 1913, in-8°, xxxviii-350 p.

Digitized by Google

Gusto, *Passatempo*, *Lanterna di Diogene*, *Momo*, etc., qui ont activement, et souvent habilement, servi la cause de 1859 à 1861[1].

Dans le centre de l'Italie, la réaction romaine se maintint égale à elle-même : le comte de Rayneval, qui représentait la France à Rome, crut pouvoir affirmer à Napoléon III la bonté du gouvernement pontifical ; deux longs rapports du marquis Pepoli, publiés par M. le commandant H. Weil[2], jettent quelque lumière sur le fonctionnement réel du régime papalin.

Dans le sud, enfin, le scandale napolitain s'affirme. M. S. Nicastro a, dans un excellent petit livre, qui est un modèle de synthèse, exposé les causes économiques, sociales et morales de la révolution de 1860 en Sicile[3] : le mouvement de 1848 avait donné à la bourgeoisie sicilienne conscience de sa force naissante ; le vide des années suivantes l'habitua à sympathiser avec les idées novatrices, dont elle se défiait, et à constituer des associations, qui élaborèrent un programme positif au moment où la crise économique de 1860 faisait davantage apprécier l'incapacité du gouvernement de Naples. C'est dans ce milieu qu'allait apparaître Garibaldi. Le livre de M. F. Guardione, intitulé *les Mille*[4], raconte non seulement l'expédition de Garibaldi, mais retrace les principaux événements de l'histoire napolitaine de 1849 à 1860, de sorte que l'histoire de la campagne des Mille ne commence qu'au chapitre VII ; d'autre part, M. Guardione a le tort d'employer, à l'égard de l'expédition garibaldienne, tout le fatras d'épithètes par trop sonores qui sont de mise, en Italie, lorsqu'il est question du « Héros[5] ». Quelques détails sur la chute des Bourbons de Naples ont été fournis par M. Édouard Lockroy, qui participa à l'expédition des Mille[6], par le capitaine Giulio Del Bono, qui a étudié l'expédition Zambianchi de mai 1860[7], par M. Decio Albini[8].

1. *I giornali umoristici fiorentini del triennio glorioso (1859-1861)*. Firenze, Sansoni, 1914, in-8°, IV-179 p.

2. *La question romaine (1856-1860)*, dans la *Revue d'histoire diplomatique*, octobre 1913.

3. *Dal Quarantotto al Sessanta. Contributo alla storia economica, sociale e politica della Sicilia nel secolo XIX* (*Biblioteca storica del Risorgimento italiano*, VII, 6). Milano, Società editrice Dante Alighieri, 1913, in-18, XIV-453 p.

4. *I Mille* (*Narrazione documentata*). Palermo, Reber, 1913, in-16, 422 p.

5. On peut signaler ici la cinquième édition de la *Storia dei Mille* de Giuseppe-Cesare Abba (Firenze, Bemporad, 1918, in-8°, 212 p.).

6. *Au hasard de la vie. Notes et souvenirs*. Paris, Fasquelle, 1913, in-18, p. 23 et suiv. Cf. mon article déjà cité p. 263, n. 5.

7. *La spedizione Zambianchi* (Comando del corpo di stato maggiore, Ufficio storico). Città di Castello, Unione arti grafiche, 1913, in-8°, 67 p.

8. *La Lucania e Garibaldi nella rivoluzione del 1860*. Roma, Tip. delle Mantellate, 1912, in-8°, 56 p.

Digitized by Google

Après 1860, et jusqu'à 1870, de difficiles années s'ouvrent pour le royaume nouveau. Les hommes politiques qui le gouvernent ont-ils été à la hauteur de leur tâche? C'est ce qu'a nié très énergiquement F. PETRUCCELLI DELLA GATTINA dans un pamphlet amer, heureusement publié à nouveau par M. G. FORTUNATO[1] : il s'agit de lettres écrites pour la *Presse*, en français, et où l'auteur, républicain intransigeant de la Basilicate, attaque violemment les politiciens du Mezzogiorno, Spaventa, Depretis, « malfaiteur politique né », Mariano d'Ayala, Scialoja, Imbriani, Massari. Il sait pourtant admirer Ricasoli et, surtout, le « diplomate géant » Cavour. Les successeurs de celui-ci n'ont, à coup sûr, pas eu la même habileté : sur les négociations austro-italiennes de 1865, M. Alessandro LUZIO a publié un intéressant petit ouvrage[2], qui éclaire de très vive façon la politique hésitante de La Marmora : la mauvaise volonté de l'empereur François-Joseph devait précipiter la crise et amener les graves événements de 1866. M. Pietro SILVA a exposé les lignes générales de ces événements et leurs causes italiennes dans un excellent ouvrage qui est un acte de courage[3], car il analyse sans pitié les erreurs des hommes politiques, des hommes de guerre et des marins qui ont, en 1866, conduit leur pays aux désastres de Custozza et de Lissa. C'est à Lissa qu'est consacrée la plus grande partie du livre de M. Giuseppe GONNI[4], qui y étudie également l'expédition sarde contre Tripoli en 1825, le rôle de Cavour en matière maritime, la psychologie de la marine napolitaine en 1860 : M. Gonni analyse avec précision la mentalité de l'amiral Persano, faite de vanité et de lâcheté, et, ce qui est d'une méthode excellente, expose la valeur du facteur matériel — charbon et matières grasses — parmi les causes du désastre. Venise libérée, tel fut cependant le résultat de la campagne militaire et diplomatique de 1866. Le comité régional vénitien a eu l'idée, au cours de la guerre, de publier

1. *I moribondi del palazzo Carignano*. Bari, Laterza, 1913, in-8°, XXXII-133 p.

2. *Francesco Giuseppe e l'Italia* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1917, in-18. Joindre mon article de la *Revue politique et parlementaire*, 10 janvier 1919.

3. *Il Sessantasei. Studi storici*. Milano, Treves, 1917, in-16, 320 p. — Sur Custozza, cf. Enrico Cosenz, *Custozza e altri scritti inediti*, publié par F. Guardione (Palermo, Reber, 1913, in-8°, 198 p.), que nous n'avons pas reçu.

4. *Fatti e documenti della marina italiana* (*Quaderni di storia navale*, I). Firenze, Quattrini, 1917, in-18, 223 p. Cf. une étude du major général Aston, *Combined operations*, dans *The Journal of the Royal United Service Institution*, février 1920, p. 25-26. Sur la question adriatique en 1866, cf. M. Gallio Cassi, *les Napoléons et l'Adriatique*, dans la *Revue des Études napoléoniennes*, janvier-février 1916.

Digitized by Google

un recueil d'études sur l'événement[1] : l'administration autrichienne, en particulier, y est étudiée dans cinq mémoires de M. F.-N. Mocenigo, et M. Combi a suivi minutieusement les événements du 15 octobre 1866 à l'arrivée de Victor-Emmanuel.

La chute de Rome, qui devait s'opérer quatre ans plus tard, fut, si l'on peut dire, retardée par le combat de Mentana, sur lequel nous avons à signaler deux monographies, l'une, de M. G. Coccia, strictement limitée à l'étude de la campagne garibaldienne[2], l'autre, de M. Marino Mari, qui montre, d'après les papiers du ministre de la Justice dans le cabinet Menabrea, Adriano Mori, l'attitude de ce cabinet à l'égard de Garibaldi[3].

Période contemporaine. — La « Bibliothèque d'histoire et de politique », que dirige si heureusement M. E. Denis, s'est enrichie d'un excellent livre de M. Albert Pingaud sur *l'Italie depuis 1870*[4]. M. Pingaud, par sa situation officielle, par sa préparation scientifique et, ne craignons pas de l'ajouter, grâce à ses sympathies raisonnées pour le pays voisin, était tout à fait qualifié pour composer cet ouvrage ; dégagé de la phraséologie trop en usage chez les historiens italiens et des préjugés de nos historiens, qui se refusent à étudier sérieusement l'Italie moderne, pour ne considérer et n'aimer qu'une sorte d'Italie factice de l'antiquité et du moyen âge, le volume rendra d'éminents services. M. Pingaud, malheureusement, n'envisage, dans ce livre, que la politique extérieure de l'Italie, faite d'idéalisme et de réalisme ; du moins, il montre très exactement, et sans considérations inutiles, comment la conclusion de la Triplice a été la résultante des conditions générales de la diplomatie européenne de 1870 à 1882 ; à l'apogée de la Triplice, entre 1871 et 1898, ont succédé un déclin rapide, puis une brisure que, pour tant de raisons, nous souhaitons définitive.

L'attentat et l'exécution d'Oberdan ne sont pas les moindres des incidents qui en traversèrent l'histoire. M. Vittorio Cuttin a rappelé, dans une brochure nourrie[5], la vie et la mort du jeune patriote,

1. *L'ultima dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866.* Chioggia, Vianelli, 1916, in-8°, 430 p.

2. *Garibaldi e suoi volontari a Villaflori, Monterotondo, Mentana, con l'elenco dei caduti.* Roma, Colombo, 1912, in-8°, 52 p.

3. *L'arresto di Garibaldi e il ministero Menabrea.* Firenze, Baldoni, 1913, in-8°, VIII-187 p.

4. Paris, Delagrave, 1916, in-18, XXIX-344 p. Nous n'avons pas reçu *The Book of Italy* (London, Unwin, 1917), paru grâce aux soins de M. le professeur Piccoli, professeur à l'Université de Cambridge, avec une préface de M. Boselli, à l'occasion de l'*Italian Day*.

5. *Guglielmo Oberdan.* Biblioteca illustrata Bemporad per la gioventù, per i soldati, per il popolo. Firenze, Bemporad, [1919], in-18, 40 p.

Digitized by Google

qui fut exécuté le 20 décembre 1882, comme coupable d'avoir préparé un attentat, fixé au 17 septembre, contre l'empereur d'Autriche. Dans un excellent travail, M. Gaetano SALVÉMINI a montré dans quelle mesure le tempérament brouillon de Crispi a servi la politique de Bismarck[1]. Sans doute, le patriotisme de Crispi n'a pu supporter de voir son pays, en 1877, placé entre la France cléricale et l'Autriche expansionniste, puis dépassé, en 1881, dans la course aux colonies par la France; mais, d'après les documents crispiniens eux-mêmes[2], M. Salvémini n'a pas de peine à démontrer que Crispi, emporté par sa passion, n'est pas parvenu à défendre comme il fallait la situation de son pays, « roulé », comme il l'a été, par le grand ministre allemand. Le plus clair de l'action gouvernementale de Crispi, c'est, d'une part, la mésintelligence franco-italienne et, de l'autre, le désastre d'Adoua, qui entraîna la chute du créateur de l'impérialisme italien. La guerre d'Abyssinie a précisément fait l'objet d'une nouvelle publication de M. Tommaso PALAMENGHI-CRISPI[3]. On y aperçoit très clairement, ce qui ressort également des analyses de M. Salvémini, la préoccupation très nette du gouvernement italien de s'appuyer sur l'Angleterre pour réaliser sa politique méditerranéenne et africaine. Pour Crispi, en matière strictement abyssine, il fut bien obligé d'accepter une partie de la situation créée par son prédécesseur Depretis, et sa plus grande faute, c'est de n'avoir pas surveillé de près la préparation technique des opérations militaires par le ministre de la Guerre, le général Bertolà-Viale, leur exécution par les généraux Baldissera, Orero et Baratieri. La marche sur Adoua s'est faite sans l'aveu du ministre italien, qui s'intéressait presque exclusivement aux intrigues russes et françaises à la cour de Ménélik. Peut-être trouvera-t-on des arguments contre la thèse crispinienne dans les journaux de Baratieri, dont un journaliste, il y a quelques années, a tiré d'intéressants passages sur la campagne africaine de 1876-1877[4].

1. *La politica estera di Francesco Crispi* (*Quaderni della Voce*, 15). Roma, libr. della *Voce*, 1919, in-18, 93 p. Joindre : G.-A. Cesareo, *L'anima di Francesco Crispi*, dans la *Rivista d'Italia*, septembre et octobre 1919.

2. On sait que ces documents font, depuis quelques années, l'objet des publications de M. T. Palamenghi-Crispi. A citer, en dernier lieu : *Politica estera*. Milano, 1911, in-8°. Joindre, pour l'histoire de la Triplice, le livre de M. Pribram, professeur à l'Université de Vienne, sur les *Traités secrets austro-italiens de 1879-1914*, livre que nous ne connaissons que par les analyses de journaux italiens (cf. *Corriere della sera*, 27 octobre 1919).

3. *La prima guerra d'Africa*. Milano, Treves, in-8°.

4. Gualtiero Castellini, *Diarii inediti di Baratieri*, dans la *Tribuna*, 12 mai 1914. Joindre : Eugenio Dolciotti, *Da Napoli a Adua, bozzetti e ricordi della campagna d'Africa, 1895-1896*. Tivoli, Chicca, 1913, in-8°, 144 p., que nous n'avons pas vu.

Digitized by Google

Avec la petite brochure de M. N. Colajanni, sur les partis politiques italiens, nous entrons presque dans la polémique courante — si vite dépassée par les événements[1]. En homme habitué à faire lui-même de la politique, M. Colajanni analyse sans bienveillance les programmes des partis constitutionnels, dépourvus d'idéalisme et de volonté réformatrice, et les partis anticonstitutionnels, le républicain, qui n'existe plus guère que dans les Romagnes, et le socialiste, contre lequel est dressé un brutal réquisitoire. La *Voce* n'a pas eu tort de donner une nouvelle édition de l'enquête faite, en 1904, par M. Gaetano Salvémini sur les procédés électoraux dans le Mezzogiorno au temps du giolittisme triomphant[2]. Les violences et les « tripatouillages » de Gioa del Colle caractérisent la vie politique à cette époque de l'histoire. M. Salvémini fut plus tard victime des mêmes procédés lors de sa campagne électorale à Molfetta, en 1913, qui est racontée par M. U. Ojetti et par les délégués des professeurs secondaires; ces rapports sont publiés en appendice. C'est de la plume d'un brillant journaliste qu'est sorti le livre que M. E. Lémonon a traduit pour le public français sur les relations italo-allemandes d'avant la grande guerre[3]. M. Giovanni Preziosi a montré comment la « Banca commerciale », elle-même dans la dépendance du capitalisme allemand, a absorbé ou soutenu la plupart des grandes entreprises industrielles de l'Italie. Une des besognes du ministère Salandra a été précisément d'éliminer cette action allemande, qui devait forcément empêcher le gouvernement italien de déclarer la guerre à l'Allemagne comme il l'avait déclarée à l'Autriche. M. Jules Chopin, qui est plein de tendresse pour les Yougoslaves, n'en témoigne aucune pour l'Italie, et l'on sent, dans son petit livre sur la politique italienne avant, pendant et après la guerre, une sorte de colère continue qui n'a rien de critique[4]. Il est d'ailleurs exact que l'activité politique de l'Italie n'a cessé d'être déterminée par une idée centrale, la suprématie nécessaire sur l'Adriatique en tant qu'elle est l'héritière et de Rome et de Venise, et la prépondérance dans la Méditerranée. Cette politique heurte certains sentiments, certains intérêts, et M. Chopin s'efforce de déterminer quelles seront, en fonction de ces facteurs, les alliances possibles de l'avenir.

1. *I partiti politici in Italia.* Roma, Libreria politica moderna, 1914, in-18, 133 p.

2. *Il ministro della mala vita.* Roma, libr. della *Voce*, 1919, in-18, 136 p.

3. *L'Allemagne à la conquête de l'Italie.* Paris, Delagrave, 1914, in-16, XXXIX-228 p.

4. *L'unité de la politique italienne.* Paris, éditions Bossard, 1919, in-16, 138 p.

Digitized by Google

La grande guerre. — Nous avons fait allusion, au début de ce bulletin, à l'*Ufficio storico della mobilitazione*[1], chargé de préparer la documentation qui servira à écrire l'histoire de la grande guerre. Quelques règles de méthodologie ont été formulées par des officiers pour des officiers[2] : puissent-ils ne pas oublier qu'en matière d'histoire il y a des spécialistes! A ces spécialistes, le comité pour l'histoire du Risorgimento a, par la bouche de son président, M. Paolo Boselli, indiqué, dès 1916, les grandes lignes de la tâche à remplir par eux[3].

Il est fatal que, pendant longtemps, l'histoire de cette guerre soit apologétique, unilatérale, dépourvue de valeur critique, même quand elle est abordée par ceux que leurs occupations habituelles sembleraient rendre plus aptes à se soumettre aux lois de la méthode scientifique. Ainsi, *La nostra guerra*, rédigée par l'Association nationale des professeurs universitaires[4], est essentiellement une œuvre de propagande, qui vaut surtout pour l'instant où elle a été publiée : on y trouve d'ailleurs des pages bien venues de MM. del Vecchio, sur les origines morales de la guerre; P. Fedozzi, sur les devoirs de l'Italie; C. Errera, Leicht, L. Bianchi, sur la question adriatique; A. Solmi, sur la guerre italo-turque. Il en est de même des conférences, groupées sous le titre de *Pagine geografiche della nostra guerra*[5], de MM. Baratta, Taramelli, Martelli, Dainelli, Vinassy de Regny, où la démonstration géographique écarte délibérément toute objection d'ordre ethnique et historique. C'est sous les auspices de l'Union générale des membres de l'enseignement que M. Enrico Melchiorri a édité son livre sur l'italianité des provinces non rachetées[6] : livre de circonstance, sans doute, mais où il y a un exposé de faits qui ne laisse pas d'être intéressant et où l'auteur a inséré des textes démonstratifs[7]. Dans une petite brochure pleine de renseignements, M. Tan-

1. Voir p. 250. Signalons la bibliographie raisonnée rédigée par M. R. Palmarocchi, *Il problema dell' Austria negli scrittori italiani durante la neutralità*, dans *Archivio storico italiano*, 1918, t. L, p. 135-156.

2. Giovan-Battista Curti, *l'Ordinamento del servizio archivistico corrente in un comando al fronte*. Siena, Lazzeri, 1917, in-8°, 11 p.; *Ufficio storico, pubblicazioni e documenti* (Comando del corpo di stato maggiore). Roma, 1918, in-16, 11 p.

3. Dans la *Nuova Antologia*, 16 août 1916.

4. Firenze, Stamperia domenicana, 1915, in-18, 200 p.

5. Rome, Società geografica italiana, 1917, in-8°, 181 p.

6. *La lotta per l'italianità delle terre irredenti (1797-1915)*. Firenze, Bemporad, [1918], in-16, VIII-221 p.

7. Nous n'avons pas vu : S. Benco, *Gli ultimi anni della dominazione austriaca a Trieste*. Milano, Casa ed. Risorgimento, 1919; — Livio Marchetti, *Il*

Digitized by Google

credo GALIMBERTI a énuméré les noms de ceux qui, nés dans les mêmes provinces, ont donné leur vie, pendant la guerre, pour la plus grande Italie, toute la belle jeunesse de Trieste, Rovereto, Spalato[1]; cette énumération s'arrête au début de mai 1917 : combien d'autres, depuis, ont disparu! Deux bons petits livres, où la tendance propagandiste n'altère pas le contenu, sont dus à MM. Alessandro LATTES[2] et Pietro SILVA[3]. Dans le premier, M. Lattes rappelle les institutions et l'histoire primitive de Trieste, qui est passée sous le joug des ducs autrichiens sans aucune spontanéité, et avec l'espoir de l'abandonner quelque jour. Dans l'autre, M. Silva montre comment les problèmes tchéco-slovaques et yougoslaves n'ont cessé de se présenter comme des menaces aux empereurs d'Autriche, dont l'incapacité à les résoudre les a conduits à la grande crise de 1914; c'est un clair résumé d'histoire moderne, dont la conclusion est celle d'un Italien soucieux, certes, de la grandeur de son pays, mais aussi de la justice internationale.

Trop de concitoyens de M. Silva n'ont pas eu la même sagesse, et, s'il fallait citer, ici, ceux qui, à propos de la question adriatique, ont adopté les vues extrêmes des impérialistes crispiniens et des nationalistes prussophiles, nous tomberions dans l'inutile polémique dont trop de journaux se sont alimentés, dans ces derniers temps, pour le plus grand dommage des relations franco-italiennes[4]. Mais

Trentino nel risorgimento. Milano, Soc. ed. Dante Alighieri, 1913, 2 vol. in-16; — Cipriano Giacchetti, *la Vigilia di Trento, l'ultimo periodo della dominazione austriaca nel Trentino*. Milano, Treves, 1917; — C. Battisti, *Il Trentino, cenni geografici*, nouv. éd. Novara, de Agostinis, 1919, in-8°.

1. *I martiri irredenti della nostra guerra* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1917, in-18, 56 p.

2. *Trieste nella storia politica e giuridica d'Italia*. Sestri Ponente, Bruzzone, 1918, in-18, 47 p.

3. *I problemi fatali agli Absburgo* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1919, in-18, 75 p.

4. Nous signalerons seulement, au point de vue général : Adriaticus, *Da Trieste a Valona*. Milano, Alfieri-Lacroix, 1919, in-16; *les Revendications italiennes au Congrès de la paix*. Roma, Comitato di difesa interna, 1919, in-8°; S. Ghelli, *La maschera dell' Austria nell' Adriatico orientale*. Prato, 1919, in-16; — sur la Slovénie : C. Errera, *Italiani e Slavi nella Venezia Giulia*. Novara, 1919, in-8°; F. Musoni, *Gli Sloveni*. Novara, 1919, in-8°; C.-O. Urban, *Sloveni ed il movimento jugoslavo*. Roma, 1919, in-8°; — sur Spalato : Ireneo Sanesi, *Spalato e la questione dalmatica*. Novara, 1918, in-8°; — sur Fiume : Edoardo Susmel, *le Droit italique de Fiume*. Bologna, Zanichelli, 1919, in-16; Guido Depoli, *Fiume e la Liburnia*. Bari, Laterza, 1919, in-8°; l'exposé de la Società internazionale per la pace, dans la *Paix par le droit*, décembre 1919, et la *Rassegna di storia* de M. Pietro Silva, dans *Rivista d'Italia*, octobre 1919; — au point de vue linguistique, une note de M. G. Bartoli, dans la *Rivista d'Italia*, octobre 1919. — En France, les revendica-

Digitized by Google

ces publications éphémères, dont on parle trop, ne sont rien à côté de l'ouvrage remarquable de MM. C. MARANELLI et G. SALVÉMINI[1]. Dirigé contre les slavophobes de l'*Idea nazionale*, cet ouvrage insiste sur la possibilité de créer un royaume serbo-croate-slovène, détermine les modalités de la réunion à l'Italie de la Vénitie Julienne, exclut des aspirations italiennes la Liburnie et Fiume, qui doit être une république indépendante, proteste contre l'incorporation à l'Italie de la Dalmatie[2]; au surplus, MM. Maranelli et Salvémini estiment que le pacte de Londres, admissible dans sa généralité, devrait être revisé. M. Angelo VIVANTE, Triestin qui est mort pendant la guerre, avait, dès 1912, appliqué à sa ville natale une partie de l'argumentation de MM. Maranelli et Salvémini. La traduction française de son livre affirme très nettement le droit des Slaves Juliens de s'organiser comme ils le veulent[3]. Il allait de soi que le petit livre de M. Auguste GAUVAIN, sur la *Question yougoslave*[4], devait apporter à la thèse slave le concours d'une argumentation qui a plus d'une fois choqué en Italie; son court exposé a heureusement surtout la valeur d'un exposé historique du *Risorgimento* yougoslave, et il le complète par plusieurs textes utiles, en particulier le pacte de Corfou du 20 juillet 1917. Il était fatal que le comte DE VOÏNOVITCH exagérât encore le point de vue de M. Gauvain. Son livre est un réquisitoire contre l'administration vénitienne des territoires yougoslaves; les Autrichiens, après 1815, n'ont cessé, d'autre part, de s'appuyer sur les autonomistes dalmates, qui étaient des italianisants, et qui, en 1874, se sont groupés en parti italien. La conclusion est nette : rien de la Dalmatie ne doit aller à l'Italie[5]. Inversement, l'un des plus brillants collaborateurs du *Giornale*

tions italiennes ont été généralement accueillies avec peu de sympathie. Voir E. Denis, *l'Italie et l'Autriche*, dans le *Monde slave*, février-mars 1918; J. Chopin, *les Yougoslaves et l'Entente*, dans le *Mercure de France*, 1er octobre 1918.

1. *La questione adriatica*. (*La Giovine Europa*.) Firenze, Libreria della *Voce*, 1918, in-18, xv-294 p. (nous n'avons pas vu la nouvelle édition, 1919, in-18, xxij-374 p.). Joindre : G. Salvémini, article dans *Quarterly Review*, janvier 1918.

2. Dans le même sens, voir Mondaini, dans l'*Azione socialista*, 12 août 1916.

3. Trad. par « Tergestinus ». Genève, Impr. commerciale, 1917, in-8°, xv-266 p.

4. Paris, éditions Bossard, 1918, in-18, 107 p. Cf. également l'exposé, plus large et plus objectif, de M. Jules Duhem, *la Question yougoslave* (*Bibliothèque d'histoire contemporaine*). Paris, Félix Alcan, 1918, in-18, 276 p.

5. *La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave (1797-1917)*. Genève, Georg et Cie, 1917, in-8°, cix-381 p.

Digitized by Google

d'Italia, M. Franco Caburi[1], conclut à l'inexistence du problème yougoslave dans l'Adriatique[2], ce problème étant une invention purement factice des politiciens yougoslaves. Assurer l'hégémonie italienne sur l'Adriatique, c'est, pour M. Caburi, une nécessité économique et stratégique; au reste, la Dalmatie est italienne par sa géographie et son histoire. Les exagérations des deux partis devaient avoir pour conséquence l'équipée de Gabriele d'Annunzio à Fiume. Dès 1915, M. Stéphane Piot, dans une brochure savoureuse, démontrait comment le poète de la *Nave* était devenu le « poète national[3] ». M. Valentino Piccolo, à son tour, a exposé, dans une intéressante conférence reproduite en volume[4], la conception que d'Annunzio s'est faite de l'héroïsme, la place que Garibaldi tient dans ses œuvres, le sens éminemment patriotique des *Canzoni della Gesta d'Oltramare* et de la *Beffa di Buccari*.

Le fameux pacte de Londres du 30 novembre 1915 est le texte auquel on devra toujours se rapporter pour apprécier l'effort de l'Italie dans la guerre mondiale. M. Attilio Tamaro a fait un exposé et une critique de ses clauses, ne se consolant point que ce fût, comme n'importe quel pacte entre des hommes, un compromis entre des tendances divergentes[5]; son petit livre se rattache ainsi au groupe des ouvrages de polémique nationaliste auxquels nous venons de consacrer un paragraphe. M. G.-A. Borgese a, au contraire, été nettement au fond du problème en montrant que la raison péremptoire pour l'Italie d'entrer dans la guerre, c'était de se dégager de l'emprise allemande[6]. Puisse-t-elle se maintenir dans cet état de rébellion morale que seul l'appui de l'Entente lui permettra d'affirmer[7].

1. Voir, de cet auteur, *l'Austria e l'Italia. Note ed appunti di un giornalista italiano a Vienna*. Milano, Treves, in-16.

2. *Italiani e jugoslavi nell' Adriatico* (*Quaderni della guerra*). Milano, Treves, 1917, in-18, 139 p.

3. *Gabriel d'Annunzio et la politique nationale en Italie*. Paris, Félix Alcan, 1915, in-8°, 30 p.

4. *Glorie e martirii nella poesia di Gabriele d'Annunzio* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1919, in-18, 57 p.

5. *Il trattato di Londra e le revendicazioni italiane* (*Pagine dell' ora*). Milano, Treves, 1918, in-18, 67 p. Voir un résumé de cet opuscule par le même (Roma, tip. Unione ed., 1918, 23 p.).

6. *L'Italie contre l'Allemagne*, trad. de Mlle T. Laignel. Paris, Payot, 1917, in-18, 248 p.

7. Sur l'évolution de la politique italienne, une infinité de choses ont été publiées. Nous ne signalerons que : Gabriel Maugain, *L'opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle*. Paris, Champion, 1916, in-8°, 105 p.; — le P. Dudon, *Les courbes de la politique italienne*. Paris, Lethielleux, 1917, in-16, 88 p.; — Jean Ajalbert, *l'Heure de l'Italie*. Paris, éditions

Digitized by Google

Quant à la guerre elle-même, aucun travail officiel ne semble, à l'heure actuelle, avoir été élaboré : une infinité d'ouvrages, en revanche, a paru, travaux d'ensemble ou de détail, dont nous ne voulons rien dire[1]. Du moins, dès maintenant, un procès est instruit, c'est celui de la bataille de Caporetto. Dans une brochure qui est une synthèse puissante, M. Giuseppe PREZZOLINI a analysé les causes du désastre[2]; il n'a pas, sans doute, donné de ces causes un exposé détaillé, mais, précisément, par leur raccourci même, elles s'imposent : manque de préparation de l'armée en 1915, inexistence d'un système stratégique, mauvaise discipline de la troupe, d'ailleurs mal instruite du but de la guerre, épuisée par une alimentation insuffisante, énervement du moral national par la propagande socialiste, cléricale, neutraliste, mensonges de la presse « italocentrisme », impuissance de l'opinion à situer « la nostra guerra » dans l'ensemble des événements : à très juste titre, M. Prezzolini rejoint les conclusions de certains socialistes proclamant que Caporetto est la faillite des classes dirigeantes. Le général Cadorna, choisi, après Caporetto, comme bouc émissaire, occupe, dit-on, ses loisirs à écrire ses mémoires pour réfuter l'acte d'accusation dressé contre lui par la commission officielle. En attendant, contentons-nous de lire le petit livre de M. Ezio-M. GRAY, qui est un chaud plaidoyer en faveur du chef malheureux[3]. On doit à Cadorna onze victoires contre la plus ancienne puissance militaire de l'Europe, sans compter l'écrasement du bolchevisme italien; Caporetto n'est qu'un phénomène de grève militaire, qu'explique la décomposition morale des troupes, prévue par Cadorna dans ses dépêches au gouvernement des 6, 8, 13 juin et 18 août 1916. La seule erreur du chef de l'armée fut d'avoir organisé l'armée en superficie et non en profondeur. Quelques durs jugements de M. Gray sur divers généraux italiens compenseront ce que certaines de ses pages contiennent de désagréable ou d'injuste sur la France[4]. En tout cas, de son livre, il ressort bien

Bossard, 1917, in-16, 191 p.; — ***, *la Coopération franco-italienne*, dans la *Revue des Deux Mondes*, 1er et 15 mars 1920; — E.J. Dillon, *From the triple to the quadruple alliance*. London, Hodder, 1916, in-18, 254 p.

1. Signalons, en raison de leur titre général : professeur C. M., *La guerra d'Italia per terra e per mare*. Milano, Alfieri-Lacroix, 1919, in-16, VIII-159 p.; — Enrico Barone, *La storia militare della nostra guerra fino a Caporetto*. Bari, Laterza, 1919, in-8°, 223 p.

2. *Caporetto*. Roma, Libreria della *Voce*, 1919, in-16, 59 p.

3. *Il processo di Cadorna*. Firenze, Bemporad, [1920], in-16, 168 p.

4. Voir dans la *Revue des Deux Mondes*, 15 juillet 1920, un article anonyme, mais fait de première main, sur la *Mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917*.

Digitized by Google

que l'heure n'est pas encore venue d'écrire l'histoire : il vaut comme témoignage à demi personnel, non comme construction objective.

Des témoignages sur la guerre, on en trouvera une quantité, ingénieusement groupés par M. Giuseppe Prezzolini dans son *Anthologie patriotique*[1]. C'est une idée extrêmement originale qu'a eue le distingué directeur de la *Voce* de publier, sur la guerre, un livre où l'on trouve des textes de toute origine, provenant des plus grands aux plus humbles, choisis pour leur valeur intrinsèque ou narrative, à l'effet de mettre en lumière le peuple combattant des tranchées et pour que le peuple, dans son ensemble, arrive à prendre conscience de lui-même. Dans son petit livre sur Caporetto, M. Prezzolini avait insisté sur cette idée que l'Italie moderne n'a pas conscience d'elle-même. Elle a le devoir, elle a le moyen, par ce livre, de sortir de cette ignorance : circulaires du commandement, bulletins et communiqués, lettres, proses et vers des littérateurs qui ont participé à la guerre — Borsi, d'Annunzio, Mussolini — testaments de guerre, où, parfois, s'affirment des mentalités spartiates — « non piangere, mamma, sia romana » — chansons et lettres de soldats, inscriptions mortuaires, documents diplomatiques, extraits des grands discours politiques et des ouvrages scientifiques, tels sont les riches matériaux que M. Prezzolini offre à sa patrie ; elle y puisera les éléments d'un acte de foi dans un avenir qui, en dépit des difficultés de l'heure présente, se présente large et lumineux[2].

Georges Bourgin.

1. *Tutta la guerra. Antologia del popolo italiano.* Firenze, Bemporad, [1918], in-16, xv-398 p.

2. Joindre : Louis Chervoillot, *Littérature de guerre en Italie*, dans les *Études...*, 5 mars 1918 ; — Giuseppe Bellucci, *Folklore di guerra.* Perugia, U. T. coop., 1920, in-16, 118 p., que nous n'avons pas encore reçu.

Digitized by Google

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

René Millet. **Socrate et la pensée moderne.** Paris, Plon, s. d. [1920]. In-12, xxi-287 pages, avec un portrait de l'auteur.

Cet ouvrage nous vient d'un ancien ambassadeur. Mais René Millet était un homme de pensée en même temps qu'un homme d'action. Tous les ouvrages qu'il a publiés de son vivant, depuis *la France provinciale* (1888) jusqu'à *la Conquête du Maroc* (1913), en passant par *Rabelais* (1892), montrent bien que la réflexion la plus intense, chez lui, sait sortir d'elle-même pour s'élancer, sous une forme toujours littéraire, souvent brillante, vers les questions qui ont préoccupé l'humanité dans tous les temps et, surtout, vers celles où est engagée la vie morale et politique des générations présentes. Il n'est pas étonnant que, dans les dernières années de son existence, tandis que l'effroyable tempête secouait le monde, il se soit tourné vers Socrate, comme vers la source première de ses propres conceptions.

« L'homme dont les idées sont les plus vivantes dans la société contemporaine, c'est Socrate » : cette définition, donnée par M. Boutroux, René Millet la fait sienne, et il la justifie à sa façon. Pour lui, le *pragmatisme*, la seule doctrine qui, de nos jours, ait tenté de combler l'infranchissable fossé qui séparait la pensée de l'action, a eu pour précurseur le philosophe qui rompit délibérément avec les écoles naturalistes et appliqua pour la première fois la méthode expérimentale et intuitive à l'étude de l'homme. Par là s'expliquent les rapports plutôt hostiles de Socrate avec les sophistes, son goût pour les petites gens, particulièrement pour les gens de métier, qui lui fournissaient des règles pratiques d'une application générale. Sans se compromettre dans les petitesses et les vilenies des luttes politiques, il chercha, de loin et de haut, à mettre au service d'Athènes la puissance de la raison souveraine et les préceptes que lui dictait son « démon ». Il voulut agir sur la jeunesse; il crut pouvoir agir sur Périclès lui-même par l'intermédiaire d'Aspasie. Ce ne fut pas sa faute si les plus remarquables de ses élèves, Alcibiade et Critias, se laissèrent entraîner par la passion et oublièrent ses leçons. Il n'en parut pas moins, à des yeux prévenus, moralement responsable. Dès lors, il ne lui restait plus, pour rendre à ses idées un témoignage suprême et décisif, qu'à mourir pour elle.

Cette façon de concevoir le rôle de Socrate, qui est la bonne, oblige René Millet à maintenir continuellement l'histoire de la philosophie

Digitized by Google

en contact avec la grande histoire. Il s'acquitte de ce devoir avec une connaissance et surtout une compréhension profonde des faits. Ses vues sur la connexité intime entre la morale de Socrate et l'art de Phidias, sur les causes et les transformations de la guerre du Péloponèse sont vraiment intéressantes. Il y a là, et en grand nombre, des pages qui frappent. En un mot, l'ouvrage est d'une lecture à la fois attachante et profitable[1].

Gustave GLOTZ.

J. CARCOPINO. **Virgile et les origines d'Ostie**. Paris, de Boccard, 1919. (Bibl. des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, fasc. 116.)

Nous distinguerons, dans le remarquable ouvrage de M. Carcopino, deux thèmes principaux, d'ailleurs liés entre eux étroitement : d'une part, la préhistoire d'Ostie; d'autre part, le décor et la topographie des chants VII-XII de l'*Énéide*.

Examinons d'abord ce que l'auteur nous enseigne sur les origines d'Ostie. Il faut abandonner l'histoire traditionnelle, selon laquelle la fondation d'Ostie et la création des salines datent du roi Marcius, et se rallier aux résultats obtenus par les méthodes critiques de M. Pais, selon qui Ostie date de la victoire remportée en 356 par le dictateur Marcius sur les Étrusques dans la région des salines. M. Carcopino prouve, en effet, que l'archéologie confirme les résultats obtenus par la critique des textes : par exemple, la céramique des plus anciennes tombes d'Ostie n'est pas antérieure au milieu du IVe siècle. Dans un des meilleurs chapitres de ce livre, la date de la fondation d'Ostie est ainsi précisée : elle est postérieure au deuxième traité entre Rome et Carthage, qui ne mentionne pas Ostie, mais antérieure à la fondation des colonies d'Antium et de Terracine, que M. Carcopino date de 318; elle se place donc entre 335 et 318, et plutôt, selon l'auteur, vers 335. Malheureusement, il n'est pas facile de savoir quelle est l'antiquité des salines d'Ostie : M. Carcopino admet qu'exploitées au Ve siècle, elles étaient abandonnées dès le IVe siècle; c'est dire que les salines d'Ostie, si elles ont existé, sont préhistoriques. On ne peut obtenir plus de précision, et rien n'est plus fâcheux, car le problème de l'origine des salines est lié à celui de l'origine de la Via Salaria, et finalement de Rome elle-même.

1. On dirait que l'auteur n'a pas corrigé lui-même toutes les épreuves. Dans la première moitié de l'ouvrage, il y a peu à reprendre. Le « vers célèbre » cité à la p. 80 n'est pas un vers, mais la réunion de deux moitiés de vers. Dans la seconde moitié, au contraire, et surtout dans le troisième tiers, les lapsus sont plus nombreux. Exemples : p. 149, *tout* autre cité; p. 179, *fripons*. Les noms propres sont massacrés : p. 198 et 251, *Xantippe;* p. 199, *Anthistène;* p. 200, *Aritodème;* p. 210, *Phrynicus* et *Astiochus;* p. 229 et 286, *Eutyphron;* p. 239, *Appollodore*.

Digitized by Google

Or, cette Ostie mythique que M. Carcopino vient d'abattre irrémédiablement, semble-t-il, au nom de la critique historique et de l'archéologie, tout aussitôt il la restaure. Ostie a été précédée par une agglomération très antique, dont la sodalité des *Arulenses* nous conserverait le nom, Arula. A cette Arula préostienne, dont nous connaissons peut-être les anciens cultes, M. Carcopino a consacré la première partie de son ouvrage. Si l'on objecte que les arguments tirés de l'archéologie qui valent contre l'Ostie royale valent aussi contre Arula, M. Carcopino répondra que l'emplacement d'Arula n'était pas exactement celui d'Ostie, mais qu'il était situé un peu plus à l'est et que le déplacement du cours du Tibre l'a englouti.

A ces conjectures nous pouvons donner notre adhésion : elles ont l'avantage de réconcilier l'histoire et la légende, d'expliquer de la manière la plus élégante le nom des *sodales Arulenses* et d'expliquer aussi l'aspect archaïque du culte du Vulcain d'Ostie. Mais nous serons plus inquiets quand nous verrons cette Arula presque ignorée devenir une des plus anciennes et des plus vénérables métropoles du Latium. « A Ostie comme à Délos, la métropole religieuse aurait précédé le port marchand » (p. 82). Le culte de Vulcain serait identique à celui du Tibre ; une partie considérable du présent ouvrage est consacrée à cette démonstration, qui rencontrera nécessairement de vives résistances, bien qu'elle soit défendue avec toutes les ressources d'une dialectique pressante et de la plus riche érudition ; admettre l'identité de Vulcain et du Tibre, c'est admettre « l'identité des contradictoires » (p. 109). De plus, le Vulcain de Rome serait de provenance ostienne, et comme, d'autre part, Vulcain, à Rome même, aurait précédé Jupiter, il en résulterait que le plus grand dieu de Rome, au v^e^ siècle, aurait été emprunté par Rome à Ostie. Pour faire à ce Vulcain ostien une place digne de lui parmi les anciens cultes romains, M. Carcopino est disposé même à admettre que le flaminicat de Vulcain était primitivement uni au grand pontificat. Enfin, ce n'est pas seulement le culte de Vulcain qui serait originaire d'Ostie — bien que le nom même du dieu soit toscan — mais d'autres cultes encore. Les Sabins, ayant conquis la plaine latine jusqu'à la mer, auraient ensuite introduit d'Ostie à Rome « Vulcain, dieu du Tibre ; Maia, sa parèdre ; les Lares » (p. 166). Ces thèses sont hardies et soulèvent des difficultés sérieuses.

Je me contenterai de présenter une observation de détail au sujet du culte des Dioscures à Ostie. Est-il bien sûr que ce culte soit vraiment, comme l'admet M. Carcopino, très antique ? On admet communément que le plus ancien témoignage que nous possédions concernant les *ludi Castorum* à Ostie serait l'inscription *C. I. L.*, XIV, 1, du début du III^e^ siècle ap. J.-C. Or, cette inscription même ne me paraît pas du tout mentionner des jeux célébrés en l'honneur des Castors et d'autres jeux semblables offerts à Neptune (p. 79) ; elle nous apprend seulement qu'un magistrat a offert à Neptune des jeux

Digitized by Google

sur le rivage consacré aux Castors, c'est-à-dire sur le rivage près duquel s'élevait un temple des Castors. On voit ainsi par quelle transition les jeux de Neptune sont devenus les jeux des Castors et que ceux-ci ne sont point du tout primitifs. D'un texte curieux d'Ethicus, cité par M. Carcopino, il paraît bien résulter même que le temple des Dioscures était situé dans l'*isola sacra*, au nord du bras ancien du Tibre, et par conséquent hors de l'ancien finage ostien (p. 78, n. 4). Il nous semble donc qu'il convient peut-être de rendre au culte de la Mer, à Ostie, la place prise plus tard par le culte des Castors.

Au cours de l'exposé de M. Carcopino, on notera un grand nombre de développements originaux et d'observations pénétrantes, et particulièrement cette très curieuse relation qu'il a eu le mérite d'établir entre la date des Vulcanalia et celle des martyres ostiens, ou bien encore une très remarquable étude des anciens sacerdoces du Latium[1].

Le commentaire topographique de la deuxième partie de l'*Énéide* a été très heureusement renouvelé par M. Carcopino, grâce à une découverte curieuse et riche de conséquences. Les anciens commentateurs ont toujours supposé que la ville de Latinus, Laurente, était distincte de la ville fondée par Énée, Lavinium ; et comme nous savons qu'à l'époque historique Lavinium était situé là où s'élève aujourd'hui Prattica di Mare, on admettait comme évident que la ville de Latinus ne pouvait pas être à Prattica. M. Carcopino a prouvé que Virgile ne mentionne jamais une ville du nom de Laurente et qu'il connaît seulement un peuple laurentin dont il place la capitale précisément à Prattica. Il n'a pas existé de Laurente préhistorique, distincte de la vieille cité de Prattica. Seulement, il a existé, depuis le temps d'Auguste, vers Tor Paternò, une plage à la mode et une villa impériale : Virgile n'a pas commis la faute d'y localiser Laurente.

D'autre part, le camp d'Énée est situé aux bouches du Tibre, et précisément à l'emplacement de l'Arula préostienne. Le texte de Virgile fournit même à M. Carcopino ses principaux arguments en faveur de l'antiquité de cette Préostie. Donc, les derniers livres de Virgile ont pour décor cette campagne qui s'étend entre Ostie, capitale des *Laurentes Arulenses*, et Prattica, capitale des *Laurentes Lavinates*. Grâce à sa connaissance parfaite de cette contrée, M. Carcopino a retrouvé le ravin où Turnus prépare un guet-apens (XI, 522) au nord de Prattica — l'oracle d'Albunea (VII, 83) à la Zolforata — le Numicius au canale dello Stagno — le bois sacré de Pilumnus au Rio Torto — le port d'Énée aux docks de tuf de l'Ostie actuelle — les *loci Albani* (IX, 387) au sud-est de Dragoncello. Cette étude est du plus grand charme et nous explique très bien certains des procédés de travail de Virgile ; on ne lira plus les derniers livres de l'*Énéide* sans le secours de ce commentaire excellent.

1. N'est-ce point par erreur qu'il est parlé (p. 44) d'un « premier dictateur albain »? Il s'agit, semble-t-il, dans l'inscription citée, du premier personnage qui ait été dictateur albain à vingt-huit ans.

Digitized by Google

Maintenant, faut-il aller jusqu'à reconnaître en Virgile un archéologue scrupuleux? Ceci est un autre problème. Nous craignons que M. Carcopino, ainsi que d'autres savants, M. Pichon, M. Warde Fowler, ne soient portés à exagérer les soucis d'érudition de Virgile. Il semble que Virgile ne puisse se tromper : si, dans deux ouvrages différents, Virgile a décerné le titre de roi des fleuves, une fois à l'Éridan, une autre fois au Tibre, M. Carcopino se croit tenu de trouver une solution à cette difficulté (p. 604). Jamais la poésie virgilienne n'avait été mise à la question avec une énergie pareille. Nous avions une école des Plus-Homériques; M. Carcopino, par ce livre magistral, contribue à fonder l'école des Plus-Virgiliens. Or, cette exégèse paraîtra peut-être subtile et un peu voisine de la méthode de Servius ou de Macrobe, transformée, à vrai dire, grâce à toutes les ressources de la plus vaste érudition. Nous persistons à penser que les intuitions de Virgile sont plus pénétrantes que sa science.

Notre analyse n'épuise pas le contenu très riche de cet ouvrage. Bien que surtout consacré à l'Arula préhistorique, il est une contribution de premier ordre à l'étude des ruines et de l'histoire d'Ostie. Il sera le bienvenu non seulement auprès des historiens, mais auprès des amis de Virgile et même auprès des amis de la campagne de Rome, et l'on sera d'accord pour louer la sûreté de la documentation, sa nouveauté et le talent de la mise en œuvre[1].

A. PIGANIOL.

Francesco GUICCIARDINI. **La Storia d'Italia,** éditée par Alessandro GHERARDI. Florence, Sansoni, 1919. In-8°, 4 vol., CXCII-322, 450, 456 et 456 pages.

Nous n'avions jusqu'à présent que trois éditions notables de l'œuvre magistrale de Guicciardini, toutes trois faites à Florence : celle de Torrentino publiée en 1561; celle de 1774-1776, qui porte la fausse indication : Kluch à Fribourg; et enfin celle de Conti (1818-1819). Mais la première avait dû se conformer aux exigences de la censure grand-ducale, et les deux autres reproduisaient sans fidélité le manuscrit original.

Sur la demande du comte Francesco Guicciardini, M. Alessandro Gherardi, directeur des Archives florentines, entreprit, vers 1900, de collationner tous les textes manuscrits et de publier une nouvelle édition critique de la *Storia d'Italia*. M. Gherardi, dans une communication qu'il fit au « Congrès international des sciences historiques » qui eut lieu à Rome en avril 1903, exposa le projet, qui n'a été réalisé que sept ans après. La mort de M. Gherardi vint malheureusement inter-

1. Des photographies inédites et des reproductions de plans très rares ajoutent à l'intérêt de l'ouvrage.

Digitized by Google

rompre un travail qui était loin d'être aussi définitif que l'aurait voulu celui qui l'avait entrepris. M. Gherardi avait en effet à peu près achevé la collation des manuscrits; le texte que reproduit, avec de nombreuses variantes, l'édition de 1919 est celui auquel il s'était arrêté. Mais, au texte même, il devait ajouter une longue et importante introduction, pour expliquer la genèse de l'édition, les raisons pour lesquelles il avait adopté telles règles orthographiques et non telles autres ; il voulait y étudier les sources de l'Histoire de Guicciardini, et nul, plus que lui, n'aurait élucidé ce proplème si complexe sur lequel Pasquale Villari avait déjà donné dans son *Machiavel* quelques précieuses indications[1].

M. Gherardi élabora son édition avec trois manuscrits. Il prit comme base celui de la bibliothèque Laurentienne de Florence (section médicéo-palatine), qui est le dernier en date, et qui contient les dernières corrections de l'auteur. En même temps il eut recours aux deux versions manuscrites qui se trouvent dans les archives privées du comte Guicciardini. La comparaison des trois textes explique les variantes de la nouvelle édition, où, d'autre part, M. Gherardi a reproduit le texte du manuscrit laurentien avec une précision qui n'est aussi parfaite dans aucune édition précédente.

Cette publication se complète par un index très développé, qui est de la plus grande utilité. On n'a qu'un regret, en relisant cet authentique Guicciardini, c'est que nous n'ayons pas le résultat des longues et patientes recherches que M. Gherardi avait entreprises dans les papiers de Guicciardini, et en particulier dans les quatre volumes de « Memorie storiche di M° Francesco », où se trouvent tous les documents qui servent à l'établissement de la *Storia d'Italia*. Guicciardini fut, parmi les historiens italiens, le premier à écrire l'histoire d'après une méthode de critique sérieuse. Villari lui avait déjà rendu justice sur ce point; Gherardi voulait le démontrer de la façon la plus complète. Sa démonstration est malheureusement à peine ébauchée. Les notes qu'on a publiées ne sont rien à côté de ce qu'il devait nous donner. Mais c'est déjà beaucoup qu'il ait pu mener à bien cette œuvre si délicate : l'établissement du texte de la *Storia d'Italia* de 1492 à 1534. Les quatre volumes qu'on vient de publier contiennent, dans toute sa fidélité, l'œuvre de celui qui fut, à n'en pas douter, le plus grand historien de l'Italie.

Jean ALAZARD.

1. P. Villari, *Niccolò Machiavelli e i suoi tempi*, t. III, p. 435-450.

Digitized by Google

The letters of Saint Teresa. A complete edition translated from the spanish and annotated by the Benedictines of Stanbrook with an introduction by cardinal GASQUET. Volume I. London, Thomas Baker, M CM XIX. In-8°, XIX-308 pages.

Les Bénédictins de Stanbrook ont entrepris, après avoir donné une traduction du *Camino de perfección*, du *Castillo interior* et des poésies, de gratifier le public anglais d'une version anglaise de la correspondance de sainte Thérèse, qui portera sur 460 lettres environ, illustrées de nombreuses notes historiques. La publication aura quatre volumes, et la traduction a été faite d'après le texte de Vicente de La Fuente, avec quelques lettres puisées à d'autres sources. Dans une note, imprimée au verso du titre du tome I, ils expriment leur gratitude, d'abord au R. P. Grégoire de Saint-Joseph d'avoir autorisé l'usage des quelques lettres découvertes par lui, puis au P. Bénédicte Zimmerman et aux Carmélites du premier monastère de Paris d'avoir permis de disposer des notes de leurs éditions, et enfin aux Mères Carmélites de Chichester pour un fragment d'une lettre inédite de sainte Thérèse.

Une introduction du cardinal Gasquet fait l'histoire de la correspondance de sainte Thérèse, parle de ses traductions anglaises et de l'importance de la réforme thérésienne.

Tout bien considéré, les Bénédictins de Stanbrook n'ont pas été au delà de la traduction du R. P. Grégoire de Saint-Joseph, et nous avons le regret de dire, ce que nous disions dans le *Journal des savants* de mars 1911 : « Toute lettre de Thérèse dont on ne possède plus l'original doit être mise en quarantaine ». D. Vicente de La Fuente, dont on ne saura jamais assez reconnaître les services qu'il a rendus à la cause de sainte Thérèse, manquait tout à fait de méthode. Sur la fin de sa vie, il reconnut que les autographes de la sainte méritaient de voir le jour, et c'est ainsi que, grâce à lui et à d'autres, nous possédons le fac-similé de cinq ouvrages de Thérèse; il reconnut même qu'il fallait reproduire les autographes de la correspondance, mais son désir échoua, faute de ressources. Deux membres de l'Académie de l'Histoire de Madrid, le R. P. Fidel Fita et D. Bernardino de Melgar y Abréu, marquis de San Juan de Piedras Albas, ont publié toute une série d'autographes de la correspondance dans le *Boletin de la R. Academia de la Historia*, à partir du tome LVII (1910). Le R. P. Fita est mort, et je ne sais pas si le marquis de Piedras Albas sera en état de continuer la publication. Les Bénédictins de Stanbrook ont totalement ignoré cette importante contribution. Ainsi, le n° 2 de la correspondance anglaise, adressé « au seigneur Venegrilla », est un des autographes reproduits par le R. P. Fita (*Boletin de la R. Academia de la Historia*, t. LVIII, p. 177), qui lit *Santos Garcia* à la place de ... *amos Garcia*. Il est vrai que le R. P. Fita lit *Solgara* à la place de

Digitized by Google

olgara, prenant le petit trait devant *olgara* pour un *s* : or, ce petit trait est très fréquent dans l'autographe du *Livre de la vie*, preuve que même les paléographes les plus exercés se trompent.

Le n° 6 de la présente publication est la première lettre de sainte Thérèse à Dª Luisa de La Cerda, à propos du monastère de Malagon. Au dire des Bénédictins de Stanbrook, cette Dª Luisa était sœur du duc de *Medina* et son mari était le *Lord of Aragon !* Dª Luisa de La Cerda était la sœur de Juan de La Cerda, duc de Medinaceli, et son mari s'appelait Antonio Arias Pardo de Saavedra, premier seigneur de Malagon, qui mourut le 13 janvier 1561[1]. Dans le *Bulletin hispanique*, t. IX, p. 87-91, j'ai dit, à propos de la lettre de sainte Thérèse à la fille de Dª Luisa, Dª Guiomar, que cette lettre a été écrite, non pas comme le veut La Fuente le 22 octobre 1581, mais le 22 octobre 1576 : elle doit donc prendre place immédiatement après le nº XCVII, où est annoncé son mariage avec D. Juan de Zuñiga, fils de D. Luis de Requesens, qui mourut en mai 1577. Dans la même revue (t. XIX, p. 265), j'ai aussi publié une lettre de sainte Thérèse, que l'évêque de Valladolid a envoyée au monastère des Carmélites de Darlington : elle répond au nº CCLXXIV de Vicente de La Fuente. D'après la très bonne copie qui m'a été remise par le P. José María de Elizondo, j'ai constaté que même Vicente de La Fuente a commis deux erreurs !

Entre la lettre X et la lettre XI (p. 32) les Bénédictins de Stanbrook publient, mais sans lui donner de numéro, la lettre à Cristobal Rodríguez de Moya, en l'accompagnant de cette note : « This letter, fragments of which have been published at various times, is not considered genuine by P. Grégoire ». Cette lettre est manifestement fausse et, malgré ses remarques, Vicente de La Fuente a eu tort de la publier. Alors, pourquoi la comprendre dans cette traduction anglaise? Je ne le saisis pas.

Pour être bonne, une traduction doit se plier à deux conditions : il faut être un bon paléographe et posséder jusque dans ses détails le vocabulaire de sainte Thérèse. La réformatrice du Carmel ne ponctuait pas, mettait un mot pour un autre et écrivait comme l'on parlait : d'où quantité de phrases qui ne donnent de sens que quand on sait ponctuer et qu'on sait la valeur de certains mots castillans dans le parler d'Avila. L'étude posthume d'Antonio Sánchez Moguel sur le langage de Thérèse est très insuffisante[2] et il est à désirer que certains collaborateurs du *Centro de estudios históricos* nous en procurent une meilleure.

Les Bénédictins de Stanbrook ne connaissent pas assez le milieu de sainte Thérèse, et notamment les dames de l'aristocratie qui épou-

1. Francisco Fernández de Béthencourt, *Historia de la monarquía española*, t. V, p. 240-241.

2. *El lenguaje de Santa Teresa de Jesús*, por D. Antonio Sánchez Moguel. Edicion póstuma. Madrid, 1915.

Digitized by Google

sèrent avec ferveur la réforme thérésienne, surtout les consolations que la sainte sut leur prodiguer.

Je crois qu'en présentant ces observations sur le tome Ier, les trois autres nous donneront une satisfaction plus complète.

A. MOREL-FATIO.

Prof. P.-J. BLOK. **Willem de eerste, Prins van Oranje.** 1re partie. Amsterdam, Meulenhoff, 1919. In-4°, XIV-254 pages. (T. XI de la « Bibliothèque historique néerlandaise » de Brugmans.)

Voici un ouvrage de premier ordre, non seulement au point de vue du fond, mais encore, ce qui ne gâte rien, au point de vue de la forme. Le lecteur en est dès l'abord séduit et reste sous le charme jusqu'au bout : partagé entre l'intérêt souvent dramatique du texte et l'agrément des images, il ne sait ce qu'il doit le plus admirer, de la consciencieuse documentation que l'auteur a modestement dissimulée, en la rejetant dans des notes à la fin du volume, du développement harmonieux et logique des faits, ou de l'impression luxueuse et des belles illustrations, reproduisant des toiles ou gravures de l'époque, dont une précieuse collaboration a permis d'orner abondamment le récit.

Comme le dit la préface, il manquait une biographie complète du plus illustre des princes d'Orange, du fondateur de l'État néerlandais, Guillaume le Taciturne. Bien des étrangers, depuis l'Américain Motley jusqu'à l'Allemand Rachfahl, avaient ébauché la figure énigmatique du personnage et signalé les traits essentiels de sa vie tragique; aucun historien hollandais de valeur ne s'y était risqué. M. Blok regrette que son maître vénéré, Robert Fruin, n'ait pu exécuter l'œuvre à sa place; c'est un sentiment qui l'honore, mais que le résultat obtenu nous interdit de partager, car son premier volume, entrepris avec appréhension, prouve que l'historien du peuple néerlandais était pleinement à la hauteur de la tâche. Peut-être le respect pour le grand nom de Guillaume d'Orange, auquel s'est ajouté le respect pour la reine Wilhelmine, a-t-il parfois donné à l'ouvrage des apparences de panégyrique; du moins, en louant les qualités, il ne cache pas les défauts du héros, surtout cette duplicité en matière de religion et de politique qui n'a d'excuse, outre les périls de la situation, que la duplicité plus odieuse d'un souverain tel que Philippe II. Peut-être, d'autre part, le privilège d'avoir pénétré dans les archives de la maison d'Orange et d'y avoir feuilleté des lettres intimes inédites de Guillaume Ier et des siens a-t-il engagé M. Blok à faire une place par trop large aux relations du prince et de ses deux premières femmes, les deux Annes, la douce Néerlandaise bien-aimée et l'Allemande, mal faite, étrange et finalement infidèle; il a pourtant dégagé ainsi deux figures intéressantes et expliqué certaines attitudes, jadis obscures, de l'époux. Pour n'oublier aucune critique à l'égard d'un

Digitized by Google

livre qui en suscite très peu, je tiens à indiquer de légères lacunes dans la bibliographie, à savoir l'omission de nombre de livres américains et français qui auraient mérité une mention, par exemple l'ouvrage de Motley et le *Marnix* de Quinet.

Les dix chapitres du volume retracent la carrière de Guillaume d'Orange, depuis le 24 avril 1533, jour de sa naissance, dans le pittoresque château de Dillenbourg, près de la Lahn, jusqu'à sa retraite en Hollande, à la fin de 1572. Après d'utiles renseignements sur son père, Guillaume de Nassau-Dillenbourg, et sa mère, Juliane de Stolberg, plus ou moins gagnés à la doctrine de Luther, ainsi que sur l'héritage d'un cousin de la maison de Chalon, René de Nassau, prince d'Orange († 1544), le second chapitre décrit la jeunesse heureuse de Guillaume, élevé dans la religion catholique à la cour de Bruxelles, sous la paternelle surveillance de Charles-Quint, et dans l'entourage brillant de sa sœur, Marie de Hongrie, gouvernante des Pays-Bas. Comblé d'honneurs et de pouvoir, chargé même un moment de commander l'armée durant la guerre contre la France, le jeune prince voit à regret l'abdication, puis le départ du vieil empereur qu'il chérissait et qui le payait de retour. Pour Philippe II, le nouveau roi d'Espagne, autoritaire, intolérant, dissimulé, il n'éprouve aucune sympathie; il se sent suspect, comme la plupart de ses compatriotes, trop exubérants et indépendants au gré du sombre despote. Il veut certes rester fidèle à son souverain, qui l'emploie dans le Conseil d'État de Bruxelles, et à la nouvelle gouvernante des Pays-Bas, Marguerite de Parme, qui le charge de missions diplomatiques; mais peu à peu l'antinomie radicale des tempéraments et des idées le conduit à l'opposition : de 1561 à 1564, il combat avec les autres nobles des Pays-Bas l'administration impopulaire d'Antoine Perrenot de Granvelle, dont il finit par obtenir non sans peine le renvoi (mars 1564). Après le départ de l'archevêque de Malines, la lutte continue contre les décrets du Concile de Trente, contre la nouvelle organisation ecclésiastique des Flandres, surtout contre l'introduction de l'inquisition espagnole avec sa procédure sournoise et ses peines cruelles.

La question religieuse a été reléguée jusqu'ici à l'arrière-plan, car le prince, même après son second mariage avec la luthérienne Anne de Saxe, est demeuré catholique de nom et a fréquenté la messe (en 1566 encore) : il semble plutôt indifférent en la matière; le luthéranisme de son frère Louis ne l'a pas tout à fait gagné; le calvinisme farouche de Brederode l'effraye. Un changement se produit alors, provoqué par la politique, parce qu'il estime la tolérance nécessaire. Le 29 mars 1566, en plein Conseil d'État, il ose déclarer que « par l'inquisition la religion se perd, car voir brûler un homme pour penser avoir fait bien, fait mal aux hommes », et il conclut que « la rigueur est nullement pour maintenir la religion ». Sans doute, il n'a pas pris part à la ligue des nobles, à ce fameux *Compromis* de décembre 1565, dont son frère Louis, Brederode, les deux Marnix et Culemborg

Digitized by Google

ont été les principaux instigateurs; mais en avril 1566, après la remise à la Régente, au cours d'un défilé imposant, de la requête des nobles, que Berlaymont traite de *gueux* et qui adoptent le nom, il ne cache pas ses sympathies pour ceux que Philippe II considère comme des rebelles félons; lui-même est déjà regardé comme tel seulement, car le duc d'Albe conseille de le ménager, pour mieux l'empêcher de se soustraire au châtiment prochain.

Au milieu de 1566 éclate la crise, marquée par les pillages et les regrettables excès des iconoclastes. Le prince les réprouve et rétablit l'ordre en Hollande et à Anvers; il se déclare cependant pour la tolérance des prêches (1566-67); bientôt même, il cesse d'aller à la messe et passe au luthéranisme (avril 1567). Il ne tarde pas à se sentir menacé dans sa sécurité, et, après avoir averti Egmont, Hoorne, d'autres peut-être, du danger que va leur faire courir la venue du duc d'Albe, il se retire prudemment en Allemagne, dans le château fort de Dillenbourg (mai 1567). Il était temps. Fernand Alvarez de Tolède, duc d'Albe, muni de pleins pouvoirs pour châtier les coupables, arrivait à marches forcées avec 10,000 vétérans, commandés par des chefs aguerris; le 22 août, il faisait à Bruxelles une entrée solennelle; le 5 septembre, le Conseil des troubles ou tribunal de sang était institué; le 9, Egmont et Hoorne arrêtés. Cité à comparaître, lui aussi, devant le tribunal, menacé de la confiscation de ses biens, frappé dans la personne de son fils aîné du premier lit, qui est enlevé à Louvain et embarqué pour l'Espagne (février 1568), Guillaume proteste contre ces violences et publie sa célèbre apologie ou « Justification », rédigée par Hubert Languet.

A partir de ce moment, la lutte ouverte commence entre lui et le duc d'Albe, lutte à main armée où le prince a recours d'abord aux protestants allemands, puis aux huguenots de France, enfin aux « gueux de mer »; lutte sans merci où son jeune frère Adolphe périt à Heiligerlee, dans la province de Groningue (23 mai 1568), et où le duc d'Albe, après l'exécution d'Egmont et de Hoorne (5 juin), remporte maint succès; lutte de pamphlets et de manifestes aussi, où Guillaume se défend et attaque habilement par la plume de juristes comme le pensionnaire d'Anvers, Wesenbeke, de publicistes comme Marnix, de poètes comme l'inconnu qui compose le chant enflammé, dit « chant du prince d'Orange » (commencement de 1569). Entre temps, il passe peu à peu d'un luthéranisme assez tiède à la doctrine plus exaltée, plus radicale, plus belliqueuse de Calvin; il s'en est rapproché dès 1569, bien qu'il ne se décide à s'y lancer officiellement qu'en 1571, en partie sous l'influence du fougueux Marnix de Sainte-Aldegonde.

M. Blok a raconté avec clarté les événements confus des années 1569 à 1572; l'expédition de 1569 qui conduit Orange en France, le mettant en étroites relations avec les huguenots et Coligny; les négociations entamées de Dillenbourg en tous sens, avec les princes alle-

Digitized by Google

mands, avec les cours de France et d'Angleterre, en 1570-71 ; la campagne accidentée de 1572 : celle-ci s'ouvre par un coup d'éclat des gueux de mer sous Lumey et Treslong (prise de Brielle et de Flessingue en avril) et se continue par la révolte de la Hollande et de la Zélande, succès compromis, il est vrai, par l'échec de Guillaume en Brabant, succédant au coup de massue de la Saint-Barthélemy.

A l'automne de 1572, comme à la fin de 1568 où Languet le croyait un homme mort, le prince d'Orange semble perdu. Pourtant, il ne désespère pas. Il dit qu'il va se retirer en Hollande et Zélande, afin « d'illec faire sa sepulture », paroles qui reflètent moins le découragement que la résolution virile de lutter jusqu'à la mort. Hollande et Zélande seront sa forteresse inexpugnable, parce qu'il trouvera dans ces deux provinces, cœur et âme de la future Néerlande, un peuple digne par sa foi et son énergie de naître à la vie nationale.

Albert WADDINGTON.

Dr HOOGEWERFF. **De twee reizen van Cosimo de Medici, prins van Toscane, door de Nederlanden (1667-1669); Journalen en documenten.** Amsterdam, Müller, 1919. In-8°, LXXII-448 pages. (*Werken* publiés par la Société historique d'Utrecht, 3e série, n° 41.)

Ce sont des documents intéressants que les journaux de route et les correspondances que M. Hoogewerff a tirés des Archives d'État et des bibliothèques de Florence pour en donner une première édition. Le prince Cosme de Médicis, fils et futur successeur du grand-duc de Toscane, Ferdinand II, était né en 1642 et avait été marié en 1661 à Marguerite-Louise d'Orléans, fille aînée du duc Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII. L'union fut assez malheureuse et le grand-duc eut l'idée de faire voyager son fils pour atténuer peu à peu l'antipathie réciproque des jeunes époux; de là les deux voyages du prince dans les Pays-Bas. Disons tout de suite que le remède fut inefficace. Après l'avènement de Cosme III à Florence en 1670, la brouille fut si complète que Marguerite-Louise s'en alla à Paris, où elle vécut jusqu'en 1721, irréconciliable; Cosme III régna jusqu'en 1723 et mourut désolé, prévoyant l'extinction de sa race, son second fils Jean-Gaston, seul enfant survivant, n'ayant pas d'héritier.

Les journaux de voyage, rédigés par les secrétaires, maîtres d'hôtel ou médecins du prince de Toscane, sont surtout précieux pour l'histoire des Provinces-Unies au milieu du XVIIe siècle; on y trouve maint détail curieux sur les villes, les hommes d'État, lettrés et artistes hollandais, sur les mœurs des habitants à l'époque de Jean de Witt. Le jeune prince était désireux de tout voir et de s'instruire : il visita tour à tour les imprimeries des Elzévir à Utrecht et à Leyde, celle de Blaeu à Amsterdam, les superbes chantiers de la Compagnie des

Digitized by Google

Indes orientales dans la ville de l'Y, les quais populeux de Rotterdam, l'Université de Leyde, les fabriques de faïences de Delft, les palais et les jardins de La Haye, « petit endroit devenu en peu de temps très important, mais sans acquérir le nom de cité » ; en le suivant dans ses tournées, ou bien au bal chez le prince d'Orange, comme dans ses rencontres avec les princes de la maison de Nassau, avec Ruyter, avec des érudits comme Nicolas Heinsius ou Gronovius, on se rend compte de l'épanouissement merveilleux du pays et du peuple néerlandais.

Pourvue de notes explicatives très soignées, d'appendices nombreux et d'utiles index, la publication de M. Hoogewerff est un des bons volumes du recueil de la Société historique d'Utrecht.

Albert WADDINGTON.

Baron HENNET DE GOUTEL. **Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813,** d'après des documents inédits et les archives du ministre de la Guerre. Paris, Perrin et Cie, 1920. In-8°, VIII-297 pages.

M. le baron Hennet de Goutel nous a narré en trois livres, intitulés : *Pampelune investie*, *l'Effort de Soult* et *l'Agonie de Pampelune*, la défense de Pampelune par le général Cassan contre les Anglais et les Espagnols en 1813. Il a brillamment et éloquemment fait ressortir la conduite héroïque de Cassan, né à Lézignan le 23 avril 1771, et montré que ce général, en maintes circonstances, témoigna d'une fermeté et d'une abnégation des plus méritoires et eut, comme récompense de ses loyaux services, la honte de ne pas se voir inscrit sur l'Arc de Triomphe !

Comme adversaire, il eut, en dernier lieu, le fameux Don Carlos de España[1], un Français comme lui et qui devait au pacte de famille d'avoir servi en Espagne. Il est surprenant que ce comte d'Espagne n'ait pas tenté quelque biographe français, car l'opuscule de l'abbé Eugène Ferran, *Un Ariégeois devenu vice-roi de Catalogne* (Foix, 1911), ne répond qu'imparfaitement au programme, et les livres espagnols ne parlent que de son assassinat, commis le 8 novembre 1839, et de la vice-royauté de Catalogne[2]. Toutefois, un écrivain carliste, B. de Artégan, a donné dans ses *Carlistas de antaño* (Barcelone, 1910) une courte biographie du comte d'Espagne, avec son portrait (p. 60-67), et a cité les *Memorias intimas* de D. Fernando Fernandez

1. M. le baron Hennet de Goutel dit : « Il s'appelait en réalité d'Espaigne » ; mais Ferran prétend qu'il était le fils aîné du marquis d'Espagne qui présida l'Assemblée de la noblesse en 1789.

2. Voir les références dans B. Sánchez Alonso, *Fuentes de la historia española*, Madrid, 1919, sous les numéros 5858, 5914 et 6168.

Digitized by Google

de Córdoba (t. I, p. 121-122), qui nous prouvent la vénération qu'il inspirait aux jeunes officiers espagnols de l'époque. « On l'aurait cru sévère », dit Córdoba, « mais j'ai connu peu d'hommes aussi gais. » Passé au parti carliste, sous la régence de Marie-Christine, il causa aux officiers allemands de D. Carlos, tels que Lichnowsky, Rahden et Gœhen, une admiration sans borne, comme on peut le voir dans leurs récits et leurs souvenirs[1].

Espérons qu'un Français nous contera l'histoire de ce splendide militaire, victime de quelques trabucaires catalans.

Dans le cours de son étude, le baron Hennet de Goutel s'est appliqué à donner sur les militaires français, anglais et espagnols des indications très précises et que nous avons tout lieu de tenir pour exactes, quoiqu'il n'ait pas indiqué ses sources. Il a particulièrement traité du colonel Louis de Maucune et du major Le Gentil de Quélern, les deux adjoints de Cassan dans la défense de Pampelune. Les renseignements géographiques sur la contrée où opèrent les Français d'une part et les Anglais et les Espagnols de l'autre nous ont paru aussi exacts. Je ne ferai qu'une objection sur le lieu de *Cuença* : c'est *Cuenca* qu'il faut. Cette erreur, que déjà l'auteur de l'histoire de l'inquisition, J.-A. Llorente, notait dans ses *Observations critiques sur le roman de Gil Blas de Santillane* (Paris, 1822, p. 38) en disant : « Et je ne compte pas l'erreur de *Cuença* au lieu de *Cuenca* [dans le *Bachelier de Salamanque*], parce qu'elle n'est pas particulière à Le Sage et que *tous les Français la commettent* »; en effet, aujourd'hui encore, il n'y a qu'à lire la *Bourse de Paris*, et l'on y trouvera les obligations ou les actions du chemin de fer de *Cuença!*

A. MOREL-FATIO.

Ed. VAN DER SMISSEN, professeur à l'Université de Liége. **Léopold II et Beernaert**, d'après leur correspondance inédite de 1884 à 1894. Liége et Bruxelles, Goemaere, 1920. 1 vol. in-8°, 456 pages.

A. Beernaert (1829 † 1912) fut un des hommes les plus en vue du monde politique belge. Ministre des Travaux publics dans le cabinet Malou, de 1873 à 1878, devenu un des principaux chefs de l'opposition sous le gouvernement libéral de 1878 à 1884, il joua surtout un rôle important après la chute du ministère Frère-Orban, d'abord comme ministre de l'Agriculture dans le cabinet Malou (1884), ensuite comme premier ministre, chargé du portefeuille des Finances, de 1884 à 1894.

Détenteur du pouvoir dans des circonstances particulièrement délicates, il fit preuve d'une rare souplesse — on la lui a parfois reprochée

1. A. Morel-Fatio, *les Néo-carlistes et l'Allemagne*, dans le *Correspondant* du 25 juillet 1915.

Digitized by Google

— et d'un esprit fertile en ressources, et il sut se maintenir à la tête des affaires, malgré les attaques réitérées d'une opposition vigoureuse, dirigée par des hommes de grande valeur, rompus aux luttes parlementaires.

Un des aspects les plus intéressants de l'action gouvernementale de Beernaert fut l'évolution, préparée et favorisée par lui, du parti conservateur belge, dont une fraction importante s'attacha désormais à la solution des problèmes sociaux qu'il jugeait impossible d'éluder. Ce qu'on appela « la jeune droite » estima que le meilleur moyen de combattre le socialisme était de démontrer aux masses ouvrières, en réalisant des réformes hardies, que l'esprit de solidarité sociale n'a rien d'incompatible avec le maintien des traditions religieuses.

En agissant de la sorte, Beernaert s'attira l'hostilité des catholiques conservateurs; il les mécontenta davantage encore lorsqu'il mena une active campagne en vue de faire inscrire dans les lois électorales le principe de la représentation proportionnelle, et il fut obligé de se retirer au mois de mars 1894. Cependant, il continua à exercer une influence considérable comme président de la Chambre des représentants, puis comme délégué de la Belgique à diverses conférences diplomatiques, notamment aux délibérations du Congrès de la paix à La Haye.

On connaissait sans doute la carrière publique de l'homme d'État, mais beaucoup de détails étaient restés dans l'ombre. On ne pouvait se rendre un compte bien exact du rôle qu'il avait joué dans la politique coloniale; on n'était pas fixé non plus sur la nature de ses rapports personnels avec Léopold II, sur les négociations auxquelles avait donné lieu la question militaire, qui pesa si longtemps sur la politique belge.

Tous ces problèmes sont résolus par la publication d'une centaine de lettres échangées entre le roi des Belges et son ministre au cours des années 1884-1894. Cette correspondance nous apporte bien des révélations intéressantes. La haute intelligence, la ténacité de Léopold II, son esprit parfois aventureux, mais toujours préoccupé d'aspirations élevées, la prudence de son ministre y apparaissent à chaque page. Au point de vue intérieur, le monarque constitutionnel se renferme dans les limites de ses prérogatives, mais il use constamment de sa légitime influence pour faire prévaloir les conseils de modération et de sagesse.

D'autre part, la défense nationale a été le souci constant de Léopold II, et il n'a pas cessé d'agir, non seulement sur les hommes politiques de son pays, mais aussi sur les hommes d'État de l'étranger, auxquels il a fait entendre maintes fois des avertissements prophétiques. C'est ainsi que, le 25 juin 1887, il fait part à Beernaert d'un entretien qu'il vient d'avoir à Londres avec Lord Salisbury :

« La conversation a naturellement roulé sur les forces militaires de la Belgique; ici on désire vivement que notre armée soit aussi consi-

Digitized by Google

dérable que possible. *J'ai exprimé l'espoir que les Anglais, de leur côté, sauraient se caler* (sic) *et j'ai cherché à démontrer qu'un grand peuple ne peut pas s'effacer sans se condamner à devoir faire ensuite de terribles efforts pour reprendre sa place.* »

Nous trouvons encore dans ce recueil une foule de détails inédits sur l'œuvre grandiose du Congo, sur la brûlante question des fortifications de la Meuse, sur l'histoire intime du parti catholique, etc. L'éditeur, M. Ed. Van der Smissen, a relié ces documents par un commentaire sobre, clair et suffisamment objectif, écrit avec une élégante simplicité. Ce premier volume fait désirer la publication du second, qui est annoncé; il constitue une nouvelle et importante source d'information pour notre histoire contemporaine.

E. HUBERT.

Karl KAUTSKY. **Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch.** Charlottenburg, Deutsche Verlagsanstalt für Politik, 1919. 4 vol. in-8°.

ID. **Wie der Weltkrieg entstand.** Berlin, P. Cassirer. In-8°, 182 pages.

Après la révolution du 9 novembre 1918, le socialiste indépendant Kautsky fut nommé adjoint au secrétaire d'État pour les Affaires étrangères. En cette qualité, il eut à rechercher si, comme on le craignait, le gouvernement précédent n'avait pas fait disparaître des archives des pièces compromettantes. Les premiers sondages ayant révélé qu'il y en avait encore, Kautsky proposa aux commissaires du peuple, qui acceptèrent, de rassembler celles qui se rapportent aux origines de la guerre et de les publier en quatre gros volumes qui ont paru en décembre 1919; ils contiennent 900 pièces. Simultanément, Kautsky a résumé dans un volume de 182 pages intitulé : *les Origines de la guerre mondiale*, les conclusions qu'on peut tirer de ces documents confrontés avec ceux des recueils antérieurs. C'est de ce dernier volume que nous rendons compte.

Les révélations de Kautsky portent principalement sur ce qui s'est passé entre Guillaume II, ses ministres et leurs principaux collaborateurs. Le Kaiser dirigeait ceux-ci à l'aide d'annotations *impulsives et brutales* sur les documents qu'on lui soumettait. Kautsky les publie. Elles prouvent que, loin d'avoir été entraîné par ses ministres, c'est lui qui les a poussés en avant.

Le 30 juin, l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne, Tschirschky, ayant « averti les Autrichiens avec calme, mais aussi avec emphase et sérieux, contre toute démarche trop hâtive », Guillaume note : « Qui lui en a donné l'autorisation? Est-ce bête! Cela ne le regarde

Digitized by Google

pas. *Ce que l'Autriche veut faire ne regarde qu'elle.* Si, après coup, ça allait mal, on dirait que c'est parce que l'Allemagne n'a pas voulu! Tschirschky doit cesser de dire ces bêtises. *On doit en finir avec les Serbes, et, cela, vite.* »

Le 5 juillet, sans en avoir conféré avec le chancelier Bethmann, Guillaume donne carte blanche à l'Autriche.

C'est donc Guillaume qui a voulu que l'Allemagne soutînt les plans de l'Autriche contre la Serbie, sans même exiger de les connaître (Bethmann éprouvait une « inquiétude croissante » le 29 juillet de l'incertitude où l'Autriche le laissait à cet égard). Seulement, Kautsky se trompe quand il croit que cette conduite de Guillaume II est une conséquence de ses sentiments monarchiques, car le Kaiser se rendait bien compte qu'en agissant ainsi il minait les trônes de Serbie et de Russie; mais il comptait profiter de leur écroulement : *rex regi lupus.* J'ai démontré en avril 1917, dans mon livre sur la *Diplomatie de Guillaume II,* qu'il n'y avait là qu'une manœuvre (imitée de Bismarck) pour engager l'Autriche contre la Russie, afin d'avoir la main libre contre la France. Plus tard, en novembre 1918, le dentiste américain A. Davis a révélé l'avoir entendu dire dans l'entourage du Kaiser.

Quoique Bethmann ait en général adopté sans résistance les idées de l'Empereur, on note parfois une divergence dans leurs vues. Le 25 juillet, Bethmann ayant télégraphié à Guillaume de ne pas ordonner le retour de la flotte allemande pour ne pas alarmer l'opinion, le Kaiser note : « Ma flotte doit être dans la Baltique pour le cas où la Russie mobiliserait; elle retourne donc à ses ports. » Bethmann ayant réitéré son conseil le lendemain 26, « pour faciliter la médiation de l'Angleterre à Saint-Pétersbourg qui est *visiblement vacillante* », Guillaume annote : « Quels documents l'indiquent? Pas ceux qui m'ont été soumis. — Il y a une flotte russe. Dans la Baltique, cinq flottilles de ses torpilleurs font des manœuvres et peuvent être devant les Belts en seize heures et les bloquer. Port-Arthur est une leçon. Ma flotte a l'ordre d'aller à Kiel et elle l'exécutera. »

Ne pas laisser sa flotte en mer dans la crainte d'une attaque russe équivalait de la part de Guillaume à reconnaître que l'attaque de l'Autriche contre la Serbie équivalait à une attaque contre la Russie.

Dans quelle mesure le désir de Bethmann de ne pas empêcher la Russie de *vaciller* venait-il de sentiments pacifiques, nous l'ignorons. Ce qui le préoccupait surtout était la nécessité de sauver les apparences : le 27, il télégraphiait à Tschirschky : « Ayant déjà refusé le projet anglais de Conférence, il nous est impossible de rejeter *d'emblée* la proposition [de médiation]. Ce refus nous rendrait responsables du conflit devant le monde entier et nous passerions pour les véritables auteurs de la guerre. *Notre position en Allemagne deviendrait alors impossible, car nous devons y passer pour contraints à faire la guerre.* Notre situation est d'autant plus diffi-

Digitized by Google

cile que la Serbie en apparence est allée très loin dans les concessions. Nous devons donc soumettre la proposition anglaise au cabinet autrichien, d'autant que Londres et Paris ne cessent d'agir sur Pétersbourg. Je désire connaître l'opinion du comte Berchtold tant sur la suggestion anglaise que sur le vœu de Sazonov de négocier directement avec Vienne. »

La réponse serbe fit faire les mêmes réflexions à Guillaume. « Tout motif de guerre manque grâce à elle », écrivit-il le 28 à Bethmann. Mais les observations que le Kaiser écrivit le 29 sur un télégramme du 28 du général Chelius ne trahissent aucune angoisse de déchaîner la guerre. Troubetzkoï, l'aide de camp du tsar, avait dit à Chelius : « Nous croyons que l'Empereur allemand donnera à son alliée l'Autriche le conseil bien intentionné de ne pas trop tendre l'arc [note de Guillaume : *Phrases vides pour me charger de la responsabilité : je ne l'accepte pas...*] et de laisser les puissances ou le tribunal de La Haye régler les points litigieux [note de Guillaume : *Fou*]. »

Mais au moment où le Kaiser émettait l'avis que l'Autriche devrait *provisoirement* se borner à « prendre un gage (Belgrade) », Berchtold déclarait la guerre à la Serbie sans en avoir prévenu l'Allemagne. Bethmann chercha alors à le ramener à la politique à la fois plus prudente et *plus perfide* suggérée par son maître. L'écho qui en parvint à Sir Edward Grey inspira à celui-ci sa seconde proposition, acceptée dans sa substance par Sazonov, refusée en fait par Berchtold. Bethmann, le 29 et le 30, essayera de la faire accepter *partiellement* par l'Autriche, mais sans jamais lui faire dire que l'Allemagne ne la soutiendra pas si elle provoque la guerre générale. Au cours de ses instances, Bethmann ne dit jamais rien qui puisse faire croire qu'il répugne à la guerre d'une façon générale. Non, il ne proteste que contre celle où il ne pourrait entraîner l'opinion publique et où l'allié italien ne l'aiderait pas. Une remarque de Guillaume, le 24, quand Grey eut parlé de la guerre à quatre, prouve que le Kaiser comptait alors sur la coopération italienne. Le 26, il était encore plein de confiance. Lisant que Sir Edward Grey avait dit que « l'Autriche appréciait insuffisamment la force de résistance de la Serbie, que la lutte serait longue et acharnée et affaiblirait notablement l'Autriche », il note : *Bêtise! Elle donnera la Perse à l'Angleterre*. Sa colère, le 29, quand Sir Edward Grey fit entrevoir l'intervention anglaise si la France était entraînée dans la guerre, n'en fut que plus vive : « C'est le plus grand et le plus inouï spécimen de pharisaïsme anglais que j'aie jamais vu », annota-t-il le 30. « Je ne conclurai jamais de *convention navale* avec de pareils gredins. » Bethmann n'avait d'ailleurs pas attendu cette annotation pour rayer l'offre d'une convention de ce genre du brouillon de la proposition « infâme » faite la veille au soir par lui à l'ambassadeur d'Angleterre pour obtenir la neutralité de celle-ci.

Dès ce moment, les choses n'allaient pas mieux avec l'Italie et la

Digitized by Google

Roumanie. Kautsky dit seulement de la seconde qu'à la date du 29 elle avait la même attitude que la première, mais il nous fait connaître que, dès le 15, Jagow avait fait demander que Vienne s'entendît avec l'Italie « qui pourrait bien ne pas admettre d'autre compensation que le Trentin ». Le 20, Berchtold répondit qu'il était convaincu que l'Italie « n'était guère en état d'intervenir activement et ne cherchait qu'à bluffer ». Il semblait donc ne pas compter sur son intervention, ni contre l'Autriche, ni contre nous. Or, un entretien de l'ambassadeur d'Allemagne avec les ministres italiens, le 25, non seulement confirma que l'Italie n'interviendrait pas contre nous, mais eût dû laisser redouter une attaque contre l'Autriche dans le cas où cette dernière n'accorderait pas la compensation demandée. Guillaume, lisant, le 25, ce télégramme de son ambassadeur, nota : *Le petit voleur doit toujours avaler quelque chose.*

Ainsi donc, l'occasion que Bismarck d'abord et Guillaume ensuite poursuivaient depuis 1875 échappait encore une fois. Depuis près de quarante ans, à chaque crise provoquée par eux, un rapprochement anglo-franco-russe les avait contraints de laisser le sabre au fourreau. Les documents de Kautsky ne disent pas que Guillaume avait résolu cette fois-ci de le braver, ce sont les faits qui le prouvent.

Quand Guillaume et Bethmann ont-ils été prévenus par Lichnowsky que le maintien de la neutralité anglaise dépendait du respect de la neutralité belge? Kautsky ne le dit pas, mais il est probable que Lichnowsky n'a connu que dans la nuit du 2 au 3 août la décision de la violer, car le ministre d'Allemagne à Bruxelles qui devait remettre l'ultimatum le 2 à six heures du soir n'a reçu que le 2 l'ordre d'ouvrir le pli cacheté qui renfermait celui-ci.

Il serait difficile de faire un éloge exagéré du livre de Kautsky : par son impartialité, la hauteur de ses vues et son talent, il égale le fameux *J'accuse ;* il lui est même notablement supérieur par la manière d'exposer les faits. Enfin, non seulement il a pris le meilleur des documents antérieurs, mais il est le premier qui ait pu mettre à profit les 900 pièces du dernier *Livre blanc.* Pangermanistes allemands et socialistes de tous pays trouveront profit à le lire et à le méditer; ce sera pour eux le meilleur moyen de se convaincre combien sont faux la plupart de leurs clichés.

Émile LALOY.

Digitized by Google

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

HISTOIRE GÉNÉRALE.

— M. G. WELLS. *Dieu, l'invisible roi.* Traduction et préface de M. BUTTS (Paris, Payot, 1918, in-16, CIII-329 p.). — L'auteur de la *Guerre des mondes* et de tant d'œuvres de puissante fantaisie nous propose une religion nouvelle. Ce n'est qu'une demi-surprise pour quiconque s'est intéressé depuis quelques années à l'œuvre de M. Wells. Les préoccupations religieuses s'y sont affirmées de livre en livre avec une insistance plus grande, sous leur forme psychologique et individuelle (*A bishop's soul*), sous leur forme sociale (toute la fin de *Mr. Britling sees it through*), sous leur forme métaphysique (*First and Last Things*, qui est de 1908 et dont le traducteur nous donne de larges extraits dans sa préface). Sa foi, M. Wells nous dit qu'il l'a tirée de sa propre expérience : il a senti et vécu l'*invisible roi*. Au reste, les affirmations de cette foi tiendraient « sur une carte postale » et, si elles font l'objet de tout un livre, c'est qu'il a fallu les débarrasser des préjugés confessionnels qui font obstacle à leur fortune. C'est cette partie critique, où sont pris à partie rudement les églises établies, leurs dogmes, leurs rites et leurs sacrements, qui présente le plus d'intérêt pour l'historien du sentiment religieux d'aujourd'hui. A vrai dire, M. Wells n'a pas poussé très avant l'étude des origines chrétiennes, mais il pose en termes excellents des constatations justes et fortes sur les insuffisances actuelles du christianisme. De ses expériences, de ses réflexions, de ses critiques, il a tiré la notice d'un dieu qui n'est pas l'Être infini et inconnaissable, mais qui n'est pas non plus un dieu sacrifié, un dieu « à plaindre » comme le Christ; c'est un Être divin « fini », qui agit avec nous et par nous, qui se manifeste en nous; ce n'est pas une Providence ni un Tout-Puissant, mais c'est un lutteur énergique qui possède des possibilités illimitées de développement, comme l'humanité elle-même. Voilà donc une véritable *gnose;* M. Wells nous l'expose avec une singulière assurance. Encore qu'elle ne soit point compliquée en métaphysique et qu'elle offre en morale et en action d'incontestables avantages, je doute, au contraire de son prophète, qu'elle obtienne l'adhésion *de foi* d'un grand nombre d'hommes. Elle est, au fond, d'esprit et de tendances assez analogues à la religion de M. Loisy, mais elle garde une place à la *révélation* et, par là, elle se rapproche davantage du type commun des religions. D'autre part, le royaume de Dieu, que

Digitized by Google

M. Wells attend de l'activité ordonnée des hommes, ressemble beaucoup à la société idéale selon le socialisme. Du point de vue historique, l'intérêt de la religion de M. Wells gît surtout dans son antichristianisme; elle nous apporte une preuve nouvelle de la vitalité du sentiment religieux, qui cherche à se créer des formes plus en rapport avec ses besoins actuels que ne le sont celles des « confessions » du passé. Ch. G.

— P. M.-J. LAGRANGE. *Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande* (Paris, J. Gabalda, 1918, in-12, XX-335 p.). — Voilà, j'en ai peur, un livre qui n'ajoutera pas grand chose au crédit dont jouit légitimement l'érudition de son auteur auprès des hommes compétents. La critique qui s'exprime en conférences offertes au public de l'Institut catholique ne peut que bien difficilement s'empêcher de tomber dans l'apologétique partiale, et sa chute paraît alors d'autant plus fâcheuse que ses prétentions à la sérénité scientifique s'étaient d'abord étalées avec plus de complaisance. Le P. Lagrange n'a pas évité ce péril. Sa sincérité ne fait pas question, bien entendu, et l'on se prend à le regretter; je veux dire qu'on voudrait excuser les trop nombreux écarts de son jugément, voire de son bon sens, par cette subtile sollicitation de l'auditoire auquel nombre d'orateurs n'arrivent pas à se soustraire et qui les pousse parfois plus loin que leur pensée authentique n'irait volontiers toute seule. — On distingue dans l'ouvrage deux tendances : la première consiste à opposer l'une à l'autre les diverses hypothèses de l'exégèse allemande et à s'efforcer de nous faire croire que chacune ruine entièrement la précédente, pour la consolidation et la gloire (la δόξα de saint Paul, que le P. Lagrange connaît bien) de la vérité orthodoxe. Cela, dans le principe, est en vérité puéril et, dans la réalisation de détail, souvent très pénible. L'autre tendance consiste à prendre cependant acte des résultats de la critique allemande lorsqu'il paraît possible de les tirer à l'avantage de la tradition catholique. On se demande, en se plaçant au point de vue de l'auteur, de quel poids peuvent bien peser ces misérables débris de systèmes disloqués; mais ainsi les Pères découvraient jadis avec ravissement les perles de la Révélation dans le fumier de la philosophie grecque. Naturellement, en s'attaquant à la critique « allemande », ce qui donne à son entreprise un vernis de patriotisme très recommandable, c'est à toute critique indépendante que s'en prend le P. Lagrange. Il y a plus : ses sympathies paraissent plus près de certains Allemands, tels Schweitzer, et d'autres encore plus compromettants, dont quelques thèses au moins consolident celles de l'Église, que des Français, tels Loisy, dont la complète indépendance de tout dogmatisme, de toute tradition d'autorité et de tout mysticisme ne laisse plus aucun espoir. Il ne lui paraît pas indifférent que l'anglican Headlam prononce que « l'opinion publique anglaise ne voudrait pas s'en tenir à une conception purement humaine de la vie de

Digitized by Google

Jésus-Christ »! Il n'est pas non plus négligeable que Sanday professe que « pourtant Jésus était essentiellement plus qu'un homme ». Quand on connaît Sanday et Headlam! Il paraît que nous touchons « à un moment où il faudra ou bien accepter le christianisme dans l'Église, tel qu'elle le comprend, ou renoncer au christianisme » (p. 306). Le P. Lagrange est pour ceux qui rassemblent contre ceux qui dispersent; c'est parfaitement son droit, que nul ne lui conteste; mais alors qu'il ne mêle pas le patriotisme à l'affaire et qu'il n'intitule pas *Étude biblique* un réquisitoire confessionnel contre la libre recherche et la science autonome, un plaidoyer *pro domo*, nourri et éloquent sans doute, mais qui cherche à exploiter l'érudition, non à la servir. Ch. G.

— G. G. COULTON. *Christ, St. Francis and to-day* (Cambridge, University Press, 1919, in-8°, 203 p.). — Ce livre est un recueil de conférences données à Cambridge, en 1918, dans l'intention de provoquer un mouvement de retour à un christianisme acceptable en raison et en science. Il s'agit donc d'une contribution, d'ailleurs intéressante, au mouvement *moderniste* qui se dessine en ce moment dans l'Église d'Angleterre. M. Coulton a l'âme d'un croyant et la volonté de rester chrétien, mais aussi il est instruit et il ne faut pas lui demander l'impossible en matière de crédulité, sinon de foi. Historien averti des choses du moyen âge, il paraît mal à son aise sur le terrain rocailleux de l'exégèse scripturaire et de la patristique, mais il nous dit des choses excellentes sur le *médiévalisme* de l'Église officielle d'Angleterre; ce sont d'ailleurs les mêmes que les catholiques libéraux mettaient au compte de l'Église romaine voilà une douzaine d'années. Aussi ne sommes-nous pas surpris de trouver sous la plume de M. Coulton un éloge de Newman et de M. Loisy, du Loisy de l'*Évangile et l'Église*, bien entendu. L'ouvrage témoigne de beaucoup de générosité et représente un effort très digne de respect, alors même qu'on le juge parfaitement inutile; il garde aussi une haute valeur de symptôme; mais l'histoire chrétienne proprement dite n'a pas à en attendre beaucoup d'avancement. Ch. G.

— Charles HARRIS. *The Creeds and modern Thought. Can theology be progressive while the faith remains unchanged?* (Londres, Society for promoting christian knowledge, et New-York, the Macmillan Company, 1919, in-12, 61 p.). — Petit livre édité par une Société qui s'est donné pour but de prouver que les connaissances scientifiques d'aujourd'hui et la foi traditionnelle s'accordent parfaitement *en réalité* et qu'il suffit d'un peu de bonne volonté de part et d'autre pour s'en convaincre. M. Harris me paraît posséder tout ce qu'il faut d'illusions et d'incompréhension critique pour collaborer utilement à cette entreprise. Il a d'ailleurs la sagesse de ne s'adresser qu'à des lecteurs d'avance convaincus, comme lui, que la conciliation en question est évidemment et nécessairement possible et décidés à

Digitized by Google

imposer à leur bon sens les sacrifices indispensables. Son raisonnement aurait du mal à convaincre les autres. Il tient dans un mélange singulier et, pour parler franc, contradictoire et incohérent d'affirmations d'apparence moderne, sur la nécessité de la recherche libre, et de *repentirs* traditionalistes, appuyés tour à tour sur l'autorité de l'Écriture, celle d'Origène, celle d'Aristote et celle de la biologie. L'auteur se débarrasse des plus redoutables difficultés en les niant et, assurément, il ne paraît pas malaisé d'accorder sa science avec sa foi; mais est-ce la science que sa science? Hélas! Ce pourrait bien être le contraire. Ch. G.

— G. Duncan Barry. *The inspiration and authority of Holy Scripture. A study in the literature of the first five centuries* (Londres et New-York, the Macmillan Company, 1919, in-12, 146 p.). — Cette étude a pour point de départ l'*évidence* de l'inspiration de l'Écriture et se développe sur des thèmes rebattus; j'ai le regret de dire que, témoignant de la plus parfaite méconnaissance des conditions scientifiques du problème, elle ne saurait porter à un travailleur sérieux d'autre profit que de l'éclairer sur un état d'esprit redoutable à la science. Ch. G.

— Samuel Butler. *God the Known and God the Unknown* (New-Haven, Yale University Press, 1917, in-8°, 91 p.). — Réimpression revue et augmentée, d'après les manuscrits de l'auteur, d'une série d'articles publiés en 1879. Il s'agit de prouver l'existence d'un Être suprême, *Animator of all living things*, et d'essayer d'approcher de sa définition. Comme contribution à l'histoire du concept de Dieu, ce petit essai n'est pas sans intérêt. Ch. G.

— Lanoe-Villène. *Principes généraux de la symbolique des religions* (Paris, Fischbacher, 1916, in-12, 292 p.). — A la page 267, l'auteur dit, du reste avec raison, à propos de l'exégèse allégorique de Philon : « Je veux bien le croire, mais qui me le prouve? » C'est la réflexion qui ne m'a pas laissé un instant de repos à moi-même tout au long du livre; après en avoir achevé la lecture, je me demande si je l'ai compris. Pour retrouver ailleurs l'impression qu'il me laisse, il me faut me reporter, dans l'antiquité, aux *Stromates* de Clément d'Alexandrie ou aux récits de Denys d'Halicarnasse et d'Élien, dans les temps modernes aux ouvrages de Volney ou de Dupuis, enfin songer à quelqu'un de ces hommes intrépides qui ont explication décisive pour toute difficulté et hypothèse assurée pour tout problème. Dès les premières pages, je demeure confondu d'ignorer qu'il a existé dans la nuit des temps « une religion universelle » qu'on nommera *homérique* ou *antéhomérique*, parce que les poèmes homériques nous la font connaître dans ses parties essentielles — encore qu'elle leur soit fort antérieure — et que cette religion était symbolique et que son ésotérisme s'est prolongé dans toutes les religions subsé-

Digitized by Google

quentes sans même qu'elles s'en doutent! Et M. Lanoe-Villène de retrouver, en effet, d'un coup d'œil infaillible, ces prolongements de « la science religieuse primitive », de cet ésotérisme homérique, dans toutes les réalisations religieuses connues, depuis le temps d'Homère au moins. Il ne prouve ni ne discute; il chemine paisiblement, sans hâte et sans inquiétude, en entassant des témoignages et des affirmations; par malheur, il ne critique pour ainsi dire jamais les témoignages et ne vérifie pas les affirmations, en sorte que le lecteur averti, s'il est parfois séduit par une remarque pleine de sens, ne sait à l'ordinaire où on le mène et à quoi il peut se fier. Le livre me semble être, en somme, le produit type de la « méthode comparative » appliquée sans méthode et sans précautions. Aussi les résultats sont-ils extraordinaires. Je confesse que, spécialement, le chapitre consacré aux Juifs et aux chrétiens m'a stupéfié; je n'arrive pas à comprendre qu'on se lance dans d'aussi étonnantes théories quand on est aussi évidemment étranger aux études d'exégèse. Si c'est M. Lanoe-Villène qui a raison, je n'ai plus qu'à retourner à l'école — la sienne — et j'y retrouverai, je pense, tous les travailleurs qui se piquent de quelque compétence en matière d'histoire des religions. Ch. G.

— Th. MAINAGE. *Le témoignage des apostats. Leçons données à l'Institut catholique de Paris, 1915-1916* (Paris, G. Beauchesne et J. Gabalda, 1916, in-12, XII-440 p.). — L'auteur affiche de grandes prétentions à l'impartialité scientifique et à l'impassible logique; je ne doute pas de sa sincérité et même j'aperçois de ci et de là les marques d'un certain effort pour comprendre sans injurier; le livre n'en demeure pas moins au fond une simple contribution à cette pitoyable apologétique qui se croit habile en dénigrant ses adversaires et en fermant délibérément les yeux à tout ce qui ne la favorise pas. Je doute que puisse se trouver un homme de sens droit qui aille jusqu'au bout de ces pages sans prendre une fâcheuse opinion de la cause défendue par de tels arguments et sans se demander quelle peut bien être la culture du public qui s'en est contenté. Assurément, tout n'est pas faux dans le détail de la pseudo-restitution psychologique que l'auteur nous présente de Julien, de Luther, de Calvin, de Lamennais et de Renan, mais la vérité de l'histoire n'en est pas moins offensée par l'impression d'ensemble qu'il prétend nous donner de ces illustres apostats, par les formules définitives qui cherchent à les enfermer tout entiers et par la puérilité des conclusions qui se posent au bout de cette « étude », avec une gravité qui serait comique si l'on n'y voyait la marque d'un état d'esprit si attristant. Ch. G.

— YVES DE LA BRIÈRE. *Luttes de l'Église et luttes de la Patrie.* 3e série des *Luttes présentes de l'Église, août 1914-décembre 1915* (Paris, G. Beauchesne, 1916, in-12, XV-401 p.). — Cette série d'articles a paru déjà dans les *Études*. L'auteur analyse lui-même leur contenu essentiel dans son *Avertissement* : « Parmi les problèmes

Digitized by Google

de doctrine que nous avons abordés, mentionnons en particulier : les principes du droit chrétien de la guerre, la vertu providentielle et rédemptrice de la guerre, les droits et les devoirs de la neutralité, le droit de la souveraineté légitime, les garanties présentes et à venir du droit international, la rémunération divine des épreuves de la guerre, les espérances spéciales de salut pour les soldats tombés au champ d'honneur. » On trouvera encore dans le livre un commentaire des événements religieux de la période de « l'union sacrée », beau rêve que le P. de La Brière croit évanoui — dès 1916! —, de l'élection du « pape noir » et du réveil religieux engendré par la guerre; on y trouvera également un plaidoyer en faveur de la politique pontificale durant la première partie des hostilités. L'ensemble est riche de faits et d'idées; surtout il révèle un état d'esprit anachronique et proprement effrayant, mais très logiquement construit, et qu'il importe de connaître si l'on veut pénétrer la mentalité des plus actifs dirigeants du monde catholique d'aujourd'hui. Ce jésuite, qui, du reste, ne manque pas de talent, a aussi le mérite de ne pas mettre son drapeau dans sa poche, et il en doit être remercié par les libéraux de la science comme par ceux de la politique. Ch. G.

— James George FRAZER. *Les origines magiques de la royauté;* trad. par Paul-Hyacinthe LOYSON (Paris, Paul Geuthner, 1920, in-8°, 359 p.). — Plusieurs des œuvres les plus caractéristiques de J. G. Frazer viennent d'être ou vont être traduites à l'usage des lecteurs français. Après G. Roth, qui nous a offert la *Tâche de Psyché* (Paris, Colin), voici que M. P.-H. Loyson nous apporte une version française de *The Magical Origin of kings* (Londres, Macmillan, 1920), recueil de conférences données à Cambridge en 1905; et l'on annonce, pour paraître chez P. Geuthner, une traduction de *Folklore in the Old Testament* (Ibid,, 1918). La qualité du travail fourni par M. Loyson excède singulièrement le niveau littéraire de la plupart des traductions : l'excellence et la pureté de la langue, la beauté aussi de l'impression font de cette publication une œuvre rare, que ne séparent point quelques insignifiantes imperfections (p. 156, lire *chen-jen*, non *chen-yen*, dans la transcription chinoise; p. 293, lire « du » et non « de la » Svayamvara).

On trouvera dans ce livre, traitée pour elle-même et avec certains développements nouveaux, une des opinions que l'auteur a exprimées avec le plus d'insistance dans son *Rameau d'or*. Le contenu de l'ouvrage se peut décomposer ainsi : un fait, point de départ et perpétuel point de comparaison; une multitude d'autres faits évoqués pour éclairer le premier; une thèse fondée sur les phénomènes allégués.

Le point de départ, c'est l'étrange culte du roi et de la reine du bois (Nemorensis), près du lac de Némi, aux plus anciens temps de l'histoire romaine. Le « roi » de la mystérieuse forêt, prêtre de Diane, possédait son sacerdoce et sa souveraineté tant qu'il réussissait à se défendre contre quiconque l'attaquait pour l'en dépouiller; lui-même

Digitized by Google

ne devait sa dignité qu'à sa meurtrière victoire sur son prédécesseur. — Une grande quantité de faits sont cités, de toute origine, en vue d'illustrer cette sauvage pratique par des croyances ou des rites comparables : à ce propos, l'immense documentation de M. Frazer fait merveille. — La thèse enfin consiste à soutenir que le passage de la magie à la religion s'est effectué à l'occasion de la transformation du magicien primitif, qui agissait directement sur la nature, en roi plus ou moins assimilé à une divinité ; la religion consistera désormais non à régir les événements par des formules ou des rites, mais à implorer des dieux conçus à l'image de l'homme, puisque les premiers dieux auront été des hommes.

Une théorie si grosse de conséquences, quoique si simple, ne peut, malgré l'abondance des faits invoqués, présenter qu'un caractère hypothétique. Elle exclut l'ancienne attitude animiste, qui postulait que l'homme primitif croit trouver dans la nature des âmes comme la nôtre. La théorie magique s'oppose à cette vue abstraite comme le pragmatisme à l'intellectualisme ; elle prétend que la donnée première est le rite, qui intervient dans les événements : les dieux ou le dieu supérieur qu'elle conçoit ne sont encore que des magiciens transcendants capables d'accomplir, quand on les en prie, ce que les magiciens humains se reconnaissent impuissants à réaliser. Une autre originalité de la théorie est de proclamer la fonction religieuse du chef temporel, sans prêter au fait religieux une signification sociologique. La pratique assidue de la méthode comparative, maniée d'ailleurs au caprice d'une ingéniosité native plutôt que selon des règles rigoureuses, suffit à l'auteur pour conduire sa recherche sans s'asservir à des dogmes d' « école ». P. M.-O.

— E. Rodocanachi. *Études et fantaisies historiques.* 2e série (Paris, Hachette, 1919, in-16, 256 p.; prix : 4 fr. 50). — Dix études forment ce volume ; six concernent l'Italie : on sait que ce pays a déjà fourni à l'auteur le sujet de plusieurs de ses ouvrages : 1° *L'éternelle querelle des médecins et des pharmaciens et ses mille péripéties bouffonnes.* Récit amusant et tout de même très instructif. 2° *Les médecins et astrologues italiens en France.* C'est de Salerne, puis de Sienne qu'ils vinrent d'abord. Citons parmi eux le père de Christine de Pisan (p. 51). Un autre, Angelo Cato, soigna si bien Louis XI qu'il devint archevêque de Vienne. Une famille de Pestalozzi, fixée à Lyon au XVIIe siècle, donna à cette ville plusieurs médecins. 3° *Les légendes relatives à Rome au moyen âge.* 4° *Virgile dans la légende* née de l'interprétation un peu forcée de quelques vers du poète. 5° *Les courses en Italie au vieux temps*, à Vérone, Padoue, Bologne, Ferrare, Florence, Rome. 6° *La cour de Ferrare* sous Alphonse II d'Este, mort en 1597. 7° *Essai sur l'organisation des finances pontificales à la fin du XVe siècle.* 8° *La fin d'une race. Le dernier des Stuarts après Culloden.* 9° *Grandeur et décadence d'un héros. Le duc de Brunswick.* Cet article est de

Digitized by Google

beaucoup le plus intéressant du recueil. Il nous révèle un Brunswick tout nouveau, bien différent de celui de 1792 et de 1806 qui, généralement, est seul connu. 10° *Lettres de Foster aux deux duchesses de Devonshire.* Foster, né en 1780, élève de Monnier à Weimar, raconte son voyage en France en 1797 et correspond avec Moreau en 1812 (p. 239, lire *Kehl* au lieu de *Kiel*). Th. SCH.

— Robert H. MURRAY. *Erasmus and Luther : their attitude to toleration* (Londres, Society for promoting Christian Knowledge, et New-York, Macmillan, 1920, in-8°, XXIII-503 p., index, 2 portraits). — Ce n'est pas la première fois que, pour expliquer comment la Réforme s'est séparée de la Renaissance, on oppose les deux figures d'Érasme et de Luther. Retracer l'histoire de leurs relations, d'abord amicales, montrer comment peu à peu le moine révolutionnaire de Wittenberg est passé, à l'égard du doux et prudent humaniste de Bâle, de la méfiance au mépris, puis à la colère et à l'exécration, c'est faire comprendre comment, à l'autorité de Rome, une réforme proclamée au nom de la souveraineté du sens individuel a fini par substituer une autorité nouvelle. Contradiction interne que l'auteur traduit en cette formule très vraie : « La tolérance n'est pas la fille des réformateurs; cependant elle est la fille de la Réforme. »

M. R. H. Murray a lu beaucoup de ses prédécesseurs. Il semble cependant avoir étudié de plus près ses précurseurs anglais et allemands que ceux de langue française. Il cite bien, dans sa bibliographie, le remarquable essai d'A. Meyer, qui porte précisément sur son sujet, mais il ne paraît pas l'avoir manié. Sur aucun sujet, ni sur les géographes allemands de la Renaissance, ni sur l'Espagne des rois catholiques, ni même sur la Réforme française (par exemple sur Castellion), sa connaissance des livres français n'est suffisante ni précise.

Il lui arrive de donner comme neuves des vérités connues. D'autre part, à force de vouloir tout dire, il grossit son livre de parenthèses exégétiques ou morales, qui lui donnent tantôt l'allure d'une prédication, tantôt celle d'une méditation. Il cède trop facilement à son goût pour les comparaisons et les rapprochements historiques. En deux pages (248-250), par exemple, à propos de la position prise par Luther en face du *Bundschuh*, nous voyons défiler Napoléon III, Metternich, Burke, Coleridge, Thomas Cromwell et Joseph II, la révolution russe de 1917, en attendant qu'une longue citation de Shakespeare nous ramène à Talleyrand!

M. Murray croit à tort que l'idée de progrès a été étrangère à l'esprit du XVI^e^ siècle. Dans l'appendice qu'il consacre à cette question, s'il fait sa place à Rabelais, il a tort de ne pas attacher leur pleine importance aux pages de Bodin dans sa *Methodus*. Ces pages ne sont pas, comme il le croit, un épisode. Ses disciples les ont reprises, et La Popelinière en fera sortir sa thèse de la supériorité des modernes sur les anciens.

M. Murray (p. 102) ne se fait pas une idée très exacte du change-

Digitized by Google

ment qui se produit alors dans la géographie économique de l'Allemagne. Ici, ce sont des auteurs spéciaux de langue allemande qu'il a trop peu consultés. Henri HAUSER.

— E.-F. HECKSCHER. *Le système continental* [*Kontinentalsystemet. Den stora handelspärrningen för hundra år sedan. En ekonomisk-historisk studie*] (Stockholm, 1918, in-8°, 272 p.; « Skrifter utgifna af handelshögskolan »). — M. Heckscher n'a point entendu consacrer au système continental un ouvrage original, préparé par des recherches dans les diverses archives d'Europe, comme celui que que fit paraître en 1913 l'historien russe E. Tarlé (cf. *Rev. histor.*, t. CXV, p. 159-161). Il s'est contenté de lire avec soin les travaux déjà publiés et les recueils essentiels de documents. Moins qu'un livre, il nous a donc donné plutôt une esquisse, un peu comme avait fait autrefois Kiesselbach dans son essai, si remarquable pour l'époque, *Die Kontinentalsperre in ihrer ökonomisch-politischen Bedeutung* (1850). L'esquisse de M. Heckscher est, d'ailleurs, clairement composée et les conclusions sont celles qu'ont rendues classiques les articles de J. Holland Rose sur le commerce britannique pendant les guerres du premier Empire, les volumes de P. Darmstädter et de Charles Schmidt sur l'Allemagne napoléonienne. Les lecteurs scandinaves posséderont ainsi désormais un résumé commode et sûr d'une question particulièrement complexe, mais nous regretterons pourtant que, concentrant son effort, M. Heckscher ne se soit pas attaché plus simplement à composer l'ouvrage sur le blocus continental et la Suède, qui nous fait toujours défaut. A. G.

LA GUERRE.

— JEAN-BERNARD. *Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914* (Paris, Berger-Levrault). — Le tome III de cette intéressante publication s'achève avec le fascicule 35 et s'arrête en mars 1915.

— L'*Histoire de la grande guerre*, par Victor GIRAUD, est maintenant terminée avec la cinquième partie, où sont exposées la bataille impériale, la bataille de Foch, la victoire alliée et la paix (Paris, Hachette, 1920, p. 589-775; prix : 6 fr.). L'impression très favorable produite par les premiers fascicules persiste jusqu'à la fin. On voudrait parfois une critique plus serrée des grands problèmes politiques, moraux, économiques, soulevés par cette guerre monstrueuse; mais c'est à dessein que l'auteur écarte les discussions pour laisser parler les faits. Remercions-le, sans chercher à le chicaner, du plaisir délicat et réconfortant que procure la lecture de son livre. Ch. B.

— Louis MADELIN. *La bataille de France, 21 mars-11 novembre 1918* (Paris, Plon-Nourrit, 1 vol. in-8°, 379 p., avec 15 cartes en noir et en couleurs). — On a lu dans la *Revue des Deux Mondes* les beaux récits de cette bataille géante qui, après avoir débuté par de

Digitized by Google

cruelles défaites pour les Alliés, s'est terminée par une suite admirablement coordonnée de victoires qui ont finalement bouté l'ennemi hors de toute France et de toute Belgique. Reproduits en volume, ils auront leur place parmi les meilleurs ouvrages sur la dernière guerre. Deux grandes cartes en couleurs, que n'avait pu accueillir la *Revue des Deux Mondes*, montrent, dans un ensemble saisissant, les zones occupées par les armées alliées en 1918, la position Hindenburg avec ses triples ou quadruples lignes creusées à l'arrière, les offensives de l'armée allemande en 1918 et la triomphante réplique des armées alliées de juillet à novembre. Dans l'énorme production suscitée par la guerre, l'ouvrage de M. Madelin, si bien informé, mais tout chaud encore de la bataille, restera longtemps au premier rang. — Ch. B.

— Commandant DOUMENC. *Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918.* Avant-propos du maréchal FOCH; préface du général PAYOT (Paris, Plon, 1920, in-16, IV-346 p., 22 grav. de A. Cossard; prix : 7 fr.). — Ces notes du directeur des services automobiles des armées françaises ont été recueillies et classées par le lieutenant Paul Heuzé. C'est toute l'histoire des transports automobiles pendant la guerre qu'on trouvera ici. Le développement qu'ils prirent dans ces quatre ans est marqué par des chiffres que nous donne l'avant-propos : « A la fin d'août 1914, nos armées comptaient 6,000 véhicules automobiles, et, en novembre 1918, sur le seul front français, 92,000. De 15,000 conducteurs et ouvriers, l'effectif était passé à 115,000. » Les transports effectués en un mois, sans parler de celui des blessés et de quelques autres services spéciaux, passaient de 27,000 tonnes et 200,000 hommes (septembre 1914) à 1,040,000 tonnes et 950,000 hommes (juillet 1918).

L'exposé de ces transformations gigantesques est groupé dans cinq chapitres : les premiers efforts de 1914, l'organisation méthodique de 1915 à 1917, l'aspect du service automobile au début de 1918, les grands transports pendant les offensives allemandes, le rôle du service dans la bataille finale. Tout y est passionnant, surtout la course à la mer, les camions de Verdun, le passage des Alpes, la marche générale en avant. On y voit pas à pas tout ce formidable développement qui finit par permettre au service automobile de jouer le rôle de véritable régulateur de la bataille. Comme le remarque la conclusion, ce n'est qu' « aux derniers jours qu'il a pu donner sa vraie mesure », et même il n'a pas eu le temps de remplir complètement son grand rôle; « mais il l'a, du moins, nettement défini... » En plusieurs circonstances, il a permis, seul, la riposte aux corps de l'ennemi; dans l'offensive finale, il s'est vu confier la formidable responsabilité de nourrir tout le grand front d'attaque, « sans que le public s'en soit jamais rendu compte ». Mais il faudra bien qu'ils l'apprennent, ceux qui voudront savoir la « vraie histoire de la guerre ».

L'auteur de la préface, le général Payot, dirigeait avant la guerre la 1re section du 4e bureau de l'État-major (transports de mobilisation

Digitized by Google

et de concentration), il fut ensuite chef d'État-major de la direction de l'arrière et succéda, en 1917, au général Ragueneau comme directeur général des communications et des ravitaillements aux armées, qu'il organisa, dans la période finale de la guerre, pour toutes les armées alliées. C'est lui qui signa, à Wiesbaden, le 22 mars 1920, la citation à l'ordre de l'armée du commandant Doumenc, pour avoir « imprimé au S. A. cette impulsion vigoureuse qui en a fait un des facteurs de la victoire » et « obtenu de ce service un rendement supérieur à toutes les prévisions, assurant, par vingt-quatre heures, le transport de plus de 100,000 hommes et de 70,000 tonnes... ». Th. SCH.

— *Guides illustrés Michelin des champs de bataille, 1914-1918* (Clermont-Ferrand, Michelin et Cie; chaque vol. : 5 fr.). — Admirablement illustrés, munis de bonnes cartes et de renseignements précis, ces guides rendront les plus grands services aux automobilistes et autres touristes désireux de visiter les champs de bataille et les régions dévastées de notre France; ils ne seront pas moins utiles à consulter par les historiens qui veulent suivre de près, sur le terrain même, les opérations militaires. En mai 1920 ont paru les volumes intitulés : *l'Ourcq, les Marais de Saint-Gond, la Trouée de Revigny, Reims, la Bataille de Verdun, la Deuxième bataille de la Marne, le Saillant de Saint-Mihiel, Ypres, Nancy et le Grand-Couronné, les Batailles de la Somme, les Batailles de la Picardie.* En juin et juillet : *Arras et les batailles d'Artois, l'Yser et la côte belge;* enfin deux volumes sur *l'Alsace et les combats des Vosges.* Ces deux derniers sont précédés d'une introduction qui résume l'histoire et les souffrances du pays pendant les quarante-huit ans d'annexion à l'Empire allemand. Les luttes meurtrières dont le Linge et le Vieil-Armand ont été le théâtre sont contées et expliquées avec une lumineuse exactitude. Ch. B.

— Paul ADAM. *Reims dévastée* (Paris, librairie Félix Alcan, in-16, IV-180 p.; collection « la France dévastée »; prix : 2 fr. 75). — Ceci n'est pas un roman historique, genre où l'auteur a remporté de gros succès. Le fond est de l'histoire : l'histoire d'hier, puisque c'est le tableau de la destruction méthodique, implacable, de Reims et de sa cathédrale par les Allemands, au milieu duquel l'auteur a inséré une histoire de la ville du sacre depuis Clovis jusqu'à Jeanne d'Arc. C'est mieux encore : un poème en prose, vivant, vibrant, violent, tout en images, en visions de guerre, en invectives contre le « Boche », en élans d'adoration pour l'œuvre de Jean d'Orbais et pour la mission divine de la France.

A la même collection appartient *la Grande pitié de la terre de France*, par Gabriel LOUIS-JARAY (136 p.; prix : 2 fr. 75). Grande pitié en effet de suivre l'exode lamentable des citadins et paysans chassés de leurs demeures par l'invasion étrangère, les grandes évacuations de Verdun en 1916, de l'Aisne, de l'Oise et de la Somme de 1915 à 1918, les convois de rapatriés, d'assister aux misères des Fran-

Digitized by Google

çais demeurés sous le joug ennemi, de constater, par des chiffres rigoureusement contrôlés, les pertes en biens et en vies qu'ils ont subies. Il faudrait que ce petit livre fût largement répandu, non seulement chez les neutres, mais chez nos alliés et associés eux-mêmes pour les convaincre de cette vérité que c'est la France dont les sacrifices pour la cause commune ont été de beaucoup les plus lourds.

Ch. B.

— Jean DESFLANDRES (Werner van Caillie). *Rennbahn. Trente-deux mois de captivité en Allemagne, 1914-1917.* Souvenirs d'un soldat belge étudiant à l'Université libre de Bruxelles (Paris, Plon, 1920, 2 vol. in-16, XIII-355 et 381 p.; prix : 10 fr. les 2 vol.). — Quand Jean Desflandres eut été délivré de sa captivité en Allemagne, il adressa de Suisse, où il était interné, des lettres intimes (août 1917-août 1918), que l'on trouvera reproduites à peu près telles quelles dans ce volume. L'auteur a une facilité de style remarquable. Il sait peindre avec une vivacité extraordinaire les situations les plus diverses. Mais il nous prévient que la réalité fut plus sombre que son tableau. Celui-ci l'est pourtant suffisamment, sans que le récit cesse un instant d'être enjoué. Peut-être quelques lecteurs trouveront-ils même qu'il l'est trop pour les horreurs qui sont racontées. L'auteur est jeune et la jeunesse a l'enviable privilège de ne pas trop s'appesantir sur les côtés sombres de la vie.

Rennbahn (champ de course) était un des trois camps de prisonniers qui avoisinaient Munster, en Westphalie. L'auteur y fut interprète et n'en sortit jamais durant sa captivité. A ce titre, il forme une exception. Mais tous les camps se ressemblaient et même « les voyageurs expérimentés accordaient parfois la préférence » à Rennbahn. Que devaient être les autres? On se le demande après cette lecture; le charme littéraire très grand ne réussit pas toujours à voiler l'atrocité des situations. Aussi nous croyons l'auteur sur parole quand il nous affirme « que, si j'avais mis plus de noir dans mon tableau, vous n'auriez pu en supporter longtemps la hideuse monotonie ».

La vie du camp est donc décrite dans tous ses détails; mais ce qu'on est étonné de ne pas trouver au début, c'est un récit des circonstances dans lesquelles l'auteur a été fait prisonnier, ni de son arrivée au camp. Par contre, la délivrance est racontée très longuement, depuis la première annonce, le 5 juin 1917, jusqu'à l'arrivée en Suisse, le 14. Nous serions bien embarrassé de donner la préférence à l'un des vingt-trois chapitres qui le composent. Le talent du narrateur et son entrain juvénile sont si grands qu'ils animent les sujets les plus ternes. Quand on a commencé à le lire, on ne peut le mettre de côté sans l'avoir achevé, et puis on se demande comment des êtres humains ont pu supporter trois ans d'une vie pareille, sans perdre la raison et la santé. En tout cas, on en emporte le dégoût de la guerre qui transforme les hommes en brutes. *Homo homini lupus*, rappelle à propos l'introduction.

Th. SCH.

Digitized by Google

Histoire de l'antiquité.

— A. Rostagni. *Ibis*. « Contributi alla scienza dell' Antichità, pubblicati da G. de Sanctis e L. Pareti », t. III (Florence, Felice Le Monnier, 1920, gr. in-8°, 123 p.). — Dans ce travail, consacré à l'*Ibis* de Callimaque et d'Ovide, M. Rostagni soutient les thèses suivantes, opposées aux opinions traditionnelles : l'*Ibis* grec, en vers élégiaques, où l'ibis, oiseau, ne jouait aucun rôle, n'avait pas été écrit contre Apollonius de Rhodes; il ne peut être attribué à Callimaque, puisqu'il renferme des allusions à des faits historiques allant jusque vers 213 av. J.-C. et certainement postérieurs à ce poète. Il a dû être écrit dans la première moitié du IIe siècle av. J.-C., contre un ennemi fictif, du nom égyptien ou libyen d'Ibis, par un imitateur de Callimaque, qui a utilisé toutes ses œuvres, surtout les *Aitia*. Ovide l'a traduit et imité, en le croyant de Callimaque et en appliquant le nom libyen ou égyptien d'Ibis et toutes les particularités du poème grec à cet ennemi inconnu, énigmatique, auquel il fait allusion dans beaucoup d'autres pièces. L'œuvre d'Ovide nous permet donc dans une certaine mesure de reconstituer son modèle, mélange extraordinaire et précieux de mythologie et d'histoire grecque et romaine. Les scolies latines, incessamment remaniées jusqu'au XIIe siècle ap. J.-C., ont probablement reproduit primitivement les scolies grecques et nous ont conservé beaucoup de fragments authentiques de Callimaque, sous son nom écrit correctement ou défiguré en Darius, Clarus, Battus, Gallus et autres formes; les vers mêmes qu'elles donnent sont probablement des traductions de Callimaque. Au dernier chapitre et dans l'appendice, M. Rostagni recueille et commente les données de l'*Ibis* d'Ovide sur la Thessalie, venues probablement du traité d'Euphorion sur les Aleuades, et essaie d'expliquer quelques passages particulièrement obscurs. Il a conduit sa discussion avec une connaissance parfaite du sujet et des travaux antérieurs, avec une érudition et une perspicacité remarquables. Les conclusions paraissent tout à fait convaincantes. Ch. L.

— Ettore Pais. *Il Liber coloniarum*. « Memorie della R. Accademia dei Lincei », Classe di scienze morali, storiche e filologiche, serie quinta, vol. XVI, fasc. II (Roma, tipografia della R. Accad. dei Lincei, 1920, in-4°, p. 55-93). — Dans ce travail, qui se prête malaisément à l'analyse, M. Pais s'est proposé de démontrer, contre Mommsen et ses autres collaborateurs pour les tomes IX et X du *Corpus Inscriptionum Latinarum*, l'importance et la valeur des renseignements fournis par un des morceaux des *Gromatici Latini*, le *Liber coloniarum*. La comparaison avec les autres textes, surtout avec les inscriptions, lui donne en général raison et lui fournit beaucoup d'observations et d'hypothèses intéressantes sur les dates de fondation, la condition, le territoire des colonies de l'Italie.

Ch. L.

Digitized by Google

— Angelo SEGRÈ. Καινὸν Νόμισμα, *Moneta imperiale, circolante in Egitto da Claudio II a Costantino.* « Memorie della R. Accademia dei Lincei », Classe di scienze morali, storiche et filologiche, vol. XVI, fasc. III (Roma, tipografia della R. Accademia dei Lincei, 1920, in-4°, p. 96-114). — Les renseignements fournis par plusieurs papyrus et par des trouvailles récentes de monnaies en Égypte ont été utilisés par M. Segrè pour élucider non seulement le problème de l'introduction de la nouvelle monnaie impériale dans cette province, mais les questions les plus obscures de la numismatique des III^e^ et IV^e^ siècles ap. J.-C. D'après lui, c'est sous Claude II qu'a été introduite en Égypte, à côté du tétradrachme alexandrin, la nouvelle pièce, qui n'est pas un *antonianus*, mais une pièce pesant en moyenne 3 gr. 55, et dont Aurélien a probablement fixé la valeur à 20 deniers. Dioclétien la remplace par le double *follis*, pièce de cuivre avec un peu d'argent, en poids moyen de 10 grammes. L'évaluation faite par Mommsen et Blümner, d'après un fragment de l'édit de Dioclétien *de pretiis rerum venalium*, de la livre d'or, dont l'*aureus* est le soixantième, à 50,000 deniers, est absolument fausse. Sont également fausses toutes les identifications proposées jusqu'ici pour le denier de cet édit. En réalité, le double *follis* vaut 20 deniers ou 80 drachmes, de 295 à 307, époque où l'*aureus* vaut 2 talents et 3,000 drachmes. De 307 à 314 environ, époque où l'*aureus* vaut 5 talents 3,600 drachmes, on a un double *follis* réduit à 2 °/₀ d'argent et pesant 6 gr. 50. Dans le Code théodosien, le *nummus centenionalis* est identique au *nummus decargyrus* et vaut théoriquement 10 deniers. L'exposition de M. Segrè manque trop souvent de clarté; mais ses conclusions neuves et originales intéresseront les numismates. Ch. LÉCRIVAIN.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

— Max BÄR. *Bücherkunde zur Geschichte der Rheinlande.* Erster Band. *Aufsätze in Zeitschriften und Sammelwerken bis 1915* (Bonn, Hanstein, 1920, 1 vol. in-8°, LX-716 p.; t. XXXVII des publications de la « Gesellschaft für Rheinische Geschichtskunde »). — Sous les auspices de la Société pour l'histoire rhénane — dont le président est le professeur Hansen à Cologne — M. Max Bär, directeur des Archives d'État de Coblence, vient de publier le premier volume d'un répertoire bibliographique de la région rhénane. On y trouve l'indication de plus de 16,000 articles de revues consacrés à l'histoire politique, religieuse, littéraire, sociale des régions qui forment aujourd'hui la Prusse rhénane. Choisies et répertoriées suivant une méthode excellente, classées topographiquement ou par matières, suivant le cas, commentées quand cela est nécessaire, accompagnées d'indications chronologiques précieuses, les fiches groupées par M. Bär forment un recueil bibliographique très utile. Quand le second volume aura paru — consacré aux ouvrages — les historiens

Digitized by Google

auront sous la main un précieux instrument de travail. L'auteur fait prévoir que tous les dix ans une bibliographie paraîtra qui suivra la production historique.

Souhaitons que l'exemple donné par la Société de Cologne soit suivi en Alsace et que les Sociétés historiques y entreprennent en commun, d'abord l'achèvement du catalogue des alsatiques de la bibliothèque régionale de Strasbourg, puis la préparation d'une bibliographie de l'histoire de l'Alsace. Ch. S.

Histoire de Bessarabie.

— Ion G. Pelivan. I. *La Bessarabie sous le régime russe (1812-1918).* — II. *L'union de la Bessarabie à la mère-patrie, la Roumanie.* — III. *Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918 et quelques dates concernant la géographie de la Bessarabie* (Paris, impr. Lahure, 1919, 64, 51 et 28 p.). — Dans la première de ces brochures, l'auteur, ancien député du Conseil bessarabien, décrit l'état de la Bessarabie pendant le siècle du régime russe et montre que ce n'est « qu'une partie des boyards moldaves qui a été russifiée », tandis que la masse des paysans « est restée presque ce qu'elle était..., la russification n'ayant pu avoir d'autre résultat que le regrès de la culture et le regrès économique de cette riche province ». On remarquera dans cette citation l'emploi rare du mot regrès, et l'on trouvera dans la brochure encore d'autres termes exotiques, tels qu' « impropriation des paysans en 1868 ». Le rôle de l'école, de l'église, de la justice, de la bourgeoisie, des ruraux est successivement exposé, et un chapitre final peint le caractère de l'administration russe, tandis que d'autres expliquent les termes de « Mazils » (descendants des anciens boyards destitués, la vraie noblesse moldave) et de « Razesi » (descendants des grands propriétaires moldaves de toute provenance sociale). Voir aussi ce que l'auteur dit de la secte curieuse fondée par le moine Inokentie (p. 30).

La deuxième brochure a pour objet de prouver que la Bessarabie n'a cessé d'être roumaine et que l'idée de la réunion avec la Roumanie n'y a jamais pu être étouffée. Intéressant est le récit des phases qu'a traversées la province pendant la guerre, organisation du parti national, protestations contre les tendances annexionnistes de l'Ukraine, congrès des paysans et congrès des militaires en octobre 1917, proclamation de la république, etc.

La troisième brochure fait aussi œuvre de propagande en démontrant « que l'élément roumain forme au moins 70 % du total de la population ». On y trouvera, entre autres statistiques, l'état de cette population en 1858, 1861 et 1897, date du premier recensement général en Russie. Pour janvier 1919, le chiffre est estimé à 2,700,000.

Ajoutons les deux brochures suivantes dues au même auteur et qui tendent à prouver que la Bessarabie, terre roumaine, doit être réunie

Digitized by Google

à la Roumanie (*Chronologie de la Bessarabie depuis son annexion à la Russie en 1812 jusqu'à la ratification de l'union de la Bessarabie à la Roumanie par l'Assemblée constituante de la grande Roumanie, 29 décembre 1919.* Paris, impr. des Arts et Sports, 1920, 30 p.) et pourquoi les Russes voudraient rester maîtres d'une province aussi fertile (*l'État économique de la Bessarabie.* Paris, impr. J. Charpentier, 1920, 34 p.). — Dans le même sens, lire : *la Bessarabie*, bulletin du bureau de presse bessarabien, dont onze numéros avaient déjà paru à la date du 12 mars 1920. Th. SCH.

— Voici, par contre, deux brochures qui protestent contre l'invasion des Roumains en Bessarabie, contre le manifeste royal du 29 mars 1919 qui proclama l'union de ce pays à la Roumanie, repoussant les prétentions roumaines, qu'elles se fondent sur des droits historiques, sur le principe des nationalités ou sur la volonté des populations bessarabiennes. Cette volonté, le peuple bessarabe doit la déclarer par un plébiscite honnêtement pratiqué : 1° *Bessarabie et Roumanie*, brochure rédigée au nom des délégués bessarabes à la Conférence de la Paix; elle est signée par A.-N. KROUPENSKY, ancien président du Zemstvo de province, et par M.-A.-Ch. SCHMIDT, ancien maire de Kichinef (Paris, impr. Lahure, in-8°, 14 p.). 2° *Choses de Bessarabie*, par E.-M. SIMAIS, ancien directeur du Bureau de propagande du général d'Anselme (Ibid., in-8°, 19 p.). Ch. B.

HISTOIRE DE BULGARIE.

— Au dossier du peuple bulgare, qui se glorifiait, il n'y a pas si longtemps, d'être appelé le Prussien des Balkans, versons deux nouvelles brochures : 1° *le Traitement des prisonniers en Bulgarie;* récit de ma captivité, par le Dr Costa CONSTANTINOVITCH, médecin-major de 1re classe dans l'armée serbe (Courbevoie, « la Cootypographie », 1919, in-8°, 86 p.). 2° *Les Crimes bulgares en Serbie occupée*, d'après les documents officiels présentés à la Conférence de la Paix, par un officier français (Ibid., 1919, in-8°, 64 p.). Lisez et vous serez édifiés. Ch. B.

HISTOIRE DE DANEMARK.

— La librairie Gad, à Copenhague, a mis en vente le 1er fascicule du tome I des *Annales danici medii aevi*, nouvelle édition par Ellen JŒRGENSEN. On y trouve les Annales de Colbaz (*Annales Colbazenses*, O. C.-1181), de Lund (*A. Lundenses*, O. C.-1128), de Ryd (*A. Ryenses*, depuis l'origine du peuple danois jusqu'en 1127), de Næstved (*A. Nestvedienses*, 821-1300), de Sorœ (*A. Sorani*, 1130-1300, avec la continuation des Annales de Lund et de Ryd jusqu'en 1300), de Slesvig (*A. Slesuicenses*, 966-1268), les *Annales danosuecani*, 916-1263, avec une continuation jusqu'en 1415. Tous ces

Digitized by Google

textes sont en latin. Dans l'introduction, M. Jœrgensen présente une esquisse rapide, mais précise, de la littérature annalistique du Danemark au moyen âge (in-fol., 143 p.). Ch. B.

Histoire d'Égypte.

— M. Sabry. *La question d'Égypte, depuis Bonaparte jusqu'à la révolution de 1919* (au siège de l'Association égyptienne de Paris, 1920, in-8°, 102 p.; prix : 3 fr.). — Plaidoyer en faveur de l'indépendance égyptienne : l'Égypte a montré dans la première moitié du XIXe siècle qu'elle était capable de se transformer pour se mettre au niveau des États européens; trahie par ses propres chefs, Ismail et ses indignes successeurs, elle est tombée sous le joug de l'Angleterre, qui ne craignit pas de violer ses engagements envers le sultan et le droit international en la soumettant à son protectorat. L'Angleterre doit aujourd'hui, non pas « donner », mais « rendre » l'indépendance complète à l'Égypte et à son Soudan. Ces vœux paraissent d'ailleurs devoir être bientôt en partie réalisés. Ch. B.

Histoire de France.

— M. le chanoine Ulysse Chevalier vient de donner le tome VII et dernier de la *Gallia christiana novissima*, commencée par le chanoine J.-H. Albanès. Ce volume est consacré à *Avignon (évêques, archevêques, prévôts)* (Impr. valentinoise, place Saint-Jean, à Valence, Drôme, 1920, in-fol., 1080 col.). L'introduction générale du volume et la table alphabétique des matières paraîtront en un fascicule séparé. Ch. B.

— George Baer Fundenburg. *Feudal France in the French Epic : a study of feudal French institutions in history and poetry* (Princeton, University Press, 1918, petit in-8°, 121 p.). — Quand sont nées les vieilles épopées françaises et quelle en est l'origine? M. Fundenburg, après tant d'autres, a senti l'attrait de ce beau et délicat problème. Pour le résoudre, il croit avoir trouvé une méthode nouvelle. Chaque chanson de geste ou chaque roman d'aventures présente l'image d'institutions et de coutumes déterminées; comparons ces poétiques tableaux aux données que fournissent, sur l'évolution de la société médiévale, les documents historiques; nous pourrons ainsi dater chaque œuvre, au moins approximativement. Tel est le travail auquel M. Fundenburg nous convie. Hélas! c'est une double illusion que d'en espérer, comme il le fait, des résultats certains. D'une part, en effet, nos vieux poèmes ne sont pas, tant s'en faut, des romans d'observation; si je ne craignais de paraître irrévérencieux, je dirais volontiers qu'on trouve dans beaucoup d'entre eux à peu près le même sens des réalités sociales qu'aujourd'hui dans les romans-feuilletons. Ce n'est pas à dire qu'ils ne

Digitized by Google

puissent fournir aux historiens bien des renseignements précieux, mais à condition de les prendre pour ce qu'ils sont : des œuvres littéraires où se reflètent, avec plus ou moins d'exactitude, les mœurs, les usages, les idées collectives, non des manuels de droit. D'autre part, la société médiévale a comporté tant de variations locales, elle a évolué d'une façon si peu régulière et si peu uniforme, le droit qui la régissait, purement coutumier et le plus souvent transmis seulement par la tradition orale, est toujours demeuré si flottant, et enfin elle nous est à tant d'égards si mal connue que pour aucune des institutions ou des coutumes de ce temps on ne peut dire avec certitude : elle est née à tel moment, elle a disparu à tel autre. Contentons-nous, comme exemple, de renvoyer sur ce point M. Fundenburg à un travail important, qui semble lui avoir échappé : l'article de M. Jean Acher sur les *Archaïsmes apparents dans la Chanson de « Raoul de Cambrai »* (*Revue des langues romanes*, 1907). En somme, je doute que les romanistes adoptent les conclusions de M. Fundenburg ou trouvent très topiques les critiques qu'il dirige contre les théories antérieures. Aux historiens, son livre, dont le titre est riche de promesses, ne rendra guère de services. Sa curiosité pour les choses de l'ancienne France ne peut que flatter notre amour-propre; son audace un peu naïve n'est pas sans séductions; mais son inexpérience est grande, et il ne semble pas avoir saisi toute la difficulté des graves questions qu'il a cru devoir traiter. M. B.

— René Sturel. *Bandello en France au XVI^e siècle* (Bordeaux, Féret et fils, et Paris, E. de Boccard, éditeurs, 1918, 1 vol. in-8°, 187 p.; extrait du *Bulletin italien*, t. XIII à XVIII). — Une préface de M. Henri Hauvette, simple et profondément émouvante, rappelle ce que la science française a perdu à la mort prématurée de ce jeune maître, tombé aux premiers combats de la guerre (au Châtelet, près de Charleroi) dès août 1914. Il eût marqué dans l'enseignement supérieur; il eût approfondi et étendu les enquêtes sur la France et la littérature française au XVI^e siècle. Mainte publication de lui en avait témoigné. Aucune mieux que cette étude sur Bandello, que M. Hauvette a parachevée en publiant le chapitre sur les *Histoires tragiques*. C'est de l'érudition, mais de l'érudition « bien française », avec de l'aisance, de la grâce et de l'autorité. R. L.-G.

— Bertran de La Villehervé. *François-Thomas de Baculard d'Arnaud; son théâtre et ses théories dramatiques* (Paris, Champion, 1920, 1 vol. in-8°, XXXIV-172 p.). — L'auteur de ce livre, mort à dix-neuf ans, en 1919, donnait les espérances les plus brillantes au point de vue littéraire; qu'on permette à son ancien professeur de dire : exceptionnelles. Étudiant à Paris en 1918, et déjà à dix-sept ans licencié ès lettres, il écrivait à son père, le poète havrais Robert de La Villehervé, des lettres affectueuses et remarquables sans effort, qui sont comme une chronique vivante et colorée du lycée

Digitized by Google

Louis-le-Grand, de la Sorbonne, du quartier latin et de Paris sous le bombardement des gothas (cf. préface, IV à XV).

La grippe traîtresse enleva tôt cet extraordinaire enfant. Son vieux père le suivit dans la tombe. Les pères meurent souvent de la mort de leurs fils. C'est sa mère qui a pieusement publié ce livre. A le lire, on comprend que ses maîtres de la Sorbonne aient vu dans la mort de Bertran de La Villehervé « une perte pour les lettres et pour la France ». R. L.-G.

— Walther DE LERBER. *L'influence de Clément Marot aux XVII^e et XVIII^e siècles* (Lausanne, Haeschel-Dufey, et Paris, H. Champion, 1920, in-8°, XV-128 p.). — L'étude a été menée consciencieusement. Elle porte trop exclusivement sur l'imitation de la forme pour intéresser les historiens. Elle est écrite assez lourdement et émaillée d'un nombre vraiment excessif de vers auxquels l'auteur, trop peu familier avec nos rythmes, a retranché ou ajouté des syllabes en les copiant. H. HR.

— *Figures de la bourgeoisie française. XV^e siècle-XIX^e siècle* (édité par la « Civilisation française »; en vente chez J.-E. Bulox. Paris, [1920], in-fol., 8 p. et 16 pl.; prix : 10 fr.). — Il est nécessaire, paraît-il, de défendre l'ancienne bourgeoisie française contre la mauvaise réputation que certains partis politiques ont faite à celle de nos jours. M. Louis GILLET, qui a signé la préface de la belle plaquette que nous annonçons, a cru trouver un argument favorable à cette cause en faisant reproduire quelques œuvres d'art où sont reproduits des types de cette classe calomniée. Son plaidoyer ne me paraît pas convaincant; du moins nous a-t-il valu de belles reproductions de plusieurs toiles ou dessins célèbres : *l'Homme au verre de vin* et *Étienne Chevalier*, par Fouquet; *Nicolas Rollin et sa femme*, par Van der Weyden; *Madame de Forbin*, par Le Nain, etc., et toute une série de crayons d'Ingres. Ch. B.

— SAINT-SIMON. *Mémoires*, éd. A. DE BOISLISLE. *Table des tomes I à XXVIII*, 1^er vol., A-L, in-8°, VIII-404 p.; 2^e vol., M-Z, in-8°, 345 p. T. XXIX, in-8°, 596 p. (Paris, Hachette, « Collection des Grands Écrivains », les trois vol. datés de 1918). — Les vingt-huit premiers tomes de la monumentale édition comprennent le règne de Louis XIV. Il faut donc savoir le plus grand gré à MM. L. Lecestre et J. de Boislisle d'en avoir publié la table alphabétique, sans attendre l'achèvement de la publication. Cette table fournira aux historiens de Louis XIV un instrument de travail incomparable. Par les détails qu'elle contient, elle a parfois, pour certains personnages, la valeur d'un dictionnaire biographique (voy. les notices de Conti, de Chamillart, de Louvois). En dehors des noms d'hommes ou de lieux (voy. Fontainebleau), elle comprend certains noms d'institutions (conseils, parlements, pairs). Commencé dès 1907 par M. de Brotonne, ce travail a été terminé depuis sa mort. Brotonne avait dépouillé les vingt premiers tomes. M. L. Lecestre a dépouillé les huit derniers.

Digitized by Google

Avec le tome XXIX est inaugurée une nouvelle période, celle où Saint-Simon a l'illusion de jouer un des grands rôles, et pour laquelle il est un témoin de premier rang. Ce volume va jusqu'au début de 1716. Les éditeurs l'ont complété, comme d'ordinaire, par les additions au *Journal de Dangeau*, par des notes sur l'établissement de la Régence, sur les obsèques du roi, sur l'affaire du bonnet, sur les *Mémoires* de Torcy (note qui enregistre les résultats des études de M. Émile Bourgeois et qui annonce l'édition de ces *Mémoires* entreprise par M. François Rousseau), etc. Il y a, comme à l'ordinaire, des tables.

H. Hr.

— L.-H. Labande. *Inventaires du palais de Monaco, 1604-1731* (Monaco, impr. de Monaco, et Paris, Aug. Picard, 1918, in-8°, ccxxxii-375 p., index, pl.). — Le savant archiviste ne se contente pas de nous donner, à peu près intégralement, les précieux inventaires dressés à l'avènement d'Honoré II (1604) et, après la mort de ce prince (1664), des extraits de l'inventaire dressé après la mort de Louis Ier (1701) et l'inventaire dressé après la mort d'Antoine Ier (1731), ce qui serait déjà nous rendre service en nous faisant connaître les richesses d'art et les curiosités rassemblées à diverses époques dans le palais, jusqu'à l'ascenseur destiné à soulager les rhumatismes du prince Antoine : « chaise volante » ou « machine à guinder S. A. S. ». Dans une longue introduction, il nous apporte une « histoire du palais depuis la fin du xve siècle », histoire qui est en même temps une étude sur « les collections qui y furent conservées et les artistes qui y travaillèrent ». Il a essayé de suivre le sort de ces inestimables collections jusqu'au moment où elles furent malheureusement dispersées par la confiscation révolutionnaire.

H. Hr.

— I. de Récalde. *Le message du Sacré-Cœur à Louis XIV et le P. de La Chaise.* Étude historique et critique (Paris, E. Chirou, [1920], in-16, 126 p.; prix : 2 fr.). — Est-il exact que le Sacré-Cœur ait fait demander, en 1689, à Louis XIV, par l'entremise de Marguerite-Marie Alacoque, d'être peint sur les étendards et gravé dans les armes de France? Est-il exact que Dieu ait choisi le R. P. de La Chaise pour procurer cette gloire au divin Cœur? L'authenticité des textes cités prête à discussion. Louis XIV, en 1688, s'était élevé contre le pape et avait envahi les états de l'Église; toute la biographie du P. de La Chaise prouve qu'il n'était qu'un « misérable courtisan ». Roi et confesseur étaient donc indignes d'être mentionnés dans un message divin. Au demeurant, la dévotion au Sacré-Cœur avait fait son apparition dans l'Église longtemps avant 1689, puisqu'on en peut faire remonter l'origine dès le début du xive siècle. — Telle est la thèse soutenue en ce volume sur un ton très violent, et il ne nous appartient pas d'intervenir dans cette controverse.

C. Pf.

— Alfred Hachette. *Une fondation polonaise à Versailles. Le couvent de la reine* (publié dans la collection « les Amis de la

Digitized by Google

Pologne », 1920, in-8°, 8 p.). — La fondation est due à Marie Leszczinska, reine de France et fille du roi de Pologne Stanislas. Sur ses économies, elle fit élever à Versailles, en 1766, après la mort de son père, une maison pour l'éducation des jeunes filles pauvres de la ville et elle en confia la direction à des religieuses de la congrégation lorraine de Notre-Dame; un architecte lorrain, Richard Mique, fit le plan et dirigea les travaux de l'édifice. Le bâtiment est devenu aujourd'hui le lycée Hoche. Sur la voûte de la chapelle, Briard et Lagrenée le jeune peignirent « la feue reine présentant les religieuses à la Vierge », et M. Hachette a fait reproduire cette image en tête de son excellente étude. C. Pf.

— Julien Mauveaux. *Le fonds Beurnier aux archives communales de Montbéliard* (Paris, Honoré Champion, 1919, in-8°, 79 p.). — Le 6 juin 1917 mourut à Paris le Dr Charles-Louis-Edmond Beurnier, chirurgien des hôpitaux, dont le père et les ancêtres étaient nés à Montbéliard. Il léguait à la ville sa maison de la place Saint-Martin, à charge pour elle d'y installer un musée et une bibliothèque consacrés surtout aux choses de Montbéliard, et en outre une quantité de vieux papiers. De ces papiers ont été brûlés ceux qui étaient insignifiants; ceux qui paraissaient avoir quelque intérêt historique ont été mis de côté; ce sont 4,317 pièces réparties en 173 articles, dont l'on trouvera en cette brochure un excellent inventaire avec une bonne table alphabétique des matières. Ces papiers concernent la famille Beurnier et les trois familles Berdot, Morel et Tuetey qui lui étaient alliées. Déjà M. Mauveaux s'était occupé de ces maisons dans son « Armorial du comté de Montbéliard »; il y revient ici et, dans une longue préface, en expose la généalogie. Il donne en passant quelques détails sur certains domaines des comtes de Montbéliard qui sont devenus la propriété des Berdot ou des Beurnier, ainsi le domaine de la Grange-la-Dame et surtout le château d'Étupes, que les mémoires de la baronne d'Oberkirch nous ont fait aimer. C. Pf.

— Édouard Schuré. *L'Alsace française. Rêves et combats* (Paris, Perrin et Cie, 1919, in-8°, 330 p.; prix : 5 fr.). — Le volume renferme, après une éloquente préface : « l'Œil de la tempête », six études qui ont paru, à des dates différentes. Les deux premières, « Harpes éoliennes » et « l'Étincelle celtique », sont antérieures à la grande guerre. Elles contiennent des souvenirs d'enfance et d'adolescence; nous y voyons de quelle façon un jeune Strasbourgeois, élève au Gymnase protestant, fut initié, vers l'année 1864, à la littérature française et au génie latin. Fort amusante la silhouette du professeur Roissac, un méridional qui commentait avec tant de verve, devant les élèves alsaciens, Alfred de Vigny, le Tasse et Chateaubriand. Les trois études suivantes ont été écrites au cours de la guerre, sous le choc immédiat des émotions qu'elle suscitait. « Sous le joug prussien, 1871-1916 », est un résumé de l'histoire de l'Alsace annexée malgré elle

Digitized by Google

à l'Allemagne et nous montre son indéfectible fidélité à la mère-patrie. « Une figure de la nouvelle Alsace » est le portrait du docteur Pierre Bucher; le docteur expose à M. Schuré trois épisodes qui lui ont fait comprendre la différence profonde entre les deux civilisations française et allemande et la nécessité pour l'Alsace de s'attacher à la première. « L'Alsace à vol d'oiseau », c'est l'Alsace vue du mont Sainte-Odile; c'est, sur la cime, près du Menelstein, une conversation entre M. Schuré et le docteur Bucher sur l'âme même du pays; c'est comme un essai de synthèse de l'âme alsacienne et de l'âme française. Enfin le dernier fragment, « la Mission de l'Alsace au courant de l'histoire », souligne quelques grands épisodes du passé de la province et est « un aperçu de son développement psychique à travers les âges dans ses rapports avec la France ». Ces épisodes sont la victoire de César sur Arioviste, la légende de sainte Odile, à laquelle l'imagination de M. Schuré ajoute quelques traits charmants, le poème de Gotfrit de Strasbourg sur Tristan et Iseult, les sermons de Geiler de Kaysersberg, le développement de la vie de salon au XVIII^e^ siècle, telle que la baronne d'Oberkirch nous la fait connaître, l'héroïsme d'un Kléber. M. Schuré, très idéaliste, reste sur les sommets où se respire l'air pur, et sa thèse peut se résumer ainsi : le génie alsacien s'est retrouvé dans le génie français, et qu'est-ce que celui-ci, sinon une résurrection de l'âme celtique à travers la tradition gréco-latine, élargie à l'universalité humaine? C. PF.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

— Le neuvième bulletin des publications historiques, rédigé pour la « Historical Association », a paru en juin 1920 (« Annual Bulletin of historical literature, n° IX, dealing with the publications of the year A. D. 1919 ». Au secrétariat de la Société, 22, Russell Square. Londres, W. C. 1). Il contient neuf sections : Antiquité, par A. M. WOODWARD; Moyen âge, par Miss Alice GARDNER, F. M. POWICKE et Miss Eileen E. POWER; XVI^e^ siècle, par A. F. POLLARD; XVII^e^ siècle, par F. C. MONTAGUE; XVIII^e^ siècle, par G. S. VEITCH; XIX^e^ siècle, par F. J. C. HEARNSHAW, directeur de l'entreprise, qui a aussi traité, dans la dernière section, des publications relatives à l'histoire en général. Ch. B.

— Arthur Granville BRADLEY. *An old gate of England : Rye, Romney Marsh, and the Western Cinque Ports* (Londres, Robert Scott, 1918, in-8°, IX-374 p.; prix : 6 sh.). — Les Cinq Ports, ou plutôt les sept villes maritimes qui constituent le groupe historique des Cinq Ports, ont été pendant tout le moyen âge les sentinelles chargées de veiller sur une des portes les plus menacées de l'Angleterre, la côte méridionale, si basse, sillonnée de tant de canaux débouchant sur la mer comme pour inviter l'envahisseur à tenter l'aventure.

Digitized by Google

M. Bradley en a donné une charmante description, qu'illustrent de jolies gravures par Marian E. G. Bradley. Le point central du volume est la petite ville de Rye, située sur un monticule qui prend des airs de montagne au milieu des marais, et à qui se rattachent Hastings, Winchelsea, New Romney. On ne saurait trouver un meilleur guide; il ne fait pas oublier l'ouvrage monumental de M. Madox Hueffer, mais il occupe tout à côté une place enviable.

Ch. B.

Histoire des Pays-Bas.

— La librairie Martinus Nijhoff (La Haye) a commencé la publication des *Lettres et documents* provenant du fondateur de la suprématie néerlandaise dans les Indes orientales, Jan Pietersz Coen. Ce recueil, capital pour l'histoire coloniale des Pays-Bas, est publié par les soins de M. Colenbrander, professeur à l'Université de Leyde. Les documents des années 1614-1629 comprendront cinq volumes de 850 pages environ chacun. Le tome I a paru : *Jan Pietersz Coen. Bescheiden omtrent zijn bedrijf in Indië* (xx-854 p., avec deux portraits en héliogravure; prix : 25 florins).

Histoire de Suède.

— G. Wittrock. *La Compagnie suédoise de commerce et le commerce du cuivre sous Gustave-Adolphe II* [*Svenska Handelskompaniet och kopparhandeln under Gustaf II Adolf*] (Upsal et Stockholm, 1919, in-8°, 162 p.). — Au xvii^e^ siècle, les produits des mines de cuivre composaient une part extrêmement importante des recettes de la couronne suédoise. Afin de l'augmenter encore, Gustave-Adolphe eut tout naturellement l'idée de constituer une Compagnie à privilège qui aurait le monopole de la vente du cuivre. C'est l'histoire de cette Compagnie que nous retrace M. Wittrock en un livre très documenté. Fondée en fait en 1619, elle disparut en 1628, ayant connu des années de prospérité vers 1624, mais aussi, bien vite, des difficultés causées en partie par le souverain dont la politique économique fut malheureuse. Après 1628, les agents du roi, Erik Larsson et Louis de Geer d'abord, le Palatin Jean Casimir ensuite, s'occupèrent directement de régenter le commerce du cuivre, qui prit un essor inattendu quand les victoires de Gustave-Adolphe introduisirent en Allemagne le métal de la nation victorieuse.

A. G.

Digitized by Google

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

FRANCE.

1. — Annales révolutionnaires. 1920, mars-avril. — Maurice DOMMANGET. La déchristianisation à Beauvais. Les saints patriotes. — François VERMALE. Joseph de Maistre et Robespierre (dans ses lettres en 1793 comme dans ses *Considérations sur la France en 1796*, J. de Maistre a maintes fois exprimé son admiration pour la grandeur « satanique » de Robespierre). — Gabriel VAUTHIER. La Valette et son témoignage sur la journée du 10 août (publie une apologie du comte La Valette, faite, le 28 novembre 1815, pour être présentée à Louis XVIII. Le futur directeur des postes n'était alors qu'un « simple chasseur dans la compagnie du bataillon du Petit-Saint-Antoine »). — Antoine RICHARD. La réaction thermidorienne à Lescar. — Albert MATHIEZ. Erreurs et légendes de l'histoire révolutionnaire. I. Les Dantonistes et la clémence (les Dantonistes ont combattu la Terreur avant même qu'elle fût organisée; leur prétendue clémence était inspirée par des intérêts privés de l'ordre le moins avouable). II. Le programme hébertiste (ce fut un programme de défense nationale à l'intérieur comme à l'extérieur; dans leur pensée, la Terreur fut une arme économique autant que politique). — ID. Une lettre de Régis Deshorties à Robespierre Jeune (d'Arras, le 30 messidor an II). — L. PINGAUD. Les conventionnels sous l'Empire. = Mai-juin. Albert MATHIEZ. Robespierre terroriste (la situation de la France en 1793 était telle qu'un régime de terreur pouvait seul sauver la France. Robespierre en fut un des instruments les plus résolus, mais aussi les plus modérés. On lui a reproché la loi de Prairial; en réalité, cette loi visait seulement cinq ou six proconsuls corrompus et sanguinaires qui avaient joué de la Terreur pour couvrir leurs crimes. Son grand tort fut de n'avoir pas nommé ces victimes désignées et d'avoir laissé croire qu'il voulait sacrifier un grand nombre de ses ennemis à la Convention). — H. DESTAINVILLE. La réquisition des cloches dans un district de l'Aube. — Albert MATHIEZ. Quelques affaires de commerce et d'intelligence avec l'ennemi sous la Terreur : le banquier Boyd et ses amis. — A. RICHARD. L'atelier de salpêtre de Lescar en l'an II et en l'an III. — Albert MATHIEZ. Encore le banquier Perregaux.

2. — Bibliothèque de l'École des chartes. T. LXXX, 1919. — P. GUILHIERMOZ. Remarques diverses sur les poids et mesures du

Digitized by Google

moyen âge (mémoire de cent pages où l'auteur complète et, çà et là, corrige ce qu'il avait déjà écrit dans sa *Note sur les poids* publiée dans le même recueil en 1906). — Georges GAZIER. Un manuscrit inédit de Philippe de Maizières retrouvé à Besançon (il contient l' « Epistola exhortatoria et perutilis omni sacerdoti » que l'on considérait comme perdu depuis longtemps). — H. OMONT. Inventaire des livres de Jean Courtecuisse, évêque de Paris et de Genève, 27 octobre 1423. — F. AUBERT. Les sources de la procédure au Parlement au XIVe siècle; suite (Jean Boutillier et la « Somme rural »; les « Questions » de Jean Le Coq). — Ph. LAUER. Un nouveau document sur Rodrigue de Villandrando. Le meurtre de Giraud de Goulart, bailli de Berry, 1437 (publie un mandement de Charles VII « ordonnançant le paiement de cent livres tournois à André Sourdet pour couvrir les frais des réquisitions faites à Bourges par le défunt bailli Giraud de Goulart, tué en combattant Rodrigue de Villandrando », 30 janvier 1438). — Léon MIROT. L'hôtel et les collections du connétable de Montmorency; suite et fin. — René CAGNAT. Notice sur la vie et les travaux de M. Paul Meyer. = C.-rendus : *Kurth*. Études franques (important compte-rendu par L. Levillain). — Mgr *P. Batiffol*. Études de liturgie et d'archéologie chrétienne (beaucoup de renseignements précieux). — *L.-Ch. Jones*. Simon Goulart, 1543-1628 (bonne biographie). — *Jean-E. Godefroy*. Les Bénédictins de la congrégation de Saint-Vanne et la Révolution (important). — R. P. *Mortier*. Histoire des maîtres généraux de l'ordre des Frères Prêcheurs; t. V et VI : 1487-1650 (très important). — *Ch. Porée*. Études historiques sur le Gévaudan (c'est le meilleur livre d'histoire qui ait jamais été publié sur l'ancien Gévaudan). — Le P. *Frédégand*, d'Anvers. La vie religieuse et familiale en Belgique au XVIIe siècle; étude sur le P. Charles d'Arenberg, frère mineur capucin, 1593-1669 (l'auteur utilise beaucoup de pièces d'archives publiques et privées; il a omis de donner la bibliographie du sujet).

3. — Bulletin de la Société de l'histoire du protestantisme français. 1920, avril-juin. — Ch. BOST. A propos des ascendants de Mme de Staël. Les pasteurs Scoffier ou Escoffier (on trouve ce nom en Champagne, en Berry et dans le Languedoc; c'est des pasteurs du Languedoc que Mme de Staël descendait par sa mère; on peut suivre leur filiation depuis le XVIe siècle). — Jacques PANNIER. Une grande collecte en Écosse en faveur des églises réformées de France en 1622 (elle produisit 2,305 livres; reçu donné par Benjamin Basnage). — V.-L. BOURRILLY. Au lendemain de la révocation en Languedoc (programme arrêté le 8 novembre 1685 par une assemblée de prélats pour une action contre les protestants, généralement pacifique et doucereuse, sauf recours, en cas de résistance caractérisée, à des mesures de rigueur). — H. AUBERT. Jeanbon Saint-André et les protestants de Mayence (lettre adressée par Jeanbon le 14 avril 1802 au pasteur Marron de Paris, par laquelle il réclame son aide pour établir un

Digitized by Google

temple à Mayence). — P.-E. H. A propos de l'affaire Roux-Roubel (1774; on sait que la femme Roubel réclamait l'annulation de son mariage avec Roux, sous prétexte que le mariage avait été béni au désert). = C.-rendus : Mgr *Baunard*. Un siècle de l'Église de France, 1800-1900; 16e mille (très partial). — *A. Leroux*. La colonie germanique de Bordeaux (a su rattacher son petit sujet au grand courant de l'histoire générale). — *L. Romier*. La Saint-Barthélemy. Les événements de Rome et la préméditation du massacre (observations de N. Weiss sur cet article paru dans la « Revue du XVIe siècle »).

4. — Bulletin hispanique. 1920, avril-juin. — C.-R. CERIELLO. Les comédies sacrées à Naples au XVIIe siècle, avec des documents inédits (en espagnol). — G. LE GENTIL. Le mouvement intellectuel en Portugal. Une orientation nouvelle des études historiques : M. Fidelino de Figueiredo, M. Antonio Ferrão et l'histoire diplomatique. = C.-rendus : *Miguel Asin Palacios*. Abenmasarra y su escuela. Orígenes de la filosofía hispano-musulmana (très intéressant). — *A. Aureliano da Costa Ferreira*. Os ossos de Camões (prouve qu'on ne saurait voir dans les ossements recueillis en 1854 à Belem, dans l'église des Jeronimos, les restes du chantre des Lusiades). — *Ramón Menéndez Pidal*. Discorso acerca de la primitiva poesía lírica española (remarques pénétrantes d'E. Mérimée). — *P. Miguélez*. Catálogo de los Códices españoles de la Biblioteca del Escorial. I. Relaciones históricas (on signale les manuscrits les plus importants). — *F. Pasquier*. La question d'Andorre au XIIIe et au XXe siècle d'après l'acte constitutif de 1278 (quelques critiques par Brutails).

5. — Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 1919, juillet-septembre (paru en mai 1920). — Roger GRAND. L'histoire du droit français. Ses règles, sa méthode, son utilité (leçon d'ouverture du cours d'histoire du droit professé à l'École des chartes, 3 novembre 1919). — A. DE CURZON. L'enseignement du droit français dans les Universités de France aux XVIIe et XVIIIe siècles; suite et fin (chap. VI. Les études en droit français et les étudiants. Chap. VII. L'échec de la Réforme de Louis XIV. Chap. VIII. L'agonie des Universités. En appendice, tableau des professeurs de droit français de 1679 à 1792; liste alphabétique de ces professeurs). — A. PETIT. La métairie perpétuelle en Limousin au XVe siècle (les prieurés des abbayes, les repaires des seigneuries laïques, centres auxquels se rattachaient des cens et des rentes, étaient concédés sous forme de métairie perpétuelle; motifs pour lesquels ce mode de tenure décroît au XVe siècle). — E. MAUGIS. Note sur quelques arrêts du Parlement concernant l'administration de la question dans les sièges du ressort. — ID. Note sur un procès en falsification d'un registre du Parlement et sur l'origine de la formule : « Religion prétendue réformée » (on constata en 1685 que dans un registre de 1558-1559 des folios originaux avaient été arrachés et d'autres insérés à leur place; le faux

Digitized by Google

fut prouvé, puisque en 1559 on n'employait pas l'expression de R. P. R., qui apparaît pour la première fois dans l'édit du 4 août 1564). = C.-rendus : *Jean Allenou*. Histoire féodale des marais, territoire et église de Dol. Enquête par tourbe, ordonnée par Henri II, roi d'Angleterre, texte latin publié avec bibliographie, traduction et notes (enquête de 1181; elle avait été publiée par les Bénédictins; mais il manquait une édition critique qui nous est donnée ici). — *Charles Lefebvre*. L'ancien droit de succession; t. II (résumé de cet important ouvrage qui marque une étape dans notre connaissance du droit coutumier).

6. — Polybiblion. 1920, avril. — G. MOLLAT. Hagiographie et biographie ecclésiastique. — Publications relatives à la guerre européenne, parmi elles : *S. Zurlinden*. Der Weltkrieg, t. II (remarquable); *Charles Andler*. La décomposition politique du socialisme allemand, 1914-1919 (réquisitoire contre la majorité de la social-démocratie); *Joseph Powell* et *Francis Gribble*. The history of Ruhleben (Ruhleben, aux portes de Berlin, fut un camp de concentration pour les civils anglais; tableau de la vie menée par les prisonniers); *Gabriel Hanotaux*. Le traité de Versailles du 28 juin 1919 (excellent). — *Stéphane Gsell*. Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. IV (œuvre magistrale). — Abbé *Joseph Bousquet*. L'unité de l'Église et le schisme grec (conférences faites à l'Institut catholique). — *J. Pacheu*. Jacopone de Todi, frère mineur de saint François, 1228-1306 (c'est l'auteur présumé du Stabat mater). — *R. Doumic*. Saint-Simon. La France de Louis XIV (jugement exact de l'écrivain et de l'historien). — *Genaro Garcia*. Don Júan de Palafox y Mendoza (Mendoza cumule avec les évêchés de Puebla et d'Osma la charge de vice-roi du Mexique; tableau animé de la vie au Mexique au milieu du XVII[e] siècle). — Comtesse *Brevern de La Gardie*. Un ambassadeur à la cour de Catherine II, feld-maréchal comte de Stedingk (ambassadeur de Suède, d'après ses dépêches et lettres de 1776 à 1786). — *A. Aulard*. Recueil des actes du Comité de Salut public, t. XXIV (3-29 juin 1795). — *Léonce Pingaud*. La jeunesse de Charles Nodier (intéressant et amusant). — *Fernand Mourret*. Le concile du Vatican (bon). — *Henri Welschinger*. L'alliance franco-russe. Les origines et les résultats (dernier ouvrage du regretté membre de l'Institut). — *Jean Rodes*. Dix ans de politique chinoise. La fin des Mandchous (remarquable). — *Ernest Seillière*. Le péril mystique dans l'inspiration des démocraties contemporaines. Rousseau visionnaire et révélateur (très riche d'idées). — *Girolamo Golubovich*. Biblioteca bio-bibliografica della Terra Santa et dell' Oriente francescano, t. II et III (œuvre colossale).

7. — La Révolution de 1848. 1920, mars-mai. — Paul RAPHAËL. Compte-rendu de l'assemblée générale. 22 février. — A. FORTIER. Deux lettres de Dupont de l'Eure (adressées à sa femme, 21 et 28 février 1848; entre les deux, son arrivée au pouvoir). — R. LÉVY-GUÉ-

Digitized by Google

NOT. Ledru-Rollin et la campagne des banquets (origines de la campagne ; les banquets de juillet à septembre 1847 ; à suivre). — G. VAUTHIER. « L'éducation républicaine. » Journal des maîtres d'études (parut du 20 mai 1848 à février 1850; d'abord hebdomadaire, puis mensuel). — Paul RAPHAËL. Bugeaud et la politique dans l'armée (lettre de Bugeaud, maréchal de camp, au baron Darriule, commandant du département de la Seine, 11 décembre 1834). — Alvin-R. CALMAN. Delescluze. Ledru-Rollin et l'échauffourée de Risquons-Tout (il s'agit de l'expédition de Belges venant de France qui voulaient proclamer la république aux Pays-Bas, mars 1848, et qui furent battus près de la ville Risquons-Tout).

8. — La Révolution française. 1920, janvier-mars. — Société de l'histoire de la Révolution française : assemblée générale annuelle (21 mars 1920). — G. PERREUX. Les origines du drapeau rouge en France (en juillet 1791, au Champ-de-Mars, le drapeau rouge a été l'emblème de l'autorité, le symbole du parti de l'ordre; plus tard seulement, entre 1792 et 1794, le drapeau rouge est devenu le drapeau révolutionnaire, puis celui de la lutte des classes, l'emblème socialiste et socialiste international). — C. LEROUX-CESBRON. Lofficial, député des Deux-Sèvres à l'Assemblée constituante (élu à trente-sept ans; son arrivée à Versailles; d'après des papiers de famille; l'auteur est son arrière-petit-fils; à suivre). — A. AULARD. La vie chère et le doctorat (comment le doctorat peut-il subsister, alors que les imprimeurs présentent pour les thèses de moyenne dimension des devis de 14,000 fr.?). — ID. Les publications historiques de la ville de Paris (la ville de Paris, par économie, interrompt ses publications historiques, autorisant seulement l'achèvement de neuf ouvrages en cours de publication; conséquences désastreuses de cette mesure). = Documents : Les chansons nationales en 1793 (extrait de la « Feuille villageoise » du 18 avril 1793); Le comte d'Artois et la Révolution française (lettre du comte d'Artois à un électeur allemand, 3 septembre 1791, prouvant qu'il avait assisté aux conférences de Pilnitz); lettre du conventionnel Jean-Baptiste Salle, avril 1793 (analyse). = C.-rendus : *Gabriel-G. Ramon.* Frédéric de Dietrich, premier maire de Strasbourg sous la Révolution (intéressant). — *Joseph Greute.* Les martyrs de septembre 1792 à Paris (utile). — *J. Lefort.* Un avocat aux Conseils du roi au XVIII[e] siècle, Danton (bon). — *Erich Ludendorff.* Souvenirs de guerre (aucun talent dans ces mémoires; ils sont l'œuvre non d'un penseur, mais d'un homme d'action).

9. — Revue critique d'histoire et de littérature. 1920, 1[er] mai. — *Alfred von Tirpitz.* Erinnerungen (l'amiral montre quel admirable instrument de combat il avait réussi à forger contre l'Angleterre et quelle politique pitoyable a rendu ses efforts inutiles). — Général *Palat.* Les batailles d'Artois et de Champagne en 1915 (critique intelligente des opérations). — *Henri de La Martinière.* Souvenirs du

Digitized by Google

Maroc (bon). — *Louis Vignon*. Un programme de politique coloniale. Les questions indigènes (de la méthode, du savoir, du bon sens). — *G. Huard*. L'évolution de la bourgeoisie allemande (remarquable). — *Fréd. Lachèvre*. Geoffroy Vallée et la Béatitude des chrétiens (bonne contribution à l'histoire du libertinage au XVI^e siècle. G. Vallée fut pendu et brûlé à Paris le 9 février 1574). — *E. Gagliardi*. Der Anteil der Schweizer an den italienischen Kriegen, 1494-1516; t. I (important). = 15 mai. American Journal of archæology; t. XXIII, 1919. — *Tom P. Cross*. Witchcraft in North Carolina (beaucoup de faits actuels, intéressants pour le folklore). — *Jean Monval*. Soufflot, sa vie, son œuvre, son esthétique; sa correspondance, 1756-1780 (important). — *Stan. Du Moriez*. La question polonaise vue d'Allemagne (important). — *Simon Askenazy*. Dantzig et la Pologne (bon). = 1^er juin. *J. Hatzfeld*. Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique (livre plein de vues nouvelles et d'un grand intérêt pour le développement des relations commerciales de Rome). — *Ch. Diehl*. Byzance, grandeur et décadence (excellent résumé). — *Jules Viard*. Les Journaux du Trésor de Charles IV le Bel (édition correcte; introduction et annotations très substantielles). — Inventaire des archives de Belgique. Chartes et cartulaires des duchés de Brabant et de Limbourg et des pays d'outre-Meuse, par *Alph. Verkooren*, 1^re partie, t. VI et VII; Chartes et cartulaires du Luxembourg, par le même, t. I-III; Chambre des comptes de Lille, catalogue des chartes et du sceau de l'Audience, par *H. Nélis*, t. I; Chambre des comptes de Flandre et de Brabant, inventaire des comptes en rouleaux, par le même; Inventaire des archives de l'Université de l'État à Louvain et du Collège philosophique, 1817-1835, par le même; Archives de l'État à Mons, inventaire du fonds de la cour des mortemains de Hainaut, par *Léo Verriest;* Inventaire général des archives ecclésiastiques du Brabant, par *Alfred d'Hoop*, t. II. — *Louis Ducros*. Jean-Jacques Rousseau; t. III : De l'île de Saint-Pierre à Ermenonville, 1765-1778 (très remarquable). = 15 juin. *J.-G. Frazer*. Les origines magiques de la royauté; trad. par *P.-H. Loyson* (remarquable résumé des recherches de l'auteur sur les sociétés primitives). — *Ch. Diehl*. Histoire de l'Empire byzantin (très bon manuel, qui ne fait pas tout à fait double emploi avec l'autre, mentionné plus haut). — *Antonio Vivés y Escudero*. Estudio de arqueológia cartaginesa. La necropoli de Ibiza (bon). — *F. de Motos*. La edad neolítica en Velez Blanco. = 1^er juillet. *P. Huvelin*. Études sur le furtum dans le très ancien droit romain. I. Les sources (ouvrage considérable qui marque une date dans les études de droit romain). — Chanoine *Ulysse Chevalier*. Notice sur la vie et les œuvres du chanoine J.-M. Albanès, historiographe du diocèse de Marseille. — D^r *Cabanès*. Chirurgiens et blessés à travers l'histoire, des origines à la Croix-Rouge (instructif). — *P.-E. Hugues*. Un impôt sur le revenu sous la Révolution (il s'agit de la contribution extraordinaire, « patriotique et volontaire », dans

Digitized by Google

le département de l'Hérault, fixée par la loi du 6 octobre 1789). — *H. Cordey.* Edmond de Pressensé et son temps (bon). — *M. Jastrow.* The eastern question and its solution (ingénieux; propose des solutions qui font réfléchir). = 15 juillet. *M. Monmarché.* Les guides bleus : Paris et ses environs (excellent). — *A. Gérard.* Ma mission au Japon, 1907-1914 (remarquable). — *Id.* L'Extrême-Orient et la paix (complète le volume précédent). — *Jean Rodes.* La fin des Mandchous (notes d'un témoin bien informé). — *G. Rodrigues.* La France éternelle (des observations pénétrantes, mais aussi un ton hyperbolique difficilement tolérable). = 1er août. *Eug. Lintilhac.* Vergniaud, le drame des Girondins (bon). — *P. Foucart.* Un décret athénien relatif aux combattants de Phylé (corrections proposées par Th. Reinach). — *L. Leger.* Histoire de l'Autriche-Hongrie. 4e édition (travail original par un historien et un prophète dont les prophéties se sont accomplies). = 15 août. *Stéphane Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord, t. IV : la civilisation carthaginoise (important et neuf). — *Nicolas Zvorikine.* La révolution et le bolchévisme en Russie (instructif). — *J.-W. Bienstock.* Histoire du mouvement révolutionnaire en Russie; t. I, 1790-1894 (livre mal écrit, mais où l'on apprend beaucoup). — *J. Colani.* En Prusse, il y a trente ans (remarquables impressions d'un voyage notées en 1887). — *Charles Schmidt.* Ce qu'ils auraient fait de l'Alsace-Lorraine (document précieux pour ceux qui auront à raconter plus tard les derniers moments passés par l'Alsace sous le joug allemand).

10. — Revue d'histoire de l'Église de France. T. V, 1914 (paru en 1920), 1re livraison. — Émile LESNE. Les origines du bénéfice ecclésiastique (traite uniquement des bénéfices acquis par l'évêché et par l'abbaye). — Léonce CELIER. Bossuet et Jacques II en 1693 (d'après les lettres publiées au t. V de la Correspondance de Bossuet et la « Consultation » qu'il donna en 1693). = C.-rendus : *G. Morand.* Le capitaine Poncenat; épisodes des guerres de religion en Bourbonnais, de 1562 à 1568 (étude méritoire; l'auteur s'est donné trop de peine pour atténuer les méfaits commis par les huguenots). — *J. Tournyol Du Clos.* Richelieu et le clergé de France. La recherche des amortissements, d'après les Mémoires de Montchal. I, 1639-1640 (remarquable). — Vicomte *de Brimont.* Le cardinal de La Rochefoucauld et l'ambassade de Rome de 1743 à 1748 (agréable et bien documenté; mais le caractère de La Rochefoucauld ne se dégage pas des faits). = Chronique d'histoire régionale. = 2e livraison. P. IMBART DE LA TOUR. Les débuts de la Réforme française, 1521-1525 (le mouvement de Meaux; le mouvement luthérien; les premiers centres : Paris, Meaux, Lyon, Grenoble. Cette réforme primitive n'a rien d'un mouvement politique ni d'une révolution sociale; elle garde un caractère religieux, ecclésiastique). — J. ROUQUETTE. Saint Louis et le comté de Melgueil (d'après le cartulaire et le bullaire de Maguelonne; du rôle décisif joué dans cette affaire par Gui Foucod, le futur Clé-

Digitized by Google

ment IV, tout dévoué à la politique capétienne). = C.-rendus : Abbé *Émile Bouchez*. Le clergé du pays rémois pendant la Révolution et la suppression de l'archevêché de Reims, 1789-1821 (bon). = 3e livraison. Alfred RÉBELLIAU. La Compagnie du Saint-Sacrement de Grenoble. — Albert DUFOURCQ. L'évolution de la pensée chrétienne à l'Université de Paris au XIVe siècle (conclusion : la critique parisienne a créé la méthode d'observation). — Léon MAITRE. Les apôtres et les confesseurs des Arvernes, d'après Grégoire de Tours et les monuments. — F. UZUREAU. La publication des lois au prône de 1803. = C.-rendus : *Marius Besson*. Monasterium Acaunense (peu de nouveau). — *Aug. Lang*. Zwingli und Calvin (remarquable). — *F. de Bojani*. Innocent XI; sa correspondance avec ses nonces. III, 1680-1684 (l'ouvrage, conçu sur un plan beaucoup trop vaste, est mal venu et doit être repris sur d'autres bases). — *R. Coulon*. Scriptores ordinis Praedicatorum recensiti, notis historicis et criticis illustrati, auctoribus Fr. Jacobo Quetif et Fr. Jacobo Echard (importante réédition). = 4e livraison. Pierre BESNARD. Les origines et les premiers siècles de l'église châlonnaise. — J. CHARRIER. Le jansénisme dans l'ancien diocèse de Nevers; suite et fin dans la 5e livraison. — Henri MARTIN. Les biens ecclésiastiques à l'époque révolutionnaire, d'après les archives de la Haute-Garonne. = C.-rendus : *L. Febvre*. Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté; extraits des archives du parlement de Dôle (l'auteur du compte-rendu, abbé V. Carrière, ajoute un document inédit à ceux qu'a publiés L. Febvre). — Abbé *Alph. Auguste*. Contribution à l'histoire de la Compagnie du très saint sacrement de l'autel : les sociétés secrètes catholiques du XVIIe siècle et M.-A.-M. Boudon, grand archidiacre d'Évreux. = 5e livraison. C.-rendus : *P. Fr.* Époque de l'apostolat de saint Saturnin à Toulouse et des premiers prédicateurs de la foi dans les Gaules et Valeur historique de saint Grégoire de Tours (l'auteur, très sévère pour l'école dite critique, manque totalement lui-même d'esprit critique. Il n'a pas réussi à prouver sa thèse de l'apostolicité des églises de Gaule). — *Auguste Vidal*. L'ancien diocèse d'Albi d'après les registres de notaires (nombreuses mentions tirées des registres conservés en l'étude d'un notaire d'Albi). — *Henri Patry*. Les débuts de la Réforme protestante en Guyenne, 1523-1559. Arrêts du Parlement (beaucoup d'utiles documents publiés avec trop de hâte et de parti pris). — *P. Gratien*. Sermons franciscains du cardinal Eudes de Châteauroux, † 1273 (douze sermons qui nous font connaître les idées maîtresses du cardinal sur les hommes et les choses de l'ordre des Mineurs entre 1269 et 1273; elles sont nettement favorables aux membres de l'ordre). = T. VI, janvier-mars 1920. Louis HOGU. Le mythe de Fénelon (utilise la thèse de M. Albert Cherel : Fénelon au XVIIIe siècle en France, 1715-1820. A partir de 1747, où furent publiées les Directions pour la conscience d'un roi, Fénelon devient un philosophe au goût du jour, qui veut des réformes et ne craint pas de faire la leçon aux rois). = C.-rendus : Abbé *L. Ricaud*. Sulpice Sévère et

Digitized by Google

sa villa de Primuliac à Saint-Sever-de-Rustan (insuffisant). — *A. Longnon* et *V. Carrière*. Pouillés de la province de Trèves (on note ici d'utiles corrections au texte et aux notes des éditeurs). — *Ch.-G. Hefele*. Histoire des conciles d'après les documents originaux; trad. par *H. Leclercq*, VI, 1 et 2 (le traducteur a eu le tort de ne pas mettre au point ce bel ouvrage, sur beaucoup de points déjà démodé; mais, d'autre part, il y a joint quelques dissertations intéressantes). — Dr *W. Platzhoff*. Frankreich und die deutschen Protestanten, 1570-1573 (exposé de la politique des derniers Valois ou plutôt de Catherine de Médicis vis-à-vis des princes réformés de l'Allemagne). — Vicomte *H. Le Gouvello*. Une mystique bretonne au XVIIe siècle : Armelle Nicolas, dite la Bonne Armelle, 1606-1671. — *Louis Delaunay*. Un Port-Royal saumurois : les religieuses bénédictines de la Fidélité (bon). = Chronique d'histoire régionale : Artois, Flandre, Picardie, Champagne, Lorraine, Alsace, Bourgogne, Franche-Comté.

11. — Revue de l'histoire des religions. 1920, janvier-février. — GOBLET D'ALVIELLA. L'initiation, institution sociale, magique et religieuse (traduit de l'article *Initiation* paru au t. VII de l'*Encyclopaedia of Religion and Ethics*, Édimbourg). — Frédéric MACLER. Le texte arménien de l'Évangile d'après Mathieu et Marc (il est une traduction du grec et présente des ressemblances frappantes avec le texte de manuscrits grecs d'Asie Mineure, tels le codex Bezae et l'Évangile de Koridethi). — Fr. CUMONT. A propos des Écritures manichéennes (Mani a dû connaître les œuvres de certains gnostiques, tels que Marcion, Basilide et Bardesane; additions au bel ouvrage de M. Alfaric). — CLERMONT-GANNEAU. Une nouvelle inscription nabatéenne datée du règne de Rabbel II (année 70-71 de l'ère chrétienne). = C.-rendus : *Rendel Harris*. Testimonies (important article de Guignebert). — *Denyse Le Lasseur*. Les déesses armées dans l'art classique grec et leurs origines orientales (la thèse n'emporte pas la conviction). — *G. Maliandi*. La fase attuale degli studii di storia religiosa (croit que seule l'école sociologique française a posé le problème sous son vrai jour; est injuste envers l'école historique). — Le P. *Lagrange*. Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande (article très sévère). — *F. Macler*. Histoire universelle par Étienne Asolik de Târon, traduite de l'arménien et annotée; 2e partie (écrite aux environs de l'an mille; jette une grande lumière sur les événements du monde oriental du IXe au début du XIe siècle). — *Wacyf Boutros Ghali*. Les perles éparpillées. Légendes et contes arabes (légendes en partie chrétiennes, mais dont quelques-unes remontent à l'Inde; adaptations de ces légendes plutôt que reproductions).

12. — Revue des études anciennes. 1920, janvier-mars. — G. SEURE. Connaîtrions-nous, enfin, un texte en langue thrace? (il s'agit d'un texte gravé sur le chaton mobile d'une bague en or qui se trouve au musée de Sofia; mais, hélas! ce texte n'est qu'une simple liste de noms propres). — A. PIGANIOL. Hannibal chez les Péligniens

Digitized by Google

(Hannibal, contrairement à la thèse de De Sanctis, a passé chez les Péligniens, tant à l'aller qu'au retour, dans la campagne de 211). — G. DOTTIN. Le celtique *clocca* (a donné naissance à notre mot cloche). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXV. Questions hagiographiques : la légion thébaine (il est tout à fait possible d'admettre qu'une légion thébaine ait été amenée par Maximien à Agaune et qu'elle s'y soit révoltée; plus tard, les chrétiens se sont emparés de ces faits et ont greffé sur eux une légende de martyrs). — ID. Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *P. Foucart.* Le culte des héros chez les Grecs (lucide analyse au service d'une forte synthèse). — *C. Jullian.* Histoire de la Gaule; t. V et VI (répertoire d'une valeur incomparable). — *Georges Poulain.* Les fana ou temples gallo-romains de Saint-Aubin-sur-Guillon, Eure (bon travail sur des fouilles bien conduites). — *Prosper Alfaric.* Les écritures manichéennes (deux fascicules aussi pleins d'idées que de faits). — *J.-P. Waltzing.* Étude sur le codex Fuldensis de l'Apologétique de Tertullien; édition de l'Apologétique, commentaire analytique, grammatical et historique (remarques pénétrantes de M. Guignebert sur ces trois volumes). — *M. T. Feghali.* Le parler arabe de Kfâr ʿAbîda (dans le Liban; première étude scientifique consacrée à un dialecte arabe syro-palestinien, homogène et nettement déterminé). = Avril-juin. M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique. XI. Le prétendu recours des Athéniens aux Romains en 201/200 (montre que ce recours n'a pas existé et que, dans les dernières années du IIIe siècle, Athènes a toujours été hostile à Rome). — R. CAGNAT. C. Julius Crescens Didius Crescentianus, fondateur de la basilique Julia à Djemila (au temps de Marc-Aurèle; rapproche des inscriptions en son honneur). — Th. REINACH. Une sorcière germaine aux bords du Nil (d'après un *ostracon* grec d'Éléphantine). — C. JULLIAN. Notes gallo-romaines. LXXXVI. Castrum Bagaudarum. Les origines de Saint-Maur-des-Fossés (comment la légende a fait des Bagaudes de véritables chrétiens et a localisé leur martyre dans la boucle de la Marne). — Louis HAVET. Camp de César (la philologie prouve que cette dénomination n'a aucune valeur historique, le nom de César, dans cette expression, n'ayant subi aucune défiguration phonétique). — J. LOTH. Le gallo-latin *brigantes.* — C. JULLIAN, Chronique gallo-romaine. = C.-rendus : *É. Cuq.* Les nouveaux fragments du Code de Hammourabi sur le prêt à intérêt et les sociétés (bon). — *Léon Robin.* Études sur la signification et la place de la physique dans la philosophie de Platon (grande prudence qui n'exclut pas la hardiesse des idées). — *P. Foucart.* Les mystères d'Éleusis (modifications apportées par l'auteur à ses précédentes études). — *J. Hatzfeld.* Les trafiquants italiens dans l'Orient hellénique (excellent). — *St. Gsell.* Histoire ancienne de l'Afrique du Nord. T. IV. La civilisation carthaginoise (l'intérêt croît à chaque volume). — *R. Lautier.* Inventaire des monuments sculptés préchrétiens de la péninsule ibérique; 1re partie (pendant au répertoire d'Espérandieu pour les pays gallo-romains). — *S. Loeschke.* Lampen

Digitized by Google

aus Vindonissa (important). — *Alfred Loisy*. Les mystères païens et le mystère chrétien (instructif et suggestif). — *G. Kurth*. Études franques (Jullian cherche les idées maîtresses de Kurth dans ces dix-huit articles). — *F. Lot*. Étude sur le Lancelot en prose (l'auteur montre bien l'unité de l'œuvre).

13. — Revue générale du droit. 1920, janvier-février. — E.-H. PERREAU. Des marchés de l'intendance particulièrement depuis les débuts de la guerre; suite et fin. — André ISORÉ. Recherches d'un régime matrimonial de droit commun; suite et à suivre. — J. CROUZET. Études sur la responsabilité; suite (les rapports du voisinage d'après la doctrine classique). = C.-rendu : *B. Kritchensky*. Vers la catastrophe russe (lettres adressées de Petrograd à l'*Humanité* d'octobre 1917 à fin février 1918).

14. — Le Correspondant. 1920, 25 mai. — LIBER. Hommes du jour : Joseph Pilsudski, chef de l'État polonais. — Baron Denys COCHIN. Montalembert (beau portrait où se mêlent des souvenirs personnels). — ***. La Podcarpatho-Russie (c'est le territoire ruthène, situé au pied des Carpathes, territoire autonome, que la Conférence de la paix a rattaché politiquement et administrativement à l'État tchéco-slovaque; sa géographie et son histoire, avec une carte). — Roger LAMBELIN. En Palestine. Le sionisme vu de près (pour s'opposer au sionisme et pacifier le proche Orient, « la raison, l'histoire, les données expérimentales sont en parfait accord avec le sentiment chrétien »). = 10 juin. ***. La situation en Angleterre sous le gouvernement de M. Lloyd George. — Mgr TOUCHET. Les fêtes de la canonisation de Jeanne d'Arc à Rome. Impressions d'un pèlerin. — Henry BORDEAUX. Un anniversaire : la bataille devant Souville, 20 juin-3 septembre 1916. Notes d'un témoin. I. — Z.-L. ZALESKI. L'alliance franco-russe et la Pologne. = 25 juin. Baron Jehan DE WITTE. La France entre la Prusse et l'Autriche (depuis le XVII[e] siècle). — Henry BORDEAUX. La bataille devant Souville; fin. — Amédée BRITSCH. Une étape du général Lyautey. Aïn Sefra, 1903-1906. = 10 juillet. Duc DE LA FORCE. Confidences de princesses, d'après des lettres inédites de la reine Marie-Amélie et des princesses Louise et Marie d'Orléans. I (correspondance échangée entre la duchesse d'Orléans et ses deux filles aînées avec M[me] de Celles, femme d'un gentilhomme belge, et la fille de celle-ci, Antonine, qui épousa le comte Auguste de Caumont La Force, second fils du duc de La Force; ces lettres nous font pénétrer dans l'intimité de la famille d'Orléans avant 1830). — L. DE LANZAC DE LABORIE. L'Église catholique au milieu du XIX[e] siècle, 1823-1878, et le concile du Vatican, d'après deux récentes publications (par l'abbé Fernand Mourret : *Histoire générale de l'Église*, t. VIII, et le *Concile du Vatican*). — Amédée BRITSCH. Le général Lyautey, ministre de la Guerre, 12 décembre 1916-15 mars 1917 (expose les raisons pour lesquelles le général donna sa démission, trois mois seulement après avoir été appelé au minis-

Digitized by Google

tère). — Domenico Russo. M. Giolitti, le nouveau premier ministre d'Italie. — Liber. M. Harding, candidat du parti républicain à la présidence des États-Unis. = 25 juillet. Comte Jean de Pange. Le bilinguisme en Alsace et en Lorraine. — Liber. Hommes du jour : M. Cox, candidat du parti démocrate à la présidence des États-Unis. — Duc de la Force. Confidences de princesses; suite et fin (on lira surtout les lettres écrites par la princesse Louise, devenue reine des Belges, à son amie « Tonine ». Cette correspondance intéresse, en somme, assez peu l'histoire générale). = 10 août. Christian Maréchal. Une doctrine de défense sociale : Augustin Cochin. — Dora Melegari. Le cosmopolitisme. Son histoire, son action en bien et en mal. — ***. La question d'Égypte. Protectorat ou indépendance. = 25 août. Georges Claretie. Lettres intimes de l'impératrice Eugénie à Mme Cornu (écrites de 1870 environ à 1875, date de la mort de « sa chère amie » Mme Cornu; elles ont appartenu à Jules Claretie, et c'est le fils de ce journaliste, Georges Claretie, qui les publie. Il y ajoute un passage du « Journal intime » de son père contant une conversation qu'il eut en 1908 avec l'impératrice, à Paris. Touchants souvenirs sur le prince impérial). — Ernest Daudet. Souvenirs de mon temps. I. Les premières années d'une vie d'homme de lettres. — L. de Lanzac de Laborie. Le ministère de Talleyrand avant le Congrès de Vienne, 1814 (à propos de l'ouvrage publié par Charles Dupuy : *le Ministère de Talleyrand en 1814*). — Paul Gruyer. Les origines du tourisme. I. Du moyen âge au XVIIe siècle.

15. — Études. Revue fondée par des Pères de la Compagnie de Jésus. 1920, 20 mai. — Paul Dudon. Trois filles de France sur les autels (Louise de Marillac, Marguerite Alacoque, Jeanne d'Arc). — Joseph de Tonquédec. G.-K. Chesterton; fin (considère ici le chrétien et l'apologiste, « espiègle et pieux, fantasque et sincère »). — Guillaume de Jerphanion. Une ancienne reine de l'Adriatique : Ravenne (description des monuments). = C.-rendus : Ouvrages sur Jeanne d'Arc. — *C. Enlart.* Manuel d'archéologie française; t. I, 1re partie, 2e édition (période mérovingienne, carolingienne et romane; modifications importantes). = 5-20 juin. Général Cherfils. L'état du Maroc en 1920 (notes de voyage). — Abel Dechêne. La dernière heure de Victor Hugo (veut prouver que le poète avait l'intention de mourir dans la foi catholique). — Louis Jalabert. La situation en Cilicie (janvier 1920). = 5 juillet. Paul Dudon. La « masse noire » de l'Ouganda et les martyres du Nord récemment béatifiées (vingt-deux noirs morts pour leur foi en 1886 et 1887; filles de la Charité d'Arras guillotinées à Cambrai, Ursulines mises à mort à Valenciennes en 1794). = C.-rendus : Mgr *Laveille.* L'abbé Henri Chaumont, fondateur de trois sociétés salésiennes, 1838-1896 (excellent). — *Henry Bordeaux.* Un coin de France pendant la guerre. Le Plessis-de-Roye, 2 août 1914-1er avril 1918 (émouvant).

16. — La Grande Revue. 1920, mai. — Abel Ferry. La guerre

Digitized by Google

vue d'en bas et d'en haut. L'offensive du 16 avril 1917 (important témoignage à la suite d'une enquête poursuivie dans les corps de troupes pendant le mois qui suivit cette offensive). — Ch. JOURNEL. Le péché de suicide de Jeanne d'Arc (à Beaurevoir, Jeanne se précipita à corps perdu d'une tour haute de soixante pieds; non qu'elle ait voulu attenter à sa vie, elle céda à une impulsion intime plus forte que sa raison et fit le saut « en se recommandant à Dieu et à Notre-Dame »). — I. GUESS. Du président Wilson au futur président (situation actuelle du président à la veille de l'élection présidentielle. Le nouvel élu sera-t-il Hoover?). — Victor GASTILLEUR. L'Escurial de l'Extrême-Orient (c'est Hué, qui est à la fois le Versailles et l'Escurial de l'Extrême-Orient). — Aimé BERTHOD. L'âme alsacienne en un printemps de guerre (souvenirs d'un agent de liaison d'une section de mitrailleuses en avril-mai 1915). = Juin. Gérard HARRY. Sept ans après. L'unité belge menacée (elle est menacée par les projets tendant à transformer l'Université de Gand en un établissement tout flamand. Ainsi les « Aktivistes », amis de l'Allemagne pendant la guerre, vont triompher pendant la paix à la grande joie de La Haye et de Berlin). — Henri BACHELIN. Vauban et le peuple (d'après la *Dîme royale* et les *Oisivetés*. Rapide biographie de Vauban). = Juillet. Léon ABENSOUR. P.-J. Proudhon et la Pologne (publie des pages inédites d'une Histoire de la Pologne, que Proudhon acheva en 1863). = Août. UN TÉMOIN. Le Quatre septembre (récit anonyme trouvé par M. Paul Degouy dans les papiers de son père). — Capitaine ORY. La bataille de la Marne vue du côté allemand. Les responsabilités du haut commandement (d'après les ouvrages de Bülow, de Hausen, de Kuhl, de Kluck, de Baumgarten-Crusius). — Jean POMMIER. Renan à Saint-Nicolas-du-Chardonnet (d'après les archives du séminaire, qui ont conservé les notes données à Renan au séminaire en 1838-1840). — Léon DUCHEMIN. L'évolution du Sinn Fein depuis ses origines jusqu'à l'heure présente.

17. — **Mercure de France.** 1920, 15 juin. — Georges PRÉVOT. Les plans scéniques dans le théâtre ancien et dans le théâtre moderne. — Pierre GRYMOULT. L'Université de Fez et les Intellectuels marocains. = 15 juillet. Marc MODÈLE. Le problème persan. = 1er août. Lumo SKENDO. Les origines du conflit italo-albanais, 1912-1920. = 15 août. J. JOLINON. La mutinerie de Cœuvres (émouvant). = 1er septembre. Camille PITOLLET. Le secret de l'impératrice Eugénie (il s'agit du secret de sa naissance, que d'aucuns ont crue illégitime. Pose plus de questions qu'il n'en résout).

18. — **La Revue de Paris.** 1920, 1er juin. — Abel FERRY. La guerre vue d'en bas et d'en haut. La rupture du front français le 27 mai 1918 (rapport présenté par Abel Ferry à la Commission de l'armée; daté du 17 juillet, il est très sévère pour le haut commandement). — Réginald KANN. La pacification du Maroc (montre combien l'œuvre est épineuse et quels longs efforts elle exigera encore). —

Digitized by Google

Albert-L. GUÉRARD. L'Université de Paris et les étudiants américains (énumère les nombreuses ressources intellectuelles que Paris peut offrir à ces étudiants). — J. CHAPPEY. L'organisation économique allemande. = 15 juin. G. DE RAULIN. Bazaine à Sainte-Marguerite (sa vie dans cette prison confortable et son évasion). = 1er juillet. Maréchal FOCH. L'École polytechnique pendant la guerre. — ***. En escadre d'Orient, juin 1915-janvier 1916; suite. — BRADA. La jeunesse de Mme Chrestienne de France (il s'agit de la sœur aînée de Louis XIII; composition de sa maison; son mariage avec le prince de Piémont, fils du duc Charles-Emmanuel de Savoie; fêtes et réjouissances qui l'accompagnent jusqu'en Savoie). — J. CHAPPEY. L'organisation économique allemande. = 15 juillet. E. DU VIVIER DE STRELL. La situation économique de l'Europe et la conférence de Bruxelles. — Général REGNAULT. L'échec du plan XVII (ce plan est l'œuvre personnelle du général Joffre; ses vices rédhibitoires; son application en août 1914; il aboutit à un échec total le 23 août). = 1er août. Georges DELAHACHE. Strasbourg, 1918-1920 (difficultés qu'a rencontrées le régime français en Alsace reconquise; les Alsaciens sont unanimes dans la joie du retour à la France; mais certains supportent avec peine les contrariétés inséparables d'un bouleversement aussi subit). — André GILLES. A l'assaut des monts; croquis de tirailleurs (notes d'un médecin militaire). — Jacques ANCEL. Essad pacha. = 15 août. Augustin FILON. L'impératrice Eugénie. I (souvenirs sur l'enfance, la jeunesse et le mariage d'Eugénie de Guzman). — Lazare WEILER. La guerre aurait-elle pu être terminée plus tôt? (publie une note datée du 28 août 1916 où l'auteur relate deux longs entretiens qu'il eut à Berne avec un agent autrichien; c'étaient des ouvertures pour une paix séparée. Elles ne furent pas prises en considération par M. Ribot). — Léon HEUZEY. En Thessalie turque, 1858. — Capitaine KOELTZ. Le plan de campagne allemand de 1871 à 1914 (expose les différents plans dressés par le maréchal de Moltke, le comte de Waldersee, le comte de Schlieffen, enfin Moltke le Jeune, neveu du maréchal, qui perd de vue les idées fondamentales du plan de Schlieffen et prépare ainsi la défaite des armées allemandes). — Louis-F. AUBERT. La campagne présidentielle aux États-Unis. = 1er septembre. Jean POMMIER. Un opuscule inédit de Renan (c'est un « Essai psychologique sur Jésus-Christ », que Renan écrivit en 1845 à Saint-Sulpice « pendant la retraite de l'ordination à laquelle il devait participer comme sous-diacre ». On ne donne encore ici que l'introduction). — Augustin FILON. L'impératrice Eugénie. II. Après le mariage (l'impératrice sort de ces souvenirs singulièrement grandie. L'auteur donne de bonnes raisons pour faire croire qu'il n'y eut jamais, au point de vue politique, un « parti » de l'impératrice). — Commandant Henri CARRÉ. La bataille de la Marne vue du côté allemand (analyse et commente un ouvrage récent du général Baumgarten-Crusius : *Die Marneschlacht, 1914*, qui rend le grand État-major prussien responsable de l'insuccès des armées allemandes. « Moltke n'était pas l'homme à

Digitized by Google

réaliser la prodigieuse conception édifiée par le génie de von Schlieffen »). — Louis BRUN. Le cas bulgare; notes d'un ancien combattant (le peuple bulgare a de grands défauts et de grandes qualités; en tout cas, il a pris virilement parti de sa défaite; la France se doit de l'aider dans son effort et notamment elle doit s'inspirer de cette vérité que le rapprochement des Bulgares et des Serbes est une chose à la fois possible et profitable).

19. — Revue des Deux Mondes. 1920, 15 juin. — Général MANGIN. Comment finit la guerre. V. Les causes de la victoire (la maîtrise de la mer par les Anglais et la supériorité des effectifs que les Alliés finirent par réaliser; le général insiste sur l'importance des contingents fournis par les colonies et montre combien il est urgent de les organiser fortement dès le temps de paix). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. III. Les régions anéanties et les finances des Alliés (tableau saisissant des dévastations commises par les Allemands dans les départements français qu'ils avaient envahis et dans les autres pays alliés. L'auteur fait ressortir « la mansuétude du traité de Versailles qui n'a mis à la charge des auteurs des dommages que le coût de la réparation, sans exiger d'eux le remboursement des dépenses de guerre »). = 1er juillet. Général MANGIN. Comment finit la guerre. VI. Les conséquences de la victoire (la délivrance de l'Alsace-Lorraine et de la Belgique; l'occupation de la Rhénanie et la conférence de la paix. La nouvelle armée et ses cadres; la doctrine de guerre). — Louis MADELIN. L'Histoire de la nation française (à propos du tome I pour lequel M. Hanotaux a rédigé « une des plus admirables synthèses qui aient été faites de notre histoire ». Portrait de M. Hanotaux comme historien, et réflexions sur la vertu française à travers les âges). — Contre-amiral DEGOUY. L'Escaut et le Rhin (si la Belgique n'a pu obtenir des Alliés la revision du traité de 1839, c'est pour des raisons politiques et religieuses, les provinces « cédées » alors par la Belgique étant peuplées en partie de protestants; la paix de 1919, dite « anglo-saxonne » a été aussi une « paix protestante ». L'Angleterre a voulu de plus ménager la Hollande à cause des sources inépuisables de pétrole qu'elle possède en Malaisie. Il reste à la France un moyen de défendre au moins sur un point les intérêts de la Belgique, c'est en insistant sur le tracé du canal qui doit réunir le Rhin à l'Escaut, dans la direction d'Anvers et non de Rotterdam). — Raphaël-Georges LÉVY. La juste paix. IV. La capacité de paiement de l'Allemagne. = 15 juillet. ***. La fin d'une légende. La mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917 (plusieurs publicistes italiens ont tenté de prouver que, si l'offensive austro-allemande a pu être arrêtée après Caporetto, c'est grâce aux mesures prises par Cadorna. Foch voulait, disent-ils, reporter la ligne de résistance derrière la ligne du Pô et du Mincio. A l'aide des rapports adressés par Foch à son gouvernement, on prouve que c'est au contraire Foch qui a décidé les généraux italiens à s'arrêter derrière la Piave; quant aux contingents français, s'ils ont été d'abord portés à l'ouest du lac de Garde, c'est à la demande

Digitized by Google

expresse du commandement italien qui redoutait de ce côté une nouvelle offensive autrichienne, et Foch s'est ensuite empressé de ramener ses troupes vers la Piave pour relever les armées italiennes qui avaient besoin de se refaire plus en arrière). — FIDUS. Silhouettes contemporaines. VI. M. Georges Goyau. — Edmond VERMEIL. L'Allemagne politique. I. La nouvelle forme du pangermanisme, mars-septembre 1919 (cette nouvelle forme prétend organiser à son profit le socialisme et le régime des Soviets contre le capitalisme anglo-saxon. Elle est d'ailleurs partout, empoisonne tous les programmes, toutes les idées de réforme; elle empêche surtout les Allemands de comprendre l'immensité de la faute commise en 1914). — Alfred RÉBELLIAU. Autour de la correspondance de Bossuet. VI. Les derniers actes de Bossuet à Metz, 1663-1668 (lutte de Bossuet contre l'abbesse de Sainte-Glossinde, Louise II de Foix-Candale, qui résistait avec opiniâtreté à toutes les mesures tendant à restaurer la règle austère de saint Benoît dans les couvents de femmes. Cette affaire eut une grande influence sur la pensée de Bossuet et ses rapports avec le monachisme). = 1er août. Ferdinand BRUNETIÈRE. Lettres au cardinal Mathieu, 1895-1906 (ces lettres ne parlent guère que de la lutte à soutenir contre les adversaires du catholicisme, dont Brunetière était devenu le champion aussi ardent que convaincu, disait-il). — N. DE BERG-POGGENPOHL. Le crime d'Ékaterinburg, 16-17 juillet 1918 (l'auteur rapporte les déclarations que lui a faites le général Diederichs; il en ressort que la famille impériale de Russie a été fusillée dans la nuit du 16 au 17 juillet; on donne les noms des meurtriers qui formèrent le peloton d'exécution). — Commandant Marcel JAUNEAUD. Souvenirs de la bataille d'Arras, octobre 1914. I (échec de l'offensive française ordonnée pour le 2 octobre, à la suite d'ordres mal interprétés par le 10e corps; bataille du 3). — Raymond RECOULY. Autour d'une Conférence. Impressions de Spa. — André LICHTENBERGER. Les relations intellectuelles entre France et Pologne. Notes et souvenirs. I. = 15 août. Gabriel HANOTAUX. La canonisation de Jeanne d'Arc. — Edmond VERMEIL. L'Allemagne politique. II. Les origines du coup d'État Kapp-Luttwitz, octobre 1919-mars 1920 (ce coup d'État fut une erreur formidable, un acte de pure et lamentable sottise : les conjurés avaient tablé sur l'appui des travailleurs; ce sont les travailleurs qui ont étouffé dans l'œuf la tentative réactionnaire machinée par les partis de droite). — Commandant Marcel JAUNEAUD. Souvenirs de la bataille d'Arras. II (batailles des 4, 5, 6 et 7 octobre. A partir du 8, la 10e armée, conduite avec une énergie farouche par Maudhuy, est arrêtée autour d'Arras, que les Allemands détruisent, mais que tiennent les Français. « En lui fermant les portes d'Arras, en lui barrant les routes de Doullens et de Saint-Pol, la 10e armée a permis la manœuvre d'Ypres et la victoire de l'Yser; elle a assuré l'intégrité des communications de la France et de la Grande-Bretagne »). — André BELLESSORT. Les lettres du général Lyautey. = 1er septembre. Gabriel HANOTAUX et lieutenant-colonel FABRY. Nos grands

Digitized by Google

chefs. Le maréchal Joffre (c'est une défense en règle du maréchal contre les critiques nombreuses qui ont été faites à son plan de campagne, à sa stratégie, à son caractère). — André LEBON. Cinquante ans de politique extérieure (annonce le livre de M. *Christian Schefer :* D'une guerre à l'autre). — Georges LECHARTIER. Scènes de mœurs électorales en Amérique. Les Conventions de juin-juillet 1920 (Conventions républicaine à Chicago et démocratique à San-Francisco pour l'élection présidentielle). — Julien ROVÈRE. Le particularisme bavarois de 1871 à 1914. I. La Bavière et l'Europe. — Louis GILLET. Une grande dame anglaise à Berlin (on vient de publier à Londres le journal tenu pendant la guerre par la princesse Evelyn Blücher, qui était une Stapleton-Bretherton. Il contient de fréquents détails sur la vie à Berlin dans le monde aristocratique, sur l'empereur Guillaume II, etc. La princesse Blücher juge tout ce monde avec indépendance et un humour tout anglais).

20. — Académie des inscriptions et belles-lettres. 1919, juillet-août. — H. OMONT. Manuscrits grecs du Mont-Athos provenant des missions de Minoïde Mynas (fragments d'un recueil de droit gréco-romain, d'un petit manuel de droit byzantin et du registre de route de Mynas ; ces trois fragments viennent d'être donnés à la Bibliothèque nationale). — F. CUMONT et L. CANET. Mithra ou Sarapis Κοσμοκράτωρ (sur une inscription trouvée dans les thermes de Caracalla, au nom de Sarapis a été substitué à une date postérieure celui de Mithra ; seulement, l'épithète de κοσμοκράτωρ ne convient pas à Mithra ; sens de ce mot). — ESPÉRANDIEU. La maison carrée de Nîmes (deux inscriptions se sont succédé sur la frise de la maison carrée ; d'après les trous de scellement des tenons qui servaient à fixer les lettres de bronze dans la pierre, Espérandieu propose de lire la plus ancienne : M. AGRIPPA L. F. COS. III IMP. TRIBVN. POTEST. III COL. AVG. NEM. DAT. L'édifice aurait donc été achevé avant l'an 12 av. J.-C.). — Th. LEFORT. Un texte original de la règle de saint Pachôme (la découverte de fragments coptes de cette règle prouve l'exactitude de la traduction latine qu'en a donnée saint Jérôme). — Louis CHÂTELAIN. Une inscription nouvelle de Volubilis.

ALLEMAGNE.

21. — Historische Vierteljahrschrift. T. XVII. Année 1914-1915, n° 3. — Wilhelm SOLTAU. La reconstitution du livre des pontifes (étude sur les sources de l'ancienne histoire romaine). — Johannes HALLER. Étude sur les Annales de Murbach (maintient sur la composition de ces Annales ses précédentes conclusions contre H. Bloch et Oppermann). — Otto WINCKELMANN. Les plus anciennes ordonnances sur les pauvres du temps de la Réforme, 1522-1525 ; suite (étudie ici celles de Strasbourg). — Paul OSWALD. Observations critiques sur les actes des diètes des états (bibliographie des actes déjà parus ; choix à faire des matériaux, manière de les grouper). = C.-rendus : *Heinrich Nis-*

Digitized by Google

sen. Orientation, Studien zur Geschichte der Religion (comment les temples sont orientés dans les divers cultes). — *R. Holtzmann.* Französische Verfassungsgeschichte von der Mitte des neunten Jahrhunderts bis zur Revolution (manuel utile). — *O. Goldhardt.* Die Gerichtsbarkeit in den Dörfern des mittelalterlichen Hennegaues (bon). — *J. Cuvelier.* Les dénombrements de foyers en Brabant, XIV^e^-XVI^e^ s. (très intéressant pour la statistique). — *L. von Pastor.* Geschichte der Päpste seit dem Ausgang des Mittelalters; t. VI : Julius III, Marcellus II und Paul III, 1550-1559 (remarquable). — *M. Philippson.* Die äussere Politik Napoleons I. Der Friede von Luneville (on combat la thèse de l'auteur et l'on ne croit pas que Napoléon I^er^ ait violé la paix d'Amiens). — *Max Cornicelius.* Heinrich von Treitschkes Briefe; Bd. I : 1838-1858 (importance historique de ces lettres). — *Elias von Steinmeyer.* Die Matrikel der Universität Altdorf (1575-1809). — *Raymond Guyot.* Documents biographiques sur J.-F. Reubell (très bon portrait de l'homme d'État alsacien). = N° 4. Paul HAGENBRING. La philosophie de l'histoire d'Iselin (contre Rousseau. Optimisme du siècle philosophique). — Julius PFLUGK-HARTTUNG. Varsovie sous la domination prussienne, 1795-1806 (très incomplet; traite surtout de la police). — Walther GERLACH. La question de la formation de la ville allemande. — Johannes LECHNER. La mise au ban de l'Empire (brève histoire de cette institution). — Albert Eugen VON ADAM. Observations sur la manière d'éditer les recès des Landtage (se prononce, contre Paul Oswald, pour l'édition intégrale). = C.-rendus : *G. Caro.* Neue Beiträge zur deutschen Wirtschafts- und Verfassungsgeschichte (ouvre de nouveaux horizons). — *A. Dopsch.* Die Wirtschaftsentwicklung der Karolingerzeit; t. I-II (beaucoup de résultats nouveaux; veut prouver que le capitulaire *de villis* émane de Louis le Pieux seulement et s'applique à l'Aquitaine. Recherches philologiques et définitions nouvelles). — *F. J. Biehringer.* Kaiser Friedrich II; *L. Allshorn.* The life and times of Frederick II, emperor of the Romans (les deux ouvrages manquent complètement de critique; ils sont de seconde main, sans aucune valeur). — *F. Holländer.* Studien zum Aufkommen städtischer Akzisen am Niederrhein (pas toujours clair). — Survey of the honour of Denbigh 1334, edited by *Paul Vinogradoff* (important pour l'étude des antiquités indo-germaniques). — *W. Dilthey.* Gesammelte Schriften; t. II (seul paru; histoire des idées). — *A. Hartmann* et *H. Abele.* Historische Volkslieder und Zeitgedichte vom 16. bis zum 19. Jahrhundert (plus de trois cents poésies inédites ou insuffisamment publiées jusqu'à présent; bonne édition au point de vue historique, pas satisfaisante pour le philologue). — *M. Hass.* Die kurmärkischen Stände im letzten Drittel des 16. Jahrhunderts. — *G. Croon.* Die landständische Verfassung von Schweidnitz-Jauer. — *A. Wahl.* Geschichte des europäischen Staatensystems im Zeitalter der französischen Revolution und der Freiheitskriege (développement intéressant sur les déclarations de guerre. Napoléon est le produit des idées de la Révolution. Bon résumé).

Digitized by Google

— *W. Oechsli.* Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert; t. II : 1813-1830 (œuvre magistrale). — *J. Uhlmann.* Joseph Görres und die deutsche Einheits- und Verfassungsfrage (paru trop tôt. Les travaux préparatoires manquent encore). — *W. Ulbricht.* Bunsen und die deutsche Einheitsbewegung (la caricature de Bunsen faite par Treitschke est détruite dorénavant). — *Heinrich Treitschke.* Briefe; t. II (donnent un portrait saisissant de Treitschke pendant les années 1859-1866). — Brefs articles nécrologiques sur vingt-cinq historiens morts pendant la guerre en 1914 et 1915. Articles nécrologiques sur Reinhold Koser, historien de Frédéric le Grand, et W. Wiegand, professeur d'histoire à l'Université de Strasbourg. — Oskar MASSLOW. Bibliographie de l'histoire allemande, année 1913-1914 (le t. XVII compte pour l'année 1914-1915). = T. XVIII, 1916, nos 1 et 2. Paru le 5 janvier 1917. — Robert HOLTZMANN. Les femmes fidèles de Weinsberg (cette anecdote a été rapportée par les annales de Paderborn à peu près une année et demie après la date où elle se serait passée. Polémique dirigée contre Norden, *Deutsche Literaturzeitung*, 1912, Nr. 33, et L. Riess, *Preussische Jahrbücher*, 148, cahier 3; tout le travail de ce dernier est fondé sur une faute d'impression commise par Scheffer-Boichhorst). — Paul VAN DYKE. Machiavel et Catherine de Médicis (Catherine de Médicis n'a pas agi d'après les préceptes du Prince de Machiavel et ne l'a pas étudié à fond). — Karl BRINKMANN. L'autonomie administrative des campagnes dans la Russie du Nord au XVIIe siècle (résumé du livre en deux volumes, 1909-1912, que M. Bogoslovski a écrit d'après l'étude des terriers). — G. B. VOLZ. Frédéric le Grand et la question d'Orient (critique du livre d'Uebersberger sur Frédéric le Grand pendant la guerre russo-turque, 1768-1774. Cet historien n'ayant pas consulté la correspondance politique, son opinion est complètement erronée). = Petites communications : Jacob BRUMMER. Le *carmen de Timone comite* (un poète inconnu critique en 834 une ordalie à Weihenstephan en Bavière). — W. BIEREYE. « Contemptus et reatus maiestatis », dans la charte de Gelnhausen du 13 avril 1180 (corrige Haller sur un point de détail dans l'interprétation de cette charte dirigée contre Henri le Lion). = C.-rendus : *A. Görland.* Ethik als Kritik der Weltgeschichte (une morale sociale de l'école philosophique de Marbourg). — *J. Hirsch.* Die Genesis des Ruhmes (modèle, qu'on trouve rarement en Allemagne, d'une monographie de psychologie sociale). — *H. Pistorius.* Beiträge zur Geschichte von Lesbos im 4. Jahrhundert (thèse soignée, utile résumé critique). — *H. Kellner.* Heortologie oder die geschichtliche Entwicklung des Kirchenjahres (cette troisième édition n'a pas été tenue au courant). — *E. Lavisse.* Histoire de France (cette histoire est « un reflet de la haute culture littéraire de la France ». Aucun autre peuple ne possède une histoire nationale d'un style aussi uni et typique. L'ouvrage traite dans de justes proportions de l'histoire politique, de l'histoire littéraire, de l'histoire du droit, etc.; il marque une date dans l'historiographie. La meilleure partie de l'excel-

Digitized by Google

lent ouvrage est celle de Lavisse, puis viennent celles de Luchaire et Mariéjol; la plus originale est celle de Vidal. On doit espérer que l'ouvrage sera tenu au courant dans les nouvelles éditions). — *L. M. Hartmann.* Geschichte Italiens im Mittelalter; t. III (de petites rectifications ne peuvent amoindrir la grande valeur de ce livre consciencieux). — *O. Forst-Battaglia.* Genealogische Tabellen zur Geschichte des Mittelalters und der Neuzeit. — *Id.* Wywód przdków Maryi Leszczynskiej (utile, mais quelques erreurs). — Steirische Gerichtsbeschreibungen herausgegeben *von A. Mell* und *H. Pirchegger* (nouveaux matériaux pour la topographie historique). — Monumenta Germaniae historica. Necrologia Germaniae; t. V : Dioecesis Pataviensis pars altera, ed. *A. Fuchs* (ne laisse presque rien à désirer). — *F. Becker.* Das Königtum der Thronfolger im deutschen Reich des Mittelalters (ouvrage solide). — *R. Eberstadt.* Städtebau und Wohnungswesen in Holland (remarquable). — *W. Gerlach.* Die Entstehungszeit der Stadtbefestigungen in Deutschland (met en garde contre les formules trop absolues pour le moyen âge des historiens du droit). — *O. Dobiache-Rojdestvensky.* La vie paroissiale en France au XIII^e^ siècle (aurait plus de valeur si l'auteur connaissait mieux les ouvrages des savants français et allemands). — *K. Wuttke.* Aus der Vergangenheit des schlesischen Berg- und Hüttenlebens (trop étendu). — *E. Rosenstock.* Ostfalens Rechtsliteratur unter Friedrich II (ouvrage sérieux, mais trop de déductions). — *K. Bücher.* Die Berufe der Stadt Frankfurt am Main im Mittelalter (les résultats acquis démontrent la nécessité de semblables ouvrages pour d'autres villes). — *Th. Brieger.* Die Reformation (extrait de l'histoire universelle de Pflugk-Harttung). — *J. Hashagen.* Geschichte der Familie Hoesch (de Stolberg, près Aix-la-Chapelle; traite surtout du XVI^e^ siècle). — *H. Uebersberger.* Russlands Orientpolitik in den letzten zwei Jahrhunderten (a mis à profit les publications russes). — *B. Rosenmöller.* Schulenburg-Kehnert unter Friedrich dem Grossen (cette biographie du ministre éclaire la politique intérieure de Frédéric II). — *J. von Pflugk-Harttung.* Leipzig, 1813 (peu soigné). — Das preussische Heer der Befreiungskriege; t. I-II (ouvrage de l'État-major prussien; beaucoup de matériaux). — *D. Sarason.* Das Jahr 1813 (la plupart des articles bons). = Nécrologie. Douze historiens morts à la guerre; parmi eux, R. von Pöhlmann, Alfred Dove. = N° 3. Wilhelm SOLTAU. La constitution des populations primitives de l'Europe (examine la constitution des Germains, des Celtes, des Slaves, des Grecs et des Italiotes, et prétend qu'avant eux existait en Europe une population plus civilisée, ainsi les Étrusques). — Willy COHN. Heinrich von Malta (amiral de l'empereur Frédéric II). — Paul KALKOFF. Luther et la constitution de l'Empire (Luther est resté avant tout un théologien; pourtant, après l'édit de Worms, il fut amené à prendre parti pour les princes contre l'Empereur). — Paul WITTICHEN. Une histoire inédite de l'Assemblée constituante par Frédéric de Gentz (renseignements

Digitized by Google

que Gentz nous donne sur ce travail). = C.-rendus : *Maurice de Wulf.* Geschichte der mittelalterlichen Philosophie (bonne traduction allemande). — *Hermann Heinrici.* Ueber Schenkungen an die Kirche (bien sommaire). — *Martin Luther.* Ausgewählte Werke; t. II (édition de *Borchert* et *Kalkoff*, volume de luxe avec portraits, anciennes gravures, etc.). — *Wilhelm Gusmann.* Quellen und Forschungen zur Geschichte des Augsburgers Glaubensbekenntnisses; t. I (remarquable). — *Georg Buchwald.* Doktor Martin Luther (accepte trop facilement les légendes). — *Paul Kalkoff.* Die Entstehung des Wormser Edikts (excellent). — *Wilhelm Bode.* Karl August von Weimar Jugendjahre (avec de nombreuses illustrations). — *Hermann Freiherr von Eglofstein.* Karl August währénd des Krieges von 1813 (veut prouver que le duc était un bon Allemand). — *Ernst Molden.* Die Orientpolitik Metternichs 1829-1833 (s'est servi des archives de Vienne). — *Karl Bachem.* Josef Bachem und die Entwicklung der katholischen Presse in Deutschland; t. II (de 1848 à 1860). — *Emil Hammucher.* Hauptfragen der modernen Kultur (il n'est pas possible de traiter un tel sujet sans tenir compte de la guerre présente). — *F. Braesch.* La commune du 10 août 1792 (beaucoup trop long). — Articles nécrologiques sur Heinrich Brunner et Richard Schröder.

22. — **Klio.** Tome XIII, 1913. — (Pour les volumes précédents, voir la *Revue historique*, tome CXIV, p. 208.) — G. VEITH. Corfinium, étude d'histoire militaire (évalue la cohorte, au temps de César, de 350 à 400 hommes; carte à la fin du fascicule). — W. SCHUBART. Un livre de conversation latin-grec-copte (progrès du latin en Égypte du IV^e^ au VI^e^ siècle). — D. MÜLDER. L'écrit de Dikaios sur Démarate (insiste sur l'influence toute personnelle de Cléomène, qui fut roi de Sparte vers 500, dans la symmachie péloponésienne). — A. VON PREMERSTEIN. Recherches sur l'histoire de l'empereur Marc-Aurèle (résumé de la carrière militaire de Pescennius Niger). — W.-J. BECKERS. Curiosités cosmologiques des premiers érudits chrétiens. — C.-F. LEHMANN-HAUPT. Recherches historico-métrologiques. — K.-J. BELOCH. Encore une fois Psyttalie. — M. HOLLEAUX. Études d'histoire hellénistique, remarques sur les décrets des villes de Crète relatifs à l'ἀσυλία de Téos. — H.-I. BELL. Papyrus de Syène au British Museum. — Th. LENSCHAU. Pour l'histoire de l'Ionie. — M.-O.-B. CASPARI. Sur quelques problèmes de l'histoire agraire de Rome (article en anglais; la commission agraire a fonctionné jusqu'en 112 av. J.-C. Chaque sénateur pouvait avoir 4,000 *jugera* de terre publique). — H. POMTOW. Les deux temples expiatoires de Delphes comme exemples de l'architecture de marbre ionienne ancienne et dorienne ancienne (le trésor des Clazoméniens à Delphes date de 568 à 540). — F.-E. ADCOCK et A.-D. KNOX, Ἡρώδου περὶ πολιτείας (en anglais; deux parties : la première tend à prouver la faible valeur historique du discours quant au fond; la deuxième le caractère moderne de la forme. La première assertion n'est pas admissible : le discours, même s'il a été refait au

Digitized by Google

IIe siècle ap. J.-C., contient d'excellents éléments historiques. Quant à la seconde partie, M. Knox lui-même a tenu à se rétracter sur certains points). — E. HOHL. Contributions à l'histoire du texte de l'Histoire Auguste. — L. HOLZAPFEL. Dates impériales romaines; II. — G. PLAUMANN. Le prétendu S. C. ultimum, la quasi-dictature de la République romaine de l'époque récente (remarques sur le caractère attribué à certaines dictatures anciennes, par exemple à celle de Cornélius Cossus contre l'agitateur Maelius). — H. BOLKESTEIN. Sur l'origine des tribus ioniennes (la colonisation de l'Ionie commence tout à la fin de la période mycénienne. L'Attique, à l'époque mycénienne, n'était pas encore un État uni. Les quatre tribus ioniennes sont une très vieille institution naturelle). — O. SEECK et G. VEITH. La bataille du Frigidus. — C.-F. LEHMANN-HAUPT. Sur l'origine de la colonne ionique. = Communications et nouvelles. A signaler : une note de G. PLAUMANN sur les éponymes égyptiens de l'époque ptolémaïque; effacement de l'élément macédonien, à partir du milieu du IIIe siècle (expliqué); une lettre de H. DIELS sur Hérodote, IX, 85 (les *Iranes* seraient le résultat d'une erreur de copiste). = C.-rendu : *Neugebauer*. Sterntafel (par Ginzel). = Tome XIV (1914). G.-A. WAINWRIGHT. Alashia-Alasia et Asy (en anglais; Alasia n'est pas Cypre, Asy non plus). — E. CAVAIGNAC. La chronologie romaine de 215 à 168. — E. GROAG. Contributions à l'histoire du 2e triumvirat (le serpent à lunettes a pu tuer Cléopâtre). — Stanley CASSON. La vie de Miltiade par Corn. Nepos (en anglais; remarques sur l'arrivée des Platéens à Marathon. Hérodote a utilisé Dionysios de Milet). — R. REGLING. Darique et Créséide (polémique contre Weissbach; maintient le rapport de 13 1/3 à 1 pour l'or et l'argent avant Darius. Table utile de pièces de Crésus). — H.-H. WEBER. Sur la distance des unités et des files dans la légion manipulaire (les deux premiers rangs lançaient le *pilum* sans se gêner). — H. GUMMERUS. L'industrie romaine, recherches d'histoire économique. — E. KORNEMANN. Histoire constitutionnelle de l'Italie archaïque (un seul magistrat chez les Étrusques; trois en général chez les Italiens au début. Nous voyons paraître deux magistrats chez les Latins en 340, et peu après chez les Ombriens. La dualité à Rome serait une réaction du plébéianisme latin contre le patriciat étrusque. Réflexions intéressantes sur le développement de la constitution primitive). — O. VIEDEBANTT. Ératosthène, Hipparque et Posidonius : contribution à l'histoire du problème de la mensuration du globe dans l'antiquité (réaction contre la géographie mathématique après Hipparque. Remarques sur le *schoinos* de 5 kilomètres 05 et son rapport au stade de 157 mètres. Hérodote, dans sa description de la route perse, contamine deux sources). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (remarques sur les Sotéries, qui avaient commencé en 276. Delphes et les Étoliens de 255 à 234. Table des archontes delphiens du IIIe siècle. Sur la réserve avec laquelle il convient d'accueillir certaines conclusions de M. Pomtow, cf. Bourguet, dans la

Digitized by Google

Revue archéologique, 1918, p. 209 et suiv.). — Ad. REINACH. L'origine du Marsyas du Forum (la statue a été transportée à Rome en 188 av. J.-C. Remarques sur les tribus phrygiennes des *Askanioi* et des *Berekyntes*). — Fr. WESTBERG. Sur la topographie dans Hérodote (le stade d'Hérodote est de 148 mètres 85). — C.-F. LEHMANN-HAUPT. Recherches métrologico-historiques (cet article appartient à la série des travaux dans lesquels l'auteur essaye de montrer : 1° que les Babyloniens avaient un système métrologique unitaire, où les différentes espèces de mesures étaient solidaires, comme dans notre système métrique; 2° que ce système est à l'origine de tous les systèmes méditerranéens. M. Lehmann-Haupt est trop au courant des discussions métrologiques pour ignorer à quelles graves objections se heurtent les deux assertions. A la première, on répond qu'elle suppose acquises, dès une haute antiquité, des notions aussi savantes que, par exemple, le calcul du volume d'un récipient cylindrique ou la densité de l'eau distillée à 4°, etc. La seconde soulève tout le problème des relations commerciales entre pays éloignés. M. Lehmann-Haupt répond ici : que l'habitude de calculer le temps par l'écoulement de l'eau avait familiarisé les Babyloniens avec la comparaison des hauteurs de colonnes, des volumes de récipients et des poids d'eau; que précisément la difficulté de trouver une relation entre les différentes espèces d'unités rend difficile de croire que d'autres que les Babyloniens aient résolu le problème indépendamment d'eux. L'article contient en tout cas des observations intéressantes sur le roi Salmanasar III et ses réformes métrologiques). — W. Scott FERGUSON. L'introduction du cycle des Secrétaires (en anglais; le tirage au sort introduit en 367-366; l'ordre normal en 356). — L. WENIGER. Le sacrifice mensuel à Olympie (carte à la fin du fascicule). — John L. MYRES et R. T. FROST. Le fondement historique de la guerre de Troie (en anglais; met l'invasion des Muski, soixante ans avant Tiglathphalasar I^er^, en relation avec l'invasion des peuples de la Mer). — Tadelsz WALEK. Alliance étolo-acarnanienne au III^e^ siècle (le partage de l'Acarnanie se place entre 258 et 250). = Communications et nouvelles. Nous relèverons : une note de M. LEHMANN-HAUPT sur Sémiramis : rapprochement avec la reine Azag-Bau révélée par une récente découverte du P. Scheil; une note de M. SIGWART sur les fastes consulaires du V^e^ siècle : il lutte une fois de plus contre ce qu'il appelle la « pièce de résistance » de ceux qui croient à l'authenticité de ces fastes, le fait que nombre de noms antiques ne reparaissent plus ensuite; une note de M. LEHMANN-HAUPT sur la chute de Jéricho qu'il date vers 1500; une autre note du même sur le nom de Sarapis, qu'il rapproche de *šarapši*, surnom du dieu chaldéen Èa; une note de M. DESSAU sur Tusculum, où la dictature existe au IV^e^ siècle; une note de M. KORNEMANN sur les collèges de magistrats italiens; les nombres impairs, indigènes, auraient fait place aux nombres pairs sous l'influence grecque. = Tome XV (1915-1918). H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (inscriptions sur

Digitized by Google

l'Athénien Clitophon, sur Tyr en 125, sur les batailles de Chéronée et d'Orchomène, dont la dernière tomberait au plus tôt en automne 86, sur Mendè, sur le Thébain Eryanthès, sur les Samiens en 500-494, sur Gortyne en 485-450, sur Glaucon, etc.). — E. HOHL. Sur l'histoire du texte de l'Histoire Auguste, post-scriptum critique. — L. HOLZAPFEL. Dates impériales romaines; suite (la bataille de Crémone est de fin octobre 69). — R. GROSSE. La hiérarchie dans l'armée romaine du IVe au VIe siècle. — K. LEHMANN. Le champ de bataille de Cannes (l'auteur est partisan de la théorie de la rive gauche et lutte contre le texte de Polybe : ses arguments sont moins ingénieux que la tentative d'explication faite par De Sanctis dans sa *Storia dei Romani*. Il suppose le 2 août flavien correspondant au 2 août julien). — Fr. BLUMENTHAL. Ludi saeculares (le *saeculum* introduit par Varron en 43). — LEHMANN-HAUPT. Sémiramis et Sammuramat (l'auteur se range à la théorie qui abaisse d'une année toutes les dates du canon des *limmu*. C'est la reine Sammuramat qui a ordonné les campagnes contre les Mèdes). — H. GUMMERUS. L'industrie romaine; recherches d'histoire économique (l'orfèvrerie s'est développée surtout en Italie, à partir de 150 av. J.-C., sous l'influence grecque. L'orfèvre Domitius Polygnos, affranchi de M. Domitius). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques : Hippocrate et les Asclépiades à Delphes (le médecin Philistion. Hippocrate est parent de Gorgias et dédie son offrande à Delphes après 400. Les Nébrides dans la première guerre sacrée; leur généalogie. Un second Philistion en 263. Le médecin militaire Mélankomas). — H. DIECKMANN. L'association effective de Tibère à l'Empire (la première année de Tibère en Égypte est bien 14-15, après J.-C.). — Paul-M. MEYER. Serment royal de quatre soldats de marine, Nésiotes d'origine, en 159 av. J.-C. (équivalence de Dystros et de Thoth dans le calendrier entre Ptolémée Épiphane et Ptolémée Physkon). — K.-J. BELOCH. Le calendrier romain de 218 à 168 (nous consacrerons à cet article un compte-rendu séparé). = Communications et nouvelles. On relève : une note de M. BAUER sur les traités d'Athènes avec Léontini; une note de M. Fr. PFISTER sur la chronographie grecque ancienne : Hécatée plaçait la colonisation de l'Ionie 560 ans avant lui, en 1090; une note de M. LEHMANN-HAUPT sur Aménophis IV et les causes de sa mauvaise réputation; une note du même sur la métrologie et les nombreux spécimens de la mine de 490 grammes). — La table du t. XV se trouve dans les fasc. 1-2 de 1919. = Tome XV (1919, fasc. 1-2). L. WENIGER. Le sacrifice mensuel à Olympie (les six autels doubles, symboles de la réunion des Éléens et des Pisates, sont de 580. Les guerres des Éléens contre les Pisates; leur suprématie assurée dès 576). — E. STEIN. Contribution à l'histoire de Ravenne aux époques romaine récente et byzantine. — ID. La Novelle περὶ ἐπιβολῆς de Tibère Constantin et l'Edictus domni Chilperici regis. — A.-G. ROOS. Sur quelques fragments de Dion Cassius (le fragment 57, 77 est relatif à l'an 200 av. J.-C.). — O. VIEDEBANTT.

Digitized by Google

Posidonius, Marin et Ptolémée : autre contribution à l'histoire du problème de la mensuration du globe dans l'antiquité (le stade d'Hérodote est de 157 mètres 5). — H. POMTOW. Nouvelles trouvailles delphiques (sur le séjour d'Acilius Glabrion à Delphes dans l'hiver 191-190; sur la prédominance des Macédoniens dans l'amphictyonie de 178 à 168; sur les trois séditions de Delphes. Mais cf. ci-dessus). — LEHMANN-HAUPT. La chronologie de Bérose et les nouvelles trouvailles cunéiformes (les nouvelles inscriptions sont importantes en ce qu'elles fixent la 8e dynastie, qui était la plus difficile à caser dans la série babylonienne. L'auteur renonce enfin à abaisser de cent ans la date de Tiglathphalasar Ier). = Communications et nouvelles. On relève : une note de M. LEHMANN-HAUPT sur le décret de 445 relatif à Chalcis : essaie d'expliquer le καθάπερ οἱ ἄλλοι Χαλκίδεις; une note du même sur l'ancienne chronologie égyptienne : se rallie aux conclusions de M. Borchardt dans les *Annales... de l'ancien Empire*; une note de M. ROSTOWZEW sur les villes grecques de Crimée au IIIe siècle et leur situation précaire.

CANADA.

25. — Review of Historical Publications relating to Canada. T. XXII (publications de 1917 et 1918). — Sir *Joseph Flavelle*. Canada and its Relations to the British Empire; *J. Williamson*. Canadian Autonomy; Sir *Robert Borden*. The War and the Future; *Id.* Canada at War; Imperial War Conference, 1917 (brochures, ouvrages, discours sur la situation nouvelle du Canada vis-à-vis de l'Empire britannique. A noter les questions relatives à l'immigration des Indiens traitées dans la conférence impériale de 1917 : si le Canada refusait d'accueillir les travailleurs indiens, l'Inde aurait le droit d'exclure les travailleurs canadiens, non par préjugé de race, mais à raison des conditions économiques différentes). — Lieutenant-colonel *Desjardins*. L'Angleterre, le Canada et la Grande Guerre; *Ferdinand Roy*. L'appel aux armes et réponse canadienne-française (excellents pour juger de la mentalité franco-canadienne pendant la Grande Guerre. Le colonel Desjardins réfute surtout les excentricités nationalistes de M. Bourassa). — Copies of Proclamations, Orders in Council, and Documents relating to the European War, 1915-1917 (très important pour l'histoire du grand conflit). — Lord *Beaverbrook*. Canada in Flanders, t. II; major *Charles Roberts*. Canada in Flanders, t. III (récit officiel de la Grande Guerre, d'après les documents et journaux privés déjà recueillis aux archives du Canada; le t. III est accompagné, d'ailleurs, d'une préface de Lord Beaverbrook. Beaucoup de traits curieux et pittoresques). — Major *A. Bishop*. Winged Warfare; lieutenant *Harvey Douglas*. Captured; A Canadian Subaltern; *Billy's* Letters to his Mother; *F. Curry*. From the St. Lawrence to the Yser; lieutenant *Monroe*. Mopping up; *Herbert Rae*. Maple leaves in Flanders Fields; capitaine *Manion*. A Surgeon in Arms;

Digitized by Google

colonel *Nasmith*. On the Fringe of the Great Fight; *Mckelvey Bell*. The First Canadians in France; capitaine *Ralph Bell*. Canada in War Paint; *J. Sime*. Canada Chaps; With the First Canadian Contingent, published on behalf of the Canadian field comforts Commission (abondante littérature de guerre, encouragée par les éditeurs américains, dont la clientèle réclamait en hâte des impressions vécues « de toute sorte, de toute qualité, en toute quantité »). — Canada in the Great World War (premier volume d'une histoire qui en comptera six. Expose, par manière d'introduction, l'histoire militaire du Canada depuis la fondation de Québec, en 1608, jusqu'en août 1914. Les divers chapitres sont traités par des écrivains connus. Peu de vues nouvelles et quelques erreurs notables). — *Francis Audet*. Canadian Historical Dates and Events, 1492-1815 (répertoire très utile et maniable; quelques erreurs inévitables, une révision sera nécessaire pour la prochaine édition). — *Edward Porritt*. Evolution of the Dominion of Canada (fait partie d'une série éditée par l'Université de Californie pour offrir aux étudiants des données exactes sur le développement et le fonctionnement des constitutions d'Amérique ou d'Europe. L'auteur s'en est trop tenu aux ouvrages de seconde main). — Professeurs *Lavell* et *Payne*. Imperial England (histoire de l'empire anglais à l'usage des Américains). — *Steensby*. The Norsemen Route from Greenland to Vineland; *Babcock*. Markland, otherwise Newfoundland (articles de revues sur un thème qui semble insoluble, d'abord, à raison de l'insuffisance des anciens récits, puis, parce que rien ne prouve que le climat et la flore n'aient pas varié depuis neuf cents ans). — *Philip Alexander*. The Discovery of America, 1492-1584 (série des « Cambridge Travel Books », qui a pour objet de montrer les découvertes géographiques à l'aide de voyages choisis. L'auteur a pris dans la collection Hakluyt ceux qu'il réimprime et annote dans son volume). — Sir *Charles Lucas*. The Beginnings of Overseas Enterprise (insiste sur le fait que les Anglais ont surtout étendu leur empire au moyen de compagnies à charte). — *Bennett Munro*. Crusaders of New France : A Chronicle of the Fleur-de-lis in the Wilderness (excellent tableau de la vie privée des Canadiens sous l'ancien régime français; première partie, qui s'arrête à la fin du XVII[e] siècle). — D[r] *Louise Phelps Kellogg*. Early Narratives of the Northwest, 1634-1699 (excellente réédition et annotation). — Abbé *Ivanhoë Caron*. Journal de l'expédition du chevalier de Troyes à la baie d'Hudson, en 1686 (inédit, publié par un missionnaire qui connaît parfaitement le pays; renferme des détails instructifs sur les postes anglais). — *Pierre-Georges Roy*. Le sieur de Vincennes identifié (éclaircit un point d'histoire relatif aux établissements occidentaux de la Nouvelle-France. Le personnage s'appelait de son vrai nom François Bissot). — *Gerald Malchelosse*. Études éparses et inédites de Benjamin Sulte; t. I (réimpression d'études souvent enfouies dans de vieux journaux et dont l'auteur est probablement l'érudit le mieux au cou-

Digitized by Google

rant de l'histoire canadienne). — *Frank Severance.* An old Frontier of France : the Niagara Region and adjacent lakes under French Control (deux volumes, remplis de faits et de renseignements souvent inédits, mais mal digérés). — *Edwin Wood.* Historic Mackinac (œuvre d'un amateur, le vice-président du parc de l'île Mackinac, qui réunit en deux gros volumes le résultat de ses lectures, recherches, observations sur le pays, auquel il a réussi à donner une valeur historique). — *George Wrong.* The Conquest of New France : A Chronicle of the Colonial Wars (dixième volume des « Chronicles of America »; résume les guerres coloniales de l'Angleterre et de la France en Amérique, sans oublier leur rivalité en Asie, de 1689 à 1763). — *Arthur G. Dougthy.* Historical Journal of the Campaigns in North America, for the years 1757-1760; by capitaine *John Knox* (t. II et III de cette excellente réédition pour la Société Champlain). — *Almon Parkins.* Historical geography of Detroit (étudie notamment l'influence des circonstances extérieures, topographie, climat, terroir, sur le développement historique du pays). — Miss *Louise Kellogg.* Frontier Retreat on the Upper Ohio, 1779-1781 (intéressant surtout pour l'histoire des loyalistes, mais néglige trop d'utiliser les archives canadiennes). — *A. Hammond.* Confederation and its Leaders; abbé *Lionel Groulx.* La Confédération canadienne, ses origines (à l'occasion du cinquantenaire de la Constitution canadienne, de nombreux ouvrages et brochures ont été publiés, surtout d'un caractère biographique, pour les personnages qui prirent part à l'union du Dominion, soit favorables, soit hostiles; cf. *Rev. histor.*, t. CXXVII, p. 147). — Colonel *Hamilton Merritt.* Canada and National Service (comparaison des régimes militaires suisse et canadien. Inachevé). — *William Moore.* A Clash! A study in Nationalities (plaidoyer enthousiaste et peut-être un peu trop partial en faveur des Franco-Canadiens). — *J. O. Miller.* The New Era in Canada, Essays dealing with the Upbuilding of the Canadian Commonwealth (recueil formé, sous la direction du principal Miller, de travaux signés par les meilleurs écrivains du pays. Toutefois, il ne s'y trouve aucun Canadien français ni un travailliste, et un seul auteur représente l'ouest). — *Édouard Richard.* Acadie (t. II de la réédition par M. d'Arles; médiocre et très partial). — Nova Scotia Historical Society; t. XIX. — *Frank Patterson.* A History of Tatamagouche. Nova Scotia (excellent modèle d'histoire locale. On rencontre à Tatamagouche les descendants de huguenots venus directement du pays de Montbéliard, après la révocation de l'Édit de Nantes, et les fils d'Écossais arrivés au début de l'insurrection des colonies anglaises). — Abbé *Couillard-Després.* Histoire de la famille et de la seigneurie de Saint-Ours (deuxième volume. La famille de ce nom a été l'une des plus importantes du Canada français, et la paroisse en question a été le centre de l'insurrection de 1837-1838. L'auteur abonde un peu trop dans le sens de ses opinions sociales et religieuses). — *Casimir Hébert.* Histoire de Saint-Gabriel

Digitized by Google

de Brandon (traits de mœurs et souvenirs intéressants qu'il faut se hâter de recueillir parce qu'ils s'effacent de jour en jour). — *Régis Roy.* La famille d'Ailleboust; *Aegidius Fauteux.* La famille d'Ailebout; *Gérard Malchelosse.* Généalogie de la famille Malchelosse; abbé *Eugène Duguay.* Généalogie de la famille de Pierre Duguay (histoires de familles canadiennes, qui rectifient de nombreuses erreurs commises par Mgr Tanguay, La Chesnaye-des-Bois, etc. Le travail de M. Fauteux, bibliothécaire de Saint-Sulpice, quoique inachevé, est excellent). — *Massicotte* et *Régis Roy.* Armorial du Canada français; 2e série (dressé avec une grande érudition). — Lennox and Addington Historical Society; t. IX (analyse des *Canniff Papers*, offerts à la Société en 1908, et remplis de détails curieux sur les pionniers de l'Ontario. Des traits amusants font désirer une publication complète de certains documents). — Rapports sur les archives de l'Ontario (11e, 12e et 13e rapports. Le 13e rapport contient une très instructive annotation et critique, par le juge Riddell, de la partie canadienne des voyages de La Rochefoucauld. Mais pourquoi ces érudits écrivent-ils le nom si connu de La Rochefoucauld par un *t* et non par un *d?*). — Rev. *MacBeth.* The Romance of Western Canada (participe en grande partie de souvenirs personnels, le peuplement des provinces à l'ouest des grands lacs s'étant opéré surtout au cours de deux générations, celle de l'auteur et celle de son père. Beaucoup d'intérêt, mais avec nombreuses erreurs). — Rev. *James Woodsworth.* Thirty Years in the Canadian North-West (autres souvenirs d'un missionnaire méthodiste, depuis 1883. S'attache naturellement aux progrès de sa confession religieuse, mais, avec des notes d'une valeur plus générale, rappelle comment, du seul district de Swift Current, on emporta trois cents chariots d'ossements de buffles avant 1892). — *Morse Stephens* et *Herbert Bolton.* The Pacific Ocean in History (recueil d'études et d'adresses présentées au Congrès de San-Francisco en juillet 1915). — *Joseph Shafer.* A History of the Pacific North-West (très bonne réédition, refondue, mise au courant, d'un ouvrage remarquable, publié en 1905, aussi exact que romanesque). — *Harold Munro.* Tales of an Old Sea Port (souvenirs du temps où Bristol, dans le Rhode-Island, était un port maritime fort occupé du commerce des fourrures jusqu'en Alaska et de la concurrence des navires anglais; aussi gardait-on jalousement le secret sur tout ce qui tenait à cette navigation). — Prof. *Golder.* Guide to materials for American History in Russian Archives (publié par l'Institut Carnegie, qui s'attache à recueillir, dans les archives étrangères, tous les documents qui concernent l'histoire des États-Unis). — *James Bashford.* The Oregon Missions (détails utiles; mais insuffisamment historique et cherche trop à amplifier le rôle des missionnaires méthodistes dans la fameuse question des frontières de l'Oregon). — *Tees Curran.* In Canada's Wonderful Northland (voyage de la mission minière envoyée, sous la direction de l'auteur, pour reconnaître et incorporer au gou-

Digitized by Google

vernement de Québec, en 1912, le territoire d'Ungava, à l'est de la baie d'Hudson. On apprendra, avec un amer regret, que, dans certaines factoreries de la baie d'Hudson, tous les documents ont été détruits, entre 1907 et 1912). — *Donald Macmillan.* Four years in the White North (expédition tentée en 1913 par l'un des meilleurs élèves du commandant Peary, sous les auspices du Muséum américain d'histoire naturelle, pour découvrir une terre que Peary avait cru apercevoir au nord-ouest de la terre Axel Heiberg; il y a lieu de croire que le grand navigateur arctique a été victime d'une illusion). — *Robert Flaherty.* The Belcher Islands of Hudson Bay (simple article de la *Geographical Review*, mais bien imprévu. L'auteur a retrouvé, puis exploré, la fameuse île perdue à l'intérieur de la baie d'Hudson, et dont l'amirauté, en désespoir de cause, se bornait à indiquer le vague emplacement par un archipel d'îles en pointillé. L'île réelle n'a pas moins de 91 milles de longueur sur 57 milles de largeur et se trouve à moins de 100 milles du poste de la Compagnie, sur la Great Whale River). — Inspecteur *La Nauze.* A Police Patrol of the North-West Territories of Canada (article du *Geographical Journal*, qui montre à l'œuvre la police canadienne. Prévenue de la disparition de deux missionnaires catholiques près du grand lac de l'Ours, la patrouille partit en mai 1915 et revint en août 1917, ramenant les assassins, deux Esquimaux, qui furent jugés immédiatement). — *Enos Mills.* Your National Parks (publication américaine sur les parcs nationaux déjà nombreux aux États-Unis et au Canada, sans oublier les réserves pour les bisons et autres animaux). — *Georges Pelletier.* Le partage de l'immigration canadienne depuis 1900 (mémoire publié dans les *Transactions* de la Société royale : depuis 1897, il est arrivé 3,375,850 immigrants, dont moins de 55 °/₀, entre 1901 et 1911, sont demeurés dans le pays; et ces nouveaux venus deviennent sédentaires à proportion qu'ils s'enfoncent dans l'ouest : provinces maritimes, 11 °/°; Québec, 27 °/₀; Ontario, 52 °/₀; Manitoba, 40 °/₀; Saskatchewan et Alberta, 76 °/₀; Colombie britannique, 81 °/₀). — *Clark Wissler.* The American Indian (résumé par un savant expérimenté, mais travail un peu décousu et trop encyclopédique). — *Lefroy.* A Short Treatise on Canadian Constitutionnal Law (remarquable ouvrage qui montre combien le droit constitutionnel anglais demeure le fondement du régime politique canadien). — *Walter S. Scott.* The Canadian Constitution (s'adresse aux étudiants; plus d'une rectification à y introduire au point de vue historique). — *Kennedy.* Documents of the Canadian Constitution, 1759-1915 (compilation fort utile). — *W. Renwick Riddell.* The Constitution of Canada in its History and Practical Working (conférences à l'Université de Yale; le point de vue américain : l'auteur, qui est magistrat, témoigne d'une profonde aversion pour les secondes chambres et pour les jurys). — *Robert Bacon* et *J. Brown Scott.* North Atlantic Coast Fisheries at the Hague (beau volume, où se trouve exposée la thèse de M. Elihu Root pour défendre les droits

Digitized by Google

des États-Unis, devant le tribunal de La Haye, contre la Grande-Bretagne, le Canada et Terre-Neuve. Sa logique d'avocat est généralement inattaquable). — *C. B. Sissons.* Bilingual Schools in Canada; *Anderson.* The Education of the New Canadian (deux ouvrages complémentaires sur la fameuse question des langues. Le professeur Sissons est plutôt historien; le Dr Anderson s'occupe surtout de l'ouest. L'un et l'autre mêlent des souvenirs personnels à leur thèse, savoir que, tout en faisant la part du français, il faut éviter que le Canada devienne une Babel polyglotte). — Le Père Lacombe. Un apôtre du nord-ouest canadien (par une sœur de la Providence. « Nous n'avions encore jamais lu de vie de missionnaire avec autant de plaisir et d'agrément. » Le P. Lacombe a été mêlé à la plupart des grands événements et a connu la plupart des grands personnages canadiens de son temps, sans parler de bien des gens marquants en Europe). — *Ross Robertson.* What Art has done for Canadian History (guide de la collection des tableaux historiques donnés par l'auteur à la bibliothèque publique de Toronto; près de 4,000 tableaux. Très utile pour l'histoire du pays). — *P.-G. Roy.* Inventaire d'une collection de pièces judiciaires, notariales, conservées aux archives judiciaires de Québec (les deux premiers volumes d'une série qui en doit compter vingt-quatre, sous la direction de l'archiviste provincial). — *Z. Massicotte.* Arrêts, édits, ordonnances, mandements et règlements conservés dans les archives du Palais de justice de Montréal (début d'un travail dont les éléments sont d'une richesse et d'un intérêt surprenants).

ÉTATS-UNIS.

26. — The american historical Review. 1920, janvier. — William R. THAYER. Des causes d'erreur dans la manière d'écrire l'histoire. — Eugène H. BYRNE. Le commerce des Génois avec la Syrie au XIIe siècle. — Marcus W. JERNEGAN. L'esclavage et les débuts de l'industrialisme dans les colonies américaines (on ne parle guère ici que de la Caroline méridionale et de la Virginie). = Documents : Henry Adams et Garibaldi en 1860 (publie deux longues et intéressantes lettres de Garibaldi écrites l'une de Palerme le 9 juin 1860, l'autre de Naples le 15 juin). = C.-rendus : *Louise F. Brown.* The freedom of the seas (recherche comment on a historiquement essayé de définir la liberté des mers depuis Grotius). — *J. Mackinder.* Democratic ideals and reality; a study in the politics of reconstruction (cherche à démontrer que la puissance qui pourra imposer son contrôle à l'empire russe sera la maîtresse du monde). — *R. Parisot.* Histoire de Lorraine; t. I (remarquable). — *I. S. Leadam* et *J. F. Baldwin.* Select cases before the king's Council, 1243-1482 (avec une importante introduction où il est traité de la juridiction du Conseil, de sa procédure et de ses rapports avec les autres cours). — *E. H. Davenport.* Parliament and the taxpayer (étudie surtout le contrôle des dépenses par le Parlement

Digitized by Google

avant et après la Révolution). — *C. A. Chekresi.* Albania past and present (plaidoyer en faveur de l'Albanie indépendante). — *Fried. Meineche.* Preussen und Deutschland im 19 und 20 Jahrhundert (recueil de vingt-six articles où l'auteur s'efforce d'atteindre à l'impartialité de Ranke en se détournant des voies tracées par Treitschke). — *W. H. Dawson.* The german empire, 1867-1914, and the Unity movement (remarquable). — *Ad. W. Ward.* Germany, 1815-1890; t. III (intéressant surtout pour ce qui regarde la vie sociale et politique de 1850 à 1900). — *J. Ellis Barker.* Modern Germany; its rise, growth, downfall and future; 6e édit. (l'auteur connaît bien l'Allemagne, qu'il a vivement combattue pendant la guerre; il est difficile de le suivre quand il prétend que l'Allemagne n'est en réalité qu'une Prusse agrandie). — *D. J. Hill.* Impressions of the Kaiser (bonne étude sur la politique extérieure de Guillaume II et sur la responsabilité qui lui revient dans le développement de l'esprit militaire et guerrier). — *H. Ch. Woods.* The craddle of the war; the near-East and Pan-Germanism (très instructif). — *S. Zurlinden.* Der Weltkrieg; Bd. II (bonne étude sur les causes historiques de la guerre mondiale). — Admiral *Jellicoe.* The Grand fleet, 1914-1916 (l'amiral laisse entendre que, si la flotte anglaise était supérieure à l'allemande au point de vue du personnel, la flotte allemande l'emportait au point de vue matériel). — *M. Schwarte.* Der Weltkrieg in seiner Einwirkung auf das deutsche Volk (livre écrit en 1918 alors que l'Allemagne se croyait et se disait invincible et sûre de la victoire). — *Edwyn Bevan.* German social democracy during the war (très intéressant). — *Claude Anet.* La révolution russe (intelligent et instructif). — *C. F. Lavell.* Reconstruction and national life (excellente étude sur la vie nationale en France, en Allemagne, en Russie et en Grande-Bretagne). — *H. P. Steensby.* The Norsemen's route from Greenland to Wineland; *Andrew Fossum.* The norse discovery of America (ces deux auteurs, travaillant séparément, sont arrivés en même temps au même résultat : le Wineland doit être cherché sur le Saint-Laurent. La preuve n'a pas été faite). — *E. Huntington.* The red man's continent; a chronicle of aboriginal America (accorde une importance excessive à l'influence du climat sur la civilisation d'un peuple). — Chronicles of America series; t. II-X (bons spécimens d'une grande œuvre collective). — *Clarence H. Haring.* Trade and navigation between Spain and the Indies in the time of the Hapsburgs (bonne mise en œuvre des documents imprimés). — *G. Ch. Davidson.* The North-West Company (beaucoup de détails nouveaux et utiles). — Chronicles of America series; t. XXV-XXX. — *Bernard Moses.* Spain's declining power in South America, 1730-1806 (bon). = Avril. Laurence B. PACKARD. L'alliance franco-russe (depuis 1885, le tsar, comprenant qu'il a été joué par Bismarck après l'entrevue des trois empereurs et soucieux de raffermir sa situation dans les Balkans, se rapproche de la France qui, elle aussi, avait besoin de maintenir la

Digitized by Google

paix, menacée par l'Allemagne. Le traité de 1891 mit fin à l'isolement où Bismarck avait réussi jusqu'alors à tenir à la fois la Russie et la France; la France y trouva une garantie pour sa sécurité et la Russie l'assurance qu'elle aurait les mains libres dans la question d'Orient). — Frank A. GOLDER. L'acquisition de l'Alaska (à la veille de la guerre de Crimée, la Russie, craignant de voir ses possessions dans l'Amérique du Nord tomber aux mains des Anglais, imagina de proposer aux États-Unis une vente fictive de cette colonie; l'idée fut reprise en 1857 par le grand-duc Constantin, frère du tsar, et négociée avec succès par Stœckl, ministre de Russie à Washington; elle fut finalement conclue en 1868. La Russie avait intérêt à se débarrasser d'un territoire qui lui était une charge stérile; si les États-Unis consentirent à le lui acheter, c'est que le secrétaire d'État, Seward, espérait en retirer le bénéfice personnel d'une utile popularité). — Thomas M. MARSHALL. Les lois minières du Colorado (en 1861). — J. Ş. J. Les sociétés savantes des États-Unis et l'Union internationale des Académies. — L'arrestation des professeurs Fredericq et Pirenne (on rapporte ici le stratagème par lequel les Hollandais furent informés de cette arrestation; ce qui permit à 179 intellectuels hollandais d'intervenir aussitôt auprès de l'Académie des sciences de Prusse, puis à 100 professeurs américains de manifester officiellement leur indignation. Naturellement ces protestations n'eurent aucun effet auprès du gouvernement allemand; mais l'opinion publique était désormais saisie de l'affaire, et la situation morale de l'Allemagne fortement ébranlée auprès des neutres). — Irène A. WRIGHT. Documents concernant la politique de l'Espagne à l'égard de la Virginie en 1606-1612 (conseil de guerre aux Indes, 5 mars 1611; dépositions de John Clark et autres à La Havane, 1611; interrogatoire de John Clark à Madrid, 18 février 1613). = C.-rendus : *Henry Adams*. The degradation of the democratic dogma (tentative pour donner une définition intelligible de la philosophie de l'histoire). — *H. Lietzmann*. Petrus und Paulus in Rom; liturgische und archæologische Studien (croit pouvoir démontrer que les deux églises de Saint-Pierre et de Saint-Paul à Rome ont été édifiées sur les tombes des deux apôtres). — *George O'Brien*. The economic history of Ireland in the seventeenth century (bon). — *Albert de Mayer*. Les premières controverses jansénistes en France, 1640-1649 (excellent). — *W. C. Braithwaite*. The second period of Quakerism (très remarquable). — *Ch. Sproxton*. Palmerston and the hungarian revolution (instructif et intéressant). — *Fr. Pribram*. Die politischen Geheimvertræge Œsterreich-Ungarns, 1879-1914 (recueil capital pour l'histoire diplomatique de l'Autriche-Hongrie et des origines de la guerre. Il a été traduit en anglais par MM. Myers et J. G. d'Arcy-Paul, sous la direction de A. C. Coolidge, professeur à l'Université Harvard). — *Karl Helfferich*. Der Weltkrieg (trois volumes qui sont une apologie de la politique allemande avant et pendant la guerre; l'auteur « manque de cette probité intellectuelle qui doit toujours être

Digitized by Google

la première vertu de l'historien »). — *Alfred von Tirpitz.* Erinnerungen (ces mémoires sont un étonnant mélange d'arrogance et de puérilité). — *Erich von Falkenhayn.* Die oberste Heeresleitung 1914-1916 in ihren wichtigsten Entschliessungen (remarquable). — *O. Czernin.* Im Weltkriege (malgré ses nombreuses réticences, l'ancien ministre nous apprend beaucoup de choses intéressantes). — *Karl Graf von Hertling.* Ein Jahr in der Reichskanzlei (apologie de l'ex-chancelier par son fils, qui fut en situation d'être fort bien renseigné sur beaucoup d'hommes et d'événements). — *Ch. H. Cunningham.* The Audiencia in the Spanish colonies, as illustrated by the Audiencia of Manila, 1583-1800 (trop de dissertations et de répétitions, mais instructif). — *Isaac Sparless.* Political leaders of provincial Pennsylvania (étude originale sur la mise en pratique des idées chères aux Quakers). — *L. C. Hatch.* Maine; a history (bon). — *A. J. Beveridge.* The life of John Marshall. T. III et IV : 1800-1835 (bonne étude sur le grand chef-juge). — *R. C. Mac Grane.* The correspondence of Nicholas Biddle 1807-1844 (très intéressant). — *W. L. Fleming.* A Chronicle of the reunion of States; *H. J. Ford.* The Cleveland era; *S. P. Orth.* The boss and the machines (ces trois ouvrages constituent les tomes XXXII, XLIV et XLIII des « Chronicles of America series »; ce sont d'excellents résumés). — *E. D. Ross.* The liberal republican movement (bon). — *J. F. Rhodes.* History of the United States, 1877-1896 (le plan est un peu décousu, mais il nous donne le témoignage d'un contemporain de vaste information et de jugement sain). — *G. Lechartier.* Intrigues et diplomaties à Washington, 1914-1917 (met en fort bonne lumière les intrigues ourdies par les Allemands aux États-Unis jusqu'au mois d'avril 1917). — *J. L. Morison.* British supremacy and Canadian self-government, 1839-1854 (excellent). — *Frank Cundall* et *Joseph L. Pietersz.* Jamaica under the Spaniards (étude très précise sur l'histoire de la Jamaïque de 1493 à 1660). — *Gervasio de Artiñano y de Galdácano.* Historia del comercio con las Indias durante el dominio de los Austrias (bonne étude sur la politique coloniale et la marine marchande des Espagnols aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles; la partie consacrée aux corsaires anglais du XVI^e^ siècle manque d'équité). — *Waldemar Westergaard.* The danish West Indies under Company rule, 1671-1754, with a supplementary chapter 1755-1917 (ouvrage très érudit, plein de faits et bien écrit). — *Axel Olrik.* The heroic legends of Denmark; trad. du danois (important travail de critique historique). — *G. Fr. Zook.* The company of royal adventurers trading into Africa (bonne étude sur cette compagnie éphémère qui dura seulement de 1660 à 1672). = Juillet. Ch. H. Haskins. L'élément grec dans la Renaissance du XII^e^ siècle (étudié surtout dans les traductions laissées par les écrivains de la Grande-Grèce). — Sidney B. Fay. Lumières nouvelles sur les origines de la Grande Guerre. I. Berlin et Vienne jusqu'au 29 juillet 1914 (d'après les documents publiés par Kautzky,

Digitized by Google

par Pribram et par Gooss. Conclusion : le 5 juillet, l'empereur laisse l'Autriche libre de régler comme elle l'entendra le compte de la Serbie; il estime que l'affaire doit rester localisée, qu'elle intéresse uniquement l'Autriche; mais en même temps il promet à celle-ci son entier concours. Berchtold n'hésite plus dès lors à pousser les choses à l'extrême et, quand Bethmann voit le danger que court la paix européenne, il est trop tard pour empêcher la guerre d'éclater). — Antoine GUILLAND. Publications historiques parues en Allemagne de 1914 à 1920. — Justin A. SMITH. La República de Río Grande (1845-1848; l'idée de fonder cette république était intéressante, mais impraticable). — Clarence W. ALVORD. Une lettre insoupçonnée du P. Jacques Marquette (du 4 août 1675; elle est en latin; le nom de l'auteur a été déformé par le copiste, qui l'écrivit « Jacobus *Macput* »). — Liste des Américains qui allèrent étudier le droit à Middle Temple, Londres (leur influence sur les origines de la nation américaine). = Documents : Une lettre de William Wirt, 1819; une de Daniel Webster, 1833. = C.-rendus : *D. P. Heatley.* Diplomacy and the study of international relations. — *Georges F. Moore.* History of religions. Vol. II : Judaism, Christianity, Mohammedanism (exposés remarquables; mais chacune de ces grandes religions est étudiée en elle-même, l'auteur ne faisant pas de place à une histoire comparée des religions). — *Chr. L. Lange.* Histoire de l'internationalisme. I. Jusqu'à la paix de Westphalie, 1648 (remarquable). — *Stephen P. Duggan.* The league of nations; the principle and the practice (bon). — *Victor Martin.* Le Gallicanisme et la Réforme catholique; essai historique sur l'introduction en France des décrets du concile de Trente, 1563-1615 (l'acceptation de ces décrets eut au moins cette importance de réaliser la séparation des deux pouvoirs, politique et religieux). — *Brougham Villiers* et *W. H. Chesson.* Anglo-american relations, 1861-1865 (un des intérêts de ce livre consiste dans l'effort déployé par les auteurs pour cimenter l'union entre les deux peuples). — *Georg von Below.* Die deutsche Geschichtschreibung von den Befreiungskriegen bis zu unseren Tagen (brochure remarquable, écrite en pleine guerre dans l'allégresse des premières victoires). — *O. Hammann.* Der neue Kurs : Erinnerungen. — *Id.* Zur Vorgeschichte des Weltkrieges : Erinnerungen aus den Jahren 1897-1906 (intéressants souvenirs d'un homme qui fut en situation de voir de près bien des choses, car Hammann fut chef du Bureau de la Presse des Affaires étrangères sous Caprivi, Hohenlohe et Bülow. Le portrait du fameux Holstein y est peint d'une façon fort instructive). — *W. H. Holmes.* Handbook of aboriginal american antiquities. I. Introductory : the lithic industries (bon). — *Dixon R. Fox.* The decline of aristocracy in the politics of New York (bon). — *Early Lee Fox.* The american colonization Society, 1817-1840 (beaucoup de faits intéressants, mais mal arrangés). — Correspondence of R. M. T. Hunter, 1826-1876; publ. par *Ch. Henry Ambler.* — *Justin M. Smith.* The war with Mexico (remarquable). — *Arthur C. Parker.*

Digitized by Google

The life af general Ely S. Parker, last grand Sachem of the Iroquois and general Grant's military secretary (curieux). — *Colin Graham Botha.* The french refugees at the Cape (beaucoup de détails biographiques sur les huguenots réfugiés au Cap après la révocation). — *Daniel L. O'Leary.* La emancipacion del Perú según la correspondencia del general Héres con el Liberador, 1821-1830 (réimpression d'un recueil déjà imprimé en 1880).

GRANDE-BRETAGNE.

28. — The quarterly Review. 1920, janvier. — Henry COCKBURN. La Chine et les Puissances (d'après *H. B. Morse*, The international relations of the Chinese empire, et *A. Gérard*, Ma mission en Chine, 1894-1867). — Basil WILLIAMS. L'éducation de l'armée nouvelle. — William MILLER. Une femme de lettres byzantine, Anne Comnène (sa biographie; son œuvre, si personnelle, si vivante; « la plus curieuse figure » peut-être parmi les femmes qui ont vécu à la cour de Byzance). — Les dépêches de Sir Douglas Haig (ces dépêches ont été publiées par le lieutenant-colonel J. H. Boraston, avec une préface par le maréchal Foch). — J. R. Moreton MACDONALD DE LARGIE. L'avenir économique des Hautes terres d'Écosse (détails rétrospectifs sur le XVIII^e^ et le XIX^e^ siècle). — Comte DE SOISSONS. Les Juifs considérés comme un levain révolutionnaire (parle de Herzen et de Heine, de Marx et de Lassalle). — Archibald HURD. Lord Fisher et son œuvre (d'après ses « Memoirs » et ses « Records »). — Christopher N. JOHNSTON, ou Lord SANDS. L'union des églises d'Écosse (explique les raisons qui poussent à établir une union entre l'Église établie d'Écosse et l'Église libre unie; à réagir par conséquent contre les schismes qui n'ont cessé de se produire en Écosse depuis la « Disruption » de 1843). — W. E. D. ALLEN. Les Arméniens; leur passé et leur avenir. — Notes sur une récente visite en Allemagne. = Avril. Commandant WEIL. Metternich et l'« Entente cordiale ». — M. ROSTOVTZEFF. Ce que la Russie a fait pour la science (remarquable exposé du travail scientifique produit par la Russie depuis Pierre le Grand). — Lacy COLLISON-MORLEY. Quelques aspects de l'Italie au XVIII^e^ siècle (surtout à Venise). — G. F. ABBOTT. La Compagnie du Levant et ses rivaux (rivalité commerciale de l'Angleterre et de la France dans l'empire ottoman). — Fleetwood CHIDELL. L'empire britannique, l'émigration et le conflit des races (péril que fait courir à l'unité de l'empire britannique l'émancipation des anciennes colonies anglaises; comment leur faire comprendre la nécessité de l'union?). — J. W. FORTESCUE. Henry Fox, premier Lord Holland (d'après sa biographie par le comte d'Ilchester). — J. Ellis BARKER. L'Allemagne, la Turquie et les massacres arméniens (d'après les dépêches du D^r^ Joh. Lepsius). — Les Juifs considérés comme un levain révolutionnaire; réplique. — La question du Vorarlberg.

Digitized by Google

CHRONIQUE.

France. — On nous annonce la mort, à l'âge de soixante-cinq ans, de M. Gaston GAVET, professeur d'histoire du droit à l'Université de Nancy. Il avait publié en 1899, chez Larose, le t. I d'un *Manuel de bibliographie historique* à l'usage des étudiants en droit, mais qui peut rendre aussi grand service aux étudiants en histoire.

— L'*Histoire de France*, publiée sous la direction d'Ernest LAVISSE et qui s'arrêtait, comme chacun sait, en 1789, aura une suite : *Histoire de France contemporaine*. On annonce dix volumes : I, la Révolution, la Constituante et la Législative, par Ph. SAGNAC; II et III, la Convention et le Directoire, le Consulat et l'Empire, par G. PARISET; IV et V, la Restauration et la Monarchie de Juillet, par S. CHARLÉTY; V-VIII, la Révolution de 1848, l'Empire et la troisième République, 1848-1914, par Ch. SEIGNOBOS; t. IX, la Grande Guerre, par Henry BIDOU et A. GAUVAIN. Le tome X contiendra les tables (Paris, Hachette; chaque volume illustré : 30 fr.).

— Une Société des Études arméniennes s'est fondée. Elle a pour objet « de promouvoir toutes les recherches et publications relatives à l'histoire des Arméniens et de l'Arménie ». Elle publiera une « Revue des Études arméniennes » au prix de 25 fr. par an pour les simples abonnés et de 20 fr. pour les membres de la Société. Celle-ci a pour président d'honneur M. Gustave Schlumberger, membre de l'Institut. Le bureau comprend, en outre, MM. Charles Diehl, président; Victor Bérard, vice-président; A. Meillet, secrétaire général. Les adhésions sont reçues par M. F. Macler, administrateur-archiviste, demeurant rue Cassin-Gridaine, 3, à Paris (III^e).

Belgique. — Le célèbre imprimeur anversois Christophe Plantin était, comme chacun sait, un Français, né à Tours en 1520; c'est en 1549 seulement qu'il vint établir ses presses à Anvers. Le quatrième centenaire de sa naissance a été célébré avec éclat, à Anvers même, le 10 avril 1920. A la séance solennelle tenue au « Cercle artistique d'Anvers », cinq orateurs prirent la parole : M. Maurice SABBE, conservateur du musée Plantin, a parlé du monde des typographes, au milieu duquel Plantin a su se faire une place hors de pair; M. Henri PIRENNE de l'importance économique et morale d'Anvers au XVI^e siècle; le Rév. P. KRUITWAGEN, rédacteur de la revue hollandaise *Het boek*, de l'énorme production scientifique sortie des presses de Plantin et notamment de sa célèbre *Bible polyglotte* (8 vol. in-fol., 1569-1572);

Digitized by Google

M. M. S. ALLEN, professeur au collège de Merton, Oxford, du cercle familial et intellectuel qui entourait Plantin; enfin M. Abel LEFRANC, professeur au Collège de France, de la vie et des œuvres de Plantin en France, notamment à Paris, jusqu'à son départ pour les Pays-Bas, et des rapports qu'il ne cessa d'entretenir, pour le plus grand bien de sa savante industrie, avec les savants de sa patrie d'origine.

États-Unis. — M. James SCHOULER, qui fut président de l'Association historique des États-Unis, vient de mourir (16 avril 1920) à l'âge de quatre-vingt-un ans. On lui doit une bonne *History of the United States under the constitution 1789-1877.*

Pays-Bas. — Dans une brochure de 60 pages intitulée *De Wielingen. Rechten en belangen* (Amsterdam, Schelterma et Holkema, 1920), M. le professeur BRUGMANS expose la question, qui se pose aujourd'hui devant les grandes puissances, du Wielingen, l'embouchure méridionale et la mieux navigable de l'Escaut. Il montre que la souveraineté de ce fleuve, dans son parcours en Hollande, appartint, depuis le XIVe siècle, d'abord à la province de Zélande, puis au gouvernement central des Pays-Bas, que l'embouchure et, au XVIIe siècle, la mer elle-même jusqu'aux limites extrêmes de la Flandre y étaient comprises. La Hollande a donc le devoir de défendre cette souveraineté, dont l'importance est pour elle aussi grande aujourd'hui qu'autrefois et qui, d'ailleurs, n'a jamais porté une sérieuse atteinte aux intérêts belges. Cet exposé provoquera sans doute des réponses des savants belges.

— M. le professeur BLOK a publié dans les *Bijdragen en Mededeelingen van het historisch Genootschap* (t. XLI, p. 232 et suiv.) une lettre d'un bourgmestre d'Utrecht appelé Hernt Dircxzn van Leyden; elle est datée d'Anvers, 26 février 1579; il en résulte qu'à un certain moment le prince d'Orange était défavorable à l'Union d'Utrecht dans la forme définitive qu'elle venait de prendre. Dans le commentaire de cette lettre qu'il a fait paraître ailleurs (*Bijdragen voor vaterlandsche Geschiedenis en Oudheidkunde*, 5e série, t. VII, p. 1 et suiv.), M. Blok s'efforce de prouver que le prince fut l'auteur de l'ébauche primitive du célèbre traité, mais qu'il ne tarda pas à se rallier à la rédaction définitive quand il eut acquis la certitude que l'union générale des XVII Provinces ne pourrait durer.

— Les historiens du droit auront intérêt à lire l'article du professeur Van Kan sur les travaux de codification en France au temps de Louis XVI (*Tijdschrift voor Rechtsgeschiedenis*, t. II, p. 150 et suiv.).

Digitized by Google

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE

HISTOIRE GÉNÉRALE.

Annual Bulletin of historical literature, n° IX, 329.

Frazer (*James George*). Les origines magiques de la royauté; trad. par *Paul-Hyacinthe Loyson*, 313.

Heckscher (*E. F.*). Kontinental systemet, 316.

Kidd (*Benjamin*). La science de puissance; trad. par *Henry de Varigny*, 123.

Louis-Luças (*Pierre*). Volonté et cause. Étude sur le rôle respectif des éléments générateurs du lien obligatoire en droit privé, 119.

Loyson[A] (*Paul-Hyacinthe*). Voir *Frazer* (*James George*).

Millet (*René*). Socrate et la pensée moderne, 289.

Montessus de Ballore (*R. de*). Universitatum et eminentium scholarum index generalis, 122.

Murray (*Robert H.*). Erasmus and Luther; their attitude to the toleration, 315.

Oxford University Press. General catalogue, 1920, 153.

Petrie (*W. M. Flinders*). Some sources of human history, 130.

Rodocanachi (*E.*). Études et fantaisies historiques, 314.

Segrè (*A.*). Manuale di storia del commercio, 255.

Tcheou-Wei (D[r] *S.*). Essai sur l'organisation juridique de la Société internationale, 139.

Varigny (*Henry de*). Voir *Kidd* (*Benjamin*).

HISTOIRE DE LA GUERRE.

Aston. Combined operations, 279.

Batault (*Georges*). La guerre absolue, 124.

Dartein (général *F. de*). La 56[e] division au feu, 127.

Dauzet (*Pierre*). Gloria. Histoire illustrée de la guerre, 1914-1918, 125.

Desflandres (*Jean*). Rennbahn. Trente-deux mois de captivité en Allemagne, 1914-1917, 319.

Doumenc (commandant). Les transports automobiles sur le front français, 1914-1918, 317.

Giraud (*Victor*). Histoire de la Grande Guerre, 4[e] et 5[e] parties, 125, 316.

Grasset (commandant *A.*). Vingt jours de guerre aux temps héroïques, 127.

Guides illustrés Michelin des champs de bataille, 1914-1918, 318.

Hommage français (l'), 130.

Jean-Bernard. Histoire générale et anecdotique de la guerre de 1914, t. III, 316.

Kautzky (*Karl*). Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch, 204.

— Wie der Weltkrieg entstand, 304.

Lecomte (*Georges*). Jours de bataille et de victoire, 125.

Le Goffic (*Charles*). Les trois maréchaux, 128.

Lucien-Graux (D[r]). Fausses nouvelles de la Grande Guerre, tome V, 130.

Madelin (*Louis*). Les armées françaises en Italie, 265.

— La bataille de France, 21 mars-11 novembre 1918, 316.

— Verdun, 125.

Mission du maréchal Foch en Italie, octobre-novembre 1917, 287.

Perceval (capitaine *de*). La bataille navale du Jutland, 31 mai 1916, 129.

Thevenet (général). La place de Belfort et la pénétration française dans le sud de l'Alsace en 1914, 126.

Top (D[r] *Gaston*). Avec le I[er] corps d'armée, 1[er] août 1914-13 mai 1915. Journal d'un médecin aide-major du 27[e] d'artillerie, 127.

War service of a siege battery, 1916-1918, 129.

HISTOIRE DE L'ANTIQUITÉ.

Carcopino (*J.*). Virgile et les origines d'Ostie, 290.

Ciaceri (*Emmanuele*). Studî sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e dell' Impero, 108.

Clerc (*Ch.*). Les théories relatives au

Digitized by Google

culte des images chez les auteurs grecs du IIe siècle ap. J.-C., 101.
Cloché (*P.*). La politique thébaine de 404 à 396 av. J.-C., 132.
Handcock (*Percy*). The code of Hamurabi, 153.
Joliffe (*Richard Orlando*). Phases of corruption in the last half century of the roman Republic, 132.
King (*L. W.*). Legends of Babylon and Egypt in relation to hebrew tradition, 82.
Mac-Feyden (*Donald*). The history of the title « Imperator » under the roman Empire, 132.
Pais (*Ettore*). Il « liber coloniarum », 320.
Rostagni (*A.*). Ibis, 320.
Segrè (*Angelo*). Moneta imperiale circolante in Egitto da Claudio II a Costantino, 321.

HISTOIRE DES ANTIQUITÉS CHRÉTIENNES.

Abbott (*E. A.*). The fourfold gospel, 93.
Alfaric (*Prosper*). Les écritures manichéennes, I, 102.
— L'évolution intellectuelle de saint Augustin. Du manichéisme au néoplatonisme, 102.
Barry (*G. Duncan*). The inspiration and authority of Holy Scripture, 311.
Barton (*G.*). Archæology and the Bible, 81.
Batiffol (Mgr *P.*). Études de liturgie et d'archéologie chrétiennes, 100.
— Leçons sur la messe, 100.
Bruston (*Ch.*). Les trois épitres de l'apôtre Paul aux Corinthiens conservées par l'Église, 99.
Butler (*Samuel*). God the known, and God the unknown, 311.
Case (*S. J.*). The evolution of early Christianity, 84.
Coullon (*G. G.*). Christ, St. Francis and to-day, 310.
Epistle (the) of St. Clement of Rome, 78.
Epistles (the) of St. Ignatius, 78.
Ferrar (*W. H.*). The early christian books, 80.
Goodspeed (*E. J.*). The story of the New Testament, 78.
Harris (*Charles*). The creeds and modern thought, 310.
— (*Rendel*). Testimonies, part I, 91.
Hatch (*W. H. Paine*). The Pauline idea of faith in its relation to Jewish and hellenistic religion, 87.
Husband (*R. W.*). The prosecution of Jesus; its date, history and legality, 87.
Jackson (*H. Latimer*). The problem of the fourth gospel, 80.
Jones (*Maurice*). The New Testament in the twentieth century, 79.
Lagrange (*M.-J.*). Saint Paul. Épitre aux Galates, 97.
— Saint Paul. Épitre aux Romains, 98.
— Le sens du christianisme d'après l'exégèse allemande, 309.
Lanoe-Villène. Principes généraux de la symbolique des religions, 311.
Legge (*F.*). Forerunners and rivals of Christianity, 83.
Lévesque (*E.*). Nos quatre évangiles, leur composition et leur position respective, 92.
Loisy (*A.*). Les mystères païens et le mystère chrétien, 88.
— L'épitre aux Galates, 95.
Lummis (*E. W.*). How Luke was written, 95.
Mac Neile (*A. H.*). The gospel according to St. Matthew. The greek text with introduction, notes and indices, 94.
Mainage (*Th.*). Le témoignage des apostats, 312.
Moffat (*J.*). The New Testament, a new translation, 91.
Monceaux (*Paul*). Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne. T. V : Saint Optat et les premiers écrivains donatistes, 103.
Nunn (*H. P. V.*). The elements of New Testament greek, 78.
— Christian inscriptions, 78.
Plummer (*A.*). A commentary on St. Paul's epistle to the Philippians, 99.
Psaumes (les). Traduction nouvelle, 105.
Robertson (*J. M.*). The historical Jesus, 86.
Swete (*H. B.*). Essays on the early history of the Church and the Ministry, 85.
Tixeront (*J.*). Précis de patrologie, 81.
Trench (*G. H.*). A study of St. John's gospel, 79.
Wells (*G.*). Dieu, l'invisible roi, 308.
White (*H. J.*). Select passages from Josephus, Tacitus, Suetonius, Dio Cassius, 78.
— Selections from the Vulgate, 78.

HISTOIRE D'ALLEMAGNE.

Baer (*Max*). Bücherkunde zur Geschichte der Rheinlande, t. I, 321.
Deppe (Dr *Ludwig*). Mit Lettow-Vorbeck durch Afrika, 133.
Ferrão (*António*). Prussianos de hontem e Alemanes de hoje, 1790-1914. Correspondencia oficial de D. Alexandre de Sousa e Holstein, 1789-1790, 133.

Digitized by Google

Kuhl (general *H. von*). Der deutsche Generalstab in Vorbereitung und Durchführung des Weltkrieges, 133.
Reddaway (*W. F.*). Introduction to the study of prussian history, 153.

HISTOIRE DE BELGIQUE.

Université de Liége. Ouverture solennelle des cours, le 11 novembre 1919, 134.
Van der Essen (*Léon*). A short history of Belgium, 134.
Van der Linden (*H.*). Belgium; the making of a nation, 134.
Van der Smissen (*Ed.*). Léopold II et Beernaert, 1884-1894, 302.

HISTOIRE DE BESSARABIE.

Kroupensky (*A. N.*) et *Schmidt* (*M. A. Ch.*). Bessarabie et Roumanie, 323.
Pelivan (*Ion G.*). La Bessarabie sous le régime russe, 1812-1918, 322.
— Chronologie de la Bessarabie, 1812-1919, 323.
— L'état économique de la Bessarabie, 323.
— Le mouvement et l'accroissement de la population en Bessarabie de 1812 à 1918, 322.
— L'union de la Bessarabie à la Roumanie, 322.
Schmidt (*M. A. Ch.*). Voir *Kroupensky* (*A. N.*).

HISTOIRE DE BULGARIE.

Constantinovitch (Dr *Costa*). Traitement des prisonniers en Bulgarie, 323.
Crimes (les) bulgares en Serbie occupée, 323.
Traité de paix entre les puissances alliées et associées et la Bulgarie, 124.

HISTOIRE DE DANEMARK.

Annales danici medii aevi, t. I; publ. par *Ellen Jœrgensen*, 323.
Jœrgensen (*Ellen*). Voir Annales danici.
Steenstrup (*Johannes*). Le Slesvig, 141.

HISTOIRE D'ÉGYPTE.

Sabry (*M.*). La question d'Égypte depuis Bonaparte jusqu'à la révolution de 1919, 324.

HISTOIRE D'ESPAGNE.

Carretero (*Luis*). La cuestión regional de Castilla la Vieja, 143.
Castañeda (*Valencia*). Crónicas de antaño tocantes a Medina de Rioseco, 142.
Collet (*H.*). Voir *Pereda* (*José M. de*).
Corral (*León de*). Don Alvaro de Luna, según testimonios inéditos de la época, 142.
Cunningham (*Charles Henry*). The Audiencia in the spanish colonies as illustrated by the Audiencia of Manila, 1583-1800, 110.
Echegaray (*Carmelo de*). Biblioteca de la excma Diputación de Vizcaya, 143.
Hennet de Goutel (baron). Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813, 301.
Ibarra y Rodriguez (*Eduardo*). Origen y vicisitudines de los titulos profesionales en Europa, especialmente en España, 142.
Nieto (*José Zurita*). Apuntes documentados sobre el año de la muerte del conde Don Petro Assurez, 142.
— Voir *Villalobos* (*Manuel Mañueco*).
Pereda (*José M. de*). Dans la montagne; trad. par *H. Collet* et *M. Perrin*, 143.
Perrin (*M.*). Voir *Pereda* (*José M. de*).
Saint-Teresa. Letters, I, 295.
Villalobos (*Manuel Mañueco*) et *Nieto* (*José Zurita*). Documentos de la iglesia colegial de Santa Maria la Mayor de Valladolid, 142.

HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS.

Duclos (*R. P.*). Histoire du protestantisme français au Canada et aux États-Unis, 147.
Fish (*C. R.*) et *Notenstein* (*W.*). Short bibliography of american history, 145.
Johnson (*Robert Underwood*). Collected poems, 1881-1919, 144.
Notenstein (*W.*). Voir *Fish* (*C. R.*).

HISTOIRE D'EXTRÊME-ORIENT.

Couvreur (*F. S.*). Géographie ancienne et moderne de la Chine, 138.
Focherini (*Attilio*). L'aurore d'un droit de la guerre chez les anciens Chinois, 139.
Gérard (*A.*). L'Extrême-Orient et la paix, 141.
Huang (*Fen Hua*). Public debts in China, 140.
Maybon (*Charles B.*). Histoire moderne du pays d'Annam, 1592-1820, 137.

Digitized by Google

HISTOIRE DE FRANCE.

Accords franco-italiens, 19001-902, 124.
Adam (*Paul*). Reims dévastée, 318.
Aragon (*Henri*). Héron de Villefosse et les fouilles de Ruscino, 148.
— Le jeu du ballon chez les Anciens, 148.
— Organisation de la compagnie des pompiers de Perpignan, 148.
— Projet de monument à Robespierre sur le pic du Canigou, 148.
— Saint-Jean-Pla-de-Corts historique et pittoresque, 148.
— Une rue de Perpignan en 1807, 148.
Boislisle (*J. de*). Voir *Saint-Simon*.
Boutros-Ghali (*Wacyf*). La tradition chevaleresque des Arabes, 145.
Carlier (*V.*). Le général Trochu, 277.
Chevalier (chanoine *Ulysse*). Gallia Christiana novissima, t. VII, 324.
Chuquet (*A.*). Le départ de l'île d'Elbe, 270.
Dejean (*Ernest*). La duchesse de Berry et la monarchie européenne, 272.
Ducray (*Camille*). Les peintres des victoires de Napoléon, 270.
Dutrait-Crozon (*H.*). Gambetta et la défense nationale, 263.
Dutrèb (*M.*) et *Granier de Cassagnac* (*P.-A. de*). Mangin, 128.
Fage (*René*). De la forme primitive du nom de Tulle, 149.
Figures de la bourgeoisie française. XV^e siècle-XIX^e siècle, 326.
Fundenburgh (*George Bær*). Feudal France in the french epic, 324.
Granier de Cassagnac (*P.-A. de*). Voir *Dutrèb* (*M.*).
Hachette (*Alfred*). Une fondation polonaise à Versailles. Le couvent de la reine, 327.
Labande (*L.-H.*). Inventaires du palais de Monaco, 1604-1731, 327.
La Brière (*Yves de*). Luttes de l'Église et luttes de la Patrie, 3^e série, 312.
Ladoire (D^r *E.*). Souvenirs d'un médecin-major, 277.
La Villehervé (*Bertran de*). François-Thomas de Baculard d'Arnaud, 325.
Lecestre (*L.*). Voir *Saint-Simon*.
Lerber (*Walther de*). L'influence de Clément Marot aux XVII^e et XVIII^e s., 326.
Louis-Jaray (*Gabriel*). La grande pitié de la terre de France, 318.
Martin-Ginouvier (*F.*). Piarron de Chamousset, fondateur de la « poste de ville » sous Louis XV, 146.
Maugny (comte *de*). Cinquante ans de souvenir, 277.
Mauveaux (*Julien*). Le fonds Beurnier aux archives communales de Montbéliard, 328.
Morris (*Henri*). Organisation du département des Alpes-Maritimes, 264.
Moulard (abbé *Jacques*). Lettres inédites du comte de Tournon, préfet à Rome, 1809-1814, 267.
Piton (*C.*). Le château de La Couharde, 149.
Récalde (*I. de*). Le message du Sacré-Cœur à Louis XIV et le P. de La Chaise, 327.
Régné (*Jean*). Les Autrichiens dans l'Ardèche en 1814 et 1815, 148.
Reiset (vicomte *de*). Joséphine de Savoie, comtesse de Provence, 1753-1813, 265.
Saint-Simon. Mémoires; table des t. I-XXVIII, par *L. Lecestre* et *Jean de Boislisle*, 326.
Schuré (*Édouard*). L'Alsace française, 328.
Stewart (*H. F.*). La sainteté de Pascal, 145.
Sturel (*René*). Bandello en France au XVI^e siècle, 325.
Trévis (*Auguste*). De Trèves à Tananarive, avril-juin 1907, 128.
Welschinger (*Henri*). L'alliance franco-russe; les origines et les résultats, 147.

HISTOIRE DE GRANDE-BRETAGNE.

Adamson (*John William*). A guide to the history of education, 153.
Bibliography of english economic history, 153.
Bradley (*Arthur Granville*). An old gate of England : Rye, Romney Marsh, and the western Cinque Ports, 329.
Doughty (*Arthur G.*). Voir *Knox* (captain *John*).
Foster (*William*). A guide to the India office record, 1600-1658, 153.
Gasquet (cardinal). Great Britain and the Holy See, 1791-1806, 152.
Haldane (viscount). Before the war, 152.
Knox (captain *John*). An historical Journal of the campaigns in North America, 1757-1760; publ. par *Arthur G. Doughty*, 112.
Law (*Narendra Nath*). Studies in ancient Hindu polity, t. I, 135.
Mookerji (*Radhakumud*). The fundamental unity of India from hindu sources, 135.
Mowat (*R. B.*). A new history of Great Britain, t. I, 150.
Osmond (*Percy H.*). The mystical poets of the English Church, 151.
Roberts (*R. A.*). The reports of the historical manuscripts Commission, 153.
Rose (*J. Holland*). Naval history and national history, 152.
Studer (*P.*). The study of anglo-norman, 150.

Digitized by Google

Tanner (*J. R.*). Samuel Pepys and the royal navy, 151.
Thornley (*Isobel D.*). England under the Yorkists, 1460-1485, 150.
Weiner (*A.*). Select passages illustrating commercial and diplomatic relations between England and Russia, 153.
Westlake (*H. F.*). Westminster; a historical Sketch, 153.

HISTOIRE DE HONGRIE.

Erdély (*J.*). Voir *Papp* (*J. V.*).
Papp (*J. V.*) et *Erdély* (*J.*). Les Magyars peints par eux-mêmes, 154.

HISTOIRE D'ITALIE.

Abba (*Giuseppe-Cesare*). Pagine di storia; publ. par *G. Castellini*, 263.
— Storia dei Mille, 5e édit., 278.
Adriaticus. Da Trieste a Valona, 284.
Agnelli. Il fattore economico nella formazione dell' unità italiana, 271.
Alberti (*A.*). Le assemblee cisalpine, 265.
— Voir *Montalcini* (*C.*).
Albini (*Decio*). La Lucania e Garibaldi nella rivoluzione del 1860, 278.
Anzilotti (*Antonio*). Del neoguelfismo all' idea liberale, 260.
B. C. Les dessous de l'affaire de Fiume. Quelques documents, 154.
Bachi (*Riccardo*). L'Italia economica, 253.
Baldi (*Tommasina*). Un episodio della politica ecclesiastica di Napoleone, 267.
Balsamo-Crivelli (*Gustavo*). Voir *Gioberti* (*Vincenzo*).
Baratta (*Mario*). Giuseppe Mazzini ed il confine orientale d'Italia, 259.
Barbagallo (*Conrado*). Le biblioteche in Italia, 250.
— L'Italia dal 1870 ad oggi, 252.
Barbèra (*Gaspero*). Lettere di Gaspero Barbèra, tipografo editore, 1841-1879; préface d'*A. D'Ancona*, 253.
Barbiera (*Raffaello*). La principessa Belgiojoso, 264.
— Per la storia del giornalismo italiano; l'alba del « Corriere della sera », 253.
Barone (*Enrico*). La storia militare della nostra guerra fino a Caporetto, 287.
Battesti (*D.*). Un patriote italien : Massimo d'Azeglio, 262.
Battisti (*C.*). Il Trentino, 284.
Bellucci (*Giuseppe*). Folklore di guerra, 288.
Benassi (*Umberto*). Guglielmo du Tillot; un ministro riformatore del sec. XVIII, 266.
Benassi (*Umberto*). Il generale Bonaparte ed il duca e i giacobini di Parma et Piacenza, 266.
Benco (*S.*). Gli ultimi anni della dominazione austriaca a Trieste, 283.
Bergmann (*H.*). Mazzini et les Slaves, 259.
Bodereau (*Pierre*). Bonaparte à Ancône, 267.
Bolléa (*L. Cesare*). Ancora il « grido di dolore » del 1859, 277.
— Silloge di lettere del risorgimento di particolare attinenza all' alleanza franco-italiana, 277.
Bonnefon-Craponne (*L.*). L'Italie au travail, 254.
Bonopera (*Augusto*). Sinigaglia nel 1848-1889, 276.
Bordoni (*G.*). Storia completa della guerra italo-turca, 257.
Borgese (*G. A.*). L'Italie contre l'Allemagne; trad. par Mlle *T. Laignel*, 286.
Botarelli (*Alberto*). Compendio di storia coloniale italiana, 256.
Boudet (*Alfredo*). Varese et la prima repubblica cisalpina, 1800-1802, 266.
Bourgin (*Georges*). L'antigermanisme et la méthodologie historique en Italie, 250.
— Le bureau historiographique italien de la mobilisation, 250.
— Deux garibaldiens français : Paul de Flotte, Édouard Lockroy, 263.
— La question agraire en Italie, 254.
Bratti (*Ricciotti*). La fine della Serenissima, 269.
Bravetta (*E.*). L'insidia sottomarina e come fu debellata, 256.
Brenna (*Paulo G.*). L'emigrazione italiana nel periodo antebellico, 254.
C. M. La guerra d'Italia per terra e per mare, 287.
Cabrini (*Angiolo*). La legislazione sociale, 254.
Caburi (*Franco*). L'Austria e l'Italia, 286.
Cappelletti (*Licurgo*). I processi politici di Milano e Mantova, 1851-1853, 275.
Cappello (*G.*). La Grande Armata, 270.
Caranza (baron *Livio*). Antonio Maghella; publ. par le commandant *H. Weil*, 269.
Cardona (*P.*). La Sicilia durante la prima e la secunda coalizione contro la Francia, 268.
Caronte (*F.*). La vita e le memorie del patriotta Comasco F. Caronte, 271.

Digitized by Google

Casati (comtesse *Luisa*). I volontari ed i bersaglieri lombardi, 273.
Casini (*T.*). Voir *Pedrotti* (*P.*).
Cassi (*Gallio*). Les Napoléons et l'Adriatique, 279.
Castellani (*E.*). Il moto di Romagna dell' agosto 1843, 272.
Castellini (*Guallerio*). Diarii inediti di Baratieri, 281.
— Voir *Abba* (*Giuseppe-Cesare*).
Causa (*C.*). La guerra italo-turca e la conquista della Tripolitania e della Cirenaica, 257.
Cesareo (*G. A.*). L'anima di Francesco Crispi, 281.
Cesari (*C.*). La difesa di Roma nel 1848, 273.
Chervoillot (*Louis*). Littérature de guerre en Italie, 288.
Chopin (*Jules*). L'unité de la politique italienne, 282.
Cian (*Vittorio*). Voir *Gioberti* (*Vincenzo*).
Ciasca (*Raffaele*). Le origini del « Programma per l'opinione nazionale » del 1847-1848, 272.
Coccia (*G.*). Garibaldi e suoi volontari a Villaflori, Monterotondo, Mentana, 280.
Colajanni (*N.*). I partiti politici in Italia, 282.
Collocci (*Adriano*). Paolo de Flotte, 1817-1860, 263.
Colombo (*Adolfo*). L'Inghilterra nel risorgimento italiano, 275.
Comandini (*Alf.*). Gli Italiani in Russia nel 1812, 270.
Coopération (la) franco-italienne, 287.
Corti (*Antonio*). Gli Italiani in Russia, 270.
Cosenz (*Enrico*). Custozza ed altri scritti inediti; publ. par *Guardione* (*F.*), 279.
Croce (*Benedetto*). Gli scritti di Francesco De Sanctis; 253.
— La Rivoluzione napoletana del 1799, 3e édit., 268.
— Una famiglia di patriotti, 261.
— Voir *Poerio* (*Alessandro*).
Cuoco (*Vincenzo*). Saggio storico sulla rivoluzione napoletana del 1799; publ. par *Fausto Nicolini*, 268.
Curàtolo (*Girolamo*). Garibaldi e le donne, 264.
Curti (*G. B.*). L'ordinamento del servizio archivistico corrente in un comando al fronte, 283.
Cuttin (*Vittorio*). Guglielmo Oberdan, 280.
Dall' Olio (*A.*). Cospirazioni e cospiratori, 1852-1856, 276.
D'Ancona (*A.*). Voir *Barbèra* (*Gaspero*).
De Antonio (général *C.*). Austria e Piemonte nel 1793, 265.
Degli Alberti (*Mario*). La politica estera del Piemonte sotto Carlo Alberto, 272.
Degli Azzi (*G.*). Gli archivî della storia d'Italia, 250.
Dejob (*Charles*). Histoire de la Société d'études italiennes, 251.
Del Bono (capitaine *Giulio*). La spedizione Zambianchi, 278.
Delfrancesco. Voir *Pedrotti* (*P.*).
Della Volta (*R.*). La Tripolitaine, 258.
Denis (*E.*). L'Italie et l'Autriche, 285.
Depoli (*Guido*). Fiume e la Liburnia, 284.
De Sanctis (*F.*). Lettere da Zurigo a Diomede Marvasi, 1856-1860; publ. par *Elisabeta Marvasi*, 253.
Dillon (*E. J.*). From the triple to the quadruple alliance, 287.
Dobelli (*Bice*). Voir *Trevelyan* (*G. M.*).
Dolciotti (*Eugenio*). Da Napoli a Adua, 1895-1896, 281.
Douin (*G.*). La Méditerranée de 1803 à 1805, 270.
Driault (*Éd.*). Rome et Napoléon, 267.
Dudon (le Père). Les courbes de la politique italienne, 286.
Errera (*Anna*). Garibaldi, 263.
— (*C.*). Italiani e Slavi nella Venezia Giulia, 284.
Falchi (*L.*). Nuove asservazioni sul sentimento civile del Leopardi, 258.
Ferrari (*A.*). Principi e fasi del Risorgimento italiano, 252.
— (*Charles*). Inscriptions et souvenirs de l'armée française d'Italie, 1796-1797, 269.
Filareti (général). La pensée de Mazzini, 260.
Finzi (*G.*). Giacomo Leopardi, sa vie et son œuvre; trad. par Me *Thiérard-Baudrillard*, 258.
Fiorani. Appunti storici sul territorio, borgo e castello di Mombione, 265.
Fortunato (*Giustino*). L'ultimo autografo politico di re Gioacchino Murat, 269.
— Voir *Petrucelli della Gatina* (*F.*).
Fradeletto (*Antonio*). Giacomo Leopardi, 258.
Galimberti (*Tancredo*). I martiri irredenti della nostra guerra, 284.
Gamerra (*Edgardo*). La campagna del 1848; il contributo toscano, 273.
Ghelli (*S.*). La maschera dell' Austria nell' Adriatico orientale, 284.
Gherardi (*Alessandro*). Voir *Guicciardini* (*Francesco*).
Ghibellini-Tornielli (*Giovanni*). Gli Austriaci a Novara nel 1859, 277.
Ghisleri (*A.*). Metafisica germanica e mentalità italiana, 261.
Giacchetti (*Cipriano*). La vigilia di Trento, 284.

Digitized by Google

Gioberti (*Vincenzo*). Del primato morale et civile degli Italiani; publ. par *G. Balsamo-Crivelli*, 261.
— Lettere, 1833-1849; publ. par *Vittorio Cian*, 261.
— L'Ultima replica ai municipali, 260.
Giorgio (général *A. di*). L'alliance franco-italienne; trad. par *Georges Hervo*, 251.
Giuffrida. L'effort économique et financier de l'Italie pendant la guerre, 255.
Gonni (*Giuseppe*). Fatti e documenti della marina italiana, 279.
Gray (*Ezio M.*). Caporetto, 287.
Graziadei (*Antonio*). La questione agraria in Romagna, 254.
Guardione (*F.*). I Mille, 278.
— Voir *Cosenz* (*Enrico*).
Guéhéneuc (*O.*). La revanche de Lissa, 256.
Guicciardini (*Francesco*). La storia d'Italia; publ. par *Alessandro Gherardi*, 293.
Guida-Annuario della Tripolitania, 1916-1917, 257.
Gustarelli (*Andrea*). Il Conciliatore, 271.
Halphen (*Louis*). A propos d'une nouvelle Revue historique italienne, 251.
Harring (*Paolo Harro*). Memorie sulla « Giovine Italia »; publ. par *Mario Menghini*, 272.
Hauvette. Les études italiennes, 252.
Hazard (*Paul*). Leopardi, 258.
Hervo (*Georges*). Voir *Giorgio* (général *A. di*).
Hurd (*Archibald*). Italian sea power in the great war, 256.
Infamie (le) della dominazione austriaca in Italia, 275.
Joly (*Henri*). Les universités italiennes, 249.
— Études sociales sur l'Italie. L'Ombrie, 253.
Labanca (*B.*). La guerra italo-turca, 257.
Laignel (M^lle^ *T.*). Voir *Borgese* (*G. A.*).
Laria (*Sante*). I fasti militari dei finanzieri d'Italia, 255.
Latles (*Alessandro*). Trieste nella storia politica e giuridica d'Italia, 284.
Laugier (*de*). In Russia nel 1812. Memorie; publ. par *C. G. Pini*, 270.
Lazzari (*Alfonso*). Lettera di Eleonora Ruffini a E. Benza, 260.
Lémonon (*Ernest*). L'Allemagne à la conquête de l'Italie, 282.
— L'après-guerre et la main-d'œuvre italienne en France, 254.
— L'Italie économique et sociale de 1861 à 1912, 253.
Lémonon (*Ernest*). La politique coloniale de l'Italie, 257.
Leonetti (*Francesco*). La mobilitazione industriale italiana, 255.
Levi (*L.*). Condizioni familiari degli Ebrei di Firenze nel 1810, 267.
Lévy (*R.-G.*). L'Italie économique, 255.
Lockroy (*Édouard*). Au hasard de la vie; notes et souvenirs, 278.
Luca (*F. de*). Giuseppe Mazzini e le più importanti questioni politico-sociali odierne, 259.
Luchaire (*Julien*). Les relations intellectuelles franco-italiennes, 252.
Luzio (*Alessandro*). Austria e Toscana, 1824-1859, 275.
— Felice Orsini, 262.
— Francesco Giuseppe et l'Italia, 279.
— Voir *Mazzini* (*Maria*).
Maggiore (*Giuseppe*). Gioberti e Fichte, 260.
Malvezzi (*Aldobrandino*). L'Italia e l'Islam in Libia, 258.
Manducci (*C.*). L'essor industriel de l'Italie, 255.
Manno (*Alessandro*). Bibliografia storica degli stati della monarchia di Savoia, 250.
Mannucci (*F. L.*). Giuseppe Mazzini e la prima fase del suo pensiero letterario, 259.
Maranelli (*C.*) et *Salvémini* (*Gaetano*). La questione adriatica, 285.
Marchesi (*Vincenzo*). Storia documentata della rivoluzione e della difesa di Venezia, 1848-1849, 274.
Marchetti (*Livio*). Il Trentino nel risorgimento, 283.
Mari (*Marino*). L'arresto di Garibaldi e il ministero Menabrea, 280.
Martini (*Ferdinando*). Voir *Passerini de' Rilli* (*Luigi*).
Marvasi (*Elisabeta*). Voir *De Sanctis* (*F.*).
Maugain (*Gabriel*). L'opinion italienne et l'intervention de l'Italie dans la guerre actuelle, 286.
Mauro (*R.*). Il « disfattismo » nella disfatta di Novara, 260.
Mazzini (*Maria*). Carteggio inedito, 1834-1839; publ. par *Alessandro Luzio*, 259.
Melchiorri (*Enrico*). La lotta per l'italianità delle terre irredente, 1797-1915, 283.
Menghini (*Mario*). Voir *Harring* (*Paolo*).
Momigliano. Dall' influsso francese alla coscienza italiana, 268.
Montalcini (*C.*) et *Alberti* (*A.*). Assemblee della repubblica cisalpina, 265.
Montesquiou (*Léon de*). 1870. Les causes politiques du désastre, 277.
Monti (*Santo*). Pagine di storia Co-

Digitized by Google

masca contemporanea, 1821-1859, 271.
Natali (*Giulio*). L'idea del Primato italiano prima di Vincenzo Gioberti, 260.
— La vita e il pensiero di Francesco Lomonaco, 1792-1810, 268.
— Un gentiluomo patriota e cosmopolita del secolo XVI, 264.
Nazari Micheli (*Ida*). Fanti, medici e Garibaldi, 263.
Nicastro (*S.*). Contributo alla storia economica, sociale e politica della Sicilia nel secolo XIX, 278.
Nicolini (*Fausto*). Voir *Cuoco* (*Vincenzo*).
Ninno (*Giuseppe de*). La Carboneria in Altamura, 1820-1821, 271.
Noberasco (*Filippo*). Savona durante il dominio napoleonico, 270.
Nostra guerra (la), 283.
Omodeo (*A.*), *Peglio* (*V.*) et *Valenti* (*Gh.*). La colonia Eritrea, condizioni e problemi, 256.
Orsi (*Pietro*). Cavour e la formazione del regno d'Italia, 276.
Pagine geografiche della nostra guerra, 283.
Pailleron (M^me^). La princesse Christine de Belgiojoso, 264.
Palamenghi-Crispi (*Tommaso*). La prima guerra d'Africa, 281.
Palmarochi (*R.*). Francesi e Napoletani nel 1799, 268.
— Il problema dell' Austria negli scrittori italiani durante la neutralità, 283.
Panella (*Antonio*). Gli studi storici in Toscana nel secolo XIX, 251.
Pascal (*C.*). Le scritture filologiche di G. Leopardi, 258.
Passerini de' Rilli (comte *Luigi*). Diario inedito; publ. par *Ferdinando Martini*, 273.
Pedrotti (*P.*). La missione diplomatica di un filosofo irredento, 261.
—, *Casini* (*T.*) et *Delfrancesco*. La Venezia Tridentina, 1810-1814, 269.
Peglio (*V.*). Voir *Omodeo* (*A.*).
Pélissier (*Léon-G.*). A la veille des Pâques véronaises, 269.
Pellegrini (*Carlo*). Edgar Quinet e l'Italia, 252.
Petrucelli (*Ferdinando*). La rivoluzione di Napoli nel 1848; publ. par *Francesco Torraca*, 274.
Petrucelli della Gattina (*F.*). I moribondi del palazzo Carignano; publ. par *G. Fortunato*, 279.
Piccolo (*Valentino*). Glorie e martirii nelle poesia di Gabriele d'Annunzio, 286.
Pingaud (*Albert*). Bonaparte et la République italienne, 266.
— L'Italie depuis 1870, 280.
Pini (*C. G.*). Voir *Laugier* (*de*).
Piot (*Stéphane*). Gabriel d'Annunzio et la politique nationale en Italie, 286.
Poerio (*Alessandro*). Il carteggio letterario ed altre prose; publ. par *B. Croce*, 261.
Poggioloni (*A.*). La Spezia nel periodo napoleonico, 270.
Politica (la) navale dell' Italia e degli altri stati belligeranti e dei neutrali nell' ora presente, 256.
Polver (*Gaetano*). Radetzky a Verona nel 1848, 274.
Prato (*G.*). La fonti storiche della legislatione economica di guerra. Il controllo dei cambî nel 1798, 265.
Prezzolini (*Giuseppe*). Antologia del popolo Italiano, 288.
— Il processo di Cadorna, 288.
Prunas (*P.*). Il gabinetto scientifico-letterario G.-P. Vieusseux, 1819-1914, 253.
Rava (*Luigi*). Il giornale di Bonaparte in Italia, 266.
Revendications (les) italiennes au Congrès de la paix, 284.
Roncagli (*G.*). Guerra italo-turca, 1911-1912, 257.
Rondoni (*Giuseppe*). I giornali umoristici fiorentini, 1859-1861, 278.
Rota (*Ettore*). Gaetano Salvémini, 251.
Salvémini (*Gaetano*). Il ministro della mala via, 282.
— La pensée et l'action chez Mazzini, 259.
— La politica estera di Francesco Crispi, 281.
— Voir *Maranelli* (*C.*).
Sanesi (*Ireneo*). Spalato e la questione dalmatica, 284.
Sanson (*Giulia*). Il risorgimento italiano e la poesia patriottica italiana, 264.
Secrétant (*Gilberto*). Alessandro Poerio, 262.
Seignobos (*Ch.*). Le passé et l'avenir de l'Italie, 252.
Serban (*N.*). Leopardi sentimental, 258.
Sforza (*G.*). La caduta della repubblica di Venezia, 269.
Silva (*Pietro*). Da Lissa a Premuda, 256.
— I problemi fatali agli Absburgi, 284.
— Il sessantasei; studi storici, 279.
Simioni (*A.*). Orazio Nelson e le sue incantatrici, 268.
Sorbelli (*Albano*). Delle cose operate dalla r. Deputazione di storia patria per le provincie di Romagna, 1814-1910, 251.
— Inventarî dei manoscritti delle biblioteche d'Italia, 250.
— La prima edizione della lettera di

Digitized by Google

Giuseppe Mazzini a Carlo-Alberto, 258.
Sobrero (*Mario*). Sulle navi d'Italia, 256.
Solmi (*Arrigo*). Biblioteca dell' Università popolare, 252.
— (*Edmondo*). Mazzini e Gioberti, 260.
Susmel (*Edoardo*). Le droit italique de Fiume, 284.
Tamaro (*Attilio*). Il trattato di Londra e le revendicazioni italiane, 286.
Thiérard-Baudrillard (M^e^). Voir *Finzi* (*G.*).
Torraca (*Francesco*). Voir *Petrucelli* (*Ferdinando*).
Torrelli (*Luigi*). La critica letteraria italiana negli ultimi cinquant' anni, 252.
— L'evoluzione del teatro contemporaneo in Italia, 252.
Travali (*Giuseppe*). Vicende che produssero le riforme costituzionali del 1812 in Sicilia, 269.
Trésal (abbé *J.*). L'annexion de la Savoie à la France, 1848-1860, 277.
Trevelyan (*G. M.*). La formazione dell' Italia; trad. par *Bice Dobelli*, 263.
— Garibaldi ed arte della guerra rivoluzionaria, 263.
Ultima (l') dominazione austriaca e la liberazione del Veneto nel 1866, 280.
Valenti (*Gh.*). Voir *Omodeo* (*A.*).
Visconti (*Alessandro*). La codificazione del processo civile a Milano, 1784-1795, 271.
Weil (commandant *Henri*). La question romaine, 1856-1860, 278.
— Voir *Caranza* (baron *Livio*).
Zumbini (*Bonaventura*). W. E. Gladstone nelle sue relazioni con l'Italia, 275.

HISTOIRE DES PAYS-BAS.

Blok (*P. J.*). Willem de eerste, Prins van Oranje, 1^re^ partie, 297.
Colenbrander. Jan Pietersz Coen; bescheiden omtrent zijn bedrijf in Indië, 330.
Hoogewerff. De twee reizen van Cosimo de Medici, prins van Toscane, door de Nederlanden, 1667-1669, 300.

HISTOIRE DE POLOGNE.

Grabianski (*Alexandre*). La Pologne et la Lithuanie, 155.

HISTOIRE DE PORTUGAL.

Ferrão (*António*). Da importância dos documentos diplomaticos em história, 155.
Ferrão (*António*). O povo na história de Portugal. A restauraçao de 1640, 155.
— Os arquivos da historia de Portugal no Estrangiero, 155.
— Portugueses ilustres. Gomes Freire na Russia, 156.

HISTOIRE DE ROUMANIE.

Djuvara (*Mircea*). La guerre roumaine, 1916-1918. 157.
Gorceix (*Septime*). Voir *Jorga* (*N.*).
Jorga (*N.*) et *Gorceix* (*Septime*). Anthologie de la littérature roumaine, des origines au XX^e^ siècle, 156.

HISTOIRE DE RUSSIE.

Noskoff (général *A. A.*). Nicolas II inconnu, commandant suprême, allié, chef d'État, 158.

HISTOIRE DE SUÈDE.

Vaucher (*P.*). La réforme constitutionnelle et l'avènement des partis démocratiques en Suède, 158.
Wiltrock (*G.*). Svenska Handelskompaniet och kopparhandeln under Gustav II Adolf, 330.

HISTOIRE DE SUISSE.

Reynold (*G. de*). Comment se forme une nation : la Suisse, sa terre et son histoire, 159.

HISTOIRE DE TCHÉCO-SLOVAQUIE.

Guide du visiteur des collections conservées dans le musée ethnographique de Prague, 159.

HISTOIRE DE TURQUIE.

Nihad-Rechad. Les Grecs à Smyrne. Nouveaux témoignages sur leurs atrocités, 159.
Turquie (la) moderne, 159.

HISTOIRE DE YOUGOSLAVIE.

Chopin (*Jules*). Les Yougoslaves et l'Entente, 285.
Gauvain (*Auguste*). La question yougoslave, 285.
Musoni (*F.*). Gli Sloveni, 284.
Primorac (*Vouk*). La question yougoslave, 270.
Urban (*C. O.*). Sloveni ed il movimento jugoslavo, 284.
Volnovitch (comte *de*). La Dalmatie, l'Italie et l'unité yougoslave, 1797-1917, 285.

HISTOIRE DE LA MUSIQUE.

Landormy (*Paul*). Brahms, 160.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES.

ARTICLES DE FOND.

Pages

BOISSONNADE (P.). Le mouvement commercial entre la France et les îles Britanniques au XVI^e siècle; *1re partie* 193

DOUCET (Roger). Pierre Du Chastel, grand aumônier de France; *suite et fin* 1

MÉLANGES ET DOCUMENTS.

HALPHEN (Louis). Études critiques sur l'histoire de Charlemagne. VI. Le couronnement de l'an 800. . . 58

TRICOCHE (George Nestler). Batailles oubliées. Les Anglais à Buenos-Ayres, 5-6 juillet 1807. 229

BULLETIN HISTORIQUE.

Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT 78

Histoire d'Italie. Période du Risorgimento, 1789-1920, par G. BOURGIN 249

COMPTES-RENDUS CRITIQUES.

BLOK (P.-J.). Willem de eerste, Prins van Oranje, I (**Albert Waddington**). 297

CARCOPINO (J.). Virgile et les origines d'Ostie (**A. Piganiol**) 290

CIACERI (Emmanuele). Studi sulla storia politica e sulla tradizione letteraria della Repubblica e dell' Impero (**Ch. Lécrivain**) 108

CUNNINGHAM (Charles Henry). The Audiencia in the Spanish colonies, as illustrated by the Audiencia of Manilla, 1583-1800 (**G. Desdevises du Dezert**) . 110

GUICCIARDINI (Francesco). La Storia d'Italia, publ. par Alessandro GHERARDI (**Jean Alazard**). 293

HENNET DE GOUTEL (baron). Le général Cassan et la défense de Pampelune, 25 juin-31 octobre 1813 (**Alf. Morel-Fatio**) 301

[SUPPLÉMENT AU NUMÉRO DE JUILLET-AOÛT 1920.]

Digitized by Google

Pages

HOOGEWERFF (Dr). De twee reizen van Cosimo de Medici, Prins van Toscane, 1667-1669 (**Albert Waddington**) 300

KAUTSKY (Karl). Die deutschen Dokumente zum Kriegsausbruch (**Émile Laloy**) 304

— Wie der Weltkrieg entstand (**Id.**) 304

KNOX (captain John). An historical journal of the campaigns in North America, 1757-1760 (**R. de Kerallain**) 112

LOUIS-LUCAS (Pierre). Volonté et cause (**E. Jolton des Longrais**) 119

MILLET (René). Socrate et la pensée moderne (**G. Glotz**) . 289

Psaumes (les). Traduction nouvelle (**Ch. Guignebert**) . . 105

SAINT TERESA. Letters (**Alf. Morel-Fatio**) 295

VANDER SMISSEN (Ed.). Léopold II et Beernaert (**Eug. Hubert**) 302

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES.

Histoire d'Allemagne (Ch. BÉMONT, Ch. SCHMIDT) . . . 133, 321
Histoire de Belgique (Ch. BÉMONT) 134
Histoire de Bessarabie (Ch. BÉMONT, Th. SCHŒLL) . . . 322
Histoire de Bulgarie (Ch. BÉMONT) 323
Histoire de Danemark (Ch. BÉMONT, Chr. PFISTER) . . . 141, 323
Histoire d'Égypte (Ch. BÉMONT) 324
Histoire d'Espagne (Alf. MOREL-FATIO, Jean RÉGNÉ) . . 142
Histoire d'Extrême-Orient (P. MASSON-OURSEL) 135
Histoire de France (P. ALFARIC, Ch. BÉMONT, Marc BLOCH, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, E. DUCHESNE, H. HAUSER, L. LÉVY-GUÉNOT, Chr. PFISTER, Jean RÉGNÉ, Louis VILLAT) 145, 324
Histoire de Grande-Bretagne (Ch. BÉMONT, A. JEANROY) . 150, 329
Histoire de Hongrie (Th. SCHŒLL) 154
Histoire d'Italie (Ch. BÉMONT) 154
Histoire de Pologne (Ch. BÉMONT) 155
Histoire de Portugal (Alf. MOREL-FATIO) 155
Histoire de Roumanie (Ch. BÉMONT, G. HUISMAN) . . . 156
Histoire de Russie (G. HUISMAN) 158
Histoire de Suède (Ch. BÉMONT, A. GANEM) 158, 330
Histoire de Suisse (Ch. BÉMONT) 159
Histoire de Tchéco-Slovaquie (Ch. BÉMONT) 159
Histoire de Turquie (Ch. BÉMONT) 159
Histoire de l'Antiquité (E. CAVAIGNAC, Ch. LÉCRIVAIN) . . 130, 320
Histoire de la Guerre (Ch. BÉMONT, G. BOURGIN, Ch. DARTIGUE, R. DOUCET, G. HUISMAN, R. LÉVY-GUÉNOT, Th. SCHŒLL) 124, 316

Digitized by Google

Pages
Histoire de la Musique (L. HALPHEN) 160
Histoire des États-Unis (Ch. BÉMONT) 144
Histoire des Pays-Bas 330
Histoire générale (Ch. BÉMONT, A. GANEM, Ch. GUIGNEBERT, H. HAUSER, P. MASSON-OURSEL, Th. SCHŒLL) 122, 308

RECUEILS PÉRIODIQUES ET SOCIÉTÉS SAVANTES.

ALLEMAGNE.

1. Historische Vierteljahrschrift 347
2. Klio 351

CANADA.

1. Review of historical publications relating to Canada . 355

ÉTATS-UNIS.

1. American historical review (the) 360

FRANCE.

1. Académie des inscriptions et belles-lettres 180, 347
2. Académie des sciences morales et politiques 181
3. Annales de géographie 161
4. Annales révolutionnaires 161, 331
5. Bibliothèque de l'École des chartes 331
6. Bulletin de la Soc. de l'hist. du protestantisme français. 161, 332
7. Bulletin hispanique 162, 333
8. Correspondant (le) 171, 341
9. Études. Revue fondée par des PP. de la Cie de Jésus . 172, 342
10. Grande Revue (la) 173, 342
11. Mercure de France 174, 343
12. Moyen âge (le) 162
13. Nouvelle Revue historique de droit français et étranger. 333
14. Polybiblion 163, 334
15. Révolution de 1848 (la) 164, 334
16. Révolution française (la) 335
17. Revue critique d'histoire et de littérature 165, 335
18. Revue de l'histoire des colonies françaises 167
19. Revue de l'histoire des religions 168, 339
20. Revue de Paris (la) 176, 343
21. Revue des Deux Mondes 177, 345
22. Revue des études anciennes 339
23. Revue des études historiques 168

Digitized by Google

Pages
24. Revue d'histoire de l'Église de France 337
25. Revue générale du droit 170, 341

GRANDE-BRETAGNE.

1. Quarterly Review (the) 365

CHRONIQUE.

Allemagne 185
Belgique 186, 366
Canada 188
États-Unis 189, 367
France 182, 366
Grande-Bretagne 189
Italie 190
Pays-Bas 191, 367
Russie 191

INDEX BIBLIOGRAPHIQUE 368

ERRATUM 192

Le gérant : R. LISBONNE.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE DE PARIS

Capital : 200 millions de francs entièrement versés.

Siège social : **14, rue BERGÈRE. — Succursale : 2, place de l'OPÉRA, Paris.**

OPÉRATIONS DU COMPTOIR : Bons à échéance fixe, Escompte et Recouvrements, Escompte de chèques, Achat et Vente de Monnaies étrangères, Lettres de Crédit, Ordres de Bourse, Avances sur Titres, Chèques, Traites, Envois de Fonds en Province et à l'Étranger, Souscriptions, Garde de Titres, Garantie contre les Risques de remboursement au pair, Paiement de coupons, etc.

AGENCES : 44 Bureaux de quartiers dans Paris. — 17 Bureaux de Banlieue. — 223 Agences en Province. — 11 Agences dans les Colonies et Pays de protectorat. — 13 Agences à l'Étranger.

LOCATION DE COFFRES-FORTS : Le Comptoir tient un service de coffres-forts à la disposition du public : *14, rue Bergère; 2, place de l'Opéra; 147, boulevard Saint-Germain; 49, avenue des Champs-Elysées; 35, avenue Mac-Mahon; 12, boulevard Raspail*, et dans les principales Agences de France. — Une clef spéciale unique est remise à chaque locataire. — La combinaison est faite et changée par le locataire à son gré. — Le locataire peut seul ouvrir son coffre.

BONS A ÉCHÉANCES FIXES. Intérêts payés sur les sommes déposées : De 6 à 11 m. 1/2, 1 1/2 0/0; De 1 à 2 ans, 2 0/0. — Au delà de 2 ans et jusqu'à 4 ans, 3 0/0. Les Bons, délivrés par le COMPTOIR NATIONAL aux taux d'intérêts ci-dessus, sont à ordre ou au porteur, au choix du Déposant. Les intérêts sont représentés par des *Bons d'intérêts* également à ordre ou au porteur, payables semestriellement ou annuellement suivant les convenances du Déposant. Les *Bons de capital et d'intérêts* peuvent être endossés et sont par conséquent négociables.

VILLES D'EAUX, STATIONS ESTIVALES ET HIVERNALES. Le COMPTOIR NATIONAL a des agences dans les principales *Villes d'Eaux;* Aix-en-Provence, Aix-les-Bains, Antibes, Bagnères-de-Luchon, Bagnoles-de-l'Orne, Bayonne, Biarritz, Boulogne-sur-Mer, Bourboule (La), Brest, Calais, Cannes, Châtel-Guyon, Cherbourg, Compiègne, Dax, Deauville, Dieppe, Dunkerque, Enghien, Fontainebleau, Havre (Le), Hyères, Menton, Mont-Dore (Le), Nice, Pau, Rochelle (La), Saint-Germain-en-Laye, Saint-Malo, Saint-Nazaire, Toulon, Trouville, Vichy, Tunis, Monte-Carlo, Saint-Sébastien, Alexandrie, Le Caire (Égypte), etc. Ces agences traitent toutes les opérations comme le siège social et les autres agences, de sorte que les Étrangers, les Touristes, les Baigneurs peuvent continuer à s'occuper d'affaires pendant leur villégiature.

LETTRES DE CRÉDIT POUR VOYAGES. Le COMPTOIR NATIONAL D'ESCOMPTE délivre des *Lettres de Crédit* circulaires payables dans le monde entier auprès de ses agences et correspondants; ces Lettres de Crédit sont accompagnées d'un carnet d'identité et d'indications et offrent aux voyageurs les plus grandes commodités en même temps qu'une sécurité incontestable.

SALONS DES ACCRÉDITÉS, Succursale, 2, place de l'Opéra.

Installation spéciale pour voyageurs. Émission et paiement de lettres de crédit. Bureau de change. Bureau de poste. Réception et réexpédition des lettres.

CHEMINS DE FER DE PARIS A LYON ET A LA MÉDITERRANÉE

Circuit automobile de l'Avallonnais. — Les touristes désireux d'excursionner dans l'Avallonnais apprendront avec plaisir que la Cie P.-L.-M. a organisé dans cette région, au départ d'Avallon, un Circuit automobile permettant de visiter, dans la même journée, le Monastère de la Pierre-qui-Vire et son curieux calvaire, Quarré-les-Tombes, Chastellux et son château, Pierre-Perthuis avec son admirable panorama sur la vallée de la Cure, Saint-Père, Vézelay et sa remarquable église de la Madeleine de pur style roman, Pontaubert, etc...

Pour plus amples renseignements, demander le prospectus spécial à l'Agence P.-L.-M. de renseignements, 88, rue Saint-Lazare, à Paris, aux Bureaux de renseignements, Bureaux de ville, Agence de voyages, etc.

CHEMIN DE FER DE PARIS A ORLÉANS

Voyages au Maroc. — 1° Par Bordeaux-Casablanca. Billets directs simples des trois classes de Paris-Quai d'Orsay, Orléans, Tours, Limoges et Gannat pour Casablanca et *vice versa*, avec enregistrement direct des bagages des villes ci-dessus pour Casablanca. Validité des billets simples, 15 jours. — Traversée en trois jours.

La Compagnie d'Orléans a ouvert à Casablanca, 4, rue de l'Horloge, une Agence officielle où l'on trouve des billets pour toutes gares de son réseau et où l'on enregistre directement les bagages pour les mêmes destinations.

2° Par l'Espagne et Tanger. C'est la voie offrant la plus courte traversée maritime (3 heures seulement entre Algésiras et Tanger avec services quotidiens). Entre Paris et Algésiras, *via* Bordeaux-Madrid et *vice versa*, billets directs simples et d'aller et retour avec enregistrement direct des bagages.

Digitized by Google

Viennent de paraître :

TRAVAILLEURS ET MARCHANDS
DANS L'ANCIENNE FRANCE

PAR **HENRI HAUSER**

Correspondant de l'Institut

Professeur à la Sorbonne

1 vol. in-8° de la *Bibliothèque générale des sciences sociales* . . . . . 14 fr.

LA MARCHE A LA GUERRE

DEUX DEVOIRS — DEUX TRANCHÉES

PAR **JACQUES BARDOUX**

Professeur à l'École des Sciences politiques

1 vol. in-8° de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* . . . . . 18 fr.

LE TRAVAIL DANS L'EUROPE MODERNE

PAR

GEORGES RENARD
Professeur au Collège de France

G. WEULERSSE
Docteur ès lettres, Professeur au lycée Carnot

1 vol. in-8° de l'*Histoire universelle du travail*, avec 29 gravures dans le texte. 16 fr. 80

LA PSYCHOLOGIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

PAR **GEORGES DWELSHAUVERS**

Professeur au Séminaire de philosophie de Barcelone

1 vol. in-8° de la *Bibliothèque de philosophie contemporaine.* . . . . . 14 fr.

HISTOIRE DU MOUVEMENT SYNDICAL EN FRANCE
1789-1910

PAR **PAUL-LOUIS**

Troisième édition, 1 vol. in-16 de la *Bibliothèque d'histoire contemporaine.* 8 fr. 40

Nogent-le-Rotrou, imprimerie DAUPELEY-GOUVERNEUR.

Digitized by Google

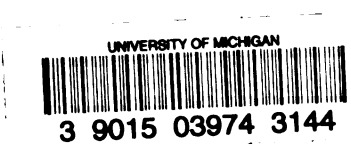
Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

BOUND
AUG 16 1927
UNIV. OF MICH.
LIBRARY



Digitized by Google

Digitized by Google